



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

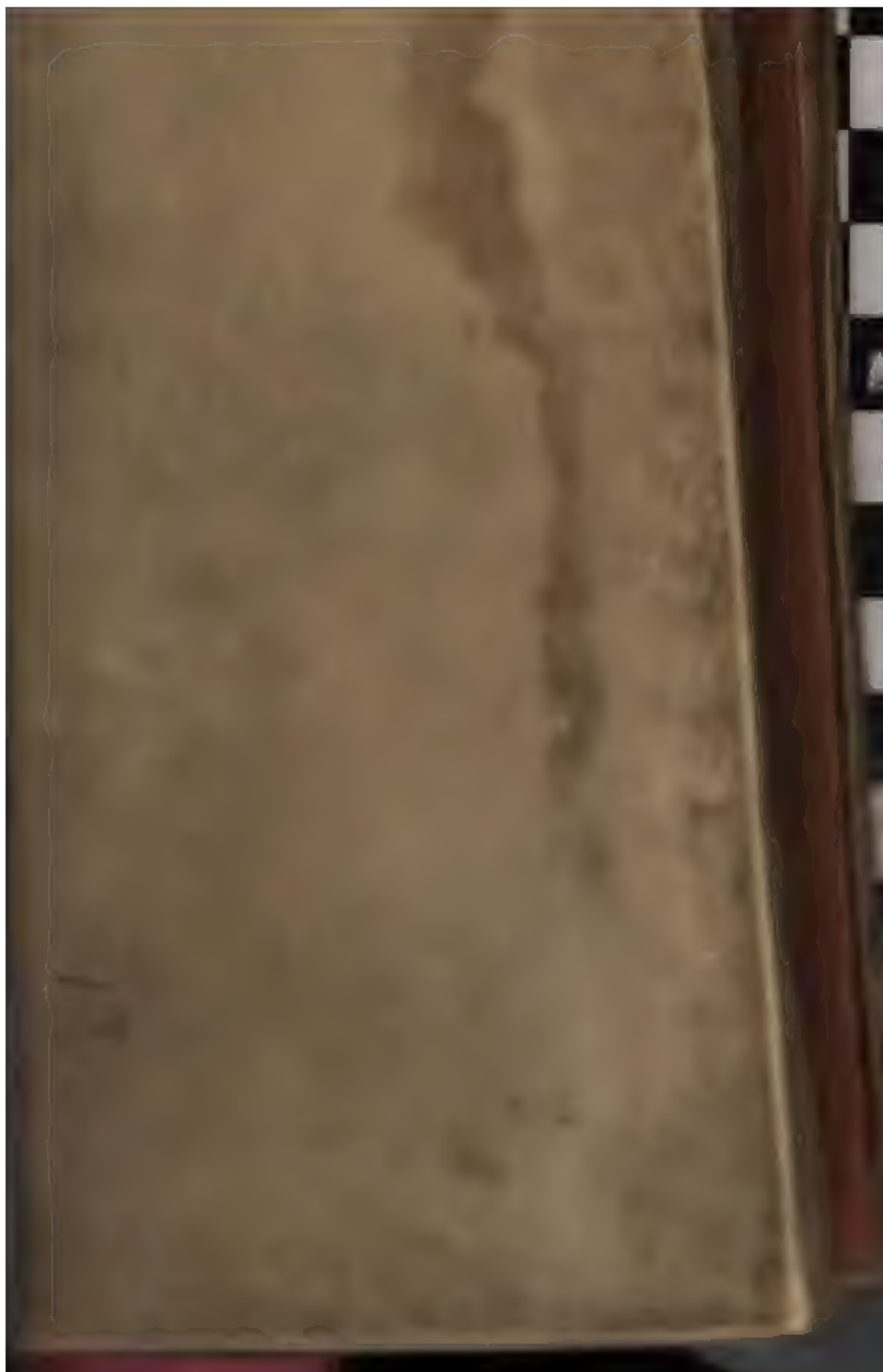
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



278

Antoine Varillas (1624-96),
historiographe de Gaston
d'Orléans et Bibliothécaire
à la Bibliothèque royale
(1655-62). Ses livres ap-
partiennent par leur style
à l'historiographie galante,
comme ceux de Saint-Réal,
son disciple.

DL

107.3

V32

HISTOIRE
DE
CHARLES VIII.

PAR
Monsieur VARILLAS.



A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS,
Marchand Libraire près la Cour,
à la Librairie Françoisse.

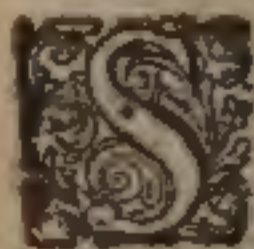
M. DC. XCI.



THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL
INSTITUTE
OF GREAT
BRITAIN
AND IRELAND
VOLUME
LXXV
PART I
1905



AUROY.



IRE,

*Je ne puis mieux satisfaire à la
curiosité de ceux qui attendent de
ma façon la plus belle période de
notre Histoire, ni les confirmer plus*

* 2

for-

EPISTRE.

fortement dans la haute admiration , & dans le profond respect qu'ils ont pour VÔTRE MAJESTÉ ; qu'en donnant au public le Règne de Charles Huit, immédiatement après celui de Loüis XI. Car l'un des plus grands préjudices, que les premiers Rois de la troisième Race avoient faits à la Monarchie Française , étoit d'en avoir détaché les Comtez d'Artois & de Bourgogne ; puis que la situation de ces deux Provinces étoit si considerable, que quiconque les posséderoit, pourroit introduire, quand il lui plairoit, les Ennemis de la France jusques dans son centre. Loüis XI. s'en étoit aperçu trop tard ; mais il n'avoit pas laissé d'y remédier, en gagnant l'Assemblée des Etats généraux des Pais-bas qui avoient accordé leur Princesse en mariage à Charles fils unique de Loüis , & lui avoient donné pour sa dot les Comtez de Bourgogne & d'Artois. Ce

EPISTRE.

Cependant la Princesse des Pays-bas fut répudiée; & Charles Huit n'eut pas plutôt pris connoissance de ses affaires, que non seulement il la renvoya à l'Empereur Maximilien d'Autriche son pere, mais encore il lui rendit sa Dot. VÔTRE MAJESTÉ, SIRE, a réparé cette faute par deux voyes qui ne pouvoient être plus justes, ni plus heureuses: L'une en se mariant avec l'Infante d'Espagne, qui lui apporta le droit incontestable de dévolution sur toutes les Provinces des Pays-bas, & par consequent sur celles d'Artois & de Bourgogne: L'autre en obligeant la Maison d'Autriche à lui ceder ces deux Etats par la Paix de Nimegue.

Charles VIII. possédoit à juste titre les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, parce que Jean Roi d'Arragon, & Ferdinand son fils unique, les avoient engagez

EPISTRE

à Loüis XI. pour troiscens mille écus d'or ; à condition que s'ils n'étoient retirez dans neuf ans , ils demeureroient unis à la Couronne de France , sans pouvoir en être détachez pour quelque cause ou pretexte que ce fût. Il s'étoit écoulé près de trente ans , sans que les Espagnols eussent parlé de retirer leur engagement : Et Charles , pour le conserver , n'avoit qu'à se tenir précisément aux termes de son Contract. Mais les Espagnols corrompirent à force d'argent son Prédicateur ordinaire , & le Confesseur de la Duchesse de Bourbon , qui leur persuaderent que l'Ame de Loüis XI. brûleroit dans le feu du Purgatoire , jusqu'à ce que le Roussillon & la Cerdagne eussent été réünis à la Couronne d'Arragon.

Charles VIII. s'en défit par cette délicatesse de conscience , & le Languedoc avoit demeuré près
de

EPISTRE

de deux cens ans exposé aux invasions des Espagnols, lors que VÔTRE MAJESTÉ, SIRE, se proposa d'imiter la Nature, qui n'avoit séparé que par les Pyrénées, les deux plus florissantes Monarchies de la Chrétienté. Le progrès de vos Armes & la Paix des Pyrénées rétablirent la France en possession des Comtez de Roussillon & de Cerdagne; Et VÔTRE MAJESTÉ, pour dernière précaution, fit bâtir l'importante Place de Mont-Loüis, sur le seul endroit par où il y avoit à craindre que les voisins du Languedoc ne troublassent la tranquillité de vos Sujets.

La Conquête du Royaume de Naples forma contre Charles VIII. la Ligue de Viterbe entre la Cour de Rome, l'Empereur Maximilien Premier, les Rois d'Espagne, Ferdinand & Isabelle, la République de Venise, Ferdi-

EPISTRE.

mand Second, Roi de Naples, & Louis Sforce, Usurpateur de Milan ; & la prospérité des Armes de VÔTRE MAJESTÉ a servi de prétexte à la Ligue commencée à Aousbourg , continuée à Minden & conclue à Magdebourg entre la Cour de Rome : Leopold Premier, Empereur : l'Empire avec ses dix Cercles : Charles Second, Roi d'Espagne : l'Angleterre : l'Ecosse : la plus grande partie de l'Irlande : les Provinces Unies : & le Duc de Savoye. Mais la Cour de Rome, sous le Règne de Charles VIII. ne possédoit que les Etats qu'elle tenoit de la pure liberalité de vos Prédécesseurs, SIRE, & elle y a presentement ajoûté les Provinces de Ferrare , d'Urbain & de la Romagne, & la Ville & le Territoire de Bologne la Grasse. Maximilien Premier n'avoit que les dix Provinces Héréditaires de la Maison d'Autriche ;
&

EPISTRE.

Et Leopold Premier possède de plus les Royaumes de Hongrie & de Bohême, qu'il a rendus Héritaires, quoi qu'ils fussent auparavant Electifs. Maximilien étoit si pauvre, qu'il falut que ses Conféderez lui fournissent jusqu'à la dépence qu'il faisoit chaque jour pour sa table; Et la longue Paix avec les Turcs, dont Leopold avoit joui, lui avoit donné les moyens d'amasser de l'argent.

Ferdinand & Isabelle s'étoient tellement épuisez durant dix années continuelles de Guerre contre les Mores, qu'un Article secret de la Ligue de Viterbe les dispensa d'y contribuer autre chose que leur Nom; Et Charles Second a recüeilli sans obstacle jusqu'à l'année mille six cens quatre-vingt-huit les richesses du nouveau Monde: outre les Royaumes de Naples, de Sicile & de Navarre, le Duché de Milan & les Provinces

E P I S T R E.

*des Pays-bas , que ces Ancêtres ont ajoûtez à la Monarchie Espagnole. L'Empire ne s'étoit jamais déclaré contre la France , non pas même dans la conjoncture de la Bataille de Bovines : Et V Ô T R E M A I E S T É a presentement pour Ennemis les Electeurs, les Princes, les Etats & les Villes libres d'Allemagne. Les Flottes que la Ligue de Viterbe opposa à Charles V I I I. n'étoient composées que de Vaisseaux Marchands armez en Guerre ; & les Vaisseaux de l'Angleterre & de la Hollande étoient si considerables par leur nombre, par leur grandeur, par leur agilité & par l'experience de leurs Pilotes, qu'ils avoient passé pour Maîtres de l'Océan jusqu'à la dernière Campagne. Charles V I I I. gagna contre la Ligue de Viterbe quatre Batailles rangées, l'une en personne, & les trois autres par deux de ses Lieutenans,**

* D'Aubigny en gagna une, & Pressi d'Allemagne, deux.

ce.

EPISTRE.

cependant il ne perdit pas moins toutes ses Conquêtes d'Italie, que s'il eût été entièrement deffait : Et VOSTRE MAJESTE', nonobstant la multitude de ses Ennemis, les à non seulement empêché de rien prendre sur elle, mais de plus les trois Victoires qu'elle vient de remporter à Fleurus, à Stafarde, & dans la Manche, lui ont donné le moyen de conquérir la Savoye.

La France commença sous le Règne de Charles VIII. à montrer qu'elle étoit capable de résister seule à tous les Ennemis qui se joindroient pour l'attaquer en quelque nombre qu'ils fussent ; Et vous achevez, SIRE, depuis deux ans & trois mois de persuader aux plus incredules, qu'en l'état où vous l'avez mise, elle ne sçauroit plus être vaincue, que par elle-même.

Enfin le deffaut que l'on a le plus

ÉPISTRE.

universellement reproché à Charles VIII. est de n'avoir fait durant tout son Règne aucun bien aux Gens de Lettres ; & votre libéralité, SIRE , à leur égard a été si generale , que même elle s'est autrefois étendue jusqu'à.

Votre tres-humble , tres-obéissant , &
tres-fidèle sujet & serviteur ,
VARILLAS.

AVER



AVERTISSEMENT.

J'Ai long-temps cherché qui pouvoit être l'Auteur du Manifeste de la Comtesse de Beaujeu , que j'ai abrégé dans le premier Livre de cette Histoire , & je ne l'ai pû trouver que par conjecture. J'ai présupposé que comme cette Piece étoit la plus délicate & la mieux tournée de celles de son temps , elle devoit être attribuée à l'homme de son siècle qui écrivoit le mieux , & avec le plus d'esprit en François. Je me suis imaginé là-dessus que ce devoit être le celebre Martial de Paris, dit d'Auvergne, Procureur en Parlement , qui avoit acquis beaucoup de réputation par son fameux Livre des Vigiles de Charles Sept. On n'a pas sceu par quelle intrigue il s'étoit insinué dans la confidence de la Comtesse de Beaujeu ; mais il est constant qu'elle se servit de lui dans toutes les af-

A V E R T I S S E M E N T.

* Dans
les Re-
cherches
manuf-
crites
de feu
Mon-
sieur
Henri.

faïres importantes, ou elle crut avoir be-
soin d'appuier son Administration, par
l'autorité du premier Parlement du
Roiaume. Il n'avoit pas encore * com-
posé le Livre des Arrêts d'Amour, qui
a été tant de fois imprimé, & traduit en
toutes sortes de Langues, & ce ne fut
que huit ou dix ans après qu'il le mit en
lumiere. Son siècle qui étoit encore as-
sez grossier, lui rendit justice en ce
point; mais il faut dire à sa louange que
si les Arrêts d'Amour furent estimez
durant la vie de l'Autheur, ils furent
admirez immédiatement après sa mort;
& si generalement considerez, que le
plus sçavant Jurisconsulte de France,
plus connu sous le nom de *Benedictus
Cartius*, que sous celui de Benoist le
Court, se donna la peine d'y faire un
excellent Commentaire en Latin, &
de les appuier par tous les passages du
Droit Civil, convenables à la matiere,
& des Auteurs des belles Lettres, qui
s'étoient égayez à décrire les Sympt-
mes de l'amour; en quoi non seulement
il ne fût point blâmé par les autres Ju-
risconsultes de son temps, mais encore
ils lui donnerent les éloges que meritoit
la juste application qu'il venoit de faire
des

AVERTISSEMENT.

des sentimens des anciens aux nouvelles inventions de Martial de Paris. Il n'y aura pas lieu de s'en formaliser, si l'on examine de près les Arrêts d'Amour, puisque l'on y verra un Ouvrage tout à fait singulier, entre ceux que l'on appelle purement d'esprit, c'est à dire qui ne font les effets que de l'imagination. Ce n'est pas que le jugement ne s'y rencontre par tout aussi-bien qu'elle, & qu'il n'en régle la conduite dès le commencement jusqu'à la fin. Martial de Paris y emploie la plus fine raillerie, pour se mocquer serieusement des amourettes de son temps, & sur tout de celle du Duc de Bourbon, qui pour être Beaufrere de la Comtesse de Beaujeu, n'en étoit pas moins son ennemi. Il a été assez habile, ou assez heureux, pour réduire tous les événemens que l'amour avoit fait naître dans les Nations civilisées à une forme juridique & contentieuse, sur laquelle les Magistrats supposés, qui tiennent le Parlement d'Amour, prononcent des Arrêts avec tant de justice, qu'encore que les faits ne soient qu'imaginez & inventez à plaisir, il semble aux plus habiles qu'ils soient véritables, ou du moins qu'il n'étoit pas possible de mieux décider.

AVERTISSEMENT.

Il est à présumer qu'il se repentit quelques années après d'avoir donné au public tant d'agréables bagatelles, & que ce fût pour reparer en quelque maniere les heures qu'il y avoit perduës, qu'il composa son Livre tout à fait sérieux des Prières Chrêtiennes, qui n'eut pas moins d'applaudissement que les précédens, quoi qu'il fût d'un stile tres-différent. Sa mort ne répondit pas à sa vie, puis qu'il tomba malade de la fièvre chaude en un âge, qui n'étoit pas fort avancé. Il demeuroit au Marché-Neuf, & par malheur pour lui, sa maison étoit bâtie si proche de la riviere de Seine, que l'eau en mouilloit le bas. Il fut le 13. du mois de May 1508. tellement transporté des ardeurs de son mal, que personne ne se trouvant auprès de lui, il ouvrit sa fenêtré, & se jetta dans la riviere. Le bruit de sa chute fit accourir plusieurs personnes, qui travaillerent inutilement à le secourir. On ne le tira de l'eau qu'après qu'il y eut expiré, & on l'enterra dans l'Eglise de S. Germain le Vieil, sa Parroisse. Les beaux Esprits de son temps honorerent sa memoire par divers Ouvrages de prose & de vers, & on lui dressa une magnifique Epitaphe, qui

AVERTISSEMENT.

qui fût conservée jusqu'à l'année 1617. que l'Eglise de Saint Germain aiant eu besoin d'être réparée, il fût nécessaire d'ôter l'Epitaphe, & l'on ne s'est pas depuis soucié de la remettre. On a par mégarde exprimé la Ville de Fougères, par son mot Latin, qui est celui de *Filicerra*.

Feu Monseigneur le Duc de Longueville, qui fut tué au passage de Tolus, tira des Archives de Châteaudun la Negociation de son Trisayeul, que je rapporte dans le second Livre, pour me la communiquer, & j'en ai retenu Copie, parce que je ne crois pas qu'il y ait eu rien de plus raffiné dans le quinzième siècle. Elle est de François d'Orleans Premier du Nom, & je ne le nomme que Comte de Longueville, parce que la Terre, dont il portoit le nom, ne fut érigée en Duché que dix-sept ans après sa mort, c'est à dire en 1508. Ils'agissoit de rompre le Mariage de l'Archiduc Maximilien d'Autriche avec la Duchesse de Bretagne, & de réunir cette Province à la Monarchie Françoisse, en persuadant à la même Duchesse d'épouser le Roi Charles

AVERTISSEMENT.

VIII. Il se trouvoit à cela trois obstacles presque également invincibles. Le premier venoit de la Duchesse de Bretagne, à qui la délicatesse de conscience ne permettoit pas de rompre son Mariage avec Maximilien, quoi qu'il n'eût été fait que par Procureur. Elle étoit de plus en un âge où rien ne plaît que ce qui brille aux yeux ; & quoi qu'elle n'eût vu de Charles VIII. & de Maximilien que les portraits de l'un & de l'autre, elle ne laissoit pas d'être convaincuë qu'il y avoit une extrême difference entre ces deux Princes pour la beauté. Car Charles VIII. à la vérité n'avoit que vingt ans ; mais il se trouvoit une telle disproportion entre toutes les parties de son corps, & sur tout entre celles que l'usage ne permet pas de cacher, que cette disproportion alloit jusqu'à la difformité. Maximilien au contraire étoit le plus beau & le mieux fait des Princes de son temps, & personne ne s'étoit encore avisé de lui contester ces deux avantages. Il avoit déjà trente ans, & la Duchesse de Bretagne, bien loin de l'en mes-estimer à cause qu'il avoit ainsi treize ans plus qu'elle, croioit qu'il lui seroit plus com-

AVERTISSEMENT.

commode , parce qu'elle le trouvoit moins lujet à l'amour volage. Enfin elle se plaignoit d'avoir receu du Roi Charles VIII. une injure qu'elle ne lui pouvoit pardonner. Elle avoit été offerte à ce Prince, avant qu'elle fût promise à Maximilien ; & il avoit répondu qu'il ne se résoudroit de l'épouser , qu'après qu'il auroit perdu l'esperance de conquérir la Bretagne par la voie des Armes. Il s'enfuiroit de là que Charles VIII. avoit recherché le bien de la Duchesse de Bretagne, & non pas sa personne ; & c'étoit-là ce qui caufoit un horrible chagrin à cette Princeffe, fiere s'il en fût jamais, toutes les fois qu'elle y pensoit.

Le second obstacle venoit de ce qu'il n'y avoit que Louïs , Duc d'Orleans , qui fût capable de reconcilier la Duchesse de Bretagne avec Charles VIII. Ce Prince l'avoit veüe dans le temps qu'elle n'avoit encore que douze ans ; & il en étoit devenu amoureux en un point , qu'il manquoit désormais de complaisance pour les autres Dames. Il s'étoit révolté pour elle contre le Roi son Maître , nonobstant qu'il fût son présomptif Successeur : Il avoit combat-

AVERTISSEMENT.

tu à pied sous les Enseignes Bretonnes à la Bataille de S. Aubin , pour mieux témoigner sa passion : Il avoit été pris en cette posture : On l'avoit enfermé dans une cage de fer à la Tour de Loches ; & il avoit souffert durant dix-huit mois les plus affreuses peines de la captivité. Il s'agissoit de le tirer de là , pour lui persuader non seulement de trahir son amour, mais encore de disposer sa maîtresse à se jeter entre les bras d'un autre, & c'étoit-là ce qu'il n'y avoit pas même lieu de concevoir, bien loin de l'espérer.

Le troisième obstacle consistoit dans l'antipathie de la Duchesse de Bourbon pour le Duc d'Orleans, qui se trouvoit déjà si grande, qu'elle ne cessa que par la mort de l'un & de l'autre. Pour en mieux concevoir l'étendue, il faut présumer que cette Duchesse, en qualité de fille aînée du Roy Louis XI. avoit prétendu à l'Administration du Roiaume de France durant la jeunesse du Roi Charles VIII. son frere, & qu'elle avoit eu le Duc d'Orleans pour Competiteur. L'affaire avoit été renvoyée à la décision des Etats Generaux, & les deux parties y avoient brigué chacune

AVERTISSEMENT.

tune en sa faveur. Mais comme le Duc d'Orleans n'avoit pas tant d'esprit que de courage, les intrigues de la Duchesse de Bourbon l'avoient emporté sur les siennes, & il avoit succombé dans sa poursuite. Le dépit qu'il en conçut éclata dans une partie de Paume, où il avoit le Roi Charles VIII. & la Duchesse de Bourbon pour Spectateurs. Cette Princesse jugea contre lui un coup contesté ; & le dépit qu'il en eut, le porta à lui dire une injure si atroce, qu'elle crut devoir s'en vanger. Elle le poursuivit avec toutes les forces du Roiaume, & elle le réduisit à se réfugier en Bretagne, où il fût défait & pris. Si elle le tiroit du Château de Loches, elle se priveroit du principal succès de sa bonne fortune, & elle mettoit son capital ennemi dans l'état de renouveler la Guerre.

Le Comte de Longueville tout pénétré qu'il étoit de l'évidence de ces raisons, ne laissa pas d'entreprendre & de continuer sa Negociation. Il commença par la Duchesse de Bourbon, & il eut la hardiesse de lui faire comprendre que son Administration étoit sur le point de finir ; & qu'outre que le Roi son frè

AVERTISSEMENT.

re vouloit régner désormais par lui-même, il avoit déjà deux favoris, qui prétendoient le gouverner seuls : Que si elle perdoit l'occasion de réunir la Bretagne à la France, elle leur donneroit sujet, non seulement de la pousser hors des affaires, mais encore de faire travailler à son procez : Que le Duc d'Orléans n'avoit pas l'ame vindicative : Qu'il étoit extraordinairement sensible aux biens-faits ; & qu'après tout, quand il entreprendroit de maltraiter sa bienfaitrice, à cause qu'elle auroit été son ancienne ennemie, le Roi ne le souffriroit jamais, puis qu'il avoit intérêt d'empêcher que son Successeur présomptif ne s'agrandît aux dépens de la Duchesse de Bourbon. L'effet de cette remontrance fut la liberté du Duc d'Orléans ; & le Comte de Longueville, pour l'engager à vaincre sa passion, ne s'amusa point à lui représenter qu'elle étoit devenue inutile par le Mariage de la Duchesse de Bretagne avec Maximilien. Il employa mieux son temps à le rendre capable de concevoir, que s'il demeureroit plus long-temps en prison, il donneroit le loisir à cet Archiduc d'aller en Bretagne, & d'y consommer son Mariage ;

AVERTISSEMENT.

riage; au lieu que s'il accordoit au Roi son ministere, pour disposer la Duchesse de Bretagne à épouser Sa Majesté, il avanceroit son propre bonheur, bien-loin de le différer; puis que le Roi n'étoit point assez vigoureux pour se marier avec une Princesse qui l'étoit beaucoup, & que dans toutes les apparences, il mourroit dès la premiere année de ses Nôces, & qu'il laisseroit au Duc d'Orleans la Couronne & la femme, qui étoit trop ambitieuse, pour descendre du Thrône, après y avoir monté. On ne sçait si le Duc d'Orleans employa tout le credit qu'il avoit auprès de la Duchesse de Bretagne, pour se la rendre infidelle; mais il y réussit, après que le Comte de Longueville lui eut suggeré de remontrer à cette Princesse que Maximilien ne lui étoit pas si propre qu'elle s'étoit imaginée: Qu'il avoit un fils qui recueilleroit seul les successions des Maisons de Bourgogne & d'Autriche, & que par consequent il ne resteroit rien pour ses autres enfans, s'il en avoit. Que la Duchesse de Bretagne seroit contrainte de le suivre en Allemagne, & même d'y faire un long séjour, durant lequel il ne seroit pas difficile aux Fran-

AVERTISSEMENT.

çois de s'emparer de son Etat : Que s'ils lui faisoient la Guerre , elle ne pourroit recevoir du secours ni d'Allemagne , ni de Flandres ; & si au contraire elle devenoit Reyne de France , la Bretagne n'auroit plus d'Ennemis à craindre. Ain- si cette grande Province fut réunie à la France ; & le Comte de Longueville en auroit tiré du moins une partie de la recompense qu'il meritoit , s'il n'eût été peu de jours après frappé d'une apoplexie si forte , qu'il en mourut dans l'instant.

Il est necessaire que je prévienne ici l'objection que la plupart de ceux qui liront mon troisième Livre ne manqueront pas de me faire. Il se plaindront que leurs Ancêtres accompagnerent Charles Huit , & l'aiderent à gagner la fameuse Bataille de Fournouë , & que cependant je ne parle que de quinze ou vingt d'entre-eux , & je passe les autres sous silence. J'avoue de bonne foi qu'il n'y a guères de Maisons considerables en France qui n'ait fourni un ou même plusieurs sujets , pour executer l'entreprise dont il est question , & que la seule Maison de Lorraine y renvoia quatre freres.

AVERTISSEMENT.

freres. Je conviens encore que presque tous les Princes , les Seigneurs & les Gentils-hommes s'équipèrent à leurs dépens , & qu'il ne demeura dans les Châteaux, de la Noblesse, que ceux qui étoient malades & trop jeunes ou trop âgez pour porter les armes. Mais c'est par-là que je prétens me justifier , puisque le public verra bien , sans qu'il soit besoin que je l'en avertisse , qu'il ma été absolument impossible de faire ce que l'on auroit souhaité de moi. On ne sçait peut-être pas que du temps de Charles Huit, non seulement tous les hommes d'armes, mais encore tous leurs Archers qui étoient quatre fois autant, étoient tous Gentils-hommes , & qu'ils auroient mieux aimé mourir, que de souffrir qu'aucun roturier se mêlât dans leurs troupes.

Cette coutume duroit encore quatre-vingt ans après la Bataille de Fournouë, & il paroît par des actes authentiques que François de Bonne Lesdiguières , qui fût depuis Maréchal & Connétable de France , combattit en qualité de simple Archer à la Bataille de Dreux. Il s'ensuit de-là que comme Charles VIII. avoit quatre mil Lances

*

*

dans

AVERTISSEMENT.

dans son Armée , il auroit falu que je nommaſſe les quatre mil Gentils-hommes qui les portoient ; & les ſeize mil qui les aſſiſtoient en qualité d'Archérs, ſans y comprendre l'équipage des Princes & des Favoris , qui étoient ſi ſuperbes , que l'Hiftorien Danton emploie un Chapitre entier pour décrire le train de François Second d'Orleans, Comte de Longueville.

J'avoué encore qu'il y a des Rolles fort longs de certe Nobleſſe dans la Chambre des Comptes & dans le Treſor des Chartres ; mais je ſoutiens auſſi que la dixième partie n'y eſt pas nommée ; & que quand j'aurois violé les Loix de l'Hiftoire, pour rendre juſtice à la valeur de tous les aventuriers , qui ſe ſignalerent ſous Charles VIII. les neuf Parts d'entre-eux auroient eu lieu de ſe plaindre de moy. Ainſi le tempérament que j'ai pris a été de ne faire mention que des Princes , des Seigneurs & des Gentils-hommes , qui avoient eu une part toute ſingulière dans les plus célèbres événemens que je rapporte, & j'ai laiffé les autres à la recherche des curieux, & au ſoin de ceux qui auront plus de loisir que moi.

J'avois

AVERTISSEMENT.

J'avois écrit fort exactement dans l'Histoire de Louïs XI. celle du Connétable de Saint Paul ; & j'avois remarqué que ce Prince avoit eu plusieurs enfans de deux lits. Le dernier du second lit fut le Comte de Ligny, dont je parle dans le quatrième Livre de Charles VIII. Ce Cadet de la Maison de Luxembourg l'emporta pour la beauté, pour la bonne mine pour la valeur, & même pour l'adresse, non seulement sur tous les Princes, mais encore sur presque tous les Seigneurs de son temps. Il n'avoit que neuf ans, lors qu'il devint favori du Dauphin de France, qui fut depuis Charles VIII. nonobstant que Louïs XI. qui avoit fait mourir le Connétable de Saint Paul, n'approuvât pas qu'il y eût une étroite liaison entre son fils unique, & un des fils de ce Connétable. L'inclination fut pourtant si forte des deux côtez, qu'elle surmonta tous les obstacles que l'on y put former, & qu'elle persévera jusqu'à la mort de Charles VIII.

J'ai rapporté dans le quatrième Livre par quelles intrigues le Comte de Ligny détourna la Princesse d'Altemore, qui étoit la plus belle Dame d'Italie, de la résolution qu'elle avoit prise de

A V E R T I S S E M E N T.

passer sa vie dans le veuvage , & par
quelles voies il la fit consentir de le pren-
dre pour son second époux. J'ai encore
observé comment elle abandonna les
trois Principautez d'Altemore, de Ve-
nole & de Monervine, dans la seule veuë
de suivre les François, lorsqu'ils furent
chassés du Royaume de Naples; & je
n'ai point oublié combien furent effica-
ces les offices qu'elle employa, pour dis-
poser les Républiques de la Romagne &
de la Toscane à demander que Charles
VIII. leur laissât le Comte de Ligny
pour Gouverneur. Mais j'en suis de-
meuré là, parce que les Loix de l'Hi-
stoire ne me permettoient pas d'anticiper
les matieres. Je me suis pourtant apper-
çu que la curiosité de mes Lecteurs ne
seroit pas satisfaite, à cause que quand je
fis imprimer le premier Tome de l'Hi-
stoire de Louis XI. j'oubliai d'y inserer
le dénouement, ou pour mieux dire la
catastrophe du Comte & de la Comtes-
se de Ligny. Il est donc nécessaire que
j'ajoute ici que Charles VIII. après
son retour en France, ne leur donna
pour les dédommager des grands biens
qu'ils avoient perdus à son occasion
dans le Royaume de Naples, que le seul

AVERTISSEMENT.

Gouvernement de Berry , où ils furent : tous deux obligez de se retirer , & de faire leur séjour ordinaire , parce qu'ils n'avoient pas de quoi paroître à la Cour de France en personnes de leur qualité. Ils vécurent à Bourges , jusqu'à ce que Loüis XII. Successeur de Charles VIII. invita le Comte de Ligny à l'accompagner dans le recouvrement du Duché de Milan. Ce Comte obéit , & donna de nouvelles marques de sa prudence & de sa valeur , non seulement à la Guerre , mais encore lorsqu'on l'envoia negocier avec Loüis Störce. Il s'attendoit que Loüis XII. le mettroit l'année suivante à la tête des soixante mil hommes qu'il leva pour venger l'affront que les François avoient reçu sous son Predécesseur dans le Roiaume de Naples ; mais par une intrigue qui n'est point assez démêlée dans les Auteurs imprimez & manuscrits du commencement du siècle passé, Loüis de la Trimouille fut préféré au Comte de Ligny, qui en eût tant de regret , qu'il mourut vingt-quatre heures après avoir reçu une si lâcheuse nouvelle. Sa femme ne put ou ne voulut pas lui survivre , & la France perdit en moins d'un mois les

AVERTISSEMENT.

deux personnes les plus accomplies qu'il y eut dans l'Europe , pour la beauté & pour la gentillesse.

L'un & l'autre étoient de même âge , & couroient seulement la trente-sixième année. On plaignoit d'autant plus le Comte de Ligny, que s'il eût pû moderer les premiers transports de son ressentiment, la Cour de France lui auroit infailliblement rendu justice, parce que le même la Trimouille, qui lui avoit été préféré, fut incontinent après saisi d'une maladie si longue, qu'elle dura dix-huit mois entiers, & si fâcheuse, qu'elle l'empêcha d'exercer aucune des fonctions du Generalat.

J'ai réservé de répondre ici à deux objections que l'on m'a faite sur l'Apologie de Gilbert de Montpensier, qui est le plus considerable endroit de mon cinquième Livre. La premiere est tirée de l'Abbé de Brantome, qui prétend que Louïs d'Ars-Berruyer s'étant retiré dans Venouse, après que les François eurent perdu la Bataille de Cerignolle, y soutint une année entiere de blocus; & qu'ensuite pour conserver les cinq mil braves Soldats qui lui restoient, il
capl.

AVERTISSEMENT.

capitula avec les Espagnols, qui lui accorderent les plus avantageux Articles, qu'il eût pu souhaiter, à cause qu'il avoit encore des munitions de guerre & de bouche pour cinq ou six mois: sur quoi le même Brantome le louë d'avoir traversé non seulement le Roiaume de Naples, mais encore toute la longueur de l'Italie, en équipage de guerre, ses hommes d'armes aiant la lance sur la cuisse, & ses fantassins se trouvant en posture de combattre; & d'être allé de cette sorte jusqu'à Blois, où le Roi son Maître, bien loin de blâmer son action, la recompensa. On veut là-dessus que Montpensier devoit imiter Louïs d'Ars, puis que la conjoncture de perdre le Roiaume de Naples étoit tout à fait semblable dans l'un & dans l'autre, & qu'il ne devoit pas se laisser conduire avec le débris de l'Armée Françoisé dans l'air empesté de Pozzolo, où il étoit assuré que rien d'humain ne l'empêcheroit de perir.

Je répons premierement, que si les François ont loué la conduite de Louïs d'Ars, les Italiens & les Espagnols n'en ont pas fait de même; & la raison qu'ils en alleguent, me paroît invincible.

AVERTISSEMENT.

Elle consiste en ce que, si le grand Capitaine, qui quelques mois auparavant s'étoit enfermé dans Barlette, se fût rendu durant les six mois que les François l'y assiègerent, il n'auroit pas gagné sur eux la Bataille de Cerignolle, ni conquis le Roiaume de Naples. Je répons en second lieu, que quand Montpensier s'enferma dans la Ville d'Atelle, il n'étoit pas en état d'obtenir une composition semblable à celle de Louïs d'Ars, puis qu'il ne lui restoit pas de vivres pour un demi jour. Enfin je répons en troisiéme lieu qu'il n'auroit eu garde de traverser l'Italie la lance sur la cuisse, quand même ceux qui l'assiégeoient le lui eussent permis, puis que le Pape & toutes les autres Puissances de la même Italie, s'étoient liguez contre les François, ce qui n'étoit point arrivé dans la conjoncture de Louïs d'Ars.

La seconde objection est tirée de ce que Montpensier s'excusa principalement d'avoir perdu le Roiaume de Naples, sur ce que depuis le départ de Charles VIII. il n'avoit reçu de France ni Troupes, ni argent, ni munitions de guerre & de bouche; & que cela supposé, il lui avoit été impossible de tenir plus

AVERTISSEMENT.

plus de six mois avec les neuf mil hommes qui lui avoient été laissez contre toutes les forces des Confederez. Sur quoy l'on pretend qu'il s'en falloit beaucoup que Montpensier fût un aussi grand Capitaine qu'Antoine de Leve, qui conserva le Duché de Milan aux Espagnols durant vingt-deux mois, quoi qu'ils l'eussent aussi generalement abandonné, que l'avoit été Montpensier par les François. Mais pour résoudre cette difficulté, qui paroît plus grande sans comparaison qu'elle ne l'est en effet, il ne faut qu'avouer de bonne foi qu'Antoine de Leve rendit à l'Espagne le service dont il s'agit; mais il faut ajouter que pour y parvenir, il viola sans scrupule toutes les Loix divines & humaines, de quoi Montpensier étoit absolument incapable. J'ai pour garant de ce que j'avance le celebre Historien Guichardin, qui rapporte qu'Antoine de Leve ne sçachant plus où trouver de quoi satisfaire ses huit mil Soldats, presque tous étrangers, qui menaçoient de l'abandonner, s'avisa d'envoyer fouiller dans toutes les Maisons de Milan, & d'en tirer tout le bled & les farines qui s'y trouverent. Qu'il se rendit

AVERTISSEMENT.

le seul Boulanger de cette grande Ville : Qu'il fit péurir & cuire des pains distinguez par une certaine marque , qui ne pesoient pas plus de trois livres : Qu'il les vendit un écu d'or piece, & qu'il laissa mourir de faim tous ceux qui n'eurent pas le moyen d'en acheter : Que le nombre en fut prodigieux , & que la Bourgeoisie ne put néanmoins se soulever, parce que les gens de Guerre disposez dans les rues , tuoient sans distinction toutes les personnes qu'ils voioient commencer à s'assembler. Enfin Guichardin conclut en témoignant qu'encore qu'Antoine de Leve fut sans contredit le plus méchant des hommes , il réussissoit néanmoins si généralement en tout ce qu'il entreprenoit , qu'il sembloit avoir la fortune à ses gages. Il est donc vrai que Montpensier perdit le Roiaume de Naples par sa probité , & qu'Antoine de Leve conserva le Duché de Milan par son effroyable méchanceté. Mais il ne s'ensuit pas que Leve ait été meilleur Capitaine que Montpensier.

CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez

ADRIAN MOETJENS.

- A** B. C. d'un Soldat , ou remarques sur le
gouvernement des Places, 12
Abregé de l'Histoire d'Hollande, 12
Academie de l'Epée par Tibault, Fobio fig.
Actes & Memoires des Negotiations de la Paix de
Nimegue, 12. 7. Vol.
Affaires de France & d'Autriche, 12
Aitzema Historia Pacis, 4
Alcoran de Mahomet, 12
Année Chrétienne, 12. 7. voll.
Apocalypse de Mr. de Meaux, 12
Aphorismes de Controverse ou Instructions C-
tholiques, tirées de l'Ecriture des Conciles
& des Ss. Peres, 12
Arts de l'Homme d'Epée, ou le Dictionnaire du
Gentilhomme, 12
--- de la Guerre, par Gaya, 12
L'Art de parler, 12
Arrian guerre d'Alexandre, par d'Abiancourt, 12
B Onheur & Malheur du Mariage, 12
Il Cardinalismo di Santa Chiesa, 12, 3. voll.
Catechisme de Mr. l'Evêque de Meaux, 12
Ceremonies des Juifs, 12
--- Nuptiales, 12
Chien de Boulogne, Galante, 12
Conference de Mr. l'Evêque de Meaux, avec Mr.
Claude, 12
Comte Roger Gouverneur de Calabre, 12
Coups d'Etat de Naudé, 12

Ele-

C A T A L O G U E.

D Aumalinde Reine de Lusitanie, 12
Discours sur l'Histoire Universelle de
Mr. de Condom, 12

Discours de la Connoissance des bêtes, 12

E Lemens de Geometrie par Pardies, 12
Essais de Morale contenus en divers Traitez
sur plusieurs devoirs importants, 12 4 voll.

--- continuation des Essais de Morale contenant
des reflexions morales sur les Epîtres &
Evangiles de tout l'année, 12. 3 voll.

--- de Michel de Montagne, fol.

F Ausle Clelie, 12

Faramond, ou l'Histoire de France, 8 12 voll.

G Gouvernement du Duc d'Osune, 12

Grotius du Droit de la Paix & de la Guerre,
12 3. voll.

H Histoire de la Paix de Nimegue, par St. Didier,
12

--- Ecclesiastique par Fleury, 12

--- du Schisme d'Angleterre par Sanderus, 12

--- de l'Empire, par Heis, 12 3 voll.

--- de Theodose le Grand, 12

--- du Pontificat. de St. Leon, 12

--- de la Ligue, par Maimbourg, 12

--- de Louis XIV. par Medailles, fol.

--- de France, par Mezeray, fol. 3. voll.

--- des Guerres de Flandre, par Strada, fol. 2
voll.

--- du Maréchal de Matignon, fol.

--- de Guebriant, fol.

--- de Herodote, fol.

--- de Constantinople, traduit par Cousin, 12.
10 voll.

--- de l'Eglise, 12 6 voll.

--- Metallique de la Hollande, fol. fig.

--- de France par Prade, 12. 5. voll.

CATALOGUE.

Krchere de la Chine, fol. fig.

Lettres de Bomgars, 12

Memoires d'Espagne, 12

--- de Cheverny, 12 2 voll.

--- du Duc d'Orleans, 12

--- de Madame la Guette, 12

--- de Tavaues, 12

--- sur la Guerre de Transylvanie, 12

Mincius Felix, par d'Ablancourt, 12

Morale de Tacite, par Amelotte de la Houssaye, 12

Morale Pratique des Jésuites 12 5 voll.

Mœurs des Israélites, 12

--- des Chrétiens, 12

Nleuhosi Legatio China, fol. fig.

Noble Veneienne ou jeu de la Bassette, 12

Nouveau Test. de Mons Lat: Fr: 12. 2 voll.

Nouvelle maniere de fortifier selon Vauban & autres, 12

Ouvres de Hauteroche, 12

--- mêlées de Mr. de St. Real, 12

--- de Tacite d'Ablancourt, 4

Ouvrages des Sçavans de Leipfigh, 12. 2. voll.

Prieres de divers Auteurs Lat: Franc., 18

Ptejugez legitimes contre les Calvinistes, 12

Religieuse Cavalier, 12

Retorique Françoisse de Barti, 12

Reflex. sur la miséricorde de Dieu par la Valiere, 12

Réponse au Livre de Mr. de Meaux intitulé conférence avec Mr. Claude, 8

Rome Ridicule Itali: Franc: 12

Sentimens d'Erasme d. Rotterdam conforme à

Secours de l'Eglise Catholique, 12

Science militaire, 12

Traitez divers de Mathematiques par le P.

Pardies, contenant le Mouvement Local,

la Statique, & deux machines pour les Ca-

drans, 12

Tra-

C A T A L O G U E.

Traitez du Café, du Thé, & du Chocolate. 12

V Alise ouverte, 12

Varillas Minorité de St. Louis, avec l'Histoire de Louis XI. & Henri II. 12

--- de Louis XI. 2 voll. 12

--- de Charles VIII. 12

--- de Louis XII. 3. voll. 12

--- de François I. 3. Voll. 12

--- de Charles IX. 2. Voll. 12

--- la Pratique de l'Education des Princes, 12

--- la Politique de la Maison d'Autriche, 12

--- Politique de Ferdinand le Catholique Roi d'Espagne, 3. Voll. 12

--- les Anecdotes de Florence ou l'histoire secrète de la Maison de Medici, 12.

--- des Revolutions arrivées dans l'Europe en matiere de Religion 6 Vol. 12

Ville de Venise par St. Didier, 12

Vie de la Reine de France, 12

--- du P. Paul, 12

--- de Cesar de Borgia, 12

Visions de Quevedo, 12

Voyage de la Reine d'Espagne, 12

--- de Constantinople par Grelot, 12

--- de Candie, 12

Outre les Livres ci-dessus il se trouve encore dans la même boutique de Adrian Adoeijens toute sorte de Livres François tant de ce Pays, que de France.

A R G U.

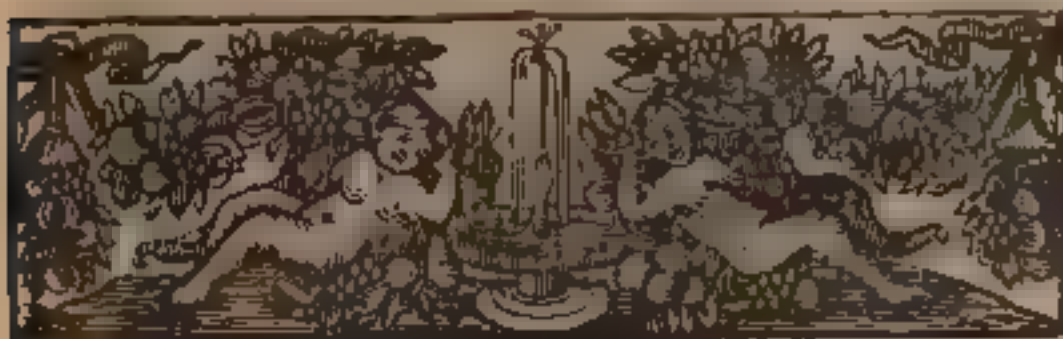


ARGUMENT DU PREMIER LIVRE.

Charles Huit succede à son pere dans un âge suffisant pour la majorité, mais à cela près incapable de régner par lui-même. Il se forme trois Paris pour l'Administration du Royaume. Le premier est de la Comtesse de Beaujeu, sœur aînée du Roi. Le second du Duc d'Orleans, Successeur présomptif de la Couronne, & le dernier du Duc de Bourbon. La Comtesse gagne le Duc de Bourbon son beau frere, en lui donnant l'épée de Connétable, & elle desarme le Duc d'Orleans. Ce Prince s'accommode avec elle, & s'en repent. Il se propose de se soutenir la Guerre dans son appanage; & se voyant poussé, se retire en Bretagne: Il y est bien reçu; & il recherche en Mariage l'Heritiere de ce Duché; mais il a le déplaisir de voir qu'on lui préfère le Sire d'Albret. L'anglais Favori du Duc

ARGUMENT.

de Bretagne irrite la Principale Noblesse de cette Province, pour avoir réduit le Chancelier de son Maître à mourir de misere. Cette Noblesse trouve un azile en France, & contraint Landais de chercher de l'appui en la personne du Comte de Richemont, Chef du Parti Anglois de la Rose blanche. Il fournit une Flotte à ce Comte, pour détroner la Maison d'Yorc; mais la tempête traverse ce dessein; & Landais persuadé qu'il trouvera mieux son compte avec la Maison d'Yorc, se propose de lui livrer Richemont. La Comtesse de Beaujeu l'en empêche, & prête une seconde Flotte à Richemont, avec laquelle il se fait Roi. Les Armes Françoises entrent en Bretagne comme auxiliaires, & trouvent depuis occasion d'agir par elles-mêmes. La principale Noblesse qui les avoit introduites, craint qu'elles ne s'emparent du Pais; & pour l'éviter, se reconcilie avec son Duc. Les François traittent ce Prince de rebelle, pour avoir disposé de sa Fille sans la participation du Roi, & assiegent Fongeres. Le Maréchal de Rieux assisté des secours de Navarre & d'Angleterre, s'avance pour faire lever le Siege de Louïs de la Trimonille, va au devant de lui, le rencontre a Saint Aubin, & le défait en Bataille rangée.



HISTOIRE DE CHARLES VIII.

LIVRE PREMIER.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus con-
siderable en France durant les années
1484. 1485. 1486. 1487. & 1488.*

DANS la fin du Règne de Louis Onze
avoit été tranquille, plus on crut
que l'avenement à la Couronne de
Charles Huit son fils unique & son
Successeur seroit sujet aux revolu-
tions qui troublent le commencement des Ré-
gnes hereditaires, aussi bien que des électifs,
quoi qu'elles ne soient pas si fréquentes. Tous
les Politiques de l'Europe l'avoient prédit, &
lors que la fausseté de leur prédiction parut, ils
ne s'excusèrent qu'en recourant au miracle.
Charles avoit à la vérité treize ans accomplis &
deux mois, c'est à dire qu'il étoit majeur, par
l'Ordonnance du Roi Charles Cinq son Tris-
aïeul;

1484

* Dans les
additions
de Naude à
l'Histoire
de Louis
Orléans.

ayeul ; mais avec tout cela il avoit besoin d'un conseil ; qui n'eût pas été beaucoup différent d'une tutelle ou d'une regence. Il étoit d'une complexion si foible qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il vécût une année, bien loin d'espérer qu'il vécût âge d'homme. Il avoit la tête grosse, * & le nez aquilin & trop grand à proportion des autres parties de son visage. Ses lèvres étoient plates : son menton rond & divisé par une petite fosse : les yeux grands & fortans au dehors : son cou trop court : la poitrine & son dos larges : les flancs assez pleins : les cuisses & les jambes trop longues & trop menuës.

On raconte là dessus que le portrait de ce Prince, tel que l'on vient de le représenter, fut envoyé à un excellent Philosophe d'Italie appelé Barthelémy Cocles, qui se connoissoit admirablement en Physionomie ; & que Cocles après l'avoir conféré long-temps avec les règles de la science, fit ce jugement de Charles, qu'il ne vivroit pas long-temps, à cause que sa complexion étoit trop sujette aux catarres. Il ne faisoit pas néanmoins d'avoir du courage & de belles dispositions pour la guerre. La promptitude de son esprit ne le portoit jamais à aucune violence : il paroïssoit beaucoup de douceur dans toutes les actions : son abord étoit facile : il accordoit sans peine les grâces, quand elles dépendoient absolument de lui, & s'il refusoit quelquefois, il s'en excusoit d'une manière qui ne permettoit à personne de partir mécontent d'après de lui. Enfin sa civilité étoit si générale, qu'elle lui avoit acquis les noms d'affable & de courtois.

Aussi-tôt qu'il fut Roi il essaya de réparer, autant qu'il dépendoit de lui, les fautes qui avoient été commises dans son éducation. Il s'appliqua aux plus nobles exercices du corps & de l'esprit ; il

Il chercha dans les Livres de l'Histoire & de la Politique les moyens de s'instruire dans l'art de régner : il obligea Robert Gaguin, General des Mathurins, à lui traduire les Commentaires de Cesar, & la Vie de Charlemagne, & il apprit la langue Latine autant qu'elle lui étoit nécessaire pour entendre les meilleurs Auteurs de l'ancienne Rome. Mais il falloit du temps aux dispositions de ce jeune Prince pour le rendre capable de gouverner par lui-même. Les Puissances voisines de la France, qui avoient suspendu leurs mauvais desseins par la seule crainte qu'elles avoient du feu Roi son Pere, auroient cependant eu plus de loisir qu'il ne leur en falloit pour les accomplir ; & il ne sembloit pas qu'elles dussent en perdre l'occasion, puisqu'elles le pouvoient aisément & avec impunité. On voyoit bien dans les yeux de Charles que ce Prince avoit de l'esprit ; mais on avoit affecté de ne le pas cultiver, & on avoit réduit toute son instruction à cette maxime, *qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas régner*. On en blâma Louis Onze, & l'on prétendit qu'il n'avoit relegué son Fils dans le Château d'Amboise que par pure jalousie : qu'il avoit eu plus d'égard à la santé de Charles qu'à son instruction, & qu'il avoit mieux aimé le laisser dans l'ignorance que de le perdre par le trop d'application qu'il auroit eu à l'étude où il le voyoit porté.

Cependant l'Angleterre se lassoit de recevoir une pension annuelle pour la moitié du Royaume de France qu'elle avoit autrefois possédée, & prétendoit la recouvrer. Elle en avoit un prétexte plausible dans le dernier Traité de Pequigny fait entre les deux Royaumes, puitque Louis Onze s'y étoit proposé de diviser les Anglois d'avec les Bourguignons, afin d'opprimer en suite ceux-ci avec plus de facilité ; & comme il

n'y a jamais eu de Prince qui dépendât tant que lui en espions, les pensionnaires à la Cour d'Angleterre lui avoient mandé que la passion dominante du Roi Édouard étoit de faire sa fille aînée Reine de France, & qu'il n'y avoit point d'autres alliances qu'il ne rompit à ce prix. Louis qui n'avoit jamais manqué de tirer tout le fruit possible de semblables avis avoit aussi-tôt demandé la Princesse d'Angleterre pour le Dauphin son fils, à condition qu'Édouard ne protégât plus contre lui la Maison de Bourgogne.

Cette proposition étoit contraire à l'intérêt des Anglois, puisque s'ils abandonnoient les Bourguignons ils demeureroient après seuls exposés à l'insulte des François. De plus l'alliance dont on parloit étoit encore éloignée, les parties ne devant être de long temps en âge d'achever leur mariage. Cependant on exigeoit des Anglois un bien positif & solide pour une espérance dont plusieurs accidens pouvoient empêcher l'effet, quand il n'y avoit pas eu lieu de craindre l'inconstance de Louis ou celle d'Édouard. Mais le Roi d'Angleterre fut si charmé de la pensée qu'il eut qu'il ne tiendrait qu'à lui que sa fille ne fût la première Reine du monde, qu'il n'eut point d'oreilles pour ses Conseillers d'Etat, lors qu'ils s'agiterent de lui remontrer qu'il étoit bon d'exiger de Louis des sûretés de sa parole. Le Roi d'Angleterre passa par dessus les formalitez, & se contenta d'un Traité ordinaire signé à Pequigny, dont le principal article fut que le Dauphin & la Princesse s'épouseroient incessamment, & achemineroient leur mariage aussi-tôt qu'ils seroient en âge de le consommier: qu'en attendant l'Angleterre ne se mêleroit point des querelles survenues ou à survenir entre les François & les bourguignons, si mieux elle n'avoit assisté les premiers contre les seconds.

Édouard

Edouard avoit executé de bonne-foi ce Traité, & ne s'étoit pas remué, quoi que toute la terre l'en blâmât, lors que Louis avoit entrepris de dépouiller l'héritiere de Bourgogne: il attendoit que Louis accomplit aussi sa promesse. Mais les Gantois n'avoient pas plutôt offert à Louis, pour le contoler de ce que les Pais-Bas lui avoient échappé, la jeune Marguerite d'Autriche pour son fils, avec l'Artois & le Comté de Bourgogne pour sa dot, que Louis les avoit pris au mot avec aussi peu de scrupule que s'il eût oublié son engagement avec les Anglois. Marguerite d'Autriche qui n'avoit pas encore trois ans avoit été menée en France pour y être élevée auprès de la Reine, & Edouard, d'autant plus irrité qu'il y avoit de la faute, avoit protesté devant Dieu & devant les hommes contre l'infidélité de Louis. Il avoit intéressé dans sa cause les ennemis de la grandeur de la France: il avoit assemblé son Parlement & y avoit représenté l'honnêteté publique & le droit des gens indignement violez en la personne de sa fille. Il avoit obtenu de tres-grandes contributions de ses Sujets, toujours libéraux à l'égard de leurs Rois quand il s'étoit agi de porter la guerre en France; & pour comble de facilité, Louis Onze qui l'avoit tant de fois renvoyé de la mer par ses artifices, étoit mort & n'avoit laissé qu'un enfant en sa place sur le Trône qui étoit alors si difficile à remplir. D'un autre côté Ferdinand Roi d'Arragon, dont les Etats confinoient à la France par le Languedoc les avoit unis à la Castille, limitrophe de la Guyenne par son mariage avec Isabelle; & de deux voisins médiocrement puissans & peu redoutables, il s'en étoit fait un capable de traverser les Rois de France dans tous les desseins qu'ils formeroient désormais. On a vu dans l'Histoire du Règne précédent que Louis Onze tenoit les

Comtez de Roussillon & de Cerdagne par engagement de Jean Pere de Ferdinand, & qu'il avoit été stipulé dans le contrat, que si ces Comtez n'étoient retirez dans un terme prefix ils demeureroient unis à la Monarchie Française, sans que Jean ni ses successeurs eussent droit de les retirer, quand même ils offriroient le principal & les arerages de l'argent prêté, avec les dépens, dommages & intérêts. Ce cas étoit arrivé & de plus la somme s'étoit multipliée, de sorte que le Roi Jean & son fils n'avoient pas été en état de la fournir.

Ferdinand s'étoit pourtant mis en devoir de la faire après que les Castillans lui avoient prêté de l'argent: mais Louis aussi habile que lui en matière de chicane s'étoit défendu par la fin de non recevoir. Il avoit informé toute l'Europe de la condition avec laquelle il avoit traité; & comme elle étoit si nette & si précise, qu'il n'y avoit ni sujet ni pretexte de la contester, on avoit partout donné le tort à Ferdinand, qui ne se sentant pas assez fort pour reconvrer ces deux Comtez par les armes s'en étoit abstenu. Mais la même raison que Louis avoit eue de retenir les Comtez de Roussillon & de Cerdagne obligeoit Ferdinand à ne perdre aucune occasion d'y rentrer par droit lignager. Ils étoient comme la clef des Pyrenées du côté de Catalogne, & si Louis en les conservant s'assuroit que le Languedoc ne seroit plus exposé aux insultes des Aragonois, Ferdinand en les reconvrant mettoit aux François une barriere qui les empêcheroit toujours de penetrer dans la Monarchie d'Aragon. La mort de Louis en faisoit naître la conjoncture, & quoi que Ferdinand ne fût pas assez bien fondé pour declarer la guerre à la France, il pouvoit assister sous main les ennemis de cette Couronne & les François mécontents, & donner
rang

tant d'affaires à Charles Huit qu'il seroit con-
traint de relâcher les deux Comtez.

Maximilien d'Autriche étoit à la vérité moins redoutable que l'Anglois & que l'Espagnol, mais en récompense il étoit plus irrité qu'eux, & l'étoit à plus juste titre. Louis lui avoit enlevé sa fille, & suborné ses Sujets d'Artois & du Comté de Bourgogne : il demeurait d'accord que le parti le plus avantageux que cette Princesse pouvoit prétendre étoit d'épouser Charles ; mais il n'étoit pas consolable lorsqu'il se souvenoit que les loix de la bien-séance n'avoient point été observées dans ce mariage, & que les François avoient traité la fille du fils unique de l'Empereur comme si elle eût été leur sujette. Il auroit voulu qu'on l'eût recherchée dans les formes accoutumées entre les Souverains ; & que puisqu'elle avoit un frere à qui les Provinces des Pays-Bas appartenoient par le droit commun & par les Coutumes des lieux où elles étoient situées, Louis se fut contenté d'une somme d'argent pour la dot de sa belle-fille, & n'eut point exigé l'Artois & le Comté de Bourgogne, qui seroient à l'avenir les causes d'une éternelle division entre la Maison de France & celle d'Autriche. Enfin Maximilien auroit désiré que sa fille eût demeuré à Bruxelles jusqu'à ce qu'elle eût été nubile, & que le Roi de France ne se fut pas mis en état d'en disposer comme il lui plairoit, supposé qu'il ne jugeât pas à propos d'achever le mariage de son fils avec elle. Il n'avoit osé s'en plaindre durant la vie de Louis Onze, à cause de l'intelligence de ce Prince avec les Flamans ; mais après sa mort il n'y avoit aucune apparence que Charles Huit continuât les intrigues de son Predecesseur ; & il y en avoit encore moins que les Flamans ne s'appliquassent pas à recouvrer deux Provinces, qui donneroient moyen aux Fran-

pour de penetrer d'abord jusqu'au centre des Pays-Bas, toutes les fois qu'ils succumberoient à la demangeaison d'y porter le fer & le feu.

Le dedans de la France n'étoit pas plus calme que le dehors; cependant les inconveniens que Charles en avoit à craindre n'étoient ni moins dres ni plus évitables. Le Clergé ne pouvoit souffrir que Louis Onze se fut accommodé à ses dépens avec la Cour de Rome, & qu'il eût abandonné la Pragmatique Sanction au Pape Pie Second. La Noblesse étoit choquée de ce qu'il avoit touché à ses Privileges en une infinité de rencontres, dont elle faisoit une ennuyeuse déduction; & le Tiers Etat trouvoit principalement à redire sur la conduite de ce Prince en deux choses, dont il demandoit la reparation. L'une qu'on l'avoit quatre fois plus chargé qu'il ne l'étoit sous Charles Sept, Pere & Predecesseur de Louis Onze. L'autre que contre la methode inviolablement observée en France, il avoit toujours payé autant de subsides durant la paix, que pendant la guerre; & c'étoit principalement là dessus que le Tiers-Etat sollicitoit la convocation des Etats generaux.

Enfin la dernière volonté de Louis Onze avoit contre son intention plus troublé le Royaume, que s'il fût mort sans mettre aucun ordre à ses affaires. Car le Testament qu'il avoit fait pour convaincre la posterité qu'il avoit été le plus grand politique de son siecle, & qu'il avoit trouvé le secret de régner encore après la mort, mit le desordre dans la Maison, & alluma dans toutes les Provinces de la France la guerre civile qu'il en pretendoit néanmoins bannir: tant il est vrai que la science de gouverner les Etats n'est principalement fondée que sur des conjectures, & que comme la prudence de Louis Onze avoit été confondue dans les deux principaux desseins de

de sa vie, qui avoient été d'opprimer les amis de son Pere & la Maison de Bourgogne, elle l'avoit encore été à la mort dans celui de donner plus d'étendue à ses projets, que n'en auroit sa vie.

Anne de France sa fille aînée ne tenoit de son sexe que la beauté, & ressembloit aux hommes en tout le reste. Elle avoit l'habileté de Louis Onze en l'art de régner; & la nature lui avoit donné de plus la hardiesse & la confiance en sa propre vertu qu'il n'avoit pas eûs. Les peuples auroient été heureux, si la loi fondamentale de l'Etat l'eût élevée à la Couronne, & la France eût eu en elle quelque chose de plus, que ce que l'Angleterre admira depuis dans la Reine Elisabeth; mais son sexe & son mérite avoient été les deux causes de son malheur. Louis Onze la connoissoit parfaitement: il étoit convaincu qu'elle possédoit les qualitez heroïques dont il étoit privé; & ne doutant pas non plus qu'elle ne tint de lui l'ambition sans bornes & la profondeur de dissimulation qui le dominoient, il avoit conçu pour elle une jalousie semblable à celle que l'on reproche à Astiage Roi des Medes. Il s'étoit imaginé, que si on donnoit à sa fille aînée un mari digne d'elle, Charles son fils unique en souffriroit, & ne regneroit jamais en repos. Il avoit rebuté dans cette vue tous les Partis des Princes étrangers qui s'étoient presentez pour elle, & il lui avoit choisi en France un époux incapable de la seconder dans ses projets, en cas qu'elle en eût de pernicieux à l'Etat.

C'étoit Pierre de Bourbon Sire de Beaujeu, Prince du Sang à la vérité, mais cadet de sa branche, & si éloigné de la Royale, qu'il falloit que celle d'Orleans perît avant que la sienne vint à la Couronne. On l'auroit fait Ecclesiastique, si son frere aîné eût eu des enfans; & d'ailleurs

1484.

re le vrai, il étoit incomparablement plus propre pour cette profession, que pour le monde. Ses mœurs étoient toutes tranquilles, & il ne haïsson rien tant que les affaires. Ce n'est pas qu'il aimât l'oisiveté, mais c'est qu'il mettoit le repos de la vie à la passer sans faire parler de lui. On ne le voyoit à la Cour que pour y tenir son rang dans les grandes ceremonies. Il demouroit hors de là dans le Beaujolais, & s'y divertissoit à la chasse. Anne de France l'épousa par une pure soumission à la volonté du Roi son pere; & elle ne se trouva pas si malheureuse avec lui qu'elle s'étoit attendue de l'être.

Beaujeu eut assez d'esprit pour connoître qu'elle en avoit infiniment plus que lui, & assez d'équité pour la traiter selon ses lumieres. Il la laissa vivre & gouverner sa maison à sa mode; & il fit de cette sorte un tres-bon ménage avec elle: au lieu que sans cela, ils auroient été l'un & l'autre les plus malheureux Princes de leur temps. Ce qu'il y eut de plus étrange dans la conduite de Louis Onze à l'égard de sa fille, fut qu'il crut si peu qu'elle eût du ressentiment de ce qu'il l'avoit mal mariée, qu'il lui laissa par son Testament l'administration du Royaume, jusqu'à ce que son fils fût en état de gouverner par lui-même, & Anne de France surprise de la confiance de son pere en fut si satisfaite, que non seulement elle oublia le mauvais traitement qu'elle en avoit reçu, mais encore elle se fit un point d'honneur de s'acquitter si bien de sa commission, que les François ne lui fussent pas moins obligez qu'ils l'auroient été, si elle eut regné sur eux. Mais elle y trouva des obstacles, qu'une autre qu'elle n'auroit pas surmontez.

Deux Princes du Sang lui contesterent l'administration, & formerent dans l'Etat deux partis puissans que celui d'Anne de France, que l'on

l'on nommera désormais Comtesse de Beaujeu, ne pouvoit le soutenir contre le moindre de ces deux partis. Le premier de ces Princes étoit Louis Duc d'Orléans, Successeur présomptif de la Couronne. C'étoit un Prince de tres-belle esperance, qui n'avoit que vingt-deux ans : ses qualitez naturelles forçoient les personnes les plus indifferentes à l'aimer ; & le peu d'appareuer que Charles Huit vécut le favorisoit, en ce que devant bien tôt être Roy, il y alloit de l'intérêt public qu'il apprît au plutôt à régner par experience, afin qu'il fût tout à fait instruit des affaires, lorsqu'il monteroit à son tour sur le Trône. Il étoit à la verité trop jeune pour une fonction si difficile, & d'ailleurs il y avoit à craindre qu'il ne s'abandonnât tout entier aux plaisirs où il avoit beaucoup de penchant ; mais il avoit en la personne de François d'Orléans Comte de Longueville son cousin germain, du côté paternel, un homme plus que suffisant pour porter sous luy tout le poids des affaires de la Monarchie Française. Le Comte de Longueville avoit succédé à toutes les belles qualitez du fameux Comte de Dunois son pere, & rien ne l'empêchoit d'exercer celles de la guerre, que sa prodigieuse grosseur. Ce deffaut l'avoit réduit à se renfermer dans le cabinet ; & il y avoit si bien réussi, qu'il étoit devenu le premier homme de son temps ; & que Louis, malgré la desffiance pour tous les Grands, en auroit fait son premier Ministre, si Sa Majesté eût pû se résoudre de confier à une même personne plus d'un secret d'extrême importance.

Le Comte de Longueville n'étoit pas néanmoins demeuré oisif, & avoit cherché dans les bons livres ce qui pouvoit perfectionner la politique, en attendant l'occasion de la pratiquer. Il bruloit du même zèle pour l'agrandissement de

1484.

• Dans le
second Li-
vre de
Louis On-
ze.

son cousin germain , que l'on a vu sous le règne précédent le Comte de Dunois en témoigner pour ses freres ; & les Seigneurs François en étoient si bien persuadez , qu'ils n'apprehendoient point de guerre civile , tant que le Duc d'Orleans agiroit par les conseils du Comte de Longueville : Au lieu qu'ils avoient de la peine à souffrir le Gouvernement de la Comtesse de Beaujeu , quoy qu'il ne fût que pour un temps , & qu'ils s'imaginoient qu'en le souffrant ils donneroient atteinte à la Loy fondamentale de l'Etat , quelques adoucilemens que l'on y pût apporter.

Le second Adversaire de la Comtesse de Beaujeu n'étoit pas moins fâcheux que le Duc d'Orleans , quoy qu'il ne fût pas si redoutable. C'étoit son beaufrere Jean Duc de Bourbon , qui n'avoit rien diminué de son ambition en perdant ses deux principaux supports , l'Evêque de Liege son frere , & le Duc de Bourgogne Philippe le Bon son oncle qui avoit eu pour luy une tendresse de pere. Il s'estimoit encore assez puissant pour executer par luy-même les grands desseins qu'il avoit accoutumé de former ; & il avoit trop bonne opinion de son genie , pour ne le pas croire supérieur à ceux de la Comtesse de Beaujeu & du Comte de Longueville. Il pretendoit que le sexe devoit exclure cette Princesse de l'Administration du Royaume , & que le Duc d'Orleans en étoit incapable par sa jeunesse. Il se prévaloit de son âge de soixante ans ; & soutenoit que la France avoit besoin d'un Prince de son âge & de son experience pour supporter la fatigue du Gouvernement , jusqu'à ce que Charles Huit fût en état de l'en décharger. Il se figuroit que les François ne pouvoient, sans luy faire injustice, jeter les yeux sur un autre, & il les avoit toujours assez ména-

gez.

gez , pour espérer qu'ils le prefereroient à une femme & à un jeune homme , il appelloit ainsi le Duc d'Orleans & la Comtesse de Beaujeu, mais les orages qui font le plus de bruit ne sont pas toujours ceux qui font le plus d'effet , & celui dont la France étoit menacée d'une manière si terrible , qu'il ne sembloit pas à parler humaine-ment qu'elle pût l'empêcher de fondre sur elle ou le détourner , se dissipa de luy-même en partie , & le reste le fut par l'industrie de la Comtesse de Beaujeu.

L'Angleterre , au lieu de troubler ses voisins , entra dans les guerres civiles , & s'y consuma de sorte qu'elle n'auroit pu résister , si on l'eût attaquée par le dehors. Le Roy Edoüard Quatre succomba sous les déplorables du rebut de sa fille , si l'on en veut croire les Historiens François , ou mourut de poison selon les Anglois. Richard Duc de Gloucester son frere puîné voulut regner à quelque prix que ce fût ; & ne le pouvant par les voyes legitimes, il commit de sang froid tous les crimes dont il crut avoir besoin pour monter sur le Thrône. Edoüard avoit laissé trois fils , outre la Princesse destinée pour Reyne de France. Le Royaume d'Angleterre leur appartenoit par les Loix , & leur sœur avoit droit de leur succéder. Le Duc de Gloucester étoit marié , & ne pouvoit par conséquent épouser la Princesse d'Angleterre. Il ne luy étoit pas aisé de se défaire tout à la fois de ses trois neveux & de sa niece , & quand il l'auroit fait , il se seroit attiré l'aversi-
 sion des Anglois , qui l'eussent regardé comme un Empereur Tute , & non pas comme un Prince Chretien. La faction qu'il avoit formée n'étoit pas d'ailleurs tout à fait mechante , & quoy qu'elle eut promis de l'élever sur le Thrône au préjudice de ses neveux & de sa niece , elle n'entendoit pas pour cela qu'il leur ôtât la vie , &

s'il l'eut fait, on l'auroit presque universellement abandonné. Le Duc de Gloucester fut ainsi réduit à chercher des voyes moins odieuses ; & celle qu'il prefera aux autres, fut de corrompre des Jurisconsultes Anglois qui trouverent des deffaut essentiels dans le Contrat de Mariage d'Edouïard, & prétendirent là-dessus que les enfans qui en étoient sortis devoient passer pour bastards. Cette calomnie étoit atroce, mais les ennemis des Princes & de la Princesse d'Angleterre avoient la force en main pour l'autoriser. On assembla le Parlement : On gagna les suffrages des trois quarts de ceux dont il étoit composé. On y fit examiner les consultations des Jurisconsultes sur l'état des enfans du Roy Edouïard Quatre : On approuva ces consultations, & le Duc de Gloucester vint à la Couronne sans répandre de sang.

Un si grand bonheur, s'il y en a dans le plus énorme des crimes, le surprit à la verité, mais il ne le déconcerta pas jusqu'à l'empêcher de voir que son Thrône n'étoit pas encore assez affermi pour luy permettre de s'appliquer impunément aux affaires étrangères. Il restoit en Angleterre deux partis, qui pour n'oser se découvrir, n'en étoient pas moins à craindre, puis qu'il ne leur manquoit qu'un Chef assez accredité pour les obliger à se mettre en campagne. Le premier étoit composé des plus honnêtes gens de ce Royaume capables de porter les armes, & des amis particuliers du Roy Edouïard Quatre. La Maison de Lancastre formoit le second parti, & se lassoit d'endurer que celle d'Iorc regnât. Si le Duc de Gloucester, qui avoit pris le nom de Richard Cinq, se fût déclaré contre la France, il auroit fallu qu'il y eût porté la guerre en personne à l'exemple de ses derniers Prédecesseurs ; & s'il s'étoit sorti de l'Angleterre, elle se seroit aussi-tôt
 sou-

soulevée contre luy. Il n'y avoit que sa présence qui la tint en bride, & cette raison eut le pouvoir non seulement de suspendre son animosité contre la France, mais encore de le porter à solliciter le Roy Charles Huit de confirmer le Traité de Pequigny dans tous les articles, excepté celui qui regardoit le Mariage de Sa Majesté Tres-Chrestienne avec la Princesse d'Angleterre.

Une conjoncture aussi favorable pour le moins que la précédente détourna les Armes Espagnoles de la Guyenne & du Languedoc. Bohadille fils aîné d'Alboacen Roy de Grenade fut assez malheureux pour tomber premierement dans la disgrâce, & depuis dans la haine irreconciliable de son pere. Les causes n'en sont pas connues; & quand elles le seroient, cela ne serviroit icy de rien. Il suffit de remarquer que Bohadille, après avoir formé un puissant parti dans l'Estat qui luy eut donné moyen de subsister en assurance jusqu'à la mort du Roy, s'il eût pû vivre en repos, se proposa de gagner les cœurs des Peuples de Grenade demeurez fideles à son pere, en exerçant sa valeur contre les Chrestiens. Il le pouvoit sans contrevenir aux Loix militaires, parce que les longues guerres entre les Royaumes de Castille & de Grenade avoient introduit entre-

* Il n'y a-
voit point
de rupture
dans la
Hongrie
entre les
Chrétiens
& les
Turcs,
pourvu
que les uns
& les au-
tres ne
menassent
de point en

démourât pas devant elles plus de trois jours. Bohadile profita de cette permission: il entra dans les terres des Castillans: il y fit un dégât considérable; & il retourna sur ses pas pour essayer de recouvrer la Forteresse d'Alava, qui avoit autrefois été du Royaume de Grenade; mais les Chrétiens étoient plus vigilans qu'il ne croyoit. Ils entretenoient assez près de là un camp volant, qui marcha au secours d'Alava au premier avis qu'elle étoit investie, & il y arriva devant à la fin du second jour. Il trouva les quartiers de Bohadile divisez: Il en attaqua le principal: Il l'enleva, & Bohadile y fut pris.

Les Rois Ferdinand & Isabelle attentifs à profiter du desordre survenu entre les Grenadins; l'augmenterent en cette maniere. Bohadile fut traité avec toute la civilité possible; & on lui fit représenter, apres que le Roi son pere profitant de sa prison eut dissipé son parti, que Ferdinand & Isabelle étoient sensiblement touchez de sa disgrâce. Qu'il acheveroit de tout perdre, en demeurant plus long-temps en prison: Que le Roi son pere ne le racheteroit jamais; & qu'il seroit au contraire ravi qu'il perît de misere; afin que la succession de Grenade passât à son second fils: Qu'il ne devoit donc attendre sa liberté que de luy-même, & que Ferdinand & Isabelle le offroient non seulement de la luy donner, mais encore de le mettre à la teste d'une armée d'Espagnols, qui le remeneroit à Grenade rétablir son parti, & le mettroit en état de régner sans attendre la mort du Roi son pere, pourveu qu'il voulût bien devenir Tributaire de la Monarchie de Castille. Cette condition étoit si dure, que Bohadile ne l'accepta pas d'abord; mais l'extrême desir de sortir de captivité, & le desespoir de s'en tirer par une autre voie que celle-là, le soumit enfin à ce que l'on souhaitoit de lui.

Ferdinand & Isabelle reçurent son serment , & firent entrer toutes leurs forces dans le Royaume de Grenade. Elles y furent occupées dix ans entiers ; & les Espagnols , bien loin de porter la guerre en France , n'auroient pu défendre leurs frontieres de Biscaye & de Catalogne, si les François les eussent attaquées.

Maximilien d'Autriche , au lieu de se remettre bien avec les Flamans , encourut leur indignation , après avoir perdu leur estime. Il n'avoit que vingt-quatre ans , lorsque Marie Heritiere de Bourgogne sa femme mourut , & son temperament ne lui permettoit pas de passer le reste de sa vie dans le veuvage. Il avoit pensé à se remarier ; & comme l'Empereur Frederic Trois son pere ne lui fournissoit presque rien pour sa dépense , il avoit cherché une femme qui fut assez riche pour l'entretenir. Il avoit jeté les yeux sur l'Heritiere de Bretagne ; & s'il n'avoit été pris au mot dans la recherche , on n'avoit pas jugé à propos de le rebuter tout à fait , parce que c'étoit beaucoup d'honneur pour cette Heritiere que le Fils unique de l'Empereur , pour lequel on briguoit actuellement la dignité de Roi des Romains , augmentât le nombre de ses Amans , mais les Flamans ne l'avoient pas plutôt appris , qu'ils s'en étoient aussi scandalisés , que s'il eût fait vœu en épousant Marie de Bourgogne d'un veuvage perpetuel , en cas qu'elle mourût avant lui. Ils l'avoient chassé des Pays-bas : Ils ne lui avoient laissé aucune part dans l'administration des Etats de Philippes d'Autriche son fils , & bien loin de faire la guerre aux François à la sollicitation , ils étoient prêts d'assister les François contre lui.

Le dedans du Royaume de Charles Huit fut calmé d'une maniere aussi extraordinaire que le dehors ; & la Comtesse de Beaujeu se défit de ses
deux

deux Compétiteurs par une même ruse : elle ne considéroit point assez le Duc d'Orleans pour ne le pas choquer directement , mais elle avoit plus d'égard pour le Duc de Bourbon son beau-frere.

Elle le connoissoit d'humeur severe & vindicative ; & elle prévoyoit que le poussant à bout , elle lui donneroit occasion de frustrer le Comte de Beaugien son frere unique de sa succession , & de la transporter à la branche de Monpensier , ou à celle de Vandome. Cet embarras auroit été trop grand pour elle , & il y eût eu de l'imprudance à s'y exposer. Il étoit de plus à craindre que le Clergé , la Noblesse & le Peuple de France ne fussent aussi prevenus pour l'ombre de la Loi que l'on appelle Salique , que pour la Loi même ; & que par le même principe qu'ils avoient exclu les femmes de la Couronne , ils ne les privassent encore de l'Administration de l'État. Le meilleur moyen pour y remédier étoit de prendre le public par son intérêt , & de le rendre arbitre du différend ; & c'est ce qu'elle fit par une methode qui déconcerta la conduite de ses Adversaires. Elle representa dans un manifeste qu'elle ne prétendoit pas emporter son affaire par force , mais être jugée par les plus anciennes Loix du Royaume , & qu'elle se soumettoit à la Jurisdiction des États , & demandoit qu'on les assemblât incessamment , quoi qu'elle eût occasion de soutenir que le feu Roi son Seigneur & pere avoit pû donner à son fils le conseil qu'il jugcoit à propos. Que toute la grace qu'elle demandoit , étoit la provision , puisque le Roi son frere ne pouvoit se passer d'aide jusques-là , & qu'elle ne croyoit pas que l'on refusât si peu de chose à une personne de son rang.

L'artifice du manifeste que l'on vient d'abreger consistoit en ce que la Comtesse de Beaujeu desarmoit d'abord ses parties , & leur ôtoit ainsi
l'uai-

l'unique avantage qu'elles avoient sur elle. Ce qu'elle pretendoit ne paroïssoit presque rien, puis- qu'il ne s'agissoit que du peu de temps nécessaire pour la convocation des États. Cependant c'étoit le tout, à le bien prendre, puisque le délai qu'elle demandoit, quoique fort court, suffiroit à une Princesse habile comme elle pour s'établir de sorte dans l'Administration du Royaume, qu'il seroit après bien difficile de la lui ôter; & d'ailleurs les États voyant qu'elle s'en seroit bien acquitée aimeroient mieux la lui laisser que de hazarder le Royaume, en s'ingérant mal à propos de la déposer. Les Ducs d'Orléans & de Bourbon & le Comte de Longueville apperçurent assez à quoi tendoit la feinte soumission de la Comtesse de Beaujeu; mais bien loin de la découvrir aux autres, ils n'osèrent pas même se dispenser de l'imiter. Ils craignirent de devenir les objets de la haine publique, s'ils refusoient en quelque manière & sous quelque prétexte que ce fût de reconnoître les États pour Arbitres de leur différend; & le Roi ayant déclaré en les convoquant qu'il se serviroit jusques-là des conseils de sa sœur dans ses Lettres patentes; & le Parlement de Paris les ayant vérifiées, les autres suivirent son exemple, & la Comtesse de Beaujeu s'installa sans contradiction.

Sa première application pour se rendre populaire fut d'abandonner à la sévérité des Loix les personnes qui avoient abusé de leur crédit auprès du Roi Louis Onze durant les dernières années de sa vie, & dont on attendoit la punition avec impatience. On avoit eu d'autant plus de peine à les supporter, qu'ils n'étoient pas de naissance; & qu'avant Louis Onze, aucun Roi de France n'avoit eu de familiarité avec cette sorte de gens. C'étoit Olivier le Dain, Daniel son valet, & Doujac. Le Parlement de Paris travailla avec beaucoup d'appareil

1484.

* Il est à la
Bibliote-
que du
Roi.

* Charles
le Guerrier.

* Les noms
du Gentil-
homme &
de sa fem-
me sont
supprimez
dans le
Procez.

à leur procez; * & pour peu qu'on jette les yeux dessus, on y remarquera plusieurs preuves superflues. Le principal crime dont le Daim & Daniel furent convaincus étoit le même qui avoit acquis trente ans auparavant le titre de Severe au dernier Duc de Bourgogne * de la maison de France, & rendu sa justice celebre par toute l'Europe. Un gentilhomme * étoit prisonnier pour affaire d'E-
tat; & comme Louis Onze ne le laissoit jamais fléchir dans ces occasions, & qu'il appréhendoit d'ailleurs que le nombre des coupables ne lui attri-
rât aussi-bien qu'à Pedro de Castille le nom de Cruel, s'il les faisoit executer par les voyes ordi-
naires, il s'en défaisoit quelquefois dit-on en se-
cret. Ainsi la vie de ce Gentil-homme étoit en grand hazard, & ses proches n'attendoient à tout moment que la nouvelle de sa mort. Il avoit épousé depuis quelques mois une femme à laquelle il ne manquoit que deux ou trois années pour être une beauté achevée: la nature n'avoit pas eu le loisir de fuir en elle les traits qu'elle avoit ébauchez, ni de remplir par l'embonpoint le vuide que la crois-
sance y avoit laissé. Cette Dame n'avoit encore que douze ans, & le Daim en étoit déjà amoureux. Il y a de l'apparence que le Roi lui com-
manda de faire petit secrètement le Gentil hom-
me; & que ce fût sur cet ordre qu'il concerta la sur-
percherie qui suit. Il fit dire à la Dame que si elle vouloit le satisfaire, il sauveroit son mari, & l'on fit de sa part la même offre au Gentil-homme. La Dame résista d'abord; mais le mari ne se contenta pas d'acquiescer à son deshonneur: il en sollicita de plus la femme, qui se voyant pressée des deux côtez, succomba. Le Daim ne fut pas plus-
tot content, qu'il se souvint que le Roi son Mai-
stre n'étoit pas un Prince à qui l'on put désobéir impunément. Il oublia les sermens que l'amour lui avoit attachés, & il envoya Daniel son valet,
faire

faire mourir le Gentil homme. La veuve n'osa s'en plaindre jusqu'à l'avènement de Charles à la Couronne; mais elle justifia pour lors que les ressentimens long temps retenus éclatent enfin avec plus de violence, que s'il eût été libre de les évaporer d'abord. Elle eût moins d'égard à conserver sa réputation, qu'à tirer vengeance de l'injure qu'elle avoit reçue. Elle divulga l'affaire, & les amis de le Daim en furent si scandalisez, qu'ils l'abandonnerent. Il fut pendu avec son valet, & la populace se plaignit qu'on les eût traités trop doucement. Doujac eût les oreilles coupées, après avoir été fouetté par deux Bourreaux à Paris & dans l'Auvergne.

Il s'offrit bien tôt après une occasion de réunir la Bretagne à la Monarchie Française, qui n'étoit au commencement qu'une bagatelle, & qui néanmoins aboutit depuis à cette heureuse fin par l'adresse de la Comtesse de Beaujeu, & par les soins qu'elle prit si grands & si continuels durant plusieurs années, qu'il ne se trouvera qu'aucune autre personne de son sexe l'ait imité en ce point.

* On a vu que François Second Duc de Bretagne, qui fut le dernier de la branche Royale de Dreux, auroit été le meilleur & le plus vertueux Prince de son temps, s'il eût pu se garantir de l'amour volage. Il reconnoissoit que Dieu pour l'en punir ne permettoit pas qu'il élevât les enfans malles qui sortoient de son legitime mariage. Cependant il se corrigeoit si peu, que le plus court & le plus assuré moyen de lui plaire étoit de le servir dans le commerce de sa passion. Un jeune garçon nommé Laidas, fils d'un Tailleur d'habits, s'étoit avancé par cette infame voie jusqu'à la Charge de Tresorier, en faisant accroire que lors qu'il en seroit revêtu, il lui seroit plus facile de fournir, aux dépenses le plus secrètes de son Maître; & depuis le Duc ayant reconnu qu'il avoit beaucoup

* Dans le premier Tome de Louis Onze.

d'el-

d'esprit ; l'avoit introduit dans son conseil. Il n'y demeura pas long-temps sans aspirer à s'en rendre le Chef. Il fit bannir, mourir ou déposséder tous ceux dont il apprehendoit d'être traversé ; & il éleva les deux fils de sa sœur appelez Garbez aux plus belles charges de l'Etat. L'aîné fut pourvu de celle de la Capitainerie de Rennes, qui avoit alors sous elle soixante hommes d'armes des Ordonnances du Duc de Bretagne ; & le Cadet de l'Evêché de S. Malo, le meilleur de la Province : après que Landais pour le rendre vaquant eut fait faire le procez à Jacques d'Espinay qui en étoit Evêque ; quoi que ce Prelat eût deux freres en si grand credit à la Cour du Roi Louis Onze, que l'un d'eux étoit Archevêque de Bordeaux & Cardinal.

Landais fut assez heureux dans ses entreprises pour supplanter tous ceux qui lui donnoient de l'ombrage, excepté Guillaume Chauvin Chancelier de Bretagne ; mais Chauvin ne donnoit point de prise sur lui, & la vie sans reproche qu'il avoit toujours menée le mettoit hors d'atteinte. Aucun de cette Province ne l'égaloit en merite : les Bretons en étoient convaincus : ils lui rendoient justice, & ils le cherissoient à proportion de l'estime qu'ils avoient pour lui. Il auroit donc été trop dangereuse pour Landais de le supplanter dans les formes ordinaires : aussi ne s'y amusa-t-il pas. Il se contenta de prévenir le Duc au désavantage de Chauvain ; & il persuada à ce Prince que son Chancelier avoit revelé tous les secrets de l'Etat au Roi Louis Onze ; & qu'il en useroit de même à l'égard de la Comtesse de Beaujeu, si l'on n'y apportoit un prompt remède.

Le Duc de Bretagne avoit plus de sujet d'apprehender cette Princesse, qu'il n'en avoit eu de craindre Louis Onze. Car la Maison de Bourgogne l'avoit protégé, & alors cette Maison étoit malheureusement finie. Louis Onze après en avoir été déli-

délivré, s'étoit abstenu d'attaquer la Bretagne pour deux raisons. L'une qu'il étoit trop vieux : l'autre que les François qui se souvenoient encore de la guerre du bien public, n'eussent pas marché de bon cœur à cette conquête.

Ces raisons cessoient à l'égard de la Comtesse de Beaujeu ; & le Duc de Bretagne en étoit si convaincu, qu'il consentoit que l'on étranglât, & même que l'on emprisonnât Chauvain. Il nomma même des Commissaires pour travailler à son proces, mais il en demeura là ; & Landais comprit bien qu'il ne lui seroit pas possible de porter son Maître à une plus grande violence. Il profita de la permission qu'on venoit de lui donner : il fit dresser la commission pour le proces de Chauvain ; il la remplit du nombre de ceux qu'il avoit déjà gagnés ou qu'il prétendoit suborner ; & de plus il essaya de les attirer par des promesses, & de les intimider par des menaces. Mais il n'étoit pas alors plus aisé en Bretagne, que dans les autres provinces de France, de condamner un grand Seigneur, sous couleur de justice, quoi qu'il fut disgracié, lorsqu'il se trouvoit innocent. Les Commissaires qui avoient été donnez à Chauvain n'étoient par tout à fait méchans : ils auroient bien voulu qu'il y eût assez de preuves pour le condamner à la mort ; mais ils n'étoient pas assez corrompus pour en supposer. Ils s'arrêtoient précisément à la déposition des témoins ; & ne la trouvant par assez convaincante, ils prévirent que s'ils condamnoient l'innocent, ils blesseroient leur conscience, & s'ils l'absolvoient, ils irriteroient Landais, qui n'auroit pas tant de peine à les perdre tous ensemble, qu'il en avoit eu à faire disgracier Chauvain.

L'expédient qu'ils prirent pour ne pas tomber dans l'une ou l'autre de ces deux extrémités, fut de rendre que la procédure sur laquelle ils devoient juger Chauvain, n'avoit pas été bien faite, & qu'il

1714.

qu'il la falloit recommencer. Landais, qui n'étoit pas assez instruit dans la chicane pour examiner par lui-même s'ils disoient vrai, & qui n'osoit s'en rapporter à d'autres qu'à eux, parce qu'il n'en avoit pas de si affidez, leur ajouta foy, & le trouva par conséquent dans le plus étrange embarras où il eût été de sa vie.

Les Commissaires pour l'amuser l'avoient assuré que la procédure seroit longue à refaire: Que les amis de Chauvain auroient cependant le loisir de concerter leurs intrigues à la Cour de Bretagne pour le sauver; & que s'ils n'obtenoient sa grace, ils étoient assez puissans pour soulever en sa faveur toute la Province. Il étoit vrai-semblable que le Duc de Bretagne n'auroit pas la force de les refuser long-temps; & que quand il l'auroit il étoit à craindre que la Comtesse de Beaujeu, qui ne manqueroit pas d'être sollicitée d'intervenir dans cette affaire, ne s'en mêlât; & qu'en ce cas l'innocence de Chauvain & la malice de Landais se partie secrète paroîtroient dans toute leur étendue. Il n'étoit pas moins contre le bon sens de proposer au Duc de Bretagne de se débarrasser de Chauvain par des voies qui ne fussent pas legitimes. Ce Prince en auroit eu de l'horreur, & peut-être qu'il eût perdu ce qu'il avoit d'estime pour Landais. Ainsi Chauvain fut successivement conduit en diverses prisons, afin que ses amis, ne sçachant pas où il étoit, ne fussent pas tentés de l'en tirer; & Landais pour se justifier de sa mort lors qu'elle seroit arrivée, voulut qu'elle fut lente. Il en donna l'ordre à Fontenelles & à Vitri ses deux principaux Confidens; mais il ne leur en prescrivit pas la manière, & cette omission fut la cause de son malheur.

Fontenelles & Vitri avoient de l'esprit, & ce n'étoit pas la première fois qu'on les employoit pour se débarrasser des gens dont on n'étoit pas content. Cependant ils s'y prirent en apprentifs: Ils

se lassèrent de garder Chauvain, & ils le firent
 petit par la faim & par la pourriture dans le
 Château de l'Hermine qu'ils luy avoient choisi
 pour son dernier gîte. Quand ils aperçurent
 qu'il ne luy restoit plus que peu de jours à vivre,
 ils en avertirent Landais, qui par une précau-
 tion superflue, pour ne pas donner de l'ombra-
 ge, pressa les Assises de la Province qui se te-
 noient alors à Vannes, d'achever le procez de
 Chauvain. Les Juges des Assises, non moins éclai-
 rez que les Commissaires qui l'avoient com-
 mencé, évitèrent comme eux de commettre
 une manifeste injustice, ou de se mettre mal
 avec Landais. Ils répondirent qu'ils n'avoient
 de Jurisdiction que sur les prisonniers arrêtez à
 la requête des particuliers pour dettes, ou pour
 des crimes ordinaires, & que Chauvain n'étoit
 pas leur justiciable par deux raisons. La pre-
 miere qu'il étoit détenu par le commandement
 exprès du Duc de Bretagne; & la seconde qu'on
 l'accusoit d'un crime d'Etat.

Ils conclurent de là, que si l'on prétendoit
 user de leur ministère, il falloit leur envoyer une
 nouvelle commission, & cependant suspendre
 les Assises. Il n'y avoit de difficulté que dans cet-
 te suspension; mais à dire le vrai, elle étoit
 insurmontable. Il n'y avoit point d'exemple que
 les Assises eussent été interrompuës; & si on l'eût
 fait, le peuple se seroit soulevé. Landais n'eut
 garde de l'entreprendre, & il aima mieux cher-
 cher des Commissaires qui fussent plus à la dé-
 votion, que n'avoient été les précédens, mais
 il n'étoit pas encore bien d'accord avec luy-mê-
 me dans le choix de ceux qu'il prendroit. Lors-
 que Chauvain mourut, Fontenelles & Vitri l'en
 informèrent par un Courtier exprès. Il en fut
 surpris, & il ne jugea pas qu'il y eût pour lors
 d'autre chose à faire que de mander que l'on ex-

posât durant quelques heures le corps de Chauvain à la vue de tout le monde, afin que les Bretons vissent que l'on n'avait exercé sur luy aucune violence.

Il ne sçavoit pas que l'on eût avancé la mort de Chauvain; & Fonteneilles & Vitri avoient cru que Landais aimoit, aussi-bien que le jeune Pompee, que l'on commit pour luy les meurtres qui luy étoient utiles, sans luy en rien dire. Mais ils n'étoient pas excusables d'avoir choisi un genre de mort, où les marques de leur cruauté étoient si bien imprimées sur le corps de Chauvain, qu'on ne le pourroit considérer sans les appercevoir. Et de vray, on n'eût pas plutôt connu la vérité du fait, & l'indigne manière dont le Chancelier étoit mort par la peau colée sur les os, & par la morsure des animaux, que la bien-séance ne permit pas de nommer, qu'il se fit un soulèvement general contre Landais, que tout le monde soupçonna d'en être l'auteur. La noblesse qu'il sembloit avoir pris à tâche de mal-traiter, avait conçu pour luy une haine irréconciliable; & n'attendoit qu'un prétexte pour se prévaloir de celle qu'il s'étoit attirée.

Les Seigneurs qui luy en vouloient le plus étoient Jean de Chalon Prince d'Orange, & le Maréchal de Rieux. Il avoit trouvé l'un & l'autre dans le Conseil du Duc de Bretagne, & il les en avoit chassés, pour éviter les inconvéniens qui fussent arrivés de la trop grande disproportion de leur qualité avec la sienne, s'ils eussent eu souvent à traiter ensemble des affaires d'importance. On ne pardonne pas aisément une injure de cette nature; & le Prince d'Orange & le Maréchal de Rieux, s'étant mis à la tête des soulevez, les divisèrent en deux troupes, qui marchèrent vers les deux lieux, où l'on supposoit que Landais étoit. On ne sçavoit pas
préci-

précisément qu'il fût dans le Château de Nantes avec le Duc de Bretagne; mais on ne doutoit pas que s'il n'y étoit, on le trouveroit dans la délicieuse maison de Pentievre, où il se seroit allé délasser pour quelques jours des agitations de la Cour.

Ceux qui s'étoient chargez de le massacrer dans le Château de Nantes y entrèrent par surprise: s'assurèrent de la porte: ne se soucierent pas de cacher leur intention, & fouillèrent par tout sans en excepter la chambre du Duc de Bretagne. Un Domestique de ce Prince plus effrayé que les autres, ouvrit une fenêtre qui regardoit sur la Ville, se mit à crier, & fut entendu par les Bourgeois les plus proches. Le bruit que l'on assassinoit le Duc de Bretagne se répandit en un instant; & comme il étoit le mieux aimé des Princes de son temps, depuis que le frere de Louis Onze ne vivoit plus, on accourut de toutes parts à son secours. On investit le Château: On y traîna de l'artillerie: l'on somma ceux qui s'en étoient emparez de le rendre à l'heure même, & l'on menaça en cas de refus de les insulter.

Les soulevez qui ne s'étoient pas préparés à soutenir le siege dans une place où ils n'avoient pas même été avertis d'entrer, craignirent d'être emportez d'assaut: ils se jetterent aux pieds du Duc de Bretagne qu'ils venoient d'offenser d'une maniere si peu pardonnable, & ils le supplierent à genoux de faire leur paix avec le peuple. * Le Duc de Bretagne avoit ressenti l'injure qu'il venoit de recevoir aussi vivement qu'il en étoit capable. Les principaux de son Etat ne s'étoient pas contentez de perdre le respect à son égard, ni de prendre les armes, ils avoient de plus entrepris contre lui ce qui n'auroit pas été pardonnable, au moindre des Bretons. Ils s'étoient

* Dans la relation de cette émeute.

1484.

saïsis de sa maison & de sa chambre, & leur effronterie étoit allée jusqu'à chercher dans son cabinet & sous son lit si Landais n'y étoit pas caché; mais il n'avoit point de fils, & c'étoit là la première fois que les Sujets s'étoient émancipés. Ils n'avoient pas encore eu le temps de se reconnoître; & il étoit à craindre qu'en leur refusant ce qu'ils demandoient on ne les fit passer de la fureur où ils étoient déjà, dans le désespoir; & qu'on ne les portât à commettre un crime qui leur auroit donné del'horreur dans toute autre conjoncture que celle dont il s'agissoit. Ce fut donc autant par intérêt que pour les satisfaire que le Duc de Bretagne parût à la fenêtre: Qu'il assura les Nantois qu'on ne luy avoit encore fait aucun mal: Qu'il leur ordonna de suspendre leurs Actes d'hostilité, & qu'il les avertit de députer les principaux d'entre eux, pour appaiser le tumulte que l'on venoit d'exciter dans le Château.

Les Nantois envoyèrent Philippe de Montauban & cinq ou six de leurs plus considérables Bourgeois, qui manierent l'affaire extraordinairement délicate dont il étoit question avec autant d'adresse, que s'ils eussent été consommés dans la politique. Ils ne s'amuserent pas à blâmer la haute Noblesse, parce qu'ils apprehendoient de la trop effaroucher, & de rendre le Duc trop difficile à l'accommodement. Ils favorisèrent la partie, qui étoit alors la plus faible; & ils disposèrent le Duc de Bretagne à permettre aux Joulevez de sortir de son Etat, & à leur donner des barques qui les porteroient de Nantes à Ancenis, d'où ils passeroient en Anjou. L'autre troupe des Conjurez ne réussit pas non plus, quoy qu'elle se fût mieux adressée. Landais étoit en effet à Pentievre, lors qu'elle y arriva, & se divertissoit au jeu; mais une
 pré-

précaution qu'il avoit prise luy sauva pour lors la vie. Son parc contigu à ses jardins étoit de grande étendue, & l'on y avoit par son ordre fait de petites portes pour servir de faux-fuyans en tout événement. Les soulevez n'étoient pas en assez grand nombre pour les investir toutes à la fois ; & Landais y ayant pris garde, passa par une qui n'étoit pas encore observée, & se refugia dans la Forteresse de Poncenis.

Ce mal-entendu des Bretons avec leur Duc rompit l'intrigue déjà fort avancée pour le mariage de Maximilien d'Autriche avec l'Heritiere de Bretagne. C'étoit le Prince d'Orange qui l'avoit commencée & fort heureusement acheminée jusques là. Ce n'est pas qu'il eût beaucoup d'inclination pour Maximilien ; mais c'est qu'il y auroit trouvé son compte. Il sçavoit que la brigue pour l'élection de Maximilien à l'Empire étoit faite : Que l'Empereur Frederic Trois son pere avoit convoqué une Diette en Allemagne pour l'année suivante : Que Maximilien y seroit élu Roy des Romains ; & qu'ensuite il seroit contraint de demeurer auprès de l'Empereur son pere. Que s'il épousoit Anne de Bretagne, il faudroit que cette Princesse renonçât au séjour de son pays ; & qu'en ce cas elle ne pourroit sans ingratitude jeter les yeux sur un autre pour le gouverner durant son absence, que sur celuy qui l'auroit faite Imperatrice. Mais sa déclaration contre Landais le rendoit incapable d'achever ce qu'il avoit commencé ; & Landais qui avoit jusques-là appuyé l'intrigue de Maximilien par le seul avantage qu'y trouvoit la fille de son Maître, se proposa de la traverser pour choquer le Prince d'Orange. Il informa le Comte de Longueville de l'état où elle étoit, & luy proposa de mettre sur les rangs le Duc d'Orléans.

Le Comte de Longueville y prêta l'oreille d'autant plus volontiers , que d'un côté il ne doutoit pas que le Duc d'Orleans n'obtint quand il luy plairoit la dissolution de son mariage avec Jeanne de France ; & d'un autre côté il prévoyoit que ce Duc seroit beaucoup plus en état de recouvrer le Duché de Milan , que les Sforces avoient usurpé , lors que sa femme luy auroit apporté la Bretagne. Il persuada là-dessus à ce jeune Prince d'aller à Nantes offrir son secours au Duc de Bretagne contre les mécontents , & de s'insinuer par là dans l'esprit du pere & dans le cœur de la fille. Le Duc d'Orleans fit le voyage de Bretagne ; & comme ce n'étoit point alors la coutume entre les Grands , non plus qu'entre les Petits , de faire l'amour sans être accompagnés d'un proche parent ou d'un parfait amy ; le Duc d'Orleans jetta les yeux sur le Duc d'Alençon , en qui se rencontroient ces deux qualités ensemble.

Les Ducs d'Orleans & d'Alençon furent bien reçus à Vitray , où étoit alors la Cour de Bretagne , mais la Comtesse de Beaujeu ne les y laissa pas long-temps. Elle craignoit qu'ils n'y tramassent quelque chose à son préjudice , & pour les en empêcher , elle leur fit ordonner par le Roy Charles Huit , qu'ils assistassent à la Cérémonie de son Sacre , qui fut avancée à ce dessein. Elle se fit à Rheims avec beaucoup de pompe , & les Grands du Royaume , dont la plupart y avoient assisté , remenerent le Roy à Paris , où il fit une magnifique Entrée. Il la faisoit signaler par des actions de clemence si éclatantes , qu'elles méritassent que la posterité en fût informée , & la Comtesse de Beaujeu , qui travailloit à rendre sa brigade la plus forte dans les Etats prochains , obtint le rappel du Seigneur d'Urfé & de Ponce de la Riviere. Ces deux Seigneurs avoient été les
prin-

principaux Confidens du Duc de Guyenne ; & le Roy Louis Onze durant sa vie n'avoit pu se résoudre à leur pardonner , parce qu'il leur imputoit les intrigues de son frere avec le Roy d'Angleterre , & avec les Ducs de Bourgogne & de Bretagne. 1484.

Il ne reste point assez de Memoires de ce temps-là , pour decider si c'étoit avec justice ou à tort. Ce qui serviroit à prouver le premier de ces sentimens est la retraite qu'Urfe & la Riviere trouverent auprès de ces deux Princes , lors qu'ils eurent apperçu que leur Maître étoit empoisonné ; & ce qui appuyeroit le second , est la haute probité dont ils faisoient profession , & l'humour de Louis Onze de n'être reconciliable qu'avec ceux dont il craignoit les belles qualitez. Quoy qu'il en soit , Urfe & la Riviere avoient tant de crédit dans le Royaume de France , que la Comtesse de Beaujeu ne presuposa pas sans fondement qu'ils la serviroient avec succès dans les Etats , pourveu qu'elle pût les y faire entrer après les avoir obligez ; de sorte qu'ils n'osassent en être ingrats , quand mêmes ils le voudroient. Dans cette vue le Roy Charles Huit les retablit dans les charges & dans les biens dont ils avoient été privez : il leur écrivit des lettres obligeantes ; il les caressa extraordinairement à leur retour , & fit Urfe grand Ecuyer , & la Riviere Gouverneur de Bourdeaux.

L'ouverture des Etats se fit à Tours au commencement de l'Été de mil quatre cent quatre-vingt-quatre ; & la Comtesse de Beaujeu qui connoissoit parfaitement le Duc de Bourbon son beau-frere , & par conséquent le redoutoit plus que le Duc d'Orleans , se prepara non seulement à l'obliger à se désister de sa prétention , mais encore à joindre leurs deux brigues contre celle d'Orleans. L'affaire étoit délicate , & de natu-

se à ne pouvoir être ménagée avec assez d'adresse par un tiers.

La Comtesse de Beaujeu la negocia par elle-même, & representa au Duc de Bourbon, que de quelque côté que penchassent les suffrages des Etats, ils tourneroient infailliblement contre luy: Que si elle étoit frustrée du Gouvernement, ce ne seroit qu'à cause de son frère, & qu'en ce cas le Duc d'Orleans l'emporteroit sur le Duc de Bourbon, à cause qu'il étoit presomptif Successeur de la Couronne, & qu'ainsi l'administration du Royaume ne changeroit pas de main, supposé qu'il arrivât faute du Roy, ce que tout le monde apprehendoit: Qu'il étoit d'ailleurs en l'âge le plus florissant de la vie, & par conséquent le mieux proportionné aux fatigues inséparables de la fonction dont il s'agissoit, & le Duc de Bourbon qui avoit déjà plus vécu qu'aucun de ses Ancêtres, ne devoit plus penser qu'au repos: Que la Branche Royale d'Orleans avoit toujours été fort aimée en France, & que celle de Bourbon s'y étoit fait haïr dans les derniers temps, en prenant trop de part dans les intérêts des Ducs de Bourgogne: Qu'il luy étoit pourtant d'extrême importance de ne pas souffrir que le Duc d'Orleans ajoutât aux avantages qu'il avoit déjà sur elle celui de gouverner sous le nom du Roy; & que puis qu'elle ne pouvoit conserver la Regence sur la tête d'un de ses Princes, on la blâmeroit éternellement, si elle ne se réunissoit pour la garder en la personne d'une femme: Qu'au reste on empêcheroit que le Duc de Bourbon n'eût sujet de se repentir d'avoir cédé ses prétentions toutes vaines qu'elles étoient, à sa belle-sœur: Qu'on luy assujettiroit le Duc d'Orleans, au moins pour les armes, si on ne le pouvoit pour le reste, & qu'on le mettroit en état de luy commander en temps de

de guerre , aussi bien qu'à tous les autres Princes du Sang Royal , en lui donnant l'épée de Connétable.

C'étoit là flater la seconde passion dominante du Duc de Bourbon dans le temps qu'on le convainquoit de l'impossibilité où il étoit de satisfaire la première. Il ne desiroit rien avec tant d'ardeur après la Lieutenance générale de l'Etat que la Charge de Connétable, & il n'avoit rien négligé pour l'obtenir , quand elle avoit vaqué par le supplice du fameux Louis de Luxembourg Comte de Saint Pol. Le Roi Louis Onze s'étoit obstiné à le refuser , mais ç'avoit été pour des raisons glorieuses au Duc de Bourbon : il avoit trop de mérite, outre sa naissance, & il étoit trop puissant. Sa Majesté s'étoit fait une Loy inviolable de ne plus élever aucun Grand de cette nature aux plus éminentes Charges de sa Monarchie , & le nouveau Roi Charles Huit vouloit bien en user autrement à son égard. Il n'y avoit pas d'apparence que la Comtesse de Beaujeu en eût fait la proposition , si elle n'en eût auparavant tiré parole de son frere , & le Duc de Bourbon qui n'en doutoit pas , en fut si charmé, qu'il se délista de sa poursuite en faveur de sa belle-sœur. Il ne considéroit point que sa foiblesse & ses infirmités journalieres le rendoient désormais incapable des fonctions de la guerre, & que la France verroit en sa personne ce qui ne lui étoit point arrivé depuis qu'elle étoit Monarchique ; c'est à dire un Connétable réduit à garder le lit les trois quarts de l'année , & à faire la Charge par Procureur.

Il s'imagina que la dignité à laquelle il aspiroit depuis cinquante ans le rajeuniroit aussi-tôt , & lui redonneroit les forces que l'âge & le dépit dont il avoit pas obtenuë lui avoient ôtée. Il joignit sur la parole de sa belle-sœur la Ligue avec la fiemme , & on lui tint exactement ce qu'on lui promettoit.

La Comtesse de Beaujeu devenue de cette sorte plus puissante de la mort qu'elle n'étoit auparavant, n'entra pas dans la presumption que le surcroît des forces a coutume d'inspirer à celles de son sexe. Elle présupposa que le Duc d'Orléans avoit encore trop d'avantage sur elle ; & ce fut pour détacher de ses intérêts la plupart de ceux qu'elle n'avoit pu en séparer par une autre voie, qu'elle demanda aux Etats l'administration des affaires à deux conditions. L'une que les Princes du Sang entreroient dans le Conseil étroit, quand ils lui voudroient faire l'honneur de s'y trouver. L'autre que les Etats choisissent douze personnes de leur Corps, qui y eussent voix délibérative & décisive.

On s'étonna d'abord qu'elle se fut relâchée jusqu'à recevoir tant de collègues dans l'autorité suprême, & il y eut des Politiques qui crurent qu'elle étoit excessivement ambitieuse, & que désespérant d'obtenir ce qu'elle prétendoit, elle avoit mieux aimé n'en avoir qu'une très-petite partie que d'en être entièrement privée. Mais on reconnut après qu'elle agissoit par un principe plus subtil & plus éloigné des sentimens vulgaires. Le rang des Princes du sang n'étoit point alors réglé * entre eux comme il l'est aujourd'hui ; les Aînez des branches cadettes étoient en possession de précéder les Cadets des branches aînées, & quoique le Duc d'Orléans se fût indubitablement assis le premier dans le Conseil comme aîné de la branche d'Orléans qui étoit la première ; le Duc de Bourbon en qualité d'Aîné de la seconde branche auroit eu la seconde place, il se fût mis immédiatement au dessous du Duc d'Orléans. Les Comtes de Montpensier & de Vendôme eussent rempli par la même raison la troisième & la quatrième ; & par conséquent le Duc d'Angoulême frère puîné du feu Duc d'Orléans.

* Cet ordre fut changé aux Etats de Blois de 1376.

Jeans n'eut eu que la cinquième , à compter depuis le Duc d'Orleans , & la sixième depuis la Comtesse de Beaujeu qui les auroit tous précédés , si l'administration lui eût été déferée , puis que les Princesses de la Maison Royale ne perdoient jamais leur rang : cependant le Duc d'Orleans étoit si éloigné de le souffrir qu'il se seroit plutôt absenté du Conseil d'Etat. Ce n'étoit donc pas lui faire plaisir que de les y introduire , & d'ailleurs ils étoient alors en si grand nombre , que le Conseil en auroit été surchargé. Cela les engagea pourtant dans le parti de la Comtesse de Beaujeu , & les degagea de celui du Duc d'Orleans , aussi bien que leurs amis qui n'étoient ni peu considérables , ni en petit nombre. Et de fait les Etats furent d'autant plus surpris de la conduite de la Comtesse de Beaujeu qu'elle avoit moins de rapport avec celle que le Roi Louis Onze son pere avoit observée durant son Règne. La sale où ils étoient assemblez retentit des Eloges qu'ils donnerent à une modération si peu attendue & des prédictions de la félicité du Règne de Charles Huit. Les suffrages furent si généralement pour la Comtesse de Beaujeu , que le Duc d'Orleans n'eut que ceux des Députés de son Appennage ; & cette Comtesse surmonta par adresse les obstacles que son sexe , ses ennemis , la Loy de l'Etat & son propre pere en la mariant avoient apportez à son dessein. L'Assemblée des Etats après avoir été si favorablement traitée , se piqua de ne lui pas céder en civilité , & lui fit part de ses biens en considération de ce qu'elle avoit bien voulu partager avec elle pour un temps l'usage de l'autorité Royale. Les Etats lui firent présent de quatre millions cinq cent mil livres , pour survenir aux besoins extraordinaires du Royaume , & Louis Onze ayant beaucoup diminué son Domaine par ses dons immenses , on ré-

voqua les libéralitez de ce Prince à l'égard des Communautés Religieuses durant les dernières années de sa vie. Mais le Duc d'Orleans n'avoit pas encore autant de vertu pour pardonner l'injure qu'il prétendoit avoir reçu de la Comtesse de Beaujeu, qu'il en eut depuis pour oublier celle que la Trimoille lui avoit faite ; & ce qui le faisoit le plus, étoit d'avoir été supplanté par l'artifice d'une femme. Il se proposa d'avoir sa revanche par la même voie ; & au lieu qu'elle lui avoit ouvert la porte du Conseil étroit, dans la pensée qu'il n'y mettroit jamais le pied, il résolut de la tromper en s'y rendant si assidu & si important, qu'elle fut universellement blâmée d'avoir partagé son autorité avec tous les Princes du sang, il ne perdit pas une occasion de s'y trouver ; & toute la précaution qu'il prit à l'égard du Comte d'Angoulême, fut de l'envoyer à son Appennage, afin qu'elle ne prît pas la place dans le Conseil : à cela près il se contenta de la seconde que personne ne lui disputoit. Mais il s'y comporta d'une manière qui, si elle eût été de plus longue durée, auroit rendu inutile à la Comtesse l'avantage qu'elle avoit remporté sur lui. Il se mit à contredire cette Princesse dans toutes les choses que l'on examinait dans le Conseil, & à se déclarer pour l'avis contraire à celui qu'elle appuioit. Les autres Princes du Sang étoient ordinairement de son côté, par ressentiment contre la Comtesse de Beaujeu, de ce qu'en supplantant le Duc d'Orleans elle lui avoit fait un affront qui rejaillissoit sur eux tous. & ce partage pouvoit avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que le Duc d'Orleans emportoit les affaires pour lesquelles il s'étoit déclaré. Il ne manquoit pas de dire lui même aux parties, ou de leur faire sçavoir adroitement par des Liaisaires interposez, qu'elles lui en avoient obligation, & que s'il ne se fût fortement opposé

se à la Comtesse de Beaujeu elles eussent été con-
damnées.

Quand elles avoient perdu leurs procez, il y trouvoit encore mieux son compte, puisqu'en agissant par lui même, ou par des voyes indirectes auprès des personnes affligées dans les momens qu'elles étoient plus irritées, il leur persuadoit qu'il avoit fait tous les efforts en leur faveur; mais que le Comtesse leur avoit été contraire. Il n'en falloit pas davantage pour leur inspirer une haine irreconciliable contre cette Princesse: elle en ressentoit les effets, & ne sçavoit pas trop comment y remédier, lorsque le Duc lui en fournit une occasion, dont elle se prévalut en habile femme. Il lui arrivoit quelquefois de trahir ses propres intérêts par des emportemens de jeunesse, & le plus considérable de cette nature qui lui échapa, fut à Melun, où étoit la Cour. Il voulut entrer dans une belle partie de Paume qui devoit être jouée devant le Roi; on contesta sur un coup d'importance, & l'on s'emporta selon la coutume au jugement des spectateurs. La Comtesse de Beaujeu qui en étoit, prononça contre le Duc d'Orleans; & ce Prince qui n'étoit déjà que trop irrité, dit assez haut pour être entendu qu'il n'y avoit qu'une femme impudique * capable le lui faire perdre le coup dont il s'agissoit. Cette injure étoit atroce, & il n'y avoit point d'exemple que les personnes qui gouvernoient l'Etat en eussent jamais pardonné de semblable. La Comtesse de Beaujeu pouvoit commander qu'on arrêtât le Duc d'Orleans à l'instant, & il y avoit assez de gens qui auroient exécuté son ordre; mais il lui parût d'une telle conséquence dans cette conjoncture, qu'elle n'osa le donner qu'après avoir extraordinairement assemblé le Conseil. La detention du Duc d'Orleans y passa tout d'une voix; mais ce Prince qui

* Il dit le
mot de
P . . .

1484

cependant avoit eu le temps de réfléchir sur lui-même, & d'écouter les avertissemens de ses amis, ne mit point en délibération s'il fueroit. Il délibéra seulement si ce seroit en Bretagne, & son inclination l'y portoit assez. Mais Lovain le plus éclairé de ses Domestiques lui remontra fort à propos que c'étoit la route la plus dangereuse pour lui: Que le Duc de Bretagne étoit obsédé par le Prince d'Orange, par le Marechal de Rieux & par les autres soulevez de la Province qui n'ignoroient ni son voyage à Nantes, ni la véritable cause qui l'y auroit conduit, ni ses offres au Duc de Bretagne de lui aider à ramener ses sujets à l'obéissance: Que si cette raison ne les avoit déjà touchés, elle les exciteroit à l'instant qu'ils appercevroient le Duc d'Orléans s'acheminer vers la Bretagne, à se saisir de sa personne, & à s'en faire un mérite auprès de la Comtesse de Beaujeu, afin qu'elle leur accordât une plus favorable protection: Qu'il valoit mieux se réfugier dans le Pais-bas, ou si l'on prévoyoit que Maximilien d'Autriche n'y fut pas assez fort pour garantir d'oppression le premier Prince du Sang de France, il falloit se contenter de l'Appellage du Duc d'Alençon son ami qui suffiroit pour un aile de peu de temps, n'y ayant pas d'apparence que les bons François ne se hâtassent de vider une querelle qui leur apporteroit la Guerre civile, si elle n'étoit promptement apaisée. Le raisonnement de Lovain étoit convainquant, & le Duc d'Orléans y défera. Le Conseil du Roi qui avoit principalement résolu la détention de ce Prince, afin de prévenir les fâcheuses suites de ce qu'il avoit dit, n'eut pas plutôt sçu son évafion qu'il prévint qu'elle dégénéreroit en quelque chose de pire. La Comtesse de Beaujeu fut de même avis, & ce fut pour ramener le Duc d'Orléans à la Cour, qu'on le fit suivre par des gens

affidez qui promirent de le reconcilier avec la Comtesse de Beaujeu, & de lui faire expedier une amnistie pour plus de sureré. Le Duc d'Orleans les auroit volontiers pris au mot, mais il n'avoit pas assez bonne opinion de la Comtesse de Beaujeu, pour croire d'elle qu'elle sacrifiait de bonne foi son desir de vengeance au repos public. Il s'attendoit que, quoy qu'elle lui pût promettre, le meilleur traitement qu'il en recevrait, seroit d'être confiné dans une perpetuelle prison, & comme il l'apprehendoit plus que la mort, il renvoya sans réponse les agens de cette Princesse. Il ne pensa plus qu'à lever des troupes; & son credit joint à celui du Duc d'Alençon, alla jusqu'à mettre sur pied cent Lances, & de l'Infanterie à proportion. Son parti devint puissant, & le Comte de Longueville y fit entrer des gens dont la Comtesse de Beaujeu se deheoit le moins. Celui dont l'inconstance la surprit davantage, fût le Duc de Bourbon son beau-frere, qu'elle venoit d'élever à la dignité de Connestable de France. Ce Prince, comme on a veu, y avoit aspiré toute sa vie, parce qu'il avoit esperé qu'après cela son ambition seroit satisfaite, mais il avoit mal sondé son cœur; & il ne se vit pas plutôt revêtu de la premiere Charge du Royaume, qu'il crut que sa belle-sœur lui faisoit plus d'injustice, en ne lui déferant pas la Lieutenantance generale de l'Etat, qu'elle ne lui en avoit fait en prétendant cette Charge à son exclusion, lors qu'il n'étoit que Duc de Bourbon.

Il s'imagina que le Gouvernement du Royaume devoit suivre l'Epée de Connétable; & que la plus grande des injustices consistoit à séparer ces deux fonctions. L'aversion qu'il avoit eüe pour la belle-sœur lui revint la dessus; & même elle redoubla. Son imagination en fut tellement occupée, qu'il n'y resta plus de place pour l'horrible

rible ingratitude dont il se noircissoit ; & jamais homme ne se déclara avec moins de scrupule que luy contre sa bienfaitrice. Le Comte d'Angoulême persuadé que le Duc d'Orleans aîné de sa branche avoit raison le suivit ; & le Duc d'Alençon imita le Duc d'Angoulême par la seule raison qu'il ne vouloit pas que l'on dit de lui qu'il se fût formé aucune faction durant sa vie ; dont il n'eût été.

Les Seigneurs de Foix & d'Albret avoient tellement contribué au retour de la Guienne sous l'obéissance de Charles Sept, qu'il étoit vrai de dire qu'après Dieu, les Rois de France leur en étoient principalement redevables : cependant il étoit encore plus véritable, que l'on ne les en avoit pas jusques-là récompensez. Charles Sept à la vérité ne l'avoit pu, mais Louis Onze l'avoit négligé avant la Guerre du bien public, & depuis il ne l'avoit pas voulu pour les punir de ce qu'ils avoient augmenté dans cette Guerre le nombre de ses ennemis.

Il étoit à présumer que la Comtesse de Beaujeu sa fille aînée, qui ne prétendoit pas réparer toutes les fautes de son pere, seroit dans les mêmes sentimens pour eux, & le Duc d'Orleans eut peu de peine à les en convaincre.

Le succès des Guerres civiles dépend presque toujours de la maniere dont elles commencent ; & il y a peu d'exemples au contraire. Le Comte de Dunois fut d'avis que le coup d'essay du Duc d'Orleans fut la surprise de la ville dont il portoit le nom, & se fonda sur deux raisons. L'une que les Mécontents établirent par là leur réputation : l'autre que leurs troupes seroient en sécurité sous le Canon de cette Place, jusqu'à ce qu'elles eussent été renforcées par celles qu'on levait dans la plupart des Provinces, mais la Bourgeoise d'Orleans ne fut pas si condescendante qu'on se l'étoit

imaginé. Elle ferma ses portes: elle se mit sous les armes: elle assembla le Conseil de Ville; & il y fut résolu tout d'une voix de ne pas recevoir les Avant-coureurs du Duc d'Orleans, & de ne pas ouvrir les Députés sans le consentement de la Cour. Le Duc d'Orleans, après que ses Avant-coureurs eurent été rebutez, le presenta en personne; mais on lui répondit de dessus les murailles qu'on étoit au desespoir de l'incivilité dont on usoit à son égard, & qu'on ne pouvoit se dispenser d'obéir au Roi, dont on venoit de recevoir les ordres là dessus. Le Duc d'Orleans demanda à parler aux Magistrats, qui ne jugerent pas à propos de paroître devant lui, puisque ce ne seroit que pour le refuser avec plus de ceremonie. Ainsi le Duc d'Orleans, qui n'avoit point assez de gens pour forcer la Ville, quand mêmes toute la Cavalerie eût mis pied à terre; & qui se seroit absolument décrié, s'il eût manqué son premier coup, dissimula son ressentiment. Il poursuivit sa route jusqu'à Bois-gency qui lui ouvrit ses portes; mais il y avoit une telle difference entre cette Ville & celle d'Orleans pour ce qui regardoit sa retraite, qu'il ne lui eût été guères plus nuisible d'être chassé de devant Orleans en tâchant de l'insulter, qu'il l'étoit de s'enfermer dans Bois-gency, quoi qu'il y fût entré de concert avec les Habitans, & l'événement ne le justifia que trop.

La Comtesse de Beaujeu fâchée d'avoir manqué de se saisir de son Ennemi par un excès de précaution, prit de nouvelles mesures pour le ramener à son devoir, sans hazarder l'Etat. Elle commença par la Bretagne, où elle prévoyoit que le Duc d'Orleans se retireroit aussi-tôt qu'il seroit convaincu que Bois-gency n'étoit pas un poste tenable pour lui. Elle traita avec les soulevez: elle leur fournit de l'argent & des Commissions

sous pour lever des gens de guerre : elle leur laissa le soin de garder les Frontières de la Normandie, du Maine & de l'Anjou, & elle leur ordonna sur tout de combattre les Troupes Bretonnes, qui s'ingéreroient de sortir de leur Pays pour joindre le Duc d'Orléans. Elle leva de son côté deux Corps considérables, l'un sous la charge du Marechal Gie, Cadet de la Maison de Rohan, pour empêcher les Comtes de Foix & d'Albret de sortir de leurs Terres, l'autre sous Graville, qui de simple Gentil-homme de basse Normandie étoit devenu le plus riche du Roiaume, pour occuper de sorte le Duc de Bourbon dans les Provinces de Bourbonnois & de la Marche, où il étoit alors, qu'il ne les osât perdre de vue, de crainte qu'elles ne lui fussent enlevées. Elle présupposa qu'il étoit absolument nécessaire de mener le Roi contre le Duc d'Orléans, quand ce ne seroit que pour obliger la meilleure partie de ses troupes à le quitter, quand elles verroient qu'il leur seroit autrement impossible d'éviter le crime de rebellion, puis qu'elles combattraient contre la personne sacrée de Sa Majesté ; & la Cour arriva devant Bois-genci, avant que le Duc d'Orléans eût eu le temps de s'y fortifier. L'Armée Royale étoit capable d'insulter cette place, quand mêmes les Troupes du Duc d'Orléans se fussent attachées à la défendre ; & le Comte de Longueville qui ne perdoit pas de vue le Duc d'Orléans le tint ruiné sans ressource, s'il ne s'accommodoit à l'heure même avec la Cour. Il lui persuada d'envoyer vers la Comtesse de Beaujeu ; mais cette Princesse qui connoissoit parfaitement son avantage, & qui prétendoit en profiter autant qu'elle pourroit, sans être accusée de cruauté, repartit fierement que le Roi ne traitteroit point avec ses Sujets ; & ne seroit satisfait d'eux que par une aveugle soumission. Les Envoyez du Duc d'Or-

d'Orléans qui s'étoient attendus à cet accueil, insisterent que l'affaire fût examinée dans le Conseil étroit ; mais ils n'y trouverent pas mieux leur compte , que s'ils eussent négocié directement avec la Comtesse de Beaujeu. Elle y étoit toute puissante ; & l'on y résolut par son avis que le Duc d'Orléans ne rentreroit en grace qu'à quatre conditions. La première de désarmer à l'instant , & de renvoyer ceux qui l'avoient suivi chacun chez soy , sur la seule parole de la Comtesse de Beaujeu , qu'ils ne seroient point recherchez. La seconde de revenir à la Cour sur la même parole qu'il y seroit comme il avoit été avant sa retraite auprès du Duc d'Alençon. La troisième qu'il abandonneroit ce Duc & les autres Seigneurs liguez avec lui , afin que son exemple les invitât à venir se mettre absolument à la discretion de la Comtesse de Beaujeu. La dernière que le Comte de Longueville seroit exilé de la les Alpes , & confiné dans la Ville d'Asti en Piémont , jusqu'à ce qu'il plût au Roi de le rappeler.

La révolte n'avoit point encore été si sévèrement punie en France sous la troisième race , & la Comtesse de Beaujeu entreprenoit pour son coup d'essai ce que Louis Onze son pere , le plus habile des Rois , n'avoit osé dans le plus haut point de sa puissance : cependant elle présuinoit tant de l'ascendant de son genre sur celui du Duc d'Orléans , & elle étoit si persuadée , que le Comte de Longueville , quoi que le plus mal-traité de tous opineroit le premier à recevoir les quatre articles , qu'elle s'obstina à n'en rien rabattre ; & de fait , le Comte de Longueville apperçut si bien qu'il n'y avoit point d'autre roye pour sortir d'affaire , que celle que l'on proposoit ; que son intérêt ne le détournâ pas un moment de l'accepter. Il s'en fit un mérite auprès du Duc d'Orléans : il lui déclara qu'il s'estimoit glorieux d'être banni à la conside-
ration

ration: il le conjura de le sacrifier sans scrupule pour le bien de la cause commune; & il lui remontra que s'il en usoit autrement, les Princes & les Seigneurs de son parti auroient occasion de trouver mauvais qu'il eût posé les armes sans leur participation: au lieu qu'ils se consoleroient aisément des fâcheuses suites de cette désertion, lors qu'ils apprendroient que le Comte de Longueville étoit plus mal traité qu'eux; & que cependant il avoit été si pénétré de la connoissance, que son propre malheur étoit absolument nécessaire pour sauver ses amis; que bien loin de l'éluder, il avoit demandé qu'on le fit servir de victime.

Le Duc d'Orleans eut tant de peine à le priver du Comte de Longueville; que si ce Comte n'eût employé tout son crédit sur lui pour l'y faire descendre, il n'y auroit jamais consenti. Mais il s'agissoit de tirer d'affaire la Maison d'Orleans toute engagée dans un extrême danger, & le Comte de Longueville ne ménageoit rien en ce cas: Il prit gayement le chemin d'Italie, après avoir sçu que son cousin avoit été bien reçu à la Cour; & les autres Grands du Parti ne s'attendant plus de réussir dans leur soulèvement, sollicitèrent & obtinrent leur grace chacun en son particulier. La Comtesse de Beaujeu qui se croyoit redevable de ce succès, pour le moins en partie, à l'obstacle que les Mécontents de Bretagne avoient mis à la jonction des Troupes de leur Duc, à celle du Duc d'Orleans. n'en fut pas ingrate: elle fit solliciter qu'on les rétablît d'une manière à faire voir qu'elle ne vouloit pas être refusée, & ses instances dans cette conjoncture devoient être des Loix au Duc de Bretagne. La disgrâce de Landais y étoit nécessairement attachée, & ce favori le prévint si bien qu'il chercha un appui étranger capable de le maintenir, au défaut de ceux de France qui lui manquoient tous en même tems. Il y avoit quinze ans
que

que Henri Tencher, selon les Anglois, ou Tudert, selon les François, Comte de Richemont, languissoit dans les prisons de Bretagne, où il étoit gardé avec soin, dans la seule vue, d'empêcher que les ennemis ne l'assassinassent. Il étoit à la vérité du Sang Royal d'Angleterre, mais dans un degré tellement éloigné que les Jurisconsultes ne reconnoissent point de parenté ni d'alliance au delà. C'étoit par Marguerite sa mere, fille de Jean Duc de Somerset, dans la maison duquel il étoit entré le siècle précédent une fille de la Maison de Lancastre. Son Pere Edoüard Tudert avoit passé sa vie en repos, parce que la Maison d'York qui régnoit alors ne l'avoit point assez appréhendée pour s'en défaire, & son grand-pere Ovin Tudert étoit selon quelques Auteurs * de si basse extraction qu'à peine le connoissoit-on. Il ne paroissoit en lui aucune qualité singuliere, ni pour l'esprit, ni pour le corps: cependant Catherine de France fille du Roi Charles Six, Femme de Henri Cinq, & mere de Henri Six Rois d'Angleterre, l'avoit aimé jusqu'à l'épouser en secret, & à se priver de toutes les autres satisfactions de la vie pour le posséder par cette voye, qui, pour être universellement blâmée, ne laissoit pas d'être legitime. Ainsi le Comte de Richemont avoit deux rapports avec Henri Six: l'un que ce Roi étoit son proche parent, & l'autre qu'il étoit comme lui de la Maison de Lancastre: Le Sang Royal se communiquant en Angleterre aussi bien par les femelles que par les mâles: & de fait Henri avoit pris un soin aussi particulier de son éducation, que s'il eût été son fils & son heritier presomptif. Les Historiens d'Angleterre en attribuent la cause à l'esprit de prophétie dont ils prétendent que Henri étoit rempli, & le prouvent parce qu'il prédit en parlant de ce Comte qu'il lui succéderoit un jour, quoi que la chose fût alors contre toutes les apparences humaines.

* Polidore Virgile, &c M du Cheine le font sortir des anciens Rois Bretons.

nes, y ayant huit personnes des deux sexes plus proches de Sa Majesté que le Comte de Richemont. Quoi qu'il en soit, il arriva bien-tôt après dans l'Angleterre deux revolutions si terribles, que Henri perdit sa Couronne, son fils & sa vie; & le Comte de Richemont à l'âge de treize ans resta seul de la Maison de Lancastre. Comme celle d'York qui l'avoit supplantée ne lui auroit pas plus pardonné qu'aux autres s'il fut tombé entre ses mains, il prit le parti de se réfugier en France, & il ne laissa en Angleterre aucune autre personne affidée que sa mere qui aima mieux demeurer à tous momens exposée à la mort, que de ne pas se trouver en Angleterre dans toutes les conjonctures favorables pour ménager le retour de son fils. Elle pénétra par adresse dans l'azile de Westminster, & s'y tint enfermée quinze ans entiers, sans que les assassins gagez, que la Maison d'York tenoit aux avenues eussent trouvé l'occasion de faire leur coup; leur impudence n'étant point allée jusqu'à violer directement la sainteté du lieu. Le Comte de Richemont s'embarqua sur un Navire prêt à partir pour Calais; mais la tempête le jeta sur les côtes de Bretagne, où il échoûa. Le Duc de Bretagne lui fit d'abord un si bon accueil, qu'il eut occasion de croire qu'il n'avoit rien perdu au change, & que le mauvais tems ne l'avoit pas si maltraité qu'il pensoit. Mais les évactions de cette qualité ne peuvent être cachées, surtout quand elles se font dans un País où l'on n'a pas d'intérêt de les celer. Edoüard Quatre qui venoit d'usurper la Couronne d'Angleterre sur la Branche de Lancastre réduite au seul Comte de Richemont ne pût se résoudre de le laisser vivre tout malheureux & banni qu'il étoit. Il n'eut pas plutôt sçu son débarquement en Bretagne qu'il s'en rejoûit, dans l'opinion qu'il le tireroit plutôt des mains d'un petit Prince, que l'état de ses affaires seroit de satis-
faire

Sait l'Angleterre en tout ce qu'elle désireroit de lui, pour le la rendre favorable, que des mains d'un puissant Roi de France, entre lesquelles le Comte de Richemont avoit prétendu se jeter. Les plus raffinez Emissaires de la Maison d'Yorc furent dépêchez au Duc de Bretagne, & lui offrirent de prodigieuses sommes d'argent, en cas qu'il livrai le Comte de Richemont; mais le Duc de Bretagne ne pouvoit pas même concevoir sans horreur les grands crimes, bien-loin d'être capable de les commettre. Non seulement il refusa de violer les Loix de l'hospitalité, mais de plus il s'emporta avec beaucoup de furie contre ceux qui l'en pressoient. Les Emissaires d'Angleterre laisserent passer quelque tems sans lui en rien dire, & recommencerent ensuite sur un autre ton. Ils représenterent au Duc de Bretagne que les Rois de France cherchoient depuis trois cens ans à s'emparer de son Etat: que les seuls Anglois les en avoient jusques là empêchez, parce qu'ils avoient trouvé dans les Ducs de la Branche Royale de Breux presque autant de soumission à la Couronne d'Angleterre que s'ils en eussent été feudataires. Que si François Second refusoit de suivre les traces de ses Prédecesseurs, il ne devoit pas trouver mauvais qu'on l'abandonnât à la discretion de Charles Quint. Que l'Angleterre à qui la mer servoit de fossé, pourroit aisément se défendre par elle-même des François; mais qu'il n'en étoit pas ainsi de la Bretagne qu'ils pouvoient attaquer de plein pied.

Les menaces des Anglois n'eurent pas plus d'effet sur le Duc de Bretagne que l'argent comptant qu'ils lui avoient offert, & il repartit aux Emissaires de leur Roi que leur Maître penferoit plus d'une fois à sacrifier les Bretons au Roi de France; & que s'il étoit assez mal conseillé pour le faire, ils se promettoient de la Providence divine qu'elle pren-

1484.

• Dans
l'Histoire
des fac-
tions
d'Angle-
terre.

prendroit un soin d'autant plus particulier de leur conservation qu'ils souffriroient pour la justice.

* Les Emissaires Anglois rebutez du mauvais succès de leurs deux tentatives ne s'amuserent plus à vouloir gagner le Duc de Bretagne, & s'appliquerent à faire tuer le Comte de Richemont. Ils choisirent en Angleterre & dans les Nations voisines les personnes les plus déterminées à faire de mauvais coups & les plus fameuses pour en avoir fait. Ils les distribuerent dans tous les lieux où le Comte de Richemont avoit accoutumé de se trouver : ils leur donnerent des portraits de lui tout à fait ressemblans. Ils leur avancèrent la moitié de la somme dont ils étoient convenus avec eux, & ils leur donnerent des assurances pour toucher l'autre, après que le meurtre auroit été commis. Mais les Usurpateurs entreprennent toujours en vain sur la vie de ceux qui sont destinez pour leur succéder. Le Comte de Richemont tout jeune qu'il étoit n'ignoroit ni le pouvoir, ni la malice de son ennemi : il ne logeoit que dans des lieux que les Emissaires du Roi d'Angleterre n'osoient entreprendre de forcer : il n'en sortoit que rarement, & c'étoit toujours avec une Escorte plus que suffisante pour le garantir d'insulte. Il étoit pourtant à craindre que l'on ne négligeât à la longue ces précautions, & que les Emissaires ne trouvassent enfin l'occasion qu'ils attendoient. Ce fut pour y remédier que le Duc de Bretagne se proposa d'enfermer le Comte de Richemont dans celle de ses forteresses qu'il trouveroit la moins incommode, & qu'il le lui fit agréer, en le convainquant qu'il ne seroit pas possible de lui sauver la vie par une autre voye que celle-là. On commit des gens de confiance pour le garder : on ne laissa auprès de lui que des personnes de probité : on renvoya ceux de ses domestiques, que l'on soupçonnoit avoir été gagnés par la Maison d'York, & l'on

l'on retint les autres à condition qu'ils n'auroient aucune communication avec leurs Compatriotes.

Les Emissaires d'Angleterre eussent essayé d'empêcher la chose, s'ils l'eussent sçû avant qu'elle se fit; mais le secret inviolablement gardé de la part du Duc de Bretagne & du Comte de Richemont leur en ayant ôté la connoissance, ils crurent qu'il falloit approuver l'action de ce Duc, & les prier de la part de leur Maître de ne relâcher le Comte de Richemont pour quelque cause ou occasion qui pût arriver. Le Duc de Bretagne ne leur donna pas là-dessus de réponse positive, parce que s'il eut accorde leur demande, il auroit fait tort à son indépendance à l'égard de l'Angleterre; & s'il l'eut refusée, il auroit donné pretexte à Edoüard Quatre de ne pas ratifier les anciens Traitez entre l'Angleterre & la Bretagne. Il se contenta de leur promettre que le Comte de Richemont ne sortiroit pas de ses Etats, sans que les Anglois en fussent avertis; & les Députez d'Edoüard Quatre s'en étant retournés sur une réponse si vague, ce Roi qui n'avoit garde ni d'abandonner le Duc de Bretagne aux François, parce qu'il les auroit rendus trop puissans, ni de lui déclarer la Guerre, tant qu'il auroit en son pouvoir le Comte de Richemont, inventa pour le tirer des mains du Duc de Bretagne une ruse qui fut sur le point de réussir. Il laissa passer dix huit années entières, sans faire porter au Duc de Bretagne aucune parole du Comte de Richemont, afin d'ôter l'opinion qu'il pensât encore à le perdre; & quand il crut l'avoir entièrement effacée, il envoya en Bretagne des Anglois qui corrompirent le Conseil du Duc à force d'argent. Ils représenterent ensuite à ce Prince qu'Edoüard Quatre avoit trouvé un secret infailible de terminer les Guerres civiles de l'Angleterre que ses peuples avoient universellement approuvés: Que

l'exécution n'en dépendoit plus que du Duc de Bretagne, & qu'on étoit persuadé qu'il ne refuseroit pas de contribuer à la félicité de ses plus anciens Alliez: Que ce secret consistoit à unir désormais les Branches Royales de Lancastre & d'Yorc par un lien indissoluble, en mariant le Comte de Richemont avec la Princesse d'Angleterre: Que l'on travailloit à Londres aux préparatifs de ces nocces: Qu'ils seroient achevez dans le tems que le Comte de Richemont aborderoit en Angleterre: Qu'il étoit arrivé à S. Malo un Vaisseau pour le porter; & que les Anglois, tant en general qu'en particulier, conjuroient le Duc de Bretagne de ne pas retarder d'un moment la conclusion d'une Alliance si nécessaire & si souhaitée. Cette fourberie étoit trop grossière, & rien ne la déguisoit assez pour empêcher qu'on ne la découvrit. Le Mariage du Comte de Richemont avec la Princesse d'Angleterre auroit bien pû être le moyen de réunir les deux Branches, si Edoüard n'eût eu que des filles, mais il avoit deux ou trois garçons; & l'on ne devoit pas présumer qu'il les ôtât du monde pour faire régner sa fille, en la donnant à l'homme qu'il haïssoit le plus, & qu'il avoit plus lieu de craindre, mais un des plus grands défauts de l'esprit est de se laisser quelquefois éblouir par des raisons dont il appercevroit aisément le foible en d'autres occasions. Le Duc de Bretagne non seulement ne rejeta pas la dernière proposition d'Edoüard. Mais de plus il fit espérer qu'elle seroit acceptée, en disant qu'il en parleroit à son Conseil. Et de fait, aussi-tôt qu'il s'en fut expliqué d'un air qui marquoit de l'indifférence, tous les Conseillers d'Etat opinerent pour la satisfaction d'Edoüard; & l'abandonnement du Comte de Richemont fut ainsi résolu. On ne lui en eut pas si-tôt porté la nouvelle, qu'il se tint perdu. Il demanda de conférer avec le Duc de Bretagne pour

le déchuir, mais il ne l'obtint pas. On le tira de la Forteresse où il étoit, & on le conduisit à S. Malo pour y être livré aux Anglois. La fièvre le prit en chemin; mais elle n'empêcha pas qu'on ne le menât avec autant de précipitation, que s'il eût été en parfaite santé. Il lui resta pourtant assez de vigueur après son arrivée dans Saint Malo pour se servir de l'occasion d'une Fête que les Anglois du Vaisseau destiné pour le transporter, firent à ses gardes, & pour se sauver dans l'Eglise Cathédrale, dont l'asile avoit été jusques là inviolable. Les Anglois demanderent aussi tôt qu'on leur permit de l'en tirer par force; mais les Officiers du Duc de Bretagne n'y voulurent jamais consentir; & pour dire le vrai, ils ne le pouvoient sans s'exposer au danger de perdre leurs vies. Ils n'étoient pas les plus forts dans Saint Malo, quand même ils eussent été secondez par les Anglois, & ils appréhendoient le tumulte. Le peuple n'auroit pas endure que l'on violât la sainteté du lieu. Il eût couru aux armes, & l'on n'auroit enlevé le Comte de Richemont, qu'après avoir égorgé jusqu'au dernier des Malouins. Ainsi la chose fut mise en négociation; & pendant que l'on dispofoit la Bourgeoisie à permettre que l'on fît sortir de l'Asile le Comte de Richemont, Kenlet le plus habile & le plus vertueux des Conseillers du Duc de Bretagne eût le loisir de rendre à son Maître un office approchant de celui que le celebre Bavadan avoit autrefois rendu à son pere. Il étoit absent de la Cour, lors que la résolution avoit été prise de livrer le Comte de Richemont, & personne ne l'en avoit depuis informé, soit qu'on l'eût oublié, ou que ses Collegues également convaincus de sa pénétration & de son intégrité appréhendaissent qu'il ne les traversât, s'il apprenoit leur mauvaise intention assez tôt pour la déconcerter. Le Duc de Bretagne lui en parla néanmoins, la bonté de

ce Prince allant jusqu'à rendre compte à ses Ministres de ce qu'il avoit fait durant leur absence ; & Kenlet usant alors de l'honnête liberté que son Maître lui avoit toujours donnée de lui représenter fortement ce qu'il connoissoit d'irrégulier dans sa conduite , témoigna un extrême regret de ne s'être pas trouvé dans le Conseil , lors qu'on y avoit parlé du Comte de Richemont. Il remontra au Duc son Maître qu'il avoit commis dans une seule action des crimes qui rendroient sa mémoire execrable , & le feroient passer pour barbare , lui qui étoit le meilleur des Princes. Qu'il avoit violé le Droit des gens : la sûreté publique : sa foi si solennellement donnée : son indifférence dans les Guerres civiles de l'Angleterre : son indépendance à l'égard de cette Couronne , & le plus beau privilège de la France , qui consistoit à donner à ceux qui y abordent la liberté quand ils ne l'avoient pas , & à la conserver quand ils l'avoient. Le Duc de Bretagne surpris de ce discours écouta patiemment les preuves sur lesquelles il étoit fondé ; & lors que Kenlet l'en eut convaincu , il n'eut pas de honte de retracter l'ordre qu'il avoit donné. Il ne s'amusa point à écrire à ses Officiers de Saint Malo ; mais afin de ne pas perdre de tems , il leur dépêcha en toute diligence un Courrier affidé , pour leur défendre de vive voix de livrer le Comte de Richemont , s'ils ne l'avoient déjà fait, jusqu'à l'arrivée d'un second Courrier qui suivroit le premier dans une heure ; & ce second Courrier apporta précisément alors un ordre écrit & signé de la main du Duc de Bretagne de ramener le Comte de Richemont dans la même Forteresse dont on l'avoit tiré. Le premier Courrier trouva le malheureux Comte de Richemont dans une tristesse , qui n'étoit pas beaucoup différente de l'agonie. Il étoit encore à la vérité dans l'Azile de Saint Malo ; mais les Anglois lassés d'attendre avoient sommé

les

les Officiers du Duc de le leur remettre ; & les Officiers , après avoir continuellement conféré avec l'Evêque & avec le Chapitre, pour obtenir que le Comte de Richemont leur fût livré , sans que le peuple en eût connoissance , assembloient leurs amis & les fideles vassaux du Duc de Bretagne dans la Ville & dans son Territoire , pour prêter main forte aux Anglois , & pour forcer l'Azile. L'arrivée du premier Courrier suspendit cet effort ; & celle du second irrita de sorte les Anglois , que s'ils eussent pû enlever le Comte de Richemont , ils l'auroient fait. Leur impuissance les réduisit à se contenter de déclamer contre l'inconstance du Duc de Bretagne , & de partir sans emmener la proye qu'ils avoient presque engagée dans leurs filets.

Le Comte de Richemont échappé d'un si grand danger , passa encore six ans , sans que l'on pensât à le délivrer , mais aussi ne reçut-il pas de fâcheuses alarmes. Il employa ce tems à l'étude & aux autres exercices de l'esprit & du corps capables de le perfectionner , & se rendit ainsi le plus habile Prince de son tems. Ce ne fut pourtant pas à ses belles qualitez qu'il fut redevable de son bonheur , mais au dessein que Landais forma de l'opposer à la Comtesse de Beaujeu , & de le faire servir d'instrument à la ruine de cette Princesse. Elle s'étoit trop hautement déclarée en faveur des Mécontents de Bretagne , pour donner lieu de croire qu'elle pût se résoudre à les abandonner ; & Landais l'espéra si peu , qu'il jugea inutile de s'adresser à elle. Il n'eut pas meilleure opinion de Maximilien d'Autriche ; & de vray les Flamans étoient si éloignés de recommencer la Guerre à la considération de ce Prince , qu'ils avoient pris les armes contre lui. Il ne restoit donc que les Anglois ; & Landais qui ne se mettoit pas autrement en peine de quelque côté lui vint du secours , pourvu qu'il en

cût, sonda Richard Trois Roi d'Angleterre pour sçavoir s'il voudroit bien le protéger contre la France. Richard n'étoit pas d'humeur différente de celle de la Nation: il avoit comme elle une aversion naturelle pour les François: il eût été ravi de la témoigner par les effets; & d'ailleurs il étoit assuré de ne point avoir de Guerre civile en Angleterre, tant qu'il en feroit une étrangere en France. Il le seroit donc tres-volontiers chargé de la protection de Landais; mais il étoit si peu paisible dans le Royaume qu'il venoit d'usurper sur ses neveux, fils d'Edouard Quatre, qu'il n'en pouvoit sortir sans le perdre avec plus de facilité qu'il n'en avoit eue à s'en emparer. Ses ennemis avoient bien succombé, mais ils n'avoient pas été vaincus, & par conséquent on ne leur avoit pas tiré une goutte de sang. Ils étoient en tres-grand nombre, & ç'auroit été presque une même chose de leur quitter la partie, & de s'absenter.

Il refusa là-dessus d'entrer dans la querelle du Duc de Bretagne avec ses vassaux; & Landais fut ainsi contraint de penser au Comte de Richemont. Il ne s'adressa pas d'abord à lui, parce qu'il ne doutoit pas d'être favorablement écouté. Il voulut auparavant sçavoir si le parti de ceux de Lancastre n'étoit pas tout à fait éteint dans l'Angleterre, & il fit parler à la mere du Comte de Richemont.

On a vu que cette Princesse s'étoit enfermée dans l'Azile de Westminster, où elle ne demouroit pas inutile. L'exactitude avec laquelle on l'observoit ne l'avoit pas empêchée de former pour son fils un nouveau parti dans lequel étoit entré la Noblesse des Provinces de Surry, de Kent & d'Essex. Le Comte de Boukingan devoit en être le Chef: on avoit déferé le Commandement à son aîné, & l'on n'exigeoit plus de la mere du Comte de Richemont pour se déclarer que deux con-

conditions. L'une que son fils vint se mettre à la tête de ceux qui vouloient s'exposer genereusement pour lui. L'autre qu'il menât une Flotte suffisante pour les embarquer & les tirer d'Angleterre en cas de disgrâce. Ces conditions étoient raisonnables ; mais la mere du Comte de Richemont ne les pouvoit executer sans la participation de Landais, qui gouvernoit le Duc de Bretagne son Maître avec une facilité où jamais favori n'étoit parvenu devant lui. Il pouvoit le disposer à mettre en liberté le Comte de Richemont, & à lui prêter une Flotte de la qualité que la Faction de Lancastre la demandoit. Ainsi les Agens de Landais furent receus à bras ouverts, aussi tôt que la mere du Comte Richemont crut devoir prendre confiance en eux ; & cette Princesse les assura qu'elle & ses amis ratifieroient à englement ce qui seroit arrêté entre le Comte de Richemont & Landais. Ils s'en retournèrent contents ; & Landais qui n'avoit qu'à negocier par lui-même, alla trouver le Comte de Richemont, l'instruisit du véritable état de ses affaires qu'il avoit jusques-là ignoré ; le convainquit que son bonheur ou son malheur dépendoit de lui, & offrit de le mettre en liberté, & de lui faire équiper une Flotte, pourvu qu'il s'engageât par tout ce qu'il y avoit de plus saint entre les Chrétiens à le protéger envers & contre tous. Le Comte de Richemont accepta la proposition de Landais, comme si elle fût venue du Ciel : il écrivit & signa l'engagement tel qu'il plût à ce Favori de le dresser : il fit les sermens qu'on lui mit en bouche : il protesta de reconnoître toute sa vie Landais pour son Liberateur, & se chargea de le maintenir contre tous ceux qui l'attaqueroient par des voyes directes ou indirectes. La liberté lui fut rendue à ce prix, & on lui équipa une Flotte capable de le faire triompher de ses ennemis, si Dieu avoit voulu qu'il en eût été redevable.

Favori du Duc de Bretagne , & si cet honneur n'avoit été réservé pour la Comtesse de Beaujeu.

Mais Richard Trois étoit trop éclairé pour ne pas voir qu'il y avoit en Angleterre un parti formé contre lui en faveur du Comte de Richemont , puisqu'on delivroit ce Comte , & qu'on lui donnoit une Flotte assez puissante à la vérité pour aider à la Conquête de l'Angleterre , mais non pas pour la conquérir. Il redoubla là-dessus ses soins pour découvrir ce qui se passoit à son préjudice ; & comme il paioit exactement ses Espions , & qu'il étoit très difficile qu'entre tant de personnes auxquelles Boukingan s'étoit découvert , il n'y en eut pas une qui ne lui devint infidèle , dans la vue de profiter de la prodigieuse somme d'argent que Richard avoit promise à ceux qui lui releveroient la conspiration , il en apprit les particularitez assez à temps pour y remédier. On lui fournit un Memoire qui contenoit le nom des Complices , des lieux de leurs rendez vous & des Ports dont ils devoient s'emparer. Les Troupes dont ils favoriseroient la descente du Comte de Richemont y étoient spécifiées aussi-bien que les Provinces qui se déclareroient pour lui , & rien n'y étoit celé que le nom de la mere du Comte de Richemont qui avoit agi avec tant de précaution qu'aucun autre que Boukingan ne la connoissoit. On mit ordre que les Principaux Conjurez fussent arrêtés en même temps , & l'on se saisit d'eux avec d'autant moins de peine qu'ils ne se doutoient de rien , & qu'ils travailloient en des endroits differens à l'exécution de leur dessein. Boukingan fut conduit à Londres , & on lui fit son procez avec beaucoup d'appareil. Il dédaigna de chicaner la vie , & il ne parla pas de l'intrigue qu'il avoit avec la mere du Comte de Richemont : on le punit

com-

comme coupable de haute trahison , & l'on traita de même les Conjurez dans les lieux où ils avoient été pris

L'idée de tant de supplices étoit encore fraîche , lorsque le Comte de Richemont parut vers la côte de Kent. Il étoit mieux accompagné qu'il n'avoit promis , & Landais s'étoit piqué de magnificence en ce point. Cependant aucun Anglois ne se déclara pour lui , & de plus il trouvant de Troupes Ennemies disposées sur les lieux marquez pour la descente , qu'il lui fut aisé de deviner que son projet étoit découvert & déconcerté , quelques soins qu'eût apporté Richard pour empêcher qu'il en fût informé. Il étoit pourtant nécessaire de le sçavoir au vrai ; & ce fut pour cette raison que le Comte de Richemont s'appliqua principalement à prendre le premier Vaisseau qui sortiroit de la Tamise. Il ne lui fut pas difficile de le faire , & ceux qui le montoient ne se firent pas trop presser pour découvrir ce qui étoit public en Angleterre. Ils raconterent au Comte de Richemont les particularitez que l'on vient de marquer , & plusieurs autres que l'on a cru devoir supprimer , & le Comte de Richemont ne se voyant pas en état de rentrer par force dans l'Angleterre , se préparoit pour retourner en Bretagne , & pour y attendre une meilleure conjoncture : quoi qu'il prévît assez que Landais ne le caresseroit pas tant à son retour qu'il avoit fait à son départ ; mais une tempête imprevue le contraignit de prendre une autre route. Elle coula bas une partie de ses Vaisseaux : elle dà l'pa l'autre , & jeta le sien sur les côtes de Normandie , après l'avoir promené si long-temps dans la Manche qu'il n'y restoit plus de vivres. Il y fut mieux reçu qu'il ne devoit espérer à cause de sa liaison avec Landais , & ce fut à ce signe qu'il connut le retour de son

bonheur. Les Officiers du Roi n'oublierent rien de ce qu'ils jugeoient propre à le délasser & à le divertir en attendant le retour du Courier qu'ils avoient dépêché à la Comtesse de Beaujeu pour l'informer de son abord. Cette Princesse toujours occupée à réunir la Bretagne avec la Monarchie Française, & ferme dans son opinion que les Anglois s'y opposeroient, tant qu'ils ne seroient pas divisés, s'accorda avec Landais pour le secours du Comte de Richemont, quoi que ce fût par une raison tout à fait différente & même contraire: car ce favori prétendoit établir en Angleterre un Roi qui ne permit plus aux François de se mêler de ce qui se passeroit en Bretagne, au lieu que la Comtesse de Beaujeu ne vouloit élever le Comte de Richemont sur le Trône, qu'afin que la reconnaissance d'un si grand bien-fait l'empêchât de traverser le dessein de sa bien-faitrice sur la Bretagne, ou s'il devenoit ingrat, que la nécessité d'attermir avant toute autre chose la Couronne d'Angleterre sur sa tête, le détournât de penser ailleurs. La Comtesse de Beaujeu feignit donc d'ignorer les liaisons particulières du Comte de Richemont avec Landais, quoique ses Espions l'en eussent parfaitement instruite, & elle l'invita d'une manière si agreable de venir à la Cour du Roi Charles Huit, qu'il n'osa s'en dispenser. Elle le consola de son inutile tentative: elle plaignit le malheur de Boukingan: elle témoigna du chagrin de ce que le Comte de Richemont s'étoit plutôt jeté entre les bras d'un petit Duc de Bretagne, qu'entre ceux d'un puissant Roi de France; & elle s'expliqua en des termes qui sembloient signifier qu'elle imputoit à cette faute le mauvais succès dont elle avoit été suivie. Elle en demeura là, présumant que le Comte de Richemont avoit assez d'intelligence pour entendre le reste, & ce Comte ne l'obligea pas à s'ouvrir da-

d'avantage ; parce que n'ayant point à se plaindre de Landais , il eût été de mauvaise grace pour lui de chercher un autre Protecteur. Il ne s'arrêta à la Cour de France , qu'autant que la bienveillance le lui permettoit , sans donner de jalousie à celle de Bretagne , & il prit congé du Roi Charles Huit & de la Comtesse de Beaujeu pour retourner à Nantes. Mais les affaires avoient entièrement changé durant un si court espace de temps. Landais souhaitoit avec impatience de se venger des Bretons soulevez , & les instans qu'il passoit en attendant cette favorable conjoncture lui paroissoient des années. Il s'étoit entendu avec le Comte de Richemont , parce que sçachant que ce Prince avoit un parti considérable dans l'Angleterre , il croioit qu'avec le secours qu'on lui donneroit de Bretagne peu de jours après la descente dans l'Isle , il pourroit combattre les Anglois ; c'est à dire qu'il régneroit , ou seroit tué ; l'Angleterre ne contenant point alors de Place forte , & se trouvant exposée toute entière à la proie de celui qui vaincroit une seule fois en bataille rangée. Cependant la tempête qui avoit dissipé la Flotte de Bretagne , & le supplice de Boukingan avoient tellement différé la satisfaction de Landais qu'il ne pouvoit raisonnablement prévoir quand elle arriveroit. Il falloit qu'il se formât un nouveau parti pour le Comte de Richemont , & ce n'étoit là l'ouvrage ni d'un jour , ni d'un an. Il étoit encore nécessaire que la Bretagne équipât une autre Flotte , & il n'y avoit pas dans l'Épargne du Duc de Bretagne assez pour mettre en Mer deux gros Vaisseaux. Il s'ensuivoit de ces deux principes , que la punition des Bretons exilés seroit différée ; de sorte que la plupart d'entre-eux mourroit avant que de l'avoir reçue , & Landais ne sçavoit que faire pour la hâter lorsqu'on lui en proposoit l'expédient.

1484.

Richard Trois pour avoir évité sa ruine , en découvrant l'intrigue de Boukingan, ne s'en tenoit pas plus assuré. Il y avoit encore dans son Roiaume le Parti d'Edouard Quatre, son frere , dont il avoit supplanté les enfans ; & quoi qu'il ne vît pas trop par quelle voie son Parti qui étoit engagé dans les interêts de la Maison d'Yorc , & par consequent prévenu d'une haine irreconciliable pour la Maison de Lancastre , pourroit s'accommoder avec le Comte de Richemont , la chose en elle-même n'étoit pas néanmoins impossible : on avoit déjà vu dans l'Angleterre de plus étranges révolutions que celle là, & les Anglois haïssoient assez Richard pour suspendre pendant quelque temps leurs ressentimens afin de l'opprimer. Ainsi le Comte de Richemont étant toujours à craindre , tant que la Bretagne l'appuyeroit , Richard envoya de magnifiques presens à Landais , & lui fit dire par ceux qui les presenterent que l'on avoit enfin pénétré le véritable motif du secours qu'il avoit procure au Comte de Richemont , & que l'on s'étonnoit qu'un grand homme d'Etat comme lui , se fût si fort abusé. Que c'étoit en vain qu'il tramoit une revolution dans l'Angleterre , puisque sur quelque tête que la Couronne passât , il n'y auroit jamais de Roi si dévoué à la Bretagne que le seroit Richard, si Landais le vouloit. Que Sa Majesté offroit generalement tout ce qui dépendroit d'elle , pourveu qu'on l'assurât de n'être plus embarrassée du côté du Comte de Richemont, & que s'il falloit qu'elle passât la Mer pour assujettir les rebelles de la Bretagne , elle offroit de commander en personne l'Armée qu'elle y conduiroit , & de ne s'en retourner qu'après la consommation de l'affaire.

Ce discours tenta Landais à proportion qu'il abbregeoit sa vengeance. Il considéra qu'il n'étoit pas certain que le Comte de Richemont vain-

quit

quit Richard ; & que si au lieu de le vaincre il étoit lui-même vaincu , non seulement la Bretagne auroit fait mal à propos une grande dépense , mais encore elle auroit l'Angleterre pour Ennemie , & qu'au contraire en laissant les choses dans l'état qu'elles étoient , & en s'accommodant avec Richard , ce Prince pourroit promptement débarquer en Bretagne avec une Armée Angloise , & les rebelles dispersés sur les Frontières de cette Province seroient opprimés avant que les François en eussent levé une aussi forte. Ainsi Landais résolut de livrer le Prince qu'il faisoit gloire de protéger ; & ce qu'il y a de plus étrange dans cet infâme commerce , est qu'il douta si peu d'y faire consentir le Duc de Bretagne son Maître quand il en seroit temps , qu'il ne jugea pas à propos de lui en parler auparavant. Il se contenta d'envoyer au Roi d'Angleterre un homme de créance pour convenir des circonstances du secours qu'il donneroit à la Bretagne : & l'on garda le secret des deux côtés avec toute l'exactitude imaginable : Cependant la mere du Comte de Richemont en fut assez tôt avertie pour en détourner l'effet. On n'a pas sçu par quelle voie elle apprit un secret de telle importance , & ce n'est pas là le seul endroit où l'Histoire est défectueuse à son égard. Si elle lui eût rendu justice en celui-là & en plusieurs autres , peu de Dames des derniers temps mériteroient d'être estimées autant qu'elle.

Le Comte de Richemont son fils étoit à peu près au milieu du chemin de Paris à Nantes , lorsqu'il recut d'elle l'avis qu'il étoit perdu sans ressource s'il rentrait dans la Bretagne. Que Landais s'étoit engagé par écrit à le remettre entre les mains de Richard , & que leur traité s'exécuteroit à l'instant que l'Armée Angloise débarquerait au Port de Brest. Le Comte de Riche-

1484.

mont-surpris, & ne ſçachant pas ſ'il devoit ajoſter une entiere foi à ce qu'on lui mandoit, s'arrêta juſqu'à ce qu'il eût reçu une ſeconde Lettre qui confirmât la precedente; & cette Lettre étant arrivée il retourna ſur ſes pas. La Cour de France en témoigna d'autant plus de joie, qu'elle avoit intérêt que la perfidie de Landais fût connue. Elle prit le ſoin de la divulguer; & pour montrer au Comte de Richemont qu'elle n'épargneroit rien pour le rétablir, elle lui permit d'aller ſur les Ports de Normandie veiller lui-même à l'Equipage de la Flotte qu'on pretendoit lui donner. Il y étoit actuellement occupé, quand il apprit le ſuccès d'une negociation de ſa mere. Cette Dame qui ne ſe laſſoit pas de ſuſciter des Ennemis à Richard quoi qu'elle y eût travaillé en vain juſques-là, eut recours au dernier expedient qui conſiſtoit, comme on a dit, à joindre les amis d'Edouard Quatre à ceux de la Maïſon de Lancaſtre. Elle les trouva aſſez bien diſpoſez en faveur du Comte de Richemont & pourveu qu'il leur donnât lieu de prendre une entiere confiance en lui; mais on employa beaucoup de temps à chercher le fondement de cette confiance. Ceux que les deux factions ſe propoſerent furent reciproquement rebutez, & ce ne fut que ſur la peur où l'on étoit de laiſſer l'accommodement imparfait qu'il vint en penſée à la mere du Comte de Richemont d'offrir au nom de ſon fils à la faction d'Yorc, qu'il s'engageroit par écrit à ſe marier avec la fille ainée d'Edouard Quatre, auſſi-tôt qu'il auroit ſupplanté Richard; & à tenir de cette Princeſſe la Couronne d'Angleterre. Ces deux conditions ſemblerent ſi avantageuſes à la faction d'Yorc, qu'aucun des Anglois dont elle étoit compoſée, ne crut les devoir refuſer, quoi qu'à dire le vrai, elles fuſſent de telle nature que ſi les amis d'Edouard ne les euf-

eussent pas exigées du Comte de Richemont, il auroit dû les exiger d'eux; car pour une simple promesse qu'il faisoit, on se chargeoit de l'élever actuellement sur le Trône, & la nécessité qu'il s'imposoit lui étoit de telle conséquence qu'il n'y en avoit point ici-bas qui le fût davantage. Si la fille aînée d'Edouard ne lui eût pas été destinée pour femme, il auroit falu qu'il la demandât à genoux; puisque sans cela, il lui eût été impossible de régner en repos. Il auroit été réduit à se couper la gorge avec le Seigneur d'Angleterre qui l'eût époulée; & si ce Seigneur en eût eu des enfans, ces enfans auroient été autant d'ennemis irreconciliables des siens; au lieu qu'en l'épousant, il unissoit les Maisons d'Yorc & de Lancastre, & il sapoit le fondement des Guerres civiles d'Angleterre. Il lui importoit peu de qui il tint sa Couronne, pourveu qu'il en fût paisible Possesseur; & comme il avoit déjà pris ses mesures pour avouer qu'il la tenoit des deux côtez, il ne se faisoit point tort en convenant que ce seroit de l'un des deux.

Il signa donc promptement les Articles de son Mariage que sa mere lui envoya par un homme de creance, & il ne s'agissoit plus que d'un Chef capable de commander les Troupes des deux Partis qui venoient de se réunir. Le Comte de Warwick qui avoit tant de fois vaincu avec celle de la Maison d'Yorc ne vivoit plus; & Richard s'étoit défait de tous les Officiers de Guerre auxquels Edouard Quatre étoit redevable de la Couronne. Le Comte de Richemont étoit bien le Prince le mieux partagé de son siècle pour les Qualitez civiles, mais non pas pour celle de la Guerre, & quand il les eût eues, les quinze années de sa prison l'avoient empêché d'acquérir de l'experience: ainsi l'entreprise auroit été découverte sans le Général aller accrediter pour
le roi.

1484. l'exécuter, si la mere du Comte de Richemont n'y eût pourveu dès le temps qu'elle en avoit la liberté. Elle étoit demeurée veuve à l'âge de vingt deux ans, & ses parens qui lui avoient choisi la premiere fois un époux digne d'elle l'ayant pressée de se remarier, elle avoit jeté les yeux sur le plus honnête & le plus vaillant homme de l'Angleterre, sans se mettre beaucoup en peine de sa naissance qui n'étoit que mediocre. C'étoit le Chevalier Thomas Stamley qui avoit passé sa vie dans les Armées avec beaucoup de réputation & peu de profit. Son mérite étoit si singulier que les Officiers, & les Soldats, & le moindre des Anglois aussi bien que le plus grand en étoient également convaincus : cependant personne ne s'étoit jusques-là mis en devoir de lui rendre justice, ni de l'élever aux Charges qui lui étoient dues. La seule mere du Comte de Richemont avoit reconnu ce qu'il valoit en se donnant à lui : mais cette grande Alliance lui avoit été nuisible en ce que la Cour d'Angleterre, qui n'approuvoit pas que l'héritiere de la Maison de Lancastre eût épousé un homme de cœur, d'esprit & de main, avoit aussi-tôt poursuivi les deux nouveaux mariez avec tant de violence qu'ils avoient été contraints de se réfugier, l'un dans les Pays-bas, & l'autre dans l'Asyle de Westminster. Stamley de cette sorte n'ayant point d'enfans s'étoit accoutumé à regarder celui de sa femme, comme s'il eût été le sien, & l'aimoit avec toute la tendresse d'un véritable pere. Il l'avoit accompagné dans sa précédente expedition, & se trouvant encore auprès de lui dans la conjoncture de l'accord des deux factions, sa femme ne l'eût pas plutôt proposé pour General, qu'elle l'accepterent malgré la répugnance naturelle aux Anglois d'obéir à des gens de qui la naissance est beaucoup inférieure à la leur. Le
Com-

Comte de Richemont fut averti de partir aussitôt que sa Flotte seroit prête, & s'embarqua au commencement du mois d'Août mil quatre cent quatre vingt trois. Sa descente dans l'Angleterre ne fût pas traversée, les Ennemis n'en n'ayant point été informez comme l'autre fois : outre qu'elle se fit en un petit port de la Principauté de Galles, dont ils ne se défioient pas. Il n'en usa pas comme Guillaume le Conquerant en pareil cas, & il ne commanda pas comme lui de brûler sa Flotte pour obliger les siens à vaincre ou mourir par le desespoir de survivre à leur défaite. Il les crut assez disposez à bien faire sans cela, & sautant à terre il la baisa : il se mit à genoux : il recita à haute voix le Psaume 41. d'un bout à l'autre : il pria Dieu de le maintenir dans son droit, & en se levant il promit la Victoire aux siens avec une confiance trop forte pour n'être pas persuadé de son effet. Ses amis le joignirent avant que Richard eût pû se mettre entre-eux & lui ; mais il auroit été difficile de vaincre Richard, s'il n'eût lui même contribué à sa ruine. L'Armée qu'il avoit levée pour maintenir Landois se trouva prête pour combattre le Comte de Richemont, & de fait elle lui auroit conservé la Couronne, s'il l'eût mieux ménagée. Il n'avoit qu'à ne rien hazarder : Qu'à prendre toujours le devant de ses Ennemis : Qu'à détoler la Campagne par laquelle ils avoient à passer, & qu'à les affamer de cette sorte. Il sçavoit qu'ils n'avoient ni vivres, ni argent, ni Place de retraite en cas de disgrâce, ni de Port capable de préserver leurs Vaisseaux du premier orage qui surviendrait. Cependant il agit de même que s'il n'eût pas été dans l'abondance, & ses Ennemis dans la disette de toutes choses. Il negligea tous ses avantages : il alla chercher le Comte de Richemont : il lui presenta la Bataille le 20. d'Août

1484.

1483. sur la Plaine de Boshud, auprès de Licestre, & il le chargea avec autant d'imperuosité que s'il eût été assuré de le vaincre.

Les Chefs de Parry dans l'Angleterre avoient accoutumé de se déguiser lorsqu'ils combattoient en personne dans leurs Armées, & cette précaution étoit d'autant plus louable, qu'elle avoit sauvé la vie à la plus-part d'entre eux; mais Richard s'imagina qu'il y auroit de la lâcheté à les imiter. Il donna ses ordres, & les exécuta, la Couronne en tête, sans prendre garde que cet ornement Royal luy nuisoit plus qu'il ne le paroît, puis qu'il attiroit contre sa personne tous ceux qui croiroient terminer la guerre en la tuant. Et de fait il y avoit entre les siens plus de ces gens-là qu'il ne pensoit, & Stamley luy avoit débauché une partie de ses Troupes. Richard s'en apperçut par la désertion de son Avant-garde qui passa toute entière du côté de ses Ennemis. Les deux autres Corps au lieu de s'intimider par cette perfidie s'en affermirent à combattre pour luy, & néanmoins les Officiers Généraux qui lui restoient furent d'avis de ne pas donner la Bataille ce jour-là, & d'attendre que le Comte de Richemont s'affoiblît à proportion du renfort qu'il venoit de recevoir. Ce qui arriva en peu de jours par les incommodités que son Armée souffroit. Mais les hommes contribuent plus que leurs propres Ennemis à se rendre malheureux, quand il plaît à Dieu qu'ils servent eux-mêmes d'instrument pour la punition de leurs crimes. Richard porta le mépris de la vie aussi loin qu'il pouvoit aller, & ne se contenta pas de s'obstiner à vuider son différent en posture de Roy; il voulut de plus que ce fût ce jour-là: il dit qu'il ne pouvoit régner plus longtemps dans le doute, ni endurer un Compétiteur à la Couronne. Un desespoir si manifeste de-

devoit étonner ses Officiers ; cependant il n'y en eût pas un qui ne l'approuvât, & ne promit de vallicre ou de mourir avec Richard. 14846

La Bataille commença avec fureur , & fût continuée avec une obstination reciproque des deux côtez. Le Comte de Richemont abandonna sa fortune a son beau pere, & se contenta d'agir en volontaire. Stamley pratiqua tout ce qu'il avoit appris de singulier en l'Art de la Guerre, & fût néanmoins plusieurs fois sur le point d'être deffait. Il avoua depuis que les irregularitez des Ennemis l'avoient souvent déconcerté : Que ses gens n'avoient pas répondu a l'esperance qu'il avoit conçue de leur valeur : Que les Deserteurs de Richard avoient mieux fait leur devoir , & qu'on leur avoit la principale obligation de la Victoire. Richard persévera jusqu'au bout dans sa résolution , & ne lâcha jamais le pié : il vivoit encore lorsque ses gens ne pouvant plus être ralliez tournerent le dos pour la derniere fois. Ce qui luy restoit d'amis se mit alors inutilement en devoir de l'exciter a fuir , & de luy remontrer qu'en peu de jours il assembleroit plus de forces qu'il n'en venoit de perdre. Il les traita de lâches , & s'alla jeter au milieu de ses Ennemis où il receut tant de coups devant & après sa mort , que sans les Ornemens Royaux on ne l'auroit pas reconnu. Rien ne résista plus dans l'Angleterre au Comte de Richemont après sa Victoire. * Londres luy ouvrit ses Portes : il y fut couronné : il épousa la fille d'Edouard Quatre ; & les Anglois rentrerent en peu de jours dans leur premiere tranquillité.

Landais pour avoir ainsi perdu Richard Trois son Protecteur ne rabatit rien de sa fierté , & ne chercha pas moins a se deffaire de ses Ennemis sous couleur de justice : soit qu'il ne crût pas que la Comtesse de Beaujeu persistât a les appuyer, ou qu'il

* Dans 16
Richard
Troisième
de Polidore Virgile.

1484.

qu'il n'apprehendât pas que le Comte de Richemont se vengeât de l'injure qu'il luy avoit faite ; puisqu'il ne le pouvoit sans que les François en profitassent. Mais ce n'étoit point alors la coutume de pousser les personnes de qualité, sans observer les formes ordinaires, & le pouvoir des Favis, quelque ascendant qu'ils eussent pris d'ailleurs sur leurs Maîtres, ne s'étendoit pas jusques-là. Il s'agissoit d'instruire le procès des mécontents de Bretagne qui ne pouvoit être si tôt en état, & Landais n'avoit pas assez bonne opinion des Juges de cette Province, pour croire qu'ils y travaillassent sans commettre des fautes qui ne manqueroient pas de leur être reprochées, ni de passer pour nullitez. On étoit persuadé que les plus habiles Jurisconsultes de l'Europe se trouvoient en Italie, & l'on offrit tant d'argent au plus célèbre d'entre eux, qui se nommoit Joseph, qu'il fit un voyage en Bretagne. Il y eut le soin des poursuites contre les mécontents, & il les dreila d'une manière où les curieux observerent une infinité de citations superflues. La contumace fut jugée, & l'on ordonna que les Châteaux des coupables seroient rasez & leurs Bois dégradéz. On leva des Troupes pour l'exécution de cette Sentence, & l'on assiégea Ancenis, Place la plus importante de celles du Maréchal de Rieux. Les mécontents demanderent alors du secours à la Comtesse de Beaujeu ; & cette Princesse qui vouloit bien leur en donner assez pour entretenir dans leur Province la Guerre civile, mais non pas pour la terminer, s'enquit exactement du nombre & de la qualité des forces qui pressoient Ancenis, & se contenta de leur en opposer d'égales. Les mécontents leur firent passer la Loire, & les conduisirent jusques auprès d'Ancenis. Leur pre-

miere

niere intention fût de donner dans les Lignes des Affiegeans, mais ils la changerent sur une remontrance que le Maréchal de Rieux leur fit à propos. Elle étoit fondée sur une jalousie semblable à celle de la Comtesse de Beaujeu, & consistoit dans la crainte que s'il vainquoit par l'assistance des François, ceux cy ne se prévalussent de leur avantage, pour contraindre le Duc de Bretagne de donner sa fille en mariage à leur Roy: ce que la principale Noblesse de Bretagne apprehendoit d'autant plus, qu'elle ne vouloit point de Maître auquel elle ne pût donner la Loy quand il luy plairoit.

Les Mécontents résolus de tout hazarder pour le secours d'Anceus, s'en approcherent; & l'Armée du Duc de Bretagne qui n'avoit pas encore eu le loisir de mettre les quartiers en défense, aima mieux en sortir pour combattre les Ennemis avec un avantage égal en plaine Campagne, que de demeurer dans des lieux où elle pouvoit être séparément enlevée. Mais Landais avoit commis une faute irréparable, en recevant trop de Bretons dans les levées: ils y étoient les plus forts, & ils ne se virent pas plutôt en présence de leurs Compatriotes, que l'amour du Pais leur donna de la compassion pour ceux qu'on leur commandoit d'égorger. Ils en examinerent la cause, & n'en trouvant point d'autre que l'ambition de Landais, ils ne la jugerent pas suffisante pour combattre. Ils crurent qu'ils s'exposeroient à la raillerie des étrangers; & que la Victoire de quelque côté qu'elle penchât, inviteroit les François à s'emparer de la Bretagne. Ainsi les Bretons des deux Armées se parlerent au lieu de se choquer, & s'accorderent aisément; les Troupes auxiliaires des mécontents n'ayant pas osé s'y opposer de crainte

te que les deux Partis reconchiez malgré elle ne
 consprassent à les tailler en pieces. Le Traité
 fut bien-tôt conchü entre les Bretons, & il n'y eut
 qu'une condition qui fût que les deux Armées
 s'engageroient a solaciter ensemble la punition
 de Landais avec tant de persévérance, qu'elles
 ne se sépareroient qu'après l'avoir obtenue. Elles
 marcherent Enseignes déployées contre le Châ-
 teau de Nantes, où elles supposoient que Lan-
 dais auroit persuadé le Duc de Bretagne de se
 tenir, afin d'être plus proche d'Ancenis. Et de
 fait la Cour de Bretagne s'y étoit disposée à un
 long séjour, & Landais pour son malheur s'étoit
 chargé de pourvoir aux besoins du Siège. La
 marche des deux Armées fut si précipitée & l'on
 arrêta avec tant de soin ceux qui pouvoient en
 porter des nouvelles, qu'elles parurent à la veüe
 de Nantes avant que Landais y eut remedié. Le
 Peuple courut une seconde fois à la deffense du
 Château; mais la conjoncture n'étoit plus sem-
 blable, & les Troupes qui en approchoient, suf-
 fisoient pour le forcer. On ne sçait si les Nan-
 tois se decouragerent par cette raison, ou si Lan-
 dais les avoit irritéz de nouveau; mais il est
 constant que les Mécontens ne les eurent pas
 plutôt allurez qu'ils n'en vouloient qu'à Lan-
 dais, qu'ils les seconderent. Le Duc de Breta-
 gne ne le sçavoit pas encore, lorsqu'il envoia
 deux personnes de qualité pour appaiser les
 Mécontens. Le Comte de Foix frere de sa
 femme fut le premier depute; mais peu s'en
 fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. Il étoit deve-
 nu si gros & si gras qu'il ne se remuoit presque
 plus que par machine: cependant on le choisit
 sur la presuppotion que les Mécontens auroient
 plus de consideration pour lui que pour tout au-
 tre. Il eût de la peine en allant à fendre la pres-
 se, & il fut a son retour plusieurs fois sur le
 point

point d'être suffoqué. Les Mécontents eurent pour lui toute la civilité qui lui étoit due; mais il n'obtint rien d'eux au delà. Il rapporta au Duc pour toute réponse qu'ils étoient prêts de rentrer dans leur devoir, pourveu que Landais fut mis entre les mains de la Justice, & qu'on ne lui accordât point de grace en cas qu'il se trouvât coupable. Le Duc de Bretagne qui ne désespéroit point encore de sauver son Favori; parce qu'il supposoit que les Nantais étoient pour lui, renvoya son Chancelier aux Mécontents. C'étoit un tres-habile & tres-honnête homme; il se nommoit François Chrétien: tout le monde avoit applaudi au choix de la personne pour remplir la premiere dignité de la Robe en Bretagne; mais avec tout cela, il n'étoit pas propre à la négociation dont il s'agissoit. Il avoit eu le malheur de succéder immédiatement à Chauvain; & par conséquent sa vie rappelloit dans les idées des Bretons la maniere tout à fait atroce dont Landais s'étoit servi pour ôter du monde son Predecesseur. Et de fait la presence accrut de forte la colere des Mécontents, qui à peine daignerent-ils l'écouter & lui répondre. Ils ne s'arrêtèrent plus à pretendre que Landais fût jugé selon les Loix: ils voulurent qu'il leur fût remis sans condition, & qu'on leur permît de le traiter comme ils le jugeroient à propos. Le Chancelier retournant au Château remarqua que le peuple étoit d'intelligence avec les Mécontents, & ne douta plus de la perte de Landais. Il le rapporta au Duc de Bretagne, qui ne laissa pas d'attendre à livrer son Favori que les Mécontents eussent pénétré jusqu'au Donjon de la Place. Il ne contentit qu'alors qu'on le cherchât dans une armoire de sa chambre, où il fut trouvé. Les Mécontents n'en usèrent pas si mal que l'on esperoit, & le remirent à la justice. Il n'y eut rien de précipité dans le jugement de son procès; & l'accusé eût tout le loisir de se défendre.

Il y travailla avec succès jusqu'à ce que les Juges eussent ordonné qu'il seroit mis à la question ; & ce ne fut que dans ce tourment qu'il fournit une nouvelle preuve , qu'il n'y a point de gens moins capables de résister aux premières atteintes de la douleur , que ceux qui ont été long temps heureux. La question se donnoit en Bretagne par le feu , où l'on pousse les pieds du patient , chauffé d'escarpins poissés ; & Landais n'en eut pas plutôt senti l'ardeur qu'il avoua plus de crimes qu'il n'en falloit pour le condamner ? & de plus il en découvrit un qu'on ne sçavoit pas. Il convint que le Chancelier Chauvain étoit mort de faim par son ordre : mais il déchargea entièrement Fontenelle de la cruauté dont on l'accusoit. Il déclara que ce Gentle-homme avoit toujours été d'avis de sauver Chauvain , & qu'il n'avoit tenu qu'à Vitry qu'il ne fût encore en vie. Que Gilet de Bretagne, oncle paternel du Duc , étoit mort innocent , & que l'on avoit falsifié les Actes , & corrompu les rémoins sur lesquelles il avoit été condamné à perdre la tête & exécuté en public : Qu'il n'étoit coupable , que parce qu'il empêchoit Landais d'être seul favori , & qu'il avoit de grands biens , dont la confiscation enrichiroit en un moment celui qui l'obtiendrait : Qu'il n'en avoit pas falu davantage pour exciter Landais à le décréditer dans l'esprit du Duc de Bretagne ; & que la crainte qu'il ne rentrât en grace , l'avoit encouragé à perdre , sous couleur de justice , celui qu'il venoit de supplanter. C'en étoit là confesser plus qu'il ne falloit pour être pendu ; cependant on douta si on puniroit Landais sans en informer le Duc de Bretagne.

Ceux qui prétendoient qu'on lui en parlât auparavant , se fondoient sur ce qu'en négligeant cette déférence pour leur Maître, ils le traiteroient plus mal qu'aucun d'entre-eux ne pourroit souffrir d'être traité par son inférieur , ni mêmes par son
égal

égal : Qu'ils prendroient tous pour une injure faite à leurs propres personnes, des coups de bâton donnez à leurs Domestiques, & a plus forte raison une mort honteuse comme celle de la potence ; & le chagrin qu'ils en auroient se tourneroit infailliblement en fureur, s'ils aimoient ces Domestiques à proportion de ce que le Duc de Bretagne cherissoit Landais. Mais ceux qui vouloient que l'on passât outre à l'insçu de leur Maître, représentoient au contraire qu'il ne s'agissoit que du fils d'un Tailleur d'habits & d'un homme de neant, qui n'étant pas ne Breton, ne devoit jouir d'aucun Privilege de la Bretagne. Qu'il s'étoit poussé dans la faveur par de mauvaises voies ; Qu'il l'avoit portée beaucoup plus loin qu'il n'étoit bien-seant dans un petit Etat, & que dans la seule vue de s'élever plus haut & plus vite par la tyrannie, il avoit persuadé son Maître de l'exercer : Qu'elle avoit commencé par la démolition des Châteaux de la principale Noblesse, & par la dégradation de ses forêts ; & qu'après les horribles crimes qu'il venoit d'avouer, qui que ce fût en Bretagne ne seroit assuré, tant que vivroit un si méchant homme : Qu'il étoit certain, que si le Duc de Bretagne étoit informé de la Sentence à prononcer ou déjà prononcée contre lui, il lui donneroit grace ; & que puis qu'en ce cas on étoit résolu de passer outre à l'exécution, il valoit mieux pour ce Duc & pour ses Sujets qu'ils lui ôtaient l'occasion d'exercer sa clemence, que de frustrer cette clemence de son effet.

Ce dernier avis prévalut au premier : on posa autour du Château de Nantes des Gardes, qui empêcherent le Duc de Bretagne d'être informé de ce qui se passoit : On acheva le Procez de Landais d'une manière aussi publique qu'on l'avoit instruit : on le condamna : on le pendit à la vue d'une infinité de personnes accourues de toutes parts ; & ce spectacle n'inspira de la compassion à personne.

Landaiz étoit déjà enterré dans l'Eglise des Carmes, lors qu'on permit d'en porter la nouvelle au Duc de Bretagne.

Ce Prince ne fut pas si touché de la perte qu'il croioit avoir faite, que du désir de se vanger fut la Princesse qu'il en croioit la principale cause. C'étoit la Comtesse de Beaupré qui n'en soupçonnoit, sur ce fondement équivoque, que ses Sujets n'eussent jamais osé perdre le respect à son égard, jusqu'à prendre son favori dans sa Ville Capitale, s'ils n'eussent été assurés que la France les protégeroit. Il y avoit moyen de l'en faire repentir, en offrant au Duc d'Orléans retraite en Bretagne, supposé qu'il fût d'humeur à se revolter deux ou trois fois; & le Duc de Bretagne lui envoie un Gentil homme, qui ne se contentant pas de suivre son instruction, y ajouta l'offre de l'Hermière de Bretagne en mariage. Le Duc d'Orléans à qui cette Hermière étoit destinée, quoi qu'il n'en dût pas être le premier mari, & qui l'aimoit déjà par sympathie, ou par un secret pressentiment de l'avenir, ne renvoya le Gentil homme, qu'après avoir consulté, sur la réponse qu'il feroit, le Comte de Longueville, sans les avis duquel, quoique rélégué en Piémont, il n'entreprendoit rien d'important. Le Comte de Longueville ne crût pas que la Maison d'Orléans dût perdre l'occasion de s'établir dans la Bretagne. Les rebellions des Princes du Sang étoient alors si fréquentes, que bien loin que ce fût la coutume de les prendre pour ennemis, il sembloit qu'il y eût de l'honneur pour le Duc d'Orléans à devenir rival du Roi Charles Huit, son Maître. Ainsi le Comte de Longueville engagea son cousin & s'embarqua lui-même dans une fâcheuse affaire, si l'on n'aime mieux dire qu'il fut emporté par un desordre, que le Cardinal de Richelieu a depuis eu tant de peine à déraciner en France. Il repassa les Alpes sans congé de la Cour, & entraîna des Troupes: il se

se faist de la Ville de Fontenay , & il se mit à la
fortifier. 248

La Comtesse de Beaujeu fut si surprise de voir le Comte de Longueville à la tête de ses Ennemis , que la crainte qu'elle en eut lui fit faire les deux fausses démarches , qui seules lui échapperent durant son administration. On a vu dans le Règne précédent que René Second Duc de Lorraine n'avoit gagné les Batailles de Morat & de Nanci , qu'en commandant les Suisses contre Charles le Guerrier dernier Duc de Bourgogne. Il avoit peu contribué à l'une & à l'autre de ces défaites : mais elles avoient été si grandes par le nombre des morts demeurez sur le Champ de Bataille , & si considérables par la révolution qu'elles avoient causée dans les Pays bas , que le Duc de Lorraine en avoit acquis plus d'estime qu'aucun autre General d'Armée de son temps. La République de Venise s'étoit alors proposée d'aggrandir sa domination du côté de l'Italie , & avoit conquis une partie des Etats des Ducs de Milan , de Ferrare , & de la République de Florence. Elle faisoit consister sa politique à se servir de Soldats , & même de Generaux étrangers ; & ç'avoit principalement été par cette raison , qu'elle avoit offert le Commandement de ses Armées au Duc de Lorraine. Ce Prince l'avoit d'autant plus volontiers accepté , qu'il s'étoit beaucoup endetté dans ses Guerres contre les Bourguignons , & qu'il estoit de s'acquitter , en bien ménageant les appointemens considérables qu'il tireroit des Vénitiens. Il ne s'étoit pas trompé dans sa conjecture , & même il avoit été plus heureux qu'il ne pensoit. Car comme Venise étoit la Ville du plus grand trafic qu'il y eût alors dans l'Europe ; les habitans étoient si riches , qu'ils paroient beaucoup mieux que leurs Ennemis les gens de guerre qu'ils recevoient à leur solde. Ils avoient de cette sorte les meilleures Armées , & les avantages se trouvoient

presque toujours de leur côté. Ainsi le Duc de Lorraine en se mettant à leur tête avoit encore augmenté sa réputation ; & il y a de l'apparence qu'il ne les auroit pas quittez , si on lui eût offert un moindre parti que celui de commander les Troupes du Roi Charles Huit contre les Mécontents de France. Mais au moment que l'on parla au Duc de Lorraine de cet emploi , il prévint que ce seroit là le moyen de recouvrer le Duché de Bar , la Provence , & les autres Terres que la Maison d'Anjou, dont il prétendoit que sa mere fût heritiere, avoit possédée. Il chercha les voies les plus honnêtes pour renoncer au service des Venitiens sans en être blâmé ; & il vint à la Cour de France , où la Comtesse de Beaujeu lui donna d'abord une Compagnie d'Ordonnance de cent hommes d'armes , & de plus grands appointemens que n'en avoit eu aucun General François ni Etranger , sans en excepter le Connétable de Saint Pol. Il sembloit que la liberalité de cette Princesse en dût demeurer là , ou du moins qu'elle attendroit que le Duc de Lorraine eût rangé les Mécontents au devoir pour lui donner une plus grande recompense. Mais le malheur de la France voulut que le Duc de Bourbon dans son extrême vieillesse devint amoureux d'une sœur du Duc de Lorraine ; & qu'étant bien assuré que la trop grande disproportion des Parties empêcheroit qu'on ne la lui donnât en mariage , à moins que la mere & le frere de la Princesse de Lorraine ne trouvassent si bien leur compte dans son Alliance , qu'ils ne fissent pas de scrupule de la sacrifier à un vieillard : il leur promit le Duché de Bar pour présent de Noces. Il se servit de tout l'ascendant , & de tout le credit qu'il avoit sur l'esprit du Comte de Beaujeu son frere ; & non seulement il le gagna , mais de plus il le fit servir d'instrument à son dessein auprès de la Comtesse la femme qui résista long temps pour s'empêcher de détacher le Barrois de

de la Province de Champagne où il avoit été réuni. Mais elle ne résista pas toujours, & le Duc de Lorraine fût rétabli dans la mouvance du Barrois. On adjoute que ce Duc importuna de sorte la Maison de Bourbon, que l'on mit en deliberation si on lui rendroit la Provence dans un Conseil d'Etat extraordinairement assemblé en présence de Charles Huit; mais que le Roi tout jeune qu'il étoit, & quoi qu'il n'eût encore pris aucune autre connoissance des affaires que celle là, parla si fortement pour conserver la Provence à la Monarchie Francoise; & persista si long-temps dans une si juste & si nécessaire résolution, que la Comtesse de Beaujeu sa sœur, les Princesses de Bourbon, le Duc de Lotraine, & le grand nombre d'amis qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi par sa bonne mine, par sa civilité, par ses caresses, & par l'air engageant dont il obligeoit tout le monde, ne purent rien obtenir à cet égard. *

Il y a des Relations qui portent néanmoins que Charles Huit eut peu de temps après du dégoût pour la Comtesse de Beaujeu, & que Sa Majesté témoigna au Duc d'Orleans qu'il lui feroit plaisir, s'il la tiroit des mains de cette Princesse. Que le Duc d'Orleans forma là-dessus le dessein d'enlever le Roi, & qu'il écrivit au Duc de Bretagne de lui envoyer pour cela trois cent Lances: Mais que ce Duc qui ne celoit rien à Landais, lui en fit confidence, & que Landais en informa la Comtesse de Beaujeu; qui fit observer de si pres le Duc d'Orleans & ses amis, qu'elle intercepta deux Lettres. L'une de Philippe de Comines, & l'autre de George d'Amboise, qui étoit alors Evêque de Montauban, & qui fût depuis Cardinal & Premier Ministre du Roi Louis Douze. Que ces Lettres parloient avec tant de netteté de l'enlèvement du Roi, qu'il ne fut possible à l'un ni à l'autre des coupables d'éviter la punition qui leur étoit due. Mais que

• Il y a un Volume sur cette matiere entre ceux de Lomenie.

1484.

George d'Amboise qui s'étoit fait de puissans amis auprès de la Comtesse de Beaujeu , en fût quitte à bon marché ; au lieu que Philippe de Comines en fût mis dans une cage de fer , où il demeura huit mois enliers.

Les autres Princes Mécontents & les Seigneurs de la Faction du Duc d'Orléans imitèrent le Comte de Longueville ; & ce Duc, en attendant qu'ils fussent prêts , se retira dans la Ville Capitale de son Appenuage ; mais la Comtesse de Beaujeu , qui craignoit davantage cette seconde révolte que la précédente , à cause qu'elle étoit mieux concertée , ne lui donna pas tout le temps de se former dont elle avoit besoin : elle écrivit d'Amboise où elle étoit avec le Roi , au Duc d'Orléans , de venir trouver Sa Majesté ; & sur quelques pretextes dont il usa pour différer d'obeir , le Marechal de Gié , eut ordre de l'emmener à la Cour. Le Duc d'Orléans n'osa sonder la Bourgeoisie d'Orléans , si elle voudroit bien entrer dans son parti : il ne douta pas qu'elle ne persistât dans son refus ; & ses amis n'étant pas encore venus en assez grand nombre pour la contraindre , il salut qu'il suivit le Marechal de Gié. * Il arriva à Amboise le cinq de Janvier 1486. mais il en partit dès le lendemain , sous couleur d'aller à la chasse. Il courut à toute bride jusqu'à Fontevraux , où la seigneur étoit Abbessé ; & il y trouva des chevaux frais qui le portèrent en Bretagne. La Comtesse de Beaujeu n'employa pas les premiers soins à le poursuivre ni à le faire demander au Duc de Bretagne qui l'avoit reçu dans son Etat. Elle présuposa que l'un & l'autre seroient également inutiles ; & les forces du Roi marcherent d'abord contre la Ville de Parthenay. Elle étoit encore ouverte en plusieurs endroits , le Comte de Longueville n'ayant point achevé de la fortifier. On l'y auroit enlevé , s'il y fut resté ; & les Troupes qu'il avoit mises sur pied n'eussent pas manqué de se dissi-

1486.

* Pierre
de Ro-
han,

disper à la vue de celles du Roi, qui les surpassoient beaucoup pour le nombre & pour la discipline. Il évita cet inconvenient en se retirant avec elles dans la Bretagne avec tant de diligence qu'on ne le pût atteindre; & le Maréchal de Gré, qui n'avoit rien gagné à les poursuivre, retournant sur ses pas, déchargea sa colere sur Parthenay. Il entreprit les nouvelles Fortifications jusqu'aux fondeurs, & son Armée se divisa immédiatement après en trois Corps. Le premier alla sur les Frontières des Provinces voisines de la Bretagne. Le second observa le Duc de Bourbon; & le dernier s'avança vers la Guyenne pour la retenir dans l'obéissance du Roi. Le Duc de Bretagne rassuré par les forces qu'il avoit reçues du Comte de Longueville, & par le nombre de ses Sujets qui le venoient joindre, se plaignit d'avoir été trop poussé: il résolut de se vanger de sa principale Noblesse, & il commença par la degradation de François Chrétien, qu'il soupçonnoit d'intelligence avec elle. Il visita ses Villes, & il en caressa les Bourgeois plus qu'il n'avoit accoutumé; & les Bretons qui ne laissoient pas d'être charmez par l'accueil extraordinaire de leur Duc, quoi qu'ils en connussent assez le véritable motif, fournirent aussi-tôt de l'argent contre les Mécontents. Le Duc d'Orléans & le Comte de Longueville se chargerent avec cela de les agguerir; & les Mécontents s'assemblerent à Châteaubriant, où l'on delibera s'ils se jetteroient encore une fois entre les bras des François, ou s'ils s'accommoderoient avec leur Duc, dont il connoissoient l'inclination si portée à la Paix, qu'il les recevrait à bras ouverts au moment qu'ils offriroient de lui demander pardon. Les opinions furent partagées; & ceux qui vouloient que l'on continuât comme on avoit commencé, demeureroient d'accord du bon naturel de leur Maître, mais ils en tiroient cette conclusion: Que comme cela n'avoit

1486.

se seroit dégagée de la parole. Outre que dans la première rencontre où les Mécoitens auroient du pire, ils donneroient eux-mêmes atteinte aux précautions qu'ils avoient prises, en demandant le double ou le triple du secours stipulé dans le Traité. Et de fait ils ne se firent pas plutôt assembler du côté de Fougères, qu'ils apperceurent la faute qu'ils avoient commise, en se contenant de trop peu de Renfort. Le Duc de Bretagne leur opposa quatre fois autant de Troupes qu'ils en avoient; & la Comtesse de Beaujeu informée d'une si grande inégalité, prévint qu'ils seroient enlevés avec les quatre cents Lances & les quatre mille Fantassins qu'elle leur avoit prêtés, si elle ne leur fournissoit d'autres Troupes à l'instant qu'ils les demanderoient. D'autres Troupes du Roi s'avancerent donc par son ordre vers la Frontière de Bretagne, & les Troupes du Duc d'Orléans sçachant qu'elles y étoient, apprehenderent à leur tour d'être enlevés: Celles que le Duc de Bretagne leur pouvoit opposer ne leur étant comparables, ni pour la valeur ni pour l'expérience. Il n'y avoit qu'un seul moyen d'éviter cet inconvénient; & le Comte de Longueville qui le connoissoit le mit en pratique, quoi qu'il parût d'abord contraire aux intérêts du Duc d'Orléans. Le Seigneur d'Albret prétendoit au Mariage de l'héritière de Bretagne, sur les espérances que la Dame de la Val sa sœur, gouvernante de cette Princesse, lui en avoit donnée, & il ne s'étoit point rebuté jusques à l'arrivée du Duc d'Orléans en Bretagne: mais la présence d'un rival si redoutable l'avoit jeté dans un tel desespoir, qu'il avoit mené dans l'Armée du Roi les plus belles Troupes qu'il y eût. Son dépit eut plus d'effet que n'auroit eu sa perversité; jusqu'à l'inspirer au Comte de Longueville la pensée de le gagner dans la seule vue d'attaquer le parti contraire, & de renforcer le sien. Il persuada si fortement au Duc

Duc de Bretagne qu'il étoit perdu, s'il ne promet-
toit sa fille au Seigneur d'Albret, que ce Prince en
fit expedier l'Acte par Jacques du Villiers son nou-
veau Chancelier. Il le signa, & il voulut que le
Comte de Longueville, le Seigneur de Condom
& la Dame de Laval le soucrivissent aussi. Ceux
qui n'étoient point assez informez des intrigues
d'alors trouverent étrange que le Comte de Lon-
gueville eût abandonné les intérêts du Duc d'Or-
leans son cousin. Et l'on voit des Historiens qui
l'accusent de perfidie en ce point : mais ils ne sca-
voient pas que la promesse qui paroissoit si préjudi-
ciable au Duc d'Orleans, tendoit uniquement à le
sauver. Et de fait si toutes les forces du Roi Char-
les Huit, en l'état qu'elles étoient, fussent en-
trées dans la Bretagne, elles en auroient pu assié-
ger le Duc dans quelque lieu qu'il se fût retiré ; &
ce Prince se trouvant dans une telle extrémité s'en
seroit tiré en livrant le Duc d'Orleans à la Com-
tesse de Beaujeu. Au lieu que par la simple pro-
messe de sa fille, il égaloit ses forces à celles des
Mécontents, il détournoit la fâcheuse conjonctu-
re, & se reservoit pour une meilleure, sans s'être
trop avant engagé, puisque nonobstant la pro-
messe, la fille seroit toujours libre d'accepter, &
même de choisir un époux. Outre qu'il n'y avoit
pas d'apparence qu'elle préférât au Duc d'Orleans
qui étoit le plus beau, le plus jeune, le plus ga-
lant & le mieux fait des Princes de son temps, le
Seigneur d'Albret, qui avoit déjà quarante ans,
qui étoit veuf, qui avoit un fils Roi de Navarre,
& qui d'ailleurs étoit accablé de balafres, & avoit tant de
balafres sur le visage, que la veüe pouvoit inspirer
plus d'horreur que d'amour.

Le Seigneur d'Albret ne s'amusa pas à réfléchir
sur l'avantage que son desespoir lui procurait : il
l'accepta avec une joye qu'il n'étoit pas capable de
dissimuler ; il fit passer la meilleure partie de ses

1436.

Troupes du côté des Bretons, le reste s'étant assez piqué d'honneur pour ne vouloir pas servir son Seigneur direct contre son Seigneur iusquin; & il s'en alla lui-même dans le Royaume de Navarre pour y en lever de nouvelles, afin d'être mieux reçu dans la Bretagne, quand il y retourneroit pour en épouser l'héritière.

La Comtesse de Beaujeu de son côté ne perdit pas l'occasion de se délivrer du joug que les Mécontents lui avoient imposé de ne plus agir dans la Bretagne en qualité de simple auxiliaire. Elle y porta par elle-même la Guerre, & elle y fit entrer toutes les forces de France qui s'en étoient approchées. Sa raison fut que le Duc de Bretagne étoit devenu felon en deux manières: l'une en disposant de sa fille sans le consentement & même sans la permission du Roi de France. L'autre en subornant le premier Prince du Sang & des Troupes actuellement occupées à servir Sa Majesté: L'Armée Française entra dans la Bretagne; & pour se mettre d'abord en réputation, assiégea la Ville de Ploermel; l'une des plus fortes de la Province, sur la présupposition que le Duc de Bretagne aimeroit mieux hazarder une Bataille, que de la laisser perdre. Cette conjecture se trouva véritable, & le Duc de Bretagne après avoir confié la garde de Nantes au Prince d'Orange, fils de la sœur, s'avança pour dégager Ploermel. Mais la Comtesse de Beaujeu avoit pris des mesures pour le vaincre sans rien hazarder. Elle sçavoit que les Fantassins des Ennemis étoient presque tous Bas-Bretons, & que le feu Roi son père donnoit de secrètes pensions à Maulcon, & à trois ou quatre autres Gentils hommes fort accréditez dans cette Infanterie. Elle les employa pour décourager les Bas-Bretons; & ils inspirèrent à leurs compatriotes tant de peur des armes Françaises, que chacun s'en retourna dans sa maison. Une deser-

uon

tion si prompte & si générale , réduisit le Duc de Bretagne qui n'étoit plus en état de tenir la Campagne , a se réfugier dans Vannes avec le débris de son Armée ; & les François n'ayant plus a se ménager au dehors , pressèrent Ploermel avec tant d'impetuosité , qu'ils l'emporterent d'assaut. Ils le mirent ensuite aux trousses des Bretons ; & ils les auroient enlevés dans Vannes, qui n'étoit pas une Ville de destense , si la prudence du Prince d'Orange n'y eût pourveu. Il n'avoit pas si-tôt appris que les Bas-Bretons s'étoient débandez, qu'il s'étoit douté de la retraite du Duc de Bretagne dans Vannes , où les François ne manqueroient ni de le poursuivre ni de le prendre , si on ne l'en tiroit au plutôt. Il étoit dans cette veüe couru au Croisil : il avoit trouvé des Troupes Angloises : il les avoit embarquées sur la Flotte du Duc de Bretagne, & conduites a Vannes , où il avoit trouvé ce Duc sur le point de succomber : il les distribua dans la Ville & aux environs ; & il empêcha de cette sorte que la Guerre ne fût terminée dès son commencement.

Le Duc de Bretagne & les siens eurent tant de hâte de se sauver , qu'ils abandonnerent la meilleure partie de leur bagage. Amaury de la Moussaye qui commandoit les Troupes de Bretagne restées dans Vannes , ne pouvant pas tenir dans un lieu si foible , en sortit , après avoir conseillé a la Bourgeoisie de traiter avec les François. Il se propola d'aller par terre joindre le Duc de Bretagne à Nantes , quoi que ce dessein fût périlleux & teméraire , les ennemis étant Maîtres de la Campagne. Il fit sans aucune mauvaise rencontre plus des trois quarts du chemin qui étoit très-long , mais en approchant de Nantes , il fut chargé & défait par Adrien de Boutieres , que les François avoient envoyé pour bloquer la

1486.

Bretagne, après avoir capitulé avec ceux de Nantes. Un progrès si prompt attira de nouveaux ennemis aux Vainqueurs, parce que le Comte de Longueville n'ayant pas tiré des Troupes du Seigneur d'Albret le fruit que la Bretagne en espérait, & ne croyant pas que le secours de la Navarre arrivât assez-tôt, s'offrit pour en aller demander au Roi d'Angleterre. Le Duc de Bretagne le prit au mot, & le Comte de Longueville, que l'extraordinaire grosseur de son corps empêchoit de se deguiler, partit la nuit suivante, & ne marcha que durant les ténèbres. Comme il n'attendoit point de quartier de la Comtesse de Beaupeu, s'il fût tombé entre les mains des François, il prit des routes escartées, & supporta une infinité de fatigues dont il ne croioit pas que son tempérament fût capable. Il évita toutes les embûches qu'on lui dressa, & il arriva à Saint Malo. Il s'y embarqua cinq diverses fois; mais le vent toujours contraire le rejetta les trois premières dans le Port dont il venoit de sortir, & les deux suivantes sur d'autres côtes de la Bretagne. Il se préparoit pour monter sur Mer une sixième fois, quand son voyage fut rompu par cet accident. Les Bas Bretons reprirent les armes aussi facilement qu'ils les avoient quittées; & sur l'avis que leur Duc étoit bloqué dans Nantes, ils s'assemblerent en si grand nombre, que les meilleurs Historiens les font monter jusqu'à quarantevingt mil. Ils passerent par le lieu où le Comte de Longueville attendoit le calme, & ils le prièrent de si bon cœur de les commander, qu'il se mit à leur tête, & ne perdit pas un moment durant leur marche, pour les rendre capables d'exécuter le grand dessein qu'ils avoient formé. Il se donna lui-même la peine de les exercer, & il y employa ceux qui le devoient suivre en Angleterre; mais les Bas-Bretons presque tous Paylans étoient

étoient si peu capables de discipline , qu'ils ne sçavoient encore manier ni la pique ni l'épée lorsqu'ils parurent à la veüe de Nantes. Le Seigneur de l'Hospital après les avoir reconnus de près , fut si surpris de leur multitude , qu'il n'osa s'opposer à leur passage ; & ce fut là la plus grande faute que les François commirent durant la Guerre de Bretagne. Le Comte de Longueville avoua depuis , que si les quatre mil Lances Françaises qui formoient le blocus de Nantes l'eussent attaqué , il auroit été perdu sans ressource , & les Bas-Bretons eussent tourné le dos dès le premier choc. Gilbert de Montpensier & les autres Officiers Generaux de l'Armée Royale firent le même jugement , mais l'Hospital n'étoit pas le premier Chef que le nombre des ennemis avoit effrayé. Il leva le blocus de Nantes , & le Comte de Longueville secourut & ravitailla cette Ville. Le gros de l'Armée Française se retira à petites journées ; & l'Hospital voyant son entreprise déconcertée , s'en vangea sur la Ville de Dol qu'il prit : mais on laisse rarement échaper les belles occasions , sans que le contre-coup en rejaille sur ceux qui les ont perdus.

La levée du Siege de Nantes fut de telle conséquence pour les affaires du Duc de Bretagne, que si ce Prince eut été secouru à propos par les deux plus considerables de ses Alliez , il auroit entièrement chassé les François de sa Province. Mais le temps étoit venu qu'elle devoit être réunie à la Monarchie dont elle relevoit. On a vu que Henri Sept Roi d'Angleterre étoit redevable à la France de la Couronne qu'il portoit ; & néanmoins il n'eût pas plutôt avis qu'elle étoit intervenue dans la querelle du Duc de Bretagne avec les principaux Seigneurs Bretons , qu'il apprehenda qu'elle ne s'aggrandit de cette Province , & qu'elle ne mit par là les Anglois hors d'état de profi-

1486.

profiter des différends qui surviendroient à l'avenir entre les Rois Tres-Chrétiens & les Ducs de Bretagne. Il s'avisa pour l'en empêcher d'assembler son Parlement à Londres, & il y prononça contre Charles Huit & contre la Duchesse de Beaujeu la belle Harangue, qui fait la plus curieuse partie de son Histoire que le Chancelier Bacon a composée. Le Parlement lui accorda l'argent & les Troupes qu'il demandoit pour sauver la Bretagne; mais il lui survint une occasion qui le força de les employer ailleurs. Les Ennemis qui lui restoient dans l'Angleterre engagèrent l'Irlande à se révolter contre lui; & comme il auroit plus perdu sans comparaison si cette Isle eut changée de Maître, qu'il n'auroit gagné en secourant le Duc de Bretagne, il remit à un autre temps l'assistance qu'il lui devoit donner.

De plus Maximilien d'Autriche qui étoit l'autre Allié, dont le Duc de Bretagne faisoit le plus d'état, n'étoit pas moins ennemi des François que le dernier Duc de Bourgogne l'avoit été, & ne cherchoit pas moins que lui les occasions d'empêcher qu'ils ne s'aggrandissent, en réunissant à leur Monarchie les Provinces qui en avoient été détachées. La succession de Sigismond Langrave d'Alsace son oncle paternel, qu'il venoit de recueillir, lui avoit donné lieu d'envoyer en Bretagne quinze cent Soldats Alemans; & il les auroit bien-tôt suivis avec d'autres Troupes, si les Flamans ne se fussent révoltez contre lui. L'autorité qu'il avoit sur ces peuples n'avoit pas duré plus long-temps que la vie de Marie de Bourgogne sa femme leur Souveraine; & cette Princesse n'étoit pas plutôt morte par le fâcheux accident que l'on a rapporté dans l'Histoire de Louis Onze, qu'ils s'étoient crus dispensés du serment qu'ils n'avoient prêté à Maximilien.

qu'à

qu'à cause qu'il étoit son mari. Ceux de Gand qui étoient alors les plus puissans d'entre-eux avoient eu une raison particulière de se soulever, & mêmes d'exciter les autres à suivre leur exemple. Ils avoient contraint Maximilien de livrer Marguerite d'Autriche sa fille qui n'avoit que trois ans au Roi de France, afin qu'elle fût élevée à sa Cour, jusqu'à ce qu'elle eût l'âge de consommer son Mariage avec le Dauphin, & de le mettre cependant en possession des Comtez d'Artois & de Bourgogne pour la Dot de cette Princesse; & il n'y avoit point d'exemple dans les derniers siècles qu'une telle injure eût été pardonnée. Maximilien en avoit tout le ressentiment dont il étoit capable; & comme il ne dissimuloit point assez ses véritables sentimens, ceux de Gand s'étoient si bien aperçus d'avoir encouru sa haine irréconciliable, qu'ils crurent être forcez de le traiter d'Ennemi, jusqu'à ce que l'Archiduc Philippe son fils leur Souverain fût en âge de les gouverner par lui-même. Ils avoient néanmoins à craindre qu'il ne les accablât par les forces qu'il tireroit d'Alemagne; & ce fut dans la vue de prévenir cet inconvénient, qu'ils eurent recours à Creve-cœur Descordes, qui commandoit les Troupes de France destinées à garder la Picardie. Descordes étoit trop habile pour rompre ouvertement avec Maximilien, pendant que les armes du Roi Charles Huit son Maître seroient occupées en Bretagne. Mais il sçavoit aussi que l'unique moyen de le détourner d'assister les Bretons, consistoit à l'embarasser dans les Pays-bas; & il le fit avec une précaution qui lui ôtoit le pretexte de se plaindre, que les François eussent rompu le dernier Traité qu'il avoit conclu avec eux. On licencia les meilleurs Soldats François, après les avoir disposez à prendre parti avec ceux de Gand, qui firent ain

, de
sorte

1486. sorte qu'ils défirent l'Armée de Maximilien. Ceux de Bruges portèrent encore plus loin leur violence à l'égard de ce Prince, puis qu'ils le mirent en prison ; & l'y retinrent si long-temps , qu'il fallut que l'Empereur Frederic Trois son pere emploiat tout son credit & toutes les menaces des Princes d'Allemagne , pour les obliger à le mettre en liberté. Cependant il ne l'eut pas plutôt recouvree , qu'il déclara la Guerre aux François , par la seule raison qu'il venoit d'apprendre que le Roi Charles Huit , au lieu d'achever son Mariage avec Marguerite d'Autriche sa fille , vouloit la répudier , sans lui rendre les Comtez d'Artois & de Bourgogne qu'il avoit receus pour sa Dot. Si cette nouvelle affaire eût duré long-temps , elle auroit rendu plus difficile aux François la Conquête de la Bretagne , & Descordes pour la terminer dès son commencement , mit en usage cette ruse. Il persuada à Maximilien par des personnes interpolées que la Ville de Bethune des plus considérables de la Province d'Artois se rendroit à lui , pourveu qu'il lui envoiât assez de gens de Guerre pour la garantir du Siege que les François ne manqueroient pas d'y mettre aussi-tôt qu'ils apprendroient qu'elle auroit changé de Maître , & Maximilien fit aussitôt partir l'élite de son Armée sous les ordres de Charles Duc de Gueldres , d'Engelbert Comte de Nassau , & de Philippe de Ravelstein. Mais ces trois Officiers Généraux ne marcherent pas long-temps sans tomber dans l'embûche que Descordes leur avoit dressée. Ils se défendirent pourtant avec une obstination qui coûta la vie au frere de Descordes , & a plusieurs autres Gentils-hommes de Picardie : mais enfin ils furent si generalement défaits , qu'il s'en sauva peu. Ceux qui ne demeurerent par sur la place furent prisonniers avec le Duc de Gueldres

&

& avec le Comte de Nassau ; & Maximilien que cette perte réduisit à l'impossibilité de tenir la Campagne , fut contraint d'abandonner les Provinces Valounes à la discretion des Vainqueurs qui les ravagerent à leur aise.

Le Duc de Bretagne frustré du secours de l'Angleterre & des Pays-bas par les accidens que l'on vient d'abreger , & d'ailleurs convaincu par sa propre experience qu'il s'étoit attiré la Guerre contre les François, en mécontentant la principale Noblesse, essaya de se la reconcilier. Le Parti du Duc d'Orleans avoit déjà rammené le Prince d'Orange , & il se chargea de traiter avec les autres. Le Marechal de Rieux étoit sans contestation le plus puissant d'entre eux, & l'on s'adressa directement à lui. Le Seigneur de Condom lui fut envoyé , & lui porta des Lettres du Duc de Bretagne qui ne pouvoient être plus engageantes. Ce Prince promettoit d'oublier entièrement le passé ; de disgracier ses Favoris à la premiere jalousie que la Noblesse en remontreroit : De retabli le Marechal de Rieux à la tête de ses Armées , & de suivre les Conseils. Le Parti du Duc d'Orleans se rendoit garent des promesses du Duc de Bretagne , & s'obligeoit en tout cas à dédommager le Marechal de Rieux en France de ce qu'on lui offroit en Bretagne. Le Seigneur de Condom ajouta de vive voix , que le salut de la Bretagne dépendoit , après Dieu , de la détermination du Marechal de Rieux ; & que comme il la conserveroit infailliblement à son Maître en retournant vers lui , il la réuniroit à la France , en persistant dans le parti de cette Monarchie. : Que ses propres interêts alloient tous à se reconcilier avec son maître ; & que tant que la Noblesse de Bretagne ne releveroit immédiatement que d'un Duc : elle seroit assurée de garder ses Privileges : au lieu qu'en passant sous
la

1486. la domination du Roi de France, elle ne pourroit plus se revolter impunément. Qu'enfin le Marechal de Rieux ne seroit que simple Officier dans l'Armée Françoisë, & qu'il pouvoit commander en chef celle de Bretagne.

Le Marechal de Rieux n'avoit rien à dire contre cela ; & d'ailleurs il étoit fâché de ce que les François n'observoient plus aucune des conditions dont ils étoient convenus avec les Mécontents. Il étoit convaincu de la nécessité de rompre avec eux, & l'on ajoute qu'il reçût à la Cour de France un mécontentement qu'il ne luy fût pas possible de digerer. La Comtesse de Beaujeu que l'on nommera désormais Duchesse de Bourbon, à cause que le frere aîné de son mary mourut alors, ne pût s'empêcher de témoigner trop de joye sur les avantages qu'elle venoit de remporter en Bretagne par la prise de Ploermel ; & qu'elle dit au Marechal de Rieux que les François avoient mis le Siège devant Nantes, & qu'ils étoient déjà descendus dans le fossé de cette Place: Que le Marechal de Rieux se sentit piqué de cette raillerie, parce que la Duchesse de Bourbon luy avoit engagé sa parole & celle du Roy que les François n'entreprendroient rien d'important sans sa participation, & même sans son consentement ; & qu'il reparut à cette Princesse que ce n'étoit pas là l'exécution de la promesse qu'elle luy avoit faite ; & qu'elle apprenoit de trop bonne heure au Roy son frere à devenir infidele. Qu'à ce moment il changea d'inclination à l'égard de la France ; & que les autres Seigneurs Bretons qu'il avoit engagés dans les interêts de la Couronne suivirent l'exemple de ce Marechal avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'aperceurent d'avoir eux-mêmes forgé les chaînes dont ils alloient être

atta-

attachez. Quoy qu'il en soit le Marechal de Rieux ne pût se résoudre de quitter les François, qu'en les mettant dans leur tort ; & en les quittant d'une maniere si honnête qu'en cas que le Duc de Bretagne luy manquât de parole, il trouvât auprès d'eux un second azile. Il souhaita donc de sçavoir avant que de répondre au Seigneur de Condom, si le party du Duc d'Orleans ne se raccommoieroit pas avec la Duchesse de Bourbon dans le même temps que les François se retireroient de la Bretagne ; puisque ce party ne s'y étoit engagé qu'en considération de la Paix, & pour se réserver à tout événement une retraite certaine. Le Marechal de Rieux dépêcha François Dubois le plus sage & le plus adroit de ses domestiques à la Duchesse de Bourbon, pour luy représenter que le Duc d'Orleans & les autres Mécontents de son administration étoient prêts de s'y soumettre, & de rentrer dans leur devoir, pourveu qu'elle les assurât d'un pardon sincere ; & que comme elle n'avoit pas eu d'autre sujet que celui-la pour faire entrer les Troupes du Roy dans la Bretagne, il la prioit de les retirer & d'exécuter de bonne foy la Convention qu'elle avoit elle-même proposée, & depuis lignée.

La Duchesse de Bourbon différa autant qu'il luy fut possible de s'expliquer là dessus à Dubois ; & ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes ses raisons, qu'elle luy avoua que les Armes Françaises n'avoient point eû d'autre bût en entrant dans la Bretagne, que d'y poursuivre les rebelles. Mais que depuis, le Duc de Bretagne se les étoit directement attirées par deux crimes de felonie, dont on étoit prêt de le convaincre dans les voyes legitimes. L'un en disposant de sa fille sans le consentement du Roy, & l'autre en débauchant une bonne partie de l'Armée de Sa
Maje-

Majesté. Que ces deux crimes étoient tout à fait differens de celui du Duc d'Orleans, & de ses Associez, & ne devoient pas moins être réparés que le leur, avant que les Troupes Françoises fussent rappellées de son Etat. Le Seigneur de Condom fut renvoyé avec une pareille réponse que celle qui avoit été faite à l'ubois; & le Marechal de Rieux, qui n'attendoit que le retour de ce Domestique, pour tourner casaque, conclut en secret sa réconciliation avec le Duc de Bretagne, qui luy envoya des forces avec lesquelles il s'assura de deux Places. L'une fut celle d'Ancenis, dont la propriété luy appartenoit, & dans laquelle il avoit mis deux ou trois cent François qu'il chassa. L'autre fut celle de Château-Briant. Le Seigneur de cette Place étoit son gendre: mais il le connoissoit tellement attaché aux François, qu'il crût que ce seroit temps perdu que de luy proposer de la rendre. Il aimoit mieux s'assurer de sa personne, & il feignit de luy rendre visite. Château-Briant reçut son beau pere sans en concevoir aucune défiance: il le voyoit à la vérité fort accompagné, mais il supposoit que la Guerre en fut cause; il ne s'apperçut de sa faute qu'après que le Marechal de Rieux s'étant saisi du Donjon du Château luy découvrit qu'il avoit renoncé à l'amitié des François, parce qu'ils étoient parjures, & qu'il ne pouvoit plus douter que leur dessein ne fut de s'emparer de la Bretagne. Que si son gendre le vouloit seconder, il luy promettoit de grandes recompenses de la part du Duc de Bretagne leur commun Maître: mais que s'il persistoit dans leur party, il luy permettoit de se retirer auprès d'eux avec les Domestiques seulement. Château-Briant ne se mit pas en danger de se faire resserer en reprochant à son beau-pere son inconstance. Il sortit sans rien di-

re, & rejoignit les François qui le consolèrent de sa perte, en luy promettant de la repzrer au plûtot. Et de fait la Duchesse de Bourbon ne jugea pas devoir différer de punir le Marechal de Rieux de son inconstance, de crainte que les autres Bretons qui étoient passiez avec luy du côté des François ne l'imitassent, en s'imaginant qu'ils le pourroient faire impunément comme luy. Elle commanda non seulement qu'on reprît la Place de Château-Briant qu'il venoit de surprendre, mais encore qu'on le chassât de Belle d'Ancenis, & qu'on la rasât jusqu'aux fondemens. Cet ordre fut exécuté avec autant de hauteur qu'il avoit été donné; & le Marechal de Rieux pour ne pas céder en modération à son gendre, ne se contenta pas de supporter son affliction sans se plaindre: mais de plus il enchevint sur luy, en negligéant de se venger. Il se voyoit vers la fin du mois de Février mil quatre cent quatre-vingt-huit à la tête de l'Armée de Bretagne fort leste, pourvue d'Artillerie, & renforcée de quatre mil Fantassins Navarrois, que le Seigneur d'Albret y avoit menez, sans prétendre les commander autrement que comme Officier subalterne; & néanmoins ce Marechal aimoit mieux l'employer à recouvrer Vannes, qu'à prendre en France une Place qui favorisât la restitution d'Ancenis. Camperoux Gouverneur de Vannes avoit du courage: mais sa Garnison étoit faible, à cause que les François ne s'enternoient pas alors volontiers dans les places menacées de Siege; & d'ailleurs les murailles étoient tombées en divers endroits, aux premiers coups de canon qui y avoient été tirés. Il se vit ainsi réduit à prévenir en capitulant, l'assaut qui luy étoit préparé, & qu'il n'étoit pas en état de soutenir. L'Armée du Roy ne demeura pas long temps oisive, & pro-

1486.

1488.

bva

1488.

fit de la faute qu'elle s'étoit apperceuë d'avoir commise en investissant Nantes, sans s'être auparavant assurée de Filicere, qui en étoit comme la clef. Elle campa devant cette Place, quoy que la saison fût encore incommode, elle prit ses mesures pour n'en partir, quoy qu'il arrivât, qu'après l'avoir soumise. Sa résolution étonna le Party du Duc d'Orleans; & de fait il étoit aisé de voir que si elle prenoit Filicere, elle retourneroit aussi-tôt devant Nantes; & le Duc de Bretagne pour sauver cette Ville la plus importante des siennes abandonneroit au Roi Charles Huit ceux de ses Sujets qui avoient été cause de la rupture entre Sa Majesté & lui. Il n'y avoit que deux voyes pour sauver Filicere, celle de la negociation, & celle de la Bataille; la premiere étoit plus assurée que la seconde; & le Comte de Longueville jugea à propos de commencer par elle. Il se fit députer par les Ducs d'Orleans & de Bretagne; quoy qu'il ne doutât pas de l'aversion que la Duchesse de Bourbon avoit pour lui: il ne laissa pas d'exposer sa vie en faveur de son parti, sur ce qu'il étoit convaincu qu'aucun autre que lui ne negotieroit avec tant de succès une commission si delicate. Il trouva la Cour dans la Ville d'Angers; & la Duchesse de Bourbon qui ne pouvoit se dispenser d'avoir de la consideration pour lui, parce qu'il avoit épousé la sœur de sa mere, se crut obligée à l'ouïr en presence du Roi & du Conseil étroit. Il y parla en des termes qui n'eussent été ni bien-seans, ni favorablement écoulez, s'ils eussent sorti de la bouche d'un Ambassadeur ordinaire. Il remontra avec la brieveté d'un Prince, & avec la vigueur d'un Ministre, que le Duc de Bretagne n'avoit rien fait qui dût obliger le Roi à le traiter d'Ennemi, & que son plus grand mal étoit de n'avoir que des filles, &
d'être

d'être vieux, & trop infirme pour supporter désormais les fatigues de la Guerre : Qu'il avoit succombé sous la haine des principaux Seigneurs de la Bretagne pour Landois, & qu'il les avoit vus se revolter contre lui sur cet unique fondement : Qu'il n'avoit pu néanmoins se résoudre à les en châtier, mais que la méchanceté de son Favori étoit allée jusqu'à faire publier à son insçu, quoi que sous son nom, une Ordonnance pour raser leurs maisons, & pour dégrader leurs forêts : Qu'il n'en avoit pas salu davantage pour faire dégénérer leur revolte en une Guerre ouverte, & pour procurer au Duc de Bretagne un affront si grand, qu'aucun de ses Prédecesseurs n'en avoit reçu de semblable : Que le Duc d'Orleans & le Comte de Longueville ses parens étoient venus pour l'en consoler, & qu'il n'avoit ni dû ni pû honnêtement les chasser, puisqu'ils étoient accourus de si-loin pour lui rendre un bon office : Que le Roi ne s'en étoit pas formalisé, & que cependant il avoit fait la Guerre, sans la déclarer, au Duc de Bretagne son Feudataire innocent, désarmé, & qui ne s'attendoit à rien moins que cela : Que ses parens, & ses amis François après l'avoir consolé ne demandoient autre chose, que l'agrément de Sa Majesté pour s'en retourner chacun dans ses Terres : Qu'ils en étoient à la vérité partis sans congé ; mais qu'une jalousie de Cour en avoit été la cause, & que cette jalousie ne regardant, ni la personne du Roi, ni son Etat, ne les avoit pas détournés, & ne les detourneroit point à l'avenir de l'obéissance & de la fidélité qu'ils devoient à Sa Majesté : Que le Duc de Bretagne avoit si peu de tems à vivre, qu'il ne méritoit presque plus que l'on eût égard à lui, mais qu'il lui restoit deux filles, dont l'aînée n'ayant pas encore douze ans accomplis ; bien-loin de s'être attirée

1488.

la colère du Roi, devoit par toutes sortes de droits être mise sous la protection ; & que nonobstant au lieu de se préparer à la défendre si on l'attaquoit, on travailloit à la frustrer de la succession de son pere : Qu'elle ne demandoit au Roi que la justice qu'il ne pouvoit refuser aux moindres de ses Sujets, quoi qu'elle eût lieu de l'espérer par d'autres considérations, & sur tout par celle de l'honneur qu'elle avoit d'être née Princesse du Sang Royal de France. *

* De la
Branche
de Dreux.

Le discours du Comte de Longueville fit impression sur le Roi & sur les Conseillers d'Etat ; & la Duchesse de Bourbon auroit eu bien de la peine à le renvoyer mécontent, s'il ne fut survenu dans le plus fort de la negociation deux accidens, dont le moindre étoit plus que suffisant pour la déconcerter. Le Duc de Bretagne, après avoir reçu des secours d'Allemagne, d'Angleterre, & d'Espagne, outre celui que le parti du Duc d'Orleans avoit tiré secrettement de France, mit sur pied une Armée capable de secourir Filicere en enlevant un quartier des Assiegeans ou en les combattant, s'ils sortoient de leurs lignes pour aller au devant d'elle. Sa marche fut du côté de Dol : & elle y étoit arrivée lorsqu'il y survint de la division. On a vu que le Duc d'Orleans n'étoit allé en Bretagne que pour y chercher un azile contre la Duchesse de Bourbon & pour déterer au Conseil du Comte de Longueville, qui le pressoit de penser à la fille aînée du Duc de Bretagne. Mais à la première vue de cette Princesse il avoit ressenti les effets de la sympathie naturelle entre deux jeunes personnes de différent sexe, destinées l'une pour l'autre.

Anne de Bretagne à la vérité n'étoit pas encore nubile, mais il s'en falloit peu ; & d'ailleurs elle étoit plus avancée que les filles n'ont accoustu-

tumé

rumé de l'être à pareil âge. Sa beauté éclatoit déjà beaucoup , & promettoit davantage dans quelques années. Elle étoit un peu boiteuse ; mais elle cachoit ce deffaut avec tant d'adresse qu'il falloit demeurer long-tems avec elle pour s'en appercevoir. Son esprit étoit penetrant & solide : Il y avoit dans sa conversation des charmes inevitables pour ceux auxquels elle ne dédaignoit pas de plaire : & les autres y trouverent trop de fierté. Les uns l'attribuoient à l'avantage qu'elle avoit d'être née heritiere du plus beau Duché de la Chrétienté après celui de Milan , & d'autres à la Dame de Laval sa gouvernante, qu'elle s'étoit proposée d'imiter. Elle aimoit tellement à commander qu'elle auroit été malheureuse avec un mari qui l'en eût empêchée, & sa haine étoit implacable , mais elle avoit eu si peu d'occasions de montrer que c'étoit la son foible , que les personnes qui l'approchoient l'en croyoient exempte. Ainsi le Duc d'Orleans ne voyant en elle que ce qui servoit à la faire aimer , & n'ayant garde de s'imaginer que ce qu'il ne voyoit pas fût moins agreable , il en devint si amoureux , qu'il n'étoit déjà plus en état de moderer ses passions , lorsque le Seigneur d'Albret lui fut preferé. Il devint presque aussitôt jaloux qu'Amant , & la premiere occasion qu'il eut de le témoigner , fut celle de l'approche des deux Armées. Celle de Bretagne s'attendoit de combattre , & sur ce fondement le Seigneur d'Albret en voulut commander l'avant-garde , par cette raison , qu'aucun autre n'y avoit tant d'interêt que lui , puisqu'il devoit épouser l'heritiere de Bretagne. Le Duc d'Orleans soutint au contraire que si l'on jettoit les yeux sur un autre que lui , ce seroit avec un extrême prejudice de sa qualité de premier Prince du sang , & de successeur presomptif de la Couronne. Toute l'Armée

1488.

se déclara pour l'un ou pour l'autre de ces deux chefs, & le Maréchal de Rieux n'ayant pû l'en empêcher, la vit plusieurs fois sur le point de tourner contre elle-même les armes qu'elle avoit à la main contre celles du Roi. Il employa trois jours entiers pour appaiser le différent, & Filice-re qui eût pû être le couruë durant ce tems se perdit. La nouvelle en fut portée aux Bretons dans la plus grande chaleur de leur contestation, & elle leur donna tant de honte qu'ils consentirent à l'ouverture d'un accommodement, que le Maréchal de Rieux leur avoit proposé, & qu'ils s'écoient obstinez jûques là à refuser. Cette ouverture consistoit en ce que ce Maréchal commanderait lui même l'avant-garde, au lieu du Corps de bataille où il devoit être; & que les deux compétiteurs agiroient auprès de sa personne, sans emploi, & comme simples volontaires.

Le Duc d'Orleans se soumit à cette condition, plus par nécessité que de bon gré, & le Seigneur d'Albrer moins Geneveux, ou plus animé que lui, résolut en l'acceptant de se vanger de son rival, en le mettant par une insigne calomnie hors d'état de combattre. La Duchesse de Bourbon ne s'étoit pas d'abord déterminée à donner un seul General à toutes les forces qu'elle enverroient en Bretagne; dans la crainte que si celui qu'elle choisiroit venoit à s'entendre avec le parti d'Orleans il ne la supplantât. Elle ne se tenoit point assez assurée du Duc de Bourbon son beau-frere, quoi qu'elle se fut deux fois reconciliée avec lui. Sa défiance étoit fondée sur ce que si ce Prince n'avoit pas lassé de lui manquer de parole; nonobstant qu'elle lui eût procuré l'épee de Connétable, le Duc d'Orleans, pourroit bien le rengager une troisième fois dans ses intérêts. Elle ne jugea pas non plus à propos de se fier dans une affaire de telle importance

te à Gilbert de Montpensier, quoi qu'elle n'eût d'ailleurs aucun sujet de le soupçonner, puisque la branche de Montpensier étoit sortie de celle de Bourbon, & que les Cadets de la Maison Royale vivoient alors dans une grande dépendance à l'égard de leurs aînez. Elle n'osoit tirer Des-cordes de la Frontiere de Picardie où sa présence étoit nécessaire, contre les Anglois & contre les Bourguignons qui le respectoient plus que les autres Generaux François, & d'ailleurs le Roi Louis Onze l'avoit défendu par un article de son testament.

Le Maréchal de Gié n'étoit pas moins utile à la Cour, où les amis secrets du Duc d'Orleans n'attendoient que l'occasion pour se déclarer, & l'Amiral de Graville fuyoit les Commissions qui l'auroient pû éloigner pour long-tems de la presence du Roi, quoi qu'elles fussent éclatantes: Il prevoit que Sa Majesté ne seroit pas long-tems sans agir par elle-même, & il se promettoit d'acquiescer auprès d'elle assez de reputation. Ainsi la Duchesse de Bourbon retenue par tant de considerations de penser aux personnes les plus propres à la fonction dont il s'agissoit, s'arrêta à un homme de vingt six ans, qui excelloit déjà dans la profession des Armes, & donnoit esperance de surpasser les plus grands Capitaines, lorsqu'il auroit acquis ce qui lui manquoit du côté de l'experience. C'étoit Louis de la Trimouille; qui dès l'âge de treize ans se sentant assez robuste pour porter les armes, s'y étoit appliqué, non pas comme les autres Seigneurs François, parce que c'étoit leur exercice, mais pour en apprendre les secrets, & pour devenir grand Capitaine. Il avoit passé par les degrez de la basse milice, & en avoit pratiqué tout le fin. Il étoit déjà Lieutenant de la Compagnie des Lances de Beaujeu: il n'y avoit

1433.

personne dans l'Armée du Roi, après ceux que l'on a nommez, qui fût plus estimé que lui; & ce qui acheva de le rendre digne du Generalat, fut qu'on sçavoit que le Duc d'Orleans avoit essayé de l'engager dans ses intérêts, & qu'il n'y avoit pas réussi. Le choix de la Duchesse de Bourbon fut si généralement approuvé dans l'Armée Françoisé qu'il n'y causa pas le moindre changement. Gilbert de Monpensier ne dédaigna pas de lui obeir, & ce grand exemple assujettit sans peine les autres Officiers à la Trimouille. Les François assurez de n'avoir plus à dos la Garnison tres forte de Fougères dans le même tems qu'ils auroient en tête l'Armée Bretonne, alierent au devant d'elle aussi-tôt que la Trimouille, averti par ses espions, à toute heure de ce qui se passoit dans le Camp des Ennemis, eût rangé son Armée sur le modele que l'on va représenter.

Comme le Maréchal de Rieux s'étoit mis à la tête de l'avant-garde Bretonne, & qu'il avoit confié le corps de bataille à Quintin, & l'arrière-garde à son gendre Château-Briant, qu'il avoit enfin détaché du parti des François. La Trimouille se mit par opposition à la tête de l'avant-garde Françoisé, & laissa les deux autres corps à Monpensier & au Maréchal de saint André. Il avança dans cette posture jusques à saint Aubin, & ses Coureurs y rencontrèrent les Ennemis qui serroient d'un desordre pire que le precedent. Le Seigneur d'Albret attentif à se vanger du Duc d'Orleans avoit inventé cette ruse. Il avoit persuadé aux Bretons que ce Prince & ceux de son parti n'ayant pû se raccommoder avec la Cour de France, par le moyen du Comte de Longueville qu'ils y avoient envoyé, à moins que de rendre un signalé service à leur patrie en trahissant les Bretons, dans la conjoncture d'une Bataille decisive, s'y étoient

étoient enfin résolus. Que c'étoit pour exécuter une telle perfidie, que le Duc d'Orléans s'étoit obstiné à prétendre le commandement de l'avant-garde Bretonne, afin de ruiner plus infailiblement les deux autres corps en la tournant contre eux : Qu'il ne laisseroit pas de s'acquitter de sa promesse si on lui permettoit & aux siens de combattre auprès du Maréchal de Rieux en qualité de Volontaires, puisqu'ils étoient en assez grand nombre pour y donner attez à l'Ennemi & pour faire ainsi panacher la Victoire de leur côté, & qu'il falloit en toute manière les tirer de là.

L'intention du Seigneur d'Albret en tramant cette sedition avoit été d'empêcher à quelque prix que ce fût les François de combattre. Il connoissoit l'humeur fiere & emportée du Duc d'Orléans & de ceux de son Parti : Il prevoioit, que si après les avoir frustrés de la gloire de commander l'avant-garde, on leur defendoit encore de s'y trouver en qualité de Volontaires, ils seroient saisis d'un dépit qui les obligeroit à quitter l'Armée, & le Duc d'Orléans n'oseroit plus se présenter devant la Princesse de Bretagne, après avoir negligé l'occasion de lui déclarer son amour, en hazardant sa vie pour lui conserver son Duché. Mais l'artifice du Seigneur d'Albret ne réussit pas dans toute son étendue, & ce ne fut peut-être que pour avoir été trop bien concerté. Les Bretons se mutinerent en effet, & demandèrent au Maréchal de Rieux qu'il envoiât les François dans une Ville prochaine attendre l'évenement du Combat; mais le Maréchal de Rieux leur étant allé porter cette nouvelle, ils apprehenderent si fort de ne pas être du Combat, qu'ils offrirent tout d'une voix de donner leurs Chevaux aux Bretons, & de combattre à pied, pourvu qu'on leur permit de se mêler avec les

1488.

* Dans les
diverses
Relations
de la Ba-
taille de
Saint Au-
bin, entre
les Ma-
nuscripts
de M. de
Beune.

Anglois. Ils ajoutèrent qu'aussi-bien ces Anglois n'étoient que trois cent, & que le Maréchal de Rieux ne voulant pas qu'il parût que leur Roi Henri Sept en eût envoyé si peu, le proposoit d'y ajouter dix sept cent hommes couverts de Casques semblables aux leurs, afin qu'on les prît pour deux mille. La proposition des François sembla si plausible, que le Maréchal de Rieux disposa les Bretons à s'en contenter, & leur Armée venoit seulement d'être rangée en bataille, quand la Française l'attaqua: le fracas * de l'Artillerie, fut horrible des deux côtez, parce que les Cavaliers n'étoient pas encore accoutumés à l'éviter en ouvrant leurs rangs, & les Fantassins en se couchant par terre. Dès qu'il eut cessé la Trimouille s'ébranla contre le Maréchal de Rieux, & ne pouvant l'enfoncer, s'avança tant soit peu à côté. Il n'y trouva que de la Cavalerie légère qu'il rompit aisément; & tombant ensuite avec toute l'impetuosité dont il étoit capable, sur le Corps de Bataille, il rencontra les Bretons montés sur les Chevaux des François; qui ne se trouvant pas assez fermes sur les arçons, furent tout d'un coup renvertez par les hommes d'armes du Roi. Ils ne se rallierent point, & leur Infanterie abandonnée fut presque toute taillée en pièces, à cause que les François se piquèrent de ne pas donner de quartier aux Etrangers qui s'étoient mêlez dans la querelle du Duc de Bretagne avec Charles Huit. Ils distinguèrent aisément d'avec eux leurs compatriotes: ils les traitterent avec toute l'humanité possible, & ils prirent pourtant garde qu'aucun n'échappât. Le Duc d'Orleans & le Prince d'Orange demeurèrent prisonniers, & ceux à qui leurs personnes furent confiées les tirèrent de la presse, & les menèrent en lieu sûr. Les autres poursuivirent leur pointe, & furent surpris en ne trouvant plus
d'en-

d'ennemis à vaincre. Il sembla que Château-Briant eût changé d'humeur en cessant d'être François, & fut devenu lâche en se déclarant contre la Duchesse de Bourbon. L'effroyable spectacle de six mille hommes à qui l'arrivée du Roi venoient d'ôter la vie & de presque autant de gens qu'ils avoient fait prisonniers lui fit perdre le jugement. Il n'attendit pas le choc de la Trimouille, & son arriere-garde aussi peureuse que lui l'imita dans sa fuite. Le Maréchal de Rieux plus irrité de la consternation de son Gendre que de celle du Corps de Bataille & de l'arriere-garde jugea qu'il y auroit de la temerité pour lui à s'attirer sur les bras toute l'Armée du Roi qui restoit encore en état de le choquer. Il profita de l'occasion que les vainqueurs prenoient haleine, afin de l'attaquer en fuite avec plus de vigueur, & il s'éloigna d'eux, sans neantmoins perdre ses rangs, avec tant de precipitation qu'on ne put l'atteindre. Il se retira de saint Aubin, où il avoit été battu le vingt-huit de Juillet nul quatre cent quatre vingt-huit, vers Dinant : Il y ramassa les fuyars, & il se contenta de les corriger doucement de la faute qu'ils avoient commise: Il les distribua, pour la reparer, dans les Places où les premiers efforts des victorieux étoient à craindre, & sur tout on observa comme un trait de singuliere prudence, qu'il ne deposa ni soldat ni Officier.

Voilà ce que portent les Relations manuscrites de Betune, mais celles de Lomenie décrivent la Bataille de S. Aubin d'une différente maniere. Adrien de l'Hospital, Seigneur de Choisi, selon elles, commandoit l'avant garde de l'Armée Française: le Corps de Bataille obéissoit à Louis de la Trimouille, qui n'étoit pas General de cette Armée, mais seulement Lieutenant de Gilbert de Montpensier, qui n'avoit pu s'y trouver par des raisons qui ne sont point assez développées

1488.

dans les Auteurs du temps ; & Graville étoit à la tête de l'Arrière-garde , soit qu'il l'eût mérité par ses longs services , ou que la Duchesse de Bourbon eût eu égard à la faveur du jeune Roi son Frere qu'il partageoit déjà avec le Sénéchal Beaucaire. L'Armée de Bretagne avoit de si grands avantages sur les François , qu'elle les auroit entièrement défaits si elle eût sçu ou voulu s'en prévaloir. Elle s'étoit campée en un lieu d'où il auroit falu avoir le double des forces dont elle étoit composée pour la chasser. Cependant elle étoit la plus puissante ; & elle auroit tué , ou mis hors de combat pour le moins la moitié de ses Ennemis avant qu'ils eussent passé au travers des retranchemens qu'elle avoit creusés pour sa sûreté. Le reste bien loin de la vaincre n'auroit osé l'attaquer , & elle auroit ainsi triomphé sans courir de risque. Les François ne s'en approchèrent le vingt huit de Juillet que par Compagnies , & sans ordre de Bataille , parce qu'ils avoient négligé de l'envoyer reconnoître , & que par conséquent ils ne sçavoient pas en être si proches qu'ils l'étoient en effet. Le Maréchal de Rieux s'en aperçût à la vérité , & commanda à l'Armée de Bretagne de les attaquer avant que leur Avant garde eût achevé de se ranger , & disposé sur ses Ailes son Artillerie en laquelle consistoit sa principale force. Mais tous les autres Officiers tant Generaux que Subalternes n'en furent pas d'avis , & donnerent à l'Ennemi tout le loisir dont il avoit besoin pour se disposer au combat, & ce fut là leur première faute qui fut bien-tôt suivie d'une seconde , non moins considérable ni moins déficive. Car encore qu'ils eussent abandonné leur fort en sortant de leurs retranchemens, ils pouvoient nonobstant être à couvert par le côté droit & par le gauche ; & d'ailleurs il ne leur importoit pas d'être couverts par derrière , puis-

qu'ils

qu'ils ne craignoient pas qu'on les attaquât par là. Un bois les couvroit à droite, & leurs chariots étoient en assez grand nombre pour les couvrir à gauche s'il les y eussent rangez. Mais ils s'éloignerent tellement du bois, que l'Armée Françoisse pouvoit se mettre toute entiere entre lui, & eux, & ils laisserent leurs chariots dans le camp qu'ils venoient de quitter, sans prendre garde qu'ils s'affoiblissoient d'autant qu'ils laissoient des Troupes pour le garder. Les Allemands dont Maximilien d'Autriche avoit renforcé l'Armée de Bretagne, contribuerent à sa défaite par une troisieme faute, puisqu'au lieu de marcher droit, suivant l'ordre qu'ils en avoient receu du Maréchal de Rieux, ils prirent un grand tour pour se mettre à couvert de l'Artillerie des François, & découvrirent ainsi le flanc du corps de Bataille, dans lequel ils étoient rangez. La Trimouille ne l'eut pas plutôt vu qu'il donna par cet endroit avec ses hommes d'Armes, & le perça dez le premier choc. Le Duc d'Orleans & les mécontents François qui l'avoient suivi ne purent agir avec toute la vigueur qu'ils auroient témoignée, si la malice du Seigneur d'Albret ne les eut pas reduits à la nécessité de combattre à pied, & néanmoins leurs Chevaux furent inutiles à ceux auxquels ils les avoient prêté, parce qu'ils n'avoient point appris à s'en servir. Le Maréchal de Rieux & l'Avant-garde Bretonne remporterent beaucoup d'honneur, tant pour être allez jusqu'à quatre fois à la charge, que pour avoir soutenu trois fois les efforts de l'Hospital de Choisi sans plier. Mais ils ne furent secourus ni par leur Corps de Bataille ni par leur Arriere-garde. La Cavalerie Bretonne que le Maréchal de Rieux avoit disposée sur les Ailes, s'enfuit aussi-tôt qu'elle vit les François, & les Fantassins n'ayant plus rien au devant d'eux qui les em-

1488:

péchassent d'être foulez aux pieds des Chevaux , rompirent leurs rangs pour se jeter dans les bois. Le plus grand mal-heur tomba sur les dix-sept cent Bretons a qui l'on avoit ordonné de prendre des Croix rouges pour faire accroire que c'étoient des Archers Anglois , puisque les François qui se l'imaginèrent ne donnerent quartier à aucun d'eux. Ils n'en usèrent pas de même à l'égard des Allemans de Maximilien , puisqu'ils donnerent la vie à tous ceux d'entre eux qui la demanderent ; & que de plus ils les renvoïerent sans les obliger à payer de rançon. Quoi qu'il en soit la Trimouille persuadé que la conquête entiere de la Bretagne seroit le prix de la Bataille qu'il venoit de gagner , alla droit à la Ville de Rennes , qui en étoit la Capitale , & la somma d'ouvrir les Portes. Elle demanda quatre jours pour informer le Duc de l'état où elle étoit , & la Trimouille les ayant refusez , elle lui repliqua qu'il prît garde de perdre par son imprudence le fruit de la victoire : Qu'il se souvint que Philippe de Vallois avec cent mil Hommes avoit été battu à Creci par dix mille , & que huit mille qui demandoient quartier au Roi Jean l'avoient défait devant Poitiers, quoi qu'il en eût quarante mil : Que Rennes étoit assez forte d'elle-même pour occuper un General de vingt six ans plus long-temps qu'il ne pensoit , & qu'il y avoit quarante mille hommes de deffense , dont la moitié étoit aguerie.

La Trimouille informé de bonne part que ce qu'on lui disoit étoit exactement vrai n'osa passer outre sans consulter la Cour qui attendoit avec inquietude dans Angers le succès de la bataille , & s'étoit avancée jusques là pour remédier aux avantages que le Parti d'Orleans en auroit pu tirer s'il l'eût gagnée. La Duchesse de Bourbon auroit bien voulu que la Trimouille eût,

pour-

poursuivi de son Chef la victoire aussi loin qu'elle pouvoit aller , & sans demander de nouveaux ordres. Elle ne pût néanmoins trouver mauvais qu'il en usât de cette sorte ; & pour l'imiter elle assembla le Conseil d'Etat , où elle voulut que la lettre de la Trimouille fût examinée. Le tiers des Conseillers fut d'avis que l'on mandât à la Trimouille d'assiéger Rennes , sur ce que les Troupes qui venoient d'être batues à saint Aubin n'auroient pas la hardiesse de la conserver & communiqueroient leur épouvante à la Bourgeoisie : Que l'on trouveroit dans cette Ville Capitale les clefs de toutes les autres de la Province , & que quand il s'en trouveroit qui eussent le courage de résister , on le leur ôteroit par la seule montre de l'Artillerie Française. Mais le Chancelier Guillaume de Rochefort soutint qu'un Prince Chrétien ne devoit pas pousser à bout son feudataire par aucune voie violente , sur tout par celle des Armes , sans l'avoir auparavant mis dans son tort à la face de toute l'Europe : Que les pretextes des troupes que le Seigneur d'Albret avoit debauchées , & de l'azile que le Duc de Bretagne avoit accordé aux Mécontents François n'étoient pas suffisans pour dépouiller un Prince qui pretendoit n'être feudataire de la France que par l'ignorance d'un de ses predecesseurs , à qui la posterité avoit donné pour cela le nom de Mauclaire : Que le Roi Charles Huit avoit un meilleur titre pour agir , qui étoit la cession du droit de Nicole de Bretagne , fille & seule héritiere du Comte de Blois , qui avoit perdu le Duché , de Bretagne avec la vie , à la Bataille d'Auray : Qu'il falloit éclaircir cette matiere dans une conférence des notables de France & de Bretagne & suspendre cependant l'action des Armes : Qu'auili bien ne seroient elles plus nécessaires , puisque si les Bretons étoient

1488.

convaincus que la France eût le meilleur droit ils s'y soumettroient à l'instant, & si leur Duc avoit raison l'honnêteté des François lui arracheroit plutôt que toute autre chose son consentement pour le mariage de son héritière avec le Roi Charles Huit: Que la Bretagne devoit par là être réunie si l'on vouloit que ce fut pour toujours, & qu'autrement il en arriveroit un malheur semblable à celui du dernier Duc de Bourgogne, que l'on avoit vu, il n'y avoit que douze ans, défaire & tuer dans la Lorraine, qu'il avoit usurpée dix huit mois auparavant; & que le même Duc de Lorraine qu'il avoit mis en chemin n'avoit pas laissé de trouver des gens qui l'avoient rétabli.

Mais pendant que l'on déliberoit dans le Conseil de France sur la manière dont on poursuivroit en Bretagne la victoire de saint Aubin, il s'en salut peu que l'ambition d'un Prélat ne donnât atteinte aux libertez de l'Eglise de ce Royaume. On a vu sous le règne précédent que le Cardinal Baluë avoit été le principal instrument dont la Cour de Rome s'étoit servie pour abolir la Pragmatique Sanction: Que ce Cardinal avoit été dix ans en prison: Que le Cardinal de saint Pierre aux Liens l'en avoit tiré, & que le Pape Pie second qui lui étoit redevable de cette abolition, s'étoit piqué de reconnaissance à son égard. Sixte Quatre Successeur de Pie second encherit sur lui en conférant tant de Benefices & de Charges au Cardinal Baluë, qu'il devint le plus riche & le plus considérable du Sacré Collège. Il auroit eu lieu d'être satisfait du retour de sa bonne fortune, s'il l'eût comparée avec les maux qu'il avoit soufferts dans sa longue captivité. Mais il n'est rien de plus insatiable que le cœur de l'homme, sur tout lorsqu'il a éprouvé en divers temps les plus grandes prospérités.

&c

& les plus grandes adversitez. Le Cardinal Baluë ne fut pas content du rang qu'il tenoit à la Cour de Rome, & il voulut que celle de France en fût convaincu en le rejoignant. Il lui faisoit un pretexte pour y paroître avec honneur; & il importuna de sorte Sixte Quatre, qu'il le fit son Legat à Latere vers le Roi Charles Huit. Il partit de Rome avec un train magnifique, & il recut des honneurs extraordinaires sur les Terres des Princes & des Républiques d'Italie par où il passa. Mais en arrivant en France il trouva une opposition à laquelle il ne s'attendoit pas. Jean de Nantterre Procureur General s'opposa à son entrée dans le Roiaume, & en rapporta deux raisons. La premiere que la Cour de Rome n'avoit jamais envoié de Legat à la Cour de France sans cause, & que c'étoit là une innovation qu'il seroit dangereux au Roi de permettre. La seconde raison que le Cardinal Baluë étoit un homme noté: Qu'il avoit eu besoin d'abolition; & qu'il seroit également honteux à la Cour de France & à la Cour de Rome qu'il se mêlât des affaires Ecclesiastiques dans un Pais où l'on avoit avec justice tres-mauvaise opinion de lui. Mais ce premier obstacle ne rebutta pas le Cardinal Baluë, qui pour le surmonter s'adressa au Conseil d'Etat. Il en avoit gagné quelques Ministres, & ce fut par leur moyen qu'il fit représenter à la Duchesse de Bourbon que si son intention étoit de réunir à quelque prix que ce fut la Bretagne à la Monarchie Française, comme il n'y avoit pas lieu d'en douter, apres les démarches qu'elle venoit de faire; elle devoit presupposer que si la Cour de Rome lui étoit favorable, elle réussiroit infailliblement dans son entreprise, & si cette Cour lui étoit contraire, elle y succomberoit, quand mêmes toutes les autres choses lui succéderoient: Que le Cardinal Ba-

1488. lui promettoit d'engager Sixte Quatre dans les interêts du Roi Charles Huit, & de l'y retenir aussi long-temps que Sa Majesté en auroit besoin, pourveu qu'on l'acceptât pour Legat. Mais que si on le renvoyoit honteusement, on ne trouveroit pas mauvais qu'il s'en ressentit, & qu'il portât Sixte Quatre à protéger le Duc de Bretagne.

La Duchesse de Bourbon qui n'avoit déjà que trop d'Ennemis, & qui ne vouloit pas s'en attirer de nouveaux, chercha un expedient pour satisfaire le Cardinal Baluë, sans irriter le Procureur General : Elle fit résoudre dans le Conseil d'Etat que ce Cardinal exerceroit à la verité sa Legation à *Latere* : mais que ce ne seroit qu'après qu'il auroit accepté toutes les restrictions que le Parlement a'oit accoustumé de faire en de semblables rencontres pour conserver les libertez de l'Eglise de France dans toute leur étendue.

Fin du Livre premier.



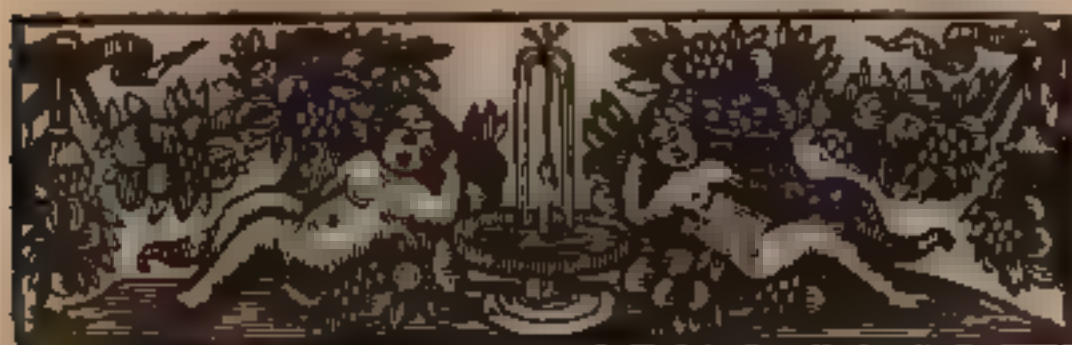


ARGUMENT

DU SECOND LIVRE.

L Ongueville pour rentrer en grace & pour remettre en Liberté le Duc d'Orleans se charge de le disposer à consentir au mariage de l'héritière de Bretagne avec Charles Huit. Ce Duc résiste quelque tems, & fait enfin violence à son amour. Frederic Trois refuse à Maximilien son Fils l'argent nécessaire pour aller en Bretagne. Charles prévient son rival & les Bretons consentent enfin à la réunion de leur Province avec la Monarchie Française. Henri Sept Roi d'Angleterre oublie par une étrange ingratitude l'obligation qu'il avoit à la France & se ligue avec Maximilien. Il assiege Bologne, mais la résistance qu'il y trouve, & les incommoditez où les Seigneurs Anglois de sa suite se trouvent exposez, le contrain-
c'ac-
commoder séparément av

Mais avant qu'il s'en retourne Maximilien surprend Arras, & reconvre par ce moyen ce qui lui manquoit de l'Artois. Ferdinand & Isabelle se proposent de rentrer dans les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, sans payer les trois cens mille écus pour lesquels Jean d'Arragon les avoit engagez. Ils corrompent les Confesseurs du Roi, & de la Duchesse de Bourbon qui les menacent de la damnation éternelle, à moins qu'ils ne restituent les deux Comtez. Cette fourberie réussit, & les Rois Catholiques s'engagent par traité à ne pourvoir leurs enfans que du consentement de la France; mais ils y contreviennent & font une double alliance avec Maximilien. Charles Huit traite avec l'Archiduc Philippe & lui remet ce qu'il avoit conservé jusques là du Comté de Bourgogne. Guillaume Brissouet & Jean de Vers supplantent la Duchesse de Bourbon, & se laissent gagner par Louis Sforco. Ils engagent le Roi leur Maître à la conquête de Naples contre le sentiment du Conseil d'Etat, & des Grands du Royaume.



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII.

LIVRE SECOND.

Où l'on voit la réunion de la Bretagne à la Monarchie Françoisé, & ce qui est arrivé de plus singulier depuis l'année 1488. jusqu'à celle de 1493.



LA Duchesse de Bourbon fut extraordinairement surprise de voir que le Royaume de France n'avoit pas de plus forte opposition à son aggrandissement, que le Conseil du Roi Charles Huit son Frere, qui sous pretexte de Religion & de probité prétendoit détruire l'ouvrage qu'elle avoit jusques là si glorieusement avancé: & de fait l'avis de ce Conseil alloit à ôter à la Trimoüille tout le fruit de la victoire de S. Aubin: à reduire les affaires dans l'état qu'elles étoient au commencement de la guerre: à

1488.

con-

1488.

condamner la conduite de la Duchesse de Bourbon, & à soumettre à des Arbitres un procès qui ne devoit être vuide que par les Armes. Son aveuglement étoit déplorable, mais on n'y pouvoit remédier sans exposer l'Etat à perdre beaucoup plus qu'il ne gagneroit en réunissant la Bretagne. Le parti du Duc d'Orléans n'étoit pas abattu pour avoir perdu son Chef, & l'infortune de ce Prince lui avoit acquis plus d'amis qu'il n'en avoit perdu à saint Aubin. On l'avoit enfermé dans la Tour de Bourges, où il s'en faisoit beaucoup qu'il fût traité en Prince de sa qualité. Sa misère étoit connue de tous les François, & il n'y avoit aucun d'eux à qui elle ne parût insupportable, excepté ceux qui vivoient dans un attachement public aux intérêts de la Duchesse de Bourbon. On avoit bien prévu dans le Conseil du Duc de Bretagne, que ce seroit un contre-temps tout à fait ridicule, que de parler d'accord après un avantage de si grande conséquence, que les Armes de Charles Huit venoient de remporter : Cependant on s'y étoit résolu, dans la vue de ne pas laisser languir * plus longtemps en prison le Successeur presomptif de la Couronne, & sur la présupposition que le premier article du Traité de paix regarderoit la liberté, aussi bien que celle des François qui l'avoient suivi, & des autres Prisonniers faits durant la Guerre. Mais d'un autre côté si le Conseil rejettoit la proposition d'accord, il y avoit à craindre une Revolution presque générale dans tout le Royaume; & le danger en parut si grand à la Duchesse de Bourbon qu'elle crut être obligée de passer au plus de voix, & que le moindre des deux maux également inévitables dont le Royaume de France étoit menacé devoit tenir lieu d'un bien.

• Le Duc
d'Orléans

On invita les Bretons à convenir d'une suspension

son d'Armes, durant laquelle des Commissaires examineroient reciproquement les titres & les droits des deux Parties, & Prononceroient souverainement en faveur de celle qu'ils trouveroient mieux fondée. Le Duc de Bretagne à qui rien ne pouvoit arriver de plus favorable que l'ouverture qu'on luy faisoit, l'accepta avec d'autant plus d'empressement que la Ville de Nantes n'étoit plus en état de luy servir d'azile. La peste la desoloit d'une maniere si terrible, qu'il y auroit eû de la temerité pour luy a y demeurer plus long-temps enfermé, & l'on n'auroit pas manqué de l'assiéger aussi-tôt dans quelque autre qu'il se fût retiré. Il choisit celle de Coron, & il s'y divertissoit a visiter la Noblesse du voisinage, lorsqu'il se blessa de sorte en tombant de Cheval, qu'il en mourut six semaines après la Bataille de saint Aubin. Il avoit eû peu de jours auparavant un pressentiment de la fin prochaine qui l'avoit obligé de renouveler son testament. * Le Maréchal de Rieux y étoit nommé Curateur de ses deux filles, & Administrateur de la Bretagne, sans autres limites du pouvoir qui luy étoit donné, si non qu'il prendroit les avis du Seigneur de Condom, & que ce Seigneur luy succéderoit en cas qu'il mourût.

La mort de ce Prince rompit les Conférences, & convainquit le Conseil de France de la faute qu'il avoit commise, en empêchant la Trimouille d'assiéger Rennes. On n'avoit pû celer à son Armée que l'on travailloit a la Paix, & cet avis l'avoit si généralement dissipée, qu'a peine en restoit-il la cinquième ou sixième partie.

L'Armée des Bretons luy étoit aussi devenue égale : on leur avoit donné le temps de revenir de leur consternation. Il n'y avoit plus d'apparence de remporter aucun des avantages dont on avoit été assuré par la Bataille de S. Aubin ; & la Guerre

* Ce Testament est dans le trésor des Chartres.

1488.

re qu'on auroit pû finir après cette Bataille , fût devenue longue & difficile à terminer , à cause qu'il n'y avoit point de Souverain dans l'Europe , qui par zele , ou par intérêt n'entrât dans la querelle des deux filles que le Duc de Bretagne avoit laiffées. Le Maréchal de Rieux haïffoit alors la France à proportion qu'il l'avoit autrefois aimée , parce qu'elle l'avoit vaincu , & qu'elle avoit fait raser jufqu'aux fondemens la Fortrefle d'Ancenis. Il fe flatoit que l'on parleroit éternellement de la vengeance qu'il en auroit tirée , s'il l'empêchoit de s'aggrandir de la Bretagne ; & il luy importoit peu que la reputation fût bien établie pourveu qu'elle fût grande.

On a vu que le Roy de France Charles Huit , le Roy des Romains Maximilien , le Duc d'Orleans & le Seigneur d'Albret prétendoient au Duché de Bretagne par leur Mariage avec l'aînée des deux Princeffes qui en étoient heritieres , & le Maréchal de Rieux ne le feroit point assez vengé en la refusant au Roy Tres-Chrétien. Il vouloit de plus la donner à fon plus grand Ennemy ; & ce fût par cette feule confideration , qu'il négligea le Duc d'Orleans , de qui l'humeur luy paroifloit d'ailleurs fi douce , qu'il ne le jugeoit pas capable de reflentiment pour l'injure qu'il luy feroit. Le Seigneur d'Albret n'étoit pas de même dans l'opinion de ce Maréchal ; mais la Princeffe de Bretagne s'étoit expliquée autant que la bien-féance de fon fexe le pouvoit permettre , qu'elle ne vouloit point de luy. Elle demouroit d'accord que fon pere la luy avoit promise par écrit , mais elle oppofoit à cela que le Duc fon pere , dont tout le monde fçavoit que l'efprit étoit fort diminué les dernieres années de fa vie , y avoit été porté par des confiderations qui fe trouvoient alors toutes puiffantes à fon égard. Que la Comteffe de Laval avoit eu tant de credit
fur

sur luy, qu'il ne la refusoit jamais, pourveu qu'elle ne se relâchat pas de le solliciter. Que cette Dame ne s'étoit pas contentée de luy parler pour le Seigneur d'Albret son frere; mais que de plus elle l'avoit importuné; & que le Duc lassé de l'oïr parler toujours d'une même chose, l'avoit renvoyé à son Conseil: Qu'elle y avoit promis que toutes les forces non-seulement de la Gascogne, mais encore de la Navarre, de la Castille & de l'Arragon passeroient en Bretagne pour la protéger: cependant il n'étoit venu que trois cent Espagnols; & ce petit nombre n'avoit pas empêché que la Bataille de S. Aubin n'eût été perdue. La Princesse de Bretagne adjoûtoit qu'encore qu'elle fût alors soumise à l'autorité paternelle, elle n'avoit pas laissé de protester contre la disposition de sa personne en faveur du Seigneur d'Albret, & que les actes en avoient été signifiés tant au Duc son pere, qu'à luy: Et qu'il étoit contre la bien-seance, & peut-être encore contre les interêts de la Bretagne que la plus riche heritiere de la Chrétienté épousât un homme veuf, tres-laid, chargé d'enfans * & déjà grand pere.

Il ne restoit donc plus au sens du Maréchal de Rieux, que Maximilien d'Autriche, veuf à la verité, mais d'ailleurs plus convenable que les autres. Il n'avoit qu'un fils fort delicat, * qui n'étoit pas encore quitté des incommoditez de la jeunesse, il y avoit beaucoup d'apparence qu'il ne vivroit pas long-tems, & laisseroit à la posterité de l'heritiere de Bretagne le chemin ouvert pour succeder aux Etats & aux prétentions de la Maison d'Autriche à l'Empire. Il étoit le Prince le mieux fait de son temps, & par là préférable en la plus agreable des manieres à Charles Huit & au Seigneur d'Albret, fort disgraciez de leurs personnes. Enfin il n'avoit encore que trente ans.

* Il en avoit douze vivans.

* Philippe d'Autriche heritier des Pays-bas du côté de sa mere,

1488.

& il l'emportoit encore par là sur le Seigneur d'Albret qui en avoit quarante , & sur Charles Huit qui n'en ayant que dix-huit paroïssoit trop jeune. Mais les motifs les plus apparens ne sont pas toujours ceux qui déterminent aux grandes entreprises ; & le Maréchal de Rieux agissoit principalement en veüe d'une ressource qu'il croyoit trouver en Maximilien , & qui n'y étoit pourtant pas. On a remarqué que l'Empereur Frédéric Trois son pere étoit le plus ménager des hommes , & que son épargne étoit honteuse à sa qualité : Qu'il aimoit fort à recevoir des presents , & qu'il n'en faisoit jamais. Cette lezine pratiquée avec une extrême exactitude durant cinquante ans d'Empire , avoit convaincu les Estrangers aussi-bien que les Allemans , qu'il avoit d'immenses richesses.

Le Maérchal de Rieux s'imagina qu'il seroit ravy d'en employer une partie pour mettre la Bretagne dans la Maison ; & comme les meilleurs esprits aident à se tromper eux-mêmes dans les choses qu'ils désirent avec excès , ce Maréchal esperoit que Frédéric deviendrait liberal pour faire épouser en secondes noces à Maximilien une heritiere , quoy-qu'il ne luy eût rien donné pour en épouser en premieres noces une qui avoit été celle de Bourgogne , parce qu'il supposoit qu'il se seroit corrigé de sa faute par les inconveniens qui en étoient arrivez. Et de fait personne ne pouvoit douter que le Roy Louïs Onze ne se fût jamais emparé du Duché & du Comté de Bourgogne ni de l'Artois , si Maximilien eût eü de l'argent pour luy opposer des Troupes égales. Ainsi le Maréchal de Rieux envoya à Maximilien des personnes de creance ; qui l'assurerent qu'il pouvoit venir en Bretagne pour en épouser l'heritiere ; & qu'on ne luy demandoit autre chose si non qu'il y parût en équipage d'un Prince de

de son rang. Son Contrat de mariage avec cette Princesse fut dressé : * mais lorsqu'il pressa l'Empereur son pere de luy donner des Troupes suffisantes pour chasser de Bretagne les François, & pour recouvrer les Places qu'ils y avoient occupées : il luy repartit décisivement qu'il ne falloit pas acheter si cher une seconde femme. Que ce seroit là témoigner trop d'empressement ; & que comme Maximilien avoit conservé les Pays-Bas sans qu'il en coûtât un sol à la Maison d'Autriche, Dieu & son bon Ange l'assisteroient de même à se mettre en possession de la Bretagne & à s'y maintenir.

1488.

* Il est dans les Archives de Rennes.

Maximilien n'approuva pas le conseil de son pere, & se dispensa de le suivre. Il ne présuma pas assez de sa bonne fortune pour croire que les Bretons le receussent à bras ouverts ; nonobstant qu'il fût seul, & qu'ils luy fissent dès le lendemain épouser leur heritiere comme les Flamans avoient fait onze ans auparavant. Il essaya donc de sauver sa réputation en caressant les Députez de Bretagne, en les divertissant à leur maniere ; c'est à dire par des festins, en leur faisant accroire que sa presence étoit alors nécessaire en Allemagne pour y lever plutôt l'Armée dont ils avoient besoin, en leur promettant de les suivre de près, & en envoyant avec eux le plus considerable Seigneur d'Autriche, Valsurg Polayne, sous pretexte qu'il étoit de la dignité d'un Roy des Romains comme luy, de se marier par Procureur, avant que d'aller en personne accomplir le Mariage. Cet expedient réussit d'abord ; & les Bretons quoy que mécontents du retour de leurs Députez sans Armée prirent en bonne part les excuses de Maximilien, & receurent pour autant de veritez les mensonges que Polayne leur débita. Cet Allemand épousa la Princesse de Bretagne dans l'Eglise Cathedrale de Rennes, &

1483.

il ne parut jamais d'une manière si visible, que Maximilien s'étoit opposé à son bonheur, puis-que tous ceux qui se trouverent au Mariage de la Princesse par Procureur, avouerent que s'il fut venu luy-même, les Bretons étoient si-bien disposés à son égard, qu'ils eussent consenty qu'il l'épousât en personne. La Cour de France fut alarmée de la nouvelle qu'elle en eût; & le Comte de Longueville y fit des réflexions dont tout autre que luy n'étoit pas capable: il s'étoit sauvé de la Bataille de S. Aubin par l'adresse & par la valeur de son Ecuyer nommé d'Anneau; & dès qu'il eut appris que la Duchesse de Bourbon n'estimant pas que le Duc d'Orleans fut assez en seureté dans le Château de Lusignan, l'avoit fait transférer, ou mettre dans la grosse Tour de Bourges, il perdit l'espérance de le tirer autrement de ses mains que par la voye de la négociation. Il présupposa de plus qu'elle ne le délivrerait jamais, qu'il ne renoncât d'épouser la Princesse de Bretagne; & cela suppose tout ce qui restoit à faire pour le Duc d'Orleans & pour son party, étoit de se joindre avec le Roy pour supplanter Maximilien, & de rendre un service à la Patrie, qui mériterait la liberté de ce Duc & de ses amis. Le Comte de Longueville forma ce dessein si grand & si difficile; & voycy les voyes par lesquelles il l'exécuta. Il avoit acquis une entière créance auprès du Maréchal de Ricux, qui ne luy celloit rien d'important. Ce Maréchal luy dit un jour en secret que le motif qu'il avoit eu de rechercher l'Alliance de Maximilien pour sa pupille * n'étoit pas pour la conclure, mais seulement pour obliger par cette opposition le Conseil du Roy Charles Huit à des conditions plus avantageuses à la Noblesse de Bretagne, dans la réunion de cette Province au Royaume de France. Ce pas étoit glis-

* La Duchesse de Bretagne.

glissant, & le Comte de Longueville en prit occasion de représenter au Maréchal de Rieux qu'il s'étoit embarrassé dans une affaire qui iroit plus loin qu'il ne pensoit: Que la Duchesse de Bretagne étoit femme de Maximilien, & que si ce Prince ne pouvant lever d'Armée en Allemagne, ni la conduire en Bretagne, se hazardoit de venir seul, les Bretons ne pourroient sans violer le droit des gens, ni l'empêcher d'accomplir son Mariage, ni se dispenser de le reconnoître ensuite pour Maître: Que cependant la Bretagne seroit éternellement malheureuse, & ne verroit jamais finir la Guerre qui y avoit commencée: Que les Pays-bas avoient reconnu par une triste expérience combien il leur étoit préjudiciable d'avoir passé sous une autre domination que celle des Princes de la Maison Royale de France, & que puisque la Bretagne suivoit leur exemple, elle devoit s'attendre à un semblable repentir: Qu'elle en auroit des raisons que les Pais-bas n'avoient point eus, & que les Flamans avoient eu lieu de croire que leur Pais étant limitrophe de l'Allemagne, ils en tireroient par le crédit de Maximilien autant de secours qu'ils en auroient besoin. Cependant ils en avoient si peu reçu, que la France avoit pris sur eux les deux Provinces de Bourgogne, & celle d'Artois qui leur étoient d'autant plus importantes, qu'elles les couvroient par les endroits qu'ils avoient le plus à craindre: Que la Bretagne ne pouvoit raisonnablement concevoir de semblables espérances, puisque d'un côté elle se trouvoit tellement environnée des Provinces immédiatement sujettes à la Monarchie Française que les Allemans & les Flamans n'y pouvoient entrer que par Mer, & d'un autre côté les secours de cette nature étoient trois fois plus que ceux qui venoient par Terre: Que Maximilien n'avoit pas

1488.

de quoy fournir à une telle dépense, sur tout s'il étoit nécessaire de la continuer, & que l'Empereur son pere par son avarice n'étoit pas capable de se faire autant de violence qu'il en falloit pour y survenir: Que les François au contraire feroient commodement passer des Troupes en Bretagne, qu'ils les introduiroient dans le centre de cette Province à la faveur des places qu'ils y tenoient: Qu'ils les y feroient subsister en partie par le moyen de ces places, & qu'ils ne se desisteroient pas de leur conquête qu'ils ne l'eussent achevée: Qu'en ce cas la rigueur implacable du droit des gens voudroit que les vaincus perdissent tous leurs privileges, & que le Maréchal de Rieux, & le reste de la principale Noblesse de Bretagne, ne seroient pas de meilleure condition que les païsans. Au lieu qu'en accordant leur Duchesse au Roy Charles Huit ils se maintiendroient dans leur ancien état: ils pourroient augmenter leurs privileges: ils n'auroient plus à défendre que leurs cotes, le reste de leur Province étant inaccessible aux étrangers, & ils exempteroient leur patrie de devenir le Théâtre de la Guerre.

Le Maréchal de Rieux fut ébranlé par la force de ces raisons & le Comte de Longueville en ajouta une autre, qui acheva de le déterminer. Il avoit été le principal instrument de l'alliance avec Maximilien, & il y avoit porté les Bretons par la promesse d'un secours proportionné à leur besoin. Toutes les apparences conspiraient néanmoins à faire croire que ce secours leur manqueroit; & qu'aussi-tôt qu'ils s'en apercevraient, ils s'en vengeroient indubitablement sur le Maréchal de Rieux.

L'unique moyen d'éviter cet inconvenient consistoit à profiter de l'absence de Maximilien à traiter avec Charles Huit: à recevoir sa Ma-
jesté

jesté Tres Chrétienne dans Rennes: à luy faire épouser la Duchesse de Bretagne, après avoir persuadé les Bretons que son mariage avec l'Archiduc Maximilien n'étoit pas valable; & a les obliger au li tôt que le Roy l'auroit épousée de luy prêter & a elle un nouveau serment de fidélité. Personne n'étoit plus propre à cette négociation que le Comte de Longueville. Le Maréchal de Rieux l'en pria, & il s'en chargea avec d'autant plus de joye, que ce lui devoit être un moyen de procurer la liberté au Duc d'Orleans. Il n'étoit point si mal avec la Duchesse de Bourbon, qu'il n'eût conservé un commerce de lettres avec elle; & il luy représenta en la maniere qu'il jugeoit la plus efficace, qu'elle se couvrirait d'une faute irreparable, si durant son administration, la Bretagne échappoit à la France; & que cependant il sembloit que la fille aînée de Louis Onze fut dans le même aveuglement dont ce Prince avoit été frappé; puisque comme il avoit été cause que les Pays bas estoient tombez sous la domination de la Maison d'Autriche, par le premier Mariage de Maximilien, elle y feroit entrer la Bretagne par le second: Que tout le mal étoit arrivé de ce qu'elle avoit trop poussé le party du Duc d'Orleans: Que ce party avoit été abbatu à Saint Aubin: Qu'il n'étoit plus capable de nuire, mais qu'il pouvoit beaucoup servir: que la jeune Duchesse de Bretagne étoit irritée de ce que le Roy avoit eu recours aux Armes pour la posséder; & qu'avant toute autre chose, il falloit trouver le moyen de l'appaiser: Qu'aucun n'y seroit si propre que le Duc d'Orleans, dont la generosité étoit si connue, qu'on ne hazarderoit rien en luy commettant une affaire si delicate: Que si la Duchesse de Bourbon vouloit, le Comte de Longueville se promettoit de le disposer non-seulement à renoncer en faveur

1488.

du Roy à la Duchesse de Bretagne, mais encore à tourner de sorte l'esprit de cette Princesse, qu'elle épouserait Sa Majesté: que pour cela il n'y avoit pas d'autre précaution à prendre que d'engager le Duc d'Orleans par écrit & par serment, & de luy déclarer avant que de le mettre en liberté qu'on ne le delivroit qu'à cette condition, & qu'après cela le Comte de Longueville se chargeoit du reste. La Duchesse de Bourbon eût de la peine à s'imaginer que le Comte de Longueville agit sincèrement, & que ses propositions ne fussent pas chimeriques. Elle ne doutoit pas que le Duc d'Orleans n'aimât la Duchesse de Bretagne & qu'il n'en fut aimé: qu'il ne promît tout ce qu'on exigeroit de luy pour sortir de prison & pour revoir la Maistresse; sauf à deliberer après s'il tiendrait parole ou non. Elle supposoit encore que quand il seroit aussi honnête homme que le Comte de Longueville le dépeignoit, & dans la disposition actuelle de servir le Roy auprès de la Duchesse de Bretagne, la vue de cette Princesse luy feroit oublier sa resolution & ses sermens, & luy inspireroit pour excuser son infidélité cette défaite si commune aux Amans, qu'on n'avoit pu l'obliger à ce qui n'étoit pas en son pouvoir. Mais nonobstant ces conjectures qui passoient presque pour convaincantes dans l'esprit de la Duchesse de Bourbon, elle conçût qu'il étoit si préjudiciable pour le Royaume de France, que Maximilien épousât les deux principales Feudataires l'une après l'autre, qu'elle estima que ce seroit un bien que le Duc d'Orleans mis en liberté retournât à Rennes auprès de la Duchesse de Bretagne, afin de lui donner de l'aversion pour Maximilien, qui s'étoit contenté de l'épouser par Procureur, & ne se hâtoit pas de venir luy-même achever son mariage: Que quand même le Duc d'Orleans trahi-

trahiroit le Roy son Maître & le supplanteroit, en ce cas la Bretagne ne sortiroit pas de la Maison Royale, & pourroit être réunie au Royaume de France, par l'avenement à la Couronne de ce Duc, qui en étoit héritier presomptif. La jeune Princesse de Bretagne mourut alors, & cet accident confirma la Duchesse de Bourbon dans son opinion. Elle consentit que le Comte de Longueville eût un commerce libre avec le Duc d'Orléans, & ce Comte s'en prévalut pour remontrer à son Cousin qu'il languissoit depuis près de trois ans dans une misérable prison, & qu'il avoit assez éprouvé en essayant tant de fois en vain de se sauver, que Dieu seul étoit capable de l'en tirer contre le gré de la Duchesse de Bourbon qui l'y tenoit : Qu'elle offroit de l'enlargir à condition qu'il servît le Roy auprès de la Duchesse de Bretagne, & qu'à la vérité ce ministère étoit dur, mais que si le Duc se donnoit la peine de l'examiner du bon côté il ne le trouveroit pas si difficile & ne se feroit pas tant de violence qu'il croyoit pour s'en bien acquitter. Qu'il devoit d'abord supposer pour principe qu'en persistant dans la délicatesse en matière d'amour, ni le Roy ni luy n'épouseront la Duchesse de Bretagne, & que Maximilien acheveroit de l'enlever à l'un & à l'autre : Que les bons François n'en scauroient pas de mauvais gré à Sa Majesté, qui n'auroit rien négligé de ce qu'elle auroit pu pour l'empêcher, & que toute leur aversion se tourneroit contre le Duc d'Orléans, qui n'auroit pas rendu à sa patrie & à son Maître l'Office qu'il leur devoit : Qu'au lieu de penser désormais à le délivrer, on seroit ravi qu'il expiât son crime par une longue & rude captivité, & personne ne le plaindrait dans la misère : Qu'au contraire, il feroit une action héroïque en préférant sa patrie à son amour, & que ce pen-

1490.

dant il y trouveroit mieux & plutôt son compte: Qu'il n'y avoit point de proportion entre les temperamens de Charles Huit & de la Duchesse de Bretagne; & que la complexion de cette Princesse étant extraordinairement robuste, & celle du Roi se trouvant trop foible pour une si belle Princesse, leur union ne seroit pas de longue durée, & Charles mourant épuisé, laisseroit au Duc d'Orleans la Couronne, & sa femme.

Les raisons du Comte de Longueville étoient si subtiles, que le Duc d'Orleans ne s'en laissa convaincre que par ce qu'il ne pouvoit faire autrement dans la déplorable conjoncture de ses affaires, sans passer pour avoir perdu le jugement. Il se plaignit de sa mauvaise fortune: il en accusa les astres & les autres causes semblables qui n'y avoient aucune part: il protesta long-temps qu'il ne se sentoît pas capable de tenir la parole qu'on exigeoit de lui; mais enfin il la donna, & fit voir en l'observant avec une extrême exactitude, que souvent les amans sont plus maîtres d'eux qu'ils ne pensent; & qu'ils ne disent. On le tira de la Tour de Bourges: on lui donna un équipage convenable à sa naissance & à la Commission qu'il avoit acceptée: & on l'envoya à Rennes au mois d'Octobre mille quatre cens quatre vingt-dix. Il y fut reçu avec beaucoup de pompe & de joye; & après que le Comte de Longueville & le Maréchal de Rieux l'eurent confirmé dans le dessein de suspendre au moins son amour s'il ne pouvoit l'étouffer, il parut auprès de la Duchesse de Bretagne en posture d'un inconstant qui la recherchoit pour un autre. Il la trouva mécontente des longueurs affectées de Maximilien, & plus irritée de la manière des François qui avoient rompu la trêve à la mort de son pere,

re, que dégoûtée de la personne du Roi. Elle ne s'offensa pas de ce que le Duc d'Orléans, sembloit n'être plus affectionné pour elle, soit qu'elle eut aperçu l'extrême violence qu'il se faisoit en la dissimulant, ou qu'elle fut devenue fiere en le voyant Duchesse, jusqu'à ne pas souffrir qu'un Prince qui n'étoit ni souverain ni assuré de l'être, osât prétendre de l'épouser. Elle ne le traita qu'en qualité de parent, d'Ambassadeur extraordinaire, & de premier Prince du sang Royal de France; & elle le renvoya à son Conseil, qui ayant été déjà persuadé par le Comte de Longueville & par le Maréchal de Rieux, ne retarda pas beaucoup la conclusion de l'affaire dont il s'agissoit. On convint en peu de jours que le Roi renvoyeroit la Princesse Marguerite d'Autriche à Maximilien son pere, & que pour reparer l'injure faite aux Bretons en entrant en Armes dans leur Pays, Sa Majesté leur confieroit la Garde de sa personne: Qu'elle viendrait avec sa seule Cour & sans Armes à Rennes, & qu'elle y épouseroit la Duchesse après avoir juré de conserver les privilèges de la Bretagne dans toute leur étendue. Mais après que le Duc d'Orléans & le Comte de Longueville eurent accordé aux Bretons tout ce qu'ils pouvoient raisonnablement souhaiter, les Bretons passerent à leur tour deux articles qui ne pouvoient être plus importants à la France, & ce fut principalement en ce point, que le Comte de Longueville tint parole au Duc d'Orléans. Le premier article fut que si la Duchesse mourroit sans enfans avant le Roi, la Bretagne demeureroit unie au Royaume de France, comme lui ayant été incorporée par une donation de cette Princesse en consideration de son Mariage: & le second, qu'en cas que Charles Huit mourût sans enfans

1490.

* Dans le
Traité de
Rennes.
1490.

1490.

avant la Duchesse, elle épouserait son successeur.

Il n'y avoit pas de moment à perdre pour l'exécution de ce Traité ; & Marguerite d'Autriche qui n'avoit pas encore neuf ans accomplis, fut renvoyée en Flandres. Le Roy demeura d'accord de l'avoir épousée ; & la dissolution de son Mariage avec Sa Majesté, quoy que disent les Historiens, ne fut fondée ni sur le bas âge des parties, ni sur le défaut de consentement, ni sur ce que Louis Onze n'avoit pas laissé à son fils le choix d'une autre femme. Les Actes qui en restent ne font mention que d'un fait d'autant moins contestable, qu'il étoit de notoriété publique. Il consistoit en ce que Maximilien, par un caprice dont il seroit mal aisé de deviner la véritable cause, non seulement n'avoit jamais agréé que sa fille fut Reine de France, mais encore s'y étoit obstinément opposé. C'avoit été les Flamans, selon quelques Auteurs, ou ceux du Grand seulement, suivant d'autres, qui s'étoient emparez de la Princesse Marguerite, lorsqu'elle étoit encore à la mam-melle ; qui l'avoient mariée avec le Dauphin de France sur la recherche du Roy Louis Onze pour son fils : Qui avoient dressé le Contrat de Mariage de cette Princesse, & qui l'avoient ensuite mise entre les mains des Ambassadeurs François destinez pour la conduire à Paris, où elle devoit être élevée auprès du Dauphin son mary.

1491.

Charles Huit n'arriva à Rennes que vers le milieu de Decembre mil quatre cent quatre-vingt-onze ; quoy que disent au contraire les Historiens du temps, qui mettent son Mariage avec la Duchesse de Bretaigne deux ans auparavant, & veulent que le Duc d'Orleans fut encore en prison. Il les faut redresser par la dernière négocia-

station de ce Prince à Rennes, & par l'Original du contract * qui se voit encore. Il fut passé à Langais en Touraine, & il est daté du six de Decembre mil quatre cent quatre vingt-onze. Les Bretons n'auroient pas consenti que les Noces eussent été faites auparavant, & dans toutes les apparences, il les précéda pour le moins de huit jours.

1491.
* Dans la
Chancel-
lerie de
Bretagne.

La Duchesse de Bourbon accomplit de cette sorte par le moyen du Comte de Longueville la grande affaire qui devoit immortaliser sa Régence; & ce Prince qui en avoit été le principal instrument, attendoit une récompense proportionnée à l'importance du service qu'il avoit rendu, lors qu'étant monté peu de jours après à cheval pour prendre l'air à la campagne, il fut frappé d'une apoplexie dont il mourut à l'instant.

Les Auteurs conviennent assez que le mariage de Charles Huit, avec la Duchesse de Bretagne, fut fait le seize de Decembre, quoy qu'ils ne conviennent pas de l'année, & ils ajoutent que la Duchesse de Bourbon qui avoit auparavant obtenu de la Cour de Rome, une double dispense qui rompoit les Mariages de Charles Huit avec Marguerite d'Autriche, & de la Duchesse de Bretagne avec Maximilien, mit en usage le dernier raffinement de la prudence, en obligeant par argent, ou par d'autres voyes legitimes, ceux qui avoient des droits & des prétentions sur la Bretagne d'y renoncer en faveur du Royaume de France. Le Prince d'Orange étoit fils de Catherine de Breux, sœur de François Premier du Nom, & quoi qu'il n'eût encore raison de contester le Duché de Bretagne à la nouvelle Reine de France, il pouvoit protester de nullité contre l'article du Mariage de cette Princesse, qui renou-

1491.

son Etat à la Couronne de France , en cas qu'elle mourût sans enfans , parce que cet article ne pouvoit avoir aucune force au prejudice de ceux que la nature & la loy appelloient à la succession de leur cousine , s'ils devenoient les plus proches heritiers : veu principalement qu'on ne les avoit , ni appellez au Contrat , ni sommés de l'approuver. Ainsi la Duchesse de Bourbon crut devoir mettre le Prince d'Orange hors d'intérêts , & tira de lui une renonciation en bonne forme aux pretentions qu'il avoit sur la Bretagne. Elle en obtint à meilleur marché une seconde de Jean fils aîné du Seigneur d'Albret , qui avoit espousé Catherine de Foix Reine de Navarre. Ce Jean étoit fils de l'heritiere de Pentievre ; & comme il pouvoit exciter un jour dans la Bretagne une Guerre civile aussi longue & aussi difficile à terminer qu'avoit été celle du Comte de Monfort & de Charles de Blois ; on lui donna quelques Terres proches de celles qu'il possédoit en Guienne. Mais la Duchesse de Bourbon ne se mit pas tant en peine de satisfaire la Maison de Rohan sur les pretentions qu'elle avoit à la Bretagne. Le Vicomte de Rohan qui en étoit alors le Chef avoit épousé Marie , seconde fille du Duc François Premier , & sœur de Marguerite femme de François second Duc de Bretagne , Pere de la Reine de France. Mais comme la femme n'étoit que cadete , & que par conséquent elle étoit excluse de la succession de Bretagne , tant que la posterité de la sœur aînée subsisteroit , la Duchesse de Bourbon ne fit point assez de cas de ses pretentions pour les acquiescer. Et de fait lors que le même Vicomte de Rohan pressa le Roi Louis Douze qui avoit épousé la veuve de Charles Huit de lui rendre justice sur les Biens Allodiaux qu'il disoit lui être deûs en Bretagne ; Louis eut la bon-

té de nommer des Arbitres agreables au Vicomte, qui examinerent son droit avec une extrême exactitude, & lui firent tout d'une voix perdre son procez.

Maximilien qui perdoit la Bretagne en partie par sa faute, & en partie par l'avarice de son pere, n'osa s'en plaindre directement, de peur de s'exposer à la raillerie publique. Il prit par un autre endroit l'injure qu'il pretendoit avoir reçue, & il fit par les Ambassadeurs & par ses Emisaires un étrange bruit dans toutes les Cours de l'Europe contre Charles Huit. Il l'accusa d'avoir violé le droit des gens en renvoyant sa fille: Mais il ne le persuada qu'au seul Roi d'Angleterre. On a vu que Henri Sept étoit redevable de sa Couronne au Roi Charles Huit qui lui avoit fourni une flotte d'argent, & des troupes, avec quoi il avoit défait & tué Richard Trois, mais plusieurs Roys ont prétendu dans tous les temps que ce qu'ils devoient à leurs Monarchies, les dispensoit de quelques obligations qu'ils eussent auparavant contractées, pourveu qu'elle y fût tant soit peu contraire. Henri avoit demeuré long-temps en Bretagne & en connoissoit l'importance: Il étoit convaincu que l'Angleterre n'auroit rien à craindre des François, tant que cette Province demeureroit sous un Duc; mais qu'aussi tôt qu'elle seroit reunie au reste de leur Royaume, ils s'accoutumeroient à la marine par le nombre & par la commodité des ports qu'ils auroient sur l'Océan, & en disputeroient l'empire aux Anglois. Il n'en falut pas davantage, pour rendre Henri Sept ingrat & infidèle. Il traita avec Maximilien: Il convint d'assiéger Boulogne, & de faire de cette sorte une diversion capable de rappeler de Bretagne les Armes Françaises, pourveu que le même jour qu'il

1491. investiroit cette Place, ou le lendemain au plus tard, Maximilien le vint joindre en personne, & lui menât une Armée de vingt, ou pour le moins de quinze mille hommes

Les Historiens François ménagent ici mieux la reputation de Henri Sept, que les Anglois, & l'excusent d'un crime dont il est bien malaisé de la garantir. Ils prétendent, que ce Prince étoit tout à fait bien disposé à l'égard de la France, & qu'il reconnoissoit l'obligation singulière qu'il avoit au Roi Charles Huit. Que s'il eût été libre non seulement il ne fût point entré dans la querelle de Maximilien, mais encore il auroit joint contre lui ses Armées à celles des François, & que les Anglois toujours prêts à profiter des occasions de recouvrer la Normandie & la Guyenne, & sollicitez par les Flamans, qui ne disoient pas avec moins de passion, de recouvrer l'Artois dont il se vouloient couvrir du côté de la Picardie, contraigneroient leur Roi de rompre avec son bien-facteur: Que Henri réduit à la dure nécessité d'essuyer une révolte générale de ses sujets, ou de passer la mer en personne pour les intérêts de Maximilien, avoit fait ce que l'on devoit s'attendre d'un grand politique, de qui l'habilité naturelle avoit été également exercée par la bonne & par la mauvaise fortune: Qu'il avoit choisi le moindre des deux maux qui ne pouvoient être tous deux évitez, & que détournant le premier qui pressoit le plus, & que toute la prudence humaine n'étoit pas capable d'éviter; il s'étoit exposé au second qu'il prévoyoit devoir bien-tôt cesser par l'inconstance des Anglois, ou par leur lassitude de la Guerre: Qu'il les avoit en effet menez devant Boulogne: Qu'il les y avoit laissez ennuyer, & que profitant du dégoût qu'ils témoignent pour la guerre, qu'ils avoient recherchée avec tant d'ardeur, il les avoit embarquez à leur priere, apres s'être delivré des plus terribles

ditique

ditieux d'entre eux, qu'un excès de courage avoit portez à vouloir attaquer la Place, dans les fosses de laquelle ils estoient demeurez. Mais ces circonstances ne se rapportent, ni avec celles qui sont dans l'olidore Virgite, ni avec celles qui se trouvent dans le Chancelier Bacon. Polidore, bien loin d'attribuer a Henri Sept la vertu de reconnaissance, le noircit de la plus horrible des ingrattitudes.

On a déjà vu que Marguerite de Somerset sa mere s'étoit exposée durant dix huit ans au danger continuél de perdre la vie pour l'amour de lui, en se tenant dans l'Azile de Westminster, & qu'elle étoit entrée, dans toutes les intrigues formées pour l'élever sur le Trône: Qu'elle ne s'étoit mariée, que pour lui donner un beau-pere capable de commander ses Armées, & ç'avoit été ce beau-pere qui lui avoit gagné la Bataille par laquelle il étoit devenu Roi. Cependant il ne se contenta pas de ne faire ni à l'un ni à l'autre aucune part de sa Grandeur, & de les laisser dans l'état où il les avoit trouvez a son événement a la Couronne. Il leur ôta de plus leurs biens, & les contraignit ainsi d'achever leur vie dans la langueur, pendant qu'il passoit la sienne dans l'Abondance. Bacon tout Panegyriste de Henri Sept qu'il est, ne veut pas qu'il ait agi dans la révolution de Bretagne d'une manière favorable aux François, ou du moins indifférente. Il rapporte au contraire que ce Prince la regarda avec des yeux qui ne pouvoient être plus jaloux, & qu'il n'oubliâ rien de ce qui servoit à la prévenir: Qu'il assembla son Parlement: Qu'il y fit à ce sujet la plus forte & la plus pathétique de ses harangues, qui est transmise dans cet Histoire, & qu'il obtint beaucoup plus d'argent de ses peuples, qu'aucun de ses predecesseurs n'en avoit tiré: Qu'il en leva une puissante Armée: Qu'il prit son temps pour investir Boulogne dans la conjuncture

1691.

joncture que les Troupes Françaises en étoient le plus éloignées ; & que si Maximilien lui eût tenu parole , les desolations de la France auroient recommencé dans l'excès qu'elles avoient été durant l'union des Rois d'Angleterre avec les Ducs de Bourgogne. Quoiqu'il en soit , Henri Sept descendit en Picardie malgré les oppositions de Creveœur - Descordes Gouverneur de Picardie & d'Artois , qui avoit ramassé les Troupes destinées à la garde de ces deux Provinces , pour s'opposer à son débarquement.

Les premiers efforts des Anglois étoient alors redoutables , & Boulogne fût d'abord extrêmement pressée , mais elle eut dans la suite du relâche , par la mes-intelligence qui survint entre les Ennemis. Maximilien avoit promis d'aller au Siège , & de remplir avec ses Flamans une partie des Lignes des Anglois. Mais il trouva mieux son compte d'un autre côté , & cela suffit pour lui faire manquer de parole. Louis Onze se desiant de la Bourgoigne d'Arras , qu'il n'avoit pû gagner ni par promesses ni par menaces , quoi qu'il n'y eût eu jamais de Prince qui réussît mieux que lui à se prévaloir des unes & des autres , avoit été contraint de les transplanter , & de les envoyer par Colonies en divers Royaumes : mais les ordres dont l'exécution dépend de divers Officiers subalternes , ne s'accomplissent presque jamais avec assez d'exactitude. Les Commissaires Deputez pour charger les habitans d'Arras , n'y avoient laissé qu'un des anciens ; cependant il eût autant valu qu'ils les y eussent tous laissés. C'étoit un Serrurier habile ; & capable de plus que de son Mé-
tier s'il s'y fût appliqué. Il ne s'étoit mêlé d'autre chose pendant que Louis Onze avoit vécu , parce qu'il avoit cru la vigilance du Roi trop grande pour être surprise , quoi que l'on machinât au contraire. Mais après la mort il n'avoit pas cru la Du-
chesse

chelle de Bourbon capable de tous les soins nécessaires pour conserver Arras. Il avoit formé le dessein de ramener cette ville à l'obéissance de l'Archiduc Philippe d'Autriche, fils de Marie de Bourgogne, & fait pour y parvenir divers voyages, à saint Omer, & à Aire seules Places de l'Artois, dont les François ne s'étoient pas encore emparez, & dont on n'avoit dû les mettre en possession qu'après que le Mariage de Charles Huit avec Marguerite d'Autriche seroit consommé; ce qui n'étoit plus en état d'arriver, puisque cette Princesse avoit été renvoyée à ses parens.

Maximilien étoit le plus accostable des hommes; & le Serrurier avoit eu moins de peine à l'aborder, & à l'entretenir du projet qu'il avoit formé, qu'à le convaincre qu'il pût réussir; & de fait il ne l'approuva qu'après qu'il sut que Descordes Gouverneur de cette Place, en avoit tiré la meilleure partie de la Garnison, pour aller au devant des Anglois. Les Soldats qu'on y avoit laissez ne suffisoient plus pour la garder, & par un sortoit de mal-heur qui n'étoit point ordinaire aux François, Corquelevain Lieutenant de Descordes sembloit être né pour montrer quelle différence il y a entre un tres-vaillant Soldat, & un tres-méchant Officier. Il affrontoit les plus grands dangers d'une manière aussi intrépide, que s'il ne les eût pas connus, & il ne s'étoit jamais excusé d'exécuter aucun ordre qu'il eût reçu, quelque téméraire qu'il lui parût: mais d'ailleurs il s'enivroit tous les jours, & il dormoit ensuite d'un sommeil si profond, qu'il n'étoit pas possible de le réveiller. Il devoit traiter ses Officiers Subalternes, & le temps en fut choisi pour le surprendre avec eux. Le Serrurier eut l'adresse de se faire montrer les Clefs d'une porte pour les imprimer dans de la cire: d'en forger de pareilles, & de les essayer sans être apperçu. Il corrom-

1491.

pit ensuite quinze ou vingt habitans de l'argent que Maximilien lui fournit, & convint de lui livrer la Place le jour du festin de Corquelevain, à condition : Qu'il feroit alors avancer les Troupes destinées pour aller joindre les Anglois devant Boulogne : Que lors qu'elles seroient arrivées à quelque distance d'Arras, deux des conjurez sortiroient pour les reconnoître : Que si la conjoncture étoit favorable ils le témoigneroient par un couplet de chanson qu'ils reciteroient ; & que si elle ne l'étoit pas, & que la conjuration fût découverte, ils l'exprimeroient par un autre couplet. Une petite indisposition survenue à Corquelevain fit différer son festin, mais elle ne déconcerta pas l'entreprise sur Arras, à cause que Maximilien qui trouvoit beaucoup mieux son compte à demeurer dans les Etats de son fils où il étoit en assurance, qu'à se morfondre devant Boulogne pour aider à prendre cette ville qui devoit appartenir aux Anglois, par le Traité qu'il avoit conclu avec eux, différoit toujours sous de nouveaux pretextes d'en sortir. Henri Sept lui envoyoit à toutes heures de nouveaux Conclaves ; & ni les uns ni les autres ne l'amenant point, les Seigneurs Anglois qui avoient été les plus empressés de rompre avec la France, s'en repentirent. Rien ne les obligeoit à déguiser leurs sentimens, & ils s'en expliquèrent d'une manière si publique, qu'elle vint aux oreilles de Descordes.

• Dans
les traités
qu'il fit
avec Hen-
ri,

Les Espions que ce Gouverneur de Picardie entretenoit auprès de Maximilien, n'avoient rien pénétré du dessein sur Arras, & c'étoit peut-être afin de les empêcher de s'en enquerir davantage, qu'on leur avoit fait une fausse confiance. On les avoit persuadés que la véritable raison qui empêchoit les Flamans de joindre les Anglois, étoit que Maximilien devoit beaucoup de montres à son Armée, & que si elle ne pressoit pas
d'en

d'en être payée, c'étoit à cause qu'elle se trouvoit dans un pays abondant où elle subsistoit à son aise; mais que si elle en sortoit pour entrer dans le Boulonois, comme les Anglois l'avoient ravagé, il faudroit qu'elle y recût de ses propres deniers: Ce qui la reduiroit à demander ce qui lui étoit dû, tant pour le passé que pour le présent; & si Maximilien qui ne la pouvoit satisfaire l'amusoit de belle paroles, elle se dissiperait. Descordes convaincu de la justesse de ce raisonnement, parce que les propositions sur lesquelles il étoit fondé lui paroissent évidentes, en informa Henri Sept, & lui persuada aisément l'impossibilité de prendre Boulogne. Il ajouta que les Anglois ne devoient pas s'obstiner plus long-temps au siege de cette Place, puisque Maximilien, leur Allié, qui en devoit former la moitié, leur manquoit de parole & n'étoit pas même en état de la tenir: Qu'il leur fournissoit ainsi un pretexte tres plausible pour se retirer avec honneur; & que de plus les François pour y contribuer offroient de payer aux Anglois, l'argent qu'ils avoient prêté au Duc de Bretagne durant la dernière Guerre qu'il avoit faite, & qu'ils rembourseroient encore Sa Majesté Angloise des frais de son voyage. Descordes ne s'avançoit pas jusques là sans ordre, & la Duchesse de Bourbon étoit bien informée que les Bretons supportoient avec beaucoup d'impatience, d'être immédiatement réunis au Royaume de France. Que ceux qui y avoient le plus contribué, étoient les premiers à s'en repentir; & que si les vaisseaux de Henri Sept descendoient en Bretagne, ils y exciteroient un soulèvement General. Elle avoit écrit à Descordes de ne rien épargner pour rompre la ligue des Anglois avec les Flamans, & pour renvoyer Henri Sept de là la mer, parce que Maximilien, que Sa Majesté

1491.

Angloise auroit abandonné , ne seroit plus à craindre. Henry Sept n'étoit pas tout à fait libre de rejeter une telle proposition , à cause que depuis son départ , il lui étoit survenu en Angleterre une affaire d'autant plus fâcheuse , qu'il n'avoit rien négligé de ce que la politique suggeroit pour la prévenir. Georges Duc de Gloucester , Frere des deux derniers Roys Edoüard Quatre & Richard Trois avoit laissé un fils âgé de cinq ans , nommé Edoüard Comte de Warvic : ce jeune Prince n'avoit point de droit à la Couronne au préjudice de la femme de Henry Sept , fille aînée d'Edoüard : cependant Henry Sept qui prévoyoit que la Maison d'Yorc ne le laisseroit jamais regner en paix , parce qu'il étoit de celle de Lancastre , son irreconciliable Ennemie , & qu'elle se serviroit de Warvic pour l'inquieter , s'étoit assuré de sa Personne , & l'avoit enfermé dans la Tour de Londres. Mais il ne détourna par cette injuste voye que la moitié de l'orage dont il étoit menacé.

Edoüard Quatre avoit plusieurs sœurs , dont l'une étoit veuve du dernier Duc de Bourgogne , & l'autre mere du Comte de Liestre. Ces Princesses qui avoient toutes deux du courage & de l'ambition , n'avoient pas plutôt vu emprisonner le Comte de Warvic leur neveu , qu'elles l'avoient jugé perdu , sur la présupposition que Henry Sept ne l'ôtoit des yeux des Anglois que pour les accoutumer insensiblement à ne penser plus à luy , & que lors qu'il les auroit disposés à n'en plus parler il s'en defferoit en secret. Elles comploterent là dessus de mettre Liestre à la Place de Warvic , & elles se servirent de cette ruse. Elle choisirent un jeune Anglois le plus semblable à Warvic qu'elles purent trouver : elles luy apprirent à le contrefaire ; &
après

après qu'elles le crurent suffisamment instruit elles le firent passer pour Varvic & le mirent à la tête d'une Armée, & d'un party capable de disputer la Couronne à Henry Sept, dans la resolution qu'après que la Maison de Lancastre seroit encore une fois déthrônée, si le véritable Varvic vivoit encore, il regneroit à condition de récompenser le faux Varvic du service qu'il luy auroit rendu; & s'il ne vivoit plus, on couronneroit Licesire aux mêmes conditions. Henry Sept venoit d'apprendre ces particularitez, lorsque Descordes luy parla par ordre de la Duchesse de Bourbon. Il avoit un extrême besoin de repasser au plutôt en Angleterre avec ce qui luy restoit de Troupes, & d'y porter de l'argent pour les payer, les Provinces de son Royaume n'étant plus assez tranquilles pour luy en fournir. On luy en offroit autant qu'il luy en faisoit; & comme il ne s'agissoit pour l'accepter que de mettre Maximilien dans tout son tort, il l'envoya sommer de venir presentement au Siege de Boulogne en execution du principal article de leur Traité, & il luy declara qu'en cas qu'il ne menât pas le lendemain son Armée à ce Siege, les Anglois s'accommoderoient le jour suivant avec la France & s'en retourneroient.

Maximilien ne répondit rien aux Herauts d'Angleterre, parce que d'un côté il n'avoit point d'excuse valable, & de l'autre il s'attendoit à surprendre Arras le quatrième jour suivant, puisque Corquelevain l'avoit marqué pour se divertir avec les Officiers de la Garnison. Les Anglois prirent pour refus le silence de Maximilien; & Henry Sept conclut son Traité avec Descordes. Il toucha l'argent des François: il remit entre leurs mains quelques Forts qu'il avoit

faits

9492.

faits autour de Boulogne , & il se rembarqua. Descordes ne l'eût pas plutôt veu mettre à la voile , qu'il retourna en diligence vers la Ville d'Arras , pour la renforcer des soldats qu'il en avoit tirez , mais il apprit à mi-chemin que cette Place étoit perdue pour la France. Corquelevain avoit hâté son festin sur la nouvelle du retour de Descordes , & aucun des Officiers de la Garnison n'y avoit manqué. On y avoit bû dans l'ex-cès , & les Conviez n'étoient plus en état de se deffendre quand il en fut besoin. Le Serrurier avoit mandé les Troupes de Maximilien , & il étoit lui-même sorti pour les reconnoître. Il les avoit fait entrer dans Arras , & elles étoient emparées du principal quartier de cette Ville avec peu de résistance , à cause que les Soldats François qu'elles y avoient trouvez , ne s'étoient point assez deffendus , faute de Commandans. Les Officiers avoient été presque tous pris dans leurs lits où ils dormoient profondement. Les Bourgeois souhaittoient avec tant de passion de changer de Maître , qu'aucun d'eux n'avoit pris les Armes. Ainsi les Troupes de Maximilien s'étoient saisis d'Arras , & les Domestiques de Corquelevain l'avoient transporté de la maison où il avoit son vin , dans le Château. On l'investit presque aussi tôt qu'il y fût entré ; & on ne le laissa en repos , que jusqu'au point du jour qu'on le somma de rendre le Château à l'heure-même , sur peine de la corde. On ne sçait s'il n'étoit pas encore revenu à son bon sens , ou s'il avoit été saisi de la peur immédiatement après que les fumées du vin avoient cessé de l'assoupir ; mais il est constant qu'il obéit à ses Ennemis , & que sa lâcheté fut d'autant plus signalée , que dans quatre ou cinq heures au plus tard Descordes lui auroit mené un secours capable de le dégager , & de sauver la place.

Maxi-

Maximilien avoit deffendu à ses soldats de piller Arras, mais il leur devoit plusieurs montres. Son indigence leur étoit connue, & ils sçavoient que s'ils ne profitoient de l'occasion qui se présentoit de se payer par leurs propres mains, ils seroient toute leur vie ses creanciers. Ils traitterent là-dessus Arras comme s'ils l'eussent emporté d'assaut; & toute la grace qu'ils lui firent, fut de la piller par methode. Les richesses qu'ils y trouverent, quoi qu'il y en eût autant que dans aucune autre Ville de Flandres, augmentèrent leur avarice au lieu de la satisfaire. Ils se promirent d'enlever la Ville capitale de la Picardie, avec la même facilité qu'ils avoient surpris celle d'Attois, & ils marcherent Enseignes déployées contre Amiens. Mais Descordes les avoit prévenus, & venoit d'entrer dans cette Place avec des Troupes plus que suffisantes pour la garder. Ils s'en aperçurent dès le premier assaut qu'ils y donnerent; & ceux des leurs qui se proposerent de monter sur les murailles par escalade, furent si généralement renversez, qu'à peine s'en sauva-t-il un ou deux. Le reste rebuté ne pensa qu'à la retraite; & la paix fut bien-tôt après concludë entre les François & les Flamans. Maximilien qui ne pouvoit par lui-même continuer la Guerre, choisit pour la terminer un expedient qui réussit au dela de ses esperances. Les Provinces des Pais-bas s'assemblerent à sa sollicitation dans Bruxelles par Députez, & résolurent d'envoyer tant en leur nom, qu'en celui de l'Archiduc Philippe d'Autriche leur Souverain, sans faire aucune mention de Maximilien son pere, une solennelle Ambassade au Roi Charles Huit, pour lui montrer l'original du dernier Traité de Louis Onze avec eux, & pour lui demander, que puisqu'il n'avoit pas jugé à propos de l'exécuter, & qu'il avoit renvoyé la

Pria-

Princesse Marguerite, il luy rendit au moins la Dot en l'état qu'elle se trouvoit. Ils ajoûterent que l'Archiduc & les Flamans consentiroient que les revenus des Comtes d'Artois & de Bourgogne qui lui étoient affectez, demeurassent à Sa Majesté pour la dédommager de la dépense qu'elle avoit faite pour entretenir la Princesse Marguerite. Les Députez des Pays bas s'adresserent immédiatement au Roi & à son Conseil, & représenterent fortement qu'on les avoit mortifiez autant qu'ils pouvoient l'être, en repudiant la Princesse Marguerite, sœur de l'Archiduc leur Maître, & que si on ajoûtoit à une si atroce injure l'injustice de retenir la Dot, toutes les Puissances de l'Europe auroient intérêt de se déclarer contre la France, & de la punir d'un tel attentat contre le droit des gens. Charles Huit étoit tendre de son naturel, & comparoissoit aisément aux afflictions qu'on luy représentoit avoir été faites par la violence du Roi son pere. Il n'avoit ni assez de lumiere, ni assez d'expérience pour connoître le préjudice qu'il feroit à son Etat, en abandonnant les Comtez de Bourgogne & d'Artois, qui étoient les deux endroits par où il avoit le plus à craindre. Briconnet & de Vers, les nouveaux favoris, cherchoient à faire montre de leur credit, en disposant leur Maître à deux restitutions pour lesquelles ils esperoient de l'Archiduc des présens considerables, & enfin l'autorité de la Duchesse de Bourbon commençoit à diminuer, parce que le Roi son frere se faisoit de ne pas gouverner immédiatement par lui-même. Ainsi cette Princesse ne pût empêcher la restitution de ces deux Comtez, ni même la différer jusqu'à ce que l'Archiduc eut réciproquement restitué à la France les Villes de l'Isle de Douay, d'Orchies, & les autres Places que ses Roys s'étoient autrefois réservées dans la Flandre & dans l'Artois, pour marquer leur sou-
verain-

veraineté sur ces deux Provinces , & pour en tenir les Comtes dans le devoir. Il passa dans le Conseil que la Dot de Marguerite d'Autriche seroit incessamment restituée , & elle le fut sans autre précaution de la part des François , qu'une réserve expresse de leurs prétentions sur les deux Comtez qu'ils rendoient actuellement , & sur les autres biens de la Maison de Bourgogne. Mais en récompense la Duchesse de Bourbon trouva moins de difficulté en l'affaire de Philippe de Comines , que l'on développe icy , parce qu'elle n'est pas assez nettement expliquée dans les mémoires. Lors que le Duc d'Orléans s'étoit retiré en Bretagne, il n'y avoit été suivi que par des hommes de main de son party : Les autres étoient demeurez pour le servir dans les Provinces , en les excitant à la revolte , & sur tout a la Cour, où ils observoient de près les desseins de la Duchesse de Bourbon , & les traversoient de tout leur pouvoir. Les plus considérables entre ceux cy , étoient deux Ecclesiastiques & autant d'hommes d'espée. Geofroy de Pompadour , Evêque de Périgueux , Prélat accredité dans son Diocèse , & dans les Provinces de Limosin & de Quercy ; Georges d'Amboise , Evêque d'Alby, qui paroissoit déjà capable du Ministère d'Etat , qu'il exerça depuis seul jusqu'à la mort, sous le Règne de Louis Douze. Busly d'Amboise frere de Georges, que les blessures receues dans la Guerre empêchoient de porter les Armes , & réduisoient a se mêler d'intrigue ou à demeurer oisif , & Philippe Comines. On ignore * absolument le motif qu'eut celui cy pour s'engager dans le parti contraire à la Duchesse de Bourbon, & tout ce qu'on en peut deviner de plus vrai-semblable , est qu'il avoit été trop bien a la Cour de Louis Onze , pour continuer sous l'administration de la Duchesse : que cette Princesse durant la vie de son pere , n'avoit eu aucune part dans les affaires. Quel-

* Les
pièces
produites
contre lui
dans le
proces de
Mrs Ver-
dun de r
le

1491.
lion n'en
d. sent
mot.

le manquoit d'expérience, & qu'elle prévoyoit que si elle se servoit d'abord de Comines, le public persua-
deroit de la suffisance extraordinaire de ce Gentil-
homme Flamand, & qui lui attribuoit déjà une
partie de ce que Louis Onze avoit fait de bon, quoi
qu'il ne doutât pas de l'habileté de ce Prince, s'i-
magineroit à plus forte raison qu'il luy seroit uni-
quement redevable de ce qu'il y auroit de meilleur
dans l'administration de la Duchesse. Il n'en falut
pas davantage pour l'éloigner des affaires. Mais il
n'y a point d'emploi dans la vie dont on souffre
plus impaïramment d'être privé, que celui-là. Co-
mines avoit exercé seize ans entiers par commission
ce qu'il y a de plus important dans les Charges des
quatre Secretaires d'Etat. Il étoit assez vigoureux,
quoi qu'il eût cinquante-cinq ans, pour ne se pas
lasser d'un si grand travail, & pour y survenir en-
core long temps. L'occasion étoit favorable pour
se signaler: il se connoissoit trop pour ignorer ce
qu'il valoit, & il n'étoit pas exempt d'ambition:
aussi le dépit de se voir inutile dans la conjoncture
où l'on avoit plus de besoin de luy, l'engagea dans
le parti qui promettoit de le faire rétablir, & de
se traiter avec la Duchesse de Bourbon qu'à cette
condition. Quoi qu'il en soit, Comines n'agit pas
long temps pour les intérêts du Duc d'Orléans,
sans être mal heureux ou trahi: On intercepta &
on porta à la Duchesse de Bourbon une de ses let-
tres qui fut déchiffrée. Elle s'adressoit au Duc
d'Orléans, & elle l'informoit que l'Evêque de Pe-
rigueux s'étoit assuré des Gentilshommes de la
Province, qui monteroient bien-tôt à cheval:
Que Georges d'Amboise tenoit en même dispo-
sition ceux de Languedoc: Que Busli d'Amboise,
qui n'étoit pas si infirme qu'il feignoit de l'être, les
commanderoit, & que la Duchesse seroit déposée
si elle ne prevenoit ce coup par une démission vo-
lontaire. La Duchesse de Bourbon ne concevoit
rien

rien de pire que le danger dont on la menaçoit, & il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Aussi Pompadour, Georges d'Amboise, Bussi & Comines furent arrêtez & mis en diverses prisons.

Comines comme le plus coupable fut enfermé huit mois dans une cage de fer, où il ne pouvoit ni presque se remuer, ni parler à qui que ce fût, ni lire, ni écrire; & ces quatre rigueurs lui étoient d'autant moins supportables, qu'il avoit été jusques là le plus laborieux des hommes de sa qualité. On délivra ces trois complices au bout des huit mois, parce qu'on y fût obligé par la trêve qui suivit la Bataille de Saint Aubin; Mais Comines fut excepté de l'Amnistie, quoi qu'il n'en soit fait aucune mention dans les articles * de cette suspension d'Armes: ce qui donna lieu de croire que ce fût par un article secret, dont la connoissance n'est pas venue jusques au temps présent. On renvoya son affaire au Parlement de Paris, qui l'instruisit dans les formes accoutumées *: On l'interrogea: on lui confronta des temoins: on ne le trouva ni tout à fait innocent, ni tout à fait coupable; & comme il n'y avoit jamais eu d'accusé qui se fût défendu avec tant d'adresse & de jugement que lui, on ne put le condamner dans les formes, qu'à perdre la quatrième partie de ses biens, qui seroit acquise & confisquée au Roi, & à demeurer en prison dix ans entiers, dans celle de ses maisons qu'il plairoit à Sa Majesté. On n'a point assez de lumière des affaires de ce temps-là pour déterminer positivement, si la Duchesse de Bourbon se laissa fléchir par les amis de Comines, ou si voyant que son administration lui échaperoit bientôt, parce que le Roi son frere vouloit absolument regner par lui-même, elle n'eût plus d'intérêts d'éloigner Comines de la Cour. Et il est certain qu'elle le fit décharger, & de donner la quatrième partie de ses

* Ils sont entre les Manuscrits de Betune.

* Dans le proces de Comines,

biens, & des dix années de prison, & qu'elle lui permit de revenir auprès du Roi. Mais il est rare de trouver des Dames qui se soient exemptées de commettre au moins une ou deux fautes notables, quand elles ont long-temps gouverné de grands Etats; & l'exemple de la Reine Blanche mere de S. Louis, en est une preuve convaincante.

La Duchesse de Bourbon n'acheva pas tout-à-fait son administration comme elle l'avait commencée, puisqu'elle se laissa surprendre par les artifices des Espagnols. Le Roi Ferdinand à qui le Pape venoit de donner le nom de Catholique, après avoir conquis sur les Mores le Royaume de Grenade, se proposa de recouvrer les Comtez de Roussillon, & de Cerdaigne, que le Roi Jean d'Arragon son pere avoit engagez au Roi Louis Onze, & ne le pouvant par la force, à cause que les François qui n'avoient plus d'ennemis l'auroient aisément repoussé dans ses Frontieres de Catalogne, il eut premierement recours à la voye de la negociation, à laquelle, si elle ne réussissoit pas, il résolut de substituer celle de gagner à quelque prix que ce fût, les personnes qu'il sçavoit avoir le plus de credit auprès du Roi Charles Huit. Il envoya en France une Ambassade qui representa que le Roi Louis Onze, n'avoit tenu les deux Comtez que par engagement, & que le contract d'acquisition le portoit en termes exprés: Qu'à la vérité le temps étoit expiré dans lequel ils devoient être retirés: mais que Charles Huit ne pouvoit en conscience profiter de cette espee de prescription, puisqu'elle n'étoit arrivée que dans la conjoncture, que Ferdinand fils unique & heritier du Roi Jean étoit occupé à faire la Guerre aux Mores du Royaume de Grenade, pour le bien de la Chrétienté. Que cette guerre avoit duré dix ans entiers, & ne venoit que de finir: Que si la moindre partie de l'argent que Ferdinand y avoit dé-

dépensé eût été employée à racheter les deux Comtez, elle y auroit suffi, & que puisque les François en avoient tiré cet avantage que leurs Frontières en étoient d'autant éloignées des Mahométans, il étoit juste qu'ils acceptassent leur remboursement.

Le Conseil de France répondit qu'il n'y avoit point de loix qui déclarât que la guerre contre les infidèles, empêchoit la prescription, & que quand il y en auroit, elle ne s'étendrait pas jusqu'à l'affaire dont il s'agissoit: Que Ferdinand n'avoit pas attaqué le Royaume de Grenade pour faire plaisir à la Chrestienté, ou que du moins ce n'avoit pas été là son principal dessein: Qu'il avoit pensé aux plus grands de ses intérêts, qui consistoit à renvoyer les Mores dans l'Afrique; & qu'il en avoit été assez bien recompensé par la conquête d'un Royaume, sans prétendre de plus que les François l'en dédommageassent: qu'au pis aller on ne les pouvoit obliger qu'à la pareille, à l'égard des Espagnols, & que si ceux cy leur vouloient prêter de l'argent & des Troupes, comme ils leur en avoient prêté, ils ne refuseroient pas de s'engager non seulement à aller chercher les infidèles de la mer, mais encore à mettre le siège devant Constantinople.

Les Ambassadeurs de Ferdinand, qui n'avoient rien à repliquer insisterent sur le peu de proportion des trois cent mille écus d'or, avec les deux Comtez dont la situation étoit inaccessible, la souveraineté sans prix, l'étendue vaste, & dont le revenu valoit presque l'intérêt de la somme de l'engagement, & les François reparurent que si l'on pesoit les circonstances favorables aux Espagnols, on devoit encore avoir égard à celles qui rendoient meilleure la condition de Roi Charles Huit: Que trois cent mille écus d'or, faisoient une somme si considérable qu'il n'en avoit pas

HISTOIRE

110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
 Avantage à Pierre d'Arragon, pour conqui-
 re le Royaume sur Charles d'Anjou; & que néanmoins
 de tout le moindre des frais que les François
 eussent faits pour conserver l'acquisition des deux
 Comtez: * Qu'outre ces trois cent mille écus d'or
 payez à point nommé, & en especes rebuchan-
 tes, la France avoit de plus envoyé à Ferdinand,
 sur l'instance qu'il lui en avoit faite, un secours
 qui l'avoit tiré d'une extrême danger: Que les
 Catalans l'avoient assiégé dans Gironne: Que la
 Place auroit été forcée; & que Ferdinand assuré
 qu'il n'y auroit point de quartier pour lui s'il tom-
 bant entre leurs mains, s'étoit réfugié dans la tour
 de la principale Eglise de cette Ville: Qu'il avoit
 eû de là recours au Roi Louis Onze, qui avoit
 fait entrer dans la Catalogne Gaston de Foix avec
 deux mille chevaux, outre les autres Troupes de-
 stinées à prendre possession des deux Comtez, sous
 la conduite de Jacques d'Armagnac: Que Gaston
 avoit dégagé Ferdinand aux dépens de la France:
 Qu'un service si à propos, & rendu dans une telle
 extrémité, valoit sans comparaison mieux que les
 deux Comtez, & que ce qu'il avoit coûté suppléoit
 abondamment au surplus de leur prix. Les Am-
 bassadeurs d'Espagne qui n'avoient encore rien à
 repliquer là dessus, demanderent que les grands du
 Roiaume & les Officiers de la Couronne fussent
 consultez sur la restitution dont il s'agissoit, & l'on
 voulut bien avoir cette complaisance pour eux. Les
 grands & les Officiers répondirent, que les Com-
 tez avoient été justement acquis à la Couronne, &
 n'en devoient plus être détachés: Que tant que la
 France les posséderoit, elle tiendrait les Catalans
 resserrés de la les Pyrennées, & le Languedoc de-
 meurerait en seureté; au lieu que si elle en privoit
 le Roi d'Arragon, les Espagnols réunis par le ma-
 riage de Ferdinand avec Isabelle Reine de Castille,
 penseroient à porter dans les Etats voisins, la Guer-
re

re qu'ils s'étoient jusques là faite les uns aux autres. Les Ambassadeurs d'Espagne furent ainsi renvoyez; mais ils avoient pris soin pendant qu'ils négocioient à la Cour, de faire connoissance avec les deux hommes qui y avoient le plus de credit, quoi que leur faveur n'eût pastant d'éclat que celle de Briçonnet & de Vers. C'étoient deux Cordeliers dont l'un étoit Predicateur du Roi, & l'autre Confesseur de la Duchesse de Bourbon: Le Predicateur qui s'appelloit Olivier Maillard, n'avoit pas moins de reputation en France pour la Chaire, que le fameux Jerôme Savonarole Jacobin s'en étoit acquis dans l'Italie: Il avoit porté l'éloquence plus haut qu'on ne l'avoit veüe depuis plusieurs siècles; & quoi qu'il fût moins que mediocrement sçavant, & qu'il n'eût pas reüssi dans l'étude de la Theologie Scholastique, dont ceux de son Ordre faisoient alors le capital de leur doctrine; il avoit pourtant trouvé le secret d'attirer à ses Sermons un prodigieux nombre de personnes de toutes conditions, parce qu'il s'en falloit beaucoup qu'il ne travaillât autant à instruire qu'à plaire, cependant ce qui étoit extraordinaire dans ses Predications, c'est que la plus grande partie de ce qu'il y avoit de rigoureux & de choquant, divertissoit sans étonner & sans inquieter.

Le Confesseur de la Duchesse de Bourbon se nommoit Jean Maxiérne. Il étoit plus sçavant que Maillard, au jugement de la Cour; & s'il lui cédait pour les qualitez exterieures, il l'emportoit sur lui pour la penetration de l'esprit, & pour le succès dans les conversations particulieres. La Duchesse de Bourbon s'étoit mise sous sa conduite; & quoi qu'elle ne suivit pas toujours ses conseils, elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir beaucoup de deference pour les sentimens qu'elle lui voyoit fortement appuyer. Ferdinand ne fût pas plutôt convaincu de l'importance de gagner ces deux Corde-

1491.

• Ce fut
des bou-
zeilles
pleines
d'or, au
lieu de
vin.

liers, qu'il y fit travailler d'une maniere qui réussit. Les Relations ne conviennent pas de l'argent qui leur fut donné. Les Espagnols le font monter au delà du vrai-semblable, & les François en mettent trop peu. * Il y a de l'apparence que comme d'un côté l'office que l'on exigeoit d'eux, étoit d'extrême importance; & que d'un autre côté, on ne le pouvoit acheter autant qu'il valoit, sans qu'il y parût, on demeura de part & d'autre dans la médiocrité. Les deux Cordeliers jouèrent leur personnage, en insinuant d'abord aux oreilles des Courtisans, & depuis en soutenant que c'étoit un principe de Religion, que les Ames au sortir des corps n'étoient pas bien-heureuses, & ne voioient point Dieu jusqu'à ce qu'elles eussent entièrement satisfait à la Justice Divine; & que celles qui se séparoient de leurs corps, après s'être accommodées du bien d'autrui, & sans l'avoir restitué, brûloient dans le Purgatoire, jusqu'à ce que ce bien eût été restitué; & que leurs herniers y brûleroient à leur tour, jusqu'à ce que le dommage eût été réparé: Qu'encore que devant les hommes le Roy Louis Onze eût peut être légitimement acquis les Comtez de Roussillon & de Cerdagne, il n'étoit pas excusable devant Dieu, qui sçavoit que ce n'étoit point la faute de Ferdinand, s'il ne les avoit pas racheté, mais celle des infideles, qui l'avoient contraint d'employer, à lever des Troupes contre eux, les trois cent mil écus d'or destinez à rembourser le même Louis Onze: Qu'ainsi son Ame souffriroit aussi longtemps, qu'il s'en écouleroit jusqu'à la restitution des deux Comtez: Que Charles VIII. auquel il tenoit qu'elle ne se fit, seroit tourmenté dans le Purgatoire tant que ses successeurs la différeroient: Que le revenu des deux Comtez étoit plus haut que l'intérêt de l'argent prêté; & que si l'on supputoit exactement le revenant-bon, on trouveroit que

que les François depuis qu'ils en jouissoient avoient été remboursés du principal & de leurs arrerages. Ces raisonnemens du Prédicateur du Roi, & du Confesseur de la Duchesse de Bourbon, firent impression sur Louis d'Amboise qui avoit été Précepteur de Sa Majesté. C'étoit un Prélat scrupuleux à la manière, qui ne faisoit pas conscience d'être Evêque d'Autun, & de résider à la Cour; & qui pourtant trouvoit mauvais que l'on retint les deux Comtez, quoi qu'on les eût justement acquis. Il en parla à Charles Huit en des termes si touchans, qu'il l'ébranla; mais Sa Majesté fut raffermie par son Conseil qui la convainquit si fortement des raisons que l'on a rapportées, que les Espagnols auroient été frustrés de leur attente, si Manterne n'eût ajouté une seconde fourberie à la première. Il corrompit des personnes dignes de foi qui avoient été présentes à la mort de Louis Onze, & soutinrent à la Duchesse de Bourbon que ce Prince avoit commandé que pour l'acquies de sa conscience, on restituât le Roussillon & la Cerdagne. Cette Duchesse tenoit un peu de la superstition de son pere, & ne doutoit pas de la sincérité de ceux qui lui parloient. Elle se croioit obligée sur peine de damnation à l'accomplissement des derniers ordres du Roi Louis Onze; & elle se le persuada si fortement que la restitution se fit, quelque obstacle que le Conseil y pût apporter, parce que Charles Huit fût enfin réduit aux sollicitations de sa sœur, qui l'en importuna dix-huit mois entiers. Les Historiens d'Espagne ont eu honte d'avouer que le Roi Catholique eût recouvré le Roussillon & la Cerdagne, sans qu'il lui en eût rien coûté; & comme ils ne pouvoient soutenir sans impudence, qu'il eût mis la main à la bourse, ils se sont ingérez de pretendre, qu'à la vérité le rachat de ces Comtez n'avoit pas coûté d'argent, mais qu'au lieu de cela Ferdinand s'étoit

1491.

Dans les
Traitez
entre Fer-
dinand &
Charles
Huit.

engagé à une condition beaucoup plus rude, que si l'on eût exigé de lui plusieurs millions, puisqu'on l'avoit contraint de promettre qu'il abandonneroit absolument le Roi de Naples son cousin germain du côté paternel. Qu'il ne l'assisteroit par aucune voie directe ni indirecte, & qu'il le verroit dépouiller par les François, sans se remuer. Cette fable a paru si belle aux Historiens François, qu'ils l'ont presque tous transcritte: mais on n'a pour la réfuter, qu'à découvrir son origine, & qu'à montrer qu'on l'a formée, en confondant deux Traitez si differens, qu'il y a une année entre l'un & l'autre. Le premier est celui dont il s'agit présentement, qui fut conclu au mois de Février mil quatre cent quatre vingt-douze, dans lequel la restitution est stipulée sans aucune condition. Le second est du mois d'Avril mil quatre cent quatre-vingt treize, signé de l'Evêque d'Autun pour la France, & de Vega pour l'Espagne, où l'on ne parle plus des Comtez qui étoient déjà rendus, & dans lequel les Rois Catholiques abandonnent le Roy de Naples. Il y a de l'apparence que ce fut pour de l'argent qu'on leur donna, & dont ils ne voulurent pas qu'on pût les convaincre par écrit, parce que la chose leur étoit trop honteuse; & de fait, on n'avoit garde de parler du Roi de Naples dans le premier Traité, puisque Charles Huit ne pensoit point encore à porter les Armes dans l'Italie, & que le Duc de Milan ne l'avoit pas sollicité de s'y établir: on n'avoit point assez poussé ce Duc pour l'obliger à faire entrer les Etrangers dans sa Patrie, & ce ne fut que trois mois après que ce que l'on va rapporter, arriva.

Le Duché de Milan étoit le plus beau fief de la Chrétienté: Cependant il s'étoit écoulé près de cinq cent ans, sans que d'autres Princes que ceux d'Italie eussent pensé à le conquérir. Il avoit obéi durant deux siècles à la Maison de la Tour, dont on

on ne ſçait point aſſez l'origine, & pendant trois ſiècles à celle de Viſconti qui étoit Italienne. Les Viſconti au nombre de douze avoient ſuccédé les uns aux autres, juſques à Philippe Marie, le dernier Duc de la Maïſon, qui n'ayant point d'enſans legitimes, avoit marié Blanche ſa fille naturelle à François Sforce, bâtard du fameux Sforce, ſurnommé Attendule, de la naiſſance, & de la fortune duquel on a parlé fort diverſement, & d'une manière tout à fait romaneſque.

François conquit & garda toute ſa vie le Duché de Milan : Mais ſon bonheur ne paſſa pas tout entier à ſes deux Fils; l'aîné Galeas lui ſuccéda, avec un extrême chagrin de Louis ſurnommé le More, qui étoit ſon Cadet, qui ſ'y ſeroit volontiers oppoſé, nonobſtant la dernière diſpoſition de leur père, ſ'il en eût eu la force. Ces deux jeunes Princes poſſédoient toutes les bonnes qualités que l'on attribue aux Italiens, & toutes les mauvaiſes qu'on leur reproche. Ils avoient de l'eſprit juſqu'au prodige; mais cet eſprit étoit mal tourné. On avoit pris beaucoup de ſoin pour les inſtruire, & l'on n'y avoit que peu réuſſi pour ce qui regardoit la Religion. Ils connoiſſoient parfaitement leurs intérêts, mais ils les ſuivoient ſans diſtinction du bien & du mal, & ſans remords de conſcience. Leur extérieur étoit propre à gagner les cœurs, mais il n'étoit gueres moins dangereux d'être leur ami que leur Ennemi. Ils avoient un troiſième Frere nommé Aſcagne, mais on ne le comptoit preſque pas dans la Maïſon, parce qu'il étoit exempt d'ambition & qu'il aimoit uniquement la vie molle. On l'avoit pourvu des plus riches Bénéfices du Duché de Milan : on lui avoit procuré un chapeau de Cardinal : on l'avoit mis dans Rome à la tête d'une puillante faction : on lui ſourniſſoit les moyens de l'entretenir : on le laiſſoit agir à ſa manière; & avec cela il vivoit content, & l'ava-

*Nullam
feminam
contuber-
nis Prin-
cipis mar-
cari.*

pretendre à la Papauté, parce qu'il ſçavoit que la trop grande puiſſance de ſa maiſon y formeroit un invincible obſtacle. Galeas ſucceda paſſiblement à ſon pere, parce que Louis ne ſe trouva pas en état de le traverser, & jugea bien qu'il ſe déclareroit mal à propos, & qu'il ſuccomberoit, ſon Frere n'étant pas d'humeur à lui pardonner. Il diſſimula ſon chagrin douze ans entiers, l'occafion ne s'étant pas juſques là préſentée, de le remonſtrer. Mais elle s'offrit d'elle-même précifément au bout de ce terme, par la mauvaſe conduite de Galeas, qui ſe laſſant des Dames, qui ſ'abandonnoient à lui par amour, par vanité, par foibleſſe, ou par argent, & n'étant plus touché que de celles qui lui reſiſtoient, s'ingéra d'établir en ſon Etat la deteſtable maxime, qu'une femme pour ſe proſtituer à ſon Souverain, n'en étoit pas moins honnête. La corruption humaine ne pouvoit aller plus loing, & Galeas irrita par là ſes quatre meilleurs amis, juſqu'à les rendre ſes meurtriers. Ils comploterent contre lui, & le maſſacrerent lorsqu'il entendoit la Meſſe. Jean Galeas ſon fils unique, étoit ſi jeune que la tutelle en fût d'abord déferée à ſa mere, qui ſ'en démit en faveur de Louis ſon oncle paternel, & lui donna ſans y penſer le moyen d'ulurper le Duché de Milan. Car il ſ'empara de toutes les Places, & il ſ'inſinua ſi bien dans les eſprits des Milanois, qu'il ne lui manquoit plus que le nom de Duc. Mais il eſt ſans comparaiſon plus difficile de ſe ſaiſir inſenſiblement d'un Etat, que de le conquérir à force ouverte; & peu de gens y ont travaillé long temps ſans y commettre de faute. Louis Sforce alla droit à ſon but, mais il parut de l'irregularité dans ſa conduite. Lorsque le jeune Duc ſon neveu fut en âge de ſe marier, il auroit bien voulu différer ſes noces durant quelques années, mais les Milanois s'étant obſtinés à

de-

demander qu'elles se fissent au plutôt, il les salut
satisfaire. Blanche Sforce avoit épousé Alphon-
se Duc de Calabre fils aîné de Ferdinand Roi de
Naples, dont elle avoit une tres-belle fille; nom-
mée Isabelle d'Arragon. Louis Sforce s'imagina
qu'en donnant cette Princesse, qui étoit sa nièce,
en mariage à son neveu, non-seulement elle l'o-
bligerait à passer sa vie sous la tutelle de leur com-
mun oncle, mais encore s'il lui venoit des pen-
sées de s'en exempter, elle se mettroit en devoir
de les combattre; mais il ne connoissoit point as-
sez le genie de la nièce. Isabelle étoit ambitieuse
jusqu'à l'excez, & ne l'avoit dissimulé que parce
que si son oncle s'en fût aperçu, il n'auroit eû
garde de la faire Duchesse de Milan. Elle ne le
fut pas plutôt devenue, qu'elle negligea de se
contraindre d'avantage: elle s'appliqua toute en-
tiere à gagner son jeune mary: elle le rendit en
moins de deux ans pere d'un fils & d'une fille; &
après qu'elle eût ajouté à ses charmes l'a-
vantage de la fécondité: elle luy representa
qu'il luy seroit honteux de vivre plus long-
temps sous la dépendance d'autrui; & elle luy
persuada de régner par luy même. Le Duc qui
n'eût osé l'entreprendre de son mouvement,
s'y résolut par le Conseil de sa femme, & pres-
sa Louis Sforce de se déstiter de l'administration
du Duché. Louis Sforce qui le connoissoit assez
pour ne le pas croire premier auteur de ce qu'il
proposoit, & qui s'étoit assuré de tous ses do-
mestiques, conclut sans craindre de se mépren-
dre, que ce devoit être la Duchesse. Il luy en
parla; & la Duchesse ne disconvint pas que
ce ne fût elle. Louis Sforce excusa d'abord en par-
tie l'ambition de sa nièce par celle dont il étoit lui-
même possédé, & se contenta de la punir en lui re-
tranchant diverses choses, qui flatoient son goût
ou son diversissement: mais cela ne servit qu'à

1491.

* Dans
l'Histoire
de Bernar-
din Co-
zio.

lui donner maniere d'écrire au Duc de Calabre son pere, & au Roi de Naples son ayeul, des lettres dont il reste encore la meilleure partie. * Elle s'y plaignoit de son malheur, dans les termes les plus pathétiques dont on usoit alors : elle en faisoit une peinture si vive, qu'elle étoit capable d'arracher des larmes des cœurs les plus durs : Elle prétendoit ne s'être renduë Esclave que par obéissance ; & elle menaçoit de se donner la mort par ses propres mains, si on ne la mettoit bien-tôt en liberté.

Le Roi de Naples, & le Duc de Calabre prévirent assez les fâcheuses suites de l'affaire où la Duchesse de Milan vouloit entrer : mais il y alloit de leur honneur de ne la pas abandonner ; & d'ailleurs ils la connoissoient assez résolue pour se porter à l'extrémité, aussi-tôt qu'elle perdrait l'esperance de la protection de ses parens. Ils voulurent pourtant essayer les voies honnêtes, avant que de venir à la force ; & ils envoierent une Ambassade à Louis Sforce, pour le prier de remettre le Gouvernement à son neveu, parce qu'il avoit l'âge porté par les Loix, & que sa famille étoit établie par la naissance de deux enfans. Louis Sforce promit d'exécuter de bonne foi dans deux ou trois mois au plus tard ce que l'on desiroit de lui, & il sollicita que ce petit delai lui étoit nécessaire pour assembler les Etats du Duché de Milan, & pour leur rendre compte de son administration, afin de prévenir les querelles & les procez qui lui pourroient être faits après qu'il seroit réduit à la condition privée. Cette excuse paroissoit legitime, & le Roi de Naples, & le Duc de Calabre s'en contenterent. Cependant Louis non seulement ne convoqua pas les Etats du Duché de Milan : mais de plus il emprunta de l'argent ; il leva des Troupes : il fortifia des Places, & il ne négligea aucun des préparatifs nécessaires pour une

une longue deffense. Le Roi de Naples & le Duc de Calabre n'eurent pas besoin d'autres preuves que celle-là , pour juger de la mauvaise foi de Louis Sforce : mais ils ne se sentoient pas assez forts pour l'en punir ; & d'ailleurs pour aller à lui, il falloit passer sur les Terres de l'Eglise & de la Republique de Florence. Alexandre Six venoit d'être élu Pape , & le jeune Pierre de Medeis avoit succédé au credit que le celebre Laurens son pere s'étoit acquis dans le Senat de Florence. Alexandre avoit trois fils naturels, dont il prétendoit élever les deux cadets aux dignitez séculieres ; & un Chapeau de Cardinal étoit destiné pour l'aîné , aussi-tôt que l'on auroit inventé des hctions de droit propres à couvrir le défaut de sa naissance. Le Roi de Naples promit aux cadets les premiers fiefs qui vauqueroient dans son Royaume ; & le Pape s'en contenta , parce qu'il n'étoit pas encore possédé de l'ambition de les rendre Souverains. Mais Pierre de Medeis ne fut pas si facile à gagner ; & si le Roi de Naples s'en fût mêlé directement , il n'y auroit pas réussi.

Pour entendre la suite de cette Histoire , il est important de remarquer que Laurens de Medeis avoit formé le plus beau dessein qui ait entré dans l'idée d'un particulier , & que la mort fit un dommage irreparable à la Patrie en l'en privant à la quarante-quatrième année de son âge. Il s'étoit proposé d'affermir la Paix pour toujours dans l'Italie ; & comme aucun politique ne l'a surpassé pour le jugement , & pour la capacité , il avoit prévu que les Estrangers ne penseroient pas à conquérir son País tant qu'ils en verroient les Etats unis entre eux ; & que s'ils ne laissoient pas de l'entreprendre , ils n'y auroient pas plus de succès qu'en avoient eu les Turcs devant Otrante. L'Italie étoit alors divisée en plusieurs Souverainetés inégales , dont la République de Venise étoit

1491.

la plus puissante , à cause des Royaumes de Chypre & de Candie , & des Isles de l'Archipel qu'elle tenoit , outre son État de Terre-ferme en Lombardie. Le Pape étoit la seconde , le Roi de Naples étoit la troisième , le Duc de Milan étoit la quatrième & les Florentins la cinquieme. Les autres se trouvoient si foibles , qu'elles avoient accoutumé de suivre l'exemple , ou pour mieux dire de recevoir la Loy des cinq Puissances que l'on vient de nommer ; & néanmoins il n'y en avoit qu'une entre ces cinq qui fût tourmentée de la passion de s'aggrandir. C'étoit la République de Venise qui avoit entrepris à diverses fois d'usurper le Duché de Milan sur l'Empire ; & la Romagne & Ferrare sur le Saint Siege. Sa conduite étoit uniforme depuis quatre siècles : elle n'avoit depuis ce temps là perdu aucune des occasions de s'aggrandir ; & comme les Turcs lui en ôtoient désormais les moyens du côté de la Mer , il y avoit d'autant plus lieu de croire qu'elle les ménageroit par Terre. Ainsi Laurens de Medicis avoit fait consister le fin de sa politique , aussi bien que la tranquillité de l'Italie , dans une Ligue entre le Roi de Naples , le Duc de Milan , & la République de Florence , parce que les Papes n'avoient pas jugé à propos d'y entrer , afin de ne pas s'ôter à eux mêmes , la qualité & les fonctions de peres communs ; & afin d'accorder les Parties , supposé que la précaution que l'on prenoit pour les tenir en Paix , ne les empêchât pas d'entrer en Guerre. Cette Ligue avoit été conclue en mil quatre cent quatre vingt pour vingt-cinq ans , au bout desquels elle devoit être renouvellee , & l'on y ajouteroit les nouvelles conditions que l'usage auroit appris y être nécessaires. Les articles qui en furent dressés , * regloient les contributions , & le nombre des gens de Guerre que chacun des Confederez devoit fournir , & ne contenoient rien d'extraordinaire , excepté

Ils sont
de Ber-
ardin
Morio.

septé le premier où l'on admittroit la prudence de Laurens de Medicis qui en étoit l'Auteur. Il avoit prévu que le plan de sa Ligue ne pouvoit être déconcerté qu'en deux cas : l'un que les Vénitiens en détachassent quelqu'un des Confederez ; l'autre que les mêmes Confederez se missent mal ensemble. 1491.

Pour prevenir l'un & l'autre de ces inconveniens on avoit arrêté , que les Confederez ne pourroient traiter séparément entre eux, ni avec aucune autre Puissance : & qu'en cas qu'il survint entre deux d'entre eux une querelle pour quoi que ce fût, le troisiéme auroit droit de l'appaiser par lui même , ou par tels arbitres qu'il lui plairoit de choisir. Mais le jugement humain ne sçautoit rien établir qui soit à l'épreuve de l'artifice & de l'interêt ; & la Ligue d'Italie manqua par l'endroit par où l'on avoit le plus travaillé pour l'affermir. Laurens de Medicis avoit épousé Clarice des Ursins , & s'étoit si bien trouvé de l'alliance de cette Maison , l'une des quatre principales de Rome, qu'il en avoit encore tiré pour son fils aîné Pierre , une femme en la personne d'Alphonfine fille de Virginie Ursin, aînée de cette Maison ; mais ce Virginie avoit en 1493. trop d'ascendant sur son gendre , & gouvernoit par lui les Florentins , non pas selon leurs véritables interêts, mais selon les siens. Il avoit eu plusieurs differens avec les Papes Calixte Trois, Sixte Quatre, & Innocent Huit, & ç'avoit été pour leur résister qu'il avoit eu recours a Ferdinand Roi de Naples. Ferdinand qui l'avoit toujours protégé, lui demanda pour récompense des signalez services qu'il lui avoit rendus, que Pierre de Medicis contractât une secrète liaison avec Sa Majesté, pour obliger Louis Sforce de renoncer à l'administration du Duché de Milan. Virginie employa tout son credit sur Laurens son gendre, & lui fit en fin violer le plus important article de la Ligue, en l'obligeant

1491.

à contracter une liaison particulière entre le Royanne de Naples & la Republique de Florence. Cette liaison ne devoit durer que jusqu'à l'installation du Duc de Milan dans la paisible possession de son Etat, & devoit demeurer secrette jusqu'à ce que les Troupes de Naples entrassent dans la Toscane, & se joignissent à celles des Florentins; mais Louis Sforce étoit trop à l'herte pour ignorer long temps ce qui se passoit à son préjudice; & quand ses Espions ne l'en eussent pas averti, ses Alliez se comporterent trop mal pour ne luy pas donner lieu de pressentir leur infidelité. Rodrigue Lenfolio selon quelqu'uns, ou Borgia, selon d'autres, étoit devenu Pape sous le nom d'Alexandre Six, par le dépit des Cardinaux qui prétendoient à la Papauté; & qui partageoit les suffrages du Conclave avoient mieux aimé les donner à un tiers que de se les ceder les uns aux autres. C'étoit la coutûme des Princes Chrestiens d'envoyer à Rome dans cette occasion des Ambassades que l'on appelloit d'obedience; & les Princes d'Italie avoient d'autant plus d'interêts de ne la pas laisser perdre, qu'il y alloit de leur honneur en particulier, & que s'ils l'eussent negligée, les autres Princes se fussent aisément accoutûmez à suivre leur exemple. Les Alliez s'en étoient acquitez jusques là séparément; mais Sforce qui pretendoit succeder à la réputation de Laurens de Medicis, & passer pour aussi grand politique que luy, s'imagina qu'il seroit plus à propos de n'envoyer qu'une Ambassade, ou les Députez de chaque Prince & Republique seroient ensemble, marcheroient à leur rang, n'auroient qu'un Orateur & concerteroient si bien leur conduite, que si le nouveau Pape s'estoit proposé de les diviser, il en perdît l'esperance. Louis Sforce pour arriver plus aisément à sa fin se fonda sur l'expérience, & appella dans la memoire du Roy de Naples qu'il s'en étoit peu salu que Sa Majesté n'eût

n'eût été dépoüillée à l'exaltation du dernier Pape Innocent Huit, lorsque les Princes d'Italie luy ayant envoyé séparément des Ambassadeurs, il les avoit entretenus chacun a part: il avoit appris d'eux que leurs Maîtres étoient presque tous mécontents du Roy de Naples; & il avoit conclu de leurs discours qu'il seroit aisé de le détrôner, & il lui avoit là-dessus déclaré la guerre. Le Roy de Naples qui ne pouvoit douter de la verité de ce que Louis Sforce lui disoit, avoit accepté de tout son cœur l'expedient qui paroïssoit propre à le garantir d'un second orage, & la Republique de Florence ne l'avoit pas non plus rebuté, par la seule consideration qu'elle rendoit à l'épargne comme tous les autres Etats populaires, & qu'il lui couteroit beaucoup moins de contribuer pour une Ambassade generale, que d'en envoyer une particuliere. Mais Pierre de Medicis qui n'avoit osé s'opposer à cette resolution, parce qu'il s'étoit trouvé seul d'avis contraire, n'oublia rien de ce qu'il jugeoit capable d'en traverser l'execution. Il s'étoit fait nommer Chef de la Députation des Florentins: son équipage étoit presque tout dressé: & comme il n'y avoit en Italie que la Republique de Venise qui eût plus d'argent que lui, & qu'il n'épargnoit rien dans les occasions d'éclat, il étoit assuré de paroître plus lui seul que tous les autres Ambassadeurs & Deputez ensemble. Il lui étoit donc plus avantageux à le bien prendre qu'on le vit à la compagnie des autres que seul, parce que la comparaison que l'on feroit de son équipage avec le leur; & la grande disproportion qui s'y trouveroit luy attireroient davantage les acclamations des Romains. Mais il avoit l'esprit mal tourné, & il prenoit souvent les affaires a gauche. Il comprit, que si son train marchoit avec celui des autres Ambassadeurs, il seroit obscurci par le grand nombre, & qu'il n'y auroit que les yeux les plus fins qui le distinguassent dans la confusion: au lieu
qu'en

1493.

qu'en entrant dans Rome, & en allant à l'audience seul, les connoisseurs & ceux qui ne l'étoient pas beaucoup lui rendroient une égale justice. Il n'auroit pourtant pas été impossible de le desabuser de cette prévention, si ses amis y eussent travaillé, mais celui d'entre eux qui lui étoit le plus intime, le confirma par un autre caprice dans son erreur, au lieu de l'en tirer.

C'étoit Scipion Gentile, Gentilhomme Florentin, & Evêque d'Arezzo, qui s'étoit rendu fort célèbre par la science des belles Lettres, & par ses agrémens dans la conversation. Sa naissance & ses grands biens ne le rendoient pas moins traitable, & son trop d'attachement à l'éloquence étoit presque le seul de ses deffauts. Il n'étoit que médiocre Orateur; cependant il avoit si bonne opinion de lui même en ce point, qu'à peine cedit-il à l'incomparable Savonarole. Il avoit obtenu par son crédit de la République de Florence que ce seroit lui qui harangueroit le Pape pour elle, & il avoit ensuite composé son discours avec toute l'application dont il étoit capable. Il l'avoit communiqué à Jean Pic, à Ange Politien de la Mirandole, à Marcelle Ficin & aux autres beaux Esprits de l'Italie, qui l'ayant approuvé, l'avoient confirmé dans le sentiment que c'étoit un chef d'œuvre: ainsi l'on ne pouvoit le desobliger d'avantage qu'en empêchant de le prononcer; ce qui arriveroit pourtant, s'il n'y avoit qu'un Orateur pour toute l'Italie, parce que le Roi de Naples, comme le plus qualifié de tous les Princes, auroit droit de le nommer. Ce Prince qui avoit dans la Ville capitale l'Académie la plus florissante de l'Europe pour les belles Lettres, dont le célèbre Sannazar étoit Directeur, n'avoit garde de choisir hors de ce Corps un sujet pour porter la parole à Sa Sainteté. Gentile animé par son propre intérêt, échauffa de sorte Pierre de Medici, qu'il lui fit solliciter le Roi de Naples pour le réta-

rétablissement de la coutume, que chaque puissance d'Italie rendit en particulier ses respects au nouveau Pape. Le Roi de Naples s'en excusa quelque temps : mais il y consentit apres que Pierre de Medicis l'eût menacé de faire rompre la Ligue que Sa Majesté avoit avec les Florentins. Le Roi de Naples pressa ensuite Louis Sforce d'y donner les mains, mais on ne s'acquitta jamais bien de ce que l'on fait a contre cœur. Le Roi de Naples ne se piqua pas moins de politique en sa maniere, que Louis Sforce en la sienne. Sa Majesté prévoioit que le même Sforce ne manqueroit pas de prendre avantage sur elle, ni de l'accuser d'inconstance, s'il la voyoit se retracter si tôt ; & ce fut pour lui en ôter le prétexte qu'elle ajouta que ce n'étoit pas qu'elle eût changé d'opinion, & qu'elle ne persistât dans celle qu'il seroit plus à propos, de ne prêter qu'une obediencce au nouveau Pape pour toutes les Puissances d'Italie : mais que Pierre de Medicis l'avoit tellement importuné, qu'elle n'avoit pu lui refuser cet Office. Louis Sforce qui étoit le plus défiant des hommes, fit de longues reflexions sur ces derniers mots, & conclut enfin qu'il falloit bien qu'il y eût quelque chose de plus particulier entre le Roi de Naples & Pierre de Medicis, qu'entre Sa Majesté & lui, puisqu'elle avoit plus d'égard au moindre de ses deux Confederez, qu'au plus puissant. Ce doute étoit assez bien fondé ; & Louis Sforce pour s'en éclaircir davantage, ne négligea rien de ce qui pouvoit disposer le Roi de Naples a se gouverner dans l'affaire dont il étoit question par ses propres lumieres, preferablement aux importunittez d'autrui ; & voyant que Sa Majesté ne laissoit pas d'insister au contraire, il prit son doute pour une verité constante. La cérémonie de l'Obediencce se fit par chaque Prince, par chaque République d'Italie en particulier, & les deux Florentins y trouverent leur compte. L'équipage de Pierre de Medicis

l'em-

1491.

l'emporta sur tous les autres pour la magnificence; & la harangue de Scipion Gentilé fut tellement estimée, qu'on la mit à la tête du recueil de cette sorte d'ouvrages.

Mais ce n'étoit point assez au Roi de Naples de s'être assuré de la République de Florence, puisqu'à son deffaut Louis Sforce auroit recours au Pape qui le protégeroit, parce qu'il étoit intime ami du Cardinal Ascagne son frere. Il falloit donc exciter dans les Etats de Sa Sainteté une Guerre civile, qui l'occupât pendant que le Roi de Naples & les Florentins rangeroient Louis Sforce à la raison, & on suscita bientôt au Pape un Ennemi. La Cour de Rome n'en avoit point de plus grand que Virginie Ursin, dont on a déjà parlé: Il commandoit les Armes des Rois de Naples, quoi qu'il eût toutes ses Terres dans l'Etat Ecclesiastique; & il n'avoit pas renoncé à ce Generalat, quoi qu'il y fût obligé par un Traité solennel, parce que le desir de vengeance avoit été plus fort en lui que l'honneur & la fidélité qu'il devoit au Pape son Seigneur Suzerain. On l'avoit autrefois réduit à se présenter devant Innocent Huit en plein Consistoire, les pieds nus, en chemise, la corde au col, & à genoux, & à demander miséricorde dans une si pitoyable posture. Il l'avoit fait: mais le dépit lui en étoit demeuré si vif, qu'il ne pensoit qu'à faire avoier au successeur d'Innocent qu'on avoit eu tort de le maltraiter jusqu'à cet excès.

On a vu que Pierre de Medici avoit épousé sa fille, & l'on doit ajouter ici que Magdelaine de Medici, sœur de Pierre, étoit femme de François Cibo, fils naturel d'Innocent Huit. Ce Pape avoit donné à l'époux en considération de ses nocces, les Principautés d'Anguillara & de Ceneré, & quelques autres Terres dans l'Etat Ecclesiastique; & on lui avoit permis de mettre Garnison dans les places qui en dépendoient. Mais Alexan-

dro

dre Six prétendit qu'Innocent n'avoit pû aliener le patrimoine de l'Eglise que pour sa vie, & que comme son prédécesseur en avoit investi son fils naturel, il pouvoit à son tour en investir un des siens. Il refusa donc de nouvelles provisions à Cibo, qui ne se tenant pas aisé dans Rome, se retira à Florence auprès de Pierre de Medicis son beau-frere. Il n'y fût pas plûtôt, que le Roi de Naples qui se récompensoit avec usure des bons Offices qu'il rendoit, representa à Pierre de Medicis, que l'on alloit ôter à Cibo les Principautez, dont Innocent Huit l'avoit investi, sans le dédommager en argent ni en Terres équivalentes: Qu'Alexandre Six avoit acheté le Duché de Gandia pour l'aîné de ses fils naturels; mais que les deux autres qui restoit à pourvoir, se tiendroient assez bien partagez si on leur donnoit la dépouille de Cibo: Que le même Cibo ne deviendrait l'injustice dont il étoit menacé, qu'en rendant le bien qu'il avoit dans l'Etat Ecclesiastique à Virginie Ursin, & que s'il en vouloit quarante mille Ecus d'or comptants, le Roi de Naples les fourniroit, sauf à les reprendre sur les appointemens qu'Ursin tiroit de lui, pour commander ses Armées. Pierre de Medicis pressa Cibo de prendre ce party: mais il y trouva beaucoup de résistance. Cibo n'avoit pas besoin d'argent: la somme qu'on lui offroit, bien loin d'avoir de la proportion avec les Principautez d'Anguillara & de Cene, en étoit à peine le revenu de deux années, & s'il rendoit ce qu'il possédoit dans l'Etat Ecclesiastique, il ne lui resteroit plus que la principauté de Malespina, qui ne suffisoit pas pour le faire subsister en qualité de Prince d'Italie; mais il étoit Genoïs d'origine & par conséquent attaché à ses intérêts. Il connoissoit assez les intrigues de la Cour de Rome, pour s'attendre d'être bien-tôt dépouillé: & cela supposé, il valoit mieux

1498.

vendre ses Terres à vil prix, que de les perdre tout a fait. Ainsi Cibo le relâcha insensiblement : Le Contrat de vente fut passé, & Ursin qui n'avoit point assez de gens de Guerre a lui, ne put entrer dans les Places que Cibo lui laissoit, quelques Compagnies des Soldats qu'il commandoit en qualité de Conestable du Royaume de Naples. Mais le Pape au lieu de le fâcher que cette proie lui fût échappée, tourna l'affaire d'une autre manière, & prétendit que Cibo lui avoit fait plaisir en le déchargeant du dédommagement qu'il lui devoit. Il soutint que les Principantez d'Anguillara & de Cenerre aliénées étoient dévolues au S. Siege, par la faute de celui qui en avoit disposé sans le consentement de Sa Sainteté, & même sans sa participation, & leva des Troupes pour s'en saisir. Sforce profita de l'occasion, & jeta de l'huile dans un feu qui n'étoit déjà que trop allumé. Il représenta au Pape que si il supportoit patiemment l'insulte qu'on venoit de lui faire, il s'en attireroit une infinité d'autres, & qu'il ne la devoit pas tant imputer à Virginie Ursin, qui n'avoit prêté que son nom, qu'au Roi de Naples qui avoit fourni l'argent : Que la haine de ce Prince pour la Maison de Borgia étoit irréconciliable, & d'autant plus à craindre, que ce sujet en étoit plus plausible : Que Calixte Trois oncle maternel de Sa Sainteté, étoit né sujet d'Alphonse pere de Ferdinand, Roi de Naples ; Qu'il avoit été son Domestique ; & qu'il tenoit de lui les riches Benefices & le Chapeau de Cardinal qui lui avoient facilité l'accès à la Papauté ; & que cependant après la mort de son bien-facteur, il avoit eu recours à toutes sortes de voyes, pour empêcher que Sa Majesté Neapolitaine ne succedât à son pere, & pour élever sur le Trône Pierre Borgia fils de son frere : Que cette sorte d'attentat ne se pardonnoit point dans

l'Italie ; & que si Alexandre Six ne perdoit le Roi de Naples , il devoit s'attendre que le Roi de Naples le perdrait.

1491.

Alexandre Six témoigna que ces raisons avoient fait impression sur son esprit , mais il ajoûta qu'il n'avoit ni argent , ni Troupes pour commencer la Guerre. Louis Sforce vit bien que Sa Sainteté vouloit qu'il en fît les frais , & il s'en chargea de bonne grace. Il prêta à Sa Sainteté l'argent qu'elle demanda , & il leva de plus trois cent Lances qui devoient agir en quelque lieu qu'il plût au Pape de les employer. Ainsi Louis Sforce fut en état d'occuper tellement le Roy de Naples chez lui , qu'il ne pensât plus à lui ôter l'administration du Duché de Milan. Mais quand il vit la Guerre sur le point de commencer , il se repentit d'en avoir si fort avancé les dispositions , & il recourut encore une fois à la négociation pour se maintenir dans le Duché de Milan. Il s'adressa à Pierre de Médicis , & il le conjura de suivre l'exemple & les préceptes de son pere. Il lui fit remarquer qu'il n'avoit pour affermir le repos de l'Italie , qu'à demeurer neutre entre les deux Confederez , & qu'à les accommoder lorsqu'il surviendrait des querelles entre eux : Que la Maison des Sforces & celle de Médicis ne s'étoient élevées que par leur union , & qu'elles ne subsisteroient pas long temps après qu'elles se seroient divisées : Que si François Sforce étoit redevable du Duché de Milan aux cinquante mille écus que Cosme de Medicis surnommé le Vieux luy avoit prêtés , le même Cosme , Pierre son fils , Laurent son petit-fils & Pierre Second , son arriere petit-fils n'avoient acquis une autorité presque souveraine dans une République libre comme étoit celle de Florence , & ne s'y étoient successivement maintenus que par le support qu'ils avoient trouvé en François Sforce & en ses deux fils , toutes les fois que l'on s'étoit opposé à

H

leur

1491.

leur aggrandissement, ou que l'on s'étoit ingeré de les supplanter : Que la Maison de Medici au contraire n'avoit point eu & n'avoit pas encore de plus redoutable Ennemy que la Branche d'Arragon qui regnoit a Naples : Qu'Alphonse avoit procuré à Pierre premier un exil de huit ans, & que Laurens ne s'étoit tiré que par une espèce de miracle, des pièges que Ferdinand fils d'Alphonse lui avoit dressés : Que le Pape traverseroit toujours quand il lui plaisoit la liaison des Florentins avec les Neapolitains, parce que les Etats étoient justement au milieu d'eux, mais qu'il n'en alloit pas de même de la liaison des Florentins, & des Milanais, puisqu'il n'y avoit rien entre deux.

Pierre de Medici n'auroit pu se défendre de déseser à ces raisons, s'il les eût examinées autant qu'elles méritoient d'être, mais il ne s'en donna pas la peine ; & cette negligence vint de ce qu'il étoit si plein de lui même, pour avoir paru plus que les autres Italiens à l'Ambassade de l'Obedience, qu'il ne pouvoit ni penser à autre chose ni s'en entretenir. Outre que l'obligation qu'il croyoit avoir au Roi de Naples étoit si vive, qu'il se seroit estimé le dernier des hommes s'il n'en eût point eu de reconnaissance. Il renvoya donc l'Agent de Louis Storre avec de mauvaises excuses, & Louis Storre déprimé de perdre son temps à redresser un jeune étourdi, qui ne se donnoit pas même la patience de l'écouter, l'abandonna à son propre sens. Il se tourna vers la Republique de Venise, qu'il jugeoit plus capable de le protéger que celle de Florence ; & les envoyez représenteront dans le Conseil de Regadi, que si une personne n'étoit plus en état de rompre la ligue entre le Roi de Naples & les Florentins, il ne restoit qu'à leur en opposer une autre : Que Louis Storre avoit proposé au Pape celle du saint Siege avec le Duché de Milan, & que Sa Sainteté ne s'en étoit pas beaucoup éloignée.

Que

Que si les Vénitiens y vouloient entrer ils conserveroient infailliblement la tranquillité de l'Italie, puisque leur jonction mettroit la Ligue contraire dans l'impossibilité de rien entreprendre.

L'avantage que les Vénitiens trouvoient dans cette offre étoit sensible, & on l'appercevoit d'abord. Ils n'avoient rien conquis dans l'Italie depuis que la Ligue entre Naples, Milan, & Florence, avoit été formée, & il n'y avoit aucune apparence qu'ils s'agrandissent tant qu'elle subsisteroit. Le plus grand de leurs intérêts étoit donc de la rompre, & ils y avoient en vain travaillé jusques là, quoi qu'ils en eussent admirablement ménagé les momens, & les occasions: Cependant un des conféderez offroit de la rompre, & vouloit bien se charger de la haine, & de l'envie qui s'en suivroient. Il proposoit même une Ligue contraire: & c'étoit là un surcroît de faveur pour les Vénitiens, puisque les deux Lignes ne seroient pas long-temps sans agir l'une contre l'autre; & lors qu'elles se seroient déclarées, la plus forte prévaudroit à la plus foible, & les Vénitiens qui fourniroient seuls plus de Troupes que le Pape & Louis Sforce ensemble, emporteroient par conséquent la meilleure partie de la dépouille des Neapolitains, & des Florentins. Mais l'humeur d'Alexandre Six étoit si connue dans l'Italie, & l'on y étoit si généralement prevenu de la pensée que quelque assurance que l'on tirât de ce Pape, il seroit toujours prêt à passer du côté de ceux qui offroient de rendre meilleure la condition de ses enfans? Que les Vénitiens doutèrent s'il ne leur seroit pas plus utile de demeurer comme ils étoient, que d'entrer dans une société qu'ils croyoient trop dangereuse, comme étoit celle du Pape. Il se passa donc plusieurs jours sans qu'ils donnassent à Louis Sforce une réponse décisive; & ils ne se déterminèrent en sa faveur, que sur l'avis qu'ils receurent

1491.

de Constantinople, que le Sultan Bajazet Second se préparoit à leur faire la Guerre. Ils prévirent sagement que si la Hauteſſe pouvoit être détournée de ce deſſein, ce ſeroit ſans doute ſur l'avis qu'en les attaquant elle auroit affaire aux trois plus puiffans Princes d'Italie; & cette raiſon les engagea dans les interêts de Louïs Sforce. Les deux Lignes ainſi precautionnées ne ſe ſoucierent plus de ſe déclarer, & celle de Naples & de Florence auroit d'abord vaincu, ſ'il eût plû à celui qui en étoit le Chef, de terminer ſi-tôt la Guerre. Le plus dangereux concurrent d'Alexandre Six à la Papauté avoit été Julien Della Roveré, neveu de Sixte Quatre, & Cardinal du titre de ſaint Pierre aux Liens. C'étoit un homme d'eſprit, de cœur, & d'action; & il ne le montra depuis que trop aux dépens de la France, lorsqu'il fut Pape, ſous le nom de Jules Second. Il y avoit une haine irréconciliable entre Alexandre Six, & luy, & comme il meſuroit peut-être la diſpoſition d'Alexandre Six à ſon égard par celle où il étoit, à l'égard d'Alexandre Six, il avoit cru qu'il le feroit périr ſ'il demeureroit un moment en ſa puiffance après l'élection. Il s'étoit réfugié au ſortir du Conclave dans ſon Evêché d'Oſtie, dont il avoit auſſi le Gouvernement: il s'étoit enſermé dans la Citadelle de cette Place, & il y vivoit en ſûreté par deux moyens; l'un qu'il entretenoit une forte Garniſon des grands biens Eccleſiaſtiques, dont ſon oncle l'avoit pourveu; l'autre qu'il avoit intelligence avec la Maïſon des Colannes, dont les Terres étoient proche d'Oſtie, qui l'auroient dégagé en cas de ſiege, ou du moins euſſent favorisé ſon évaſion hors d'Italie. Il y auroit paſſiblement attendu un autre Pontificat, ſ'il ne ſe fut tourmenté luy même par l'apprehenſion du fer ou du poiſon qui fut ſi forte en luy, qu'elle le porta à former un deſſein qui ne pouvoit être plus

plus hardy. Il reconcilia les Colonnes, & les Ursins qui étoient Ennemis déclarez depuis plusieurs siècles, & il prit avec les uns & les autres des mesures infailibles pour surprendre Rome, & pour la garder durant trois jours. Il demanda seulement au Roi de Naples d'envoyer dans ces trois jours le Duc de Calabre, avec des Troupes suffisantes pour conserver cette ville; & le Duc de Calabre s'offrit de les conduire sur la présupposition, que puisqu'il n'étoit plus possible d'éviter la Guerre, il valoit mieux la commencer par une prise d'importance, & de reputation, comme seroit celle de Rome, qui mettroit le Pape hors d'état de nuire, que d'attendre que les Ennemis la déclarassent par une semblable entreprise. Mais le Roi de Naples qui craignoit toujours de s'engager trop avant, prévint que s'il faisoit au Pape l'affront de le forcer, & de le prendre dans la ville Capitale, le Cardinal de saint Pierre aux Liens n'en demeurerait pas là, & pousseroit sa haine jusqu'aux dernières extrémités, à l'égard de Sa Sainteté: Que tout le mal qui arriveroit dans Rome, seroit imputé au Roy de Naples: Qu'il deviendrait l'exécration des Princes de l'Europe qui armeroit tous contre luy, & ne cesseroient de luy faire la Guerre, qu'après l'avoir au moins dépouillé.

Cette pénétration dans l'avenir, toute chimerique qu'elle étoit, rompit les mesures du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, & sauva Alexandre Six, & Rome. Le Roy de Naples non seulement ne consent pas que le Duc de Calabre son fils marchât à la tête d'une Armée: mais de plus comme il connoissoit l'humeur du Cardinal de Saint Pierre aux Liens, assez déterminée pour exécuter le dessein de surprendre Rome, quoi que le Duc de Calabre ne fut pas de la partie, il affoiblit de la moitié ce Cardinal en détachant les Ursins

1491.

de ses intérêts. Il les accommoda avec le Pape, & il perdit pour faciliter cet accord, les quarante mille écus d'or qu'il avoit prêtés à Virginie : Il obtint de ce Chef des Ursins, qu'il remettroit gratuitement entre les mains du Pape les Principautés que Cibo lui avoit rendues, & il lui en donna d'autres d'égale valeur dans la Province de la Pouille, pour le dédommager. Il rechercha même l'amitié de Louis Sforce, & il lui offrit des assurances de ne le pas troubler dans l'administration du Duché de Milan. Louis Sforce entrevoit déjà les funestes suites de l'affaire qu'il avoit commencée, & l'on ne doute point qu'il ne se fût à ce coup sincèrement réuni avec le Roi de Naples, si Sa Majesté eût été moins avancée en âge. Mais elle avoit déjà soixante-dix ans, & les Princes de son temps vivoient si peu par la mauvaise disposition de leur tempérament, ou par la corruption de leurs mœurs, que c'étoit un prodige que celui-ci fût allé au delà de son année chimérique. Il étoit à presumer que l'Automne l'emporteroit, & le Duc de Calabre son successeur étant plus hardi que lui, ne souffriroit pas que le Duc de * Milan son gendre, qui avoit déjà vingt-quatre ans accomplis, demeurât encore en tutelle. Louis Sforce se deshoït encore du Pape & des Vénitiens, & ne les croioit pas capables de résister à la première tentation qui leur viendrait d'abandonner la mauvaise cause qu'ils appuyoient. Les François lui paroïssent plus sincères, & comme il se flattoit souvent dans ses idées, il se promettoit d'avoir assez d'adresse pour les renvoyer delà les Alpes, quand il n'auroit plus besoin de leur assistance. Il s'informa donc avec soin du véritable état de la Cour de Charles Huit, & il sçût que le crédit de la Duchesse de Bourbon venoit de cesser : Que deux favoris * l'avoient supplantée, & que pour avoir prétexte de

• Il se nommoit Jean Galeas Sforce.

Arignon-
& le

de ne lui donner plus aucune part dans les affaires, ils l'avoient tournée en ridicule sur la restitution des Comtez du Roussillon, & de Cerdagne: Que l'on avoit fait voir à Charles Huit que les Etrangers s'étonnoient qu'il eût rétabli les Espagnols deçà les Pyrénées, & que Ferdinand le Catholique, après avoir si facilement trompé le Conseil de Sa Majesté Tres Chrétienne l'en avoit méprisée, de sorte qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en faire de sanglantes railleries: Que Charles Huit pour y remédier s'étoit vanté qu'il alloit gouverner par lui-même; mais que les effets n'avoient point répondu à cette promesse: Que les deux favoris s'étoient emparez par adresse du gouvernement de la France, & qu'apparemment ils le conserveroient durant la vie du Roi avec un pouvoir d'aussi grande étendue qu'avoit été celui de la Duchesse de Bourbon, quoi qu'il ne parût pas être si absolu. On a vu que l'un de ces favoris s'appelloit Estienne Vets, & l'on doit ajouter ici qu'il étoit sorti d'une Maison de Languedoc, qui jusqu'à lui n'avoit point été distinguée. Il avoit commencé sa fortune par les services les plus vils de la garde-robe du Dauphin, & il l'avoit poussée jusqu'à la dignité de Chambellan du même Dauphin devenu Roi, sous le nom de Charles Huit: l'autre étoit Guillaume Briçonnet, en qui l'on commençoit à voir l'effet de la prophétie d'Angelo Caro. * Archevêque de Vienne, qui lui avoit prédit, lorsqu'il étoit encore Président des Comptes, en présence de la femme & de ses enfans qu'il seroit un jour Cardinal. Les genres de ces deux favoris étoient tout à fait différens: il n'y avoit aucune liaison entre-eux, & l'un des deux n'avoit rien contribué à l'aggrandissement de l'autre. Cependant ils furent toujours si bien d'accord, qu'on ne les pût diviser, & ils perseve-

1493.
Sénéchal
de Beau-
caire.

* Au com-
mence-
ment de
Philippe
de Comi-
net.

1491.

rerent jusqu'à la mort de leur Maître dans une parfaite intelligence, quoy qu'ils affectassent de témoigner qu'ils étoient mal ensemble.

Loüis Sforce ne fut pas plutôt convaincu de leur credit, qu'il mit tout en œuvre pour les gagner: on n'a pas sceu précisément ce qu'il leur donna de solide, & il paroît seulement qu'il fit espérer à Vers une Principauté, & à Briçonnet un chapeau de Cardinal après qu'il les eut gagnés. Il leur proposa d'engager le Roy Charles Huit leur Maître à poursuivre par la voye des armes, ses droits sur le Royaume de Naples, & il leur fournit un long memoire de ces droits dont voici l'abregé. * La Maison Imperiale de Suabe qui tenoit du Saint Siege les Couronnes de Naples & de Sicile, finit vers le commencement du treizième siecle, & il n'en resta que Manfred, bâtard de Frederic Second. Toutes les investitures que les Papes avoient accordées aux Princes de cette Maison excluient les personnes illegitimes: Cependant Manfred, eut la hardiesse de pretendre aux Successions de Naples, & de Sicile, & les Peuples de ces deux Royaumes avoient tant de haine pour la domination des Ecclesiastiques, qu'ils reconnurent Manfred. C'en étoit fait de la Seigneurie Suzeraine des Papes sur l'un & l'autre de ces Etats, s'ils ne se fussent mis en devoir de punir l'insolence de Manfred, en luy opposant un plus redoutable Enemy, que n'auroit été le Saint Siege, & Clement Quatre & depuis Urban Quatre investirent des Royaumes de Naples & de Sicile Charles Huit, Comte d'Anjou, frere de Saint Loüis, à condition qu'il dépouillerait à ses dépens Manfred. Le Comte d'Anjou executa les traittez qu'il avoit faits avec ces deux Papes, & il se mit en possession de ces deux Royaumes par la défaite & par la mort de son concurrent,

* Il est à
la Cham-
bre des
Comptes.

rent ; mais il ne conserva que la Couronne de Naples , & Pierre Roy d'Arragon , qui avoit épousé la fille de Mantroy , lui enleva la Sicile. Charles le Boiteux , & Robert fils & petit fils du Comte d'Anjou régnerent successivement après lui : mais Robert ayant laissé le Royaume de Naples à Jeanne premiere, sa petite fille ; Charles de Duras , cousin paternel de cette Princesse , qui ne la pouvoit souffrir sur le trône , prit pretexte de son impureté pour luy déclarer la Guerre. Il luy débaucha la meilleure partie de ses Sujets , & il la contraignit pour éviter de tomber entre ses mains d'adopter Louis Premier , Chef de la seconde Maison d'Anjou , frere puîné du Roi de France Charles-Cinq.

Louis alla avec une puissante Armée au secours de sa bien-faitee , mais il mourut en entrant dans la Province de la Pouille ; & Charles de Duras après avoir fait étrangler la Reyne Jeanne , régna paisiblement en sa place. Il ne laissa qu'un fils , & une fille. Le fils nommé Ladislas mourut sans enfans ; & la fille appelée Jeanne Seconde , aussi impudique que la Premiere , ne fut d'abord inquiétée que par Louis Trois d'Anjou , petit fils de Louis Premier , qui s'étant proposé de poursuivre les prétentions de son ayeul , passa en Italie avec des Troupes si formidables , que Jeanne ne luy pouvant résister par elle-même , adopta Alphonse IV. , Roy d'Arragon , qui s'étoit maintenu dans l'usurpation de la Sicile. Alphonse d'Arragon dégagga la Reyne Jeanne , en procurant la dissipation de l'Armée de Louis Trois : mais ensuite il devint ingrat d'une manière si publique , que personne n'en pouvoit douter , puisqu'il enferma Jeanne dans un Château , où il la tint plusieurs années prisonniere , & la traita si mal , qu'elle révoqua l'adoption qu'elle lui avoit faite en sa faveur , & en fit une autre à Louis Trois. Ce Prince leva de

1491.

nouvelles Troupes, les mena dans l'Italie, repoussa Alphonse, & soumit si parfaitement les Néapolitains à leur Reine, qu'elle ne fut plus troublée, ni dans son Etat, ni dans ses plaisirs : mais il mourut avant elle, ce qui n'empêcha pas que Jeanne, pour confirmer la seconde adoption au préjudice de la première, & pour reconnoître l'obligation qu'elle avoit à Louis Trois, n'instituât pour héritier René d'Anjou son frere. Mais René ne fut pas si heureux que l'avoir été Louis Trois. Alphonse le chassa de Naples, se remit en possession de ce Royaume, & le conserva jusqu'à sa mort. C'étoit le Prince le plus accompli de son siècle ; & la peine que l'on s'est donnée de ramasser en un volume tout ce qu'il a fait & écrit de plus beau, suffit pour convaincre les moins crédules qu'il ne cédait à aucun des Anciens pour les qualitez de l'esprit : Cependant il acheva sa vie par une prédilection qui mit le désordre dans sa Maison, & fit périr une infinité d'innocens : comme l'on verra dans la suite de ce Règne & dans les suivans. Il n'avoit point d'enfans légitimes ; & sa succession toute entière, selon les Loix de l'Espagne où il étoit né, regardoit Jean d'Aragon son frere unique, déjà Roi de Navarre par sa femme, dont il avoit un fils nommé Charles, Prince de Vianne, en âge d'être marié. Si le Prince de Vianne eût joint au Royaume de sa mere ceux d'Aragon, de Valence, de Catalogne, de Majorque, de Sicile & de Naples, il auroit pû se maintenir dans le Royaume de Naples, malgré les Papes & les Princes d'Italie ; & toutes ces Puissances auroient perdu l'esperance de l'en chasser, quand mêmes elles eussent appelé les Etrangers à leurs secours. Cependant Alphonse soit qu'il n'aimât pas assez son frere & son neveu, ou qu'il aimât trop Ferdinand son fils naturel ; il crut à la vérité qu'il ne pouvoit se dispenser de laisser à Jean

d'Ar-

d'Arragon & au Prince de Vianne les Couronnes d'Arragon, de Valence, de Catalogne, de Majorque & de Sicile, parce qu'il les avoit reçues de ses Ancestres : mais pour le Royaume de Naples qu'il ne tenoit que de son adresse & de son bon-heur, il le légua par testament a son fils naturel. Les politiques qui blâment la dernière disposition d'Alphonse, ajoutent qu'il en auroit néanmoins prévenu les plus fâcheuses suites, si voulant établir son bâtard à Naples, & jugeant bien qu'il seroit détrôné par les Princes d'Italie ou par les Rois d'Arragon, à cause de la facilité que leur donneroit la Sicile de l'attaquer, il lui eût encore laissé la même Sicile avec laquelle il se seroit maintenu par les voies que les Rois Normans avoient si long-temps & si heureusement pratiquées. Mais apparemment Dieu pour châtier les Peuples d'Italie, ôta le jugement à Alphonse dans la conjoncture où il étoit le plus nécessaire qu'il en eût. Ferdinand son fils naturel ainsi devenu Roi de Naples, n'y fut jamais tout à fait paisible, quoi qu'il regnât plus de quarante ans. René d'Anjou, Jean de Calabre fils de René, & Nicolas de Lorraine fils de Jean de Calabre, lui firent successivement la Guerre, jusqu'à ce que Nicolas & Jean étant morts avant René; & ce vieux Prince n'ayant plus qu'une fille dont il n'aimoit pas les enfans, à cause qu'elle avoit été mariée malgré lui à Ferry de Lorraine, fit un testament a son préjudice. C'est icy qu'il est nécessaire de rectifier la plus part des Historiens par l'autorité des Originaux sur lesquels ils avoient dû se fonder. Ils prétendent que René donna au Roi Louis Onze fils de la sœur la Provence & ses droits sur les Royaumes de Naples & de Sicile; c'est à dire qu'ils confondent trois Actes authentiques, & n'en font qu'un. Le premier est de mil quatre cent soixante dix huit, par lequel René donne la Provence au Roi Louis IX. son neveu Loménie.

1492.

* J'ay lu
ces trois
Actes
dans le re-
cueil de

1491.

* Elle
s'appelloit
Yoland
d'Anjou,
& avoit
épou-
lé
Ferry de
Vande-
mont.

à des conditions qui y sont exprimées. Le second est de mil quatre cent quatre-vingt, & René y institue son heritier universel Charles Comte du Maine, fils de son frere, au prejudice de ses filles & de leur Posterité; & le troisieme est en mil quatre cent quatre-vingt deux de Charles Comte du Maine, qui legue au même Roi son cousin germain tout ce que René son oncle lui avoit donné. Les droits de la France sur les deux Siciles sont donc fondez sur cette dernière disposition, & c'est mal-à-propos qu'on les cherche ailleurs. René de Lorraine fils de la fille puisnée * de René d'Anjou vint à la verité trouver Charles Huit en mil quatre cent quatre-vingt-quatre; mais il ne se plaignit ni du second Acte ni du troisieme. Il ne trouva à redire qu'au premier, & il demanda que la Provence lui fut restituée, sous prétexte que son ayeul n'avoit pu en disposer à son préjudice.

Le Conseil du Roi qui n'étoit pas alors assez instruit des véritables interêts de Sa Majesté, répondit d'une manière sujette à des objections auxquelles il n'étoit pas possible de bien repliquer. Il prétendit que la Provence étoit un Fief purement masculin; c'est à dire de telle nature que les femmes en fussent exclues précisément en vertu de leur sexe, comme celui de Bourgogne, dont Louis Onze avoit frustré Marie fille de Charles le Guerrier par cette unique raison; & le Duc de Lorraine prouva le contraire par quatre exemples, auxquelles on ne repartit rien de satisfaisant: le premier étoit de Faldide qui avoit porté dans la Maison de Catalogne la Provence qui étoit de plus grande étendue qu'elle n'est presentement, puisqu'outre le Comtat d'Avignon, & les Principautez d'Orange & de Monaco, elle comprenoit encore presque tout le Piémont & l'Etat de Genes. Le second exemple étoit de Blanche de Catalogne, par le Mariage de laquelle avec Char-
les

le d'Anjou, la Provence étoit passée dans la Mai- 1491-
 son d'Anjou : le troisieme de Jeanne Premiere, qui
 avoit disposé de cette Province, de la même ma-
 niere que du Royaume de Naples ; & le dernier de
 Jeanne Seconde dont Louis Trois avoit accepté la
 donation pour ce qui regardoit la Provence, quoi
 qu'il fût actuellement en possession de ce Com-
 té. Le Conseil de France : qui n'avoit rien de
 convaincant contre ces exemples, se servit pour les
 affoiblir d'une autre raison, qui fut que rien n'a-
 yant empêché René de tester, sa dernière volonté
 devoit être exécutée. Le Conseil de France y de-
 menta si ferme, que le Duc de Lorraine s'en se-
 roit retourné sans avoir rien obtenu, si l'amour ne
 lui eût aidé. Sa sœur Anne étoit extrêmement bel-
 le, & le vieux Duc de Bourbon, Connétable de
 France, en devint amoureux ; son pretexte pour la
 rechercher, quoi qu'il ne fût plus en état de penser
 au mariage, fut qu'il n'avoit point d'enfans : Que
 Beaujeu son frere n'en avoit point aussi, & que sa
 succession passeroit aux Montpensiers qu'il haïssoit.
 Le Duc de Lorraine qui ne voyoit plus d'autre res-
 source à son affaire, que celle qui se presentoit,
 promit sa sœur au Connétable, pourveu qu'il lui
 procurât quelque satisfaction, & la Princesse de
 Lorraine eut assez de complaisance à l'égard de
 son frere pour se sacrifier à ses intérêts. Le
 Connétable sollicita pour le Duc de Lorraine
 avec toute l'ardeur d'un amant qui n'avoit
 point de temps à perdre, & la Cour qui le
 connoissoit assez pour s'attendre qu'il lui suscite-
 roit une Guerre civile, s'il n'obtenoit au moins une
 partie de ce qu'il demandoit, traita à la seule con-
 sideration avec le Duc de Lorraine, à ces condi-
 tions : Qu'elle lui rendroit presentement la Pro-
 vince de Bar, dont Louis Onze s'étoit assuré du vi-
 vant même de René, à cause qu'elle étoit un
 fief de Champagne ; & que pour la Provence,

1491.

le Roy Charles Huit & le Duc de Lorraine conviendroient d'arbitres qui examineroient les titres & les raisons des Parties, & prononceroient dans quatre ans; à laquelle des deux les Comtez de Provence & de Forcalquier devoient appartenir: Que cependant on donneroit au même Duc une Compagnie entretenüe de cent hommes d'armes, & une pension de trente-cinq mille livres. Ce Traité n'étoit pas encore signé, lorsque la principale Noblesse de Naples, mécontente du Roi Ferdinand, se souleva, s'adressa au Pape Innocent Huit, en qualité de son Seigneur Souverain, & lui demanda le Duc de Lorraine pour Roi. Innocent toujours attentif à recouvrer cette Couronne, qu'il sçavoit être échappée à ses Prédécesseurs contre leur gré, & persuadé que le Saint Siege la tireroit plus aisément des mains de la Maison de Lorraine que de celle d'Aragon, accorda la requête: excommunia Ferdinand; manda le Duc de Lorraine, & envoya des Galeres à Genes, pour le porter sur les côtes du Royaume qu'on lui destinoit. Il est étonnant que le Duc de Lorraine acceptât l'offre qu'on lui faisoit; mais il l'est encore plus que le Conseil de France, bien loin de s'en formaliser, permit à ce Prince de mener en Italie la Compagnie d'hommes d'armes, que le Roi lui entretenoit, & lui prêtât même de l'argent pour son voyage; mais le Duc de Lorraine fut si long temps à se préparer que le Pape & les Barons de Naples ennuyez de son delay, s'accorderent avec Ferdinand. Ce mal-heur fut immédiatement suivi d'un autre qui n'avoit point été prévu. Les Provençaux craignirent d'appartenir à un Maître qui ne fût pas assez fort pour les défendre, & feuilletèrent si bien les papiers de leur Chambre des Comptes; qu'ils y trouverent les Testamens de Charles premier d'Anjou, & de Beatrix sa femme, qui ordonnoient expressément, que les femelles de leur postérité, ne succéderoient à leurs États* que dans le cas qu'il ne restât plus au-

Dans
Testa-
16.

cua

en sa mère, dans la Maison d'Anjou. Il s'enfuyoit de là que Charles du Maine n'avoit point eu besoin de la donation de son oncle René, & qu'il avoit exclu par la prerogative de sa naissance, la cousine germane Yoland, & par conséquent le Duc de Lorraine fils d'Yoland. Les Testamens de Charles Premier d'Anjou, & de Beatrix furent portez au Conseil de France, qui se repentit d'avoir relâché le Barrois, & l'on ne parla plus d'arbitrage. Il y avoit encore un autre droit du Roi Charles Huit dont on ne fit point mention, quoi-qu'il fût plus nouveau, & qu'aparemment il y eût moins lieu de le contester: On a vu dans le Regne precedent, que Marguerite d'Anjou, fille aimée de René, étoit une Princesse des plus extraordinaires de son temps, & qu'elle avoit gagné & perdu des batailles pour conserver la Couronne d'Angleterre au Roi Henri Six son mari. Elle avoit enfin succombé plus par la foiblesse de Henri, que par l'effort de ses ennemis; & Edouard Quatre l'avoit prise en bataille l'espée à la main. Il n'avoit osé la faire mourir n'y s'empêcher de la déclarer prisonnière de guerre, mais il l'avoit enfermée dans une espèce de cachot, & mise à cinquante mille écus de rançon. Il se passa plusieurs années sans qu'elle fût rachetée; & de fait la somme étoit si considérable, que René qui ne survivoit qu'avec peine, & par le secours de ses amis, à la dépense du Duc de Calabre son fils pour les guerres de Naples, ne pouvoit la fournir, & la Reine d'Angleterre seroit ainsi demeurée captive jusqu'à sa mort, si Louis Onze n'eût été assez genereux de la racheter. Cette liberalité n'étoit pas commune, & la Reine d'Angleterre s'en souvint si bien en mourant, qu'elle crut devoir préférer son bien-faicteur à sa sœur puînée Yoland, dont elle n'avoit jamais reçu aucune assistance, & à Ferri de Vandemont qui n'étoit son beaufrere que pour avoir enlevé sa sœur. Elle institua Louis XI. son seul & universel heritier

1491.

• Il est
entre les
Manu-
crits de
Lomenie.

Par un testament authentique, * & par conséquent René de Lorraine n'avoit aucun droit à la succession de René d'Anjou son ayeul maternel.

Ferdinand ainsi resté contre son esperance sur le Trône de Naples, ne sçut ni se prévaloir de son bonheur, ni achever son Règne avec plus de tranquillité qu'il ne l'avoit commencé. Il voulut en toute maniere châtier sa principale Noblesse, & comme la vengeance est la plus ingénieuse des passions pour arriver à sa fin, il s'imagina que les Barons ne s'étoient reconciliez avec lui, que parce que le Duc de Lorraine n'étoit pas venu assez promptement à leur secours, & qu'aussi-tôt qu'ils auroient mieux pris leurs mesures, en donnant à ce Duc le loisir de lever une Armée, ou en s'adressant à un autre Prince plus puissant que lui, ils se revolteroient encore. Ce mal n'étoit qu'imaginaire; cependant il donna lieu à la plus insigne perfidie qui eût été commise depuis plusieurs siècles dans l'Italie. Ferdinand Roy de Naples invita ses Barons à confirmer sa nouvelle réconciliation avec eux par un magnifique festin qui fut préparé dans son Palais; & les Barons eurent plus de complaisance pour leur Maître qu'ils venoient d'offenser, que ne permettoit le genie de la Nation Italienne. Ils supposèrent que Ferdinand n'oseroit violer le Traité qu'il venoit de conclure avec eux, & ils ne s'appuyèrent pas tant sur les Evangiles sur lesquelles il avoit juré, que sur la garantie des Roys d'Espagne, * des Vénitiens, & de la Ligue d'Italie intervenus dans le Traité. Leur aveuglement fut si general, qu'Antoine de Saint Severin, Prince de Salerne en fut seul exempt. Ce Seigneur avoit eu un secret pressentiment de ce qui devoit arriver; & non-seulement il n'avoit pû être persuadé d'aller à Naples; mais de plus il avoit employé tous ses efforts pour en détourner le Prince de Bisignan son frere; & ne le pouvant, il s'étoit retiré avec
ces

• Ferdi-
mand &
Isabelle.

ses trois fils dans l'Etat de Venise. Il n'y fut pas plutôt, qu'il aprit que les Barons de Naples avoient été tous tuez au festin: il en témoigna sa douleur au Senat, & il luy demanda conseil à laquelle des trois Puissances, qui étoient le Roi Charles Huit, les Roys Catholiques, Ferdinand & Isabelle, & René Second Duc de Lorraine, il s'adresseroit pour punir le crime du Roi de Naples qui faisoit horreur à la nature. Le Senat répondit qu'il ne falloit plus penser au Duc de Lorraine: que la conjoncture qui avoit fait appeller ce Prince en Italie étoit passée, & qu'il n'y avoit plus d'apparence qu'elle revint: Que la principale Noblesse de Naples venoit de perir; & que les enfans qu'elle avoit laissez étoient encore si jeunes, que quand le Roi de Naples ne les opprimeroit pas dans leur bas âge, le Duc de Lorraine ne seroit plus en état de les seconder, lorsqu'ils l'inviteroient de se venir mettre à leur tête pour venger la mort de leurs peres: Que ce Duc n'avoit ni le credit de lever une Armée, ni le moyen de l'entretenir, & que l'un & l'autre étoient pourtant nécessaires pour chasser le Roi de Naples: Qu'Alexandre Six n'avoit pas les mêmes intérêts qu'avoit eu son Prédecesseur, & qu'il trouveroit mieux son compte avec le Roy de Naples, qu'avec le Duc de Lorraine; parce qu'il ne pensoit qu'à l'aggrandissement de ses fils: qu'il ne pouvoit espérer du Duc de Lorraine les principaux Fiefs de sa Conquête pour les investir, qu'après qu'elle seroit achevée, & qu'elle en auroit coûté beaucoup au Saint Siege pour l'aider: au lieu que sans cela il seroit aisé au Roy de Naples de dépouiller les plus riches enfans des Seigneurs qu'on venoit de massacrer par son ordre, & de revêir de leurs dépouilles les enfans d'Alexandre: Que les Roys d'Espagne n'étoient déjà que trop puissans; & que bien loin de les établir à Naples, il seroit peut-être bon d'essayer, s'il ne seroit

1491.
• Dans la
consulta-
tion du
Prince de
Salerne.

pas possible de leur ôter la Sicile : * Qu'ils avoient déjà de grandes prétentions sur le premier de ces Roiaumes, & qu'Alphonse leur oncle ne l'avoit pû, selon eux, les en frustrer pour élever son bâtard sur le Trône. Que si après avoir été si longtemps paisibles possesseurs d'unekle qui joignoit presque l'Italie, ils s'accommodoient encore de la plus belle portion du continent de l'Italie, les Princes, & les Républiques de ce País ne seroient plus en état de leur résister, en cas qu'ils les attaquaient : qu'il étoit donc plus à propos de s'adresser au Roi de France, dont on avoit toujours éprouvé le bon voisinage; & que d'ailleurs quand Sa Majesté auroit conquis le Roiaume de Naples, elle seroit obligée pour le conserver à vivre en parfaite intelligence avec les Princes d'Italie, puisque la France en étoit trop éloignée pour envoyer des secours par terre dans le Roiaume de Naples, & que les Troupes que les Vaisseaux apporteroient par mer coûteroient trop, & d'ailleurs elles ne seroient pas capables de le défendre: au lieu que les Roiaumes de Sicile & de Naples n'étoient séparés que de quatre lieues, & que les Rois d'Espagne, qui étoient Maîtres du premier pouvoient aisément faire porter de là dans le second, autant de troupes qu'ils jugeroient à propos.

Le Prince de Salerne suivit le conseil du Senat de Venise, & alla en France insinuer à Charles Huit la guerre d'Italie. Ses offices furent secondés par ceux de Louis Sforce, & même par ceux d'Alexandre Six, qui fut obligé par les intrigues suivantes à se déclarer contre le Roi de Naples. Il sçavoit que le Pape Calixte Trois son oncle avoit irremissiblement offensé ce Roi au sens des Italiens, en l'empêchant, autant qu'il avoit pû, de parvenir à la Couronne de Naples, & depuis en essayant de le dépouiller à toutes les occasions qui s'étoient offertes. Que le même Calixte devoit sa fortune à Alphonse d'Arragon pere du Roi de Naples : Qu'il étoit né
dans

dans le Royaume de Valence : Qu'il avoit été son
 Domestique à Sarragocce : Qu'il avoit passé avec lui
 à Naples : Qu'il avoit été de son Conseil : Qu'il
 avoit eü une longue familiarité avec lui , & que la
 faveur d'Alphonse , lui avoit procuré de riches Be-
 nefices , un chapeau de Cardinal , beaucoup de
 credit à la Cour de Rome , & enfin la faveur de la
 brigade qui l'avoit élevé sur le Saint Siege. Cepen-
 dant Alphonse n'étoit pas plutôt mort , que Ca-
 lixte avoit agi non-seulement comme s'il eût été
 quitte des obligations signalées qu'il lay avoit ,
 mais encore comme s'il eût été son plus grand En-
 nem. Il n'avoit rien négligé pour empêcher que
 son testament ne fût exécuté , & pour y parvenir
 il l'avoit accusé de faux : Il avoit là dessus traver-
 sé de toutes les forces l'avenement de Ferdinand
 à la Couronne de Naples ; & non seulement il
 ne s'étoit pas mis en peine de couvrir son dessein
 de pretexte de la conserver à Jean , bâtard d'Al-
 phonse ; mais de plus , il s'étoit hautement déclai-
 ré , qu'il en vouloit investir Pierre Borgia fils de
 son frere , & si la mort n'eût surpris Sa Sainteté ,
 lorsqu'il en falloit faire dresser l'investiture ,
 Ferdinand auroit été dépouillé. Il n'avoit pas ou-
 blié cette injure , & dans le Conclave tenu pour
 donner un successeur à Innocent Huit , il n'avoit
 rien épargné pour traverser l'Election d'Alexan-
 dre Six. Son opposition avoit été trop publique
 pour être ignorée ; & Alexandre n'avoit pas moins
 de penchant pour la vengeance , que son oncle en
 avoit eü pour l'ingratitude. Louis Sforce l'atta-
 qua par un endroit si delicat , & lui représenta
 qu'il ne sauroit jamais le desir d'élever les en-
 fans , ni l'aversion qu'il avoit pour le Roi de Na-
 ples , qu'en excitant la France à le dépouiller :
 Qu'il n'étoit pas assez puissant pour l'exécuter par
 lui-même ; & que quand il le seroit , les Princes
 d'Italie n'auroient garde d'y consentir , à cause
 qu'il

1491.

qu'il lui seroit aisé de les accabler, après qu'il auroit si considérablement augmenté l'État Ecclesiastique : Que les sous pour acquérir des Souverainetés à ses enfans ne seroient pas plus heureux que ceux des Papes précédens, s'il se contentoit de les imiter, & qu'il ne réussiroit pas mieux qu'eux, ou que s'il en venoit à bout ce ne seroit que pour sa vie; & les Papes suivans ôteroient aux siens les dépouilles dont il les auroit revêtus. Au lieu que la venue, & l'établissement des François dans l'Italie y causeroient de telles revolutions, que le Saint Siège auroit plus d'une occasion d'accroître son domaine, & de rendre si puissans ceux qu'il luy plairoit d'agrandir, qu'il ne seroit plus au pouvoir de qui que ce fût de les ruiner.

Ce discours convenoit si parfaitement avec la disposition où se trouvoit Alexandre Six, qu'il joignit ses Offices avec ceux de Louis Sforce. L'un & l'autre pressentirent auparavant s'ils seroient favorablement écoulez de la Cour de France, & Vers, qui ne vouloit plus être nommé que par sa dignité de Sénéchal de Beaucaire, les en ayant assurés, ils envoyèrent à Charles Huit une magnifique Ambassade dont le Comte de Caiace de la Maison de saint Severin étoit le Chef, & Balbiani l'Orateur. Balbiani prononça devant le Roi assisté de son Conseil une harangue dont on distribua une infinité de copies, & qui néanmoins est diversement abrégée dans les Historiens. Elle exhortoit Sa Majesté Tres-Christienne à la conquête de Naples, & lui prédisoit qu'elle n'y trouveroit point d'ostacle : Que le Pape & Louis Sforce se rendoient garands de cette facilité, & vouloient qu'on les crût par cette raison que si la chose n'étoit pas telle qu'ils la suposoient ils se perdroient sans ressource: au lieu que la France en seroit quitte pour perdre l'Armée qu'elle hazarderoit, puisque le Roi de Naples & les Florentins, qui ne manqueroient point alors
de

de s'emparer de l'État Ecclesiastique, & du Duché de Milan n'auroient garde de passer les Alpes & de porter la guerre en France: Que le Roi de Naples n'étoit point en état de se deffendre, & qu'on ne le pouvoit attaquer dans une conjoncture plus desavantageuse pour lui que la presente: Que le meurtre de ses Barons avoit irrité les sujets au point qu'il n'y avoit pas de domination dans le monde, qu'ils ne preferassent à la sienne: Qu'ils ne s'exposeroient plus pour ce bâtard qui rencherissoit sur la cruauté des anciens tirans, & s'ils le faisoient, ce ne seroit qu'en aparence, & d'une maniere si foible qu'il n'y auroit point de peine à les vaincre: Qu'un simple * Comte d'Anjou, assisté d'une Troupe de gens de guerre qui n'étoient que Volontaires, avoit conquis les deux Siciles, & qu'un * Duc de même nom avoit deux fois défait en bataille les forces que les Espagnols & les Italiens lui avoient opposées: Que la seule mort avoit interrompu le cours des victoires de ce Duc, sur le point qu'il en alloit recueillir le fruit: Que René son frere, & le Duc de Calabre son neveu n'avoient été plus infortunés que lui que par deux raisons d'autant plus importantes à remarquer, qu'elles cessoient absolument dans la conjoncture presente: l'une que le Pape Pie Second leur avoit été contraire: l'autre que François Sforce s'étoit détaché de leurs intérêts, à la priere du Roi Louis Onze, qui ne vouloit pas que les Princes de son Sang s'agrandissent, à cause des traverses que les Ducs de Bourgogne & de Bretagne lui avoient suscitées: Qu'il n'y avoit plus de ces Ducs: Qu'Alexandre Six, bien loin de se déclarer contre Charles Huit, offroit de le seconder: Que Louis Sforce n'avoit garde de l'abandonner, puisqu'il joindroit ses Troupes à l'Armée Françoisle & qu'il lui serviroit de guide par Terre, pendant que sa Flotte qui les attendoit au Port de Gennes les côtoieroit par Mer, & leur fourniroit des vivres,

* Charles
Frere de
S. Louis.
* Louis
Trois Duc
d'Anjou.

1491.

en cas qu'ils n'en trouvaissent pas assez sur leur route: Que la France se trouvoit en paix avec tous les voisins, & qu'elle n'avoit pas à craindre qu'ils l'attaquassent tant qu'elle seroit puissamment armée: Que les Conquêtes de Constantinople & de Trebisonde suivroient de près celle de Naples, & que la réputation de Charles Huit iroit bien au delà de Charles-Magne.

Balbriany après avoir harangué, se retira; & Descordes que l'on nommoit alors Maréchal de Creveœur, & l'Amiral de Graville, le retinrent à leur mode; c'est à dire avec plus de bon sens que d'éloquence. Ils représentèrent dans le Conseil du Roi que la Conquête que l'on proposoit étoit éloignée, & que les Français n'étoient propres que pour les prochaines: Que le Roi de Naples étoit le plus prudent des Princes Chrétiens, & qu'Alphonse Duc de Calabre son fils aîné s'étoit exercé dans toutes les Guerres d'Italie exécutées de son temps, & sur tout dans celles que l'on avoit entreprises pour tiser la Ville d'Otrante des mains des Turcs: Qu'ils s'étoient affutés du Royaume par le meurtre des principaux Sujets, qui seuls y pouvoient introduire l'Ennemi; & que la confiscation de leurs biens, jointe à l'épargne d'un long Règne, lui avoit acquis plus de richesses, qu'il n'y en avoit dans les Trésors de tous les autres Souverains de l'Europe: Que Charles Huit n'avoit point assez de vigueur pour exécuter par lui même une entreprise accompagnée de tant de fatigues: Que cependant elle ne réussiroit pas, s'il la confioit à des Lieutenans: Qu'il n'avoit point d'argent, & qu'aucun autre Prince que Ferdinand n'étoit capable de lui en prêter: Qu'il n'y avoit pas lieu de se fier à Louis Sforce, puisqu'il violoit toutes les Loix divines & humaines pour supplanter son neveu; * & que quand on le pourroit sans imprudence, il n'y auroit ni honneur, ni sécurité à protéger

* Jean
Galeas
Sforce.

regret un si méchant homme ; & ce seroit trop estimer le Royaume de Naples , que de l'acheter à ce prix : Que Louis Sforce agissoit contre ses propres intérêts , en procurant aux François un établissement dans l'Italie. Qu'il avoit de l'esprit : Que sa haine pour la Maison Royale de Naples , ne l'aveugleroit pas toujours ; & que dès qu'il s'apercevrait de sa faute , tous les sermens qu'il auroit faits au contraire ne l'empêcheroient pas de la réparer : que Philippe Valcomy Duc de Milan son ayeul maternel avoit tellement eu peur que les François ne se rétablissent à Naples , que n'ayant pas d'autre voie pour les en chasser , que celle de délivrer Alphonse d'Arragon , qu'il avoit pris avec la plupart de la Noblesse de Naples à la Bataille navale de Gayete , il avoit mieux aimé les mettre gratuitement en liberté que de souffrir que le Duc de Calabre s'enrichît de leurs dépouilles : Que François Sforce son gendre , & pere de Louis , avoit si exactement suivi cette politique , qu'encore qu'il n'eût point de plus grand Ennemi que le même Alphonse , il l'avoit pourtant secouru si à propos , qu'Alphonse avoit confesse lui être principalement redevable de sa conservation : Que Louis Sforce imiteroit son pere & son ayeul aussi tôt qu'il se seroit vengé , & que les François auroient plus de peine à retourner du Royaume de Naples dans leur Pays , qu'ils n'en auroient eu à le conquérir.

Ces raisons ébranlerent de sorte Beignemier, qu'il n'eût pas la force d'y résister. Il devint au sentiment commun , & la promesse qu'il avoit faite au Sénéchal de Beaucaire de n'en avoir jamais d'autres que les siens , céda cette fois à la vérité convenue. Il se repentit d'avoir sollicité le Roi son Maître de s'engager dans une entreprise si mal concertée ; & il témoigna de la douleur à toutes les personnes qui lui en parlerent depuis. Mais
le

1491. le Sénéchal de Beaucaire persista dans son obstination, & il seut mauvais gré a Briçonnet de l'avoir abandonné. Il ne rompit pas néanmoins avec lui, parce qu'il auroit hazardé sa fortune; mais il continua seul les offices secrets qu'il rendoit à Louis Sforce, & il fut si heureux, que Charles Huit le crut préférablement à tous les autres Ministres. Les Italiens qui rahnent toujours dans la pénétration des desseins dont les effets ont été bizarres, se sont imaginez que celui de Louis Sforce d'appeller les François en Italie, lui avoit été suggéré par Hercule d'Est, Duc de Ferrare son beau-pere, & voicy comme ils le racontent.

La République de Venise résoluë de s'emparer de l'État de Ferrare, qui servoit de frontiere entre celui de l'Eglise & le sien, en avoit assiege la ville capitale, dans l'opinion de la prendre avant qu'elle pût être secourue; mais les Ferrarois s'étoient défendus si long temps, qu'ils avoient donné aux autres Princes d'Italie le loisir d'assembler leurs forces, pour les dégager. Ils avoient de plus tellement fatigué par de continuelles sorties les assiegeans, qu'ils ne pouvoient éviter d'être entièrement défaits par les Troupes auxiliaires, & en ce cas la République auroit été contrainte de rendre au Duc de Ferrare, ce qu'il pretendoit qu'elle eût autrefois usurpé sur ses ancestres. Mais une occasion si favorable lui échapa par l'infidélité de son gendre. La République de Venise reconnut qu'elle s'étoit embarrassée mal à propos, & n'épargna rien pour se dégager. Elle fit représenter à Louis Sforce qu'il étoit bien de son intérêt d'empêcher qu'elle ne prît Ferrare; mais qu'il ne l'étoit pas de la pousser plus loin, ni de tailler en pieces les assiegeans, parce qu'en poussant les affaires jusqu'à cette extrémité, le Duc de Ferrare, & par conséquent le Pape, dont il étoit feudataire, profiteroient seuls de ce qui seroit ôté aux

Venitiens. Cependant il valoit mieux pour les Ducs de Milan qu'elle en demeurât revêtuë, puis qu'elle ne leur étoit pas si redoutable que la puissance temporelle du Saint Siege. La République de Venise ajoûta à ce discours soixante mille écus d'or, & Louïs Sforce détacha ses Troupes de celles des autres Princes. Il menaça même d'en renforcer l'Armée des Venitiens s'il n'étoit reconnu pour Arbitre entre eux & le Duc de Ferrare: & comme s'il l'eût fait, l'avantage auroit infailliblement penché du côté des assiegeans, & Ferrare se fût perdue; on fut contraint de le prendre au mot, puisque Ferrare ne pouvoit être sauvée que par là. Louïs Sforce n'avoit point encore eu de si belle occasion de se signaler que celle-là, & il ne la laissa point échaper. Il s'arrêta à Bagni, pendant que ses Troupes se rafraîchissoient aux environs: Il y manda les députez des parties: Il examina leurs pouvoirs & leurs titres: Il leur donna de longues & de paisibles audiences; & il n'oublia rien de ce qui se pratique quand on veut juger selon la conscience. Mais il prononça selon ses intérêts: Il ordonna que le Siege de Ferrare seroit levé, & que néanmoins la République de Venise, retiendrait la plus fertile portion du Ferrarois qui consistoit dans la Banlieuë de Pabodia, & dans le Polesiné di Rovigo. Le Duc de Ferrare recut par cette Sentence deux préjudices; l'un qu'on lui ravit la moitié de son revenu; l'autre que sa ville capitale demeura exposée aux insultes des Venitiens, qui n'en pouvoient auparavant approcher, à cause que le Polesiné qui la couvroit étoit de trop difficile accez. Ainsi le Duc de Ferrare ne put se dispenser d'exécuter la sentence de Louïs Sforce, parce qu'autrement il seroit resté seul dans la querelle: mais il ne le lui pardonna pas: Il attendit la conjoncture propre pour l'en punir, & il se prévalut d'autant plus volontiers de celle d'introduire les Fran-

1491.

çois dans l'Italie, qu'il ſçavoit que le Roi Charles Huit s'étoit vanté qu'après la conquête de Naples, il obligerait Louis Sforce à remettre l'administration du Duché de Milan à ſon neveu.

Mais à juger des Princes par leur caractère particulier, & par la diſpoſition de leurs eſprits, Hercule d'Este Duc de Ferrare, n'étoit pas capable de la noire méchanceté qu'on lui attribue. C'étoit un Prince d'humeur enjouée, qui haïſſoit les affaires, qui aimoit à vivre agréablement, qui ne ſe tenoit ſur le ſérieux que par néceſſité, & qui ne concevoit rien de ſi fâcheux que de diſcontinuer la vie molle qu'il avoit commencée. Il s'étoit pourtant veu réduit à de grandes extrémités; & comme il tenoit pour miracle d'en être délivré, quand il eût eu du penchant à la vengeance, il n'auroit eu garde d'y ſuccomber, puifqu'il ſe ſeroit attiré de nouvelles affaires; ce qu'il craignoit plus ſans comparaiſon, qu'il n'aimoit à ſe venger de ſes Eumemis. Outre qu'en procurant l'entrée des François en Italie, il y perdrait autant que ſon gendre, puifqu'il courroit autant de riſque d'être dépouillé que lui.

Louis Sforce ne conſulta donc que lui même, pour conclure par ſon Miniſtre Balbiany avec le Sénéchal de Beaucaire, ſuffiſamment autorisé du Roi Charles Huit, un Traité dont les principaux articles furent de la part de Sa Maieſté: * Qu'elle n'entreprendroit rien ſur le Duché de Milan: Qu'elle y conſerveroit l'autorité de Louis Sforce; & que pour aſſeurer ſa protection, elle laiſſeroit en paſſant deux cent Lances dans la Ville d'Aſt. Louis Sforce s'obligea réciproquement de faire prêter à Sa Maieſté, avant que ſon Armée ſortit de France, deux cent mille ecus qui ſeroient uniquement employez à la payer: d'y joindre, quand elle paſſeroit par le Duché de Milan, cinq cent Lances que le même Sforce entreprendroit à ſes d'

* Entre
les Trait-
ez de
Charles
Huit & de
Sforce.

pens, tant que la Guerre dureroit de donner à cette Armée le passage, les Rivières, & les Ports de l'Etat de Gennes pour la sécurité de la Flotte de France. On y ajouta cet article secret: Que Louis Sforce seroit mis en possession de la Souveraineté de Tarante, & en recevroit l'investiture de Charles Huit, aussi tôt que Sa Majesté l'auroit conquise, mais ceux qui ont écrit cette fausseté, ne sçavoient pas que le Traité que l'on vient d'abréger fut si secret, qu'il n'y eut que quatre personnes; sçavoir Charles Huit, Louis Sforce, Vers, & Balbiany qui le sceurent; & que dans l'un des deux Originaux qui en subsiste encore, l'Article prétendu de la Principauté de Tarante, n'est ni dans le corps de ce Traité, * ni au bout, où l'on avoit alors accoutumé de mettre les Articles secrets, lorsqu'il y en avoit. Il n'est pourtant pas sans apparence que Louis Sforce, qui ne pettoit aucune occasion de profiter, stipulât la Principauté de Tarante pour deux raisons: l'une que ce seroit un établissement convenable pour un de ses fils: l'autre qu'il observeroit & traverseroit de là mieux que d'aucun autre lieu les desseins des François après leur conquête. Mais il étoit désormais inutile de tenir secret un Traité, que l'Ambassade solennelle du Comte de Cajasse n'avoit que trop donné lieu de pressentir. Et de fait le Roi de Naples s'attendoit si bien à soutenir la Guerre, qu'il leva des nouvelles Troupes: il visita les meilleures Places: il en renforça les Garnisons: il distribua les Milices pour garder les Côtes: il amassa force munitions, & sur tout il emprunta de l'argent de tous ceux qui lui en voulurent prêter, parce qu'il étoit prévenu de l'opinion que s'il perissoit ce ne seroit que faute de cela. Sa principale politique fut ensuite de rassurer ses Peuples & de leur donner du mépris pour les François, en faisant courir le bruit qu'il n'étoit pas possible qu'ils réussissent dans

* Il est dans le
Trésor des
Chartres

1491.

leur projet, & qu'ils auroient en tête le plus sage des Rois de l'Europe, & le plus exercé dans la bonne & dans la mauvaise fortune: Que s'ils l'attaquoient par Mer, ils ne trouveroient plus comme autrefois un Comte de Rossano qui les receût dans ses Ports, qui les renforçât de Troupes fraîches, & qui les fît entrer d'abord dans le centre du Royaume de Naples: Que tous les Ports leur seroient également fermez: Que s'ils en prétendoient gagner il faudroit que ce fût à la pointe de leurs épées: Que s'il survenoit une tempête pendant qu'ils y travailleroient, elle suffiroit pour dissiper leur Flotte, & pour jeter leurs Vaisseaux contre les rochers qui les briseroient, ou pour les pousser dans des lieux où ils seroient pris sans combattre. Si la Mer leur étoit favorable, ils auroient encore à se deffendre de la Flotte de Naples qui attendroit à son aise & dans de bons Ports l'occasion de les combattre à son avantage: Que la Flotte de France étoit composée de Vaisseaux la plupart empruntez ou louëz, qui ne se deffendroient que foiblement, & que les autres ne connoissant pas la Côte de Naples y échoüeroient par l'ignorance de leurs Pilotes, quand même les vents contraires ne les y pousseroient pas: Que le chemin par terre seroit long & difficile, & que les François y trouveroient d'autres inconveniens, qui ne seroient ni moindres ni en plus petit nombre que ceux de leur voyage par Mer: Que les Soldats de cette Nation n'étoient point accoustumez à vivre en discipline, & que les Lombards étoient mal endurans: Qu'ils ne logeroient pas volontiers les François, & qu'il surviendrait entre eux dès les premiers jours une infinité de querelles qui commettroient les nouveaux Alliez les uns contre les autres. Que Louis Sforce se repentiroit alors de sa folie; & que quand il demeureroit endurcy, les Républiques de Venise & de Florence, le Duc de Ferrare, & le
Saint

Saint Siege n'endureroient pas qu'on pillât leurs États en chemin faisant: Que la premiere de ces quatre Puissances qui refuseroit le passage aux François, les arrêteroit pour long-temps, & que quand elles conviendroient toutes de l'accorder, elles ne préserveroient pas ces Estrangers d'une lassitude extraordinaire à l'entrée du Royaume de Naples; cependant ce seroit alors qu'ils auroient à se deffendre d'une Armée fraîche, composée de vieux Soldats, qui n'auroit pour les défaire qu'à soutenir leur premier choc: Que le Roi de Naples étoit uni de sang & d'intérêt avec les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle: Qu'ils étoient fils des deux freres, & par conséquent d'une même Maison: Qu'il avoit de plus épousé la sœur du Roi Catholique; & que d'ailleurs son Royaume n'étoit séparé de la Sicile que par un détroit de quatre lieues: Que les prétentions des François étoient les mêmes sur la Sicile, & sur Naples; & que comme le Roy Catholique prévoyoit assez que la conquête du dernier de ces Royaumes, rendroit infailible celle du premier, la nécessité de conserver la Sicile le contraindroit d'aider son beau-frere à deffendre le Royaume de Naples qui lui tenoit lieu de dehors, quand la double parenté qu'ils avoient ensemble ne l'y obligerait pas.

On répandit ces bruits avec autant d'artifice que de vray-semblance dans toutes les Cours d'Italie; cependant personne n'en étoit moins persuadé que le Roi de Naples, par l'ordre duquel ils courroient, il jugea de ce qu'il auroit à souffrir quand un Roy de France l'attaqueroit en personne par les effroyables extrémitez où les Ducs d'Anjou & de Calabre avoient réduit son pere & lui, & il conclut que si ces Ducs les avoient chassés de Naples, le moindre mal qu'il pût attendre de Charles Huit à la tête de toutes ses forces, seroit d'être

1491.

accablé d'abord sans ressource. Il consideroit encore que de quelque côté qu'il tournât les yeux tout lui étoit infidèle ou suspect : Que sa Noblesse le haïssoit , & que les Peuples qu'il avoit plus chargés qu'ils n'avoient accoutumé de l'être , ne demandoient qu'à changer de Maître , persuadez que d'un côté il ne leur pouvoit rien arriver de pire que de demeurer sous sa domination , & d'un autre côté que le Roi de France , pour gagner leur affection les déchargeroit de la plus part des impôts sous lesquels ils gémissoient : Que son tresor ne dureroit pas long-temps , & que dès le moment que les François mettroient le pied dans son Royaume qu'il n'en tireroit plus rien : Qu'il n'y avoit point de Princes ni de Republiques en Italie qu'il n'eût offensés en leur déclarant la guerre , en travaillant à les diviser , & en leur suscitant des Revoltes de leurs sujets , & que ces sortes d'injures ne se pardonnoient dans ce País qu'autant que l'on étoit dans l'impuissance de se venger : Que sa double alliance avec les Rois Catholiques ne lui en avoit pas acquis l'amitié , & que ce Prince n'avoit pas oublié que le Roi Jean d'Arragon son Pere auroit hérité du Royaume de Naples , aussi bien que des autres qui composoient la Monarchie d'Arragon , si son oncle Alphonse n'en eût disposé par un Testament contraire aux bonnes mœurs.

Ces motifs parurent si forts au Roi de Naples , qu'il se prevalut de la premiere occasion , qui se presenta d'appaiser les François. Frederic d'Arragon son Second fils avoit épousé une Princesse de Savoye sœur de la mere de Charles Huit , il en avoit une fille , que la Duchesse de Bourbon sa cousine germaine avoit élevée à la Cour de France ; & elle y étoit encore quand le Roi d'Ecosse la rechercha en mariage. La bienveillance vouloit que les articles du contract fussent dressés au lieu où elle

elle demeurait, outre qu'il n'y avait pas d'apparence de la tirer de là pour négocier son mariage en Italie, & que quand elle y eût été, il aurait fallu qu'elle fût revenue en France pour passer en Ecosse. Ainsi le Père & l'ayeul de la Princesse envoyèrent des Ambassadeurs à Paris pour régler les articles de concert avec les Commissaires que nommerait le Roi Charles Huit; & ce fut la seule chose qu'on inséra dans l'instruction qu'ils communiquèrent aux Ecossois. Mais on leur en avait donné une autre que Briçonnet & le Sénéchal de Beaucaire seuls devaient voir, & qui autorisait suffisamment les Ambassadeurs pour offrir à Sa Majesté de lui payer cinquante mille écus par an, en qualité de tribut. La proposition en fut faite dans le Conseil du Roi; mais il s'y trouva des difficultés insurmontables. Le Royaume de Naples était déjà feudataire & tributaire du Saint Siège, & l'on ne voyait pas qu'il pût l'être encore de la Monarchie Française, sur tout le Saint Siège n'y consentant pas; & quand il y acquiescerait, ce qui n'était pas néanmoins à présumer, on s'en étonnerait d'autant plus que la chose était sans exemple: De plus le Pape Alexandre Six venait de faire une démarche qui semblait témoigner une résolution formée de s'unir plus étroitement avec la France. Il avait offert à Briçonnet un chapeau de Cardinal, pourveu qu'il voulût bien le tenir immédiatement de Sa Sainteté. Briçonnet avait évité en galant homme le piège que le Pape lui dressait, & avait répondu qu'il se sentait infiniment obligé de la grace qu'on lui présentait; mais que son Maître était assez puissant pour lui faire du bien, & qu'il n'en prétendait que par lui. On avait long-temps raisonné sur cette action, & l'on s'était arrêté à la pensée que Sa Sainteté ne jugeant pas que ses fils pussent être établis si richement dans le Royaume de Naples, qu'ils le seroient en France, prenait

1491.

de loin ses mesures pour y parvenir. Le Conseil de France évita là dessus de donner à Sa Sainteté tant soit peu d'ombrage , & il ne se contenta pas de représenter aux Ambassadeurs de Naples , que ce qu'ils proposoient n'étoit pas de nature à se mettre en execution. Il conclut avec eux l'affaire d'Ecosse : Il refusa de negocier celle du tribut : Il leur déclara que la France ne vouloit plus désormais entretenir de commerce avec le Roi leur Maître. Il protesta de traiter d'ennemis les Neapolitains en quelque lieu qu'ils se trouvassent ; & afin qu'ils n'en doutassent pas, il leur fit voir les préparatifs qui se faisoient contre eux dans toutes les Provinces.

Fin du Livre Second.



AR-



ARGUMENT

DU TROISIE'ME LIVRE.

Ferdinand Roi de Naples , & le Pape Alexandre Six ne sçachant plus quelle barriere opposer aux François , députent vers le Sultan Bajazet Second , qui leur promet du secours. Louis Sforce entreprend de dégrader le Duc de Milan son neveu. Il ne peut néanmoins éviter de le marier , & il lui choisit pour femme Isabelle d'Arragon petite-fille du Roi de Naples. Cette Princesse est mariée par Procureur , & conduite à Milan. Louis Sforce en devient amoureux : mais elle a de l'aversion pour lui , & il fait empoisonner le Duc de Milan. Charles Huit est conseillé de vanger ce crime : mais il s'en excuse sur le traité conclu avec le coupable. Pierre de Medicis veut traverser le voiage des François à Naples : mais il se met inconsidérément entre leurs mains , & n'est relâché qu'a-

pres les avoir rendus Maîtres des Fortresses de sa République. Il retourne à Florence, & on le contraint d'en sortir. On pille son Palais, & on le bannt. Le Roi rure de l'argent des Florentins, & va à Pise : il lui donne la liberté, & retient toutefois la meilleure de ses Citadelles. Le Pape s'accommode deux fois de suite avec le Roi de Naples, & reçoit les Ennemis des François dans l'Etat Ecclesiastique : mais ils ne sont pas assez forts pour en disputer l'accès, & ils se retirent. Le Pape persiste dans son obstination : Charles Huit recherche en vain son amitié : Les murailles de Rome & du Châlean Saint Ange tombent, & Charles y entre en vainqueur. Les Colonnes & les Ursins se déclarent pour lui. Le Pape traite avec les François, & leur donne son fils pour brage.



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII.

LIVRE TROISIÈME.

Où l'on voit ce qui s'est passé de plus remarquable durant les années mil quatre cent quatre vingt-treize, mil quatre-cent quatre vingt-quatorze, & partie de 1495.

FERDINAND Roi de Naples, persuadé que le Roi de France Charles Huit étoit inexorable, eut recours au Pape Alexandre Six, & lui offrit pour Geoffroy Borgia son fils une fille naturelle du Duc de Calabre, qui lui porteroit pour sa dot la Principauté de Squilacio. Alexandre qui ne seignoit de favoriser les François, que pour obtenir du Roi de Naples de plus avantageuses conditions, accepta bien l'alliance & la Principauté qu'on lui proposoit; mais il refusa nettement

1493.

1493.

de signer la Ligue deffensive où l'on pretendoit l'engager. Il promit néanmoins de rendre au Roi de Naples tous les bons offices qu'il pourroit exiger de lui, supposé que la Ligue fut rompüe.

Le Roi de Naples, peu satisfait de cette retenüe, essaya encore une fois de ramener Louis Sforce par une peinture vive & pathetique des mal heurs qu'il attireroit sur l'Italie en General, & sur lui-même en particulier, puis qu'il y seroit le premier exposé: mais Louis Sforce bien loin de profiter de l'avis du Roi de Naples, s'en prévalut adroitement contre celui qui le donnoit. Il craignit que le Roi de Naples & les autres Princes d'Italie ne prévinsent l'orage dont ils étoient menacez, & ne joignissent leurs forces pour mettre Jean Galeas Duc de Milan son neveu en possession de ce Duché, dans la veüe que Louis Sforce n'en étant plus le Maître, les François qui ne fondonent leur entreprise que sur le passage, & sur l'assistance qu'il leur promettoit, ne penseroient plus à l'exécuter. La chose n'étoit pas difficile, pourvû qu'elle se fit avant que le Roi Charles Huit eût achevé d'assembler son Armée; & Louis Sforce l'apprehenda de telle sorte, qu'il prit pour les amuser l'occasion que le Roi de Naples lui fournissoit sans y penser. Il leur témoigna que le projet de Charles Huit lui déplaisoit, & qu'il voudroit bien être en état s'y opposer; mais que deux considerations l'en empêchoient: l'une que n'étant qu'administrateur du Duché de Milan, il n'y pouvoit changer les maximes que son pere & son frere avoient établies, dont la principale étoit une bonne intelligence avec les François: l'autre la Seigneurie de Gennes que Louis Onze n'avoit cedée aux Ducs de Milan, que tant qu'ils seroient unis avec la France; & que Charles ne manqueroit pas de la redemander ni de la reprendre par les armes, aussi-tôt qu'il verroit que l'on n'observeroit plus la conduon que son

son pere avoit exigée. Louis Sforce ajouta qu'il prioit les Princes & les Républiques de faire sur un point si délicat toutes les reflexions qu'il meritoit, & de penser à quelque expedient qui pût honnêtement le dégager d'un devoir si indispensable. Il offrit de l'accepter à bras ouverts: il montra les precautions qu'il prenoit contre les François, en cas qu'ils commissent en passant par le Duché de Milan, les désordres auxquels ils étoient accoutumés: il exagéra le nombre des gens de Guerre qu'il avoit levez pour les observer: il communiqua l'ordre qu'il avoit donné de les charger à la premiere contravention, & il s'exempta par là de l'insulte qui lui étoit préparée, avant que Charles eût passé les Alpes.

La grande opinion qu'il eût de lui même après avoir trompé ses compatriotes, le hâta de combler la mesure de ses crimes par deux attentats qui ne sçauroient être bien compris, sans que l'on développe ici les mysteres de la Maison des Sforces, & de celle des Viscontis.

Au plus fort des Guerres civiles que les factions des Guelphes & des Gibelins entretenoient dans l'Italie, ceux de l'une & de l'autre, qui avoient assez d'intrigue pour se faire reconnoître en qualité de Chef de parti dans les Provinces, & pour en chasser leurs ennemis, travaillerent à s'en rendre insensiblement Souverains; soit qu'ils en eussent d'abord eu la pensée, où qu'ils y fussent invitez par l'occasion qui ne pouvoit être plus favorable, puisque les Empereurs n'étoient pas assez puissans pour faire respecter leurs ordres dans l'Italie, & que le Saint Siege étoit transféré de Rome en Avignon. La ville de Milan étoit alors des plus considérées de celles d'Italie à cause de sa situation, de la fertilité de son territoire, & du nombre & du courage de ses habitans. Elle jouissoit d'une entière liberté, mais elle ne prenoit point assez de precaution pour la conserver long-temps: Elle souffroit

1491.

sans inquiétude que ces familles Bourgeoises acquissent trop d'honneur & de richesses; & cette negligence fut la principale des causes qui l'affaiblirent. Les Viscontis s'étoient distinguez de leurs Concitoyens par les deux voyes dont on vient de parler: Car outre que leur Maison étoit la plus ancienne de Milan, & que la Maison de la Tour qui y avoit autrefois commandé y étoit entrée: l'Italie ne se fut pas plutôt partagée entre les Guelphes & les Gibelins que les Viscontis se mirent à la tête des Gibelins, par la seule raison qu'ils étoient plus forts que les autres. Ils les aiderent à pousser leurs Ennemis, & leur persuaderent ensuite que pour conserver Milan dans leur party, il en falloit changer le gouvernement, ils le rendirent ainsi Monarchique, & comme leur brigue étoit la plus forte ils se le firent deferer: l'importance étoit de s'y maintenir; & les Viscontis comprirent si bien cette difficulté, qu'ils la jugerent même plus grande que celle qu'ils venoient de surmonter; & ne se sentant pas assez forts pour la vaincre, ils eurent recours aux Empereurs, avec d'autant moins de scrupule, que la puissance d'Allemagne étoit alors plus respectée que redoutée en Italie. Ils les reconnurent pour Seigneurs Sufetains, & prirent les qualitez, premierement de leurs Capitaines, & ensuite de leurs Vicaires. L'ambition du dixième d'entr'eux, alla plus loin, puisqu'il pressa l'Empereur Vincelas d'ériger en sa faveur le Milanéz en Duché, & l'obtint; il se nommoit Jean Galeas, & ses deux fils Jean & Philippe-Marie lui succederent. Philippe fut le dernier de sa Maison, & ne laissa point d'enfans legitimes; mais il avoit une fille naturelle appelée Blanche, que la nécessité de ses affaires l'obligea de marier à un Bâtard. Il y avoit eu à Conignola petite ville de l'Erat Ecclesiastique, un homme dont on convient assez que la naissance étoit des plus basses, quoi que les

Au-

cheurs imprimez & manuscrits en parlent diversement. Il y en a qui le font Cordonnier, & d'autres Savetier. Quelques-uns veulent qu'il ait été Corroyeur; & ceux qui paroissent mieux instruits de son origine le font valet de Laboureur. Cet homme par une aventure tout à fait bizarre que l'on a rapportée dans l'Histoire du Règne précédent de simple soldat: passa par tous les degrés de la profession des Armes, & se rendit le plus fameux Capitaine d'Italie, sous le nom ou le sobriquet de Sforce. Il se maria & laissa plusieurs enfans legitimes de trois femmes qu'il avoit successivement épousées, mais il n'y eut qu'un de ses Bâtards qui lui succéda pour la valeur: Il se nommoit François, & il n'avoit que vingt ans quand son pere mourut. Cependant il étoit déjà si estimé des gens de Guerre, qu'ils le reconnurent pour leur Chef, au lieu de son pere, à l'exclusion des fils legitimes, quoi qu'il y en eût trois ou quatre capables de remplir sa place. Il se loua de cette sorte avec eux à divers Princes d'Italie, selon qu'ils offroient de rendre sa condition meilleure, ou qu'ils avoient plus d'argent à lui donner, jusqu'à ce que les Vénitiens ayant entrepris la Conquête du Duché de Milan, & Philippe Marie dernier des Viscontis, prévoyant qu'il auroit long temps besoin de Sforce, le loua pour toujours. Il s'en trouva si bien, que pour se l'attacher plus étroitement il lui fit épouser Blanche sa fille naturelle. C'étoit donc là trois vilaines taches dans la Maison des Sforces: la premiere la basse naissance du pere; la seconde la bâtardise du fils, & la derniere la bâtardise de sa femme. Il eût d'elle, lorsqu'il étoit encore à la solde de son beau-pere, Galeas son fils aîné, & cette circonstance est tres-importante à remarquer, à cause des étranges événemens qui s'en ensuivirent.

Les Vénitiens continuoient la Guerre avec une extrême animosité, lorsque Philippe Marie les-
vant

1493.

tant approcher la fin, & persuadé que s'il n'opposoit aux Vénitiens un Successeur aussi puissant qu'eux, ils ajouteroient le Duché de Milan à leur Etat de Terre ferme, résolut de les en empêcher. Il jeta les yeux sur Alphonse Roi d'Arragon à qui Jeanne d'Anjou avoit donné le Royaume de Naples, & il l'institua par un testament dans toutes les formes, son héritier universel. Il mourut trois ou quatre jours après avoir ainsi poussé sa jalousie contre la République de Venise au delà du trépas: mais Alphonse se trouva trop loin pour accourir aussi tôt qu'il eût été nécessaire; & Sforce oublié dans le Testament de son beau-pere, profita de l'occasion. Il emprunta cinquante mil écus du vieux Cosme de Medicis, & il s'assura par cette somme des Troupes qu'il commandoit. Il forma là-dessus le projet le plus hardy qui fut tombé depuis plusieurs siècles dans l'idée d'un particulier. Il alla droit aux Vénitiens, qui se trouvant beaucoup plus forts que lui, ne s'attendoient pas qu'il les vint chercher. Il les surprit à Caravagio, & les défit entièrement. Il retourna delà avec une diligence incroyable dans le Duché de Milan: il parut aux Portes de la Ville qui en étoit la capitale: il exposa à sa vue son Armée victorieuse en posture de marcher à l'assaut; & quand il eut jugé que ce spectacle l'avoit assez intimidée, il fit sommer les Milanois de le reconnoître pour Duc, sans en apporter d'autre raison, sinon qu'il avoit épousé la fille naturelle de Philippe Marie, qui n'avoit point laissé d'autres enfans. Il ne leur donna que trois heures pour délibérer, & il les menaça de la dernière violence, en cas qu'on ne le satisfît point dans un terme si court. Les Milanois ne s'étoient point attendus à cet étrange compliment, & n'étoient pas en état de résister. Ils ne vouloient pas être réduits en Province de la Monarchie d'Arragon; & ils ne doutoient pas qu'ils ne le fussent, supposé

se qu'Alphonse prit possession de leur Duché. Ils aimoient à vivre sous un Prince, qui n'ayant pas d'autres Sujets, demeurât toujours avec eux: ils connoissoient assez Sforce pour se promettre qu'il les traiteroit doucement, & sur tout ils étoient assurés qu'il ne surviendrait aucun changement dans leurs Loix, ni dans leur fortune sous sa domination. Ainsi le party qu'ils prirent, fut de lui ouvrir leurs Portes, & de le recevoir pour Souverain. Les autres Villes du Duché de Milan suivirent l'exemple de la capitale, & François Sforce fut établi dans son usurpation, avant qu'Alphonse eût été informé de la disposition de Philippe Marie en sa faveur.

Ce fut là l'origine de la haine implacable entre la Maison d'Arragon & celle des Sforces; & les Espagnols eussent peut-être mieux fait dans la négociation de Château-Cambresis de tirer leur droit sur le Duché de Milan du Testament de Philippe Marie, que de se fonder uniquement sur l'investiture de Charles-Quint. Mais sans rien anticiper icy, François Sforce joüit paisiblement du Duché de Milan, & y ajouta le Duché de Gennes que les François lui donnerent. Sa femme accoucha deux ans après de Louis Sforce surnommé le More, à cause de son extraordinaire noirceur. Ce Louis prétendit depuis être plus noble que Galeas son frere aîné, parce qu'il étoit né d'un Mariage de François Sforce déjà Duc de Milan, au lieu que Galeas n'étoit sorti du même Sforce, que lorsqu'il n'étoit encore que simple aventurier. On croyoit que François Sforce qui n'avoit pas plus de droit au Duché de Milan, qu'en avoient eu les premiers Viscontis, en chercheroit par la même voye dont ils s'étoient servis, & demanderoit l'investiture des Empereurs. Il ne lui eût pas été difficile de l'obtenir après la mort d'Alphonse, puisque l'Empereur Frédéric III. s'étoit

2493.

s'étoit expliqué qu'il l'accorderoit pour trente-cinq mille ducats : mais François Sforce n'en voulut pas , soit qu'il craignît le reproche d'avoir acheté la Conquête , ou qu'il raisonnât sur ce principe ; Que si ses Descendans lui ressembloient , ils n'auroient pas plus que lui besoin d'investiture ; & s'ils ne lui ressembloient pas , ils seroient indignes du Duché de Milan. Son fils aîné Galeas lui succéda sans difficulté & tint ce Duché jusqu'à ce qu'il fût tué pour une querelle particuliere. Il ne laissa que Jean Galeas son fils qui lui succéda , & une fille nommée Beatrix , & Louis Sforce ne prit d'abord que l'Administration du Duché , & la tutelle de son neveu & de sa nièce : mais ensuite l'amour luy inspira de plus criminelles pensées. Il crut devoir marier le jeune Duc Jean Galeas son neveu à l'âge de dix-huit ans ; & pour réparer en quelque maniere par une alliance le tort que François Sforce avoit fait à la Maison d'Arragon , il rechercha l'Infante Isabelle , fille du Duc de Calabre , fils du Roi de Naples.

Isabelle fut aisément accordée , parce que le Roi de Naples avoit alors plus de besoin du Duc de Milan , que les Ducs de Milan n'en avoient de luy. Après les ceremonies du mariage , Isabelle fut menée à son Epoux. Louis Sforce l'alla recevoir sur la Frontiere : Il la trouva plus belle qu'on ne lui avoit dit , & il en devint amoureux. Il ne put , ou ne crut pas devoir cacher sa passion à la personne capable de la satisfaire ; mais il trouva dans Isabelle une fierté insurmontable. Elle avoit une horreur naturelle du crime qui la garantissoit de seduction ; & plus il lui proposoit de la rendre plus infailliblement Duchesse de Milan , si elle vouloit bien l'épouser , qu'elle ne le seroit en achevant son mariage avec son neveu , moins il avançoit auprès d'Elle. Elle répondoit toujours , que puisque Dieu

~~faite nature aîné de la Branche Royale de~~

Na-

Naples, il ne l'avoit pas destinée pour un Cadet de la Maison des Storses; & il fut si peu possible de lui faire changer de langage, que Louis Sforce fut réduit à se contenter d'empêcher qu'elle ne consommât son mariage avec le Duc de Milan, & à dépecher le plus adroit de ses Émissaires au Roi de Naples, & au Duc de Calabre, pour leur offrir tout ce qu'ils exigeroient de lui, pourveu qu'ils consentissent à la dissolution du mariage d'Isabelle avec son neveu, qu'il se disoit assuré d'obtenir du Pape, & qu'en suite ils la lui donnaient pour femme. Le Roi de Naples qui ne doutoit pas que Louis Sforce ne se portât à l'extrémité, si on le jettoit dans le désespoir par un refus; & qui le voyoit d'ailleurs maître de sa petite fille, étoit d'avis de le contenter ou de l'amuser jusqu'à ce que sa passion se rallentît ou changeât d'objet. Mais le Duc de Calabre mit son point d'honneur, non-seulement à ne pas avoir de condescendance pour Louis Storce, mais encore à ne pas souffrir qu'il séparât plus long-temps les deux jeunes Epoux l'un de l'autre. Il menaça de s'en plaindre à toute l'Europe, & de l'armer pour venger la querelle. Louis Sforce incapable d'être possédé de deux passions dominantes en pareil degré, se fit un si prodigieux effort, qu'il éteignit son amour pour se donner entièrement à la haine. Il abandonna Isabelle à son neveu, peut-être dans la seule vue de la rendre malheureuse; & pour lui donner une rivale qui la contrôlât en toutes occasions, il rechercha la Princesse Alphonse, fille de Hercule d'Este Duc de Ferrare. Alphonse ressembloit à Isabelle en toutes choses, excepté qu'elle n'étoit pas si belle. Elles étoient toutes deux * entêtées mal à propos de leurs Naissances, puis qu'elles n'avoient rien à se reprocher en ce point, & qu'il y avoit de la bâtardise dans la Généalogie de l'une & de l'autre. Elles étoient fieres jusqu'à l'excès, &

* Borso
d'Este
Tris-
Ayeul
ternel
d'Alph
leur

1493.
sine, &
Ferdinand
Ayeul pa-
ternel d'I.
sabelle
étoient
bâtards.

leur fierté tenoit de la plus fine ambition : Elles étoient plus chastes par gloire que par tempérament. Isabelle s'étoit résoluë au mariage, & Alphonse y aspiroit plutôt pour partager le pouvois de leurs Epoux que leurs lits. Elles aimoient toutes deux le luxe ; & quoy-qu'elles eussent été élevées dans des Maisons où rien n'étoit tant en recommandation que l'épargne, elles étoient prodigues, & leur humeur alloit à dépenser autant qu'elles en auroient le moyen. Le Duc de Ferrare ne délibéra pas un moment s'il accorderoit Alphonse à Louis Sforce. Il n'avoit point de dot à lui donner, & de plus il avoit lieu d'espérer qu'elle seroit Duchesse de Milan. Elle fut donc promptement envoyée à Louis Sforce qui en eut deux fils de suite. Cette seconde lui donna lieu d'insulter à Isabelle qui n'avoit accouché la seconde fois que d'une fille ; mais la jalousie avoit déjà mis de la discorde entre-elles. Alphonse ne pouvoit souffrir que l'on louât en sa présence la beauté d'Isabelle, parce qu'elle s'imaginait qu'on lui reprochoit ainsi sa laideur ; & Isabelle n'enduroit pas plus volontiers que l'on rendit des honneurs extraordinaires à Alphonse, parce qu'elle croyoit qu'ils ne fussent deûs qu'à elle. L'une & l'autre demeuroient dans un même Palais & mangeoient ensemble : Elles avoient tous les jours une infinité d'occasions d'augmenter leur aversion, & les Courtisans leur en fournissoient la plus grande partie. Ils étoient fort assidus auprès d'Alphonse à cause que son mary distribuoit les graces ; & ils n'alloient que par maniere d'acquis dans l'appartement d'Isabelle. Elle en étoit au desespoir, & ce fut bien autant cette solitude, que le peu d'argent qu'on lui fournissoit pour s'entretenir, qui lui fit écrire à son pere & à son ayeul, qu'elle attendoit à sa propre vie, si on ne la délivroit de captivité. Alphonse de son côté se lassa tellement

d'I.

d'Isabelle, que pour s'en deffaire elle sollicita Louis Sforce son mari, de la faire Duchesse comme il lui avoit promis, & d'ajouter la qualité de Duc de Milan à celle d'Administrateur de ce Duché. Louis Sforce qui ne le pouvoit qu'en introduisant dans l'Italie une revolution presque generale, y avoit appelé les François, dans l'esperance qu'ils lui permettraient de se deffaire de Galeas son neveu; mais Charles Huit n'y ayant pas voulu consentir, après que Louis Sforce eut engagé les François dans cette entreprise assez avant pour espérer qu'ils ne s'en desisteroient pas, quelque chagrin qu'il leur donnât, il s'adressa à Maximilien Roi des Romains. Ce Prince ne pouvoit être plus mécontent de Charles Huit qu'il l'étoit alors, non seulement à cause que Charles lui avoit enlevé l'Heritiere de Bretagne qu'il avoit épousée par Procureur; mais encore parce que le même Charles l'avoit assez negligé pour ne le vouloir pas comprendre dans le Traité qu'il venoit de faire avec les Flamans. * Il étoit à craindre que les Allemands n'observassent de trop près la maniere dont Charles Huit traitoit Maximilien, & ne le meprisassent à son exemple. La consequence auroit peut-être été poussée jusqu'à le déposer; & Louis Sforce convaincu que Maximilien seroit ravi qu'on lui donnât les moyens de prevenir ce malheur, les lui fit offrir. Charles Galeas Sforce Duc de Milan pere de Jean Galeas, Huit sans avoir encore laissé une fille appelée Blanche du nom de son ayeule paternelle, qui avoit à la verité moins de beauté que sa belle sœur & que sa tante Alphonse; mais qui pourtant étoit assez bien faite pour espérer un party convenable à son rang.

* Les Flamans lui avoient osté la tutelle de son fils, & avoient traité avec Charles Huit sans lui,

Louis Sforce son oncle n'avoit pas d'abord eu beaucoup de soin de son éducation, parce qu'il apprehendoit de la marier. Et de fait il y avoit de l'apparence que dans le dessein qu'il avoit de supplan-

ter

1493.

• Dans la
negotia-
tion de
Saint Se-
verin.

ter son neveu, il se rendroit ennemi quiconque épouserait sa nièce. Mais Louis Storce pour être le Prince le plus spirituel de son siècle, n'en étoit pas moins souvent sujet à changer de sentiment. Il connoissoit que Maximilien aimoit l'argent avec toute la passion des avarés; & il ne sçavoit pas que ce Prince aimoit encore plus à le dépenser. Il ne lui voyoit point d'autre passion que celle là; & ce fut-là dessus qu'il se fonda, pour lui envoyer le jeune Saint Severin, aussi tôt qu'il eut appris qu'il étoit devenu Empereur par la mort de Frederic Trois son pere. * Saint Severin remontra à Maximilien, qu'il ne tiendrait qu'à lui de se venger de Charles Huit, & qu'on lui en fournirait les moyens quand il lui plairait: Que la France étoit ouverte du côté de la Champagne; & que si elle avoit à changer de Maître, ce ne seroit jamais que par là: Que Sa Majesté Imperiale pouvoit aisément lever en Allemagne une Armée de cent mille hommes, & la conduire sans obstacle jusques devant Paris. Qu'elle trouveroit infailliblement cette Ville Capitale abandonnée; & qu'en la prenant, elle y trouveroit aussi les clefs des autres Villes du Royaume: Que cette conquête le mettroit au dessus de tous les Empereurs qui avoient été depuis Charles-Magne, & qu'elle ne seroit pourtant l'ouvrage que d'une seule Campagne: Qu'au pis aller le moindre effet que l'on en devoit attendre, seroit de déconcerter entièrement l'expédition de Naples; & de rappeler Charles à la defense de la Couronne, en quelque endroit de delà les Alpes qu'il se trouvât: Que la Branche bâtarde d'Arragon seroit ainsi sauvée, & que Maximilien en recevrait une gloire immortelle: Qu'il ne lui falloit pour cela que quatre cent quarante mil écus d'or, & qu'on les lui compteroit le jour de ses nocces en épousant Blanche Storce, Princesse de Milan, pourveu qu'il accordât à Louis Storce l'investiture de ce

Du-

Duché: Qu'il le pouvoit sans injustice & sans préjudicier à qui que ce fût, puisqu'il y avoit plus de cinquante ans qu'il étoit vaquant: Que les Empereurs ne l'avoient accordé aux Visconti que pour les mâles legitimes de leur Maison; & que ne s'en étant plus trouvez de cette nature après la mort de Philippe Marie, ce Fief étoit retourné de plein droit à l'Empire: Que François & Galeas Sforce n'en avoient été que les Usurpateurs, & que Jean Galeas ne le tenoit pas à meilleur titre: Que quand François Sforce y auroit eu droit, Galeas son fils & Jean Galeas son petit-fils n'avoient pas laissé d'être possesseurs de mauvaise foy, puisque Galeas étoit né du temps que François Sforce n'étoit qu'un simple loüeur de Gens de guerre; & que par conséquent il n'avoit pu succéder au Duché que son père n'avoit pas encore, au préjudice de Louis Sforce son frere puîné, qui étoit sorti d'un père déjà Duc de Milan; & que le même Louis présenteroit requête à Sa Majesté Impériale, pour être investi de ce Duché comme vacquant depuis plus de cinquante ans. La somme de quatre cent quarante mil écus d'or que l'on proposa étoit alors si considérable, que Maximilien en fût ébloui; & à dire le vray, elle ne se trouvoit en aucun autre lieu de la Chrétienté, que dans le Tresor de Milan. Elle suffisoit pour lever une formidable Armée & pour la faire subsister; & d'ailleurs Maximilien s'étoit plu à faire la guerre, & croioit être grand Capitaine pour avoir gagné la bataille de Gumnegaste, quoi qu'il y eût eu de sa part plus de bonheur sans comparaison que d'habilité. Il ne desiroit rien tant que de se voir à la tête d'une Armée; & il étoit prévenu de l'opinion chimerique d'effacer, pourveu qu'il eût de l'employ, la gloire d'Alexandre & de César. Il espéroit encore de se venger des Français; & il ne doutoit pas que le Roi de Naples ne lui donnât par reconnaissance l'argent que l'usurpation

dans

1493.

dans la Champagne lui auroit épargné ; mais d'un autre côté il étoit retenu par deux considérations qui ne pouvoient être plus pressantes. L'une étoit l'aversion des Princes d'Allemagne pour les méalliances , & le mépris qu'il s'attiteroit en s'alliant avec la Maison des Sforces. L'autre l'indignité d'épouser la petite-fille d'un bâtard , & l'arrière petit-fille d'un valet de Laboureur , après avoir épousé en premières nopces Marie de Bourgogne , & à donner Blanche Sforce pour belle-mère à l'Archiduc Philippe qui venoit d'être accordé à l'Infante d'Espagne. Mais Saint Severin joua si bien son personnage , & les lettres de change montrées à Maximilien l'émeurent de telle sorte , qu'il se mit au dessus de tout ce que l'on pourroit dire de lui. Il prit de l'argent de Louis Sforce : il lui accorda l'investiture du Duché de Milan , comme vaquant depuis la mort de Philippe Marie. Il épousa la nièce : & l'extrême disproportion de ce Mariage fut punie par la sterilité. Toute l'Europe en fut scandalisée : Les Princes d'Allemagne en firent des plaintes & des reproches : Ils refusèrent longtemps de reconnoître Blanche pour Imperatrice ; & si elle eût eû des enfans , il y a de l'apparence qu'ils n'auroient passé que pour Gentils-hommes. L'ignorance étoit alors si universelle , qu'aucun Auteur du temps ne s'avita de justifier , ni d'excuser au moins Maximilien de sa faute , & lui même en écrivant sa vie , a mieux aimé passer sous silence les fâcheuses suites de sa mauvaise Alliance , que d'en entreprendre l'Apologie. Mais il est encore plus étrange que dans les deux siècles qui ont suivi celui-là , encore qu'il y ait eu un très-grand nombre de sçavans , aucun d'eux n'a remarqué que Maximilien n'avoit fait qu'imiter l'Empereur Frederic Trois son pere , de qui la femme Leonor étoit petite-fille de Jean Premier , Roi de Portugal , fils d'une Cordoniere Juive.

Char.

Charles Huit négocioit en Italie dans le temps que Louïs Sforce remüoit ses intrigues en Allemagne , mais ce ne fut pas avec le même succès. Sa Majesté avoit jetté les yeux sur Pierre Bassi, & l'on convient assez qu'elle ne s'étoit pas trompée dans son choix. C'étoit un Italien , qui pour avoir été dépaïsé de bonne heure , n'en étoit que plus estimé de ses Compatriotes. Il avoit de l'esprit , de la bonne foi , de l'honneur & de la patience ; & l'on se plaisoit à traiter avec lui , parce qu'on étoit assuré de l'exécution de ce qu'il promettoit. Jean d'Anjou Duc de Calabre l'avoit mené en Provence , & s'en étoit heureusement servi dans ses affaires de Naples & de Catalogne. On n'étoit pas mal fondé d'espérer de lui de semblables offices pour Charles Huit ; & Sa Majesté l'envoia vers la République de Venise , vers le Pape & vers la République de Florence. Son instruction l'obligeoit à ne rien négliger de ce qui serviroit pour engager ces trois Puissances dans la Guerre de Naples avec la France ; & s'il ne pouvoit l'obtenir, de tirer au moins de chacune d'elles une assistance proportionnée à ses forces. Il y avoit un Article singulier pour les Venitiens , qui consistoit à leur demander conseil. Mais ce n'étoit pas tant pour profiter de la réponse qu'ils feroient , que pour deviner par elle ce qu'ils avoient dans l'ame. Cela ne fut pas mal-aisé , parce que les Venitiens n'agirent pas avec leur subtilité ordinaire à l'égard de Bassi. Ils repartirent froidement qu'ils ne pouvoient s'unir avec le Roi son Maître ni l'assister , à cause des avis certains qu'ils venoient de recevoir de Constantinople, que Bajazet Second, Empereur des Turcs, étoit sur le point de leur déclarer la Guerre, & qu'il y auroit de l'impudence , & de la présomption pour eux à se mêler de conseiller un Prince qui avoit tant de sages têtes à sa Cour. Il n'étoit point aisé de répliquer à cette répon-

1493.

se, & Bassi ne l'osa pas, quoi qu'il eût appris à force d'argent le secret de la République à l'égard de la France. Le secret consistoit en ce qu'il n'étoit pas vrai que la République appréhendât une irruption du côté des Turcs, puisqu'elle avoit trouvé en Bajazet un Prince tellement appliqué à l'étude de la Philosophie, qu'il tenoit pour perduës les heures qu'il passoit à d'autres choses. Et de fait la Chrétienté n'eut jamais moins à souffrir des infidelles, que durant son Règne.

Les Venitiens supposoient que Charles Huit n'iroit point en personne à Naples, & qu'il se contenteroit d'envoyer un de ses Generaux d'Armée. Ils concluient de là qu'ils seroient maîtres de son entreprise, & qu'ils l'arrêteroient précisément au lieu qu'ils jugeroient à propos. Ils pensoient encore à faire servir d'instrument à leur vengeance particulière les Armes de la France; & comme la plupart des gens d'esprit ne s'égarent jamais mediocrement, ils s'imaginoient que Dieu leur envoioit le Roi Charles Huit, pour humilier la puissance d'Italie qui s'opposoit le plus à leur aggrandissement. Ils feignoient de n'en pas tant vouloir au Roi de Naples, qu'au Duc de Calabre son fils, qu'ils accusoient de deux crimes personnels, & irremissibles, au sens des Venitiens. L'un d'avoir suborné des gens pour empoisonner leurs citernes: L'autre d'avoir formé contre eux, pendant que leurs forces étoient occupées devant Ferrare, une Ligue de tous les autres Princes d'Italie qui les auroit infailliblement accablez, si l'inconstance & l'infidélité de Louïs Sforce ne les en eussent garentis. Bassi manda toutes ces particularitez à Charles Huit, & passa de Venise à Florence. Il y demanda que cette République, en conséquence de son ancienne amitié avec les François, leur accordât le passage libre sur ses Terres, les vivres & les autres choses nécessaires à juste prix, & de plus un renfort de cent Lances entretenues à ses

ses propres dépens durant la Guerre. La République après avoir long temps délibéré, répondit qu'elle n'avoit rien de plus cher que l'amitié des François, & qu'elle s'appliqueroit toujours singulièrement à la conserver. Mais que c'étoit par cette même amitié qu'elle les conjuroit de ne pas insister sur leurs deux demandes, puis qu'elle ne les pouvoit accorder présentement sans être ruinée, avant que le Roi Charles Huit fût en état de la secourir, & qu'elle se déclareroit en accordant ce que l'on souhaitoit d'elle: Que le Roi de Naples qui avoit des Troupes aguerries, les enverroient aussi-tôt pour la punir de sa rébellion, & que le Pape n'en ayant point à leur opposer, elles traverseroient sans obstacle l'Etat Ecclesiastique, & desoleroient à leur aise celui de Florence. Sassi qui s'étoit attendu à cette réponse, convainquit les Florentins qu'elle n'étoit pas pertinente, en leur répliquant que les choses que l'on desiroit d'eux; n'étoient que pour le tems que le Roi seroit assez proche de leurs Terres, pour les garantir de l'insulte des Neapolitains, & que la chose demeureroit cependant secrète, puisque les François de leur côté, & la République du sien, avoient un égal intérêt qu'elle n'éclatât pas: Que les Florentins, avant que de refuser le passage, les vivres & les lances qu'on leur demandoit, devoient bien examiner s'ils étoient en état de s'en dispenser, & s'ils avoient assez de forces pour soutenir leur neutralité; puisque si cela n'étoit pas, ils demeureroient exposez à un plus grand danger sans comparaison que celui qu'ils prétendoient éviter par leur refus: Que le Roi son Maître au sortir du Duché de Milan auroit encore les Troupes fraîches, puisque les passages par ce Duché & par le Piedmont lui étoient assurés; & que la nécessité le réduisant alors à traverser la Toscane, il employeroit à cela la première impetuosité de ses gens de Guerre. Que si les Florentins le repoussent.

1493.

ils le priveroient eux-mêmes du plus ancien & du plus considerable de leurs allies ; & s'ils étoient défaits, non seulement on ravageroit leur Pais , mais encore on leur ôteroit la liberté. Cette menace de Bassi n'étoit pas vaine , & les Florentins en furent intimidés à tel point qu'ils signerent le Traitté que cet Ambassadeur leur presenta. Il ne restoit plus que le Pape ; & Bassi qui l'avoit connu dès le temps qu'il n'y avoit pas beaucoup d'inégalité entre-eux, ne s'amusa pas à negocier avec lui dans les règles : Il lui offrit d'abord des Benefices en France pour celui de ses fils qu'il prétendoit élever à la dignité de Cardinal , & des Terres pour les deux autres. Mais le Pape qui ne venoit que de conclure avec le Roi de Naples l'accommodement dont on a parlé , & qui s'attendoit de tirer de lui plus que les François n'offroient , déclara qu'il vouloit observer entre les parties une exacte neutralité : Mais il se passa peu de jours sans qu'il survint de la froideur entre Sa Sainteté & le Roi de Naples. On a vu que le Cardinal de Saint Pierre aux Liens , vivoit en seureté dans Ostie sous la protection du Roi de Naples ; & le Pape ne pouvant souffrir dans l'Etat Ecclesiastique un sujet à demi soumis , lui commanda de venir à Rome , & pressa le Roi de Naples de l'abandonner en cas de retus. Le Roi de Naples ne negligea rien pour satisfaire le Pape , mais le Cardinal de Saint Pierre aux Liens fut inflexible. Le Sacré College , & les Princes d'Italie lui offrirent en vain de répondre de sa personne, & il repartit qu'il les recevroit bien pour cautions de ses biens, mais non pas de sa vie. Il n'y avoit pas d'apparence de l'assiéger dans la Citadelle d'Ostie : il s'y feroit défendre , & les François fussent venus à temps pour le dégager. Mais aussi la Place étoit forte , & de tres grande consequence pour l'Etat Ecclesiastique, il pouvoit la livrer aux François , & s'il l'eût fait , le Pape n'auroit pu les empêcher de

traverser ses Etats. Il étoit donc tout à fait important de l'ôter au Cardinal de S. Pierre aux Liens, & comme on ne reçoit pas volontiers des excuses pour les choses dont le besoin est pressant, Sa Sainteté fit témoigner au Roi de Naples, qu'elle n'étoit pas satisfaite de ses délais, & qu'elle romproit avec lui s'il ne ramenoit à la raison le Cardinal de S. Pierre aux Liens. Le Roi de Naples réduit à l'impossible, s'imagina que le Pape lui faisoit une querelle d'Allemand, & pour en prévenir l'effet, il prit une résolution qui toute hardie qu'elle étoit lui auroit vraisemblablement réussi, s'il lui eût resté assez de vie pour l'accomplir. Il se proposa de gagner Louis Sforce à quelque prix que ce fût, & comme il n'y avoit aucune esperance de réussir par la voye des autres, il voulut y travailler lui-même. Il prévut que le plus grand obstacle à cette réconciliation viendrait du côté d'Isabelle sa petite fille, & il prit d'infailibles mesures pour délivrer Louis Sforce de cette importune Princesse. Il se prépara pour s'embarquer pour aller à Milan par Gennes pour y négocier tête à tête avec Louis Sforce, pour lui offrir la carte blanche, pour lui promettre de ramener à Naples sa petite fille, & pour s'humilier jusqu'à reconnaître qu'il tiendrait de lui son salut. Louis Sforce étoit vain, & l'on s'en étoit aperçu sur ce que les louanges les plus grossières lui étoient si agréables, qu'un de ses amis l'en ayant repris, il lui avoit répondu, veux-tu que je batte un homme qui me jette des fleurs au * vilage. C'étoit un grand charme pour lui, que de passer par un aveu public du Roi de Naples pour son Ange tutelaire, & de convaincre toute l'Europe qu'il pouvoit préserver ce Prince du danger qu'il lui avoit attiré, & de lui avoir fait avouer qu'il ne tenoit qu'à lui de le perdre. Il y avoit en cela quelque chose de plus glorieux qu'en ce que l'on admiroit dans les plus grands Hommes de l'Antiquité, & l'on a cru que Louis Sforce

* Dans le
Medita-
tions de
Camerar-
nus.

1493.

n'auroit pas laissé partir mécontent le Roi de Naples : Qu'il eût convenu de le conserver , pourveu que sa Majesté ne le traversât plus dans l'usurpation du Duché de Milan; qu'il eût ouvert ce Duché aux Armées Neapolitaines de terre & de mer : Qu'il eût arrêté les François sur la frontière ; & que le Roi Charles Huit trouvant un obstacle si proche auquel il ne s'étoit point attendu, auroit retourné en France ; ou se seroit affoibli de telle sorte en s'obstinant à forcer l'armée de Naples , qu'il ne lui auroit plus resté assez de Troupes pour continuer son voyage. Mais Dieu qui vouloit punir la branche bâtarde d'Aragon à cause de son impureté trop scandaleuse , frappa le Roi de Naples, lors que tout étoit prêt pour son embarquement , d'une apoplexie , dont il mourut au commencement de l'année mil quatre cent quatre-vingt quatorze. Il fut le

1494.

moins regretté de tous les Souverains qui avoient régné depuis l'Empereur Neron ; & à dire le vray il n'avoit pas assez bien traité les Neapolitains , pour les obliger à se plaindre de l'avoir perdu. Il avoit été deux fois dépouillé ; & cette double disgrâce au lieu de lui raffiner l'esprit , l'avoir effarouché. Il sçavoit par expérience que les malheurs qui lui étoient arrivés venoient de deux causes. L'une qu'il n'avoit pas vécu en assez bonne intelligence avec la Cour de Rome , pour la tenir engagée dans ses intérêts à l'exclusion de toutes les autres Puissances de l'Europe : L'autre que la Maison d'Anjou avoit eu tant de complaisance pour la principale Noblesse de Naples, pendant qu'elle y avoit regné, que les grands Seigneurs, que l'on appelloit alors Barons , s'étoient déclarés en sa faveur toutes les fois qu'elle s'étoit présentée avec des Troupes pour remonter sur le Trône. Si Ferdinand eût profité de son infortune, il se seroit acquis l'amitié des Papes de son temps , en donnant à leurs neveux les Fiefs les plus considérables dont il disposoit à mesure

sûre qu'ils auroient vacqué, & en leur faisant
 épouser les plus riches heritières de ses suzer. Il
 se seroit encore prévalu de toutes les occasions qui
 s'offrirent durant un aussi long Règne que le sien,
 d'arracher peu à peu ce qui étoit resté d'affection
 aux Neapolitains pour la Maison d'Anjou en con-
 versant avec les Seigneurs dans toute la familiarité
 qui pouvoit comparoir avec la Majesté Royale, &
 en déchargeant le peuple des impôts extraordi-
 naires dont les longues Guerres avoient donné pre-
 texte de l'accabler. Cependant Ferdinand ne sceut
 faire ni l'un ni l'autre. Il eut toujours de la frou-
 deur pour les Gentils-hommes qui avoient porté
 des Armes en faveur de Jean d'Anjou Duc de Cala-
 bre; & il ne répondit autre chose aux diverses Re-
 quêtes qui lui furent présentées pour soulager les
 Neapolitains, sinon que la nécessité de ses affaires
 l'obligeoit plutôt à augmenter les impôts qu'à les
 diminuer. Il sembla qu'il eût affecté de régner en
 tyran & non pas en Roi; & ce qui redoubla la haine
 de ses suzer pour lui, fut qu'Alphonse d'Arragon
 Duc de Calabre son fils aîné l'imitoit dans tous ses
 vices; & qu'ainsi les Neapolitains n'avoient pas
 lieu d'espérer que leur condition devint meilleure,
 supposé que la mort les délivrât de leur Roi. L'un
 & l'autre avoient fait périr un grand nombre de
 Prelats, & d'autres personnes de qualité par le fer,
 par les incommoditez des longues prisons & par le
 poison. Aucune Dame de quelque qualité qu'elle
 fut, n'évitoit leur violence lorsqu'elle étoit assez
 mal-heureuse pour leur donner de l'amour: Ce qu'il
 y avoit de plus riche dans les Eglises n'échappoit
 point à leur avarice: Les familles les plus accommo-
 dées se trouvoient en danger de tout perdre, si elles
 ne leur offroient la meilleure partie de leurs biens,
 dans la seule veüe de conserver le reste: Ils faisoient
 eux mêmes le principal trafic de leur Royau-
 me: Ils achetoient les bleds & les busles

1493.

à vil prix ; & contraignoient après les mêmes personnes qui les avoient vendus , de les racheter d'eux fort cher.

Mais les Néapolitains n'avoient garde de se révolter , jusqu'à ce que l'Armée Françoisse fût arrivée sur leur Frontiere ; & ce fut là la seule raison qui leur fit endurer qu'Alphonse fils aîné de Ferdinand lui succedât. Alphonse sçavoit que l'intention de son pere avoit été d'aller en personne se réconcilier avec Lôiuis Sforce, & il en avoit pour le moins autant de besoin que lui : mais il ne put s'y résoudre ; & il aima mieux y suppléer par une liaison avec le Pape plus étroite que la précédente , & il ne prit pas garde qu'il y avoit deux notables differences entre celle-là & celle que son pere avoit pretendu contracter avec Lôiuis Sforce. L'une que l'entrée de l'Etat Ecclesiastique ne pouvoit être deffenduë ni si aisément, ni avec si peu de gens, que celle du Duché de Milan : l'autre que l'amitié du Pape n'étoit pas si constante , que celle de Sforce. Il offrit à Sa Sainteté , pourveu qu'elle se déclarât en sa faveur , & qu'elle signât une Ligue offensive & deffensive avec lui , deux des sept principaux Fiefs de Naples , trente mille écus de pension & deux Compagnies entretenuës de cent hommes d'armes chacune pour Jean , & pour Géoffroy Borgia , & de riches Benefices pour César , que l'on destinoit à l'Eglise. Le Pape toujours appliqué à l'agrandissement de ses fils , & ne voyant pas qu'on lui proposât rien d'équivalent de l'autre côté , accepta l'offre du Roi de Naples , sans se mettre beaucoup en peine des inconveniens qu'il avoit préveus. Car il étoit persuadé qu'il seroit assez fort avec l'Armée de Naples , pour empêcher les François d'entrer dans l'Etat Ecclesiastique ; ou que s'il ne l'étoit , le Roi Charles Huit tout vainqueur qu'il seroit , ne laisseroit pas pour l'attirer dans son parti de lui faire les mêmes avan-

avantages qu'il auroit tirez du Roi de Naples. On ne trouve en aucun lieu qu'il y ait eu des articles secrets dans ce Traitté: cependant il y a beaucoup d'apparence qu'il y en eut un qui regardoit le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, & qu'Alphonse Roi de Naples promit de le disposer à le reconcilier avec le Pape, ou de l'abandonner, puisque d'un côté ce Prince pressa plus qu'il n'avoit fait jusques-là ce Cardinal de se raccommoder avec le Pape; & d'un autre côté le Cardinal de Saint Pierre aux Liens fut si fortement persuadé, que le Pape & le Roi de Naples avoient traité à ses dépens, qu'il ne pensa plus qu'à les tromper. Il feignit de ne plus tant appréhender que le Pape ne le fît mourir, apres qu'il se seroit mis entre ses mains, & de vouloir bien retourner à Rome. Il offrit même de rendre la Citadelle d'Ostie à Sa Sainteté, & il n'insista plus que sur le remboursement des frais qu'il avoit faits pour reparer, & pour augmenter les fortifications des Places qu'il tenoit. Il amusa la dessus les Ministres du Pape & du Roi de Naples, jusqu'à ce que la Galere qu'on lui préparoit secrettement à Genes étant venue dans le Port d'Ostie, il s'embarqua dessus pour Savonne, & passa de là en France, où il trouva la Cour presque résolue de ne plus penser à la Conquête de Naples, à cause de l'inconstance des Florentins. Louis Sforce étoit vindicatif, & comme ses Espions l'avoient informé des particularitez les plus importantes de la secrète convention entre Pierre de Medici & la Maison Royale de Naples, il avoit cherché les voyes les plus conformes à son genie pour en prévenir les effets. Il avoit sçu que deux cousins issus de germains de Pierre de Medici du côté paternel avoient eu querelle avec lui sur un sujet assez léger, & il les anima de telle sorte qu'ils résolurent d'attenter à la vie de Pierre de Medici.

1494.

Il leur faisoit des complices , & ceux qu'ils voulaient suborner , les découvrirent. Pierre de Medicis les fit arrêter : on travailla à leur procez : on les convainquit d'assassinat, & leur condamnation s'en seroit ensuivie , parce que Pierre de Medicis la sollicitoit avec autant d'ardeur, que s'ils n'eussent pas été de son sang, & il l'auroit fait exécuter si elle eût été prononcée , & s'il en eût été cru. Mais la trop grande application à punir les coupables & leur jeunesse les sauverent. Ils n'avoient pas encore dix huit ans, & l'on n'eut point d'oreilles pour Pierre de Medicis qui poursuivoit leur mort avec chaleur, quoi qu'il la demandât avec justice.

Cette République leur pardonna , & comme ils craignirent que Pierre ne se fit lui-même la raison qu'il n'avoit pû obtenir , ils n'estimerent pas qu'il y eût de formais pour eux de l'assurance dans leur Patrie. Ils se retirèrent auprès de Louis Storce, & de là en France; & ces deux démarches persuaderent à Pierre de Medicis que Louis Storce avoit eu part dans le complot de ses confins , & qu'il auroit été ravi de leur succès. Il n'en falut pas davantage pour l'obliger à se rétinir par dépit avec le Roi de Naples, & pour disposer la République de Florence à rompre avec les François. Le Conseil du Roi Charles Huit en prit occasion de redoubler ces instances pour la rupture du voyage de Sa Majesté à Naples. Le Sénéchal de Beaucaire restoit seul à le conseiller ; & Briçonnet dissuadé qu'il fût avantageux à la France , & ne voulant pas se commettre avec son collègue dans la faveur , avoit pris le parti de ne rien dire , ni pour , ni contre. Mais Charles Huit avoit des Maîtresses ; il s'agissoit de les quitter pour long temps, & les meilleurs Courtisans croyoient qu'elles l'auroient enfin arrêté malgré le Sénéchal de Beaucaire, si le Cardinal de Saint Pierre aux Liens ne fût arrivé fort à propos pour le féconder. Ce Prelat étoit d'autant plus considéré à la
Cour ,

Cour, que depuis que le Pape Sixte Quatre son Oncle lui avoit donné le Chapeau, ils s'étoit hautement déclaré pour la France, & avoit toujours appuyé ses intérêts. Il avoit beaucoup d'amis à Gennes, ou il étoit né, & il s'en étoit fait beaucoup plus dans l'Etat Ecclesiastique pendant qu'il étoit Cardinal Neveu. Il promit au Roi de maintenir les Genois dans les intérêts de la France, quand mêmes le Pape & Louis Sforce les abandonneroient. Il montra qu'il le pouvoit aisément par les intelligences qu'il entretenoit dans Gennes avec les Fiesques, les Grimaldis & les Fregoses; & dans Rome avec les Colonnes, les Ursins, les Cesarins & les Sauvellis: Et le Sénéchal de Beaucourt profitant de cet appui, tourna si bien l'esprit du Roi, qu'il le déterminâ à envoyer une seconde Ambassade dans l'Italie, sous prétexte de représenter aux Princes de ce pais le droit de Sa Majesté sur Naples, & de les disposer par cette voye à ne lui être pas contraires, s'ils ne le favorisoient: Mais en effet pour tâcher de ramener les Florentins à leur ancienne Alliance.

Le Seigneur d'Aubigny de la Maison Royale d'Ecosse en fut le Chef, & Bassi l'Orateur. Bassi pronouça dans le Conseil des Florentins une Harangue qui rappelloit dans leur memoire que Charles-Magne avoit autrefois bâti leur Ville: Que ses successeurs l'avoient mise en pleine liberté: Que Louis Onze les avoit assistez de Troupes & d'argent dans la guerre contre le Roi de Naples: & que sans le secours de ce Prince ils auroient succombé: Que leur principal commerce étoit en France: Qu'ils y recevoient le même traitement que les Naturels du Pais, & que les François ne seroient pas plutôt maîtres de Naples, qu'ils y ôteroient la plupart des impôts que les usurpateurs de la Maison d'Aragon avoient mis sur les familles étrangères qui s'y étoient établies. Bassi eut ensuite avec Pierre de Medici de longues conferep-

3494.

ees sur les oppositions perpetuelles de la Maison Royale de Naples a l'aggrandissement de celle de Medicis , & sur les moïens dont les Rois de France s'étoient servis au contraire pour l'élever. Mais la Republique de Florence & Pierre de Medicis demurerent fermes , & n'eurent que des civilitez pour les Ambassadeurs de France Bassi surpris de cette obstination , s'adressa à chacun des plus puissans de la Noblesse & du Peuple en particulier. Il leur representa que sans les François Florence seroit encore au pitoyable etat où Attila l'avoit autrefois reduite : Que depuis le voyage en Italie de Charles Premier Roi de Naples, elle avoit toujours été dans le parti d'Anjou & toujours contraire aux Arragonnois : Qu'il y auroit de l'imprudence pour les Florentins a s'attirer l'orage qui se formoit pour fondre sur eux , puisque les Milanois & les Veniens croient resolus de s'en garentir en le laissant passer sur les Terres de leurs voisins : Que les Florentins avoient toujours suivi le parti du Duc d'Anjou , nonobstant que les Ducs de Milan & les Sujets l'eussent abandonné , & que Laurens de Medicis avoit prédit que l'Italie auroit tout a souffrir , si elle se commettoit avec les Rois de France , après la réunion de la Provence & de la Bretagne à leur Couronne : Mais le credit de Pierre de Medicis l'emporta , quoi que les Ambassadeurs de Charles Huit eussent obtenu que la chose fût mise une seconde fois en déliberation. La réponse définitive du Senat fut qu'il seroit ravi de s'attacher , comme il avoit fait jüques là , à la fortune des François ; mais qu'ils l'avoient mis hors d'état de le faire. Que Louis Onze avoit voulu que les Florentins signassent une Ligue avec les autres Princes d'Italie , dont les principaux Articles étoient que les Confederez n'attenteroient, qui que ce fût, au préjudice les uns des autres , & ne donneroient aucun passage sur leurs Terres : Que le Roi de Na-
ples

ples étoit compris dans cette Ligue ; & qu'ainsi la Toscane ne devoit pas ouvrir le chemin aux François , ni leur fournir des vivres pour l'aller combattre.

Charles Huit mécontent de ce refus , fait tous les effets de Pierre de Medicis & de ses amis dans Lion , & ne toucha point à ceux des autres Florentins. Les Auteurs Italiens disent que ce fut par le conseil de Louis Sforce , qui vouloit commettre les Florentins les uns contre les autres ; & Caponi, selon Philippe de Comines, fût la seule cause de ce mal-entendu. Il étoit des Principaux Florentins , & portoit la parole pour eux. Il y avoit une haine hereditaire entre ceux de son nom, & les Medicis : Ils ne se pardonnoient pas dans les occasions , & Caponi en trouvant une favorable s'en prévalut. Il exprima le refus de la République en des termes plus aigres qu'il n'avoit été résolu , & il en fit rejaillir sur Pierre de Medicis tout le ressentiment de Charles Huit. Les Ambassadeurs de France eurent plus de succès à Ferrare où ils allèrent au sortir de Florence. Hercule d'Esté en étoit Duc, & se trouvoit possédé de la passion des petits Princes qui sont assez malheureux pour avoir perdu sans qu'il y ait eu de leur faute une partie de leurs Etats. Il ne pensoit qu'à la recouvrer , & il ne comptoit pour rien ce qui lui en restoit. Il n'attendoit son rétablissement que d'une Guerre où les Vénitiens eussent du pire , & il croioit que la conquête de Naples seroit bien tôt suivie de leur rupture avec les François. Les motifs lui en étoient connus ; & il prevoit que si la mesintelligence entre Charles Huit & le Senat de Venise ne procedoit de leur voisinage , elle viendroît infailliblement des Ports que les Vénitiens tenoient dans la Pouille , & dont les François presseroient la restitution. Aussi le Duc de Ferrare ne se contenta pas de recevoir l'Ambassade de Charles Huit aussi

magnifiquement qu'il étoit possible dans un Etat qui n'étoit pas encore remis du dégât qu'on y avoit fait. Il accorda de plus tout ce qu'on luy demandoit. Il ne chicana ni sur la maniere dont les Troupes de Sa Majesté iheroient, ni sur la seureté des Places par lesquelles elles passeroient. Il se remit absolument à la bonne foi, ou pour user de ses termes, à la discretion de Charles Huit; & pour achever de le gagner en lui témoignant une entière confiance, il luy envoya Ferdinand son second fils, sous pretexte d'apprendre sous un si grand Roi le métier de la Guerre; mais en effet pour lui servir d'Otage. Jean Bentivoglio, Seigneur de Boulogne vouloit aussi que les quatre fils prissent parti dans l'Armée Françoisse, & s'engagea à lui fournir des vivres tant qu'elle seroit sur son Territoire; mais ce fut par une autre consideration que celle du Duc de Ferrare. Il sçavoit que les Papes s'appliquoient depuis plus d'un siècle à recouvrer Boulogne; & les Ancêtres & lui ne l'avoient conservée que par une union si étroite avec les Ducs de Milan, qu'en un besoin elle auroit pû passer de leur côté pour une dépendance. Aussi Louis Sforce ne lui avoit pas plutôt mandé qu'il étoit de concert avec les François pour Naples, qu'il s'étoit préparé pour les recevoir. La République de Sienné assura de même les Ambassadeurs de France, que leur Maître la trouveroit aussi bien affectuonnée que si elle lui étoit sujette; mais elle demanda la permission de ne se déclarer qu'au moment que les François se presenteroient en posture de traverser la Banlieue; & elle l'obtint avec d'autant moins de difficulté, que l'on étoit convenu, que si elle se decouvroit plutôt, les Florentins l'opprimeroient. Il ne restoit plus que le Pape dont il importoit de s'assurer, & les Ambassadeurs de France qui n'avoient aucune connoissance du dernier accommodement de
Sa

Sa Sainteté avec le Roi de Naples, la presserent sans user de préliminaires d'exécuter ce qu'elle avoit promis, lorsqu'elle avoit joint ses Offices à ceux de Louis Sforcc, pour obliger Charles Huit à passer les Alpes. Le Pape étoit bien résolu de protéger la Maison bâtarde d'Arragon contre les François, & de ne pas permettre que ceux-ci missent le pied dans l'Italie, ou du moins qu'ils y prissent racine; mais il appréhendoit qu'ils ne le fissent malgré lui; & ce fut dans cette pensée qu'il s'expliqua avec tant de précaution, que d'un côté il n'accorda rien aux Ambassadeurs de France; & de l'autre il ne leur ôta pas entièrement l'espérance d'obtenir ce qu'ils demandoient. Il leur dit seulement que le droit du Saint Siège sur le Royaume de Naples étoit constant; & que le Roi Charles Huit n'auroit garde d'y donner atteinte, puisqu'il étoit fils aîné de l'Eglise: Que Sa Sainteté avoit donné l'investiture de Naples à Alphonse, Duc de Calabre: Qu'elle n'avoit fait en cela que suivre l'exemple de ses Prédecesseurs à l'égard du pere & de l'aïeul d'Alphonse: Qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elle travaillât à ruiner son propre ouvrage, jusqu'à ce qu'on l'eût convaincu dans les formes, & par le Droit Canon que les trois investitures étoient nulles; & que si les François vouloient bien agir par cette voie, il leur donneroit des Commissaires: Qu'il n'étoit ni bien-sçant, ni sûr, que le Saint Siège en usât autrement; & que la République de Florence s'étant déclarée pour le Roi de Naples, l'Etat Ecclesiastique demeureroit exposé à l'invasion de l'un ou de l'autre: Que s'il en arrivoit de l'inconvénient, on l'imputeroit à Sa Sainteté qui seroit en effet blâmable, si renonçant à sa qualité de Pere Commun, elle prenoit parti, ou lieu de se tenir neutre, & d'être toujours en état de procurer la paix.

Les Ambassadeurs de France furent si peu satis-
faits

1494.

• Dans la
vie de
Duc de
Valenri-
mien.

faits de cette réponse, & déguisèrent si peu le chagrin qu'ils en concevoient, que le Pape, & le Roi de Naples, ne crurent pas les Florentins capables d'arrêter la première impetuosité des François. Ils ne crurent pas les soldats Italiens capables de les arrêter, & ils eurent recours à Bajazet Second Empereur des Turcs. Le Roi de Naples envoya publiquement à Constantinople le même Camille Pandoné, qui retournoit mécontent de la négociation en France, & le Pape lui donna pour collègue * Georges Bucciardo Bourgeois de Gennes, instruit dans les affaires, & exercé dans les voyages du Levant. Pandoné ne prit point de qualité, & fit courir le bruit qu'il ne retournoit à Constantinople, que parce qu'il étoit encore tourmenté de la passion de voyager. L'instruction qui fut donnée à Bucciardo passe pour un chef-d'œuvre de politique, & c'est à tort que l'Auteur de la vie du Duc de Valentinois la méprise. Elle obligeoit Bucciardo à ne se déclarer qu'après que Pandoné lui auroit procuré par le crédit qu'il avoit à la Porte du grand Seigneur une audience secrète, & elle lui permettoit seulement alors de négocier: Sa commission d'Ambassadeur extraordinaire n'étoit pas d'Alexandre Six comme Pape, mais comme Prince temporel, & Seigneur Souverain du Roiaume de Naples. La harangue à Bajazet devoit contenir que ce Roiaume étoit menacé par une puissance à laquelle l'Italie seule ne pouvoit résister, & que sa Hauteſſe n'avoit pas moins d'intérêt que les Italiens d'empêcher Charles Huit de s'aggrandir par cette conquête: Qu'il ne l'entretenoit que pour passer de là dans la Thrace, & que pour assiéger Constantinople: Que ce jeune Prince étoit né téméraire comme la plupart de ceux de son Pais: Qu'il ne cherchoit que la gloire, & qu'il ne se mettoit pas beaucoup en peine des voies par lesquelles on la méritoit: Qu'il y avoit en France une vieille prophétie de la destruc-

destruction des Ottomans par un de ses Rois, & que Sa Hauteſſe en reſſentiroit les effets plutôt qu'elle ne penſoit, ſi elle n'arrêtoit dans l'Italie le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible les Armes d'un ſi dangereux Ennemi.

Bajazet avoit tant d'aversion pour la Guerre qu'il avoit fait mourir Achmet, le ſeul grand Capitaine qui lui reſtoit, de crainte qu'il ne la ſuſcitât dans la vue de ſe procurer de l'emploi. Il lui étoit d'extrême importance que les forces des Chrétiens demeuraſſent diviſées, & il ne les connoiſſoit pas aſſez pour prévoir que quand les François deviendroient Maîtres de Naples, ils n'en ſeroient pas beaucoup mieux en état de porter leurs Armes à Conſtantinople. Ainſi Pandoné, & Bucciardo obtinrent ſans peine ce qu'ils demandoient. Ils négocièrent ſéparément avec Bajazet, & ils portèrent enſuite à leurs Maîtres chacun un traité, par lequel pour une ſimple promeſſe qu'ils faiſoient à Bajazet, de donner un long exercice aux François dans l'Italie, Bajazet s'obligeoit à leur fournir ſix mille chevaux de vieilles Troupes, & autant de Fantaffins. Le Pape tint ſon traité ſi ſecret, qu'il n'éclata que pluſieurs années après. Mais le Roi de Naples par une vaine oſtentation, ou pour étonner ſes Ennemis découvrit le ſien auſſi-tôt qu'il l'eut reçu, & tira de cette imprudence plus d'avantage qu'il ne croioit. Car Charles Huit auſſi mal informé des affaires de Bajazet que Bajazet l'étoit des ſiennes, ſ'imagina que le plus grand obſtacle à ſon deſſein viendroit du côté des infidèles, & pour les empêcher d'aborder en Italie, il employa tout l'argent comptant qu'on lui voulut prêter ſur ſon crédit, & ſur les bijoux de la Duchefſe de Savoye, & de la Comteſſe de Montferrat à l'équipement d'une flotte qui fut néanmoins preſque inutile. Il en donna la commiſſion au Seigneur Urſe Maître de ſon Ecurie, qui n'entendoit rien à la marine, & lorsqu'il

* Dans la
negocia-
tion de
Pandoné
& de Buc-
ciardo.

Il fut prêté il nomma pour la commander le Duc d'Orleans son beau frere, brave Prince à la verité, mais qui n'avoit veu la mer que de dessus les côtes de Bretagne. Ces irregularitez jointes au bruit que les Florentins & le Pape seroient pour le Roi de Naples, obligerent la Duchesse de Bourbon, le Maréchal Descordes, & les autres Seigneurs François à faire une nouvelle tentative, non plus pour détourner le Roi de passer les Alpes, ce qui leur étoit impossible; mais pour l'engager à s'assurer du Duché de Milan, avant que de passer outre. Ils lui remontrèrent que la saison de l'Eté étoit déjà fort avancée, & qu'il n'y avoit apparence ni de s'embarasser dans la Toscane durant l'Automne, ni de passer les montagnes de l'Apennin en plein Hiver: Que Sa Majesté pouvoit agir avec plus de justice, & de réputation dans un Pays plus proche, & plus commode quand même elle ne devoit pas commencer son expedition pour se procurer une retraite voisine en cas de disgrâce: Que le Duché de Milan appartenoit incoutestablement au Duc d'Orleans, & que si Louis Onze avoit souffert que François Sforce s'en emparât, & le conservât, c'avoit été par un principe d'aversion contre les Princes de son sang, dont son fils étoit d'autant moins capable, que ce motif venoit de cesser; les Princes de la Maison Royale n'étant plus puissans comme ils l'avoient été: Que Louis Sforce ne se défendrait que foiblement s'il étoit attaqué, & que les Milanois, qui le haïssent d'autant plus qu'ils lui voyoient ajouter une seconde usurpation à la première, en supplantant le fils de Galeas son frere aîné, se revoltent contre lui dès qu'ils le pourroient avec impunité: Qu'enfin si on le laissoit derrière on s'en repentiroit, puisqu'on sçavoit bien qu'il n'agissoit que par intérêt, & qu'aussi-tôt que sa vengeance seroit satisfaite,

il travailleront à mettre les François en état de ne lui 1494.
pouvoir nuire quand ils en auroient la volonté.

Mais Charles Huit se piqua de garder à Louis Sforce la parole qu'il lui avoit donnée, & le Roi de Naples pour arreter les François dans la Lombardie jusqu'à l'Hiver, se proposa de faire revolter Gennes, & de se saisir aussi de leur flotte sans rien hazarder. Il traita avec les Fregoles que les Adornes avoient chassés : Il promit de les rétablir : Il leur donna de l'argent & des Trouves, & il les envoya dans le Montferrat, en attendant que l'on eût achevé les préparatifs nécessaires à l'exécution de cette entreprise. Mais ils s'adressèrent à un homme qui les trahit, & qui découvrit leur dessein au Cardinal de Saint Pierre aux Lices. Ce Cardinal en avertit Charles Huit, qui jeta si promptement deux mille Suisses dans Gennes, que les Adornes y conserverent leur autorité. Il falloit donc employer la force ouverte, puisque la voye de la surprise n'avoit pas réussi, & le Roi de Naples en étoit d'avis ; mais il éprouva d'abord la faiblesse des Lignes défensives, qui se forment entre des Puissances à peu près égales qui ne courent pas au même risque. Charles Huit s'étoit hautement expliqué de n'en vouloir qu'au Roi de Naples, & par conséquent de la manière dont la Guerre se faisoit alors, le Pape & les Florentins étoient moralement assurés d'en être quittes pour accorder le passage qu'on leur demandoit, quand ils ne se verroient plus en posture de le défendre, l'usage * n'étant pas encore venu d'exiger des auxiliaires de l'argent, & des Places pour les frais de la Guerre. Ainsi le Roi de Naples n'eût pas plutôt témoigné à Alexandre Six qu'il avoit besoin de cinq mille Fantassins pour monter sa flotte, afin qu'elle pût mettre à terre assez de gens pour insultier Gennes, au moment que les Intelligence qu'il avoit dans la ville lui en donneroient le signal, qu'Alexandre repartit qu'il ne pou-

* Dans l'art de la Guerre de Lampugniano.

1494. pouvoit tirer les Troupes de l'Etat Ecclesiastique sans se commettre avec ses sujets , & sur tout avec le Sacré College qui lui imputeroit à crime de les exposer à la discrétion des François. Le Roi de Naples frustré du secours qu'il attendoit , se relâcha jusqu'à se contenter que la flotte de l'Eglise joignit la sienne ; mais on prétendit qu'elle étoit absolument nécessaire pour la garde de ports de l'Etat Ecclesiastique. La République de Florence ne fut pas plus condescendante au Roi de Naples que le Pape , & toute la difference qu'il y eut , consistoit en ce que l'excuse qu'elle inventa fut plus plausible. Elle rapella dans la memoire des Députez de Naples , que pour éviter les importunitéz des Ambassadeurs de France, elle s'étoit engagée à demeurer exactement aux termes de la Ligue qu'elle avoit conclue avec le Roi de Naples , à la sollicitation du Roi Louis Onze , & que comme il n'étoit fait aucune mention dans ce traité que les Florentins fournissent des Troupes pour attaquer Gennes , ils ne le pouvoient sans convaincre Charles Huit , qu'ils s'étoient jouez de sa crédulité.

Le Roi de Naples insista que la République de Florence consentissent au moins que sa Flotte se mit à couvert dans le Port de Livorne, en cas qu'elle y fût obligée par la tempête , ou que la Francoise la poussât trop. Mais les Florentins s'en défendirent encore sur ce que Traité de la Ligue ne les engageoit pas plus à fournir des Ports , que de Troupes pour attaquer Gennes. Enfin le Roi de Naples n'étoit pas si Maître de ses Troupes qu'il auroit été nécessaire pour les opposer aux Françoises , accoutumées à ne dépendre que d'un Chef. Prosper & Fabrice Colonnes y avoient , en qualité de Lieutenans Generaux , la principale autorité après Virginie Ursin qui en étoit General , & le Roi Ferdinand avoit éprouvé leur fidélité dans les dernieres Guerres. Mais il y avoit de
l'ap-

L'apparence qu'ils n'étoient pas satisfaits d'Alphonse, Duc de Calabre son fils, puisqu'il ne fut pas plutôt devenu Roi, que Prosper quitta son service, & celui de Louis Sforce qui le paioient conjointement. Le Pape y consentit d'abord, parce que Prosper menaçoit de se donner entièrement à Louis Sforce: mais apres que Sa Sainteté eut rompu avec celui-ci, elle pressa Prosper en qualité de Sujet & de Feudataire du Saint Siege de renoncer aux gages de quelque Prince que ce fût.

Prosper qui se devoit du Pape, déclara qu'il aimoit mieux quitter la profession des Armes, que d'obeir; & Fabrice menaça d'abandonner la Lieutenance Generale, & mêmes le Parti du Roi de Naples, si on lui refusoit la liberté de s'enrôler sous le Prince qui lui offriroit davantage. Ces deux Seigneurs avoient de grands établissemens, de belles Terres, & de fortes Places dans l'Etat Ecclesiastique, & près de Rome: Ils y pouvoient faire entrer les François; & ce fut autant pour les empêcher, que pour prévenir les inconveniens qui s'en suivroient du refus des Troupes du Pape & du Port de Livorne, que le Roi de Naples demanda une conference avec Sa Sainteté qui lui fut accordée. On y débatait trois jours entiers les articles dont on vient de parler; & l'on convint que le Roi de Naples garderoit avec six cent Lances la Frontiere de la poulle, & qu'il enverroit sous le jeune Ferdinand son fils le reste de son Armée pour couvrir l'Etat Ecclesiastique: Que l'on mettroit auprès de ce jeune Prince les trois plus sages Officiers d'Italie, qui étoient Nicolas Urbin, Comte de Petruccio, Alphonse d'Avalos, Marquis de Pesquaire, & le fameux Jean Jacques Trivulce, qui fut depuis le Maréchal de France: Que son Conseil ne seroit formé que de ces trois Officiers; & que lorsque deux d'entre eux seroient d'un même sentiment, ils l'emporteroient sur le

* Dans
ces Traités.
tez.

le

1494.

le troisième, qu'il fut de contraire avis: Que l'Armée du Roi de Naples camperoit à Rimini & que celle du Pape s'en approcheroit de sorte, que d'un côté le voisinage n'incommodât ni l'un ni l'autre, & d'un autre elles fussent assez proches, pour se joindre en cas de besoin. Le Deputé des Florentins assista à cette conference, & consentit aussi que l'on fît couler du Royaume de Naples, & de l'Etat Ecclesiastique à Livorne cinq mille Fantassins: Que la Flotte des Conféderez les embarquât en passant, & qu'elle allât en suite assiéger Gennes, puisqu'elle n'avoit pû la surprendre. Virginie Ursin se dechargea de garder Rome avec des Troupes choisies entre les meilleures des Alliez; & l'on prit ce temperament à l'égard des Colonnes, que l'on éviteroit de les trop presser, en exigeant de Prosper qu'il s'attachât uniquement à servir le Saint Siege; & que néanmoins on les observeroit de si près, qu'en cas qu'ils abandonnassent leurs Alliez, leur défection n'eût aucune des facheuses suites qui seroient à craindre, si on leur donnoit le loisir d'assembler leurs Vassaux, d'insulter Rome, & de mettre dans leurs Places des Garnisons Françaises. Cette précaution n'étoit pas superflue, & l'on découvrit depuis qu'ils avoient pris party avec Charles Huit, & que Fabrice n'étoit resté aux gages du Roi de Naples que pour couvrir leur défection, jusqu'à l'entrée des François dans l'Etat Ecclesiastique: Que le Roi Ferdinand son pere avoit eu le secret de les retenir sous les Enseignes, quoi qu'ils ne fussent pas trop assurez qu'il ne les abandonnât pour à la discretion du Pape, qui ne demandoit pas mieux que d'agrandir ses fils à leurs dépens. Mais qu'incontinent après la mort de Ferdinand, le Cardinal Storce les avoit sollicitez de se donner à la France, & l'avoit obtenu par cette raison, que s'ils demouroient à la solde de Naples, ils obéiroient toujours aux Urins leurs En-

nemis;

remis ; au lieu qu'en prenant l'écharpe blanche , le Roi Charles Huit leur donneroit un Corps d'Armée pour agir dans l'Etat Ecclesiastique , où ils feroient la guerre à leur mode , & sans reconnoître de Supérieurs.

Le Roi de Naples exécuta avec beaucoup d'exactitude le résultat de cette conférence pour ce qui le regardoit , & son frere Frederic partit des côtes de Naples avec une Armée navale composée de trente-huit Galeres , & de dix-huit Navires de charge. Il eut le vent favorable , & l'on convient que s'il eût trouvé à point nommé les cinq mille Fantassins qu'il devoit embarquer à Livorne , il seroit arrivé devant Gennes assez-tôt pour l'assiéger par Mer & par Terre , avant que la Flotte Française se fût assemblée au Port de cette Ville ; mais les Fantassins que la Flotte du Roi de Naples devoit embarquer , ne se trouverent pas prêts , & se firent si long temps attendre , que les François eurent le loisir d'ajuster toutes leurs mesures pour les défaire. Le Duc d'Orleans qui gardoit toujours au fond de son cœur quelque reste d'inclination pour la Reine , ne partit de la Cour , que quand on lui manda de Gennes que l'on y avoit achevé d'équiper les Galeres & les Vaisseaux de la Flotte de France. Il prit son chemin par terre , & il voulut bien conférer avec Louis Sforce , quoi qu'il le regardât comme un usurpateur de la succession de son ayeul. Il ne se passa rien que de civil dans leur entteveuë : cependant elle ne fut pas plus heureuse , que l'avoir été celle de Louis Onze avec Henry Quatre de Castille ; & quoi que les affaires de Charles Huit y fussent négociées des deux côtez avec beaucoup de soin , le Duc d'Orleans ne pût souffrir que Louis Sforce le traitât d'égal , & forma le dessein de l'en punir à la premiere occasion qui s'en offroit. Louis Sforce ne trouvant aussi dans le Duc d'Orleans qu'un genre tell-

1494.

ment à le mépriser, qu'il ne le redouta pas même, lorsqu'il le vit Roi de France, par la mort de Charles Huit, & ce fut là la principale cause de sa perte.

Le Duc d'Orleans étoit déjà dans Gennes, lorsqu'il apprit que la Flotte du Roi de Naples étoit enfin partie de Livorne après y avoir chargé cinq mille hommes, & qu'elle s'avançoit du côté de Portovenéré. Il alla au devant d'elle avec un nombre de bâtimens, dont les Relations imprimées & manuscrites ne conviennent pas. Ce qu'il y a de certain est qu'il y avoit de tres-grands Vaisseaux auxquels il n'étoit pas possible, s'ils avoient le vent favorable, que les Galeres Ennemies résistassent. Louis Sforce avoit établi des Garnisons & des Milices sur toute la Côte de l'Etat de Gennes; & par conséquent la Flotte du Roi de Naples fut obligée à former autant de Sieges qu'elle y voulut emporter de Places. Elle attaqua d'abord Portovenéré; mais elle fut repoussée après un Assaut continué durant sept heures qui ne réussit pas, quoi qu'il ne fût soutenu que par quatre cent hommes de Troupes réglées, & par la plupart des Bourgeois mêlez avec eux. Elle s'avança après cette disgrâce devant Rampale qu'elle força. Mais le Duc d'Orleans parut aussi-tôt, & la contraignit de se défendre. Le Combat ne fut, ni long, ni rude, ni opiniâtre, ni sanglant; & les Historiens qui en ont écrit d'une autre maniere, ont travaillé sur de faux memoires, ou se sont jugerez d'exercer leur stile aux depens de la verite. Leur témoignage qui n'est fondé que sur le rapport d'autrui n'est pas recevable au prejudice de celui d'Antoine de Bessay, Lieutenant General du Duc d'Orleans, qui donnoit les ordres à la Flotte Françoisse sous ce Prince, en qualité de son * Amiral ou de Lieutenant General. Les Galeres de Naples, selon lui, prirent l'épouvante le dix sept
de

de Juillet mil quatre cent quatre-vingt quatorze, dès la première bordée de canon que les grands Vaisseaux du Roi leur envoyèrent; & elles se mirent en déroute, avant que d'avoir presque combattu. On ne leur tua, ou blessa pas plus de cent hommes; & une perte si peu considérable, suffit pour les obliger à fuir, & à porter avec elles la consternation par tout où elles mouillèrent. Il y eut des gens tellement effrayez, qu'ils aimèrent mieux échouer à terre, & se laisser prendre prisonniers, que de penser à la retraite, quoi que rien ne les en empêchât, & de ce nombre furent Jules Urbin & deux Fregoses, dont l'un étoit fils légitime du Cardinal, Chef de cette famille.

Ce mal heur déconcerta les affaires du Roi de Naples qui sans cela prenoient un assez bon train. Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens s'étoit trompé dans le choix qu'il avoit fait, de Nicolas de la Roveré son frere, pour garder les Places qu'il tenoit dans l'Etat Ecclesiastique. Les Troupes du Pape ne s'en étoient pas plutôt approchées, qu'il les avoit rendues à condition de n'être plus excommunié; & le Pape ainsi délivré de l'obstacle qu'il apprehendoit le plus, avoit joint ses Troupes à celles du jeune Ferdinand Duc de Calabre, qui traversoit à grandes journées les Etats du Pape. La Romagne où il alloit, étoit occupée par divers Seigneurs qui s'en étoient saisis pendant que le Saint Siege avoit été transféré en Avignon. Il étoit d'extrême importance de s'assurer de cette Province afin d'arrêter les François; & les Seigneurs y consentoient d'autant plus volontiers qu'ils esperoient d'obliger par une longue résistance Charles Huit à se desister de son entreprise, ou du moins à prendre un autre chemin; mais l'obstination d'une femme prévalut trop long-temps aux raisons de la meilleure politique. Les Villes d'Imolo, & de Forli

étoient gouvernées par Catherine Sforce, en qualité de tutrice de Jérôme Raire son fils, qui n'avoit encore que quatorze ans. Elle étoit sœur de François Sforce, & bâtarde comme lui. Sa beauté l'avoit fait entrer dans la Maison des Raires par une voye légitime, & sa conduite l'en avoit rendue digne : Elle étoit demeurée veuve à l'âge de vingt-deux ans avec un fils unique au berceau, & les peuples d'Imola, & de Forlì s'étoient si bien trouvez de son administration, qu'ils n'avoient point eu sujet de regretter la perte de son mari. Elle leur avoit rendu une exacte justice : elle les avoit déchargés des impôts qui n'étoient pas absolument nécessaires pour les frais de leur conservation : Ils vivoient en sécurité, & leur repos n'étoit troublé que par les querelles particulières que l'on punissoit avec une extrême sévérité : Ils ne se souvenoient presque plus d'avoir vu d'armée en marche, lorsque le jeune Ferdinand, Duc de Calabre, fils unique du Roi de Naples approchant de leur territoire, demanda à Catherine qu'elle se déclarât pour le Roi son père, pour la République de Florence, & pour le Saint Siege. Catherine après avoir assemblé son Conseil répondit que la Ligue où l'on pressoit son fils d'entrer, attireroit infailliblement après elle la ruine de son petit Etat, si les Confederez ne le mettoient à couvert par une condition qui leur seroit aisée d'accomplir. Cette condition consistoit dans la signature d'une Ligue offensive & défensive, & dans un acte de garentie qui portât que les Confederez s'engageroient reciproquement à la protection des villes d'Imola & de Forlì, & à ne faire ni paix ni trêve avec la France sans les y comprendre. Cette proposition embarrassâ de sorte le Duc de Calabre, & les trois Officiers qui lui avoient été donnez pour conseil, qu'ils n'osèrent l'accepter sans en avoir communiqué avec le Saint Siege, & avec les Flo-

Florentins. Ils les en informèrent, & ne reçurent pas d'abord de réponse décisive. On leur dit seulement que le Roi de Naples en engageant ses Alliez à le maintenir, ne s'étoit point avisé de leur imposer un semblable joug, & ne l'avoit pu faire sans sortir des termes de la bien seance. Que ce que Catherine demandoit étoit assez sous-entendu par le mot de Ligue, sans qu'il fût nécessaire de l'exprimer, & que d'ailleurs il seroit superflu puisque si les Confederez avoient l'avantage, l'Etat de son fils seroit suffisamment a couvert; & s'ils ne l'avoient pas, ils ne le pourroient sauver, quoi qu'ils eussent promis le contraire, & que leur intention fut de tenir parole. Catherine repliqua que c'étoit par cette dernière raison qu'elle persistoit dans la demande, & qu'elle ne devoit pas se relâcher: Que l'Etat de son fils étoit beaucoup plus petit que celui des Confederez, & par conséquent courroit plus de risque: Qu'il seroit le premier exposé à l'invasion des François, & qu'ils l'emporteroient avec d'autant plus de facilité que rien ne résistoit à leur première impetuosité: Que son fils n'auroit plus alors d'autre assurance d'être rétabli que celle de la garantie; & que la tutrice seroit blâmable de ne l'avoir point exigée.

Catherine demeura si ferme là dessus, que le Duc de Calabre n'osa l'attaquer, à cause que ses deux Places étoient assez fortes pour attendre le secours de France qui ne leur auroit pas manqué. L'affaire fut mise en negociation; & il y eut plusieurs entreveues du Duc de Calabre avec Pierre de Medicis, & de Pierre de Medicis avec Catherine, qui ne se desista de sa pretention, que lorsque l'Avant-Garde des François qui étoit de cinq à six mille hommes, commandez par le Maréchal d'Aubigny; & celle de Louis Sforce de six cent Lances, & de trois mille vieux Fantassins, sous la conduite de Jean François de Saint Severin, ar-

1494.

rivèrent à six lieues d'Imola. Leur proximité donna de la jalousie à Catherine; & la crainte qu'ils ne s'emparassent de l'Etat de son fils, & qu'ils n'en fissent présent à l'un des fils du Pape, dans la vue de détacher des Confederez, l'obligea tout d'un coup à prendre une entière confiance aux seules paroles du Duc de Calabre & de Pierre de Medicis, & à leur ouvrir les Portes d'Imola & de Forly.

Mais Catherine s'étoit relâchée à contre-temps; & les Confederez ne l'eussent pas receuë dans leur Ligue, à cause du dépit qu'ils avoient, qu'une femme les eût empêchez de transporter la Guerre en Lombardie; & de l'impatience où ils étoient de l'en punir, s'ils ne se fussent apperceus qu'ils se vengeroient à leurs propres dépens. Et de fait si les François dépouilloient le fils de Catherine, ils en deviendroient plus redoutables. Ils se chargerent donc de le protéger; & détournèrent ainsi les François des assauts qu'ils alloient donner à Imola & à Forly.

L'Avant-Garde de Charles Huit, & l'Armée de Louis Sforce n'étoient pas si fortes, que les Troupes du Duc de Calabre, & ce fut par cette raison que ce Duc chercha les occasions de combattre avant que Charles Huit eût joint d'Aubigny. Mais d'Aubigny sçavoit admirablement son métier, & ne prenoit pas aisément le change. Il croyoit avoir assez fait en pénétrant dans la Romagne avant l'hyver; & il s'estimoit assez heureux s'il pouvoit y subsister en attendant le Roi son Maître, & lui en faciliter l'accez. Il n'avoit pour cela qu'à s'exempter de recevoir un affront; & qu'à résister à la tentation de remporter une victoire anticipée; & comme il étoit l'Officier General de son temps qui avoit le plus de flegme, il se fit aussi le moins de violence pour s'attacher uniquement

à son véritable intérêt. Il choisissoit toujours pour camper des postes si avantageux, qu'on ne l'y pouvoit forcer : Il consumoit les vires du voisinage ; & quand il n'en trouvoit plus , il campoit en un autre lieu qu'il avoit eu auparavant soin de reconnoître. Ses Troupes n'étoient pas cependant oisives , & il les envoyoit chacune à son tour à la petite Guerre ; car il abondoit en Cavalerie : & la nécessité du fourage l'ayant un jour réduit à loger dans Sainte Agathe , le Duc de Calabre y vint , & se mit si proche de lui , que les deux Camps n'étoient séparés que par un ruisseau, selon quelques relations , ou par un simple fossé , suivant les autres.

Le Duc de Calabre n'auroit pas beaucoup hazardé en le passant ; mais le conseil qui lui avoit été donné ne voulut pas y consentir ; & se fonda sur cette unique raison , que le Roi de Naples n'étant pas en état de mettre sur pied une autre Armée , s'il perdoit celle-là , se seroit exposé mal à propos la Couronne , que d'obliger les Soldats à franchir un fossé , derrière lequel il y avoit des Ennemis inférieurs en nombre à la vérité ; mais en récompense plus universellement aguerris. D'Aubigni ne fut donc point attaqué , & peu de jours après il devint à son tour plus fort que les Confédérés par cette rencontre. On a vu que les Colonnes avoient conclu un Traité secret avec la France ; & n'attendoient à se déclarer sinon que l'Armée de Charles Huit fût entrée dans l'État Ecclesiastique. Ils avoient formé le dessein de signaler leur changement , par une entreprise qui leur acquit beaucoup de réputation dans les deux partis ; & qui convainquit celui qu'ils quittoient de la perte qu'il faisoit , & celui qu'ils embrassoient de l'importance de les conserver. Il y avoit beaucoup de Soldats Italiens qui leur étoient dévoués pour être nez dans leurs Terres , ou pour avoir toute leur

1494.

vie porté les Armes sous eux ; & ils eurent l'adresse d'en envoyer un assez grand nombre s'enrôler sous les Enseignes du Pape , dans la conjoncture que Sa Sainteté en avoit besoin pour mettre dans la Citadelle d'Ostie que le frere du Cardinal de Saint Pierre aux Liens étoit prêt de lui restituer. Les Commissaires du Pape les receurent , & les introduisirent avec tant de négligence dans la Citadelle d'Ostie , qu'ils y furent les plus forts. Ils en avertirent les Colonnes qui convinrent avec eux du signal qu'ils leur donneroient , lorsqu'ils auroient achevé de prendre leurs mesures pour se déclarer en faveur de la France. Le jour venu les Colonnes parurent devant la Citadelle d'Ostie : On leur en ouvrit les Portes ; & le Pape ne l'eût pas plutôt sçu , qu'il rappella son Armée de la Romagne.

* Fils
d'Alphon-
se Roi de
Naples &
petit
fils de
Ferdinand
le vieux ,
Roi de
Naples.

Le Duc de Calabre * devenu de cette sorte plus foible que d'Aubigny limita & chicana le terrain comme lui : Il ne se proposa que de l'empêcher de passer outre ; mais il n'étoit pas pour cela nécessaire de lui opposer une Armée , & une autre cause l'arrêtoit tout court. Charles Huit n'avoit pû suivre son avant-garde , parce qu'il étoit malade de la petite verole dans la ville d'Ast. Le Roi de Naples , & le Pape profiterent de ce delay , le Roi de Naples pour renforcer son Armée dans la Romagne , & le Pape pour envoyer à Venise l'Evêque de Calahorra en qualité d'Agent extraordinaire , celle de Nonce n'étant pas encore en usage. Ce Prelat assuré d'un chapeau de Cardinal à son retour , pressa d'abord le Senat d'entrer dans la Ligue contre les François , & ne pouvant l'obtenir se réduisit à pretendre seulement que la République contraignît Louis Sforce de renoncer à leur amitié en le menaçant de la Guerre ; mais la seconde proposition ne fut pas mieux reçue que la premiere. On lui répartit que ce seroit à peu près une même cho-

Dans la
Ligue.
ce

chose de se déclarer contre un jeune Roi qui avoit passé les Alpes avec cent quatre-vingt canons, huit mille chevaux d'artillerie, quatre mille personnes pour en prendre le grand soin, & un Train proportionné à ce Grand équipage, que de choquer indirectement Sa Maj. en usant de la persuasion ou de la force pour obliger son allié à l'abandonner.

Le Pape au défaut de cet expédient essaya si la crainte de la mort ou Charles Huit étoit exposé, ne lui rendroit pas redoutable la menace des Censures Ecclesiastiques. On dénonça à ce Prince de la part de Sa Sainteté, que toutes les foudres de la Cour de Rome seroient lancées contre luy, s'il ne promettoit de ne plus penser à l'Italie en cas que Dieu lui renvoyât la Santé. Mais Charles eut plus de fermeté que l'on de croyoit, & se débarassa des importunités du Pape en répondant qu'il n'avoit garde de presumer que son entreprise sur Naples fut criminelle: Que Sa Sainteté la lui avoit elle-même conseillée, & qu'il la prioit de s'en souvenir. Le Pape plus honteux que rebuté de la repartie de Charles VIII., s'adressa aux Roys d'Espagne Ferdinand & Isabelle, & il les exhorta d'envoyer une flotte en Sicile, sous prétexte de veiller à la conservation de cette Isle, mais en effet pour secourir le Roy de Naples en cas de besoin. Ferdinand & Isabelle écoutèrent cette proposition avec d'autant plus de joye, qu'ils n'aprehendoient pas moins que le Pape le voisinage des François: Mais ils répartirent que l'argent leur manquoit, & qu'il en falloit beaucoup pour équiper une flotte. Le Pape en avoit encore moins que Ferdinand & Isabelle; & d'ailleurs il les connoissoit assez pour juger que ce seroit une même chose de leur en prêter & de le donner. Mais il se souvint qu'Innocent Huit son predecesseur avoit fait publier une Croisade contre les Turcs, & accordé un

bilé à ceux qui contribueroient pour les frais de

1494.

Guerre, aussi bien qu'à ceux qui porteroient actuellement les Armes : qu'il s'étoit levé pour ce sujet en Espagne, aussi bien que dans les autres Pays Chrétiens, une tres-grande somme d'argent, & que les Commissaires Apostoliques entre les mains desquels elle étoit, la mettroient en celles de leurs Majestés, pourveu que la Cour de Rome y consentît, & que l'ordre leur en fût donné. On fit accroire que c'étoit pour équiper une flotte qui devoit fermer le passage des Dardanelles, & Ferdinand & Isabelle n'eurent pas plus de scrupule de tourner à leur usage, ce qui leur devoit être sacré, qu'en avoit eu Pierre d'Arragon leur Ancêtre d'emprunter de saint Louis quatre vingt mille écus, sous prétexte de faire la Guerre-aux infideles, mais en effet pour les employer à la detestable action des Vespres Siciliennes.

Charles Huit ne s'en défioit pas & ne pensoit qu'à se guerir : Louis Sforce & le Duc de Ferrare son beau-pere le visiterent aussi-tôt qu'ils le sûrent hors de danger. On ignore ce qui se passa dans les conférences qu'ils eurent ensemble : Mais il est constant que leur entrevue ne fut pas plus heureuse que celle du Duc d'Orleans avec le même Sforce, qui demeura si peu satisfait de la Cour de France, qu'il se proposa d'arrêter dans la Romagne, l'avant-garde de Charles Huit, & de l'empêcher de passer outre. Il s'imagina que l'entrée d'Aubigny dans cette Province, avoit étonné de telle sorte le Roi de Naples, qu'il se soumettroit volontiers au tribut de cinquante mil écus que son pere avoit offert, & que Charles Huit déjà rebuté de son entreprise en Italie, à cause qu'il y avoit couru risque de la vie, accepteroit de bon cœur ce qu'il avoit refusé l'année precedente. Louis Sforce changea là dessus de conduite à l'égard de Pierre de Medici, & au lieu qu'il l'avoit auparavant sollicité de renoncer à l'alliance du Roi de Naples, il lui envoya Estien-

Estienne Taverna son confident pour l'exhorter à la perseverance. Mais Pierre de Medicis avoit tant de sujets de se déher de Louis Sforce, que ne concevant pas assez ce qui pouvoit l'avoir obligé à changer de conduite, il en conféra avec le Roi de Naples: Ce Roi ne devina pas mieux que lui la véritable cause de l'inconstance de Louis Sforce. Mais comme le Roi de Naples avoit beaucoup d'esprit, il lui vint dans l'idée que si Charles Huit pouvoit être convaincu de la perfidie du même Sforce, il aimeroit mieux abandonner son entreprise sur Naples que de se fier davantage à un homme si parjure. Pierre de Medicis fut aussi de cet avis, & se chargea d'en informer le Résident de Charles Huit, qui n'étoit pas encore sorti de Florence, soit que son maître ne lui en eût pas envoyé l'ordre, ou que des affaires particulières l'y retinissent. Pierre de Medicis le manda, & promit de lui faire voir que les François étoient trahis par celui * des Italiens pour lequel ils avoient plus d'estime: Il le cacha derrière une tapisserie dans sa Chambre: Il y introduisit Taverna, & lui dit d'un ton assez haut pour être ouï que l'Italie se plaignoit avec raison, de ce que Louis Sforce s'obstinoit à vouloir l'assujettir aux Etrangers. Taverna pour ne pas témoigner de défiance, répliqua de même ton que Louis Sforce avoit fait la faute: qu'il étoit prêt de la reparer; qu'il demandoit de rentrer dans la confiance que les Princes d'Italie avoient autrefois eue en lui, & qu'il répondroit moyennant cela de renvoyer les François delà les Alpes, sans qu'ils eussent veu le Royaume de Naples, bien loin de le conquérir. Taverna ajouta là dessus beaucoup de particularitez qui confirmoient la perfidie & les pernicieuses intentions de Louis Sforce; & le Résident de France ne pouvant plus ouïr parler au desavantage de son Maître, le témoigna par un signal qui avertit Pierre de Medicis, qu'il étoit temps de congédier Taverna.

* Louis
Sforce.

Charles Huit fut informé de tout ce que l'on vient de dire, & l'on ne doutoit pas qu'il ne tournât après cela ses Armes contre le Duché de Milan. Cependant il arriva tout le contraire; & l'on ne reconnut jamais mieux, ni par un exemple plus signalé que dans cette occasion, que comme Dieu ôte le jugement & la force aux Princes qu'il veut punir, il ôte aussi la raison d'État & les sentimens de vengeance à ceux qu'il a destiné pour punir les autres. Non seulement Charles Huit n'eut point d'égard à l'injure qu'il venoit de recevoir, mais de plus il se proposa de retenir Louis Sforce dans les intérêts, & de le rendre irreconciliable avec le Roi de Naples & avec Pierre de Medicis, en l'instruisant de la contre-ruse dont on usoit à son égard. Cet expedient étoit hasardeux, cependant il réussit; & Louis Sforce n'eut pas plutôt sçu que Pierre de Medicis jouïssoit Taverna, qu'il rappella cet Envoyé, il ne voulut plus avoir de communication avec les Princes d'Italie, & il obligea Charles Huit à partir d'Ast au commencement de l'hyver de mil quatre cent quatre-vingt-quatorze.

Les relations manuscrites ne conviennent pas mieux que les Auteurs imprimez du véritable état de son Armée: Charles Huit selon quelques uns avoit laissé l'Administration du Royaume à la Reine sa femme; & lui avoit donné pour Ministres les trois Seigneurs auxquels il avoit le plus de confiance après le President Briçonnet & le Seneschal de Beaucaire. Le premier étoit le Duc de Bourbon, qu'il sçavoit bien n'être pas capable de rien conseiller d'important, sans en avoir auparavant conféré avec la femme. Le second étoit l'Amiral de Graille qui venoit de succéder; pour ce qui regardoit les Gouvernemens de Picardie & de Normandie, à Discordes, mort durant le séjour de la Cour à Lion. Et le troisième étoit Charles Comte d'Engoulême, que Sa Majesté avoit aussi pourveu du

Gou-

Gouvernement de Guyenne avec ordre d'observer les desseins des Espagnols. Charles Huit partit d'Ast accompagné des Comtes de Vandôme, de Montpensier, de Longueville, de Ligny, de Guise, de Nevers, du Vicomte de Narbonne, des deux Maréchaux de France Baudricour & Gié, & de cinquante ou soixante autres Seigneurs de marque, dont le Train étoit si magnifique que des Auteurs du temps ont employé des Chapitres entières, pour décrire le seul équipage du Comte de Longueville. L'Armée Française étoit composée de trois mille six cent hommes d'armes, & de six mille Archers; & cette Cavalerie l'emportoit alors sur toutes les autres de l'Europe pour la vigueur & pour l'agilité. On comptoit dans l'infanterie six mille Arbalestriers, huit mille Piquiers, & huit mille autres Fantassins qui avoient des Arquebuses ou des Hallebardes, ou des Epées à deux mains. Tous ces Fantassins étoient Suisses, ou Gatois, accoutûmez à combattre en rang de pied ferme & serréz; & de là venoit qu'ils avoient un très grand avantage sur ceux des Italiens, qui faisoient alors la Guerre d'une manière si extraordinaire, que l'on auroit de la peine à la croire, si le plus élégant de leurs Historiens* n'avoit pris le soin de la décrire. Leurs Troupes étoient toutes composées de Mercenaires, qui se donnoient pour quelques mois au plus offrant des Princes & des Républiques qui vouloient attaquer, ou qui se trouvoient réduits à la nécessité de se défendre. Les Officiers & les simples Soldats avant que de s'engager, examinoient de fort près les dangers qu'ils courroient & vendoient leur service à proportion qu'ils les trouvoient plus grands & moins évitables. Ils ne combattoient que par pelotons & les uns après les autres, comme s'ils eussent pris la Guerre pour une manière de jeu. Lorsqu'ils étoient sur le point de se choquer, on détachoit de part & d'autre des gens, pour compter le nombre des Soldats, des

* Machiavel dans son Histoire de Florence.

1494.

Escadrons, & des Bataillons Ennemis; & s'il y en avoit plus d'un côté que de l'autre, le plus foible ne croioit pas qu'il y eût du deshonneur à fuir. Sa les rangs étoient égaux, on commençoit à la vérité le combat; mais c'étoit avec si peu de furie, que ceux qui tomboient, étoient plutôt tuez par les hommes, ou par les chevaux qui leur passoient sur le ventre, que par le fer, ou par le plomb. Ainsi l'on trouve qu'il s'étoit donné des Batailles dans le Tolcane, sans qu'il y eût eu qu'un seul homme de perdu, encore avoit-il été étouffé dans la presse. On ne sçavoit ce que c'étoit que de poursuivre les Victoires, & l'on prenoit pour inhumanité le massacre des Ennemis fuyans. Les Italiens ne s'étoient avisez de la maniere dont les François combattoient, que quand ils les avoient veus passer les Alpes, & la surprise dont ils avoient alors été saisis, étoit dégénérée en frayeur. Elle redoubla à la vue de leur prodigieux équipage d'Artillerie, qui n'étoit pas traînée comme celle des Italiens, par des bœufs, & dont ils ne se servoient pas seulement pour en tirer deux ou trois coups au hazard, ou par une vaine ostentation; mais que l'on menoit en tres grande diligence avec des chevaux; & qui étoit si promptement servie & braquée avec tant de justesse, qu'en l'état où les Places d'Italie avoient été mises dans l'ignorance des fortifications où l'on étoit, il n'y en avoit aucune que dix canons des François ne réduisissent en poudre; dans moins de deux jours. Cependant Charles Huit avoit cent quarante grosses bombardes, c'est à dire des pieces qui jettoient des boulets de deux & trois cent livres pesant, & trois fois autant de petits canons. Il avoit huit mille chevaux destinez à traîner cette Artillerie, quatre mille Chartiers, douze cent Canoniers, deux mille six cent Charpentiers pour racommoder les affuts, à mesure qu'ils se romproient, trois cent Sapeurs, & autant d'Ouvriers pour travailler à la fosse, Mais

Mais il y a d'autres relations non moins exactes, ni moins dignes de foi, qui ne font monter l'Armée de Charles Huit qu'à deux mil Lances qui ne faisoient pas plus de sept à huit mille Cavaliers, qu'à quatre mille Suisses, & qu'à autant de Fantassins François presque tous garçons. Quoiqu'il en soit Charles Huit ne jugea pas à propos de suivre la route que d'Aubigni avoit tenu, & Sa Majesté prit celle de Florence, afin de punir le changement de Pierre de Medici qui n'étoit pourtant rien en comparaison de celui de Louis Sforce. Sa Majesté traversa le Duché de Milan, & elle s'arrêta quelque jour dans Pavie, où la bien séance ne lui permit pas d'éviter un spectacle qui l'eût attendrie, si elle ne se fût fait un extrême violence.

Louis Sforce persuadé qu'il étoit temps de se défaire du Duc Jean Galcas son neveu, lui avoit, dit-on, fait donner un de ces poisons lents qui produit le mieux dans le corps humain les symptômes de l'épuisement, afin de rendre plus vrai semblable le bruit que l'on répandit en même-temps que le mal de ce jeune Prince n'étoit venu que de son trop d'attachement à la beauté de sa femme. Les Medecins n'esperoient déjà plus la guérison, quand le Roi passant par Pavie où il étoit malade, ne peut se dispenser de le visiter. Sa Majesté ne lui parla point d'affaires, parce que Louis Sforce avoit demandé avec tant d'instance d'être présent à cette entrevue, que l'on n'avoit osé le refuser. Elle témoigna seulement du regret de voir son cousin germain dans un si pitoyable état, & elle tâcha de le flatter de quelque espérance de guérison; mais Jean Galcas qui se sentoit mourir, & ne doutoit pas que ce ne fût par la méchanceté de son oncle, profita de cette conjoncture. Il ne pensa plus à soi; & ne se souvenant que du fils & de la fille qu'il laissoit au monde, il les recommanda au Roi avec

• Ils étoient deux fils de deux sœurs, Princesses de Savoye.

1494.

une abondance de larmes qui marquoit assez, que si Sa Majesté ne prenoit d'eux un soin particulier, il prévoyoit qu'on les empoisonneroit aussi bien que lui. La Duchesse sa femme pour achever la tragédie, se jeta aux pieds du Roi selon les Auteurs Italiens, qui sont en cela plus croyables que Commines, qui veut que ce fût aux pieds de Louis Sforce. Elle étoit trop fière, pour s'abaisser jusques là; & quand elle auroit pu s'y résoudre, elle n'étoit que trop convaincuë que sa soumission seroit inutile. Elle ne parla pas de ses enfans, parce qu'elle supposâ que les larmes de son mary auroient eu leur effet en ce point: elle employa les siennes pour son pere; & le Roi ne lui repartit autre chose, sinon que l'expédition de Naples étoit trop avancée, pour la laisser imparfaite. Ligny, Prince de la Maison de Luxembourg, le Président Briçonnet, & les autres Seigneurs François préens à cette entrevuë en furent si touchés, qu'ils presserent Charles Huit de se saisir de la personne de Louis Sforce pour le punir, s'il étoit coupable, & du Duché de Milan, pour le rendre au fils de Jean Galeas, ou au Duc d'Orléans, selon qu'il seroit justifié que l'un ou l'autre y auroit plus de droit. Ils ajoutèrent que Sa Majesté par une action heroïque mériteroit une gloire immortelle; & que d'ailleurs quand les Vénitiens la verroient Maîtresse de ce Duché, ils n'oseroient plus se dispenser, ni d'entrer en Ligue avec elle, ni de la rompre, après qu'ils l'auroient formée. Il sembla que le Roi voulût suivre ce conseil, parce que les Gardes de Sa Majesté furent redoublées deux jours entiers aux Portes de Pavie, & Louis Sforce passa tout ce temps dans de mortelles apprehensions, mais enfin l'argent qu'il distribua aux plus intéressés de la Cour de France: la crainte qu'il avoit eue de donner de lui par l'énormité de ses crimes; & l'exactitude avec laquelle le Roi

se

se piquoit de tenir parole, quand il l'avoit une fois donnée, fust aux plus infidelles des hommes, sauverent Loüis Sforce. Le Roi le mena de Pavie à Plaisance, & l'y retint jusqu'à la mort de Jean Galeas, mais incontinent après il le laissa retourner dans Milan, où il assembla les Principaux du Duché. On leur representa par son ordre que le fils de Jean Galeas n'avoit pas encore neuf ans accomplis; & que néanmoins l'État n'avoit jamais eu plus de besoin d'un homme qui le garantît de trois Armées estrangeres, dont il y en avoit une dans son Centre, & les deux autres sur les Frontieres: Qu'il n'y avoit que Loüis Sforce qui pût le préserver de ce peril; & que par conséquent il le faisoit reconnoître pour Duc, & le contraindre d'accepter cette dignité, en cas qu'il la refusât. Cet avis ne fut pas plutôt ouvert, que les personnes dont on avoit acheté les suffrages l'appuyèrent. Le reste de l'Assemblée n'osa contredire; & Loüis Sforce achevant de jouïr son personnage, se fit longtemps prier avant que de souffrir qu'on lui prêtât le serment de fidelité. Il ne retourna pas auprès du Roi si-tôt qu'il l'avoit promis; & l'on soupçonna que comme il n'auroit plus affaire des François, il croyoit pouvoir impunément se ressentir à leur égard de la terreur qu'ils lui avoient donnée, mais il revint lors qu'on étoit sur le point de tourner contre lui les Armes destinées contre le Roi de Naples, & il confirma Charles Huit dans l'opinion qu'il seroit toujours de ses amis. L'Armée Françoisse ne trouva d'obstacle dans sa marche, qu'à Félizano, qui fut après la prise abandonnée au pillage. Cette Ville n'étoit pas loin de Serefanella, Place la plus forte des Florentins; & le fameux Castrucio Castracani l'avoit mise en l'état qu'elle étoit, dans la vue de se préparer une azile, en cas de disgrâce. Il auroit été dangereux de la laisser derrière: & les François l'assiégerent par cette seule raison, quoi que
d'ail-

d'ailleurs ils n'espérassent pas de la prendre. Car les Vivandiers de leur Armée n'avoient de vivres que pour trois jours, & le Territoire où ils étoient n'en pouvoir fournir, à cause de la sterilité: mais un accident imprévu suppléa à ces deux défauts, dont le moindre auroit suffi pour la ruine des Assiégeans. La République de Florence n'entretenoit pas d'assez fortes Garnisons dans ses meilleures Places, soit qu'elle en eût un trop grand nombre, ou qu'elle n'eût pas cru que les François vinssent si tôt, & ils en faisoit trois cent hommes que celle de Seralanella ne fût complète. Pierre de Medicis crut qu'il seroit encore temps de les y jeter: & Paul Ursin se chargea de les conduire. Mais il fut défait en chemin; & ceux desiens qui se sauverent du combat, en porterent à Florence la nouvelle, qui causa une révolution que personne n'avoit prévue. Les Nobles se mêloient du commerce aussi bien que les Roturiers; & les uns & les autres souffroient avec beaucoup d'impatience que celui qu'ils avoient avec la Ville de Lion fût interrompu. Ils ne pouvoient douter qu'il ne leur fût retranché avec la Ville de Gennes après la prise de Seralanella; & comme ils la tenoient déjà pour perdue, le secours n'y ayant pu entrer, ils en imputerent la faute à Pierre de Medicis, qui les avoit portez à rompre avec le Roi Charles Huit. Ils se déclarerent tous contre lui: ses amis l'abandonnerent, & le mirent en moins de vingt-quatre heures dans un état semblable à celui où son pere s'étoit trouvé, lorsqu'il avoit eu sur les bras toutes les forces d'Italie, sans qu'il lui restât d'Allié ni de ressource.

L'Armée du Roi de Naples étoit assez occupée à se défendre contre d'Aubigny, après la retraite des Troupes du Pape; & si on l'eût encore affaiblie, les Colonnes n'auroient pas manqué de ravager l'Etat Ecclesiastique. Il ne restoit donc plus à Pierre de Medicis que de demeurer exposé à la

fin.

fureur des Florentins , ou de se mettre à la discrétion des François. Le premier de ces partis étoit plus honnête , mais le second étoit plus sûr ; & Pierre de Medicis le préfera à l'autre par un exemple domestique , qui lui donnoit lieu d'espérer. Laurens de Medicis , son pere , dans l'extrémité que l'on vient de représenter s'étoit hazarde d'aller trouver Ferdinand Roi de Naples , qui étoit alors le plus puissant de ses ennemis , & de lui crier miséricorde. Il l'avoit fait ; & Ferdinand non seulement lui avoit pardonné , mais encore l'avoit pris en sa protection , contre les mêmes Princes d'Italie , qui s'étoient liguez avec Sa Majesté pour l'opprimer : Ce fait étoit assez constant , mais Pierre de Medicis le regarda du côté qui lui étoit favorable , & non pas par l'endroit qui lui seroit défavantageux. Ferdinand a la verité s'étoit laissé fléchir : mais ç'avoit été par une raison ou Laurens de Medicis n'avoit rien contribué. Les Turcs venoient de surprendre la Ville d'Otrante ; & il les en faisoit promptement chasser , si on ne vouloit leur donner occasion d'étendre leurs conquêtes dans le Royaume de Naples. Ferdinand y avoit plus d'intérêt sans comparaison , que de pousser à bout Laurens de Medicis ; & se fit ainsi plus de plaisir qu'à lui , en le préservant de la ruine dont il étoit menacé. Mais il n'y avoit rien de semblable à l'égard de Charles Huit qui pouvoit retenir Pierre de Medicis , & le punir d'avoir rompu sans sujet avec les François , & détourné les Florentins de leur alliance , sans que les affaires de France en souffrissent de préjudice.

Il y a pourtant dans la politique aussi bien qu'ailleurs , des conjonctures où le hazard , où quelque autre cause inconnue , couvre les fautes les moins excusables en les rendant heureuses. Pierre de Medicis en allant trouver Charles Huit , rencontra le Seigneur de Piemme qui non seulement ne le

UAAA

1494.

* Dans les
Traitez
de France
avec Flo-
rence à la
Biblio-
theque du
Roi.

tratta pas d'Ennemi, mais de plus le conduisit
seurement à Sa Majesté: Il ne parut rien de con-
traint dans l'accueil que le Roi lui fit, & il ne lui
parla du passé que d'une manière dont il n'eut
point occasion de se choquer. Il le renvoya mode-
stement à des Commissaires qui convinrent avec
lui que la République de Florence en general, & la
Maison de Medicis en particulier rentreteroient in-
cerement dans l'alliance, & dans l'amitié des Fran-
çois. Que pour en donner des preuves indubitables
elles remettroient incessamment entre les mains de
Sa Majesté les forteresses de Seresane, de Seresanel-
le, de Petrasancta, de Pise & de Livorne, sur la pro-
messe par écrit de les restituer de bonne foi après la
conquête de Naples: Que les Florentins lui prête-
roient deux cent mille écus qui seroient acquitez au
même terme, & que jusques là les intérêts en se-
roient payés au denier courant.

L'arrivée de Pierre de Medicis à la Cour de Char-
les Huit fut diversement interpretée, & pourtant elle
rétablit les affaires des François qui sembloient de-
voir être ruinées en peu de jours. Charles Huit ne
venoit que d'arriver devant Seresanelle, & n'y pou-
voit, comme on a dit, demeurer plus de trois
jours: Les assiégez sçavoient qu'il manquoit de vi-
vres, & en avoient pour plus de six mois. Ils étoient
en assez grand nombre pour se garentir d'insulte,
& ils n'avoient aussi rien à craindre. Si les Fran-
çois eussent levé le Siege, il leur auroit fallu re-
tourner sur leurs pas, & Louis Sforce qui peu de
jours après résolut de les abandonner, quoi qu'ils
fussent heureux au dela de leurs esperances, n'au-
roit pas demeuré ferme dans leur parti les voyant
mal-heureux. Cependant la fausse démarche de
Pierre de Medicis leur ouvrit la Toscane, & la Ro-
magne, & mit hors d'Etat de leur résister ceux qui
en défendoient l'entrée.

Catherine Sforce se déclara pour Charles Huit,

&

& le Duc de Calabre * ne le voyant plus en sécurité sous le canon de Fayence , quitta la partie à d'Aubigni , & ramena son Armée du côté de Naples , avec une précipitation étrange pour des gens a guerres , & conduits par de sages Capitaines.

1494.

* Fils du
Roi de
Naples.

Frederic d'Arragon , qui commandoit à Livorne la flotte du Roi de Naples son frere , fut contraint d'en sortir , & prit le large , sans oser s'arrêter sur aucune côte de l'Etat Ecclesiastique. Si Pierre de Medicis eût eu autant de jugement que d'esprit , il auroit prévu qu'après ce qu'il venoit de faire il n'y avoit de sécurité pour la personne qu'auprès de Charles Huit. Il avoit tranché du Souverain en traitant avec la France sans le pouvoir de la République , & en réduisant les Florentins dans un tel état , que Charles Huit pouvoit aisément les assujettir quand il lui plairoit.

Cette faute n'étoit pas pardonnable , & les Florentins qui passeroient alors pour les plus fins gens d'Italie , ne voulurent pas endurer que Pierre de Medicis se fût fait à leurs dépens un mérite auprès des François. Ils envoierent à Charles Huit quinze députez choisis entre les Ennemis secrets de la Maison de Medicis ; & ce fut là la premiere marque d'aversion qu'ils donnerent pour elle en public. Ces députez essaierent de persuader que leur République avoit eu dessein de livrer les meilleures Places à Sa Majesté , afin de s'attacher si étroitement avec les François , qu'elle ne pût rompre le nœud , quand même elle deviendrait assez inconstante pour le vouloir , mais que Pierre de Medicis ayant deviné la pensée l'avoit prevenüe , & s'étoit hâté d'offrir de son propre mouvement ce qu'il ne devoit que par l'ordre des Magistrats , & avec ses Collegues.

La Court ne sçavoit que trop ce qu'elle devoit croire de ce compliment : Cependant elle accueill-

1494.

cueillit aussi favorablement ceux qui le faisoient ; que si elle y eût ajouté une entière foi. Pierre de Medicis n'avoit pas à beaucoup près autant d'esprit qu'en avoient en Laurens son pere , Pierre son ayeul , & Cosme son bisayeul. Et comme il apperceut entre les Députez de Florence Jaques Valori , & quelques autres personnes qui s'étoient le plus opposées à ses desseins dans les délibérations du Senat , il apprehenda d'être déchu de son credit ; & pour s'en informer par sa propre experience , il retourna incontinent après à Florence. Il se mit en devoir d'aller à l'assemblée des Huit , & du Gonfalonnier qui se tenoit actuellement ; mais il en trouva la porte gardée par Nerli qui refusa de le laisser entrer. Un changement si prompt le surprit, en ce qu'il avoit de la peine à concevoir, qu'on eût pû le décréditer en trois ou quatre jours : Il étoit pourtant vray que ses Ennemis avoient admirablement bien ménagé des momens si précieux , en faisant remarquer au peuple que Pierre de Medicis aspirait à la tyrannie , & que c'étoit uniquement dans cette veüe que sa conduite avoit été entièrement differente de celle de ses Ancêtres : Qu'il paroissoit toujours en public vêtu plus superbement que les autres Magistrats , & qu'il abusoit des vingt gardes que la République avoit accordez à son pere , après la conjuration de Pazzi , dont il ne s'étoit garanti que par une espee de miracle : Que ce grand personnage ne s'étoit fait accompagner par cette Troupe de gens Armez , que dans les occasions où il y avoit eu du risque pour lui ; mais que son fils les avoit toujours auprès de lui par ostentation , & pour se faire distinguer des autres Magistrats. Qu'il les employoit même à des usages insupportables , dans un Pais libre, comme de forcer la nuit les portes des honnêtes Dames qui résistoient à ses impudiques desirs , & à faire battre outrageusement ceux qui ne s'humilioient point assez devant

devant lui. Qu'il assistoit rarement aux Assemblées ordinaires : Qu'il ne se trouvoit que dans les extraordinaires, & qu'il y prétendoit que les affaires passassent toujours par son avis, quoi que la pluralité des suffrages ne fût pas toujours de son côté.

Ces reproches n'étoient pas faux, les Florentins en avoient été informez long-temps auparavant, & ne s'en étoient pas trop scandalisez, soit qu'il ne les eussent appris qu'en détail, ou qu'ils eussent jusques la pardonné aux faillies de jeunesse de Pierre de Medicis, en considération de ce que son pere ne s'étoit jamais échapé à pareil âge, & qu'il étoit tres-rare de voir deux personnes de suite également moderées, dans une même Maison. Mais quand on leur représenta tout d'un coup tant de garemens, & qu'on les joignit à l'attentat d'avoir disposé des Forteresses de la République, non seulement sans son consentement, mais encore sans sa participation; l'idée des Florentins fut si blessée qu'ils oublièrent en un moment les services des Ancêtres de Pierre de Medicis, & perdirent l'affection qu'ils avoient pour lui. Ils se souleverent : Ils allerent en grand nombre à son Palais : Ils en enfoncerent les portes, & l'auroient investi si on ne les eût averus que Pierre de Medicis pour éviter leur fureur, s'en étoit fui avec ses trois freres du côté de Boulogne.

Il avoit cru trouver un azile auprès de Jean Bentivole, & il y fût receu en homme qui s'étoit rendu mal heureux par sa mauvaise conduite. On lui dit qu'il n'avoit pas dû survivre a la perte de son autorité ou que du moins il ne l'avoit dû quitter, ni si légèrement ni sans effusion de sang : Qu'il avoit donné aux Bolonnois par sa lâcheté un exemple dont ils pourroient bien se prévaloir ; & qu'il suffisoit à un peuple assujety contre son gré, de sçavoir qu'il pouvoit impunément se révolter, pour lui en inspirer le desir.

Pierre de Medicis choqué de cette réprimande se

1494.

travestit, & se retira à Venise où l'on eut d'abord plus de dureté pour lui qu'on n'en avoit eu pour Bentivole, puisqu'on lui refusa l'entrée de la ville. Les Vénitiens avoient découvert les intrigues avec le Pape, & avec le Roi de Naples; & ils s'étoient de plus imaginé qu'elles étoient encore venues à la connoissance du Roi Charles Huit. Que les François n'avoient pas cru que la République de Florence, pût demeurer ferme dans leur parti, tant que Pierre de Medicis y auroit du crédit, & que sur ce principe elle l'en avoit chassé. Les Vénitiens en ce cas n'eussent pas observé une exacte neutralité en recevant l'Ennemi déclaré de la France, & ils amusèrent Pierre de Medicis aux environs de Venise, jusqu'à ce que l'Ambassadeur qu'ils entretenoient à la suite de Charles Huit, les eut informé que ce qui s'étoit passé dans Florence ne venoit que d'une révolution populaire, & que la France n'y avoit ni directement ni indirectement contribué.

La chute de Pierre de Medicis les toucha pour lors, & ils tinrent à honneur de lui accorder l'azile & la subsistance dont il avoit besoin. Ils oublièrent le mal que leur avoit fait Cosme le vieux son bisaïeul, ou ils feignirent au moins de ne se pas souvenir qu'il les avoit empêché de conquérir le Duché de Milan, par les cinquante mille écus qu'il avoit prêtés à François Sforce. Les Florentins ne cherchèrent point d'autres preuves du crime des Medicis que leur évation: Ils les traitterent d'ennemis publics: Ils mirent leurs têtes à prix: Ils confiscèrent leurs biens: ils pillèrent leur Palais qui étoit le plus magnifique de l'Europe: Ils dissipèrent le prodigieux amas de statues, de tableaux, de livres, & de médailles, que les Etrangers y alloient voir avec admiration; & ils ne laisserent pas entrer dans leur Ville un seul écu des Armes de la Maison de Medicis. Mais ils en furent punis dès le lendemain, puisqu'ils

que la Ville de Pise se revolta contre eux, par les intrigues de Louis Sforce, qui pensoit à s'en emparer. Cette fameuse République avoit autrefois disputé l'Empire de la Mer, contre celles de Venise & de Gennes; & ne s'étoit pas moins signalée qu'elles dans les Guerres pour recouvrer la Terre Sainte. Cent de ses Bourgeois avoient mis en mer, & entre-tenu autant de Galeres; & sa reputation avoit subsisté, aussi long-temps qu'elle avoit envoyé des Flottes en Syrie; mais depuis qu'une si belle occasion de s'exercer, lui avoit manqué, & qu'elle avoit préféré la paix à la Guerre, les divisions civiles avoient succédé chez elle au tumulte des armes, & les Apianis devenus plus puissans que leurs autres Compatriotes, les avoient enfin assujettis. Les Viscontis devenus plus puissans que les Apianis, l'avoient ajoutée au Duché de Milan, & Jean Galeas l'en avoit démembré en faveur de Gabriel Galeas son fils naturel, qui n'avoit pû le défendre contre les Florentins. Ils l'avoient enfin dépouillé; & l'Etat de Pise gemissoit depuis quatre-vingt-sept ans sous leur esclavage d'autant moins supportable, qu'au lieu d'un Tiran il en avoit cent mille. On vendoit fort cher à ceux de Pise le peu de justice qu'on leur rendoit: On ruinoit par des avances les principaux Citoyens, & le commerce étoit absolument interdit aux autres, à moins qu'ils ne se contentassent d'être simples Porteurs de boutique. Ce n'étoit donc pas mal raisonné, que de supposer que le plus violent de leurs desirs alloit à recouvrer leur liberté; & Louis Sforce qui n'avoit pas d'autre moyen de les rejoindre au Duché de Milan, que de les exciter à la revolte, fit représenter adroitement aux plus considérables d'entre eux par Galeas de Saint Severin qui avoit épousé sa fille naturelle, qu'il y avoit trop long-temps qu'ils vivoient dans l'esclavage, & qu'il dépendoit présentement d'eux de s'en délivrer: Quo

les Florentins avoient irrémédiablement irrité le Roi

Char-

1494.

Charles Huit en renonçant à son alliance; Qu'ils l'avoient ainsi mis en danger de ne pas conquérir Naples: Que Sa Majesté s'étoit heureusement emparée de leurs Fortereses, & qu'elle étoit bien éloignée de les rendre à des gens d'autant moins redoutables, qu'ils seroient plus affoiblis: Quelle ne demandoit donc pas mieux que de voir en liberté les Bourgeois de Pise: Qu'à la vérité le Traité qu'elle venoit de conclure avec les Florentins, l'empêcheroit de le témoigner; mais qu'au fond elle seroit ravie que les Bourgeois de cette Ville se fussent eux-mêmes affranchis, sans qu'elle y eût rien contribué.

Les Pisans qui ne pouvoient croire que Saint Severin leur parlât de cette sorte sans en avoir un ordre secret, prirent leurs mesures; & dès que Charles Huit fut entré dans leur Ville, ils se jetterent aux pieds de Sa Majesté: Ils lui représenterent la dureté des Florentins, & ils demanderent d'en être délivrez. Le Roi touché de leurs larmes, accorda leur requête, sans se souvenir qu'elle étoit contraire au Traité des Florentins avec Sa Majesté, & que de plus ce seroit ajoûter la moquerie à l'injure, que de mettre en liberté leurs Sujets, après s'être saisie de leurs Fortereses. Aussi sembla t'elle s'en repentir, puisqu'elle retient Portofermo la meilleure des Citadelles de Pise, & qu'elle confirma les Magistrats que les Florentins y avoient mis. Il parut bien tôt que Saint Severin avoit travaillé pour son beau pere, puisque Louis Sforce qui n'avoit accompagné jusques là le Roi, que pour ce que l'on va dire, pressa Sa Majesté de lui donner l'investiture de l'Etat de Genes aux mêmes conditions qu'elle l'avoit accordée à Galeas son frere, & Louis Onze à son pere. Le Roi y consent de bonne grace; & cette facilité persuada Louis Sforce qu'il n'avoit qu'à continuer ses instances, & que rien ne lui seroit refusé. Il avoit dressé un long memoire pour montrer que les Fortereses

reflées de Serafinelle & de Petra Santa avoient autrefois été des dépendances de Gennes, & que les Florentins les avoient usurpées, & il le recita au Roi d'une manière fort éloquente. Mais sa Majesté s'excusa de le satisfaire sur le Traité qu'elle venoit de conclure avec les Florentins, qui contenoit en termes exprés que les deux Forteresses dont il s'agissoit, leur seroient reduës immédiatement après la conquête de Naples. Louis Sforce repliqua que le même Traité portoit que Pise demeurerait dans l'état que les François l'avoient trouvée, & que cependant ils l'avoient mise en liberté. Il étoit malaisé de repartir à cette instance; & le Roi eut recours à cette déffaitte, que la liberté ne venoit d'être accordée aux Pisans que pour montrer que l'on n'avoit point voulu préjudicier au droit des Florentins; & qu'on en avoit retenu la Citadelle, afin de la remettre, quand l'Armée Française n'en auroit plus besoin pour sa sécurité.

Cette distinction ne suffisoit pas au sens de Louis Sforce, qui prétendoit que comme Charles Huit s'étoit rendu maître du différend entre les Florentins & ceux de Pise, & qu'il avoit prononcé pour les Florentins contre les Pisans; il agit de même dans la querelle entre les Florentins & les Genoïs. La chose en demeura pourtant en ces termes; & Louis Sforce en fut d'autant plus irrité, qu'il ne demandoit pas seulement les deux Forteresses pour elles-mêmes: il sçavoit qu'en les obtenant, les Florentins ne seroient pas assez forts pour l'empêcher de se rendre un jour Maître de Pise; & ce fut là dessus que son dépit alla jusqu'à traverser autant qu'il pourroit la conquête de Naples. Il fit connoître sa résolution aux Veneïens, qui n'y avoient pas moins d'intérêt que lui; & cette République le seconda, en détournant Pierre de Medicis de retourner à Florence, où ses anciens amis l'appeloient. Il en étoit sorti contre leur gré; & la plu-

1494.

part d'entre eux n'en avoient rien sçu. Le reste s'y étoit inutilement opposé ; & les uns & les autres s'en étoient pris plutôt à son malheur , qu'à son imprudence. Ils ne l'en avoient pas moins aimé , & ils ne s'en étoient pas moins appliquez à le rétablir. Ils avoient gagné Philippe , Comte de Bresse , oncle paternel du Duc de Savoye , qui avoit mis en peu de jours l'affaire au point de se terminer à la satisfaction de Pierre de Medicis , s'il l'eût voulu. Le Comte de Bresse n'étoit que médiocrement avantage du côté de l'esprit ; mais il n'avoit pas laissé de s'insinuer si avant dans la faveur de Charles Huit , qu'il ne cedit qu'à Briçonnet & au Sénéchal de Beaucaire. Il n'étoit point assez subtil pour inventer des expédiens propres à rendre office , mais quand on les lui avoit inspirés , ils réussissoient assez entre ses mains. Les amis de Pierre de Medicis lui firent comprendre que les François avoient plus d'intérêt qu'ils ne pensoient de le rétablir , puisqu'ils ne retiroient pas sans lui la moitié de la somme qu'ils esportoient des Florentins : Que la manière de lever l'argent en Italie étoit différente de celle de France : Que les Sujets de Charles Huit ne faisoient point d'avances ; mais qu'à Florence les plus riches de la Bourgeoisie acquittoient d'abord la somme , & se remboursoient en suite sur les autres : Que le crédit de Pierre de Medicis n'étoit pas perdu : Qu'il avoit encore des effets dans toutes les Villes de commerce ; & que pourveu qu'on le rétablît , il trouveroit autant d'argent comptant qu'on jugeroit à propos d'en demander aux Florentins ; mais s'il ne l'étoit pas , on auroit peine à tirer d'eux plus de cent mille écus , sans les exciter à sédition.

Le Comte de Bresse proposa cette affaire , elle passa dans le Conseil du Roi , & Sa Majesté écrivit à Pierre de Medicis de revenir auprès d'elle. Elle promit de le rétablir ; & l'assura qu'elle avoit oublié

oublié la faute : & qu'elle ne se souvenoit que de l'ancienne union qui avoit été entre les Maisons de France & de Medicis. Cette Lettre fut envoyée au Cardinal de Medicis qui étoit demeure à Bologne pour être plus près de Florence, & pour observer avec plus d'exactitude ce qui s'y passeroit. Ce Cardinal la fit porter par un de ses domestiques ; mais Pierre de Medicis l'ayant reçue changea tout à coup d'humeur, & de méthode. Il avoit accoutumé de ne consulter que lui même dans les affaires importantes, qu'il regardoit uniquement, & il se vantoit d'imiter en cela le Roi Louis Onze, comme s'il y eût eu de la comparaison entre son genie, & celui de ce Prince. Cependant il communiqua sa lettre aux Vénitiens, & il les pria de lui dire ce qu'ils en pensoient, ne prenant pas garde qu'ils avoient un intérêt contraire au sien : Que cette République prévoyoit que rien n'empêcherait aux François la conquête de Naples que le défaut d'argent : Qu'elle ne connoissoit que Pierre de Medicis capable de leur en faire prêter, & que s'étant alliée avec Louis Sforce pour les renvoyer de la les Alpes, elle étoit tout à fait éloignée de leur procurer la seule chose nécessaire pour les retenir dans l'Italie : Et de fait le Senat de Venise accommoda sa réponse à ses propres intérêts, & non pas à ceux de Pierre de Medicis. Il lui représenta qu'il n'y avoit de sûreté pour lui que dans Venise, & qu'il n'éviteroit en aucun autre lieu l'assassinat où le poison. Qu'il avoit offensé les François, & que s'ils ne s'en étoient vengés lors qu'il s'étoit allé mettre entre leurs mains, ç'avoit été parce qu'ils n'eussent pu sans lui se rendre Maîtres des Fortresses des Florentins : Que présentement qu'il ne leur étoit bon à rien, ils ne dissimuleroient plus à son égard, & ils le puniroient d'une manière exemplaire, quand ce ne seroit que pour retenir par là dans leur union Louis Sforce, & les autres Potentats d'Italie qui avoient eu l'imprudence d'y entrer.

1494.

Que quand les François lui pardonneroient , il faudroit toujours qu'il accompagnât leur Roi dans Florence , & qu'il y demeurât , quand ce ne seroit que pour la retenir dans le devoir : Qu'il venoit d'expérimenter l'extrême ingratitude des Florentins , & qu'il sçavoit mieux qu'aucun autre que leur aversion étoit implacable.

Le Senat de Venise en donnant ce Conseil à Pierre de Medicis ; ne se flatta pas trop de l'esperance qu'il fût bien reçu : Il apprehenda que le même Pierre de Medicis ne découvrit les moufs secrets de ce qu'on lui disoit , & ne s'en retournât sans dire adieu. Pour y remedier on disposa autour de lui des gens, qui sous pretexte d'empêcher que les Florentins ne subornassent des assassins pour le tuer, ne le perdoient pas de veüe , & qui sans témoigner qu'ils le gardassent se seroient opposés à sa sortie de Venise, s'il l'eût voulu entreprendre. Mais cette précaution ne fut pas nécessaire , car Pierre de Medicis demeura dans la Maison qui lui avoit été préparée au milieu de Venise , & il pria Charles Huit de trouver bon qu'il ne s'exposât pas si-tôt à la rage des Florentins.

Charles Huit le plaignit de son aveuglement , & Sa Majesté entra en conquerant le dix-sept de Novembre 1494. dans Florence , la Lance sur la cuisse à la tête de sa Cavalerie , qui étoit la plus belle que l'on eût veüe en Italie depuis la foiblesse de l'Empire Romain. La seule contestation qu'il y eut entre les François & les Florentins vint à l'occasion de l'argent que Charles seignoit d'emprunter de Florence , qu'il exigea en effet pour la garantir du pillage. Il demandoit deux cent mille écus, & les Florentins n'en offroient que la moitié. Les Relations Italiennes portent que la contestation s'échauffa de telle sorte , que les Commissaires du Roi menacèrent de faire sonner leurs trompettes , & leurs tambours comme pour donner le signal du

(aca.)

facagement, & que Pierre Caponi chef des députez Florentins qui traittoient avec eux, réparut hardiment qu'il feroit de son côté sonner les cloches, ne desespérant pas que ses compatriotes, ne se défendissent de l'Armée Françoisse, divisée dans les rues de la ville, & trop embarrassée pour agir avec autant de vigueur que si elle eût été en pleine campagne. Mais les Auteurs François n'en parlent pas; & si la répartie de Caponi est vraie; on ne scauroit l'excuser de témérité, puisqu'il n'étoit pas vraisemblable que des marchans osassent attaquer des gens, que toutes les forces d'Italie n'avoient point eu le courage d'attendre de pied ferme. Quoi qu'il en soit la somme fut enfin réglée à six vingt mille écus, dont cinquante mille furent payez comptans, & les Florentins se chargerent d'en fournir quarante mille dans trois mois, & le reste dans six.

Le Roi donna les ordres qu'il jugea nécessaires pour tenir Florence attachée à ses intérêts, & prit ensuite la route de Viterbe: Cette place étoit bonne, & le Duc de Calabre * revenu dans l'Etat Ecclesiastique à la priere du Pape s'étoit chargé de la garder, & la querelle pour le Royaume de Naples y auroit été décidée, si les Colonnes renforcez par des Troupes Françoises, n'eussent enlevé à Ostie tous les convois que l'on menoit au Duc de Calabre, & ne l'eussent ainsi contraint de retourner sur ses pas jusqu'à Rome, pour la couvrir. Il n'y avoit rien que de conforme à la discipline militaire dans cette marche: Cependant elle eut un effet aussi pernicieux que si elle eût été irrégulière. Car la partie de l'Etat Ecclesiastique appelée le patrimoine de Saint Pierre se voyant abandonnée, traita avec les François, & se soumit à eux pour éviter d'être pillée. Les Urbins prirent le même parti, quoi que ce fût également contre leur devoir, & contre la Loi qu'il s'étoient eux-mêmes imposée.

* Il étoit
fils unique
du Roi de
Naples.

1494.
• Il s'appelloit
Alphonse
second.

Virginie leur Chef s'étoit attaché au Roi de Naples * d'une maniere qui paroissoit indissoluble: Il étoit son Connétable hereditaire, & il possédoit ainsi la premiere charge de son Etat. Jordan Ursin son fils aîné avoit épousé l'aînée des filles naturelles de ce Roi, & avoit reçu pour sa dot le hief d'Amalfi.

Enfin les Colonnes s'étoient déclarez pour la France, & c'en étoit assez pour détourner les Ursins de les imiter; mais Charles Huit étoit si heureux, que les plus forts liens de la société civile se rompoient en sa faveur. Virginie offrit a Sa Majesté ses Places & son fils pour ôtage de sa fidelité, & elle les accepta. Cette politique surprit les François, & de fait elle leur étoit nouvelle. Les Maisons de leurs Princes & de leurs Seigneurs n'avoient point accoutûmé de se partager dans les Guerres, ni de passer dans les deux partis, afin que ceux qui se trouveroient dans le vainqueur sauvassent leurs peres, ou leurs fils, ou leurs freres qui auroient le malheur d'être vaincus.

Cette defection de Virginie & de Jourdan Ursins, & l'approche de l'Armée Française jetterent le Pape Alexandre Six dans une consternation qui le faisoit à tous momens changer de dessein. Il pretendoit quelquefois faire entrer le Duc de Calabre dans Rome, & s'y défendre: mais il y trouvoit deux invincibles obstacles; l'un que les Colonnes & les Ursins y avoient trop d'amis: l'autre que les vivres y manqueroient dès le premier jour du Siege, la Campagne n'en fournissant pas, & la garnison d'Ostie empêchant qu'on n'y en portât par mer. Il venoit souvent en pensée à Sa Sainteté d'aller au devant des François, & d'éprouver s'il auroit assez d'autorité sur eux pour les arrêter. Mais il ne se sentoit pas assez vertueux pour leur inspirer tant de respect. Il se détermina pourtant à leur envoyer son Confesseur assisté de deux Evêques, qui
pro-

proposèrent quel'on accorderoit à Charles Huit que le Royaume de Naples relevât de lui aussi bien que de la Cour Rome ; & que ceux qui le tiendroient désormais , prissent de lui une seconde investiture. Mais Charles n'avoit garde de se contenter d'un offre qui lui avoit été faite avant qu'il passât les Alpes. & qu'il n'avoit pas jugé à propos d'accepter dans un temps où les affaires n'étoient pas en si bon état qu'alors.

On ajouta néanmoins pour corriger l'amertume de ce refus , que si Sa Sainteté vouloit bien ne traiter que pour elle , elle auroit lieu de se satisfaire des François. On redoubla cette civilité en envoyant complimenter le Pape par la Trimouille , depuis par Prosper Colonne , & depuis par le Cardinal Sforce. Mais au lieu d'écouter ces deux derniers, on les arrêta par ordre de Sa Sainteté ; & on les enferma dans le Château St. Ange où ils ne demeurèrent, que jusqu'à ce que l'emportement qui avoit fait violer au Pape la foi publique en leurs personnes ; ayant fait place à des reflexions plus justes & plus intéressées , Sa Sainteté les fit mettre en liberté , & excusa leur détention sur un avis qu'elle prétendoit lui avoir été donné , qu'ils ne fussent entrez dans Rome que pour y exciter une sedition. Charles Huit seignit de le croire , parce qu'il ne vouloit pas que les affaires s'aggravassent de part & d'autre , & ne laissa pas néanmoins d'envoyer environ le tiers de ses forces pour s'opposer à la retraite du Duc de Calabre.

Le Pape ne s'en émeut pas davantage ; & son obstination auroit encore duré , si pour le convaincre on n'eût eu recours au dernier remède , qui fut de renvoyer dans Rome les Cardinaux de Saint Pierre aux Liens , Sforce , Colonne & Savelli , avec ordre de déclarer à Sa Sainteté , que Charles Huit en qualité de Roi Tres-Chrétien , & de fils aîné de l'Eglise alloit assembler un Concile où

1494.

l'on examineroit les voyes par lesquelles elle étoit montée sur la chaise de Saint Pierre. On étoit persuadé dans le monde que son Election étoit simoniacque ; & soit que la conscience le lui reprochât ; ou qu'il crut que les quatre Cardinaux de Saint Pierre aux Liens, Sforce, Colonne & Savelli, qui étoient ses ennemis irreconciliables, ne laisseroient pas de disposer le Sacré College à lui faire son procez , & à le déposer quoiqu'il fût innocent ; il consentit pour sauver sa dignité , que le Roi entrât dans Rome comme il étoit entré dans Florence ; & il renvoya, à son grand regret, le Duc de Calabre, sans ofer lui donner des Troupes pour l'escorter. Il ne put néanmoins s'empêcher en le congédiant de lui conseiller qu'il s'allât saisir du passage de Saint Germain , & qu'il arrêtât les François, jusqu'à ce qu'ils eussent consumé les vivres qu'ils portoient , puisque l'Etat Ecclesiastique au point que les Colonnes l'avoient ravagé , ne pouvoit leur en fournir pour trois jours. Charles fut averti de la véritable raison qu'avoit eu le Pape d'acquiescer à ses desirs , & la politique voulut qu'il contribuât de tout son pouvoir à confirmer Sa Sainteté dans le soupçon que l'on ne travaillât à son Procez , parce que tant qu'il durerait , elle n'auroit garde de rien entreprendre au préjudice des François. Cependant l'empressement qu'avoit Sa Majesté de se reconcilier sincèrement avec le Pape , ou pour le moins de ne rien négliger pour y parvenir , lui fit prendre le contre-pied de cette maxime. Le Maréchal de Gré, le Senéchal de Beaucaire , & le Premier President du Parlement de Paris furent envoyez pour ôter au Pape la juste crainte qu'il avoit eue , en l'avertissant qu'encore que le Roi leur Maître eût de tres-justes sujets de se plaindre de lui , en ce qu'après avoir été le premier à lui persuader de conquérir le Roiaume de Naples , il lui avoit manqué de foy sans en avoir eu ni sujet , ni prétexte , & avoir en-

employé son autorité, son Conseil & ses Armes pour l'arrêter de-la les Monts; néanmoins Sa Majesté en remettoit de bon cœur la vengeance à Dieu, & ne prétendoit se mêler en aucune manière des affaires Ecclesiastiques: Qu'elle pensoit encore moins à convoquer un Concile durant le tumulte des Armes; & qu'elle n'ignoroit pas qu'il lui pouvoit être aussi préjudiciable qu'à Sa Sainteté: Qu'elle ne pensoit qu'à voir Rome où ses predecesseurs n'étoient point allz depuis qu'ils étoient déchus de l'Empire; & qu'encore qu'elle fût assez bien accompagnée pour y rentrer de force, elle aimoit mieux que ce fût du consentement du Chef de l'Eglise: Qu'elle ne vouloit pas céder à la pitié de ses Ancêtres, ni manquer de rendre ses respects au Vicaire de JESUS-CHRIST: Qu'elle le demandoit par grace; & qu'une entrevue suffiroit pour terminer les différens qu'il pouvoit y avoir entr'eux.

La douceur de ce discours remit un peu le Pape; mais sa fermeté ne fut pas de longue durée, un accident imprévu le fit rentrer dans sa première fraieur, & il ne put sans émotion oïr tomber une partie des murailles de Rome, & des Remparts du Château Saint Ange. Il lui sembla que c'étoit là une spacieuse porte que le Ciel ouvroit aux François; & il se retira là-dessus dans le Donjon de ce Château, après avoir averti Charles qu'il pouvoit venir quand il lui plairoit. Les Cardinaux Baptiste Ursin, & Olivier Caraffe l'accompagnèrent, & le reste du sacré College s'enfuit, ou voulut passer pour François en entrant dans Rome à la suite du Roi. Le second jour de l'année 1495. fut choisi pour cette entrée, & l'on peut dire sans exagération que ce fût le plus beau de la vie de Charles Huit. Les Magistrats de Rome allerent en corps au devant de lui, & lui présentèrent les clefs de la Ville au nom du Pape, & du Peuple Romain.

1495.

Ils se joignirent en suite aux François, comme pour honorer leur triomphe, & Charles entra dans Rome en la même posture qu'il étoit entré dans Florence. Il sembla que son Armée se fût préparée pour le combat: & elle se saisit des avenues & des Places publiques, sur tout de celle de Mars, où étoit le Palais destiné pour loger le Roy avec les mêmes précautions, que si l'Armée du Roi de Naples eût été proche. Enfin les Officiers prirent toutes les autres mesures ordinaires aux Troupes, qui se faisoient des Villes de conquête, excepté que l'on s'abstint de faire des prisonniers & de piller.

Le Pape fut alors réduit au plus pitoiable état où il se trouva de sa vie. Il avoit usé de toutes sortes de moyens, pour traverser le dessein des François; & ces moyens bien loin de lui réussir, avoient eu des effets contraires à son intention. Il avoit offensé le Roi Charles Huit en toutes les manieres qui lui avoient été possibles, & comme il n'auroit eu garde de pardonner à Sa Majesté s'il eût eu l'avantage sur elle, il n'avoit pas lieu d'espérer qu'elle le traitât avec plus de clemence. Il s'étoit enfermé dans le Château Saint Ange avec deux Cardinaux seulement; & tous les autres l'avoient abandonné par foiblesse, ou de crainte de partager avec lui la mauvaise fortune. Ils s'étoient retirez auprès de Charles, & ils ne cessent de solliciter Sa Majesté qu'elle se saisit de la personne du Pape, & fit travailler à son procez. Elle en avoit non seulement de très justes sujets, mais encore une occasion tout à fait plausible, puisque le Pape ne l'avoit pas regné de bon gré. A l'arrivée de l'Armée Française dans Ostie, il étoit tombé subitement, & sans aucune violence vingt brasses des murailles de Rome; & le désir de se deffendre n'avoit manqué au Pape, que par la ruine de ses Remparts. Il avoit prié les Neapolitains qu'il avoit appellez & son secours de se retirer; & le Roi Charles Huit étoit

étoit entré dans Rome par une porte, pendant que le Duc de Calabre sortoit par l'autre. De plus le Pape trouvoit mauvais que le Roi exerçât dans Rome des actes de Souveraineté : Cependant au premier bruit survenu entre les Soldats François & les Bourgeois de Rome, Sa Majesté avoit commandé que l'on dressât des potences pour punir les coupables. Mais ce qui toucha plus sensiblement le Pape, fut l'avis secret que le Cardinal de Saint Pierre aux Liens, secondé par les Courtisans qu'il avoit gagnez à la Cour de France, avoit profité de l'occasion, pour remontrer à Charles que la conjoncture étoit venue de donner à l'Eglise un autre Chef : Que Dieu avoit conduit comme par la main Sa Majesté dans Rome, & qu'il y avoit lieu de croire que ç'avoit uniquement été dans cette vue : Qu'Alexandre Six étoit devenu Pape à force d'argent, & qu'il ne travailloit qu'à se rembourser des frais qu'il avoit faits pour obtenir cette première dignité de l'Eglise : Qu'il avoit si peu de Religion, qu'il s'étoit uny avec les Turcs, & que bien loin de témoigner du regret de ses fautes passées, il entretenoit scandaleusement dans sa maison les propres bâtards, & qu'il en avoit même élevé un à la dignité de Cardinal : Que depuis qu'il étoit Pape les déreglemens avoient tellement choqué tous les Chrétiens, & exposé la véritable Religion au mépris des infidèles, que le Roi très-Chrétien, en qualité de fils aîné de l'Eglise étoit obligé d'y pourvoir, à l'exemple de ses Prédecesseurs, qui avoient tant de fois délivré Rome de l'oppression de ses Ennemis, & des mauvais Pasteurs : Que Charles-Magne avoit contraint l'Antipape Constantin de céder le S. Siege au Pape Etienne ; & que de plus il avoit pris connoissance de la cause du Pape Leon : Que Philippe le Bel avoit fait citer Boniface VIII. à un Concile, & que Charles VI., & Charles Sept avoient souvent assemblé les

1495.

Prélats de leur Roiaume, pour ôter le Schisme, & pour remedier aux abus manifestes de l'Eglise: Que l'on prioit Sa Majesté de faire assembler le Consistoire pour examiner la vie de Borgia, puisqu'elle étoit déjà condamnée par le préjugé de toute la Chrétienté. Qu'elle ne laissât plus sur le Saint Siege le plus grand Ennemi que les François eussent dans l'Italie, & qu'elle assurât, en le faisant déposer, les conquêtes & celles qu'elle feroit à l'avenir.

Mais il y a peu de Régnes en France, où les Favoris des Rois aient résisté aux offres de la Cour de Rome, lorsqu'elle s'est proposée de ne rien épargner pour se les rendre favorables. Le Président Briçonnet aspirait au chapeau de Cardinal, & le Pape lui en avoit promis un à la première promotion. Il ne l'auroit pas obtenu, si l'on eût déposé Sa Sainteté; & de plus il lui auroit fallu prendre de nouvelles mesures avec le nouveau Pape, qui n'auroit peut-être pas été d'humeur à le revêtir de la Pourpre. Ainsi l'intérêt d'un particulier l'emporta sur l'intérêt général de la Chrétienté & de la France; & Briçonnet ménagea si bien l'esprit de Charles Huit, qu'il le disposa à faire ce qu'il désiroit en faveur de Sa Sainteté.

Le Traité fut conclu avec le Pape en peu de jours, & l'on y mit pour principale condition que Sa Sainteté investiroit Charles Huit du Roiaume de Naples dans la forme la plus favorable de celles * qui avoient été accordées à ses Predecesseurs de la Maison d'Anjou, & donneroit pour Places de sûreté les Villes de Terranova, de Civitavecchia & de Spolète. Comme ajoute celle de Viterbe, faute de s'en être souvenu que les François la tenoient déjà. Les autres Articles de moindre importance étoient que Sa Sainteté ne pourroit mettre que des Gouverneurs agréables au Roi dans les Fortereses qui lui resteroient, & que le Cardinal son fils suivroit la Cour, sous prétexte de faire honneur au Roi, mais en effet pour

* Il y en a huit différentes à la Bibliothèque du

pour servir à ôter: Que les Cardinaux du parti du Roi rentreroient dans les bonnes grâces de Sa Sainteté: Que le frère de celui de Saint Pierre aux Liens, qui avoit enlevé les Ministres du Pape & du Turc à leur débarquement à Ancône, les mettroit en liberté, & que les quarante mille ecclésiastiques qu'il leur avoit pris lui demeureroient: Que le Prince Zizime, frère de Bajazet II. qui lui avoit disputé l'Empire, & le trouvoit actuellement entre les mains du Pape, seroit remis en celle du Roi, & que Sa Majesté pourroit s'en servir de la manière qu'elle jugeroit à propos pour les desseins sur Constantinople. Le Pape fit présent au Roi de deux Chapeaux, dont l'un fut donné à Briçonnet, & l'autre à Philippe de Luxembourg Evêque du Mans, & Sa Sainteté retourna au Vatican. Le Roi lui baisa les pieds, & lui versa de l'eau sur les doigts à la Messe qu'il dit dans l'Eglise de Saint Pierre. Charles demeura presque tout le mois de Janvier à Rome, & il n'y fut interrompu que par le mauvais ordre qu'il avoit mis aux affaires de Pise. On a vu qu'il avoit pensé à remettre cette Ville sous la domination des Florentins, après avoir agréé qu'elle recouvrât sa liberté, mais les habitans au lieu de se soumettre à ses volontez, avoient pris les Armes, & commence contre les Florentins une Guerre d'autant plus sanglante, que la pitié en étoit bannie de part & d'autre. Les Florentins regardoient les Pisans comme des esclaves révoltez, & les Pisans consideroient les Florentins comme des brans implacables. La Garnison Française laissée dans la nouvelle Citadelle, ne prit point de parti, & se préserva par cette neutralité du Siège qu'elle n'auroit pas autrement évité. Les Florentins furent d'abord les plus forts, mais les Républiques de Sienné & de Lujes jalouses de la grandeur des Florentins envoyèrent secrètement tant de Troupes à l'île, & Louis Sforce y fit couler de son côté tant de munitions

de guerre & de bouche, que les Pisans recouvrerent tout leur Territoire. Il étoit de la gloire & de l'intérêt de Charles que le différend fût au plutôt terminé, & Sa Majesté évoqua l'affaire à son Conseil. Elle y fut plaidée avec beaucoup d'éloquence, & le Cardinal Briçonnet opina pour les Florentins; mais le Sénéchal de Beaucaire & Ligny furent pour les Pisans; & le Roi pour ne choquer aucune des trois personnes que l'on vient de nommer, qui étoient ses principaux favoris, ne décida rien. Il ordonna seulement au Cardinal Briçonnet de retourner à Florence, & de tirer en toute manière de cette Ville les soixante-dix mille écus qu'elle avoit promis avant que le terme en fût échu, puisque les affaires de Sa Majesté ne lui permettoient pas d'attendre plus long temps: Que si les Magistrats de Florence vouloient bien lui avancer la somme entière, il allât après l'avoir reçue à Pise, & remit absolument cette Ville, & son Territoire sous la domination des Florentins; & que si les Magistrats de Florence ne comptoient que la moitié des soixante-dix mille écus, & qu'ils se tinssent exactement pour le reste aux termes du Traité, le Cardinal Briçonnet ne laissât pas de continuer son voyage, & de faire tous les efforts pour persuader les Pisans de rentrer sous le joug. Mais que si les persuasions n'avoient point de succès, il n'eût pas recours à la violence, pour contraindre les Pisans de se soumettre aux Florentins.

Le Cardinal Briçonnet s'acquitta avec beaucoup d'exactitude de sa commission, & n'oublia ni les civilitez ni les considérations politiques, pour obliger les Florentins d'avancer leur paiement. Mais il avoit affaire à des Marchans accoutumés à recevoir un gros intérêt de leur argent qui auroit cessé le jour du paiement. Il leur importoit donc de ne le pas anticiper. Cependant pour ne pas mécontenter tout à fait le Cardinal Briçonnet, ils avancé-

avancèrent quarante mille écus, à cause qu'il ne s'en falloit plus que six semaines qu'ils ne les dussent; mais pour les autres trente mille, comme il y avoit quatre mois & demi de delay, il fut impossible de les tirer de leurs bourses. Ainsi le Cardinal Briçonnet ne partit qu'à demy content de Florence. Il alla à Pise, & il en pressa les habitans en public & en particulier de reconnoître les Florentins pour leurs Seigneurs légitimes. Mais il n'en trouva pas un qui n'aimât mieux mourir que d'obéir aux Florentins. Il retourna la dessus à Florence, & il avoua nettement de n'y avoir pu réussir. Les Florentins ne furent pas satisfaits de cette excuse, & le presserent d'employer la violence comme le Roi Charles Huit s'y étoit obligé, ou de remettre la nouvelle Citadelle aux Florentins qui scauroient bien après cela recouvrer leur domination, sans que les François s'en mêlassent. Mais le Cardinal Briçonnet, qui n'avoit garde d'accepter l'alternative qu'on lui proposoit, repartit que pour la Citadelle, il étoit dit expressement dans le traité que les François ne s'en dessaisiroient qu'après la Conquête de Naples, & que pour venir à la force il ne le pouvoit sans repandre beaucoup de sang, ce que les loix de l'Eglise défendoient à un Evêque, & à un Cardinal comme lui. Que par conséquent la commission étoit cessée, & que si les Florentins avoient besoin d'un ministre qui fut homme de main, ils pouvoient demander au Roi qu'il leur envoiât un de ses Officiers Generaux. Il se tira par cette adresse d'une affaire assez délicate où la Cour de France l'avoit engagé; & le Roi auroit eu de la peine à payer son Armée des montres qui lui étoient dûes, & qu'elle demandoit avant que de s'exposer à forcer le passage de Saint Germain, si les Troupes qui le détendoient ne l'eussent abandonné.

Le Roi de Naples avoit esperé de conserver la
Cora-

426.

Couronne tant qu'il avoit veu le Pape & les Florentins dans ses interêts; mais ces deux ressources lui ayant manqué, il ne lui restoit plus d'autre voye pour se maintenir que celle de l'industrie. Son Etât quoique petit, n'étoit point uny, & il y avoit deux factions dont les François ne connoissoient que la premiere. C'étoit celle d'Anjou que l'Arragonnoise n'avoit pû exterminer, quelque soin qu'elle en eût pris, & que l'approche de Charles avoit tellement accrûe qu'il ne sembloit pas qu'elle eût jamais été plus florissante: La seconde s'étoit formée des Ennemis que la mauvaise conduite du Roi de Naples, & de son pere s'étoit attirés. On a vu qu'Alphonse premier avoit laissé le Royaume de Naples à Ferdinand son fils, tout illégitime qu'il étoit, & qu'il l'avoit préféré à son propre frere. Ceux qui connoissoient Alphonse s'en étoient étonnez, mais ils ne sçavoient pas que ce Prince pour être le plus spirituel, & le plus expérimenté de son temps n'en avoit pas été moins trompé. Son fils naturel étoit sans contredit le plus méchant des hommes. Cependant il avoit si profondément dissimulé en sa presence qu'il lui avoit fait accroire qu'il étoit le plus vertueux. Et de fait on n'avoit pas remarqué depuis les sept premieres années de l'Empire de Neron, un si grand changement que celui qui étoit arrivé en la personne de Ferdinand son bâtard, après qu'il n'eut plus de pere à duper, & que les Papes avoient mieux aimé l'avoir pour feudataire que Louis Trois, Duc d'Anjou. Il n'avoit plus eu de deguïsement que pour les personnes les plus grossieres, & pour celles qu'il n'avoit pu perdre par les voyes ordinaires; & jamais Roi ne s'étoit porté aux plus grands crimes avec moins de scrupule que lui. Il avoit vécu comme s'il eût été persuadé de la maxime du Cotta de Cicéron*: Que la Religion est une chose de pure cérémonie, & l'on ne s'étoit point aperçu qu'il en

Dans le
dernier
livre de
Natura
Deorum.

est

eût autrement que dans l'exterieur. Il assistoit au service divin, sans qu'il parût joindre ses prieres à celles des fideles: Il avoit nommé pour trois mille écus à l'Archevêché de Tarente le fils d'un Juif, qui se disoit Catholique: Il distribuoit les revenus des Abbayes à ceux qui avoient soin de ses haras, de ses mules & de ses oyseaux de chasse, à condition d'entretenir gratuitement un certain nombre de chevaux, de jumens, de chiens & d'éperviers. Sa jésine étoit dans un excès indigne non seulement d'un Roi, mais encore d'un homme particulier. Il obligeoit les Paisans à lui engraisser des pourceaux; & si ces animaux mouroient, ou se perdoient, le gardien en devoit mettre d'autres de même valeur dans son étable, & les représenter en temps & lieu.

Ferdinand acheptoit encore les bleds en vert & les olives sur les arbres; & jusqu'à ce que le débit en eût été fait: il y avoit desfence de vendre ceux qu'il n'avoit point acheptez: Il avoit à lui dans chaque haras des Gentils-hommes ou des Bourgeois, un certain nombre de cavales dont le profit lui en revenoit tout entier, quoiqu'il n'eût rien contribué pour la depence: Il surchargeoit d'impôts ses Sujets, & l'on raconte qu'ayant un jour voulu donner quelques écus d'or à Saint François de Paule, ce Saint les refusa; & pour lui montrer que c'étoit véritablement la substance du Peuple, il en rompit un dont il sortit du sang. On a déjà parlé de l'horrible maniere dont il s'étoit defait de sa principale Noblesse; & il ne reste qu'à remarquer que son fils Alphonse Second l'avoit imité, & même surpassé, en ce qu'il apportoit moins de precautions à cacher ses vices. Il n'observoit aucunes des Loix divines, ni des Ecclesiastiques, & l'on ne connoissoit qu'il étoit Chrétien, que parce qu'il avoit été baptisé. L'enlevement des Dames les plus qualifiées; & les plus honnêtes, passoit chez lui pour

495.

galanteries : Il appelloit la violence & les concussions les droits de la Royauté , & l'on tenoit pour constant que c'étoit lui qui avoit conseillé à son pere le massacre des Senateurs de Naples dans l'Eglise de Saint Leonard. Le seul point dans lequel il se rendoit justice , étoit de présupposer que les Neapolitains étoient las de la longue tyrannie de son pere & de la sienne ; & qu'ils ne hazarderoient ni leur vie , ni ce qui leur restoit de bien , pour deffendre un tel maître contre le Roi de France , dont on publioit par tout que le Gouvernement étoit modéré. Et de vrai le Roi de Naples eut si mauvaise opinion de sa valeur , quoi qu'il l'eût assez éprouvée en diverses rencontres , & sur tout au recouvrement d'Otrante, qu'il s'imagina que le Prince Ferdinand son fils deffendrait mieux que lui le Patrimoine de la Maison illégitime d'Arragon. Il assemble la principale Noblesse & ses amis : Il leur proposa de se démettre de sa Couronne en faveur de son fils. Aucun n'en fut d'avis : cependant il s'obstina de sorte à le vouloir , qu'il leur fut nécessaire de le satisfaire. Il commanda au celebre Jovien-Pontan de dresser l'Acte de resignation ; & il le signa avec un visage aussi gay , qu'il l'avoit eu en prenant possession de la Couronne de Naples. La ceremonie ne fut différée que jusqu'au lendemain , où Ferdinand fut sacré le matin dans l'Eglise Cathedrale de Naples ; & parut l'après dînée dans les principales rues de cette Ville à cheval , la Couronne sur la tête au milieu de Frederic d'Arragon son oncle paternel , du Cardinal Fregose , & des Seigneurs Neapolitains demeurez fidelles à la Maison d'Arragon.

Il receut le serment de tous les ordres du Roiaume , & l'Administration lui en fut cedée d'une maniere si generale qu'il ne paroissoit pas que son pere vécut encore. Mais les mêmes moyens qui dans un temps auroient été capables de preserver
les

DES ÉLUS DE CEUX CÉLÈS. DE SE VOIR EN ÉMULES OU
LA FAUTE. LES NÉCESSAIRES CROIS: PÉRIOD: TOUS
PAROISSANT EN CEUX NÉCESSAIRES. L'UN OU AUTRE
N'AVANT RENVOIE A LA KORME QUE PAR TRISTE. & JUS-
QU'A CE QUE L'ORAGE QUI SE MENAÇANT: SEI DÉFIC. &
QU'IMMEDIATEMENT APRES L. RENOUVELER: SEI DE
TRÔNE. L'autre que se fait: FÉLINAIRE SURTOIT:
L'EXEMPLE DE SON AVEU. OU: DANS LA VUE DE SE
AVOIR: CECI EN SON POU: EXEMPLE: CE LA PROTEC,
& AVOIR SI PARFAITEMENT: DÉGUL: LES INCLINATIONS
POUR LES PLUS GRANDES CRIMES. QUE: L'ON NE: S'EN EST
APERÇU QUE LORSQU'IL: AVOIR: SANS VOIR. & QU'IL
N'EST PLUS TEMPS D'Y REMÉDIER.

Ces dispositions toutes différentes ou elles e-
roient produisirent un même effet , & garentirent le
fruit qu'Alphonse avoit prétendu tirer de la démis-
sion. La faction d'Anjou n'en fut ni affoiblie ni
déconcertée , & le nombre des Partisans des Fran-
çois ne diminua en aucune Ville du Royaume de
Naples. Alphonse en étant averti , perdit le peu
qui lui étoit resté de prudence & de courage d'une
manière qui donna une forte apprehension des ju-
gemens de Dieu à ceux qui la regarderent par le
bon endroit. Il devint en un moment le plus lâ-
che des hommes , & il résolut de s'enfuir sans
qu'il en eût aucun sujet ; & il ne communiqua son
dessein qu'à sa belle mere , sœur du Roi d'Espag-
ne , dont il ne pouvoit se passer , à cause qu'il avoit
besoin d'un azile dans la Seigneurie de Mazare en
Sicile , qui avoit été donnée à cette Princesse pour
sa dot. Elle se mit inutilement en devoir de l'en
dissuader ; & il menaça de se jeter par les fenê-
tres si elle le découvroit , ou qu'elle essayât de le
retenir. Il lui montra pour toute raison les mon-
tagnes voisines , & lui demanda si elle ne voyoit
pas leurs pierres se changer en autant de François.
Il falut que la belle-mere s'accommodât à sa fol-
lie , puisqu'elle ne pouvoit la guerir , & elle le
laid

1494.

laissa embarquer sur une Galere, suivie de trois autres pour toute escorte. Il s'enferma dès qu'il fut à Mazare dans le Monastere des Religieux d'Olivet; & il y vécut à leur mode, jusqu'à ce que s'étant imaginé que la maladie de la pierre dont il y fut tourmenté diminueroit, s'il changeoit de Païs; & il étoit sur le point de passer de son Monastere dans un autre du même Ordre, situé dans la Ville de Valence en Espagne, quand il mourut.

1695.

Charles Huit sans en rien sçavoir partit de Rome au commencement de Février 1495. & les Cardinaux de sa faction n'osèrent y demeurer après lui. Sa Majesté ne fut pas plutôt à Madina, que Fonseca Ambassadeur des Rois Catholiques, leva le masque; & lui déclara de la part de ses Maîtres, qu'ils étoient quittes de la parole qu'ils lui avoient donnée en recouvrant le Roussillon & la Cerdagne. Qu'ils ne lui avoient promis de ne se point mêler du differend entre la Maison de France & la Branche illégitime d'Aragon pour le Royaume de Naples, que sous une condition assez sous-entendue d'elle-même, sans qu'il eût été d'abord nécessaire de l'exprimer, qui étoit que Sa Majesté Tres-Chrétienne agiroit selon les formes establies par le droit des gens: Que le Royaume dont il s'agissoit étoit Feudataire de l'aveu des Parties. Que le Pape en étoit souverain; & que néanmoins non seulement Sa Majesté Tres-Chrétienne ne s'étoit point adressée à lui pour demander justice, mais encore n'avoit pas daigné l'écouter lorsqu'il s'étoit offert de la rendre: Que la Maison d'Aragon régnoit à Naples depuis soixante ans en vertu des investitures du Saint Siege: Qu'une si longue possession ne devoit point avoir été troublée à moins que des formalitez juridiques ne l'eût précédée: Que Sa Majesté Tres-Chrétienne les avoit toutes négligées, & que par conséquent elle ne devoit pas trouver mauvais que les Rois Catholiques secourussent leur Allié: Qu'il étoit

étoit aisé de prévoir que les François ne se contenteroient pas du Royaume de Naples, puisqu'ils aspireroient ouvertement à la conquête de toute l'Italie : Qu'ils s'étoient emparez des Etats de Florence & de Pise : Qu'ils en avoient change le Gouvernement. Qu'ils n'avoient pas témoigné de respect pour le Saint Siege : Qu'ils lui avoient ôté les meilleures Places : Qu'ils avoient tenu le Pape Captif durant un mois ; & qu'ils ne l'avoient délivré qu'après l'avoir contraint de signer un infame Traité.

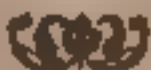
Cette harangue choqua d'autant plus Charles, & ceux de sa suite qui l'entendirent, qu'ils étoient moins accoutumés à cette sorte d'infidélité publique. Ils répondirent avec indignation que les Rois Catholiques avoient dû s'expliquer, avant que l'Armée Française passât les Alpes, & ne pas attendre qu'ils fussent à la veille de l'entier succès de leur entreprise : Que les Espagnols étoient bien vains, ou qu'ils estimoient les François bien lâches, s'ils pensoient que la seule menace d'un Ambassadeur suffisoit pour les faire délistier de leur entreprise : Que si la Maison d'Arragon avoit une possession de soixante ans, celle d'Anjou en avoit une de plus de deux cent : Que les derniers Papes s'étoient assez expliqués de ne rien tant appréhender que le voisinage des François pour n'être pas suspects dans le jugement d'une cause où ils prenoient tant d'intérêt ; & que de plus Alexandre étoit Arragonois, & avoit deux fils mariez avec autant de sœurs du Roi de Naples : Qu'il y avoit plus de Papes auxquels le droit de la Maison d'Anjou eût paru indubitable, qu'il n'y en avoit qui l'eussent révoqué en doute, & se fussent déclarés pour la Maison d'Arragon ; & qu'ainsi la Cour de Rome devoit au moins passer pour également favorable aux deux partis : Que les François ne tenoient que pour un temps les Forteresses de Florence & de Pise,

1495.

& qu'il n'y avoit rien à leur dire, pourveu qu'ils les rendissent au moment dont on étoit convenu avec eux : Que les Rois Catholiques n'avoient ni sujet ni prétexte de s'en mêler, & qu'on ne les avoit pas encore reconnus pour Arbitres de l'Europe : Que les François scauroient bien, sans que les Espagnols s'en mêlassent, conserver au Saint Siège l'État qu'il tenoit uniquement de la libéralité de leurs Rois, & même l'aggrandir s'il étoit nécessaire pour le bien de la Religion : Que les Rois Catholiques pouvoient après la conquête de Grenade goûter le repos, dont les infidèles avoient empêché l'Espagne de jouir durant sept cent ans ; & qu'enfin si leurs Majestez Catholiques n'avoient point d'égard à leurs sermens, & qu'elles déclaraient la Guerre à la France, elles éprouveroient à leurs dépens l'extrême différence qu'il y avoit de combattre des Mores, qui se contentoient de chicaner la Victoire en voltigeant, & les François accoustumés à tenir pied ferme.

Ce discours mit Fonseca dans une telle colere, qu'il perdit tout à fait le respect : Il tenoit à la main un des Originaux du dernier Traité conclu entre la France & l'Espagne, & il le déchira, soit qu'il en eût reçu l'ordre, ou par emportement. Les François n'auroient pas manqué de tirer de cet impudent une réparation convenable à la grandeur de son attentat ; mais ils se surmonterent eux-mêmes, & Fonseca s'en retourna, sans avoir été reçu ni puny.

Fin du troisième Livre.



A R.



ARGUMENT

DU QUATRIÈME LIVRE.

Charles Huit marche contre Ferdinand nouveau Roi de Naples, & force en passant la Ville de Montefortino qui avoit osé l'arrêter. Elle est pillée & brûlée, & les François ne trouvent plus de résistance jusqu'à Capouë. Trivulce qui s'étoit chargé de deffendre cette Place avec le tiers des Troupes qu'il commandoit, fait son accommodement, & met Charles en état de se presenter devant Naples, où le Peuple s'étoit soulevé pour luy. Ferdinand est contraint de se refugier en Sicile : Il tue en passant le Gouverneur de l'Isle d'Ischia, qui refusoit de le recevoir avec sa Flotte. Les Neapolitains ouvrent leurs Portes à Charles, & se familiarisent avec les François dès le premier jour. Les deux Châteaux sont bien-tôt pris; mais le Vainqueur néglige de donner audience aux Députés.

putez des autres Places, qui venoient lui
présenter leurs clefs. Ses Favoris parta-
gent entr'eux le Patrimoine des Roys de
Naples; & bien loin que la Faction d'An-
jou soit récompensée de ses services, on ne
lui restitue pas mêmes les Terres qu'elle
avoit perdues pour la querelle de la Fran-
ce, & l'on en donne de nouvelles investi-
tures à ceux de la Faction d'Arragon. Les
Neapolitains sont excitez par toutes ces ir-
régularitez des François à la révolte, &
rappellent Ferdinand. Il se forme en sa
faveur une Ligue entre le Pape, l'Empe-
reur, les Roys d'Espagne, la République
de Venise & Louis Sforce. Charles ap-
prehende qu'ils ne lui ferment le passage
pour retourner en France, & ne fait pas
néanmoins toute la diligence possible pour
l'éviter. Il s'arrête à Pise, & la met en
liberté. Les Confederez n'ont pas l'adres-
se de lui disputer le pas du Sant de la Bi-
che. Les Suisses pour expier le massacre de
Pontremolle, s'attellent & traînent l'Ar-
tillerie. Charles passe l'Appennin, &
combat à Fournoue, & il ne tient qu'au
Maréchal de Gié, qu'il ne taille en pièces
toute l'Armée des Confederez, quoy qu'ils
fussent dix contre un.



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII.

LIVRE QUATRIEME.

Où l'on voit ce qui est arrivé de plus important sous son Règne durant le reste de l'année mil quatre cent quatre-vingt-quinze.



L'étoit aisé de juger que les Catholiques Ferdinand & Isabelle leur Ambassadeur Fontenoient avancez au point de représenter, qu'après avoir vu Alexandre Six, avec Louis

1495.

• Dans
les éle-
ges des
Comtes

du Duché de Milan, & avec le Roy d'Arragon, une Ligue pour empêcher Charles Huit de conquérir le Royaume de Naples. Cependant les François ne soupçonnant point les Espagnols d'une infidelité dont ils ne se sentoient pas eux mêmes capables, aimèrent mieux poursuivre leur entreprise, que de s'amuser à prendre des précautions contre un mal qui leur paroissoit imaginaire, ou du moins trop éloigné pour donner de la crainte. Ils attaquèrent en chemin les deux seules Places qui osèrent leur résister, & ils s'en emparèrent avec une vigueur, qui fit plus d'impression qu'ils ne pensoient sur leurs Ennemis. La première fut Monte fortino, que le Comte qui en portoit le nom & qui la possédoit, croyoit avoir mise en état de soutenir six mois de siege. Il se nommoit Jacques, & ne devoit pas apparemment être le dernier de la Maison, puis qu'il avoit trois fils, dont le mérite * étoit singulier, & qui avoient déjà acquis beaucoup de réputation. Mais ils avoient tous embrassé la profession des armes à l'exemple de leur pere, vieux Officier, qui du service de la Maison d'Anjou, étoit passé successivement en ceux de Louis Onze & de Charles Huit. Il avoit long-temps commandé une Compagnie d'Ordonnance dans l'Armée Française, quand une occasion tres plausible le porta à demander son congé, & depuis à prendre party avec Alphonse d'Arragon Roy de Naples. Il y avoit une haine hereditaire entre sa Maison & celle des Colonnes, fondée sur de vieilles prétentions, que les Colonnes avoient sur tous les biens de ceux de la Maison de Monte-fortino: & par conséquent il suffisoit que les Colonnes se fussent declarez en faveur de quique ce fût, pour voir aussi-tôt les Montefortins passer sous les Enseignes contraires. Ainsi le Comte Jacques étoit demeuré à la solde de
Fran-

France, tant que Prosper & Fabrice Colannes 1495. avoient reçu celle d'Arragon ; mais aussi leur défection n'avoit pas manqué d'attirer la sienne. Il n'avoit pas plutôt sçu que les Colannes avoient pris l'Escharpe blanche, qu'il avoit pris la rouge. Il avoit promis d'occuper les François six mois entiers devant sa Place, ou de mourir à la peine, & il tint parole. Mais les six mois furent réduits à huit heures seulement ; car il ne falut pas plus de temps à l'Artillerie Françoisse pour y faire une brèche, dont les Assiegeans se rendirent maîtres. au premier assaut. Il leur étoit d'extrême importance pour abréger la Guerre, de faire main-basse dans les premières Villes qu'ils forceroient, afin d'intimider les autres, & celle de Montefortino fut traitée à la rigueur par cette considération. L'effet n'en fut néanmoins pas si prompt qu'ils se l'imaginoient. Le Mont Saint Jean qu'ils investirent ensuite, n'en répondit pas moins fièrement à leur sommation. Alphonse premier Roy de Naples l'avoit donnée à un Cadet de la Maison d'Avallos qui l'avoit long-temps servi à la Guerre, & ce Cadet l'avoit laissée à son arrière-petit-fils, dont on a déjà parlé dans cette Histoire. Il n'y avoit que trois cent hommes de Troupes réglées ; mais la Place étoit petite, & d'ailleurs cinq cent des Habitans les plus capables de porter les armes s'étoient mêlés avec ces trois cent Soldats. Les fortifications de la place, quoyque beaucoup plus fortes que celle de Montefortino, furent réduites en poudre en moins de vingt-quatre heures. Les Assiegeans y entrèrent de toutes parts, & ne pardonnèrent ni à l'âge ni au sexe. Ils tuèrent : ils pillèrent : ils saccagèrent : ils brûlèrent, & cette seconde severité eut plus d'effet que n'avoit eu la précédente. Il ne se trouva plus de Forteresse qui leur osât résister.

1495.

ster, & toutes se soumirent à leur arrivée. Le Roy de Naples les attendoit dans le poste de Saint Germain; & les y auroit long-temps arrêtés, s'ils eussent eu affaire à des ennemis moins heureux. Il avoit devant luy la Riviere du Garillan qui n'étoit alors gayable en aucun lieu: des Montagnes, & un Marais inaccessible aux deux côtez, & derrière un Pais tres abondant. Il y avoit fait faire toutes les fortifications qui étoient alors en usage; & quoy que selon les Relations les plus vrai semblables, son Armée ne fût pas si nombreuse que la Françoisse, elle ne luy cedoit pourtant qu'en Infanterie. La situation de Saint Germain étoit plus que suffisante pour suppléer à ce deffaut: cependant on n'y eut pas plutôt appris la ruine des deux Places dont on vient de parler, que la consternation saisit également les Soldats & les Officiers du Roy de Naples. On eût de la peine à les retenir sous les Enseignes; & ils ne s'arrêtèrent dans leur Camp, que jusqu'à ce que l'Avant-garde Françoisse parût.

La presence de Charles Huit leur fit oublier ce qu'ils avoient promis à Ferdinand; & ils deserterent si generalement, que ce Prince pour ne pas demeurer presque seul, fut contraint de les suivre. Les Auteurs ne conviennent pas de celui qui commandoit l'Avantgarde des François. Comines veut que ce fût le Maréchal de Rieux; cependant il ne le nomme que là dans tout ce qu'il a écrit de l'entreprise de Naples. Les autres Historiens n'en font aucune mention: le nom de ce Maréchal de la Couronne ne se trouve point dans les Rôles de la Chambre des Comtes, & toutes les autres apparences conspirent à persuader que son grand âge & ses infirmités le dispenserent du voyage. Il faudroit donc dire sur ces conjectures que la memoire de Comines le trom-

trompa , & ce deffaut luy seroit d'autant plus pardonnable , qu'il n'écrivit l'action qu'il rapporte que vingt ans apres qu'elle eut été faite. Toutes les autres Relations mettent à la tête de l'Armée Francoise Pierre de Rohan , Maréchal de Gré , & Jacques de Lorraine , Comte de Guise. Quoy qu'il en soit le Roy de Naples ne perdit pas le jugement dans une conjoncture si capable de déconcerter un homme de son âge , qui n'étoit que de dix huit années. Il ne s'amusa à quereller ni les Officiers , ni les Soldats : il s'employa uniquement à les rassembler ; & il y réussit si bien , qu'il ne luy en manqua pas un cent. Il présuposa lagement qu'il y auroit de la témérité à les opposer aux Ennemis dans un nouveau Camp ; & il les enferma dans Capouë qu'il vouloit défendre avec Naples & Cayette seulement , parce que toutes les autres Places de son Royaume ne luy paroissoient pas tenables ; & que d'ailleurs il avoit suffisamment muni Naples & Cayette. Il faisoit son compte de les garder au moins jusqu'à ce qu'il eût veu l'effet de la Ligue formée en sa faveur entre le Pape , l'Empereur , les Roys Catholiques , la République de Venise & Louis Sforce. On l'avoit précisément adverti des Troupes qui marchaient à son secours ; & du temps qu'elles seroient prêtes , & suivant la supputation Capouë devoit encore tenir quand elles arriveroient pour la dégager. Mais une émotion à contre temps renversa ce projet. Le Peuple de Naples qui depuis près d'un siècle avoit constamment favorisé la Maison d'Arragon , ne dissimula point assez sa joye , lorsqu'il apprit que les François n'avoient pas trouvé de résistance au passage de Saint Germain. Il s'attroupa : il enfonça des tonneaux de vin : il excita les passans à boire à la santé du Roy

1495.

de France, & la Noblesse & les Magistrats qui le voyoient faire ne s'y oferent oppoter. Ils se consentirent de le mander au Roy de Naples, qui donna s'il demeurerait à la tête de ses Troupes, ou s'il irait appaiser ce tumulte. Il n'étoit pas encore déterminé quand un nouveau Courier l'informa que la sédition augmentoit, & que ceux qui l'avoient commencée se voyant suivis d'assez de gens pour tout entreprendre impunement, avoient commencé à piller les Juifs, & traitteroient de même les autres Financiers, si la présence du Roy ne les retenoit.

Il n'y avoit point de temps à perdre pour y remédier; & le Roy de Naples partit si promptement, qu'il n'eut le loisir que de laisser son Armée à Trivulce, & de luy promettre qu'il seroit de retour le lendemain à pareille heure. C'est icy qu'il est mal aisé de justifier Trivulce, & qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que les Historiens de son pays qui l'ont voulu faire n'ayent pas recuilli l'action qui suit est trop noire; & il est à presupposer que Trivulce promit à Ferdinand de luy conserver ses Troupes durant son absence, & que sans cela le Roy de Naples ne s'en seroit pas éloigné, ou se fut pourveu d'un autre Chef. Trivulce étoit à ses gages: il avoit droit de luy donner telle Commission qu'il jugeoit à propos, & c'étoit à luy de dire s'il ne vouloit pas l'accepter. Cependant Trivulce ne fut pas plutôt hors de Capoue que le Roy de Naples envoya demander un sauf-conduit à Charles Huit, pour l'entretenir; & il se chargea dans l'entreveue qu'ils eurent ensemble, non seulement de luy livrer Capoue, & l'Armée qui étoit dedans, pourveu qu'il conservât les privileges des Habitans, & qu'il retint à son service les Gens de Guerre, mais encore de disposer Ferdinand à le venir trouver, s'il vou-

loit

loit bien le traiter en Roy. Charles accorda ce 1495.
 qu'on luy demandoit pour les Bourgeois & pour
 les Gens de Guerre, & il offrit pour Ferdinand
 un établissement considerable en France. Tri-
 vulce s'en contenta & retourna dans Capoue. Il
 y disposa facilement les Soldats à changer de
 Maître; & quoyqu'il ne trouvât pas tous les
 Bourgeois dans le même dessein, il ne laissa pas
 de capituler pour tous. * Il s'en excusa depuis
 en soutenant que tant que les affaires du Roy de
 Naples n'avoient point été désespérées, il s'étoit
 entièrement appliqué à les préserver du penchant
 dont elles étoient menacées; mais que la con-
 sternation de l'Armée à Saint Germain ayant ache-
 vé de les ruiner; Ferdinand l'avoit engagé à ne-
 gocier son accommodement avec la France, & il
 luy avoit obey avec d'autant moins de repugnan-
 ce, qu'un vieux Capitaine comme luy ne pouvoit
 mieux finir sa vie qu'en preservant du pillage une
 Ville aussi riche que Capoue, & en sauvant la vie
 des Soldats restez sous les Enseignes d'un mal-
 heureux parti; mais Ferdinand ne convenoit pas
 d'avoir donné cet ordre à Trivulce; & à dire
 le vray, s'il avoit soupçonné Trivulce, il au-
 roit jetté les yeux sur un autre, pour luy confier
 son Armée & Capoue; les deux emplois étant
 d'eux mêmes incompatibles, sur tout dans une
 conjoncture aussi délicate qu'étoit celle d'a-
 lors. Ferdinand fut assez adroit pour appaiser
 d'abord la sedition de Naples, & assez judicieux
 pour ne pas s'obstiner à la punition des Princi-
 paux coupables. Il retourna à Capoue dans le
 temps qu'il avoit marqué; mais on ne l'y vou-
 lut recevoir qu'à condition qu'il accepteroit une
 Province au centre de la France, & qu'il renou-
 verroit par écrit au Royaume de Naples. Les lar-
 mes qu'il répandit en abondance à la porte de

* Dans
 l'Apolo-
 gie de
 Trivul-
 ce.

1465.

cette Ville par où il pretendoit entrer, ne déchi-
rent pas ceux qui la gardoient, & la crainte de se
trouver entre les traîtres & les François qui ve-
noient à toutes brides, le contraignit de revenir
sur ses pas à Naples, où il ne fut en repos que jus-
qu'à ce que l'on y eut sçu ce qui venoit d'arriver
à Capoue. La sedition recommença aussi tôt, &
ce fut en vain que Ferdinand pour la faire ces-
ser, assembla les Principaux Bourgeois. Il leur
montra le Traité de la Ligue dont on a parlé.
Il les convainquit que pour peu qu'ils se deffen-
dissent, ils recevroient infailliblement du se-
cours de toutes les Puissances Unies pour leur en
envoyer, ou du moins de l'un des d'entr'elles. Mais
les Bourgeois déclarerent nettement qu'ils ne
vouloient pas s'exposer au peril d'être forcez;
& Ferdinand qui n'avoit point assez de Troupes
pour leur donner la loy, ne jugea pas a propos de
s'enfermer dans l'un des deux Châteaux de Na-
ples. Il monta sur mer, & il emmena un nom-
bre de Galeres dont les Ecrivains ne conviennent
pas. Il emporta ce qu'il avoit de precieux, & il
prit la route de l'Isle d'Ischia. Il y reconnut aussit-
ot qu'il y fut arrivé, que la nouvelle de son mal-
heur l'y avoit precedé, & qu'il n'en étoit pas si
bien le maître qu'il pensoit l'être. Il y avoit mis
pour Gouverneur, un vieux Officier appelé Ju-
sti, qui s'étoit enrichi au service des Roys prece-
dens; & ce fut là ce qui le rendit infidele. Ses
principales richesses étoient en argent comptant,
& il les avoit toutes dans cette Isle.

La renommée dont la coutume est d'encherir
beaucoup au dessus de la verité en de semblables
rencontres, luy attribuoit des sommes immenses;
& la crainte que le Roy de Naples ne vint pour le
dépoüiller, sous pretexte de chercher un azile
dans l'Isle d'Ischia, luy fit prendre une precaution
tout

tout à fait injurieux à son Prince : Il voulut capi-
 tuler avec luy , & ne le recevoit que seul , ou luy
 deuxième. Ferdinand irrité de cette proposition
 ne laissa pas de l'accepter , parce que la mer étoit
 alors extrêmement agitée , & qu'il avoit abso-
 lument besoin d'une retraite : Il repartit qu'il
 vouloit bien se mettre seul à la discrétion du Gou-
 verneur , & il entra en effet sans suite dans la
 Forteresse. Mais la veüe de Juste le mit dans une
 colere dont il ne fut pas le maître : Il se jeta sur
 luy : Il le colletta : Il le mit à terre ; & il le poi-
 gnarda avant qu'on eût eu le loisir de le tirer de ses
 mains. Il harangua ensuite la Garnison ; & il luy
 representa en des termes tout à fait touchants , l'é-
 normité de l'injure qu'il avoit reçüe de Juste. Il
 excusa son emportement ; & il joua si bien son
 personnage , que la Garnison luy demeura fidel-
 le. Ceux qui n'examinerent cette action du Roy
 de Naples , que parce qu'elle avoit de vigou-
 reux , la firent passer pour heroïque ; & les au-
 tres estimerent que ce Roy avoit trop hazarde , &
 qu'il ne devoit pas au peril évident de sa vie , se
 vanger de sa propre main. Charles le suivoit de
 si près , qu'il luy auroit été bien difficile de ré-
 tablir ses affaires après la defection de Trivul-
 ce , quand il ne luy fût pas arrivé d'autre in-
 convenient que celui là. Sa Majesté Tres Chrê-
 stienne étoit entré dans Naples le vingt-huit
 de Fevrier mil quatre cent quatre vingt quin-
 ze , en même équipage que dans Florence & dans
 Rome , c'est à dire , comme dans la Ville Ca-
 pitale d'un Pais conquis : cependant par une
 aventure si singuliere , que l'on auroit de la pei-
 ne à en trouver une semblable , les vaincus pa-
 roissoient aussi contents pour le moins que les
 vainqueurs , & l'étoient en effet. Les Magistrats
 de Naples receurent Charles Huit de même que

1495.

s'il eût pris possession d'une Monarchie hereditaire qui n'auroit point été contestée ; & la Bourgeoisie fit toute sorte de bons traitemens aux Officiers & aux Soldats François , tant elle étoit ennuyée de la rigueur des Règnes precedens ; & prevenuë que le nouveau seroit plus moderé. Il n'y eut point de marques de réjouïssance qui ne fussent mises en usage de la part des François & des Neapolitains ; & les divertissemens furent d'autant plus longs , que les Châteaux de Naples ne résisterent pas si long temps , que ceux qui les défendoient avoient promis à Ferdinand. Pescaire commandoit dans le Château-Neuf : Il ne manquoit ni de courage , ni de fidelité , ni de Soldats , ni de munitions ; & il avoit avec cela beaucoup d'antipatie pour les François ; mais la valeur la plus éprouvée succombe quelques-fois aussi bien que la prudence la plus consommée. Le feu se mit aux poudres de la Place , par un accident dont on ne sçait pas la cause ; & le fracas en fut si terrible , qu'il ôta le jugement à Pescaire. Ce vieux Officier auparavant si intrepide , au lieu d'examiner le mal , & de voir s'il y pouvoit remedier , monta sur une Felouque , & s'enfuit. Ce qu'il y avoit de Soldats Italiens dans la Place intimidé par son exemple , se dissipa avec d'autant plus de facilité , que les François permettoient aisément de fuir à ceux des Assiégés qui le vouloient , pourveu qu'ils n'emportassent rien de considerable , & le Château-Neuf demeura par cette desertion au pouvoir de cinq cent Allemands divisez en deux Compagnies de deux cent cinquante Fantassins chacune. La premiere obeïssoit au Capitaine Gaspard , & la seconde au Capitaine Godefroy. Le surnom de l'un & de l'autre n'est pas marqué ; & l'on en trouve rarement dans les relations de ce siècle là ,
pour

pour les Officiers subalternes de basse naissance. 1495.

Godefroy ne remarquant pas que le feu eût beaucoup endommagé le corps de la Place ; & ne voyant pas qu'il eût touché aux dehors , résolut de les garder , après les avoir exactement visités ; & le proposa à Gaspard , qui n'étant pas si fidelle , avoit persuadé à ses Soldats de profiter de l'occasion , de piller les précieux meubles que Ferdinand avoit laissez dans la Place ; & de la livrer ensuite à Charles Huit , à condition que le butin leur en demeurât. Il s'en expliqua en ces termes à Godefroy , qui n'étant point assez puissant pour l'en empêcher , & craignant que s'il l'attaquoit , les Assiegeans n'entrassent pendant que les Assiegez seroient aux mains les uns contre les autres ; prit le party de le laisser faire ; & de retenir ses Soldats avec tant de severité , qu'ils ne participassent ni à la capitulation , ni au pillage. Gaspard executa tout ce qu'il avoit résolu ; mais il tomba depuis au pouvoir de l'Empereur Maximilien , qui le punit avec toute la severité que méritoit sa trahison.

Gaspard & les siens abandonnez par leurs compagnons pouvoient être taillez en pieces , sans que les Assiegeans violassent les loix de la Guerre ; mais ils étoient trop satisfaits d'eux mêmes , pour répandre du sang sans nécessité : Ils n'attendirent pas qu'on leur demandât bon quartier , & ils l'offrirent d'eux mêmes. Le Château de l'Oeuf ne coûta pas plus à prendre , parce que celui qui le deffendoit en laissa trop aisément faire les approches. Les François se saisirent d'une éminence qui le commandoit , & ils y pointerent à force de bras , selon quelques Relations , ou y guindèrent , selon d'autres par des poulies , un si grand nombre de canons , qu'il y en eut assez pour battre la Place en ruine.

Les Assiégés ne pouvoient se cacher en aucun lieu, où ils ne fussent aussi-tôt apperceus & uyez; & comme ils n'étoient point accoutumez à se battre avec tant de desavantage, ils obligerent leur Commandant à capituler, & à promettre que si la Place n'étoit secourue dans huit jours elle se rendroit. Cette condition n'étoit que pour mettre à couvert en quelque maniere l'honneur des Assiégés, puisque d'un côté le terme étoit trop court, & d'un autre il n'y avoit aucune apparence que Ferdinand retournât sur ses pas, ou que la Ligue dont on va parler fût si-tôt prête. Et de fait la Garnison sortit au jour préfix; & les François trouverent dans cette conquête, quoy qu'elle ne fût pas la plus importante, les Clefs de presque tout le Royaume de Naples. La fortune de Charles Huit fut alors plus heureuse que celle de Jules César, puisque si cet Empereur se vanta de n'avoir eu besoin pour vaincre que de venir & de voir, ni la présence, ni la venue de Charles ne furent pas nécessaires pour achever de conquérir le Royaume de Naples. Les Villes & les Provinces n'attendirent, ni qu'il envoyât des Troupes contre elles, ni qu'on les sommât au moins de sa part; elles previnrent à ce coup la diligence des François, & députerent à l'envi vers Charles Huit, pour luy rendre leurs soumissions; elles passerent mêmes jusqu'à se desier de leur propre foiblesse, & les plus considerables d'entre elles le prièrent de leur envoyer des Garnisons pour les empêcher de se revolter quand elles voudroient, quoy qu'elles prévissent bien l'obligation qu'elles avoient de les entretenir. Enfin on ne compta que quatre mois & demy depuis que Charles parut d'Ast jusqu'à la reddition du Château de l'Oeuf; & ce terme est si court, qu'il ne se trouve dans l'Histoire aucune con-

conquête dont le cours ait été aussi rapide que celui là ; mais si les François qui s'étoient engagés à la conquête de Naples , avoient bien sçu ce qu'il falloit pour la faire , ils ne sçavoient pas les moyens de la conserver.

Charles Huit étoit jeune : l'expérience luy manquoit ; & d'ailleurs il ne luy avoit pas été possible d'en acquérir dans le bonheur continuel dont il avoit jouy. Il avoit laissé en France la Duchesse de Bourbon sa sœur ; & ses Favoris le luy avoient conseillé pour deux raisons ; l'une qu'elle étoit nécessaire pour gouverner le Royaume pendant l'absence de Sa Majesté ; l'autre que si elle eût suivy la Cour , on auroit attribué les bons succez à ses conseils ; mais ils avoient caché la troisième , qui étoit pourtant la véritable : à sçavoir que si la Duchesse de Bourbon eût été du voyage , elle auroit empêché la dissipation du Domaine de Naples , que les Favoris avoient par avance partagé entr'eux , de manière qu'ils en retenoient les plus belles Terres , & laissoient les moindres à ceux qui s'étoient attachez à leur fortune. Le Sénéchal de Beaucaire avoit fait dresser une donation de la Principauté de Nole en sa faveur , avec autant de précaution , que s'il eût été assuré de la laisser à ses descendans , & le Cardinal Briçonnet n'attendoit que la vacance des plus riches Benefices du Royaume de Naples , pour se les attribuer. L'un & l'autre ne parloient plus d'affaires , & supposoient que Cayete & la Forteresse d'Ischia qui tenoient encore pour Ferdinand , se rendroient d'elles-mêmes sans qu'il fût besoin de les assiéger.

Le Maréchal de Gie étoit brave de sa personne ; mais il avoit l'esprit borné , jusqu'à n'être capable de commander qu'un Corps de Cavalerie , bien loin de remplir dignement la place qu'il tenoit dans le Conseil. Gilbert de Montpensier

1495.

n'avoit pas le genie plus étendu ; & si la douceur de ses mœurs se faisoit aimer, sa vie molle empêchoit d'avoir pour luy toute l'estime due à sa qualité de Prince du Sang de France. Il passoit la plus grande partie du jour à dormir, & il se faisoit violence quand il se levoit avant midy.

Le Comte de Guise, Cadet de la Maison de Lorraine, n'avoit pas de bien pour subsister selon sa qualité, & cherchoit à s'établir. Ligny son frere d'armes n'avoit ni moins de naissance ni plus de fortune. Il étoit Cadet de la Maison de Luxembourg, & son partage n'alloit pas à mille écus de rente, mais il étoit si bien fait qu'il trouva bien tôt le moyen de s'établir plus avantageusement dans le Royaume de Naples, qu'aucun autre François. La Princesse d'Altomonte étoit le plus riche parry d'Italie. Elle se trouvoit encore à l'âge de trente ans la plus belle Dame de son País, & par un prodige que les François ne se lassoient pas d'admirer, les longues peines que l'amour luy avoit fait souffrir, n'avoient en rien altéré son temperament. Elle avoit été mariée à treize ans, & elle n'y avoit donné son consentement, que par une pure complaisance pour ses parens. Cependant elle avoit été si heureuse, que l'époux qu'on luy avoit donné, ne luy avoit pas moins agréé, que si elle l'eût choisi. Elle l'avoit aimé avec un excès que les personnes peu sensibles avoient fait passer pour extravagance, & lorsqu'elle l'avoit perdu dans le massacre que le vieux Ferdinand avoit fait des principaux Seigneurs de Naples, elle avoit également renoncé au monde & au mariage. Elle s'étoit confiné dans la plus solitaire de ses maisons de champagne, & Ligny y étoit allé par un pur mouvement de curiosité. Il avoit eu de la peine à la voir, & plus encore à l'entretenir, &

& il avoit falu pour ce'a employer le credit de Charles: Il luy avoit fait changer la résolution de finir la vie dans le veuvage. Elle avoit defféré à la priere de Sa Majesté qu'il avoit pressée d'épouser Ligny, & la Cour ne pensoit plus qu'aux préparatifs & aux divertissemens de leurs noces. Jean de Foix Vicomte de Narbonne auroit eu autant de credit que les trois Favoris que l'on vient de nommer, s'il n'eût commis une faute qui l'auroit empêché de s'avancer, si le Règne de Charles eut été de longue durée. Il avoit aimé la sœur unique du Duc d'Orleans; & cette inclination avoit été d'autant plus suspecte à la Cour de France, que Gaston pere de Jean de Foix étant Roy de Navarre avoit favorisé les mécontentemens du Duc d'Orleans en luy offrant une retraite. Louis de la Trimouille étoit l'homme qu'il eût falu à Charles pour conserver sa nouvelle conquête, s'il eût eu plus de credit, puis qu'il possédoit toutes les vertus de la Nation Françoisse sans en avoir les vices; mais ce qui lui avoit donné lieu d'acquiescer une haute réputation à l'âge de vingt six ans, l'éloignoit des plus grands emplois dans la conjoncture qu'il y étoit le plus propre. La Duchesse de Bourbon l'avoit mis à la tête de l'Armée Françoisse à la Bataille de saint Aubin; & comme il étoit principalement sensible aux bienfaits, la reconnaissance qu'il en avoit témoignée avoit causé sa disgrâce, en l'exposant à la jalousie des Favoris qui avoient supplanté la Duchesse de Bourbon. Ils s'étoient imaginez qu'elle ne perdrait pas l'esperance de rentrer dans l'administration, tant qu'un si grand Capitaine qui luy étoit dévoué auroit part dans les affaires; & sur cet unique fondement, ils avoient fait déposer la Trimouille, & l'avoient réduit à sa seule Compagnie

1495.

• On le
nom-
moit
Prcy.

pagnie de cent hommes d'armes. Il obéissoit en cette qualité à plusieurs de ceux qu'il avoit commandez, & il se contentoit d'exécuter leurs ordres avec d'autant plus d'exactitude qu'en les négligeant, il auroit fourni le prétexte que l'on cherchoit peut être pour achever de le perdre. D'Aubigny sçavoit admirablement la Guerre; & s'y étoit appliqué de sorte, qu'il ignoroit tout ce qui n'avoit point de rapport avec sa profession; mais il étoit sort. de la plus malheureuse Maison de l'Europe qui étoit celle des Stuarts; & les meilleures affaires se gâtoient entre ses mains, quoy que ce ne fût pas par sa faute. Les deux freres de la Maison d'Allegre Yves & François eussent mieux servi leur maître, s'ils se fussent appliquez chacun à la fonction qui leur étoit propre. Yves étoit capable de conduire toute la Cavalerie François, quoy qu'il affectât de se tenir à la Compagnie: Et François * au contraire, quoy qu'il ne sçût ni combattre, ni se retirer du Combat quand il falloit, croyoit être le plus grand Capitaine de l'Europe. Son extravagance en ce point étoit allée jusqu'à supposer que Charles Huit luy laisseroit la Vice-Royaute de Naples quand il retourneroit en France; & qu'il ne pouvoit sans luy faire tort, jeter les yeux sur un autre; comme si la suffisance eût supplée à la qualité de Prince du Sang, d'ailleurs si nécessaire pour tenir dans le respect & dans le devoir des peuples nouvellement soumis. Ainsi quand Sa Majesté s'étoit déclarée en faveur de Montpensier, François d'Allegre s'en étoit choqué de même que si elle l'eût frustré d'un bien qui luy appartenoit. Il avoit décrédité Montpensier dans les esprits des Neapolitains: Il les avoit prévenus de l'opinion que le Gouvernement de ce Prince seroit tyrannique: Il avoit suborné les

les Troupes qu'on luy devoit laisser ; & les intrigues avoient été si secretes , que l'on n'en découvrit rien avant l'exécution. La Palisse beau frere des Alliegres n'avoit de credit que par eux , & Louis d'Arz † étoit tout à fait exempt d'ambition. Bayard n'étoit point assez connu. Bonneval ne jugeoit pas à propos de s'éloigner de la personne de son Maître dont il prétendoit être Favory ; & les deux Fonterailles ne pensoient qu'à ramener en seureté dans la Sénescalquée d'Armagnac la Noblesse , dont la plupart n'avoit passé les Alpes qu'à leur considération. C'étoient là les dispositions particulières où se trouvoient alors les Ministres & les principaux Officiers de Charles Huit ; & si l'on recherche les dispositions generales on ne les trouvera pas plus propres à conserver la conquête de Naples que Charles Huit venoit de faire. Le peu de résistance que les François y avoient trouvé leur avoit donné un mépris pour tous les Italiens , & principalement pour tous les Neapolitains dont ils n'étoient pas capables de revenir ; & qui les porta si loin , qu'ils ne prirent la peine après la réduction du Château de l'Oeuf de sommer aucune Place de se rendre. Ils attendirent qu'elles envoyassent présenter leurs Clefs , & ils se confirmèrent dans leur opinion , sur ce qu'il n'y eut en effet que Ilchia , Brundisi , Regge & Gayette qui ne le firent pas ; & leur aveuglement fut tel , qu'ils ne prirent pas garde que les Garnisons & les Bourgeois de ces quatre Places qui avoient assez d'honneur pour ne pas rechercher la sujétion des François n'avoient pas assez de courage pour la refuser , si on les eût pressés de l'accepter.

Le relâchement étoit passé des Officiers aux simples Soldats , & les uns & les autres négligeoient également les fonctions de la Guerre. On

1495

† Il se
nom
moit Ber
nyer.

ne

1495-

ne voyoit par les ruës de Naples, & dans les Villes conquises, que divertissement, que festins, que bals, que comtats à la barriere, & que courses de bagues; & l'on y étoit si universellement appliqué, que l'on négligea de recevoir les quatre Places du Royaume qui restoient à conquérir, quand elles offrirent de se rendre. Ces quatre Places qui ne s'étoient pas encore soumises à Charles, avoient chacune un bon Château qui la commandoit absolument; & ce n'étoit que dans ces Châteaux que les Roys de Naples avoient accoutumé de mettre Garnison. Les Villes n'en étoient point incommodées, & les Bourgeois ne contribuoient rien pour leur subsistance. Il y avoit eu peu de Soldats avant l'approche de l'Armée Françoisë, & depuis on n'y avoit mis que de nouvelles levées, afin d'épargner les vieilles Troupes dont on avoit besoin pour camper. Ces levées s'étoient presque entièrement dissipées au premier bruit de l'entrée triomphante des François dans Naples; & les Gouverneurs ne pouvant répondre de leurs Places avec le peu de gens qui leur restoit, s'étoient adressez aux Habitans, & les avoient sommés de leur donner le moyen de tenir leurs Garnisons complètes, ou de fournir les plus braves d'entr'eux pour garder les Châteaux tout à tout. Ces deux propositions avoient été également rebutées comme n'étant pas moins contraires l'une que l'autre aux privileges du païs; & les Habitans des quatre Villes avoient apprehendé ensuite de leur refus, que si les François se presentent pour les assieger, les Gouverneurs ne s'accommodassent avec eux; & ne les fissent entrer par les Châteaux dans ces Villes, à condition d'en partager avec eux le pillage. Ils s'étoient hâtez là dessus de prévenir ce prétendu mal-

malheur ; & ils avoient député vers Charles Huit, pour le prier d'envoyer dans leurs Villes des Troupes assez fortes, pour les garentir des insultes de ceux qui gardoient leurs Châteaux, & pour les aider à les reduire à l'obeissance de sa Majesté. Cette requête étoit avantageuse à la France en deux manieres, puisqu'elle achevoit d'ôter a Ferdinand l'esperance de recouvrer son Royaume ; & que d'ailleurs il ne coûteroit rien à Charles Huit pour la subsistance des gens de Guerre qui seroient employez a recouvrer les Châteaux. Cependant les Députez ne purent avoir audience de Sa Majesté, & furent remis autant de fois qu'ils la demanderent. Ils sejournerent dans Naples tant que dura l'argent destiné pour leur dépence ; & ils n'en partirent que lors qu'il ne leur en resta que pour leur retour. Ils rapporterent à leurs compatriotes le mépris que l'on avoit eu pour eux ; & ils les irritèrent de sorte, que les quatre Villes se racommoderent avec leurs Gouverneurs, & les aiderent à rendre complètes leurs Garnisons.

La prodigalité des Francois acheva de perdre ce que leur négligence avoit commencé, & Charles Huit se mit luy-même hors d'état de conserver la conquête, pour n'avoir rien seu refuser de ce qu'on luy demandoit, ou pour n'avoir point assez distingué les requêtes raisonnables qu'on luy presentoit, d'avec celles qui étoient injustes. Les Roys de Naples n'étoient pas moins accoutumés à vivre de leur revenu que ceux d'Angleterre, & la plus part de ce revenu consistoit en fond de terre. Aucun d'eux ne s'estoit ingéré de l'aliéner, qu'il n'eût été réduit à d'extrêmes necessitez ; mais Charles Huit crut que tout luy étoit permis dans un pais de conquête, où quelques uns de ceux qui avoient
l'hon-

1495.

l'honneur de l'approcher eurent l'adresse de l'en convaincre. Il presupposa que la France fourniroit à la dépence, & à celle de ses Vice-Rois. Et sur ce fondement il donna presque tout le Domaine du Royaume de Naples. Les Peuples en furent d'autant plus fâchez, qu'outre qu'ils se voyoient réduits à fournir désormais à toutes les dépenses de l'Etat, il leur étoit insupportable que ceux qui ne relevoient immédiatement que du Roy, à cause de son patrimoine, reconnussent des particuliers pour Seigneurs Suzerains.

La Ville d'Otrante se revolta par cette seule considération, & celles de Tulpia; & de Mantio qui l'imiterent, se fondèrent sur les défauts personnels de celui en faveur duquel on les avoit détachées du Domaine Royal. C'étoit le jeune d'Allegre dont on a parlé qui prenoit le nom de Precy, pour se distinguer de son frere. Le bruit s'étoit répandu dans l'Armée qu'il maltraitoit en France les Payfans de ses Terres; & ses nouveaux Vassaux n'en furent pas plutôt informez que pour éviter de tomber entre ses mains, ils se redonnerent à Ferdinand. Les Commissaires François qui visiterent les magazins des Châteaux de Naples, les trouverent si pleins qu'il y avoit des munitions pour plus d'un an; & ils furent d'autant plus surpris, qu'ils n'avoient encore vu rien de semblable. Ils en parlerent comme d'un prodige; & ils exciterent par leur exagération l'avarice des Courtisans. On n'osa pas néanmoins demander à Charles Huit tous ces magazins, à cause que la requête en auroit été ridicule: on se contenta de s'en faire donner le superflu; mais on étendit ce superflu de telle sorte, que l'on y comptoit aussi le nécessaire. On épuisa presque entièrement les magazins; & l'on ne put pas garder que tant qu'ils eussent été pleins, les Places se

se seroient conservées pour la France ; & qu'ainsi la Ville de Naples n'auroit jamais pensé à se revolter , ou si elle n'eût pas laissé de le faire, on l'auroit aisément recouvrée par leur moyen.

Dans le même temps que l'on dissipoit les magasins de Naples, Comines en assembloit d'autres à grands frais dans Venise pour une entreprise contre les infidèles, qui n'échoüa que par la malice de ceux des Chrétiens qui avoient le plus d'intérêt qu'elle réussît. Le Sultan Bajazet Second étoit le premier de sa race qui n'avoit point aimé la Guerre ; & ses Sujets avoient conçu un si grand mépris de sa Personne, qu'ils n'eussent pas hazardé les leurs pour ce lâche Empereur , si on l'eût attaqué. Les Grecs se souvenoient encore de la liberté que Mahomet Second son pere leur avoit ôtée , & cherchoient à la recouvrer. Ils n'avoient pas plutôt appris que Charles Huit se disposoit pour l'entreprise de Naples, qu'ils s'étoient imaginez que ce jeune Prince se piqueroit ensuite d'être leur Libérateur. Ils luy avoient envoyé des secrets Députez qui avoient pris des mesures avec luy pour la revolte generale de la Grece , aussi-tôt que Sa Majesté y auroit fait passer des Troupes.

Comines étoit allé sur ce sujet à Venise en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire ; & il y avoit, sans donner d'ombrages au Senat, équipé une petite Flotte. Celuy qui la devoit commander étoit Constantin Prince d'Achaye intéressé au succès de l'affaire , par les prétentions legitimes qu'il avoit sur la Thessalie , & sur la Thrace. Il avoit une intelligence infailible dans les Places de Calcedoine & des Dardanelles ; & il y devoit être reçu en se présentant devant elles, & en faisant le signal dont on étoit convenu. Dès que

1495.

que les armes, dont les Vaisseaux étoient chargés, seroient distribuées, tout le Peloponèse devoit se soulever & couper la gorge aux Garnisons Turques.

Les nouvelles que l'on recevoit souvent de Constantinople, confirmoient Comines dans l'opinion que l'exécution d'un si beau projet seroit plus facile que l'on ne croyoit, Car les Troupes Ottomanes destinées pour la garde de la Macedoine & de l'Epire, avoient été saisies d'une terreur panique, en appercevant que les Enseignes des François commençoient à paroître sur les Côtes de Calabre, elles s'étoient dissipées d'elles-mêmes, quoy qu'il n'y eût aucune apparence qu'elles eussent de long-temps l'Ennemy sur les bras; & avoient laissé ces deux Royaumes à la discrétion de quiconque les voudroit occuper. Bajazet bien-loin d'avoir puny cette lâche desertion, sembloit l'avoir approuvée en rappelant à Constantinople l'autre partie de l'Armée Turque disposée sur le Danube, en tenant sa Flote prête pour fuir en cas de besoin, & menaçant les Vénitiens d'être toute sa vie leur Ennemi, s'ils ne se déclaroient contre les François. Mais le temps de la ruine des Turcs n'étoit pas encore venu; & Dieu les reservoit pour le châtiment des mauvais Chrestiens.

Le dessein d'armer contre eux étoit principalement fondé sur la personne de Geme ou Zisim, frere de Bajazet, que le Pape avoit mis entre les mains de Charles Huit, en exécution du Traité fait avec luy; mais ce Prince Ottoman ne fit que languir, & mourut au bout de six semaines. On accusa le Pape de luy avoir fait donner un poison lent avant que de le livrer aux François. Et de fait, dans le premier Volume des * Lettres des Princes il s'en trouve une de Bajazet à Alexandre

* Lettre
de Prin-
cipi à
sipe.

Six,

Six, qui témoigne que la Hauteſſe eſt fort étonné d'avoir appris que les François demandoient ſon frere, & que le ſaint Siege n'étoit pas en état de le reſuſer: Qu'il en arriveroit deux étranges inconveniens: L'un à Sa Hauteſſe, qui auroit la Guerre civile & étrangere en même temps. L'autre au Pape, qui deviendrait Sujet des François par l'accroiffement de leur puiſſance, outre qu'il perdrait la Penſion de quarante mille écus qu'on luy payoit exactement pour la ſubſiſtance de Zizim. Que Sa Hauteſſe avoit conſerc long-temps avec Georges Bucciardi, Ambaſſadeur d'Alexandre ſon frere, ſur la maniere de prevenir ce mal, & qu'il ne s'en étoit point trouvé d'autre, que d'empoifonner Zizim: Que l'on ne ſeroit pas beaucoup de tort à ce Prince, puifque l'on n'abregeroit ſa vie que de quelques années; & que d'ailleurs il iroit droit en Paradis, mourant pour la neceſſité des affaires de l'Empire: Que Sa Hauteſſe enverroit au Pape trois cent mille écus pour le dedommager de la perte de ſa Penſion, & que cette ſomme pourroit être employée à l'acquiſition d'une Principauté pour un de ſes Enſans. Que ſi l'on pouvoit embaumer le Corps de Zizim, & le porter en quelque lieu de la domination Ottomane, on prendroit le ſoin de l'enterrer à Pruſſe auprès de ſes Anceſtres; & Sa Hauteſſe s'obligerait par ſerment à n'attaquer jamais les Chreſtiens, puifqu'il étoit juſte qu'ils jouiſſent reciproquement de la Paix qu'ils luy auroient procurée.

Les Annales des Turcs ajoutent que Muſtapha, Chef des Portiers du Serail, fut choiſi pour donner le poiſon: Qu'il paſſa en Italie: Qu'il y prit pour cela des meſures avec un Souverain: Qu'il empoiſonna Zizim de la maniere qu'il ſalut pour ne pas mettre en compromis la reputation de ce Prince: Qu'il acheta le Corps de Zizim, & qu'il le conduiſit en Bithynie.

Co.

1495.

Comines qui n'avoit encore rien sçu de cette intrigue, avoit fait partir le Prince d'Achaïe, avec quelques Vaisseaux qui devoient bien approcher de Calcedoine; mais non pas entreprendre sur elle, avant que l'Evêque de Durrazzo l'eût joint avec le reste. Mais ce Prélat lâcha imprudemment, avant que de s'embarquer, des paroles qui donnerent lieu de pressentir son dessein. La République en fut avertie, & le fit prendre sur son Golphe: Elle arracha de sa bouche la vérité, par de simples menaces; & la crainte que les Turcs n'imputassent aux Venitiens la surprise Calcedoine, si elle se faisoit par des Vaisseaux sortis de ses Ports, les obligea d'en donner avis à Bajazet, qui la déconcerta si bien, que le Prince d'Achaïe eut peine à sauver sa personne. Charles Huit auroit eu peut-être occasion de s'en consoler, si la Negociation avec le Roy de Naples avoit réussi, & si ce Prince eût bien voulu renoncer à ses prétentions sur le Royaume de Naples, pour une Province située au centre du Royaume de France.

† Sœur de
la mere.

On a vu que Frederic son oncle paternel avoit été élevé à la Cour de France, & qu'il y avoit épousé une tante † de Charles Huit. Le Conseil de France prit occasion de cette Alliance, pour l'engager à se mêler de l'accommodement de son neveu. Frederic n'y paroissoit pas propre, & de plus fines gens que n'étoient alors les François, se seroient aisément défiez qu'il avoit trop d'intérêt que la chose ne réussît pas pour contribuer tout ce qui dépendoit de luy, afin qu'elle réussît. Il étoit héritier présomptif de son neveu; & de fait il luy succéda peu de temps après. Si Ferdinand eût renoncé par un Traité authentique à la Couronne de Naples, Frederic n'y auroit plus eu de droit; & de plus il n'auroit pu se dispenser honnêtement de signer les articles.

les arrêtez par la médiation. Cependant il agit d'aussi bonne foy, que si la matière du Traité luy eût été indifférente, & il ne tint pas à luy que son neveu ne donnât une entière satisfaction aux François. Il luy remontra d'une part le peu de fondemēt qu'il avoit à faire sur les promesses de ses Conféderez, & de l'autre part le bonheur, la puissance, la réputation & les ressources de Charles Huit; & le réduisit enfin à vouloir céder ses droits sur le Royaume de Naples, à condition qu'on luy en laissât en fief la moindre Province, qui étoit celle de Calabre. Ferdinand s'expliqua si nettement, que c'étoit la tout ce qu'il pouvoit faire, que son oncle reconnut qu'on le presseroit en vain de se relâcher davantage. Il ne laissa pas néanmoins d'insister; mais il ne gagna rien, & il retourna vers Charles Huit: Il luy rendit compte de la négociation; & poussant l'honnêteté aussi loin qu'elle pouvoit aller, il ajouta en présence du Conseil de France qu'il étoit d'avis que Charles Huit prît Ferdinand au mot, sur ce que le Royaume de Naples seroit plus assuré à la Monarchie Française, si elle joignoit les droits de la Maison d'Arragon à ceux de la Maison d'Anjou: Que les peuples auroient moins de penchant à la revolte, lorsqu'ils manqueroient de prétexte: Que les deux Factions qui avoient si long-temps partagé l'Etat, seroient éteintes; & que Charles Huit égaleroit sa gloire à celle des plus grands Roys qui l'avoient précédé.

Mais le Conseil de France crut mal à propos non seulement qu'on ne devoit pas donner la Calabre à Ferdinand; mais encore qu'on ne devoit pas souffrir qu'il luy restât un pied de terre, à quelque titre que ce fût, dans un Etat où luy & ses Ancêtres avoient regné, sur ce que les Papes, qui ne pouvoient souffrir qu'aucune Nation Etrangere, & principalement la Française, s'établît en Italie.

1495.

ne verroient pas plutôt les Roys Tres Chrétiens occupez à calmer les divisions civiles, dont la France étoit souvent agitée, qu'ils feroient servir Ferdinand & la Posterité, d'instrument pour renvoyer les François de la les Alpes. Ainsi la Négociation fut rompuë, & les Neapolitains informez de la soumission de Ferdinand, & de la dureté de Charles, commencerent à plaindre le premier, & à se refroidir pour le second.

On ne pensa donc plus qu'à dépouiller Ferdinand des quatre Places qui lui restoient; & l'on envoya la Flotte de France attaquer celle d'Ischia, qui paroissoit la plus importante, à cause que les secours d'Espagne & de Sicile y devoient aborder: mais Servon ne répondit pas à l'espérance que l'on avoit conceuë de luy, en le mettant à la place du Duc d'Orleans. Ce Prince que Charles avoit destiné pour Amiral étoit demeuré fort à propos dans la Ville d'Asti en Piémont, pour observer la conduite de Louis Sforce. Ferdinand avoit confié l'Isle d'Ischia au frere du Marquis de Pescara, qui n'étoit pas moins habile que luy, quoy qu'il n'eût pas tant acquis de reputation. Ils'étoit préparé pour un long siège, en transportant hors de l'Isle les bouches inutiles: en s'enfermant dans la Citadelle, qu'il avoit eu le soin de bien munir: en faisant le dégât autour; & en n'y laissant rien dont les François pussent se prévaloir. Ainsi Servon & les siens ne trouvant à leur abord que des mazzures & des restes d'embrazemens, & n'ayant pas assez de provisions pour un long siège, ils retournerent à Naples, & manderent aux Commandans des Vaisseaux & des Galeres, qu'ils avoient laissez à Gennes, de se charger des munitions de guerre & de bouche, & de les venir joindre: mais la Felouque qui fit ce voyage, trouva
les

les Galeres & les Vaisseaux saisis. Louis Sforce . 1495.
& le Pape avoient aisément attiré presque tous les
Princes d'Italie dans leur Ligue ; mais ils avoient
eu plus de peine à persuader les Roys Catholiques
& l'Empereur d'y entrer.

Ferdinand & Isabelle s'étoient engagez à Char-
les Huit par un Traitté solennel , en recouvrant
gratuitement les Comtez du Roussillon & de Cer-
dagne , à ne se mêler , en quelque maniere que
ce fût , du differend de Naples , & à n'assister
directement , ni indirectement la Branche bâ-
tarde d'Arragon , contre les François ; & il y
falloit contrevenir d'une maniere qui scandali-
seroit tous les Princes Chrétiens. Il n'étoit pas
possible d'excuser une infidelité si visible ; & l'on
se contenta néanmoins d'un prétexte qui n'étoit
capable d'éblouir que les personnes les plus gros-
sieres. C'étoit le stile ordinaire des Roys Ca-
tholiques d'excepter le Saint Siege dans leurs
Traitez , afin de témoigner le soin qu'ils pre-
noient de la Religion ; & ils en avoient usé de
même dans leur Traité avec Charles Huit. Le
Conseil de France ne s'en étoit point formalisé ,
à cause qu'il n'en vouloit point au Pape ; cepen-
dant on s'en servit pour manquer de parole à
Charles Huit. On prétendit qu'Alexandre Six
étoit bien fondé de soutenir l'investiture qu'il
avoit accordée au Roy de Naples , à son avènement
au Pontificat , & de deffendre son Feudataire. On
convint secrètement avec le Pape , qu'il s'adres-
seroit aux Roys Catholiques , & les conjurerait
de ne pas souffrir que le Saint Siege fût frustré
d'un de ses plus beaux droits , qui étoit la Souve-
raineté sur le Royaume de Naples. Cela se fit avec
cérémonie ; & les Roys Catholiques entrèrent
après cela sans scrupule dans la Ligue.

L'Empereur Maximilien Premier ne se fit pas

tant prier ; & il y eut mêmes des Confederez qui proposèrent de se passer de luy , sur ce que d'un côté ils apprehendoient qu'il ne dépensât mal à propos l'argent qu'il recevroit d'eux , & ne servît ainsi de rien à la cause commune , & d'un autre côté ils ne craignoient pas qu'il s'accommodât avec la France , après l'affront qu'il disoit en avoir reçu. Mais les autres l'emporterent par la raison, que l'on avoit absolument besoin des Soldats Allemands ; & qu'il ne seroit pas possible d'en tirer autant qu'il faudroit , à moins d'interresser Maximilien dans la querelle. On consentit donc de luy compter de l'argent pour les levees ; & d'envoyer dans son Armée des Commissaires , qui payeroient exactement les montres à mesure qu'elles seroient écheuës. Mais il demanda de plus une double alliance avec les Rois Catholiques, qui étoit l'Infante Isabelle leur fille aînée pour Philippe Archiduc des Pais Bas , son fils unique ; & le Prince d'Espagne fils unique de Leurs Majestez Catholiques , pour la Princesse Marguerite d'Autriche , que Charles Huit avoit repudiée.

Les Rois Catholiques demeurèrent d'accord du Mariage de leur fils , avec la fille de Maximilien ; mais ils ne purent convenir de celui de leur fille , avec l'Archiduc. Ils avoient été si touchés de la franchise avec laquelle on avoit rendu les Comtez de Cerdagne & de Roussillon , que sans que la France les en priât , & mêmes sans qu'elle y pensât , ils avoient fait inserer dans leur traité qu'ils ne marieroient leurs quatre filles , ni dans la Branche bastarde d'Aragon , ni dans les Maisons d'Autriche & d'Angleterre. Cette proposition avoit été acceptée , exprimée dans le traité , signée & ratifiée , & les Rois Catholiques n'avoient apperceu que longtemps après la faute qu'ils avoient commise en cet

Arti-

Article ; ç'eût été la reveler que d'acquiescer au desir de l'Empereur, parce que la France n'auroit pas manqué de les accuser aussi tôt d'infidélité, & l'expedient qu'ils trouverent pour se tirer d'affaire a l'égard de l'Empereur, fut de reparoir que c'étoit la coûtume en Espagne que les Princes de Portugal épousassent les filles aînées de Castille ; & que d'ailleurs comme l'Infante Isabelle devoit heriter seule de tous les Royaumes de Castille & d'Arragon, en cas que le Prince d'Espagne mourût sans enfans, les Espagnols ne souffriroient pas qu'elle épousât un Etranger ; & voudroient que ce fût le Roy Manuel de Portugal, afin de réunir encore cette Couronne à la Monarchie Espagnole, mais Maximilien ne pensoit point alors à la Succession d'Espagne pour son fils. Il le tenoit assez puissant avec les Provinces des Pais-Bas & la Franche-Comté ou'il possédoit du côté de sa mere, sans compter les dix Provinces hereditaires de la Maison d'Autriche qu'il luy laisseroit ; & l'Empire qu'il luy pretendoit allerer, en luy procurant la Royauté des Romains. Il tâchoit seulement d'unir plus étroitement ses enfans, en les établissant tous deux dans une seule Maison ; & comme il luy étoit indifférent dans cette veüe, que les Roys Catholiques luy donnassent leur fille aînée, ou leur puînée, il se reduisit à demander celle cy. Ferdinand & Isabelle n'ayant plus de pretexte pour refuser Maximilien, & voulant en toute maniere l'engager dans la Ligue, signerent les Articles des deux Mariages, & tinrent prêts leurs excuses quand les François s'en plaindroient. Ils proposerent aux plus celebres Jurisconsultes d'Italie & d'Allemagne, en termes generaux, s'il n'étoit pas contre la justice & contre les bonnes mœurs, d'exiger des personnes, sur lesquelles on n'avoit aucun droit,

1495.

qu'elles ne mariaissent pas leurs enfans en la maniere qu'eiles jugeroient à propos. On ne parloit ni de l'offre volontaire de Leurs Majestez Catholiques de s'assujettir à cette condition, ni que le Roy de France l'eût acceptée, ni qu'elle eût été insérée dans un Traité solennel par le consentement, & mêmes à la requête des deux parties; & comme la methode des Jurisconsultes est de ne répondre précisément qu'à ce qui leur est proposé, leur décision fut en faveur des Roys Catholiques, qui la firent aussi-tôt sçavoir à Charles Huit, & augmentèrent incontinent après le nombre de ses ennemis.

Ainsi la Ligue fut conclüe au commencement d'Avril mil quatre cent quatre vingt quinze. Il y eut des Articles secrets & publics. Ceux cy contenoient que les Confederez mettroient sur pied & entretiendroient dans l'Italie trente-quatre mille chevaux & quatre vingt mil hommes de pied; & que de plus l'Empereur & le Roy d'Espagne entreroient avec de puissantes Armées dans la France: le premier par la Picardie, ou par la Champagne, & le second par la Guyenne ou par le Languedoc: Que Ferdinand & Isabelle entretiendroient encore une Flotte dans les Ports de la Sicile, pour combattre la Françoisë en cas de besoin: Que tout l'argent levé dans l'Espagne pour la Guerre contre les Turcs, y seroit employé; & s'il ne suffisoit pas, les Confederez fourniroient le reste, chacun à proportion de ses facultez.

Les Articles secrets ne se trouvent plus; & s'il étoit permis de les deviner par la conduite des Confederez les uns à l'égard des autres, & par les formalitez qu'ils observerent après le succès de leur entreprise, il faudroit dire que l'Empereur & les Rois Catholiques ne devoient contribuer que des gens de Guerre, des Vaisseaux, &
des

des Galeres qui seroient payez, équipez & entretenus aux depens des autres Confederez: Que les conquêtes des Allemands & des Espagnols en France leur appartendroient uniquement, & qu'ils ne seroient tenus d'en faire aucune part à leurs Confederez: Que pendant que les trente-quatre mille Chevaux & les quatre vingt mille Fantassins agiroient par terre, la Flotte particulière des Venitiens sommeroit les Villes Maritimes du Royaume de Naples, de retourner à l'obeïssance de Ferdinand; & les attaqueroit en cas de refus. Celles qui trouveroient le moyen de se deffaire de leurs Garnisons, & de rentrer volontairement dans leur devoir, seroient remises de bonne foy à Ferdinand. Mais celles qui ne seroient ramenées que par la force, demeureroient en gage aux Venitiens, jusqu'à ce que Ferdinand les eut remboursé des frais qu'ils avoient faits: Que la République de Pise seroit renduë aux Florentins, en cas qu'ils entraissent dans la Ligue; mais s'ils refusoient de signer, ou de porter leur part des charges, les Venitiens & Louis Sforce pourroient jeter des Troupes surnumeraires dans le Territoire de Pise, & ce qu'elles prendroient seroit pour eux.

Peu de jours s'écoulerent après la conclusion de ce Traitté, sans que l'on sollicitât le Duc de Ferrare, & les Florentins de le signer. Le Duc de Ferrare se comporta en Prince qui craignoit de perir de quelque côté qu'il se déclarât.

Il s'excusa d'accepter directement la Ligue, sur le peu d'apparence que la Ville Capitale qui n'étoit pas encore fortifiée, se trouvant au passage des François à leur retour de Naples, seroit reduite en cendres avec d'autant plus de perte pour toute l'Italie, qu'il n'y avoit point de lieu où l'on trouvât un si grand nombre de peup'e. Mais pour

1495.

éviter que les autres Princes d'Italie ne tournassent leurs armes contre luy, & ne le dépouillassent devant ou après le passage des François, il consentit qu'Alphonse d'Este son fils aîné allât joindre Louis Sforce son beau frere avec cent cinquante hommes d'armes; & il feignit que ce jeune Prince transporté de la passion d'apprendre le métier de la Guerre, s'étoit dérobé contre l'ordre exprès de son pere; & avoit débauché cent cinquante Gentils-hommes, qui l'avoient suivy dans l'Armée en équipage, & en qualité d'Hommes d'armes. Les Florentins qui furent recherchez les derniers de rompre avec la France, examinerent la chose en elle-même, & dans les conséquences qu'elle pouvoit avoir, & prirent en effet le meilleur party. qui fut celui de demeurer constans dans l'amitié de Charles Huit. Ils ne se fonderent ni sur la justice, ni sur la bienveillance; & les deux raisonnemens qu'ils firent à cette occasion, furent également subtils & interressez. Ils considererent d'une part, que comme ils n'étoient pas capables de recouvrer Pise par leurs propres forces, il faudroit en entrant dans la Ligue qu'ils en empruntassent des Venitiens & du Duc de Milan, ou qu'ils souffrissent que cette République & ce Duc ôtassent Pise aux François. Dans le premier de ces deux cas il étoit à craindre que les Venitiens & Sforce retinssent Pise pour nantissement de leurs frais; & dans le second, ils pourroient encore se l'approprier sans contrevenir au Traité de la Ligue. L'autre raisonnement des Florentins fut que quoy qu'il arrivât, il seroit moins difficile de tirer Pise des mains des François, que de celles des Confederez. Car Charles Huit ne verroit pas plutôt toute l'Europe déclarée contre luy, qu'il penseroit à s'en retourner

ner en France : Que les forces n'étant point assez grandes pour le ramener en dépit des Confederez ; & pour garder le Royaume de Naples, il abandonneroit toutes ses autres conquêtes d'Italie, dans la seule veüe d'en tirer les Garnisons ; & d'en renforcer son Armée ; Que Pise & les dépendances ne seroient pas exceptées d'une règle si generale ; & que dans la nécessité où Sa Majesté se trouveroit de les abandonner, elle aimeroit mieux les restituer à ses Anciens Allies, qui seroient demeurez fermes dans son amitié, pendant que le reste de l'Italie y auroit renoncé, que de les laisser à ses Ennemis déclarer : Quesi les Florentins entroient dans la Ligue, ils inspireroient à Charles Huit le desir de se vanger d'eux ; & ce Prince ne pourroit mieux les punir, qu'en mettant Pise & son Territoire entre les mains de Louis Sforce dont il ne les retireroit jamais : Qu'il n'y avoit pas lieu de douter que le même Charles ne le fit, puisqu'il n'y avoit rien de plus dangereux, que de jeter dans le desespoir un ancien amy qui se trouvoit plus capable de nuire, qu'il ne l'avoit été de servir.

Après le refus des Florentins, les Confederez ne differerent plus de se déclarer ; & la République de Venise manda Comines, pour luy dire qu'elle étoit entrée en Ligue avec le Pape, l'Empereur, les Roys Catholiques, & presque tous les Princes d'Italie a trois fins. La premiere étoit le bien general de la Chrétienté. La seconde le bien particulier de l'Italie, & la derniere la conservation de ses propres Etats : Que le Roy Charles Huit son Maître y pourroit entrer à certaines conditions, & qu'on luy avoit laissé du tems pour cela, mais de crainte qu'il n'en profitât,

on avoit obligé la République à rappeler son Ambassadeur auprès de luy.

Comines entendit assez qu'on luy donnoit son congé, & se retira; mais il ne trouva pas les peuples à son retour à Naples dans la même disposition qu'il les avoit laissez en partant. Charles à la vérité les avoit déchargez de tous les impôts extraordinaires de la Maison d'Arragon; & leur avoit de plus ôté pour deux cent mille ecus des ordinaires. Il n'étoit pas possible de faire davantage pour eux; & cette libéralité étoit trop singulière pour ne pas mériter beaucoup de reconnaissance. Mais le reste de la conduite de Charles Huit n'avoit pas assez répondu à cet agreable commencement. Il aimoit trop le divertissement pour ne se pas rendre méprisable à des gens accoutumés à vivre sous des Roys qui leur rendoient justice immédiatement par eux memes; & au lieu qu'auparavant les Neapolitains n'alloient jamais deux fois aux Palais de leurs Roys sans en avoir audience, il n'étoit presque plus possible d'aborder Charles Huit. Il falloit en acheter bien cher la permission; & quand on étoit assez heureux ou assez patient pour l'obtenir gratuitement, on n'avoit le temps que de luy présenter des Requêtes, encore ne se donnoit il pas la peine de les lire. Il les mettoit entre les mains de ses Favoris; & comme il n'en prenoit pas d'autre soin, il dépendoit absolument de la volonté ou du caprice de ses Favoris d'y répondre.

On a vu que le Domaine Royal avoit été dissipé; & le plus grand mal de cette prodigalité consistoit en ce que ceux qui avoient le plus aidé à le conquérir pour Charles Huit, n'y avoient eu aucune part. Ils se plaignoient au contraire que leur condition étoit plus à plaindre, que celle des gens qui s'étoient déclarez pour la Maison
d'Ar.

d'Arragon; & le pis est, qu'ils disoient vray. Il ne s'étoit jamais veu de fidélité, ni de constance plus éprouvée que celle des Neapolitains, & sur tout de celle des Seigneurs de la Faction d'Anjou. Leur Parti avoit presque toujours été malheureux durant deux siècles, & ils avoient supporté de père en fils, durant huit generations, toutes les incommoditez attachées à la mauvaise fortune des vaincus. La dernière generation s'attendoit d'être recompensée pour toutes les autres, & d'être traitée à son tour de même que la Faction d'Arragon, qui étoit son ennemie, l'avoit été. Les Roys Alphonse Premier & Ferdinand le Vieux, avoient rendu à celle cy les biens confisquez sur elle; & l'avoient encore enrichie de ceux de la Faction d'Anjou. La revolution étoit revenuë en faveur des Seigneurs de la Faction d'Anjou; & ils devoient non seulement rentrer dans les Fiefs qu'on leur avoit ôtez, mais de plus être investis à leur tour des Fiefs de la Faction d'Arragon. Ils l'esperoient si fortement, qu'ils ne se pressoient pas de le demander. cependant ils en furent frustrés, par l'adresse d'un Seigneur de la Faction d'Arragon, qui les prévint. Son Ayeul avoit obtenu d'Alphonse Premier la confiscation du Comté de Manliano, possédé par un Seigneur de la Faction d'Anjou qui en avoit pris le nom. Le véritable Comte & son fils n'y avoient pu rentrer, mais le petit fils étoit actuellement Officier dans la Gendarmerie Françoisë, & par conséquent il n'y avoit point de difficulté que le Comté ne luy fût rendu, & qu'il n'obunt encore, à titre de dedommagement, les autres Terres de la Partie. Elle le craignoit si bien, qu'elle s'adressa à un des Favoris du Roy, dont on ne sçait pas le nom. Elle luy mit en main une bourse pleine d'or: elle le pria de demander à Charles Huit qu'elle fût main-

1495.

tenue dans la possession du Comté de Manliano ; & elle promit une pareille somme aussi tôt que la grace seroit expédiée. Ce Favori employa tout son credit , & obtint les Lettres de Confirmation : Il les donna à l'Usurpateur ; & receut de luy le prix dont ils étoient convenus.

Le véritable Comte en fut informé, & s'en plaignit aux autres Seigneurs de la Faction d'Anjou , qui ayant un intérêt commun à l'affaire prenoient leurs mesures pour en solliciter la revocation, lorsqu'on les prévint , en leur inspirant autant de haine pour la France qu'ils avoient eu jusques là d'inclination pour elle. L'Usurpateur de Manliano ravi de l'heureux & prompt succès de son entreprise , en informa ses Collegues de la Faction d'Aragon , & leur conseilla de suivre son exemple. Ils le crurent : Ils s'adresserent aux autres Favoris de Charles Huit : Ils leur offrirent beaucoup d'argent , & sur tout ils ne manquerent pas de les piquer d'honneur de ne se pas épargner , en leur remontrant que s'ils étoient refusez , il paroîtroit que leur credit seroit inférieur à celui de leur Collegue qui s'étoit mêlé de l'affaire de Manliano. Il n'en salut pas davantage pour obliger les Favoris à ne pas laisser Charles Huit en repos jusqu'à ce que Gannay son Garde des Sceaux eut dressé, en faveur de chaque Seigneur de la Faction d'Aragon des Lettres Patentes , qui luy conservoient la propriété & la possession de toutes les Terres qu'il avoit tenues à l'entrée de Sa Majesté Très-Chrétienne dans le Royaume de Naples , qui le prenoit en la Sauvegarde Royale ; & qui défendoit de l'inquier pour quelque cause ou prétexte que ce fût. L'injure que l'on faisoit en ce point à la Faction d'Anjou étoit atroce : cependant on ne se mit en peine ni de l'excuser , ni de la cacher. Ceux qui la receurent étoient

étoient sensibles: Ils en goûterent toute l'amertume; & ils résolurent de ne plus servir des ingrats. La Faction d'Arragon après avoir si facilement obtenu ce qu'elle prétendoit, méprisa Charles Huit qui l'avoit accordé, & le jugeant indigne, aussi-bien qu'incapable, de la commander, se confirma dans le dessein de rapeller le jeune Ferdinand, & y porta le Peuple avec d'autant moins de peine, qu'il avoit d'autres sujets de mécontentement. Les Neapolitains s'étoient si mal deffendus, que les François seignoient de douter qu'ils fussent hommes. Ils ne les traitoient que de femmes, & bien loin d'entrer en quelque comparaison avec eux, ils les estimoient moins que leurs valets. Ils logeoient chez les privilegez, aussi-bien que chez les autres: Ils y vivoient à discretion. Ils n'avoient égard en cela ni à la raison, ni à la bienséance; & comme s'ils eussent voulu choquer plus de gens, ils changeoient souvent de logis.

Toutes les choses que l'on vient de représenter mises ensemble, produisirent un effet dont elles n'eussent pas été capables séparément; c'est à dire, que donnant aux Neapolitains lieu de comparer la domination Française, avec l'Arragonnoise, ils jugerent celle-cy moins dure, & la regretterent. Les marques sensibles qu'ils en donnerent, jointes aux avis certains qui venoient de toutes parts, que les Confederez se préparoient avec une diligence incroyable pour accabler Charles Huit dans Naples, l'obligerent à convoquer un Conseil de Guerre, où la plupart des Officiers de l'Armée Française furent appelez. Les opinions n'y furent pas partagées, parce que le danger étoit si grand, qu'il falloit une impression presque égale sur les âmes genereuses, & sur les timides. Il y passa tout d'une voix que l'on manderait à la Duchesse de Bourbon d'envoyer au Duc d'Or-

1495.

leans, que le Roy avoit laissé dans la Ville d'Ast, des Troupes suffisantes pour arrêter celle de Louis Sforce dans le Duché de Milan, & pour favoriser le retour de Sa Majesté, quand elle seroit arrivée à la Frontiere du Piémont, ou pour l'aller joindre plus avant dans l'Italie, si elles en trouvoient l'occasion? Que cependant on partageroit l'Armée en deux Corps à peu près égaux, excepté que celui qui rameneroit le Roy seroit plus fort en Cavalerie: Que l'autre demeureroit à la garde du Royaume de Naples; & que Sa Majesté ayant si heureusement déconcerté les projets de ses Ennemis, par sa prodigieuse diligence, les surprendroit encore par la même voye: Qu'elle marcheroit à grande journée, & pourtant en bon ordre: Que l'on chargerait avec tant de fureur les premiers Ennemis qui se presenteroient en chemin, que les autres en fussent intimidés, & que pour témoigner que l'on ne renonçoit pas au Royaume de Naples, en s'en éloignant, on garderoit les Places de l'Etat Ecclesiastique & des Florentins, nécessaires pour y revenir.

Mais la chose ne s'exécuta pas comme elle avoit été réglée; & Charles Huit voulut en toute manière, avant que de partir, faire une seconde entrée dans Naples, sous prétexte que la première n'avoit point été assez triomphante, à cause que les Châteaux tenoient encore pour Ferdinand. Il y eut autant de pompe que si les affaires des François eussent été en meilleur état. & Charles Huit y parut la Couronne fermée en tête, & le Globe à la main: Il y prit les qualitez d'Auguste, d'Empereur; de Roy de Naples, de Sicile & de Jerusalem; & il y recut d'une manière tout à fait altière, les soumissions des Neapolitains, qui lui devoient bien-tôt échapper. Cette action fut diversement interprétée, & n'eût pas moins de censeurs,

seurs, que d'admirateurs. Il y en eut qui blâmerent Charles Huit d'avoir perdu par vanité le temps qu'il auroit utilement employé à sa retraite; & de s'être attiré la haine irréconciliable de l'Empereur Maximilien, en l'irritant autant qu'il étoit capable de l'être; c'est à dire, en ajoutant la moquerie à l'injure, comme s'il n'eût pas suffi de luy avoir enlevé sa femme, † & qu'il eût encore falu partager l'Empire avec luy: mais il y en eut aussi qui ne se laisserent point d'admirer la grandeur de courage du même Charles Huit, en ce que toute l'Europe presque conjurée contre luy, ne l'avoit point assez embarrassé, pour le détourner de se procurer un honneur qu'il croyoit avoir mérité. Il n'en alla pas de mêmes de Pontan qui s'étoit chargé du l'anegyrique de ce Prince, & le prononça avec plus de force & de chaleur, que son grand âge ne luy pouvoit permettre. On trouva universellement à redire que ce grand Personnage, qui avoit été Precepteur d'Alphonse Second, eût déclamé contre les vices, & l'on auroit voulu qu'il se fut déchargé sur un autre de cette commission, quoy que l'on convint qu'il n'avoit rien dit que de vray.

Le départ de Charles Huit suivit d'assez près son entrée; & Montpensier † demeura dans Naples en qualité de Vice-Roy. On ne luy laissa que six mille hommes, parce que l'Armée Française, contre la coutume de celle des conquérans, étoit diminuée du quart, & réduite à quinze mille combattans par le peu de soin que l'on avoit eu de remplir le vuide des Déserteurs. Rabaudange & Levin eurent les Gouvernemens du Château-Neuf & du Château de l'Oeuf; & d'Aubigny fut envoyé dans la Calabre que l'on prévoyoit devoir être la première attaquée, parce que les Espagnols qui venoient de prendre des rafraî-

1495.

† Anne de
Dreux
Heritier
de Bre-
tagne.

† Gilbert
de Bour-
bo-Prin-
ce du
Sang.

schisse-

1495.

schiflement en Sicile, se préparoient pour continuer leur route en Italie. Le Sénéchal de Baucaire persuadé que la faveur du Prince rendoit les gens capables de tout, ne s'étoit pas contenté de la Principauté de Nole. Il s'étoit fait encore donner les charges de grand Maître de la Maison du Roy & de Grand Trésorier; & pour comble d'avidité, il prit des Lettres du Gouvernement de Gayete, après qu'elle seroit conquise. On remarque ces particularitez, parce qu'elles sont singulieres; & que l'on aura de la peine à trouver ailleurs dans les derniers siècles l'exemple d'un Favori, qui pour des dignitez en partie réelles & en partie imaginaires, ait voulu se bannir volontairement de la présence de son Maître. Il y auroit peut être lieu de soupçonner que ce Senechal s'étoit apperçu du refroidissement de Charles Huit pour luy; & qu'il avoit préféré en habile homme une retraite honorable à la nécessité de représenter à la Cour de France le personnage de disgracié; & que le Cardinal Briçonnet s'étoit contenté de le supplanter, & luy avoit laissé les Dignitez dont on vient de parler, pour le consoler dans son infortune.

Quoy qu'il en soit, le Roy se mit le dix neuf de May mil quatre cent quatre vingt quinze à la tête de la petite Armée, & alla droit à Rome. Le Pape qui s'y étoit attendu avoit demandé du secours à ses Confederez, & ils luy avoyent envoyé cinq cent Chevaux Légers, & deux mil hommes de pied. Ces Troupes n'avoient pas été capables de le rassurer; & il avoit insisté que l'on y joignît encore mil Cavaliers, qui coupant les vivres aux François les contraignissent de traverser plus vite l'Etat Ecclesiastique. Les Confederez les avoient promis pour se délivrer de l'importunité du Pape; mais ils ne les avoient pas four-

fournis à point nommé, soit qu'ils en eussent ailleurs plus de besoin, ou que raisonnant sur les principes les plus certains de la Guerre, ils présupposassent que Charles Huit dans l'impatience où il étoit de retourner en France, ne feroit que passer, & n'auroit garde de laisser Garnison dans aucune Place de l'Etat Ecclesiastique, les huit mil hommes qu'il avoit suffisant à peine pour l'escorter. Mais le Pape voyant qu'on luy manquoit de parole, se tint pour abandonné; & ne voulut pas néanmoins renoncer à la Ligue, quoy que Charles Huit mit tout en œuvre pour l'en détacher, & luy offrit pour ses fils de meilleurs établissemens que n'en promettoient les Confederez. Il ne put s'imaginer que Sa Maj. luy pardonât sincèrement tant d'infidelitez qu'il avoit commises à son égard, & Sa Sainteté s'enfuit à Perouse, résoluë de passer de là à Padouë & même à Venise, si quelque détachement des François se mettoit à ses trousses. La prévention du Pape fit plus de pitié à Charles Huit qu'elle ne luy donna de colere. Les François rentrèrent dans Rome, & ils y vécurent avec autant de modestie qu'ils avoient fait auparavant. Ils ne laisserent pas plus de marques de leur licence dans l'Etat Ecclesiastique, excepté que ceux de Tuscanella se piquerent d'une exactitude qui leur coûta cher. Le Comte de Guise ou le Bâtard de Bourbon, l'on ne sçait pas assez lequel des deux, parut avec quelque Compagnie d'Infanterie à la Porte de cette agréable Ville, & demanda d'y passer la nuit. On luy dit de montrer l'ordre du Pape, & l'on refusa constamment de le recevoir sans cela. Il étoit tard: les François n'avoient pas mangé depuis le matin: on ne leur offrit rien: ils se plaignirent de l'incivilité des Habitans, & s'impatenterent jusqu'à passer des reproches à la violence. Ils esca-

laderent

1495,

laderent les murailles, & leur Chef ne put les empêcher de piller les maisons des Bourgeois.

L'Armée Françoisë alla droit de Rome à Siennë, où Charles Huit s'arrêta six jours entiers par une faute aussi considerable qu'avoit été celle de sa seconde entrée dans Naples. Les Florentins y députerent vers Sa Majesté, pour traiter du recouvrement de leurs Places. Ils offrirent cent mille écus comptant, & de plus trois cent Lances commandées par un Officier de reputation nommé Sicco, avec deux mille Fantassins, qui accompagneroient le Roy jusques dans Ast; & se chargeroient de combattre les Confederez, s'ils entreprennent de contester le passage aux François. Le Roy nomma Comines & quelques autres, pour conferer avec les Florentins, & cette négociation fut fort avancée dès le premier jour. Il étoit d'extrême consequence à Sa Majesté de retenir Seresane & Petra Santa, parce que tant qu'elle auroit ces deux Places en son pouvoir, elle seroit assurée de faire déclarer les Genoïs contre Louis Sforce en les leur offrant. Ainsi les Commissaires de France, Collegues de Comines, déclarerent d'abord aux Députez de Florence qu'ils ne rentreroient point dans ces deux Places jusqu'à ce que le Roy fût paisible Possesseur de Naples. Comines admira leur facilité, & pour en profiter, il témoigna qu'il seroit à propos que les trois cent Lances & les deux mille Fantassins de Florence n'abandonnassent pas le Roy avant que Sa Majesté fût arrivée à Ast; & que pour seureté de cet article, il falloit encore que la Forteresse de Livorne demeurât aux François jusqu'à l'entiere exécution de ce Traité; & les Députez n'ayant pas le pouvoir d'accorder un article de si grande importance, dépêcherent vers leurs Superieurs. La passion de recouvrer
Pise

Pise étoit alors si grande dans l'esprit de ceux qui gouvernoient la République de Florence, qu'ils accorderent encore Livorne pour le temps qu'on le demandoit. 1495.

Comines fut d'avis là dessus qu'il falloit accepter les offres des Florentins ; & il se fonda sur deux raisons qui luy paroissoient invincibles : L'une que la République de Venise avoit déjà levé quarante mille hommes, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les François passassent sur le ventre à une si grande multitude de gens armez, dont la plupart étoient Cavaliers : Que ce seroit bien pis quand l'Empereur qui en amenoit trente mille, & étoit en marche les auroit joints : Que l'on tireroit de bonnes Troupes des Places que l'on restitueroit aux Florentins ; & qu'en y ajoutant celles de Sacco, l'Armée Française croîtroit de la moitié. La seconde raison de Comines consistoit en ce que Charles Huit n'avoit point d'argent : Que les Suisses dans lesquels étoit la principale force de son Infanterie, en demandoient : Qu'il leur en étoit dû ; & que pour peu que l'on différât de les payer, ils pourroient bien se laisser gagner, & passer sous les Enseignes des Confederez : Que la somme que l'on pouvoit toucher des Florentins étant bien ménagée suffiroit non seulement pour les satisfaire ; mais encore pour attirer sous les Enseignes de France une partie de l'Armée des Confederez, en luy offrant davantage qu'elle n'avoit reçu. Mais Ligny qui se piquoit de la plus haute générosité, avoit cru ne pouvoir avec honneur demeurer auprès de la Princesse d'Alremore, pendant que son Maître s'exposeroit aux dangers irréparables de son retour en France. Il avoit absolument voulu l'accompagner ; & les pleurs de cette Princesse n'avoient point été plus efficaces que les charmes pour le retenir.

Com-

1495.

Comme il étoit le plus doux & le plus honnête des Princes qui se trouvoient alors à la Cour de France, les Habitans des Places des Florentins ou l'on avoit mis Garnison Françoisse, ravis de luy obeïr, luy persuaderent d'en demander à Charles Huit le Gouvernement general. Il le fit, & les Lettres luy en furent expédiées. Cette grace qu'il venoit de recevoir, auroit été fort diminuée, s'il n'eût eu Seresane & Petra-Santa que jusqu'à ce que les Genois eussent accompli ce que l'on attendoit d'eux pour les leur restituer, & si Livorne n'eût été Françoisse que jusqu'au retour de Charles Huit dans Ast. Ligny le comprit aisément; & pour se conserver un Employ capable de l'occuper entierement, il insista avec tant d'obstination que toutes les Places des Florentins que l'on avoit fussent retenues; & il promit si positivement de les garder, que Charles Huit y consentit. Ce n'est pas que Sa Majesté eût été convaincuë des raisons de Ligny; mais c'est qu'elle ne voulut pas l'attrister. Ligny ne se contenta pas de cet avantage, & il voulut de plus éprouver si son credit étoit au delà de ce qu'il venoit d'obtenir. La République de Sienne vivoit en apparence en pleine liberté sous la protection de l'Empire, c'est à dire, qu'elle ne reconnoissoit point d'autre Seigneur que les Empereurs; mais à dire le vray, elle gémissoit sous l'oppression de quatre Tyrans: c'est ainsi que l'on pouvoit nommer les quatre Factions qui la déchiroient. Elle n'avoit pas néanmoins perdu à changer de Gouvernement, tant que ces Factions étoient demeurées à peu près égales; mais celle qui s'appelloit de Montenovo ayant eu le dessus, les trois autres dans l'apprehension qu'elle ne les assujettit, aimerent mieux se soumettre à un Souverain Estranger, que de la reconnoître

noître pour Supérieur. Elles demandèrent en public, que leur Ville fût receüe sous la protection de la France, & elles promirent en secret à Ligny de luy donner vingt mille ecus par an, s'il faisoit passer leur affaire, & joindre le Gouvernement de Sienne a celuy des autres Places que le Roy son Maître tenoit en Toscane. Ligny en parla dans le Conseil de Sa Majesté, & il se fonda sur l'importance de Sienne pour conserver Pise, & pour empêcher Florence de se joindre aux Confederez.

Comines attaché d'autant plus à donner de bons conseils, qu'ils étoient moins suivis, ouvrit un avis contraire à celuy de Ligny. Il l'appuya sur ce qu'il y avoit de la prudence à refuser les avantages que l'on ne pouvoit conserver: Qu'il y auroit quelque apparence de generosité à ne pas accepter les Siens résolus de se donner à la France: au lieu que Charles Huit en les acceptant, ne feroit que découvrir sa propre foiblesse dans une conjoncture où il ne luy étoit pas possible de les garder: Que les François ne seroient pas plutôt sortis de la Toscane, que les Confederez offriroient à la Faction de Montenovo, de la rétablir dans Sienne; & luy tiendroient parole avec d'autant plus de facilité, que Charles Huit n'étoit pas en état d'y laisser autant de gens qu'il en falloit: Que l'on exposerait à la boucherie ceux que l'on y mettroit; & que d'ailleurs on avoit vécu depuis plusieurs siècles en bonne intelligence avec l'Empire: Que ce seroit rompre avec luy, que d'entreprendre sur la protection qu'il donnoit depuis plusieurs siècles à la Ville de Sienne: Qu'on l'obligeroit par cette insulte, à doubler les Troupes qu'il devoit fournir à la Ligue; & qu'il falloit que les François évitassent, sur tout dans la conjoncture où ils avoient

1499.

avoient tant d'ennemis en tête, de rendre leur cause mauvaise, de bonne qu'elle avoit été jusqu'à la. Il n'y eut aucun Conseiller d'Etat qui ne fut de l'avis de Comines : Cependant Charles Huit conclut en faveur de Ligny ; & la France eut la honte de se charger d'une protection qu'elle ne put maintenir huit jours entiers.

Il parut incontinent après que Sa Majesté fut sortie de Sienné, que Comines avoit sagement prévu l'avenir, car la Faction de Montenovo, que les François avoient chassée, entra dans Sienné par une porte, presque en même temps que Charles Huit sortoit par l'autre. Elle s'empara de tout l'Etat de Sienné ; & elle se déclara pour les Confederez. Le Duc d'Orléans eut une occasion de reparer cette faute ; mais il la négligea par une crainte de trop hazarder, qui luy vint à contre temps. La Ville de Novarre étoit des plus importantes du Duché de Milan ; & Louis Sforcé n'en ménageoit pas assez les principaux Habitans, pour les affermir dans ses intérêts. Il avoit ruiné la famille entière des Opioni, en faisant détourner un courant d'eau qui fertilisoit leurs Prairies, & jetté dans le desespoir Manfred-Terniel. en luy suscitant & faisant perdre un procez dans lequel il s'agissoit de tout son bien. Ces deux injures étoient atroces, & ceux qui les avoient reçues conspirerent, pour s'en vanger, de livrer leur Ville aux François. Ils formerent un parti si puissant, qu'il n'étoit pas possible de le déconcerter, sans le prévenir ; & ils envoyèrent au Duc d'Orléans un Bourgeois, qui l'alla trouver dans Ast, & le convainquit de la facilité qu'il auroit à se rendre Maître de Novarre. Mais ce Duc fut d'abord retenu par deux considerations tout à fait pressantes. L'une que le Roy luy avoit commandé de l'attendre, & de re-

réserver ses forces pour attaquer les Confederez 1495
 d'un côté, pendant que Sa Majesté tâcheroit de
 les ouvrir par l'autre, & de se faire voye entre
 eux. L'autre que le Senat de Venise, en con-
 grediant Comines, luy avoit donné parole de ne
 pas nuire aux François, pourveu qu'ils ne tou-
 chassent point à Louis Sforce. Mais ces deux rai-
 sons n'étoient pas si claires, qu'il ne fût aisé de
 leur donner une interpretation favorable. L'or-
 dre du Roy étoit à la verité précis; mais il suppo-
 soit que le Duc d'Orleans n'eût rien de meilleur à
 faire. Cependant il étoit certain que la surprise
 de Novarre faciliteroit beaucoup mieux le retour
 du Roy en France, que si les Troupes Françoises
 logées dans Ast travailloient avec celles de Sa
 Majesté au dessein de percer les Confederez. D'ail-
 leurs la parole que les Venitiens avoient donnée à
 Comines étoit illusoire, à la bien prendre, puisque
 les François ne pouvoient s'exempter de choquer
 Louis Sforce, ni par conséquent d'avoir ses Alliez
 sur les bras. Il falloit absolument qu'au sortir de
 la Toscane, ils missent le pied dans le Duché de
 Milan; Louis Sforce se sentant appuyé de ses Al-
 liez ne l'endureroit pas, la rupture s'ensuivroit
 infailliblement; & elle ne devoit pas être suppo-
 sée moins constante, que si elle étoit déjà arri-
 vée. De plus la surprise de Novarre devoit avoir
 trois suites si avantageuses à Charles Huit, que
 le Duc d'Orleans seroit éternellement blâmé de
 l'avoir manquée. Il arrivoit tous les jours de
 nouvelles Troupes Allemandes dans l'Armée des
 Confederez, & la renommée publoit qu'elle é-
 toit déjà de près de cent mil hommes. Charles
 Huit avec ses huit mil hommes ne pouvoit sans
 témérité entreprendre de la traverser; & de plus
 il avoit besoin d'une diversion qui fût suffisante
 pour diviser les Ennemis, & pour en occuper une
 bonne

1495.

bonne partie en un lieu, pendant qu'il passeroit par l'autre. Il l'obtenoit par la surprise de Novarre; & puisqu'on n'avoit pas le temps de l'en avertir, il devoit ne pas trouver mauvais qu'on le servît sans sa participation; & que le Duc d'Orleans fit ce que Sa Majesté auroit fait, si elle se fût trouvée en la Place du Duc d'Orleans. La Bourgeoise de Milan supportoit d'ailleurs avec beaucoup d'impatience la tyrannie de Louis Sforce, & cherchoit à s'en délivrer. Les François ne leur en pouvoient fournir une plus belle occasion, qu'en s'emparant de la Ville qui la tenoit plus en sujettion, mais ils ne devoient pas attendre qu'elle fit aucun mouvement pour sa liberté jusqu'à ce qu'ils fussent en état de la secourir. Enfin Louis Sforce avoit beaucoup d'argent comptant, & ne l'avoit point épargné, en faisant des levées comme les autres Conféderez. Il avoit ainsi sous ses Enseignes les meilleurs Soldats; & l'on étoit déjà presque assuré que ce seroit eux qui soutiendroient plus fermement la première impetuosité des François. La Personne de Charles Huit auroit en ce cas couru plus de risque, & l'unique expedient pour diminuer le danger dont Sa Majesté étoit menacée, consistoit à contraindre Louis Sforce d'employer ses Gens de Guerre à recouvrer Novarre, qui étoit alors la plus importante portion de son Etat, quelque engagement contraire qu'il eût contracté.

Ce furent là les raisons qu'eut le Duc d'Orleans pour se saisir de Novarre, contre l'ordre exprès du Roy son Maître. Sa Majesté & son Conseil ne les approuverent, ni ne les condamnerent; & cette indifférence de la Cour vint peut-être de ce que ce Prince gâta ce qu'il y avoit de meilleur dans son action, en affectant de passer pour prudent, lorsqu'il ne falloit pas l'être. Il étoit plus

fort en Infanterie que le Roy, puis qu'outré trois mille Fantassins Galcons que le Baron de Mollard luy avoit menez & autant de Suisses, le Marquis Louis de Salusses venoit de le joindre avec les Montagnards de Piemont & de Dauphiné. Sa Cavalerie n'étoit à la verité que de trois cent Lances garnies, comme l'on disoit; c'est à dire accompagnées de trois Archers à cheval pour chaque Lance. Mais il n'y en avoit point de meilleures que celle-là à la suite du Roy. Les Opiens les ayant veues, s'en contenterent, & les mirent en eslee dans Novarre sans répandre de sang. La Citadelle se defendit cinq jours selon quelques Relations, ou trois seulement selon d'autres.

La nouvelle en fut portée à Louis Sforce en moins de huit heures, & cette disgrâce quoy qu'elle fût la premiere qui luy étoit arrivée, le fit connoître pour ce qu'il étoit. Et de fait à juger de luy par les desseins qu'il avoit jusques là formez & exécutez, il sembloit qu'il eut du courage; & ses Ennemis n'en étoient pas moins persuadez, que ses Amis. Leur erreur venoit de ce qu'il avoit toujours été heureux, & que la felicité est la moins propre des dispositions humaines à faire connoître les qualitez de l'ame. Il perdit le jugement, & la timidité alla si loin, qu'il, en fut luy-même si surpris, qu'il n'osa l'excuser après que le danger fut passé. Il se tint pour perdu: Il sortit de son Palais accompagné de deux ou trois Estaniers seulement: Il alla à pied au logis de Jérôme Leon, Resident de Venise auprès de luy: Il luy raconta son malheur: Il l'exagéra: Il supposa que les Vénitiens étoient seuls capables de le sauver: Il pleura pour attirer ce Resident: Il s'en falut peu qu'il ne se jettât à ses pieds pour implorer ses offices; & de peur qu'ils ne luy manquassent, il osa de

1495.

relever de Venise, comme s'il eût oublié qu'il relevoit déjà de l'Empire. Sa consternation n'étoit pas sans fondement, & ses affaires alloient si mal, qu'il ne tint qu'à ses Ennemis de l'opprimer, quoy qu'il ne fût informé d'autre chose que de la surprise de Novarre dont il se plaignoit.

Aussi tôt que son Armée avoit joint celle des Vénitiens, il n'avoit pû se contraindre assez pour ne pas donner des marques de la vanité qui luy étoit naturelle. Il avoit envoyé descendre au Duc d'Orleans de prendre la qualité de Duc de Milan, & commander à ce Prince de repasser au plûtôt les Alpes avec ce qu'il avoit de gens Guerre, faute de quoy il n'y auroit plus de quartier ni pour luy, ni pour eux. Le Duc d'Orleans avoit répondu comme il devoit à cette insulte; & les Bourgeois de Milan qui l'avoient scûe, presupposoient que le Duc d'Orleans ne négligeroit pas l'occasion de se vanger de Louis Sforce, s'il la trouvoit sans l'avoir recherchée. Ils s'assemblerent en aussi grand nombre qu'ils le purent sans s'exposer au hazard d'être découverts, & leur conference fut si secreete, que les espions de Louis Sforce n'en pénétrèrent rien. Ils convinrent de se mettre sous la domination du Duc d'Orleans leur Seigneur légitime, comme petit Fils de Valentine, sœur de leur dernier Duc Philippe Visconti. Ils luy manderent de venir en toute diligence à Milan: Ils s'engagerent à le mettre en possession non seulement de leur Ville, mais encore de la personne de Louis Sforce, de sa femme & de ses enfans: Ils n'oublierent rien de ce qui servoit à prouver la possibilité, & même la facilité du succès; & pour prévenir les assurances que le Duc d'Orleans pourroit exiger de leur fidélité, les Principaux d'entr'eux luy offrirent leurs fils aînés en otage.

Mais

Mais l'excez du bonheur, sur tout lors qu'il est inespéré, eblouit l'esprit à peu près de même que le trop de lumière eblouit les yeux. Le Duc d'Orleans ne put croire que la proposition des Bourgeois de Milan fut sincere, & ne jugea pas qu'ils fussent en état de tenir parole, quand ils le voudroient, & qu'on les en sommeroit. Il étoit pourtant vrai, & tout le monde en convint depuis que le Duc d'Orleans eût partagé son Armée, qu'il en eût laissé la moitié pour assiéger la Citadelle de Novarre qui se défendoit encore, & qu'il se fût présenté avec l'autre moitié à la Porte de Milan qui lui avoit été marquée, les Bourgeois l'y eussent fait entrer: Il se seroit saisi de Sforce: le reste du Duché eût suivi l'exemple de la Capitale: l'Armée des Confederez se seroit dissipée; & la Ligue contre Charles Huit se seroit ensuite déconcertée d'elle même. Sa Majesté eût passé sans trouver d'obstacle, & sans perdre ses conquêtes; & le Duc d'Orleans auroit recouvré le Patrimoine de ses Ancêtres, de maniere à le laisser incontestable à ses Descendans. Mais il fut assez malheureux pour refuser un avantage si facile à remporter; & pour comble d'égarement ceux de son Conseil crurent donner des preuves de leur habileté en l'art de la Guerre, en soutenant qu'il falloit achever de prendre Novarre avant que de penser à Milan; & en rapportant là-dessus l'apologue du Chasseur, qui pour avoir voulu courir après deux lievres à la fois n'en prit aucun. On pria les Bourgeois de Milan de suspendre leur bonne volonté, jusques après la prise de la Citadelle, de devant laquelle on ne pouvoit partir avec honneur sans l'avoir prise; & Louis Sforce n'auroit pas néanmoins eu le temps de revenir de la consternation où il étoit, si les Venitiens ne le luy eussent donné par

1495.

la jalousie qu'il eurent mal à propos, de partager avec luy un gain imaginaire; c'est ainsi que par un aveuglement ridicule on sert quelquefois en tâchant de nuire, comme on nuit en prétendant servir. On a remarqué que les meilleures Troupes de l'Armée Confédérée avant la jonction des Allemandes, étoient celles de Louis Sforce; mais en récompense les Vénitiennes étoient les plus nombreuses, & le Senat de Venise qui s'étoit contenté d'en voir le Rôle, & de le comparer avec l'Armée de Charles Huit, ne pouvant concevoir que les François si foibles en comparaison, fussent capables de résister, se flata par une vanité inexcusable de l'espérance d'enlever Charles Huit sans le secours d'autrui: de profiter de la rançon & de celles de ses Courtisans: de gagner la Bataille la plus complète qui fut jamais, & de se rendre si redoutable, que Naples & le reste de l'Italie, conquis sans peine, fussent les fruits de cette prétendue victoire.

Jerome Leony eut dans cette vue ordre de dire à Louis Sforce que la République de Venise informée que le Duc d'Orleans avoit dans Ast des Troupes considérables, & qu'il luy en venoit chaque jour de nouvelles de Provence & de Dauphiné, apprehendoit pour le Duché de Milan, & que les intérêts de Louis Sforce ne luy étant pas moins chers que les siens propres, elle luy permettoit de rappeler son Armée de l'Etat de Gennes, où elle attendoit avec la Vénitienne l'arrivée de Charles Huit pour le combattre, & qu'il l'employa pour observer les Ennemis assemblés dans Ast, à condition qu'au premier avis certain, que Charles Huit qui s'amusoit mal à propos dans Sienné seroit en marche, Louis Sforce les renvoyeroit, toutes autres affaires cessantes, rejoindre l'Armée de la République.

Louis

Loüis Sforce ne fit pas de si longues reflexions qu'il avoit accoutumé sur la proposition des Vénitiens, & la regarda seulement par l'endroit qu'elle luy étoit favorable: Il ne crut pas la République si intéressée qu'elle l'étoit; & quand il en auroit été persuadé, il valoit mieux pour luy d'empêcher le Duc d'Orleans de ravager son païs, & de s'approcher assez près de Milan pour sonder l'inclination des Bourgeois, que de partager avec les Vénitiens la rançon & les dépouilles du Roy de France.

Il écrivit donc à Galeas de Saint Severin son General de détacher les Troupes de celle de la République de Venise, & de les conduire avec toute la diligence possible vers la frontiere de Piemont. Galeas obeit, & le bonheur de Loüis Sforce continua si visiblement, que son Armée arriva à Vigevano le propre jour de la surprise de Novarre. Ceux qui ne sçavoient pas que c'étoit un pur effet du hazard, s'étonnerent que Dieu eût fait une espece de miracle pour sauver le plus méchant de tous les hommes en la personne de Loüis Sforce; & les autres aimerent mieux présumer que l'heure de son châtiment n'étoit pas encore venue. Son Armée ne fut gueres moins épouvantée que luy quand elle apprit que les François s'étoient logez si près d'elle; & si le Duc d'Orleans eut paru le même jour ou le lendemain devant Vigevano, rien ne l'auroit empêchée de passer sous les Enseignes, ou de se dissiper. Mais il ne sortit de Novarre, qu'après la réduction de la Citadelle; & Galeas de Saint Severin profita si bien de cet intervalle, qu'il rassura ses gens de Guerre, en les convainquant que les François ne seroient pas long temps bien avec la fortune, puisqu'ils sçavoient si mal profiter de ses faveurs.

1495.

• Dans
les Let-
tres de
Sforce.

1495.

Le Duc d'Orleans ne manque pas après l'entière réduction de Novarre de s'avancer jusques devant Vigevano, de mettre ses Troupes en Bataille, & de la presenter à l'Armée de Louis Sforce. Mais Galeas qui ne jugeoit pas à propos de hazarder si tôt les siens après leur épouvante, les tint enfermez, & se contenta de sauver les François de son artillerie. Le Duc d'Orleans n'étant pas en état d'insulter une Armée aguerrie dans une Ville fortifiée à la moderne, retourna à Novarre, où il ne demeura pas long-temps sans perdre une troisième occasion de ruiner sans ressource Louis Sforce.

La Ville de Pavie n'étoit pas plus doucement traitée que celle de Milan, & ne le supportoit pas avec moins d'impatience. Elle se souvenoit que le bis-ayeul du Duc d'Orleans avoit pris grand soin de l'embellir, & sous ce titre ou prétexte de reconnoissance, elle offrit de le recevoir, pourveu qu'il s'approchât promptement d'elle avec toute son Armée. Ce Duc n'avoit plus d'obstacle au dehors qui l'empêchât de la recevoir, & d'ailleurs il ne hazardoit rien en s'avancant, puisque ce seroit avec des Troupes qui n'étoient point alors inférieures à celles des Ennemis; mais la division le mit entre ses Officiers Generaux; & comme si c'eût uniquement été pour le mortifier, elle ne dura qu'autant qu'il falut pour luy faire perdre l'occasion de se rendre Maître de Pavie. Ceux qui l'excitèrent se fendoient sur la crainte de demeurer exposez entre la Ville de Pavie & l'Armée de Louis Sforce, si la Bourgeoisie de cette Place avoit eu dessein de les trahir en les appelant. ou qu'elle eût depuis changé d'inclination. Quoy qu'il en soit ils s'obstinèrent si long temps là dessus à ne vouloir ni marcher, ni permettre que leurs Officiers fussent de No-

vare,

varre, que la conjuration fut découverte, & l'on punit ceux qui en avoient été les Auteurs. L'Armée du Duc d'Orleans marcha aussi tôt que la Ville de Pavie fut rentrée dans la sujétion de Louis Sforce; mais ce ne fut que pour courir le hazard qu'elle avoit apprehendé, & qu'elle auroit certainement évité, si elle eût obey au Duc d'Orleans. Les Vénitiens pour rassurer Louis Sforce avoient détaché six cent chevaux Albanois de leur Armée, pour joindre celle de Galeas de saint Severin. Il y étoit en même temps arrivé mille Cavaliers, & deux mille Fantassins Allemands; & ce renfort changea si promptement l'état des affaires, que peu s'en falut que l'Armée du Duc d'Orleans ne fut surprise.

Galeas de Saint Severin, plus fort de la moitié que ce Duc, sortit de Vigevano, & présenta à son tour la bataille aux François. Ils la refusèrent, & les Auteurs Italiens avoient que ce fut avec raison; & que s'ils l'eussent perdue, Charles Huit ne seroit jamais retourné en France. La violence que le Duc d'Orleans se fit alors fut extrême; mais il est des rencontres où l'on mérite plus de gloire en s'abstenant de combattre, qu'en combattant. La retraite de ce Prince passa pour un chef d'œuvre en l'Art de la Guerre, & convainquit Galeas de Saint Severin que les François sçavoient admirablement se contraindre, ou pour mieux dire, se corriger quand ils vouloient, des défauts qu'on leur reproche. Il fut incessamment à leur queue, ou à leurs flancs durant leur marche; & il les trouva toujours si ferrez & dans un si bon ordre, qu'il ne jugea pas qu'il y eût lieu de les attaquer sans remède.

Il ne s'agissoit plus pour couronner une si belle action, que de conserver Novarre; & la défense de cette Place n'étoit pas difficile aux

1495.

François, quoy qu'ils ne fussent pas les plus forts. Ils avoient trouvé cette Place abondamment pourvue pour soutenir un long siege : cependant les Confederez ne pouvoient l'assiéger, qu'après l'entiere jonction de leurs Troupes.

Il n'y avoit donc qu'à ne pas toucher aux Magasins, & qu'à faire subsister l'Armée du Duc d'Orleans de ce qu'il y avoit aux environs, le Pais étant si fertile qu'il l'auroit nourrie jusqu'à l'arrivée de Charles Huit; & quand les vivres eussent été plutôt consumez, elle avoit le choix de passer dans le Territoire de Verceil, dont le Duc de Savoye ne luy auroit pas refusé l'entrée: de retourner vers Asti, qui luy auroit fourni toutes sortes de rafraichissemens : ou enfin d'aller au devant de Charles Huit, après avoir laissé bonne Garnison dans Novarre. Mais on negligea ces trois expedients, quoy qu'ils fussent également avantageux. La profusion des François fut si grande, qu'en moins de huit jours les Magasins de Novarre furent epuisez, sans que l'on pensât à les remplir, & la Banlieue de cette Ville demeura li dépourvue de vivres, que la crainte de la famine contraignit le Duc d'Orleans d'en sortir. Louis Sforce exactement informé de ces particularitez, esperant de reprendre Novarre, & d'envoyer encore son Armée aux Venniens, avant qu'ils eussent Charles Huit sur les bras. Il écrivit à Galeas de Saint Severin d'assiéger cette Ville, & de se contenter d'empêcher qu'il n'y entrât rien, puisque cette seule précaution suffiroit pour la recouvrer en aussi peu de temps qu'elle s'étoit perdue. Il luy envoya toutes sortes de provisions, & de plus, deux ou trois milles Pionniers pour remuer la terre. Charles Huit ne douta pas que si les Confederez rentroient dans Novarre avant qu'il en approchât, il n'eût sans comparaison plus de peine a passer ;

fer; & par cette prévoyance, il hâta son voyage. 1495.
 Il reçut à Poggibon une nouvelle Députation des
 Florentins, qui luy demandèrent pour la dernière
 fois la restitution de Pise. Cette Députation étoit
 composée des plus illustres Citoyens de Florence;
 & pour ne rien oublier de ce qui pouvoit fléchir
 Sa Majesté, on avoit mis à leur tête le Ce-
 lebre Savonarole, dont on a déjà parlé. Ce Reli-
 gieux de Saint Dominique étoit certainement le
 plus grand Orateur de son siècle, & de plus ceux
 qu'il n'avoit pas censurés dans ses Predications,
 le reconnoissoient pour Prophète. Il avoit prédit
 la venue de Charles Huit en Italie plus de dix ans
 auparavant, & lorsqu'il n'y en avoit pas encore
 la moindre apparence; & il s'étoit même expli-
 qué avec plus de netteté & d'évidence, que l'on
 n'en apporte d'ordinaire en publiant cette sorte de
 vérité anticipée. Il avoit dit que Dieu appelle-
 roit ce Prince en Italie, à trois fins: La première
 pour reformer par une voye extraordinaire les
 mœurs des Ecclesiastiques tout a fait corrompues:
 La seconde pour exterminer les Tyrans, & pour
 ramener la plus belle portion de la Chrétienté
 sous un Gouvernement équitable; & la dernière
 pour tourner, après cette Conquête, ses Armes
 contre les Infidèles, & pour tirer les Chrétiens
 de leur esclavage. Savonarole avoit ajouté que Char-
 les Huit ne trouveroit point de résistance en allant
 à Naples; & qu'il ne seroit pas moins impossible
 de s'opposer à luy: que d'éluder les décrets de
 Dieu. Comme assés qu'après que la Ligue eut
 été formée contre Sa Majesté pour l'empêcher de
 s'en retourner, il consulta le même Savonarole
 sur ce qu'il en arriveroit, & qu'il apprit de sa pro-
 pre bouche, en des termes trop intelligibles,
 pour souffrir aucune équivoque, que Dieu n'étoit
 pas content de Charles Huit, parce qu'il n'a-

1495.

voit pas remède à la licence de ses Gens de Guerre, & qu'il avoit laissé piller avec autant de dureté ceux des Italiens qui étoient les amis, que ceux qui étoient les ennemis: Qu'il ne suffisoit pas aux Grands de ne pas pécher, mais qu'il faisoit de plus qu'ils en empêchassent de tout leur pouvoir les personnes qui leur étoient soumises: Que la Providence Divine ne se serviroit donc plus de ce Prince pour executer les desseins qu'elle avoit formez sur l'Italie; mais que puisqu'elle l'y avoit mené comme par la main, elle le rameneroit de même en France; Qu'il courroit à la vérité un très-grand danger; mais que toute l'Europe s'opposeroit en vain à son retour: Qu'elle ne feroit autre chose que de luy fournir la matière d'une gloire immortelle, en ne luy opposant des Troupes formidables que pour être battues; & qu'il auroit alors l'honneur de voir Sa Majesté, & de luy confirmer ce qu'il disoit presentement à Comines: Qu'après qu'elle seroit retournée en France, il dépendroit d'elle d'appaiser en partie la colère du Ciel par une vraie penitence, ou de recevoir, la négligeant, une prompte punition.

Comines avoit informé Charles Huit de toutes ces particularitez; & comme tout ce que Savonarole avoit prédit jusques là, avoit été ponctuellement accompli; & que d'ailleurs la députation à laquelle il se trouvoit actuellement faisoit partie de cette prévoyance, il y eut une foule incroyable de personnes pour entendre sa harangue. Elle ne fut pas longue; mais l'éloquence en récompensa la brièveté. Savonarole rappella dans la mémoire de Charles Huit, qu'il avoit promis par écrit, & confirmé par serment de rendre Pise aux Florentins: Il le somma de tenir parole: Il le menaça en cas de refus de l'effet le plus terrible de la vengeance divine; & comme Sa Majesté

sté perdit bien-tôt après son fils unique, enfant de quatre ans, de tres belle esperance; on crut depuis que c'étoit de cette mort que Savonarole avoit prétendu parler. Le respect de Sa Majesté pour ce grand homme ne luy permit pas de le refuser ouvertement; & elle se contenta de repartir que Poggibon ou elle se trouvoit alors étoit un lieu trop incommode pour examiner à fond, & pour décider l'affaire de Pié; mais qu'elle iroit bien tôt dans cette Ville, & qu'elle esperoit d'y satisfaire les Florentins. Savonarole rapporta cette réponse à Florence, & les autres Deputez suivirent la Cour de France à Pié. Ils y redoublèrent leurs instances; & presque tous ceux du Conseil de Charles Huit furent d'avis qu'on leur donnât contentement pour les raisons que l'on a déjà rapportées, & de plus pour eviter l'effet de la menace de Savonarole. Mais Ligny qui s'étoit préparé pour soutenir le contraire, prétendit que ce n'étoit point la Republique de Florence qui avoit remis les Forterelles entre les mains du Roy, & que Pierre de Medici l'avoit fait de sa propre autorité: Qu'il étoit à la Cour: Que l'on pouvoit l'interroger là dessus; & qu'il repartiroit ce qu'il avoit déjà tant de fois dit, qu'il ne les avoit rendus que par la seule impuissance où il s'étoit vu de les défendre contre l'Armée Française: Que ce qui prouvoit le mieux que les Florentins, bien loin d'avoir ordonné de le faire, ou du moins approuvé la chose après qu'elle avoit été faite, en avoient été choquez au dernier point: Que le bannissement de la Maison de Medici s'en étoit suivy, sans qu'elle eût pû depuis obtenir son rappel. Que la promesse de Sa Majesté, de rendre les Forterelles, avoit été faite à la sollicitation de quelques Faveurs corrompus à force d'argent; & qu'elle étoit d'ailleurs contre les bon-

mesmeurs, puisque c'estoit prier Sa Majesté d'une injustice, que de vouloir qu'elle revoquât une grace qu'elle avoit si justement accordée aux Pizans qui étoit leur liberté: Que le Royaume de Naples se conserveroit plus aisément par mer que par terre; & que si les Ports de Pize n'étoient ouverts aux Vaisseaux & aux Galeres des François, ils courroient risque de se perdre au premier orage qui leur surviendrait. Que les Florentins n'avoient différé d'entrer dans la Ligne, que pour recouvrer leurs Places; & que l'unique moyen de les affermir dans leur ancienne Alliance étoit de les tenir en suspens.

Ces raisons toutes fortes qu'elles étoient n'auroient pas néanmoins prevalü, si les Pizans ne se fussent aidéz en deux maniere: l'une en gagnant les Gens de Guerre François à force de les bien traiter: l'autre en faisant jeter eux mesmes de Charles Huit en si grand nombre, & dans une si pitoyable posture, que Sa Majesté en fût attendrie. Salezard Deputé de la Noblesse qui gardoit le Roy, sollicita pour eux en des termes si pressans qu'ils ne pouvoient l'être davantage, puisqu'en haranguant il perdoit le respect. Il prétendit que si l'on remettroit les Pizans sous le joug des Florentins, après les avoir affranchis par une magnificence qui avoit été admirée de toute l'Europe, le contre-coup de l'infamie dont Sa Majesté se couvreroit rejalleroit non seulement sur toute son Armée, mais encore sur toute la Nation Française: Que ceux qui donnoient ce lâche conseil, ne se fondoient que sur le besoin d'argent pour payer les vusles; & que s'il ne tenoit qu'à cela de garder les Places, la Noblesse de France offroit de bon cœur tous les bijoux pour être mis en gage: Qu'elle n'avoit passé les Monts que pour acquies de la gloire; & qu'elle seroit

au deſeſpoir d'être à ſon retour accuſé de n'avoir 1495.
pû conſerver aux miſérables Pizaus l'affranchiſſe-
ment dont ils jouiſſoient : à la priere.

Les ſimples Soldats ne parurent pas moins ému
que leurs Chefs. Ils apprirent que le Cardinal
Briconnet, le Maréchal de Gié, & le Garde des
Sceaux Gannay ſollicitoient pour les Florentins,
& ils les ſoupçonnerent ſur cet unique fondement,
d'avoir été corrompus. Ils coururent à leur lo-
gis dans une eſpece de tumulte qui n'étoit pas fort
éloignée de la ſedition. Il s'en ſalut peu qu'ils ne
les maſſacrèrent; & ils les intimidèrent de ſor-
te, qu'aucun d'eux n'eût la hardieſſe de toucher
à la liberté de ceux de Pize. Le Roy prit le par-
cy de prolonger l'affaire, & d'en remettre la de-
ciſion juſqu'à ſon retour dans Aſt. Ce terme n'é-
ut pas long, ſuppoſé que le paſſage fût libre
ou emporté de force, & les Florentins s'en con-
tenterent.

Charles Huit perdit autant de jours à Pize qu'il
en avoit perdu à Sienne. & paſſa de là ſuccéſſive-
ment à Luques & à Petra Santa. Ses Ennemis qui
l'avoient obſervé juſques là avec une inſatiable
exactitude, commencerent à ſe relâcher; & l'er-
reur où ils tomberent fut ſi groſſiere, qu'il n'y
avoit pas lieu de douter que Dieu ne leur eût ôté
le jugement dans la ſeule vue de favoriſer la re-
traite de ce Prince. Ils ſ'imaginèrent que le deſeſ-
poir de forcer tant de Gens de Guerre qui l'atten-
doient de pied ferme, l'obligeroit à s'embarquer
ſur la Flotte qui l'attendoit à Livorne, & le porte-
roit à Toulon, ou qu'il gagneroit le mont Cen-
crucchio, & que de là il eſſayeroit d'entrer par le Val
de Taro dans le Tortounois. Ils ſ'appliquerent en-
tièrement à traverser ces deux routes, & ils ne pen-
ſerent point à celles du Saut de la Biche, que cin-
quante Soldats pouvoient garder contre toutes les
forces de l'Europe. C'eſt

C'étoit un passage fort étroit, borné d'un côté par une Chaussée, & de l'autre par des Marais inaccessibles. On n'y montoit que par une Chaussée qui s'élevait insensiblement. Elle étoit si étroite qu'onze hommes relevés de temps en temps l'eussent défendue avec une ou deux pièces d'Artillerie contre la plus formidable Armée: Cependant elle se trouva sans Garde: les François n'y eurent à donner la chasse qu'aux bêtes sauvages; & ils ne sçurent ce qu'ils devoient le plus admirer de leur propre bonheur ou de l'étonnante négligence de leurs Ennemis. Le Marquis de Mantoue General des Vénitiens, & le Comte de Carace qui commandoient l'Armée de Louis Sforce, ne purent depuis s'excuser la-dessus d'une autre manière, qu'en disant qu'ils avoient prétendu remporter une Victoire complète, & qu'ils se la seroient dérobée en se saisissant les premiers du Saut de la Biche, parce que Charles Huit les y trouvant n'auroit eu garde de penser à les déloger, puisque Trivulce & les autres Italiens de sa suite, parfaitement informés de la nature de ce lieu, l'en eussent détourné: Que Sa Majesté rebutée par ce premier obstacle auroit volontiers renoncé au projet de s'en retourner par terre & repris celui de monter sur sa Flotte: Que rien ne l'eût empêchée de retourner sur ses pas; & que si les Confédérés se fussent mis à ses trousses, elle les auroit affamés dans la Toscane dont elle tenoit toutes les Places: Qu'elle les eût attaqués avec certitude de les détruire après les avoir suffisamment affaiblis, & que l'Italie auroit encore une fois été entièrement soumise aux Vainqueurs. Au lieu que les François, ayant une fois traversé l'Apennin & descendu dans la Plaine de Lombardie, n'étoient plus en état de s'en retourner par mer: Que leur imprudence les

avoit

menoit directement à leurs Ennemis dans un équipage que le trajet des Montagnes auroit rendu pitoyable : Que leur petit nombre auroit encore diminué du tiers, & que rien d'humain ne les eût garantis du fer, ou de la prison de leurs Ennemis.

Ce raisonnement auroit passé pour bon, si l'expérience n'en eût découvert la faiblesse, & comme si les deux partis eussent concerté à qui feroit plus de fautes, Charles Huit en commit encore à son tour une qui ne luy étoit pas plus pardonnable. Il se délassoit à Saboneta des fatigues qu'il avoit souffertes à franchir le Saut de la biche, lorsqu'on luy proposa une entreprise qu ne convenoit qu'à un Conquerant, accompagné de dix fois plus de Troupes qu'il ne luy en falloit. Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens étoit le plus à plaindre des Aliens de la Faction Française. La haine irreconciliable du Pape pour luy l'empêchoit de demeurer seulement en aucun lieu de l'Etat Ecclesiastique, & quoy que les François luy eussent rendu † la Forteresse d'Oluc, il prévoyoit assez que le premier loin de Sa Sainteté, après les avoir repoussés delà les Alpes, seroit de l'y assiéger. Il avoit la-dessus évité de s'y enfermer, & mieux armé courut le risque de périr avec Charles Huit; mais Sa Majesté n'aspiroit qu'à retourner dans son Royaume; & si ce Cardinal y passoit avec elle, il perdrait la plus grande partie de son credit & de sa réputation. Le Pape après l'avoir dépouillé de ses Gouvernemens sauroit le revenu de ses Benefices, & le mettroit par là hors d'état d'entretenir ses intelligences dans l'Italie. Il n'y avoit pour le Cardinal de Saint Pierre aux Liens qu'un moyen d'éviter cet inconvénient, qui étoit celui de demeurer à Genes, parce que le Pape n'oseroit le pousser à bout, tant qu'on le sauroit

• Dans la
Vie de
Jules Se-
cond.

† Les
Francois
l'avoient
prise sur
le Pape
qui l'a-
voit ôtée
à ce Car-
dinal.

1495.

ſçauroit là. Louis Sforce étoit le Maître de cet Etat ; & les François ſe trouuoient alors d'autant mieux fondez de l'en chaſſer, qu'il le tenoit d'eux, & qu'il étoit manifeſtement coupable de ſélonnie à leur égard. Le Cardinal de S. Pierre aux Liens forma là deſſus le deſſein de faire revolter ceux de Gennes qui étoient ſes Compatriotes, & n'eut pas beaucoup de peine à le perſuader aux bannis de cet Etat qui ſuiuoient la Cour de France, & reconnoiſſoient pour leurs Chets le Cardinal Fregofe & Obiet de Eſſeque, mais il falloit montrer des Troupes aux Genoïs pour les exciter à changer de Maître, & c'étoit preſenter à Charles Huit une requête hors de ſaiſon que de luy en demander.

Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens ne laſſa pas neanmoins de paſſer outre ; & le Conſeil de Sa Maieſté fut d'avis non ſeulement de remettre l'affaire à un autre temps ; mais encore de la reſuſer abſolument. Sa raiſon fut que l'on étoit à la veille d'une bataille, & ſi on la gaignoit, les Genoïs deviendroient François ſans attendre d'être ſommez ; & ſi on la perdoit, on n'auoit plus beſoin de Gennes. Mais Charles Huit qui ne ſupportoit rien avec tant d'impatience que d'être réduit à reſuſer, ne ſe deffendit pas longtemps des importunités du Cardinal de Saint Pierre aux Liens avec aſſez de fermeté. Il conſentit peu de jours après qu'un nouveau renfort qui luy venoit de France ſe joignît aux Troupes que Vitelly auoit levées pour Sa Maieſté d'ns l'Italie ; & que le tout enſemble ſe préſentât à la venue de Gennes, pour ſauoir les Bourgeois, diſpoſez à la revolte contre Louis Sforce. On donna le Commandement de ce Corps au Comte de Breſle * ſur la préſuppoſition qu'il attireroit encore force Piémontois ſous les Eſſergues. Les Officiers

Phil p
pes, o
paternel
du Duc
de Sayo.

ficiers Subalternes furent Polignac , d'Amboise 1495.

& Beaumont. L'Armée Françoisé les vit partir sans regret , tant elle étoit affeulée de vaincre sans eux ; & ne les plaiguit , que parce qu'ils ne partageroient pas avec elle la gloire & le danger de la deffente des Italiens. Elle marcha gayement à Pontremole , où Trivulce luy avoit rendu un signalé service. Les Confederez avoient étendu leur prévoyance au delà de ce qu'elle pouvoit aller , en mettant dans cette Ville un grand Magasin de vivres. Ils avoient cru que les François , qui n'espéroient qu'en leur Artillerie , convaincus par leur propre experience de l'impossibilité de la traîner sur l'Apennin , retourneroient sur leurs pas à dessein de s'embarquer a Livorne ; & que par conséquent il faudroit que l'Armée de la Ligue se mît a leurs trousses , si elle prétendoit s'enrichir de leurs dépouilles : Qu'ils auroient infailliblement consumé tous les vivres de delà la Montagne , & que néanmoins elle ne pourroit s'en charger en la traversant : Que la Ville de Pontremole en pouvoit contenir une assez grande quantité pour la faire subsister , & qu'ils y seroient en toute seureté , la Place étant forte d'elle-même , pourveu que l'on y mît une bonne Garnison , puitque les François n'étoient pas en état de l'assiéger regulierement durant leur retraite. On y avoit jetté la dessus un prodigieux amas de munitions de guerre & de bouche , & Trivulce qui l'avoit appris , se detacha de l'Armée Françoisé : Se presenta a l'une des portes de Pontremole ; Demanda d'entrer ; & ne l'obtint qu'avec beaucoup de peine.

Cette action approchoit davantage de la témérité , que de la véritable valeur ; & l'on ne scauroit l'excuser , qu'en soutenant qu'elle étoit absolument nécessaire pour le salut des François. Toute la Garnison de Pontremole avoit été tirée des
Troupes

1495.

Troupes de Louis Sforce : Elle n'ignoroit pas que Trivulce étoit son plus dangereux ennemi ; & qu'elle ne pouvoit l'obliger plus sensiblement, qu'en luy mettant entre les mains Trivulce. On ne pouvoit l'en empêcher, si elle l'eût voulu, & Trivulce en ce cas auroit perdu la vie. Cependant elle ne se saisit pas de luy ; & pour montrer qu'elle le méprisoit assez pour ne pas se soucier de ce qu'il feroit, elle le laissa aller impunément par toute la Ville. Il en visita les Magistrats & les principaux Bourgeois : Il leur apprit que Louis Sforce n'avoit renoncé à l'amitié des François, que parce qu'ils ne luy avoient pas voulu abandonner Pise & son Territoire ; & qu'il ne s'étoit joint aux Confederez, que sur l'assurance qu'ils luy avoient donnée que tout ce qu'il prendroit en Toscane, après en avoir chassé les François, luy demeurerait : Que pour passer du Duché de Milan aux Conquêtes qu'il auroit faites dans la Toscane, il luy faudroit Pontremole, & que par conséquent cette Place ne luy échapperoit pas, supposé que les François succombassent. Les Magistrats de Pontremole n'avoient rien pénétré de ce dessein, & néanmoins ils le jugerent véritable, par l'obstination que Louis Sforce avoit témoigné à vouloir qu'il n'entrât point dans la Ville d'autres Troupes que les siennes. Ils demandèrent pour s'en défaire du secours à Trivulce, qui leur en mena, & les aida à chasser la Gar-
nison des Confeder. z.

Les François aussi devenus Maîtres de Pontremole, trouverent la commodité de passer l'Apennin ; mais d'ailleurs ils y firent une terrible expérience des malheurs que causent les Soldats mercenaires, quand ils sont en assez grand nombre pour se rendre impunément justice à eux-mêmes. Les Suisses en allant à Naples avoient logé
dans

dans Pontremole : Ils y avoient pris querelle avec
 les Habitans sur la qualité des Étapas ; & ils
 s'étoient assez échauffez pour en venir aux mains
 avec eux. On leur avoit tué quarante hommes ,
 & le ressentiment leur en étoit demeuré aussi vif ,
 que s'ils ne se fussent pas vengez , quoy qu'ils eus-
 sent tué près de deux cent Bourgeois. Leurs Of-
 ficiers qui le sçavoient , auroient pû empêcher le
 desordre qui survint , en évitant de passer par-là ,
 & en demandant une autre route. Mais ils né-
 gligerent cette precaution ; & la présence de tant
 d'objets déagréables reveilla une indignation qui
 n'étoit encore éteinte ni de part ni d'autre. Les
 Bourgeois ne purent s'empêcher de regarder de
 travers les Suisses , & les Suisses ne l'eurent pas
 plûtôt apperceu qu'ils se souleverent. Il fut im-
 possible de retenuir leur furie , & de leur faire en-
 tendre qu'ils devoient mettre de la différence en-
 tre des Peuples rendus volontairement , & d'au-
 tres que l'on avoit forcez ; & que l'Armée Fran-
 çoise n'avoit déjà que trop d'ennemis pour en ir-
 riter de nouveaux par une inhumanité dont il n'y
 avoit que les Barbares qui fussent capables. La
 malheureuse Ville de Pontremole fut pillée dans
 les règles : On y massacra tout ce qui parut en
 état de résister : L'avarice & la brutalité y furent
 pleinement assouvies ; & quand on se fût lassé de
 piller , on mit le feu sans épargner le Magasin ,
 & sans donner aux François le loisir de le détour-
 ner ; & la perte qui s'en fit fut irréparable. Il y
 avoit à craindre de la part des Suisses de pires em-
 portemens que celui-là , cependant ils revinrent
 à eux d'une manière qui a peu d'exemples. Ils se
 repentirent d'autant plus sincèrement , que l'on
 étoit moins en état de les y contraindre. Ils de-
 mandèrent pardon. Ils se soumirent aux plus gran-
 des punitions de la Guerre ; & voyant qu'on les
 éparg-

éparagnoit par le besoin que l'on avoit d'eux, ils offrirent d'expier leur crime par une action dont il seroit éternellement parlé. Ils demanderent de suppléer au défaut des bêtes de somme, que l'étraiçissement & la difficulté des chemins rendoit inuiles; & de porter l'artillerie au delà de l'Apennin. Ils s'attelèrent eux mêmes: ils traînerent les canons. Ils remplirent le vuide des chemins par des poutres. Ils guindèrent à force de bras & de poulies ce qui ne se pouvoit porter; & par un travail que l'on ne comprenoit pas sans peine en le voyant, ils firent passer les plus gros canons par des lieux qui avoient été jusqu'à là inaccessibles aux hommes. La Gendarmerie Françoisse imita les Suisses, & porta des boulets jusqu'à la concurrence de cinquante livres pesant. Le bagage passa immédiatement après l'Avantgarde; & cette raison jointe au défaut des vivres, fit qu'il y eut trois jours de distance entre le trajet de ce corps & celui de l'Arrière-garde. Il étoit si foible que les plus exactes Relations n'y comptent que six cent Chevaux François, & huit cent Suisses. Le Maréchal de Gié qui le commandoit descendit à Fornoie, & envoya reconnoître les Confederez campés près de là. Ses coureurs s'acquitterent de leur commission avec une extrême exactitude. Ils rapportèrent que les Confederez étoient au nombre de quarante mille hommes de combat; & ils apprirent de quelques prisonniers qu'ils firent, que dans trois ou quatre jours au plus tard ils seroient cent mille, & que plus de la moitié d'entre eux ne s'étoit point hâtée de venir, parce qu'elle n'avoit peu croire que les François fussent assez heureux pour traverser l'Apennin vis à vis de Pontremole avec leur artillerie, & assez hardis pour descendre dans la plaine. La difficulté fut au retour, parce

parce que les Courcurs de Gré rencontrèrent cinq cent Albanois des Troupes de Venise qui les chargerent, leur tuèrent quatre Cavaliers, & poursuivirent les autres jusqu'à Fornoüe. Leur façon de combattre étonna d'abord les François, parce qu'elle leur étoit inconnüe. Ils voyoient des hommes armez à la legere, & montez sur de petits chevaux tres-vites, qui n'osoient attaquer les hommes d'armes François rangez en Escadrons, & tâchoient seulement d'en separer quelques-uns. Lorsqu'ils avoient réussi ils les environnoient & les tuoient en les perçant au défaut de la cuirasse, ou en les abbatant de dessus leurs chevaux. Ils tranchoient leurs têtes, & les porttoient à leurs Capitaines qui leur en payoient autant d'écus d'or. Leurs peres avoient appris ce terrible commerce de Mahomet Second, Emper. des Turcs, qui faisoit la Guerre aux Vénitiens; & scachant que presque tous leurs Soldats étoient mercenaires, il ne donnoit quartier à aucun de ceux qu'il prenoit, sur l'esperance d'obliger leurs compagnons à deserter, afin que cette Republique, manquant de Gens de Guerre, & n'en trouvant plus qui voulussent s'enrôller sous ses Enseignes, dans la certitude où ils seroient de peür infailiblement, succor bât tout d'un coup. Mais le bruit & le fracas de l'Artillerie des François, changerent entierement cette discipline, & les Albanois n'eurent pas plutót été saluez d'une volée de canon en approchant de l'Avantgarde de Charles Huit, qu'ils furent jusqu'à leur Camp. Un autre party des Troupes de Louis Storce qui couroit en même temps enleva Hance Colonel des Suisses; & le mena au Marquis de Mantoue & au Comte de Calace qui l'interrogerent sur le nombre des François dont l'Avantgarde étoit composée. Hance l'exagera prudemment en la faisant monter à mille Lances,

& à quinze cent hommes de sa Nation. Le Comte de Cayace repliqua que cela ne pouvoit estre vray : Qu'il avoit long-temps servi dans les Armées des François, & qu'ils ne mettoient jamais tant de combattans au premier corps qu'au second : Qu'il n'y avoit avec Charles Huit que trois mille Suisses en tout ; & que par conséquent il faisoit que son Avantgarde & le Corps de Bataille fussent également fortes, & qu'il n'eût point d'Arrièregarde. Mais le Marquis de Mantoue se picqua mal à propos de montrer ce qu'il sçavoit de l'art militaire en appuyant l'imposture de Hance.

Il prouva par des passages tirez de Polibe & de Vegece, que les Capitaines Grecs & Romains réduits à s'ouvrir un passage au travers de leurs Ennemis, se trouvant beaucoup plus foibles, avoient mis à l'Avantgarde l'élite de leurs Troupes, & réservé le reste pour représenter en quelque maniere le Corps de Bataille & l'Arrièregarde. Le Comte de Cayace défera à l'autorité du Marquis de Mantoue, & le Maréchal de Gié eut le temps de prendre ce qu'il y avoit de vivres dans Fornoue : de retourner sur les pas : de camper à l'entrée de l'Apennin du côté de la Lombardie : de s'y retrancher de maniere à ne pouvoir être forcé par devant ; & d'attendre Charles Huit qui le joignit le cinq de Juillet mille quatre cent quatre-vingt quinze, & marcha droit aux Confederez. Il les trouva campez sur la rive droite du Taro ; & si avantageusement retranchez, qu'il n'étoit pas possible de les forcer. Ils occupoient une étendue de terrain assez vaste pour ne pas s'incommoder les uns les autres, nonobstant leur multitude, & la rive droite où ils se trouvoient étant plus élevée que la rive gauche, il ne dépendoit que d'eux de fondroyer avec leur Artillerie les François. Ils avoient derrière eux
le

le Duché de Milan qui ne les laissoit manquer de rien ; & quoy qu'ils sceussent que Charles Huit n'avoit pas de vivres pour deux jours, Louis Sforce n'avoit pas laissé d'insister qu'on abandonnât aux François la rive gauche, parce que le Taro se trouveroit justement entre leur Armée & la Ville de Parme où les Torellis leur preparoient des rafraichissemens. De plus les Confederez n'étoient point obligez a combattre s'ils ne vouloient ; & les sentimens du Duc de Mantoue & du Comte de Caiace se trouvoient là dessus partagés. Le Marquis de Mantoue étoit d'avis de hazarder la Bataille ; & se fondoit sur le grand nombre des Italiens qui suffiroit au moins pour accabler les François, s'il ne suffisoit pour les vaincre a forces égales, & sur la honte éternelle dont la Nation Italienne se couvrroit en laissant passer impunement des gens qui l'avoient pillée durant six mois, & qui s'en retournoient chargez de ses dépouilles. Mais le Comte de Caiace raisonnait sur d'autres principes, & ne pretendoit combattre que supposé qu'il y fût contraint.

Il ne consideroit que la valeur, & comme il preferoit les Troupes Françaises aux siennes, & à plus forte raison à celles des Venitiens, il apprehendoit d'en venir aux mains. Il prévoyoit que l'Italie qui commençoit à se dépeupler, ne pourroit lever une seconde Armée si elle perdoit celle-là ; & que si les François vainquoient, ils n'auroient qu'à se presenter devant Venise pour assujettir toute l'Italie : Qu'ils n'étoient pas chargez d'argent comme l'on s'imaginoit : Qu'ils avoient non seulement dépensé dans l'Italie ce qu'ils y avoient gagné, mais encore employé en tournois, en courses de bagues, en combats à la barriere & en d'autres divertissemens les bijoux qu'ils

1495.

qu'ils avoient apportez de France: Que l'on devoit attendre d'eux un effort inconcevable; & que la consideration de leurs vies ne les y obligeroit pas tant que la personne de leur Roy qui leur étoit plus précieuse.

Les Officiers de l'Armée des Confederez furent de differents avis a l'exemple de leurs Chefs; & la maniere paroissant trop importante pour la décider sur le champ, on la renvoya a Louis Sforce auprès duquel les Confederez avoient chacun son Député. Louis Sforce les assembla a l'instant, & ils furent tous d'opinion de ne pas combattre, excepté Fonseca Ambassadeur d'Espagne, dont les Rois Ferdinand & Isabelle ses Maîtres n'ayant rien à craindre du succès de la Bataille, ne se soucioient pas qu'elle fût hazardée, & le souhaitoient même, a cause que si les Confederez la gagnoient, l'Espagne en profiteroit plus qu'eux, & que les Rois Catholiques avoient déjà pris leurs mesures de plus longue main, pour se saisir du Royaume de Naples; & si les Contederez la perdoient, la nécessité les obligeroit à se jeter plus aveuglement entre les bras de l'Espagne, & à lay céder une partie de ce qu'ils apprehendoient de perdre, afin qu'elle les aidât a sauver le reste.

Il ne se fonda pas néanmoins dans le Conseil de Guerre, sur la raison que l'on vient de rapporter, & son esprit luy en inspira une autre. Il prétendit que l'Armée Française avoit trop souffert pour rendre un long Combat, & qu'il suffiroit pour la vaincre de soutenir son premier effort: Que les Confederez l'ayant attirée dans une plaine dont ils étoient les Maîtres l'enveloperoient insensiblement sans qu'elle pût l'éviter, tant elle leur étoit inférieure en nombre; & qu'en ce cas il dépendroit des Confederez de tailler en pièces les
Fran-

François, ou de les prendre prisonniers: Que si on laissoit passer cette Armée en l'état qu'elle étoit, c'est à dire presque toute composée d'Officiers, les simples Soldats s'étant retirez par avance pour mettre à couvert leur butin, Charles Huit devenu plus habile par sa propre expérience, se corrigeroit des fautes qu'il avoit jusques là commises, & concerteroit mieux une seconde entreprise sur l'Italie qu'il n'avoit fait la première: Qu'il trouveroit en France son revenu de six mois qu'il avoit épargné; & qu'avec cela, il leveroit autant de Soldats qu'il luy plairoit, outre que le butin qu'avoient fait ceux qui l'avoient accompagné dans son premier voyage, attireroit sous les Enseignes une infinité de gens determinez à s'exposer à tout en consideration du pillage: Qu'il ne s'avanceroit plus de laisser derrière le Duché de Milan, où s'étoit formé l'orage qui se trouvoit prêt à fondre sur luy: Qu'il attaqueroit d'abord ce Duché, quand ce ne seroit que pour le venger de Louis Sforce; & qu'il s'en feroit avec d'autant plus de facilité, qu'outre le prétexte de la desertion de Sforce, & le prodigieux nombre de Mécontents qu'il y avoit dans chaque Ville du Milanez, les Confederez n'auroient plus d'Armée pour l'opposer à la Française, la dépense étant trop grande pour entretenir jusques là celle qu'ils avoient alors; & quand ils le pourroient & qu'ils le voudroient, les Soldats presentement enrôlez sous leurs Enseignes étoient presque tous disposez à se débander aussitôt qu'ils n'auroient plus d'Ennemis en tête. Que l'Italie enfermée par le Royaume de Naples d'un côté, & par le Duché de Milan de l'autre, ne conserveroit pas long temps sa liberté contre un Monarque aussi puissant qu'étoit le Roy de France, & que rien ne l'empêcheroit de la conquérir, si on laissoit échaper l'occasion presente de le défaire.

• Dans la
Harangue
de François
que.

1495.

Ce discours ne persuada pas Louis Sforce ; mais il luy donna sujet de se desier des Espagnols ; & parce qu'il n'avoit de ressource, en cas qu'ils le voulussent trahir , qu'en la République de Venise , il crut se la rendre favorable en luy déférant la decision de l'affaire dont il s'agissoit. Il proposa de la rendre Arbitre de la Bataille ; & tous les Députez des Confederez y consentirent d'autant plus aisément, qu'ils étoient ravis d'avoir lieu de rejeter sur elle le blâme du mauvais succcz, supposé qu'il y en eût. Mais cette précaution fut superflue ; puisque l'on combattit avant que la République de Venise eût été informée que l'on s'étoit remis a ce qu'elle en ordonneroit.

Charles Huit avoit écrit au Duc d'Orleans de le venir joindre, aussi-tôt qu'il auroit passé l'Apennin , mais ce Duc s'en excusa, sur ce qu'il ne pouvoit s'éloigner d'Ast & de Novarre, sans y laisser au moins la moitié de ses Troupes, & que le reste seroit inutilement défait, s'il entreprenoit de le faire voye au travers des Confederez : Qu'il ne laisseroit pas néanmoins de tout hazarder pour obeir, pourveu que Sa Majesté juger à propos d'attaquer les Lignes des Confederez d'un côté, & qu'elle luy en apprît le temps & le lieu, afin qu'il donnât de son côté sur le Quartier le plus éloigné de celuy là : Mais qu'à moins que d'agir de concert jusqu'à ce point, l'une & l'autre étoient assurées de ne pas réussir, & de perir mal à propos. Cette remontrance étoit solide, & le Conseil de Charles Huit en convint ; mais Sa Majesté n'avoit pas le temps d'envoyer vers le Duc d'Orleans, & quand elle l'auroit eû, les Confederez n'auroient pas laissé passer le Courier qui porta l'avis. Cet inconvenient fit résoudre dans le Conseil de Charles de Huit que l'on en-

envoyeroit au Marquis de Mantoue & au Comte de Caïace un Heros qui demanderoit passage pour l'Armée Françoisé. Le Heros s'acquitta de sa Commission en homme qui en avoit honte ; & les Confederez qui s'en apperceurent , changerent la resolution qu'ils avoient prise d'attendre l'ordre du Senat de Venise. Les deux Provediteurs de cette République , Trevisano & Pisani , se laisserent emporter a la multitude ; & Comines les sollicita en vain de tenir la parole qu'ils luy avoient donnée de travailler à l'accommodement de concert avec luy.

La deffaitte de la Legion Françoisé , ils appelloient ainsi par raillerie l'Armée de Charles Huit , parut alors si aisée , que les Italiens n'apprehenderent plus de sortir de leurs retranchemens , ni de passer le Taro pour aller à elle , & ce fut en cela qu'ils commirent une faute irreparable. Leur ordre de bataille ne fut pas régulier ; & l'on n'y trouva pas néanmoins à redire. L'on se fonda peut-être sur ce que l'avantage de leur nombre permettoit au Marquis de Mantoue de ranger ses Troupes en la maniere qu'il luy plairoit , sans qu'il en arrivât d'inconvenient. Il les divisa en neuf Corps , dont le premier étoit tout d'Albanois , Chevaux Legers , & Arbalestriers armez a l'usage du temps. Il n'étoit destiné qu'à fatiguer l'Avantgarde des François , en l'escarmouchant jusqu'à ce que le second , ou l'on verroit l'élite de l'Armée de Louis Sforce commandée par le Comte de Caïace , fût arrivé. Ce Corps devoit profiter du desordre où le Marquis de Mantoue avoit supposé qu'il trouveroit quelques Escadrons de l'Avantgarde Françoisé & la percer par autant d'endroits. Le troisième étoit en plus grand nombre que toute l'Armée Françoisé ensemble. Le Marquis de Mantoue étoit à sa tête , accompagné de Rodolphe , de Gonsague

1495.

† Paul
Trois.

son oncle, & du celebre Ranuce Farnese, cousin Germain du Cardinal de même nom, qui fut depuis Pape. † La Noblesse Italienne Volontaire avoit la sa place marquée, & l'honneur luy étoit réservé d'attaquer l'Escadron où Charles Huit se rencontreroit. Le quatrième obéissoit à Montorné surnommé Fort-de-Bras, petit fils du General de même nom. Il y avoit presque autant de Gens de Guerre que dans le troisiéme; & il ne devoit s'ébranler que contre l'Arriere-garde des François, apres qu'il auroit essayé a force de détours de la prendre par derrière.

Les Seigneurs d'Urbain, de Bologne & Gambara, conduisoient le cinq, le six & le septième Corps destinez a renforcer les précédens; & chacun d'eux devoit soutenir l'un des trois. Le huitième sous la conduite de Palavicini, & le neuvième sous les ordres de Benzone, n'étoient à proprement parler que deux Corps de reserve. Le Marquis de Mantoue leur avoit donné Commission d'observer la Cavalerie Francoise qui combattoit autour de Charles Huit dont on craignoit le principal effort, afin que si par une extraordinaire valeur elle renversoit les deux Corps qui luy seroient opposez, elle perdît courage en voyant qu'il luy restoit encore à vaincre autant d'ennemis qu'elle en auroit déjà vaincus, ou si elle ne laissoit pas de les charger, l'extrême fatigue dont elle seroit accablée la contraindre enfin de succomber sous des gens frais. Il resta de plus dans le Camp & dans les Lignes ce qu'il falloit pour les garder; & l'on chargea avec tant d'exactitude les personnes des Commissions qu'a leur paroissent les plus propres, qu'aucun ne se plaignit d'être mal partagé Il sembloit que cette grande Armée formidable par elle même, & de plus rangée dans l'ordonnance que l'on

vient

vient de représenter seroit invincible: Cependant 1495
 elle fut plus aisément battuë que si elle eût été plus
 petite, & la prédiction de Savonarolle s'accomplit
 dans toute son estendue, tant il est vray que la
 multitude des circonstances infinies que l'esprit hu-
 main n'a pû prévoir, suffit pour rendre inutiles
 toutes celles qu'il a prévues. Les Italiens avoient
 encore détaché six cent Albanois pour empêcher
 les François de dormir la nuit de devant la Bataille
 qui fut celle du cinq au six de Juillet, mil quatre
 cent quatre vingt quinze, afin qu'ils en combat-
 tissent le lendemain avec moins de force; & quand
 cette précaution auroit cessé, le mauvais temps
 auroit produit cet effet, puisque la pluye, les
 tourbillons de vent & le tonnerre furent si terri-
 bles, & si frequents, qu'il sembloit que la fin
 du monde eût été avancée dans la seule veüe de
 prévenir la Bataille. Le jour ramena pourtant le
 beau temps, & Charles Huit disposa de cette
 sorte la petite Armée par le conseil de ses vieux
 Capitaines: Il mit la moitié & l'élite de ses Trou-
 pes à l'Avant-garde, & comme il n'y avoit pas
 lieu de douter que les Confederez ne déferassent à
 celles de Louis Sforce l'honneur de l'attaque, Sa
 Majesté joignit à son Avant garde Trivulce, avec
 les cent hommes d'Armes qu'il commandoit,
 presque tous Milanois que Louis Sforce avoit chal-
 lés de leur Pais, & dépouillés de leurs biens. Elle
 crut que le desespoir d'être mis à rançon les obli-
 geroit à combattre avec d'autant plus de vigueur,
 qu'ils attendroient moins de quartier s'ils étoient
 pris; & parce qu'il étoit aussi à craindre que la
 haine & la vengeance ne les portassent trop avant,
 on leur donna pour les retenir la Palice, qui tout
 jeune qu'il étoit, promettoit déjà d'être un jour
 grand Capitaine.

Charles Huit choisit le Corps de Bataille, & le

1495. changement tout extraordinaire qui se fit alors en sa personne, ne contribua pas mediocrement à relever le courage des siens abattus par le deffaut de sommeil & par le triste presage des foudres de la nuit precedente. Ils apperçurent ou crurent appercevoir en luy la gayete, l'humeur martiale, l'air intrepide & les autres signes qui paroissent dans les Grands Capitaines aux jours qu'ils doivent combattre, comme des avantcoureurs de la victoire.

Les Relations les plus succintes n'ont pas dédaigné de remarquer qu'il n'y eut pas jusqu'à son cheval nommé Savoye, borgne à la verité; mais à cela près incomparable, qui ne semblât être convaincu de la qualité & du merite de celuy qu'il portoit. La coutume étoit de haranguer, & Charles Huit n'y étoit pas propre. La nature luy avoit refusé les graces les plus communes de l'éloquence, & son pere avoit empêché que l'on y suppléât par l'éducation; cependant il parla d'un ton si ferme & d'une maniere si prevenue de la certitude de vaincre, qu'encore que ses Soldats fussent charmez de l'entendre, ils ne purent s'empêcher de l'interrompre pour l'asseurer reciproquement d'un heureux succez. Sept Volontaires qui passaient pour les plus braves, craignoient pour sa Personne; & ne doutant pas qu'on ne luy en voulût, prirent des armes, & des ornemens tout à fait semblables aux siens, afin de le rendre moins reconnoissable, & de s'attirer leur part du danger. C'étoient les Comtes de Ligny & de Guise, le bastard de Bourbon, Pienné, Bonneval, Monneron & Genouillac. La Trimouille avoit été réservé pour l'Arrieregarde; mais il obtint par ses prieres de commander un Escadron au côté droit de Charles Huit. Fronefelle fut mis au gauche pour le

le même dessein ; & l'Arrièregarde fut donnée à 1495.
 Jean de Foix , † à cause qu'elle étoit presque toute de Gascons , & qui n'auroient pas volontiers obéi à un autre Chef que de leur Nation. On laissa le bagage sans garde , fante de Gens de Guerre , & la rai on en étoit évidente ; mais comme ce fut là l'occasion de la victoire , & que les Italiens sont accoutumés à croire qu'il y a du mystère par tout , & principalement dans les conjonctures célèbres où les circonstances les plus légères produisent quelquefois les plus singuliers événemens , on publia que cette négligence avoit été affectée ; & que Trivulce qui l'inventa avoit prétendu que les Troupes des Conféderez attirées par le gain , se mettroient en desordre.

† Vicomte de Narbonne , beaufrere du Duc d'Orléans , qui fut depuis Louis XII.

Beccacinta Chef des Albanois passa le premier la Rivière avec eux , & les mena droit aux François ; mais il trouva leur bagage en chemin. Ses Cavaliers voyant l'occasion de piller d'autant plus belle , que personne ne paroissoit pour les en empêcher se débänderent. Ils ne firent rien de ce qui leur avoit été commandé ; & ils déconcertèrent ainsi l'ordre du Combat que le Marquis de Mantoue avoit donné. Car le Comte de Caïace , qui les suivoit , non seulement ne trouva point de desordre dans l'Avantgarde des François pour en profiter , mais de plus une partie de ses Cavaliers invitée par l'exemple des Albanois ; & ne pouvant souffrir qu'ils profitassent seuls des dépouilles qui devoient être partagées entre l'Armée de Milan , & celle de Venise , en voulurent avoir leur part. Le Comte de Caïace en fut si surpris qu'encore qu'il lui restât plus de Troupes qu'il ne luy en falloit pour commencer le Combat ; & qu'il fût nonobstant plus fort que le Maréchal de Gié , il n'osa pourtant l'attaquer , & se tint trop heureux de ce que l'Avantgarde des François ne

1495.

venoit pas fondre sur luy. Le Marquis de Mantoue & Montoné qui avoient passé aussi bien que luy le Taro avec le trois & le quatrième Corps de l'Armée de la Ligue, n'agirent pas avec tant de reserve que le Comte de Caiace; & préterent hardiment le collet au Corps de Bataille, & à l'Arrière-garde des François qu'ils virent s'avancer pour le combattre. Le choc fut également rude des deux côtez, & le succès à peu près semblable.

Charles Huit & Jean de Foix, qui par une générosité dont les Chefs d'Armée ne se piquent plus, avoient laissé passer le Taro au trois & au quatrième Corps des Confederez, & leur avoient mêmes donné le loisir de reparer le désordre de leurs Troupes que le trajet de cette riviere avoit causé dans leurs Escadrons, & plus encore dans leurs Bataillons, furent sur le point d'être punis. Leur résistance obstinée n'empêcha pas que les Ennemis ne les ouvrissent; & le Marquis de Mantoue pénétra jusqu'à la Cornette Blanche où le Roy combattoit en personne. Montoné perça de son côté jusqu'à la Compagnie de cent hommes d'Armes que Gaston de Foix Roy de Navarre avoit donnez au Vicomte de Narbonne son fils puîné pour le garder. Rodolphe de Gonzague joignit le Roy de si près qu'il prit à son côté gauche le Bâtard de Bourbon, & l'enmena prisonnier malgré la prodigieuse résistance de ses six compagnons; mais une action si hardie luy coûta cher, puisque les François qui n'avoient perdu que vingt Lances, irrités d'avoir été si promptement enfoncez, se rallierent dans le moment que la Cavalerie du second Corps des Confederez achevoit de fournir sa carrière, & en soutinrent le second choc avec tant d'impetuosité, que non seulement ils éviterent d'être entamez une seconde fois; mais de plus ils percerent à leur tour le Marquis

quis de Mantoué, & luy tuèrent tant de gens, 1495.
qu'il luy fut impossible de se remettre en ordre.
Rodolphe de Gonzague son oncle tomba mort au-
près de luy, & les François l'autoient pris luy-
même, si deux de ses Officiers n'eussent donné
leur vie pour le sauver. L'un le nommoit Corso,
l'autre Gabamelly. Ranuce Farneze eut la tête
fendue; & Piccinino abattu de cheval, fut étouf-
fé dans la presse. Six autres Capitaines d'hom-
mes d'Armes Italiens payerent de leurs personnes,
& ce ne fut qu'aux depens de tant de malheu-
reux que le Marquis de Mantoue s'ouvrit enfin
un passage pour se sauver. Les Albanois infor-
mez de cette révolution, abandonnerent le baga-
ge qu'ils pilloient, & les Goujats François reve-
nus de leur terreur, firent plus que l'on n'auroit
osé attendre d'eux, quand même il ne leur fut
rien arrivé de fâcheux. Ils aperçurent que la Ca-
valerie de Montone pour faire avec moins d'emba-
ras, avoit abandonné son infanterie, qui en pa-
raissoit tellement effrayée, que pour peu qu'on la
poussât, avant qu'elle fut revenue de son étonne-
ment, elle se feroit tailler en pièces.

Cette conjecture étoit fort incertaine, &
apparemment les Maîtres des Goujats n'auroient
pas raisonné comme eux; mais les hommes les
plus imprudens ne sont pas toujours les plus mal-
heureux, & l'on est quelquefois vaincu pour a-
voir exactement observé toutes les règles de la
prudence. Les Goujats ne trouverent point de
résistance, & cette sorte de gens naturellement in-
solente, tua plus d'Ennemis que les Soldats Fran-
çois. Le Corps que le Marquis de Mantoué com-
mandoit se fit voye au travers d'un bout de l'Ar-
riere-garde Française, qui occupoit trop de ter-
rain pour son petit nombre; mais ce désavantage
fut incontinent réparé, Jean de Foix au second
cho

1495.

choc ouvrit les Troupes du Marquis de Mantoue & de Montoné qui s'étoient ralliées ; & les contraignit de repasser la riviere avec plus de danger , qu'elles ne venoient de la passer , car il est ordinaire aux torrens de croître en un instant , de sorte qu'ils ne sont plus gayables. La Bataille avoit peu duré ; cependant la pluye avoit recommencé , & tomboit en telle abondance , que les Fantassins Italiens rentrez dans le Taro y perdirent pied : ceux qui ne sçavoient pas nager , ou n'étoient pas assez robustes pour résister à l'impetuosié de l'eau , se noyèrent , & de ce nombre furent les Capitaines Alcagne , Martinengo , Anthoine Scarampa & Vincent de Verone. Le Comte de Caiace ne répondit pas à l'estime que l'on avoit conçue de sa valeur , & il ne tint pas à luy que Louis Sforce , dont il commandoit les Troupes , ne fût dépouillé. Il s'avança à la verite avec assez de résolution jusqu'au lieu ou les Albanois l'avoient précédé ; mais voyant qu'ils pilloient au lieu de combattre , & que ses Chevaux Legers se debandoient pour avoir leur part du butin , il apprehenda de rester seul dans la mêlée , & n'y voulut pas entrer. Il oublia l'ordre de Bataille dont il étoit convenu avec le Marquis de Mantoue , où il crut pouvoir s'en dispenser par la seule raison que les Troupes des Venitiens avoient négligé de l'exécuter. Il fit halte devant le Maréchal de Gré ; il vit battre sans s'émouvoir le trois , & le quatrieme Corps de son Party , & il repassa le Taro sans être attaqué dans sa retraite. Le Maréchal de Gré ne fut pas plus tenté de charger le Comte de Caiace , que ce Comte l'avoit été de le choquer , & l'un & l'autre furent prévenus d'une immobilité qui deshonnora le reste de leur vie. Si l'Avant-garde Françoisse se fût ébranlée , ou qu'elle eût seulement fait cent pas,

pas, afin de témoigner qu'elle vouloit se mettre aux trousses des Italiens, ils l'eussent d'autant moins attendue, qu'ils tournoient tête a chaque pas, & regardoient s'ils étoient poursuivis. Ils étoient résolus en ce cas de quitter leurs rangs, & de fuir chacun selon son caprice. La Victoire eût alors été pleine pour les François, si le Maréchal de Gié eût voulu ou sçu la remporter: mais par une faute de jugement qui noircira éternellement sa memoire, non seulement il demeura ferme, mais de plus il retint par son autorité les Officiers subalternes, & les Soldats qui vouloient poursuivre leur avantage. Sa faute fut d'autant plus grande qu'elle contenoit les neuf suivantes, car il perdit alors l'occasion d'assujettir à son Maître, sans rien hazarder, le reste de l'Italie: d'introduire une révolution certaine dans le Duché de Milan, où les peuples n'attendoient que la défaite des Troupes de Louis Sforce pour se déclarer généralement en faveur du Duc d'Orleans: de réduire la République de Venise à la necessité d'accepter les conditions telles qu'il eût plu à Charles Huit de les imposer, parce qu'elle n'auroit pû lever d'autres Troupes assez tôt pour sauver son Estat de Terre-ferme: d'arrêter l'inconstance du Pape, en luy retranchant les moyens de susciter des Ennemis à la France: de retenir les Neapolitains dans le devoir: d'empêcher le Roy de Naples de reconquer son Royaume: de conserver la Toscane sans y entretenir des Garnisons: de priver l'Empereur de ce qui luy restoit de Souveraineté de là les Alpes: & de contraindre les Espagnols de réserver pour la deffense de la Sicile les six mille hommes qu'ils avoient embarquez, pour faire soulever la Calabre.

Le Maréchal de Gié essaya depuis de s'en excuser sur trois faits, dont il n'y eut que le dernier qui fit impression sur les esprits. Le premier fut

1495, que le Taro étoit extraordinairement enflé, mais on lui répondit que les Troupes que le Comte de Caillac commandoit venoient de le franchir & que si l'inondation de cette Riviere n'avoit pas arrêté les Italiens, elle eût été encore moins capable d'arrêter les François, plus alertes & plus adroits qu'eux : Le second fait fut que l'Armée des Confédérés n'avoit perdu que deux de ses Corps, & qu'il lui en restoit encore sept qui n'avoient pas combattu, & qui pouvoient aisément occuper toute la rive droite du Taro. & tailler en pièces les François à mesure qu'ils l'auroient passé. On se partit que cette précaution auroit été bonne, si l'on n'eût point apperçu que ces sept Corps étoient dans l'étonnement; mais que Trivulce qui avoit passé la vie dans les Armées d'Italie, Montagnac Lieutenant de sa Compagnie d'Hommes d'Armes, Bessay, le Comte de Nevers, & les autres Officiers de l'Avant garde, avoient reconnu la consternation des Italiens à deux marques indubitables. L'une que les Cavaliers tenoient leurs Lances & les Fantassins portoient leurs Piques d'une manière tout à fait négligée : L'autre qu'ils se retiroient insensiblement vers Parme ou étoit leur plus assurée retraite. Et de vray si la première de ces conjectures eût suffi, près de cent ans après au Seigneur de la Noue pour hazarder la Bataille de Senlis, & pour défaire l'Armée des Liguez, quoy qu'ils fussent dix contre un Royaliste, elle devoit bien mieux déterminer le Marechal de Gié de pousser à bout les Ennemis. puisqu'il le pouvoit avec moins de risque. Le troisieme fut que ce Marechal vit la Personne du Roy en danger; & ce fut à cela seulement que les bons François n'eurent rien à répartir. Et de fait, Charles Huit pour s'en surmonter lui même en suspendant son ardeur guerrière, & en ne courant pas comme les ar-

tres à bride abattue apres les Fuyards , n'en fut pas moins sur le point de perir : Car quelques Cavaliers Italiens emportez hors du Combat, plus par la foule de leurs Compagnons , que par acheré, le rallierent, & retournerent à dessein de le recommencer , ou de mourir. Ils ne trouverent que Charles Huit, & un de ses Valets de Chambre qui le nommoit Ambuse, & n'avoit jusques-là fait aucune profession de Soldat. Il ne laissoit pas d'avoir beaucoup de jugement & de cœur; & il prit avec son Maître toutes les mesures nécessaires pour une vigoureuse defense, en attendant du secours. La résistance du Roy & d'Ambuse fut si longue, que les Soldats François qui s'ennuyèrent les premiers de courir apres les Troupes du Comte de Caiace, eurent le temps de revenir. Ils dégagerent Sa Majesté & son Valet de Chambre; & comme ils n'étoient point en assez grand nombre pour éviter un pareil inconvenient en cas que les Italiens se fussent une autre fois ralliez. ils se retirerent à l'Avant Garde avec le Roy. Les trois Corps de l'Armée Française se rejoignirent ensuite, & l'on y delibera si l'on donneroit sur les sept Corps des Troupes Confederées qui paroissoient encore en ordonnance delà l'eau. Les trois Officiers Italiens restez dans l'Armée Française, Trivulce, Sizzo & Vitelly, ne se déclararent pas seulement pour l'affirmative; mais de plus, ils osèrent répondre du succès; & on leur doit ce temoignage, que si l'avis qu'ils ouvrirent eût prévalu, Charles Huit auroit remporté la plus signalée victoire des derniers siècles. Ils le prouverent par les deux marques d'estonnement que l'on a déjà rapportées, par la crainte qu'avoit eu le Comte de Caiace d'ataquer le Maréchal de Gié, après que les Albanois eurent refusé de le choquer.

premiere reveuë que l'on en fit, vint principalement de ceux qui croyant que tout fut perdu, après la défaite des Troupes du Marquis de Mantoue, avoient deserté. Ce sont là les principales particularitez tirées des Relations de quelques Officiers qui se trouverent dans l'Armée Françoisse à la Bataille de Fornoue. Mais il y a d'autres Relations différentes, & souvent contraires, écrites par des personnes dignes de foy qui combattirent dans les Troupes Confederées. On a cru devoir les abbreger icy; non seulement afin de ne rien oublier de ce qui peut servir à l'éclaircissement de l'Histoire de Charles Huit, mais encore pour mettre ceux qui se donneront la peine de lire cet ouvrage en état de mieux distinguer les circonstances de la Bataille de Fornoue qui sont plus vray semblables d'avec celles qui le sont moins.

L'Armée Françoisse après avoir passé l'Appennin avec les incommoditez que l'on a représentées, arriva sur le bord de la petite riviere de Taro, qui descendant de cette Montagne encore au travers d'une Vallée resserrée par des Collines, & s'étendant ensuite avec plus de liberté par le Plat-Pays de la Lombardie, va se decharger dans le Po. Les Confederéz étoient campez sur l'autre bord de cette riviere: Ils avoient eu de loisir d'assembler leurs forces, qui étoient de quarante à cinquante mille hommes; & on y voyoit deux milles trois cent hommes d'Armes bardez, accompagnés chacun de son Arbalétrier. Ces hommes d'Armes n'avoient pas tous des Archers; mais ils avoient au moins chacun quatre chevaux de service, c'est à dire assez vigoureux pour les porter avec les armes qu'ils avoient endossées durant une heure ou deux au plus, après lesquelles il falloit qu'ils changeassent de cheval. Il y avoit encore

pillage. Ils ne donnoient point de quartier
à leurs Ennemis quand ils avoient l'avantage
parce qu'ils étoient assurez de recevoir
leurs Capitaines autant de ducats qu'ils leur
trouvoient de têtes. La République de
Venise qui payoit les trois quarts de l'Armée
federée s'étoit reservé le privilége de leur
donner un Chef; & elle avoit jeté les yeux sur
Gaston de Mantouë, jeune Prince à la vue
de tres-grande esperance; & de qui les
Vénitiens trouvoient tellement engagez entre eux
les intérêts, qu'il se seroit infailiblement
obey aux ordres qu'il recevroit d'eux. Enfin les principales
Troupes de cette Armée, après celles de
Venise, consistoient dans les dix mille
hommes que Louis Sforce y avoit envoyez; & c'est
de là que le Comte de Cailice, Seigneur de
Saint Severin qui les commandoit avec
le plus d'autorité dans le Camp de la Ligue
du Marquis de Mantouë. Quoy que les
Vénitiens ne fissent alors aucune depense en Espionnage
ils avoient neanmoins été avertis de
la plupart des principales circonstances de

entreprendre de leur passer sur le ventre. Ils avoient cru jusques là que Charles Huit iroit chercher un autre passage plus commode pour luy, qui estoit celui du Val de Taro & de la Montagne de Sainte Croix, & qu'il descendroit de là vers Plaisance, où selon les maximes de la bonne Guerre, Sa Majesté devoit avoir donné le rendez vous au Duc d'Orléans & à ses Troupes, afin qu'étant renforcée de la moitié par cette jonction, elle fût plus en état de se faire voye au travers des Confederez Le Marquis de Mantoué, & le Comte de Caïace sur cette fausse présupposition, avoient negligé de garder les défilés par où Charles Huit s'étoit avancé jusqu'à la riviere de Taro, quoy qu'ils l'eussent pû par un detachment de mille Soldats au plus; & ils attendoient si peu leurs Ennemis au moment qu'ils apperceurent l'Avant-Garde Françoisse, qu'au lieu d'envoyer au devant d'elle pour la reconnoître, & de la charger avant qu'elle eût été jointe par son Corps de Bataille & par son Arriere-Garde, qu'ils employèrent deux jours entiers à délibérer dans un Conseil extraordinaire où tous les Officiers furent mandez, sur ce qu'il y avoit à faire. Leur faute en cela fut d'autant plus considerable, que s'ils n'eussent attaqué durant ces deux jours l'Avant-Garde Françoisse, rien ne l'auroit empêchée d'être défaire; car Charles Huit avoit trouve tant d'obstacles à guinder son Artillerie sur les montagnes & à l'en faire descendre, que son Corps de Bataille & son Arriere-Garde se trouvoient éloignez de dix bonnes lieues de son Avant-Garde, & il luy falut en effet pour la rejoindre les deux jours que les Confederez perdirent à raisonner. Sa présence inspira aux Confederez une opinion plus avantageuse de la valeur des François qu'ils n'avoient eue jusques là, & reciproquement les François qui voyoient du penchant de

1495. de la montagne où ils étoient campez le grand nombre des tentes dont la Vallée du Taro étoit convertie, n'eurent plus tant de mépris pour les Confederez qu'ils en avoient auparavant témoigné. Et de fait il y eut en un moment une telle révolution dans les esprits de part & d'autre, que les François & les Italiens penserent à nouveau à la paix. On fit des deux côtez les démarches nécessaires pour la conclure en peu de temps ; & les articles en auroient été arrêtés, si l'Ambassadeur des Rois Catholiques, Ferdinand & Isabelle, qui ne hasarderoient rien dans la continuation de la Guerre, ne s'y fût opposé. Le fin de la politique consistoit en ce que si la Bataille étoit donnée, & que les François fussent défaits, Charles Huit ne seroit de long temps en état de se vanger de l'infidélité des Espagnols qui s'étoient liguez contre luy, après qu'il leur avoit rendu gratuitement les Comtez de Roussillon & de Cerdagne ; & si les François étoient vainqueurs, l'Italie pour conserver sa liberté seroit contrainte d'avoir recours aux Rois Catholiques, & de leur engager quelques Provinces Maritimes vis-à-vis de la Sicile. L'entrevue pour l'accommodement ne fut pas plutôt rompu que Charles Huit campa sur la rive gauche du Taro en un lieu appelé Fornoué, & les Confederez se logerent sur la rive droite de cette riviere ; mais non pas vis-à-vis des François. Ils s'en éloignerent d'une lieue sur l'avis qu'ils receurent, que Charles Huit avoit une intelligence formée dans la Ville de Parme, dont la Bourgeoisie avoit promis de luy ouvrir les portes aussi tôt qu'il se presenteroit pour entrer. Si les Confederez eussent demeuré vis-à-vis de l'Armée Francoise, Charles Huit n'auroit eu qu'à leur opposer quelques Troupes pour les empêcher de decouvrir sa marche, & qu'à s'avancer
avec

avec le reste de son Armée vers le passage du Taro le plus proche de Parme qu'il auroit trouvé libre. Au lieu que les Confederez s'étant retranchez sur ce passage, il faudroit que Charles Huit les défilât avant que de se l'ouvir; & s'il traversoit le Taro à l'endroit où il se trouvoit, les Confederez auroient encore assez de temps pour se mettre entre la Ville de Parme & luy, & pour le combattre.

Les François trouverent dans leur logement des incommoditez qu'ils n'avoient pas prévues: Car encore que le Taro fût une des rivières les plus petites, il n'étoit pas toujours gayable; & il arrivoit souvent des ravines qui l'enflaient si extraordinairement, que l'on se seroit exposé à une mort inévitable en hazardant de la traverser. Les François manquoient de vivres dans leur Camp, & ils n'en pouvoient recouvrer qu'en entrant dans la Lombardie. Les Confederez ne s'étoient pas avancez si près d'eux pour le leur permettre, & il falloit désormais que Charles Huit hazardât la Bataille, quoy qu'il n'y eût aucune proportion entre les forces, & celles de ses Ennemis. Il s'y résolut gayement, & il marcha contre les Italiens le six de Juillet 1495. mais afin qu'on ne luy pût reprocher d'avoir obmis aucune des avances que la prudence luy inspiroit dans une telle rencontre, pendant que son Armée alloit lentement, à cause de son bagage & de son artillerie, il envoya Comines aux Confederez, pour leur faire de nouvelles propositions de Paix: Mais le Marquis de Mantoue, & le Comte de Caiace venoient de concevoir une si forte esperance de remporter sur les François, sans rien hazarder, la victoire la plus complete qui fut jamais, qu'ils ne daignerent pas seulement ouïr Comines.

On

• Vers le
comme
ement
de Gui-
chardin

ordre de Bataille, & disposa les neuf Corps de ses Troupes à charger l'Arriere-Garde des François. Il passa le Taro à côté de leur Avant Garde suivy de six cent chevaux bardez, de quinze cent Albanois, & d'un gros Bataillon de Fantassins, après avoir commandé à Antoine de Montfeltro fils naturel du Duc d'Urbain, de le soutenir en cas de besoin avec un Escadron de trois cent hommes d'Armes, & au reste de sa Cavalerie Legere d'attaquer le bagage des François. Annibal Bentivoglio demeura à la tête de deux cent hommes d'Armes sur l'autre Bord du Taro; & les Provediteurs de la République de Venise, pour se réserver à tout événement une Troupe considerable, retinrent deux cent hommes d'Armes & mil Fantassins. Les Confederez s'étoient imaginez qu'ils combatroient comme ils avoient accoustumé; * c'est à dire Escadron par Escadron, & Bataillon par Bataillon; & que comme ils en avoient quatre fois plus que Charles Huit, ils le laisseroient enfin, & le vaincroient au moins infailliblement par là, s'ils ne pouvoient le surmonter par leur valeur. Mais cet avantage au lieu de leur être utile, fut la cause de leur défaite; car Charles Huit qui voyoit son Arriere-Garde menacée de soutenir tout l'Effort des Ennemis, fit tourner tête à son Corps de Bataille pour la soutenir. Le Marquis de Mantoue jugeant de l'intention de Sa Majesté par sa contremarche, l'attaqua pour en prévenir l'effet, & la Bataille commença de cette sorte. Les hommes d'Armes rompirent d'abord leurs Lances, & combattirent après avec la masse, l'estoc, & les autres armes courtes qu'ils avoient accoustumé de porter. Le choc néanmoins ne fut pas long, parce que les François qui combattoient avec d'autant plus d'ardeur, que c'étoit à la veüe de leur Roy, & pour sauver sa personne, mirent en

desordre les Confederez en moins de demie
 heure. Les Albanois qui n'avoient pû soutenir
 l'effort du Corps de Bataille, & de l'Arriere-garde
 Charles Huit apperceurent son bagage sans
 gardes, & le proposerent de le piller. Bentivole
 & Montefeltro se contenterent d'occuper le terrain
 sur lequel le Marquis de Mantouë les avoit postez,
 n'eurent aucune part à la Bataille. Ils s'en ex-
 alerent depuis sur ce qu'on leur avoit deffendu
 d'en sortir sans un ordre exprés; & le Marquis
 de Mantouë avoüa depuis de leur avoir fait cette
 deffense. Mais il se trouva que l'Aide de Camp
 qu'il leur avoit envoyé, pour leur dire d'entrer
 dans le Combat fut tué en che-
 min, & avant qu'il fût arrivé au lieu où ils é-
 toient.

Le Comte de Caïace qui devoit attaquer l'A-
 vant Garde des François avec quatre cens hom-
 mes d'Armes, & deux mille Fantassins, fut si
 échauffé de l'ardeur avec laquelle elle marchoit
 contre luy, qu'il luy tourna les dos avant qu'elle
 eût atteint. Il s'aprocha d'un gros Escadron
 destiné pour le soutenir, & luy communiqua sa
 erreur. Ces deux Troupes repasserent le Taro
 dans une extrême confusion; mais le Maréchal
 de Gié qui ne sçavoit pas ce que le Roy son Maître
 avoit fait avec le Corps de Bataille & l'Arriere-
 Garde des François, ne voulut point achever de
 vaincre en passant le Taro, & en se mettant aux
 trousses des Fuyards, à l'exemple des deux autres
 Corps de l'Armée Françoisle qui pousserent leur
 avantage avec toute la vigueur imaginable. Non
 seulement ils ne s'amuserent point au butin, ni
 à faire des prisonniers; mais lorsqu'ils apercevo-
 ient un Officier ou un Soldat se détacher de leur
 gros, ils avoient si peur que ce ne fût par un mo-
 tif du gain, que pour l'en détourner, ils luy
 crioient,

-1495.

crédient. *Camarade, souviens toy de Guinegaste.* C'étoit sur un lieu appellé de cette sorte où les François avoient donné leur dernière Bataille, sous le Règne de Louis Onze. Ils l'avoient gagnée au commencement; & ne l'avoient perdue à la fin que pour avoir mieux aimé rompre leurs rangs, afin d'avoir plus de commodité de piller, que poursuivre la Cavalerie Flamande, qu'ils avoient contrainte de fuir devant eux. Jamais Prince ne courut plus de risque en aucune Bataille rangée que Charles Huit dans celle de Fornouë. Le pur hazard qui avoit voulu qu'il se trouvât au premier choc, quoy qu'il se fût mis comme on l'a remarqué au milieu de ses Gens de Guerre, le réduisit incontinent après dans une extrémité qu'il n'évita que par une espèce de miracle; & pour vérifier la prédiction du Jacobin Savonarole. Les Confederez combattirent avec tant d'obstination au lieu où il étoit, que des Seigneurs François qui s'étoient chargés de l'environner, & de ne le pas perdre de veüe, il n'en demeura pas un auprès de luy. Tous les Gentils-hommes dont la Cornette Blanche étoit composée, furent tuez ou mis hors de Combat à sa veüe, excepté le Bâtard † de Bourbon que les Ennemis prirent auprès de luy; & il se deffendit long-temps seul par sa propre valeur, & par l'agilité de son cheval, qui nonobstant qu'il parût hors de service, puisqu'il avoit vingt-huit ans, & qu'il fût borgne, ne laissoit pas d'être beau, vigoureux, superbe, & extrêmement furieux dans la mêlée. Ce qui peut-être a donné lieu aux Historiens de ce temps-là d'écrire avec un stile tout à fait ampoulé, qu'il étoit prevenu du merite & de la dignité de celuy qu'il portoit: Qu'il fouloit dédaigneusement la terre: Et qu'en bondissant à tous momens, il cherchoit dans l'air un element convenable à son agilité:

† Il se
nom-
moit
Mat-
thieu.

agilité: Qu'il secondoit par son maniment les coups que le Roy portoit: Qu'il combattoit des pieds, des dents, & de toutes les autres parties de son corps: Qu'il se faisoit faire place de tous côtez: Qu'il écartoit tout ce qui s'opposoit à son passage; & qu'il préserva son Maître de recevoir aucune blessure considerable, jusqu'à ce qu'il arrivât du secours pour le dégager du peril.

Charles Huit après avoir joint son Avant Garde & son Arriere Garde, mit en délibération s'il passerait le Taro pour approcher des Confederéz, auxquels l'immobilité du Maréchal de Gié avoit donné le temps de revenir un peu de la consternation où ils avoient été, & de prendre quelques mesures pour éviter leur entière défaite. La Trimouille, Trivulce & Sico se déclarerent hautement pour l'affirmative, & demanderent que l'on allât à l'instant achever de remporter la plus glorieuse Victoire que la fortune eût jamais offerte. Mais les autres Officiers de Guerre furent de contraire avis; & se fondèrent sur ce que s'il étoit necessaire de repasser le Taro, il y auroit plus de difficulté à le faire, qu'il n'y en avoit eu à le traverser, à cause que la pluye qui tomboit en abondance depuis vingt-quatre heures l'enfleroit extraordinairement dans une heure ou deux au plus tard; & que les François étoient si fatiguez pour n'avoir ni bû, ni mangé ce jour-là, ni dormi la nuit précédente, à cause du mauvais temps & des continuelles attaques de l'Ennemy, que la force leur manqueroit, aussi-bien que leurs chevaux, avant qu'ils l'eussent atteint. Charles Huit fut de ce sentiment, & n'eut depuis que trop d'occasions de s'en repentir. Il ordonna que les François se retireroient au Village de Medesane, scitué à une demie-lieuë du Terrain, sur lequel la Bataille venoit d'être don-

1495.

née. Ils avoient perdu leur bagage ; mais on ne leur avoit tué que trente ou quarante hommes d'Armes. Ils n'avoient ni fait de butin , ni pris de prisonniers , afin d'être plus libres pour résister aux corps de l'Armée Confédérée , qui n'avoit point combattu , s'ils en eussent été attaqués. Aucune personne désintéressée ne s'avisâ néanmoins de lui convenir qu'ils n'eussent véritablement remporté la victoire ; parce qu'ils étoient demeurez maîtres du champ : Qu'ils avoient chassé les Conféderez delà le Taro ; & qu'ils s'étoient ouvert le passage pour continuer leur chemin , & pour retourner en France : ce qui étoit la cause pour laquelle ils avoient combattu. Les Conféderez ne se consolent d'avoir été battus , que parce qu'ils profitèrent du bagage qu'on leur avoit abandonné à dessein de les mettre en desordre , & des rançons du bâtard de Bourbon , du Chapelain du Roy , & de douze ou quinze malades. Car au reste ils perdirent trois mille cinq cens Soldats , tous tuez à coups de main , dont il y avoit trois cens cinquante Hommes d'Armes , & dix huit Seigneurs , entre lesquels on comptoit l'Oncle paternel du Marquis de Mantoue , & trois autres Princes de la Maison.

La République de Venise se vanta néanmoins d'avoir remporté la victoire , & en fit allumer des feux de joye dans tous les lieux de son Etat de Terre ferme , & mêmes de ses Isles. Les autres Conféderez avouèrent de bonne foy que si les François eussent poursuivi leur avantage , ils se seroient ce jour-là rendus maîtres de toute l'Italie : Car Louis Sforce & les Vénitiens n'eussent plus eû de Troupes pour les garantir d'une soudaine invasion ; & d'ailleurs leurs Sujets qui trouvoient la domination

tion. François plus douce que celle de leurs Maîtres, se fussent revoltez aussi-tôt qu'ils l'auroient pû faire avec impunité. Virginie Urfin & le Comte de Petiliane freres, durant l'ardeur du combat sortirent du Camp des François avec une intention tout à fait differente. Virginie se reserva pour leur être plus utile à l'avenir; & se retira dans une de ses Maisons de campagne, où il ne demeura que jusqu'à la premiere occasion qui s'offrit à luy d'empêcher l'entiere ruine de leurs conquêtes dans l'Italie. Le Comte de Petiliane au contraire s'alla rendre lâchement aux Confederez dans le temps qu'ils étoient le plus en desordre: Il les rallia; & il arrêta leur fuite par ses discours, & en leur découvrant ce qu'il avoit remarqué d'irregulier dans le camp des François,

Le lendemain seize de Juillet, Comines & le Secretaire Robertet eurent ordre d'aller au camp des Confederez, & de leur faire de nouvelles propositions d'accord. Charles Huit n'avoit pas dessein de le conclure; & d'ailleurs il n'esperoit pas que les Confederez l'acceptassent dans la conjoncture d'alors, puisqu'ils auroient avoué par là d'avoir été défaits; ce qu'ils nioient absolument. Sa Majesté ne vouloit que les amuser, afin qu'ils ne s'ingerassent pas de l'incommoder pendant qu'elle traverseroit le Duché de Milan & le Piémont, dont le Terrain plat étoit d'autant plus favorable à ses Ennemis, qu'ils y pouvoient mieux étendre le grand nombre de leur cavalerie Legere, & que les François n'auroient pas été un moment de jour, ni de nuit, sans soutenir de continuelles escarmouches. Et de fait, l'Armée Françoisé sans attendre des nouvelles de ces deux Ambassadeurs, délogea après minuit avec moins de confusion, qu'il n'en survient

d'ordinaire dans de telles rencontres, quoy que ce fût avec beaucoup de diligence.

Il est surprenant que Charles Huit, tout vainqueur qu'il étoit, put ainsi se résoudre de tourner le dos aux vaincus; & de donner mal à propos une occasion de craindre à ses Soldats, à qui le bon heur du jour précédent avoit rehaussé le courage; & l'on blâma depuis le Cardinal Briconnet & les autres Ministres, que l'on croyoit luy avoir donné un si pernicieux conseil: Mais ils meritoient d'autant mieux la censure publique, qu'ils avoient si mal pourveu à la marche de l'Armée Françoisé, qu'elle se faisoit sans aucun guide. Mais les Confederez commirent à leur tour une faute qui les empêcha de profiter des deux manquemens que l'on vient de remarquer. Ils ne détachèrent de leur Camp aucun Officier, ni Soldat, pour observer ce qui se passeroit la nuit dans celuy des François; & ils vécurent avec tant de negligence durant trente-six heures, qu'ils n'apprirent que le lendemain à midy le délogement de Charles Huit. Ils voulurent à l'instant le poursuivre; mais le Taro s'étoit enflé de sorte, qu'il leur fut impossible de le traverser avant le soir.

Fin du quatriéme Livre.

A R-

ARGUMENT

DU CINQUIEME LIVRE.

LES Neapolitains mécontents du Gouvernement des François, rappellent Ferdinand, & conviennent avec luy de l'introduire dans la Ville Capitale du Royaume. Il paroît avec quatre-vingt Voiles; & Montpensier met si bon ordre dans tous les quartiers que les Seditieux n'osent se déc'arer. Ferdinand se retire; mais la crainte que la conspiration ne se découvre, oblige les Conjurez à le faire suivre par une felouque. Il se laisse persuader de revenir, & met pied à terre avec le peu qu'il a de Soldats. Montpensier sort de Naples pour le combattre; & lorsqu'il y veut rentrer, il en trouve les portes fermées, les Seditieux ayant profité de son absence pour soulever le peuple: Il entre dans le Châteauneuf, & ne peut de-là regagner la Ville. On l'assiege, & la famine le réduit à capituler. Il s'en repent, & se fait voye au travers des Assiegeans. Il se retire à Saint Severin, & il mande de là aux Troupes Françoises de Calabre de le venir joindre. Precy les conduit, &

3.0 ARGUMENT.

Ferdinand envoie au devant de luy une Armée qu'il défait à Eboli; mais faute d'avoir su profiter de sa victoire, il ne peut secourir les Châteaux de N.ples. Ferdinand le poursuit & l'atteint à Villaregia. Les Neapolitains prennent l'épouvante à la vue de leur Avant-garde dissipée par celle des François: Mais la poussière empêche Precy d'apercevoir le desordre de ses Ennemis. Les Châteaux se rendent, & Montpensier est accablé dans Attelle: Il y fait un traité assez avantageux, mais on ne luy tient pas parole. On le confine avec ses Troupes dans des lieux où l'intemperie de l'air les réduit de sept mille à cinq cent. Montpensier meurt, & d'Aubigny qui tenoit la Calabre en sort par une capitulation exécutée avec plus de fidélité. Les Confederez assiègent Novarre: Charles Huit leve dix mille Cuirasses pour la conserver; mais ils viennent au nombre de vingt mille, & se rendent les plus puissans dans son Camp. Ils complotent pour se saisir de sa personne après la perte de Novarre, & il luy échape. Il leva trois Armées pour recouvrer Naples; mais il meurt d'apoplexie sur le point qu'il devoit repasser les Alpes.



HISTOIRE

DE

CHARLES VIII.

LIVRE QUATRIEME.

*Où l'on voit ce qui est arrivé de plus remarquable sous son Regne durant les années
1496. 1497. & partie de 1498.*

Ln'est pas permis d'oublier icy les fautes de deux Ecrivains qui ont parlé plus vraysemblablement de la Bataille de Fornoue, Comines & Guichardin. Comines qui y étoit & qui partagea avec les Seigneurs les plus près de la Personne du Roy Maître, la gloire & le danger de ce con

1496.

1496.

prétend qu'il fut donné sur un Terrain, que ceux qui l'ont vu sçavent être si étroit, qu'à peine suffiroit-il pour un duel de deux Cavaliers. Ils n'excusent cet Auteur, qu'en observant qu'il n'écrivit son Livre que dix-sept ans après, & que sa memoire qui luy avoit été fidele presque par tout ailleurs, le trahit dans cette occasion. Guichardin au contraire qui ne se trouva point à cette journée, & qui par consequent travailloit sur des Memoires qui luy avoient été fournis, a bien évité cet écueil; mais l'amour de sa Patrie l'a fait échouer contre un autre. Il ne vouloit ni mentir, ni dire la verité; & comme il concevoit qu'il y auroit trop d'infamie à raconter que quarante mille Italiens avoient été battus par neuf mille François, il a crû se tirer d'un si mauvais pas en habile Historien par cet artifice. Il supprime le nombre des Combatrans de sa Nation au lieu où il étoit absolument necessaire d'en parler, c'est à dire immédiatement avant la Bataille; & comme il prévoyoit que l'on y trouveroit à redire, il le transfere à quelques jours au delà: Il convint que lors que les François traverserent l'Appennin, l'Armée des Confederez étoit de deux mille cinq cent Lances, de plus de deux mille chevaux Legers, & de huit mille Fantassins, mais il n'ajoute pas que dans le peu de temps qui s'écoula depuis ce jour, jusqu'à celui de la Bataille, il vint au Camp des Confederez plus de Troupes qu'il n'y en avoit auparavant.

Les François demurerent à Fornotie les deux jours suivans maîtres du Champ de Bataille, sans que l'on en puisse deviner de meilleure raison, que celle de ne pas vouloir donner pretexte à leurs Ennemis de leur en contester le gain; puisqu'à cela près ils y furent incommodez au delà de l'imagination.

nation. Ils partirent le troisiéme jour ; & prirent la route de Plaisance. Les Italiens se mirent à leurs trouffes dans la seule veüë de profiter des avantages que leur offriroit l'inégalité du nombre. Leur intention étoit bonne ; mais il falloit des gens plus hardis qu'eux pour l'exécuter. Et de fait l'Avant-Garde & le Corps de Bataille des François s'éloignerent de telle sorte l'un de l'autre, dans la seule veüë de marcher plus commodément , qu'il leur arriva de se méconnoître ; & peu s'en falut qu'ils ne se chargeassent , se prenant reciproquement pour ennemis. Il n'y avoit pour les ruiner qu'à se mettre entre deux , & à empêcher leur réunion. Les Confederez pouvoient le faire sans courir trop de risque , puisqu'ils étoient beaucoup plus forts que les François ; & d'ailleurs l'inégalité du terrain leur fournissoit presque partout la commodité de se retrancher si avantageusement , qu'il n'auroit pas été possible de les insulter : Mais les Provediteurs de Venise ne laisserent pas de prétendre que ce seroit trop hazarder.

Charles Huit sans avoir été traversé dans sa marche , arriva de cette sorte à Plaisance , où il perdit encore l'occasion de reparer ses fautes passées ; & sembla disputer avec les Confederez à qui en commettrait de plus considerables. Les Plaisantins offrirent de se déclarer pour luy , & de luy ouvrir leurs Portes , à condition qu'il protegeroit contre Louïs Sforce , le jeune François , fils de Jean Galeas , qu'il avoit empoisonné , comme on a vu dans le troisiéme Livre. Ce témoignage d'affection étoit singulier , & louable ; Charles Huit ne pouvoit être blâmé en l'acceptant , puisqu'il ne s'engageoit à rien contre son honneur ; & que d'ailleurs il n'y avoit pas lieu de douter que les autres Villes du Duché de Milan ne suivissent l'exemple de Plaisance.

1496.

Charles Huit auroit alors été l'Arbitre de cet Etat: Il eût fait examiner par les Jurisconsultes qui du Duc d'Orleans, ou du jeune François Sforce y avoit plus de droit. Si le Duc d'Orleans l'eût emporté, les Peuples auroient approuvé que Sa Majesté l'eût mis en possession, pourveu qu'elle eût réservé pour François Sforce un établissement honnête: Et si les Jurisconsultes se fussent déclarés en faveur de François Sforce, elle auroit été comblée de bénédictions en l'établissant Duc de Milan. Mais il eût falu pour cela demeurer encore deux ou trois mois en Italie; & Charles Huit & sa Noblesse étoient également transportés du desir de retourner en France. On negligea par cette seule considération de ruine Louis Sforce; & si l'on assembla le Conseil de Guerre pour délibérer sur la proposition des Plaisantins, ce ne fut que pour les refuser, d'une manière d'autant plus honnête, qu'elle se feroit dans les formes. Tous les Officiers de l'Armée Française prétendirent que ce seroit préjudicier au Duc d'Orleans, que de luy mettre en parallèle le jeune François Sforce, & de témoigner par là que l'on donnoit de son droit. On renvoya là-dessus mécontents les Députés de Plaisance; & l'on rendit, sans en tirer aucun avantage, cette importante Ville ennemie de la France, en l'exposant à la vengeance de Louis Sforce, qui seroit infailliblement informé de la tentative qu'elle avoit faite pour se tirer de sa domination. Charles Huit passa de Plaisance dans le Tortonnais, d'où le jeune Galeas de Saint Severin étoit Gouverneur, qui rendit à Sa Majesté toutes les civilités qu'il croyoit compatibles avec la neutralité de Tortonne.

Ainsi les François trouverent en entrant dans cette partie du Duché de Milan toutes sortes de

de rafraîchissements ; & comme il leur auroit été honteux de céder en civilité à leur Enemy , ils se contenterent de ce qu'on leur presentoit , & s'abstinrent de ravager. Le Duc d'Orleans reçut le Roy son Maître à l'entrée du Territoire d'Asti qui confinoit au Tortonnois , & rendit compte à Sa Majesté de ce qu'il avoit fait en Italie. Charles Huit approuva sa conduite ; les deux Armées Françoises qui se reunirent alors, ne pensèrent qu'à se divertir ; & la Cour de France se couloia aussi aisément de ce que son entreprise sur Gennes avoit manqué , que si elle n'y eut point eu d'intérêt.

Les Cardinaux de la Rovere & Fregoso , Vitelly , Fielque , Adorne , & les autres Bannis de Gennes , passerent de Seresane dans leur Pais : Ils sollicitèrent en vain leurs Compatriotes à la revolte : Ils n'oburent que des vivres pour de l'argent , & encore ne leur en fournit on que peu ; & la nécessité de les ménager , fit hâter le siège de Gennes. On le pressa avec beaucoup d'ardeur , mais la Garnison que Louis Sforce y avoit mise , suffit pour repouller tous les assauts , pour contenir la Bourgeoisie , & pour attendre le secours. On l'avoit préparé par mer , & Mercuriano commandoit la Flotte qui le portoit. Il falloit l'introduire dans Gennes malgré la Flotte de France , & celle des Confederez l'attaqua. L'une & l'autre montrèrent à l'envy ce qu'elles avoient d'experience ; & le succès n'eut rien de surprenant , puisque le grand nombre des Vaisseaux l'emporta sur le petit. Une partie de ceux de France s'étoit retirée à Toulon , & les Confederez avoient tous les leurs , outre qu'ils se servoient des Galeres que Louis Sforce en se déclarant contre Charles Huit avoit saisies dans le Port de Gennes. Ainsi les Bâtimens François furent presque tous Brulez ou coulez bas ; & Miolans leur

1496. Chef eut peine à se sauver. Les Assiégés de Gennes requerront du secours, & contraindront les Assiégeans de se retirer, par la raison qu'ils étoient désormais plus foibles que leur ennemy. Ils se partagerent en deux corps. L'un sous le Comte de Bresse, prit la route du Piedmont. L'autre retourna vers Serelane, ou Fiesque & Virely le menerent avec des difficultés qui ne sçauroient être assez comprises que par ceux qui ont connoissance des chemins par où l'on passa. Cette action fut peut être la plus belle de la Guerre que l'on décrit icy; cependant il s'en parla peu, parce qu'elle n'eut point de suite; & que d'ailleurs le bruit qui s'en repandit, fut d'abord détruit par celui de la révolution de Naples survenue en même temps.

Après le départ de Charles Huit, Ferdinand ne douta plus de recouvrer son Royaume. Et comme il mettoit la principale ressource dans les Vénitiens, il ne se contenta pas du Traitté general qu'il avoit conclu avec eux, aussi bien qu'avec les autres Confederez. Il en fit un particulier & secret, par lequel outre ce qu'ils étoient obligez à fournir par le précédent, ils promettoient encore des Troupes, de l'argent comptant & des munitions. Ferdinand consentit au cas qu'ils l'exécutassent de bonne foy, que les Places maritimes de la Pouille qu'ils recouvreroient leur demeurassent par forme de nantissement, jusqu'à ce qu'ils eussent été remboursez de leurs frais; & de peur qu'ils ne les fissent monter à un prix infini, en mettant leurs provisions au delà de leur juste valeur, ou en exagérant les interêts d'une somme très-considérable, qui dans toutes les apparences ne seroit pas sitôt acquittée; on convint après une très longue contestation, que quelque dépense que la République de

de Venise eût faite pour Ferdinand , & de quelques Places qu'elle se fût saisie , elle les restitueroit au Roy de Naples ; & le déchargeroit par une quittance generale de ce qu'il luy pourroit devoir , au moment qu'il luy compteroit deux cent mille écus de quelque part qu'ils vinssent.

Cette condition étoit fort desavantageuse aux Venitiens , parce que la dépense qu'ils feroient pour Ferdinand iroit beaucoup au delà. Ils l'accepterent néanmoins par deux motifs : l'un qu'ils vouloient absolument chasser les François d'Italie , & qu'ils ne le pouvoient par une autre voye que celle là : l'autre que dans le dessein qu'ils avoient formé d'assujettir l'Italie , il leur seroit plus aisé de tirer le Royaume de Naples des mains d'une Prince foible comme Ferdinand , que de l'arracher de celles d'un puissant Roy de France. Le Marquis de Mantouë fit promptement embarquer le débris des Troupes batues à Fornouë ; & leur remit si-bien le courage dans le temps que l'on employa à les transporter sur les côtes de la Pouille , qu'elles furent d'un aussi grand usage que s'il ne leur eût arrivé rien de fâcheux. Elles prirent Brundisi , Otrante , & toutes les autres Villes importantes à la République , excepté Tarante que Sully descendit avec une valeur inconcevable , quoy que sa Garnison fût foible ; & un commencement si heureux obligea les Espagnols à seconder les Venitiens , en s'embarquant à Messine avec Ferdinand. Leur Armée n'étoit que de mille Cavaliers , & de cinq mille Fantassins ; mais Consalve qui la commandoit , étoit le General le plus propre que les Espagnols pouvoient choisir pour le projet qu'ils avoient formé ; & qu'ils executerent depuis , de dépouiller la Branche bâtarde d'Arragon , après l'avoir rétablie. Il possédoit en un plus haut degré qu'aucun autre

1496.

de son temps toutes les qualitez militaires ; & ce n'étoit pas à tort que les Soldats luy avoient donné le nom de Grand Capitaine. Il étoit de l'illustre Maison de Cordoue , & second fils du Marquis d'Aguilar. Son esprit étoit sublime , vif , éloigné de la bagatelle , & supérieur à ceux de toutes les personnes auxquelles il eut affaire , mais il l'avoit si mal tourné du côté de la conscience , qu'il ne s'est point veu de malice plus noire dans un homme de Guerre , que dans luy. Il faisoit consister la souveraine félicité dans l'aggrandissement de la Monarchie Espagnole : C'étoit-là son véritable Dieu , & si l'on en eût jugé par ses actions , il auroit falu dire qu'il n'en reconnoissoit point d'autre. Et de fait , Paul Jove a qui le petit fils de Consalve donna deux mille ecus pour écrire la vie de son Ayeul en stile de Panegyrique , & qui se vantoit d'avoir deux plumes , l'une d'or pour ceux dont il recevoit des bienfaits , l'autre de fer pour ceux qui luy faisoient du mal n'a pû néanmoins s'empêcher de dire que Consalve violoit sans scrupule les droits Devins & les Humains : Qu'il étoit persuadé de la maxime qu'il n'y avoit point de voye qui ne fût permise , lorsqu'il s'agissoit de vaincre , & que l'on étoit absous des injustices que l'on avoit commises , pourveu que l'on remportât la victoire , & qu'en suite on se mît en devoir de repater le tort fait aux particuliers autant qu'il seroit possible , sans contrevenir aux intérêts de son Maître. Il avoit travaillé sur ces fondemens à la Conquête de Grenade , & comme Dieu , par un terrible abandonnement , avoit permis qu'il réussit , il s'étoit si bien confirmé dans son opinion , qu'il n'étoit plus en état d'en changer. Les Roys Catholiques luy avoient ordonné d'agir de concert avec Ferdinand , & de luy être fidèle jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de François dans

dans le Royaume de Naples ; & il s'acquitta de sa 1496.
Commission avec une exactitude , qui le fit passer
pour le plus Grand Homme de son temps. Il dé-
barqua ses Troupes à Regge sans obstacle , à cau-
se que la Forteresse qui commandoit au Port de
cette Ville s'étoit conservée pour Ferdinand , &
les François qui s'étoient contentez de se barrica-
der contre elle , furent de là battus en ruine. Ils
se défendirent pourtant sept ou huit jours , & leur
résistance auroit été plus longue , s'ils n'eussent
point été trahis par un Menuisier qui se proposa
de rétablir Ferdinand dans Regge , à cause que
c'étoit la Place la plus commode pour recevoir
des secours de Sicile , & qui l'exécuta par l'artifice
suivant.

Il suborna quelques Matelots de son Quartier ,
mécontents de ce que le commerce étoit interrom-
pu avec la Sicile ; & il convint avec eux de livrer
une Porte à Ferdinand , pourveu qu'il fît une assez
grande diversion pour attirer la plûpart de la Gar-
nison Françoisse , tandis que le Corps de Reserve
s'avanceroit vers la Porte opposée , qui seroit ou-
verte au signal dont on conviendrait. Ferdinand
accepta cet offre , & le Menuisier luy tint parole.
Les François furent si pressez d'un côté , qu'ils y
coururent presque tous ; & les Conjurez se saisi-
rent sans peine de la Porte scituée à l'autre côté.
Ils l'ouvrirent au Corps de Reserve , & se joignant
à luy , prirent les François par derriere au plus
fort de leur résistance. La Garnison de Regge fut
ainsi deffaite , & la consequence de la perte de
cette Ville parut si grande à Montpensier , qu'il en-
voya ordre à d'Aubigny de former un Corps des
Troupes Françoises dispersées dans la Calabre :
de s'approcher de Ferdinand , & de le combattre
à la premiere occasion qu'il en trouveroit. D'Au-
bigny obéit exactement , & ne put néanmoins
mettre

15496.

mettre ensemble plus de cinq cent Chevaux, & de deux mille cinq cent Hommes de Pied, encore n'y avoit il que la moitié de ceux cy qui fussent vieux Soldats; le reste étant de nouvelles levées, dont il y avoit occasion de se défier, tant pour le courage, que pour la fidélité. Il ne laissa pas néanmoins de s'avancer jusqu'à Seminara, où Ferdinand se rafraichissoit, & de luy présenter la Bataille.

Consalve qui n'avoit point encore veu de si fiers Ennemis que les François, fut ravi de s'éprouver contre eux, & crut le pouvoir sans trop hazarder, puisqu'il avoit trois fois plus de Troupes qu'eux. Ferdinand fut bien d'abord exposé à cette même tentation; mais il n'y succomba pas si tôt. La crainte de perdre toutes les espérances avec la Bataille, le retint quelque temps; & peut être ne se seroit il pas déterminé, s'il eût été le maître absolu des Troupes qui paroissent sous ses Enseignes; mais les deux tiers en étoient Espagnoles, qui ne luy obéissent que par bien sance. Elles vouloient combattre, & il n'étoit pas assuré de les en empêcher, s'il remouvoit de ne le pas agréer: Il falut donc se laisser conduire par elles, afin de sauver les apparences, & de ne pas découvrir une division dont les François auroient autant profité, que s'ils eussent remporté une entière victoire. Et de vray, il n'y avoit point de réplique à cette dernière raison, & Ferdinand qui la comprit dans toute son étendue, crut être obligé de céder à la nécessité qu'elle luy imposoit. Il avoit reconnu l'Armée Française, & remarqué qu'elle marchoit contre sa coutume en deux Corps, d'Aubigny n'ayant pas voulu la mettre en trois, à cause de la petitesse. Il s'étoit mis à la tête du premier, & il avoit donné l'autre à Piccy d'Alaigre, dont on a déjà

ja parlé. Ferdinand pour s'accommoder à cette ordonnance, rétint l'aîle droite avec ses Italiens, & avec les Espagnols qu'il plut à Consalve de luy donner. Il luy laissa le reste pour l'aîle gauche qui fut ainsi la plus forte, puisqu'elle avoit à la tête la fleur de la Cavalerie Espagnole. Celle cy n'avoit fait la guerre depuis sept cent ans que contre les Mores, & ne combattoit à leur exemple, qu'en caracolant. Elle ne sçavoit ni directement donner dans un Escadron par escarmouches, ni tenir pied ferme; & lorsque la Françoisë se fut ébranlée pour l'enfoncer, elle s'entrouvrit pour luy faire voye, ne prenant pas garde que ceux qu'elle laissoit passer poursuivroient jusqu'à ce qu'ils eussent renversé tout ce qui se presenteroit devant eux. Qu'en suite ils tourneroient tête, & dissiperoient encore plus aisément ce qui se seroit rallié. Et de fait les François n'étant point arrêtez par les premiers Escadrons de l'Ennemy, renverserent les seconds avec d'autant plus de facilité, que la Cavalerie Espagnole presque toute montée à la Geneste, ne pouvoit être si forte qu'eux sur les étriers; & par conséquent ils se firent voye jusqu'à l'Infanterie de Consalve, qui n'osant résister à des gens que sa Cavalerie n'avoit point arrêtez, lâcha le pied avant que d'être choquée.

Cette déroute n'empêcha pas les plus diligens à fuir, d'être foulez aux pieds des Chevaux François qui les poursuivirent; & la plupart des vaincus qui n'étoient pas morts sur le Champ de bataille, perirent par cette voye. Le reste de la Cavalerie Espagnole se rallia à la verité devant que les François eussentourné leur carrière; mais ce ne fut que pour rendre sa défaite plus signalée par un second débandement, après lequel elle ne pensa plus qu'à se sauver dans la Ville de Seminara, d'où elle étoit sortie trois

1646.

ou quatre heures auparavant ; & Ferdinand qui avoit cru acquiescer de l'honneur dans cette bataille, y courut un étrange risque. Precy ne l'entama ni au premier ni au second effort ; mais au troisième il luy mit tant de Cavaliers hors de combat , qu'il ne luy resta plus d'entier qu'un Escadron de trente Hommes d'Armes. Ferdinand étoit au milieu ; & trois Hommes d'Armes François s'étant fait jour au travers de sa Troupe , l'un d'eux s'adressa à luy sans le connoître , & le porta par terre. Ferdinand demeura engagé sous son cheval mourant ; & l'Homme d'Armes qui avoit abattu ce Roy pensoit à mettre pied à terre pour l'aider à se relever en l'arrétant prisonnier , lorsque Jean d'Akavilla, Gentil-homme de Capoue survenant avec des Cavaliers Italiens sort à propos pour sauver son maître , écarta les trois Hommes d'Armes François : dégagea Ferdinand de dessous son cheval : luy donna le sien : se défendit avec les Italiens le plus long temps qu'il put , afin de luy donner le loisir de fuir , & fut encore assez heureux pour être reçu avec eux en qualité de prisonnier. D'autres Cavaliers François mieux montez que ceux qui avoient abattu Ferdinand , l'aperceurent & se mirent à ses trousses , mais le cheval sur lequel il étoit se trouva plus vite que les leurs , & le porta à Regge avant qu'ils fussent à mi chemin de cette Ville. La frayeur néanmoins qu'ils luy donnerent fut telle , qu'il n'osa demeurer dans Regge ni dans aucun autre lieu du Royaume de Naples.

Il repassa une seconde fois à Messine , & il ne tint pas à luy que les Espagnols qui l'avoient escorté , ne perissent. Il n'étoit demeuré sur la place que de simples Soldats ; parce que Consalve s'étoit retiré de bonne heure , & les Officiers Subalternes l'avoient suivi ; c'étoit pourtant de tres-
vail-

vaillans Hommes, & l'on comptoit entr'eux Hugues de Cardone, Manriquez, Antoine de Leve, Benavida & Pacheco. La nuit les empêcha de fuir plus loin que Seminara, quoy qu'ils y fussent arrivez d'assez bonne heure pour le retirer au delà. D'Aubigny avoit assez d'experience pour le prévoir; & s'il les eût poursuivis ce jour la même & investis dans Seminara, il les auroit tous pris infailliblement, & conservé le Royaume de Naples à son Maître. Mais il fut assez imprudent pour remettre la partie au lendemain, & pour n'arriver devant Seminara qu'une heure après que ceux qui s'y étoient réfugiés, en avoient sorti pour aller à Regge.

Cette faute fut irréparable; mais d'Aubigny n'en fut pas si coupable que le font les Auteurs Italiens: ç'avoit été jusqu'à l'Apennin le plus fort & le plus vigoureux homme de son siècle, & aucun Paitan des Montagnes d'Ecosse où il étoit né, ne le surpassoit en ce point. Le travail & la diversité des saisons n'avoient point encore altéré son temperament, parce que depuis trente ans qu'il étoit passé en France, pour combattre sous les Enseignes de cette Couronne, à l'imitation des autres Stuarts de sa Branche, on l'avoit toujours employé dans la Flandre ou dans la Bretagne, Provinces dont le climat étoit assez conforme à celui de sa Patrie. Il ne se ressentit pas même d'abord de l'air d'Italie, parce que la saison de l'Hyver au commencement de laquelle il y alla, fut extraordinairement rude. Mais à la fin du Printemps le Soleil agissant de toute sa force sur un corps qui ne se ménageoit point assez pour le climat où il étoit, d'Aubigny perdit insensiblement ses forces, & fut incommodé de sorte, que tout autre que luy auroit gardé le lit. Il en étoit là quand la bataille de Seminara se donna; & la
fatigue

1496.

fatigue inévitable dans ces occasions, l'avoit réduit à ne pouvoir plus se tenir à cheval. Il n'osoit commander à les Soldats, laissez au point qu'il est aisé de s'imaginer, qu'ils allaient investir Seminara, & ne les y pas conduire, luy qui ne leur avoit jamais rien ordonné sans leur en montrer l'exemple; & la honte qu'il y auroit eu pour luy à changer de coutume le propre jour qu'il prenoit avec raison pour le plus heureux de sa vie, luy fit accorder à son Armée le peu de repos dont il avoit plus de besoin qu'elle.

Quoy qu'il en soit, Ferdinand ne fut pas longtemps à Messine sans y recevoir des lettres de divers Seigneurs Neapolitains de la Faction d'Arragon, qui luy mandoient qu'ils étoient encore tous prêts de se déclarer en sa faveur, à deux conditions. L'une, qu'il ne desespérât pas de son rétablissement. L'autre, qu'il vint luy-même, & qu'il fit au moins une fausse montre de puissance au deffaut d'une véritable. Ferdinand comprit admirablement le sens de ces paroles; & quoy qu'il n'eût point d'argent, & qu'il en falût absolument avoir pour ce qu'il entreprenoit, il montra que l'adresse suppléoit quelquefois à ce métal. Il cajolla si bien les Commandans de la Flotte Espagnole, qu'ils consentirent de retourner avec luy sur les Côtes de Naples, & il les mit à l'Avant garde de sa Flotte. Il traita avec les Villes & avec les riches Marchands de Sicile, qui avoient des bâtimens à eux: Il les loua d'autant plus cher, que c'étoit à crédit, & il mit de cette sorte en mer quatre vingt Navires. Il est vray qu'ils n'étoient montez que par des Matelots peu propres à s'acquiescer des fonctions de la Guerre, & si peu accoutumés à la faire, qu'ils se seroient mal deffendus un jour de Combat, si la Flotte de France que Servon commandoit alors, les

les eût attaquez. Servon ne pouvoit ignorer 1496.
qu'il n'y avoit point de Soldats sur la Flotte des
Ennemis. Il ſçavoit que Ferdinand n'en avoit
point d'autres que ceux des ſiens, qui s'étoient
dissiſſez, après avoir échapé de la Bataille de Se-
minara; & que ceux de Conſalve avoient-refuſé
de ſe remettre en mer avant que de s'être rafraî-
ſchis. Il n'auroit donc eu qu'à ſortir du Port de Na-
ples, & qu'à tourner ſes voiles contre Ferdinand
pour le forcer à reprendre en conſuſion la route de
Sicile. Cependant il perdit le jugement dans la
conjoncture qu'il en avoit le plus de beſoin; & il
ſouffrit que les Vaiſſeaux de Ferdinand voltigeaſ-
ſent impunément deux jours entiers autour des
ſiens: Le deſſiaſſent au Combat: Luy reprochaſ-
ſent ſa lâcheté; & ſollicitaſſent à la revolte les
Bourgeois de Naples. L'ordre que Montpen-
ſier avoit établi pour la conſervation de cette Vil-
le étoit ſi bien concerté, qu'elle eût été garentie
de ſurpriſe, ſ'il ne ſe fût luy-même diſpenſé de
l'exécuter. Les Troupes de ce Prince avoient été
distribuées dans les principaux Quartiers, & s'y
tenoient ſous les armes. Elles y prevenoient le
ſoulevement des Bourgeois; & elles les diſſi-
poient ſi généralement à meſure qu'ils ſ'attrou-
poient, que le complot qu'ils avoient fait avec
Ferdinand fut inutile durant deux jours. Ce
Roy de Naples qui n'avoit eu de moyen de mettre
que peu de vivres ſur ſa Flotte, & qui craignoit d'en
manquer, perdit au commencement du troiſième
jour l'eſperance de réuſſir; & ſ'en retourna vers
Meſſine; mais il eut le vent ſi contraire, qu'il ne
put avancer en trois heures plus d'une lieüe, & les
principaux Bourgeois de ſon intelligence eurent
cependant le loisir de prendre les meſures ſuivan-
tes. Ils prévirent que leur conſpiration étoit de trop
de perſonnes pour demeurer long-temps cachée;

&

1496.

& que Montpensier n'étoit point assez stupide pour ne pas juger que la Flotte de Ferdinand ne seroit pas venue devant Naples, & ne s'y fût point arrêtée trois jours, si on ne luy eût donné parole de se soulever à sa veüe : Qu'il y avoit en politique des conjectures, qui valaient autant que des convictions, & que celle-là étoit de ce nombre : Que Montpensier feroit là-dessus une exacte recherche des complices : Que l'offre de l'impunité pour ceux qui découvriraient les autres, ententeroit pour le moins un, & qu'en ce cas ils seroient tous perdus : Qu'il n'y avoit point d'autre ressource, que de rappeler Ferdinand, sur la parole qu'ils luy donneroient de hazarder un soulèvement en sa faveur, à condition qu'il débarquât quelques Troupes, & qu'il feroit un prétexte capable de persuader qu'elles seroient suivies de beaucoup d'autres. Les Conjurez eurent ensuite l'adresse d'envoyer après luy, sans que les François s'en apperçussent, une Fe'ouque qui portoit ces assurances ; & Ferdinand qui ne s'en retournoit que par desespoir de mieux faire, se voyant invité d'agir, & certain qu'on le seconderoit, fit tourner ses Voiles, & fut en un instant repoussé vers la Côte de Naples. Comme il n'avoit pas plus de huit cent Soldats, & que les François s'en fassent moquez, s'ils les eussent apperçeus en si petit nombre, il y joignit autant de Matelots qui voudraient bien servir de Volontaires en cette occasion.

La ruse de Ferdinand, pour être grossiere, n'en réussit pas moins heureusement ; & Montpensier qui ne les appercevoit que de loin, fut trompé par les objets. Il aima mieux croire ses yeux que la raison, & quoy qu'il fût convaincu de l'impossibilité que Ferdinand eût tant de Soldats, il le dit à lui-même qu'il falloit pourtant bien qu'il en eût autant, puisqu'il les voyoit. Il passa de cette erreur, dans

dans une autre plus dangereuse, puisqu'il oublia qu'il étoit Viceroy, & qu'il ne devoit sortir de Naples dans la conjoncture d'alors, pour aucune considération quece fût. Il prit l'élite des six mille hommes qu'il avoit alors dans Naples : Il se mit à leur tête : Il sortit par la Porte la plus proche du lieu où les Ennemis avoient débarqué ; & il les chargea avec aussi peu de précaution, que s'il eût été assuré de les rompre dès le premier choc. Mais Ferdinand qui le voyoit venir, avoit aisément compris l'importance de l'occuper le plus long temps qu'il seroit possible, afin de donner à l'intelligence qu'il avoit dans Naples le loisir d'éclater. Il se défendit avec plus de vigueur que les François ne croyoient, & Montpensier n'avoit point encore renversé les premiers Escadrons, quand le bruit de toutes les Cloches de la Ville, sonnées en même temps, l'avertit qu'il luy étoit survenu une affaire plus pressée que celle de défaire Ferdinand. Au moment que Montpensier étoit sorti de Naples, les conjurez avoient été sur le point de se déclarer, & n'avoient différé que par l'apprehension d'être dissipés au premier endroit de leur Assemblée; mais leur frayeur diminua lorsqu'ils virent ce Prince hors de leur Ville, & cessa tout à fait, quand les François restez dans Naples, impatientes de ce que leur Chef tardoit trop à vaincre, coururent le seconder contre l'expresse défense qu'il leur en avoit faite, & rendirent irréparable la faute par leur emportement. Les Conjurez furent alors au large : Ils trouverent la Bourgeoisie de Naples abandonnée à sa bonne foy : Ils se partagèrent en de petites Troupes : Ils parcoururent les rues : Ils sollicitèrent les Chefs de Famille de se joindre à eux, & les firent aisément succomber à la tentation, en leur montrant
qu'ils

1496.

qu'ils le pouvoient avec impunité. Ils s'emparèrent ainsi des principaux Quartiers; & le reste de la Bourgeoisie n'étant plus capable de les arrêter, ils se saisirent des Portes, en commençant par celle par où les François étoient sortis. Ils la fermerent sur eux, & peu s'en falut qu'ils ne fortissent pour leur donner à dos. Le tumulte augmenta & devint enfin si fort, que Montpensier crut que sa présence étoit nécessaire pour y remédier. Il n'eut pas beaucoup de peine à se démêler des Troupes de Ferdinand; parce que comme elles auroient été contraintes de lâcher le pied s'il les eût poussées davantage, elles furent ravies de la grace qu'il leur faisoit, en s'abstenant de va ncre, après les avoir escaulées. Elle ne se mirent donc pas à les trousses, & le laisserent impunement rapprocher de la Porte, qu'il trouva non seulement fermée, mais encore desendüe par des gens résolus, qui dès qu'il fut à leur portée tirèrent sur luy. S'il se fût obstiné à les forcer, il auroit eu les Troupes de Ferdinand à dos, & il n'auroit pû éviter une entière défaite.

L'unique expedient qu'il y avoit à prendre fut de retourner au Château neuf par des détours si rudes, qu'il n'auroit à craindre, ni de trouver en chemin les Ennemis, ni d'être poursuivi dans sa retraite. Il n'y souffrit point en effet d'autre incommodité que celle du lieu; mais en recompense elle fut si grande pour tous les Soldats François, sur tout pour la Cavalerie, que Ferdinand eut le loisir d'entrer dans Naples, & d'achever de la réduire à son obéissance: de grossir les Troupes des plus determinez d'entre les Bourgeois; & de pousser des Gardes avancées jusqu'aux extremités des rues qui aboutissoient aux Châteaux, afin de couvrir les Pionniers déterminez pour y creuser

ser des retranchemens. Montpensier ne prit qu'un peu d'haleine dans la Place devant le Château neuf : Il divisa les Gens de Guerre en deux Troupes : Il en reuint une : Il s'avança avec elle dans la Ville par la grande rue, & Yves d'Alegre conduisit l'autre par la rue de Catalogne. Ces deux Troupes forcerent hardiment les barricades & les retranchemens que l'on commençoit à leur opposer, mais elles éprouverent bientôt que ce n'étoit pas-là le plus difficile de ce qu'elles avoient à faire. Car dès qu'elles furent entrées dans les rues, les Soldats de Ferdinand disparurent insensiblement, & se jetterent dans les Maisons à droit & à gauche pour seconder les efforts de la Bourgeoisie. Ils se mirent avec les Neapolitains aux fenêtres & sur les toits aux lieux les moins exposez à la vue des François : Ils les combattirent de là, & tirèrent sur eux des coups d'autant moins evitables, qu'ils les miroient à loisir, & que les rues s'étrécissoient de sorte à mesure qu'elles approchoient du centre de la Ville; qu'on n'y pouvoit passer que deux ou trois personnes de front.

Montpensier s'apperçut bien tôt de l'inégalité de ce Champ de Bataille, & il ne s'obstina pas à la surmonter. Il retourna devant le Château-neuf, dont l'Artillerie le mettoit à couvert; mais d'Alegre ne laissa pas de penetrer jusqu'au milieu de Naples. Il est vray que sa hardiesse ne servit qu'à luy faire perdre plus de Soldats, & qu'il n'agit pas plus utilement que Montpensier, quoy qu'il ne revint que trois heures après luy. Cette journée ne se passa pas sans que les François fussent entièrement chassés de la Ville de Naples, excepté des Châteaux, des Eglises de la Croix & sainte Agathe & des Monasteres de saint Laurens; & Ferdinand estoit persuadé que la faire

1496.

les en chasseroit dans deux ou trois jours au plus tard, puisqu'ils n'avoient ni argent, ni vivres, ni credit : Cependant ils les conserverent trois mois entiers ; & l'on ne scauroit icy s'empêcher de blâmer la negligence des Historiens, qui n'ont point parlé des moyens par lesquels Montpensier fût durant si long temps suppléer à ces trois grands defauts. Ils ont remarqué avec plus de soin la mort surprenante de Pescaire, qui ne répondit pas à la maniere dont il avoit vécu. Il s'étoit jusques là proposé de servir Ferdinand son Maître par les belles voyes ; & il y avoit si-bien réussi, que ses Compatriotes luy avoient donné le surnom de Chevalier sans reproche ; mais il s'ennuya de pratiquer les maximes de l'ancienne vertu des Grecs & des Romains, & il n'affecta plus de ne pas dérober la victoire. Il luy parut d'extrême importance d'ôter à quelque prix que ce fût le Monastere de S. Laurens aux François, & comme il manquoit pas de moyens légitimes pour en venir à bout, il eut recours à celui-cy. Il fût qu'un Maure qui avoit autrefois été son domestique servoit les François dans ce Monastere, & il luy fit de grandes promesses pour le disposer à les trahir. Mais il s'adressa mal, car le Maure étoit mécontent de luy : Il cherchoit à se vanger, & il ne l'auroit pu en toute autre occasion. Cela fit qu'il accepta gayement celle qui se presentoit. Il avertit les François qu'on travailloit à le suborner, & il convint avec eux de feindre qu'il s'étoit laissé gagner. Il receut de l'argent comptant de Pescaire : Il accepta ses promesses, & luy en fit à son tour, qui n'étoient pas plus solides. L'heure fut prise pour l'exécution de l'insulte ; & le Maure & Pescaire furent également ponctuels. Pescaire fit dresser une échelle qu'on avoit apportée sans bruit & monta

monta dessus ; mais lors qu'il fut si proche du Parapet qu'il ne s'en falloit plus qu'un degré qu'il n'y touchât, le Maure le perça d'un coup de fleche, & le fit tomber de si haut qu'il le seroit rue par la seule pesanteur de ses armes, quand mêmes il n'eût pas été blessé. 1495.

Les François sortirent en même temps sur ceux de la suite ; & mirent si bon ordre à les envelopper par derrière pendant qu'on les attaquoit par devant, qu'il ne s'en sauva pas un seul. On s'attendoit qu'ils tirassent avantage de la mort de Pescalre qui étoit le meilleur Officier General de Ferdinand, arrivée d'une manière si tragique ; mais quand on est malheureux les mêmes choses qui serviroient dans d'autres rencontres apportent du préjudice. Les François au lieu de gagner à la mort de Pescalre, y perdirent plus qu'ils ne pensoient.

Prosper Colonne avoit aspiré toute sa vie au Generalat d'une Armée sans y parvenir, & c'étoit-la le sujet ordinaire de ses plaintes contre la mauvaise fortune. Toutes les fois qu'il s'étoit tenu dans son devoir en servant dans les Armées des Papes il avoit été contraint d'obéir à Piccinino ; & lorsqu'il avoit passé du côté des Rois de Naples, ils luy avoient préféré Virginie Ursin son Concurrent. Il ne s'étoit pas mieux trouvé pour ce regard en devenant Officier de Charles Huit, puisqu'outre que Sa Majesté l'avoit assujetti à Ligny pendant son séjour à Naples, elle avoit ordonné en partant qu'il recevrait les ordres de Montpensier. La mort de Pescalre fit vacquer le Generalat de l'Armée de Ferdinand ; & la tentation de luy succéder fut si forte dans Prosper Colonne, qu'il n'y put résister. Ferdinand convaincu de l'extrême importance qu'il y avoit à le gagner, en fit les premières démarches ; & Prosper qui ne s'étoit

1496.

jamais séparé des intérêts de Fabrice Colonne son cousin germain, luy representa pour le rendre complice de son infidélité, que les François leur avoient à la vérité donné jusqu'à trente Terres dans le Royaume de Naples; mais qu'ils n'étoient plus en état de garantir leurs présents; & que par conséquent plus la Maison des Colannes courroit risque de perdre ces Terres en demeurant unie avec eux, plus elle devoit penser à s'en détacher: Que Ferdinand continueroit volontiers la libéralité des François pour elle, pourveu qu'elle les abandonnât promptement. Mais si elle étoit retenue par une vaine probité, & que Fabrice fût constant dans le party de France; pendant que Prosper seroit à la tête de l'Armée de Naples, Ferdinand se persuaderoit qu'il y eût de la collusion entre eux, & déposeroit Prosper, ou du moins ne luy conserveroit que la moitié des Terres dont il s'agissoit. Fabrice étoit chargé de famille, & d'ailleurs accoutumé dès sa jeunesse à suivre les mouvemens de Prosper, qui ne voulant pas se marier luy devoit laisser tous les biens. Il avoit assez souvent donné des marques de son inconstance pour continuer sans que l'on s'en formalisât. Il ne souhaitoit pas d'être estimé plus honnête homme que Prosper, & il n'avoit garde de rompre avec luy pour éviter un crime qu'ils avoient tant de fois commis ensemble. Ainsi l'un & l'autre changerent de party presque en même-temps, & leur exemple excita ce qu'il y avoit d'Italiens dans l'Armée Française à désertter.

Montpensier fut ainsi réduit à la défensive, & pour dernière infortune les Places maritimes de la Pouille, qui par les manquemens dont on a déjà parlé, étoient mal pourvues, tinrent beaucoup moins de temps que l'on avoit cru. Les Bourgeois

geois se revolterent presque par tout contre les Garnisons Françoises, à cause du gain qu'il avoient accoustumé de faire avec les Vénitiens par le commerce ; & l'Armée de terre & la Flotte de cette République n'ayant plus à travailler pour elle devinrent auxiliaires du Roy de Naples. Celle de terre pénétra plus avant dans cette Province, & la contraignit de retourner sous la domination de Ferdinand. Celle de mer alla joindre les Flottes de ce Prince & celle des Rois Catholiques devant Naples ; & bloqua si bien les Châteaux, que rien n'y put entrer. Il n'étoit donc pas possible de les ravitailler sans combattre ; & Montpensier en avertit Charles Huit par un felouque, qui se glissant au travers de la Flotte ennemie, aborda en Provence. Les François n'avoient perdu devant Gennes que la moitié de leurs Vaisseaux, & le reste faute de vent ne s'étoit pas trouvé au combat. On l'avoit depuis rassemblé & chargé d'Infanterie, & de plusieurs munitions de guerre & de bouche. Mais Guichardin ajoûte que l'on en avoit donné le commandement à un homme sans experience qui s'appelloit Arban. Comines contredit Guichardin en ce qui regarde l'experience d'Arban ; mais ces deux Auteurs conviennent que c'étoit un tres vaillant homme. Il pouvoit conserver à Charles Huit le Royaume de Naples, par la seule montre d'une resolution déterminée de percer les trois Flottes ennemies, des Espagnols, de Ferdinand & des Vénitiens. L'Espagnole & l'Italienne qui ne pouvoient être rétablies si on les eût une fois défaites, n'auroient pas attendu le choc, & se fussent mises au large. La Vénitienne avoit à la verité plus de ressources que les deux autres ; mais en récompence elle avoit moins d'intérêt à la conservation de Naples ; & comme les Républiques sont plus ménageres de leurs

1496.

forces, que les Monarchies, il y a de l'apparence que les Galeres & les Galeasses des Venitiens ne se fussent point exposées à soutenir seules l'attaque des François; mais le courage du plus vaillant homme, n'est pas toujours à l'épreuve du malheur de son party.

Arban n'eût pas plutôt aperçu les trois Flottes Ennemies, qu'il en fut aussi consterné que si elles eussent été en pouvoir de le battre. Il ne se donna le loisir ni de les renvoyer reconnoître, ni de juger par leur contenance, si elles prétendoient résister, & se prevaloir de leurs avantages. Il perdit le jugement, & n'eut de parole que pour commander à sa Flotte de fuir: Il reprit en desordre le chemin de Provence, & il ne se prévalut d'aucune des précautions capables de rendre sa retraite plus assurée. Aussi le poursuivit on jusqu'à l'Isle d'Elbe, & l'on contraignit plusieurs de ses Vaisseaux d'échouer sur les côtes de Toscane. Ceux de ses Mamelouks & de ses Soldats qui mirent pied à terre, se dissipèrent; & les autres ne se crurent en sécurité, que lorsqu'ils furent arrivés à la rade de Toulon. Montpensier eut le déplaisir de voir qu'on ne le secourut pas faute de courage; & ne pouvant plus résister à la faim, capitula, que si dans trente jours il ne recevoit un renfort capable de le dégager, il remettroit entre les mains de Ferdinand tout ce qui restoit aux François dans le Royaume de Naples, & se retireroit avec armes & bagage par mer ou par terre à son choix & en toute sécurité. Il parut dans la suite que cette convention n'avoit eu pour but du côté de Montpensier que de tirer des Italiens quelques rafraichissemens pour la Noblesse, reduite depuis deux mois à se contenter des viandes salées, puisqu'il luy restoit encore une ressource, & qu'il ne tint pas à luy qu'il n'en profitât. On a vu que la
petite

petite Armée d'Aubigny étoit victorieuse, & que son bonheur l'avoit accrûe de la moitié, soit que les Vaincus eussent passé sous les Enseignes, ou que les Garnisons des Places revoltées contre les François y eussent cherché leur refuge. Il étoit de son intérêt d'aller droit à Montpensier, parce que s'il le laissoit perir, il seroit luy même accablé dans la Calabre, où Ferdinand n'ayant plus d'autres Ennemis en tête, tourneroit toutes ses forces; mais la même maladie qui avoit empêché d'Aubigny de poursuivre la Victoire de Seminara, le mit encore hors d'état de sauver tout le Royaume de Naples, en ravitaillant les Châteaux qui commandoient à la Ville capitale. Il assembla à la vérité le convoi qui étoit nécessaire pour un si grand dessein, & des Troupes suffisantes pour l'escorter; mais il ne put le conduire, & il fut contraint d'en laisser le soin à Preey d'Alegre, qui comme on a vu avoit bien la valeur, mais non pas la prudence qu'il falloit pour une si difficile commission. Il s'étoit fait aimer des Soldats, en leur abandonnant le pillage de quelques Villes revoltées; & il leur sut inspirer tant de mépris pour leurs Ennemis quelque nombre qu'ils fussent, qu'ils marchèrent dans la certitude de vaincre sans qu'il leur coûtât beaucoup de sang & de travail.

Ferdinand à son tour ne les estima pas assez pour sortir de ses lignes & pour aller au devant d'eux. Il craignoit peut être que les Troupes ne laissassent refroidir l'ardeur qu'elles avoient jusques-là témoignée au siège, s'il les perdoit de vue. Il en tira les plus vaillans Soldats, & il luy sembla qu'ils seroient plus que suffisans pour tailler en pièces les François, & pour enlever leur convoi, puisqu'ils étoient trois fois plus forts qu'eux. Le Comte de Matalone de la Maison des Carates

conduisit ce détachement, & se saisit du passage d'Eboli: Il prit ses précautions pour ne pouvoir être réduit à combattre malgré qu'il en eût, & il attendit Precy de pied ferme: Il reconnut que la principale force des François consistoit en Cavalerie; & il les tâta par de fréquentes Escarmouches: Mais il n'évita point assez le piège qu'ils luy tendoient, quoy que ce fût par une voye tout à fait grossiere. Precy feignit d'être fatigué jusqu'au point de ne pouvoir plus continuer la route: Il reprit le chemin par où il étoit venu; & comme il n'avoit rien à craindre par devant, il y mit son Convoy, & disposa ses Troupes avec cet artifice, que les meilleures étoient plus proches de la queue.

Les Coureurs de Matalone luy rapportèrent que s'il laissoit gagner la Plaine aux François, il ne les déferoit pas entièrement, parce qu'ils se refugioient dans les Villes de la Pouille, qui se trouvant presque toutes de la Faction d'Anjou, les déroberoient, en les cachant, à la poursuite de Matalone. Ce Comte crut là-dessus les devoir attaquer avant qu'ils fussent hors du défilé, & sortit inconsidérément de son poste. Il les atteignit en effet, dans le temps qu'ils étoient encore sur un terrain fort inégal; & Precy qui ne demandoit pas ses ennemis en plus beau début que celui-là, & qui se tenoit à l'Arrière-garde, luy fit faire une conversion qui la rendit Avant garde. Il chargea celle de Matalone: Il la renversa au second choc sur son Corps de Bataille, où l'on voyoit trois mille hommes de vieilles Troupes Neapolitaines, & mille Basques de ceux qui étoient Sujets de la Couronne de Castille. Les uns & les autres ne firent rien de ce qu'il falloit pour conserver leur réputation. Les Italiens laisserent aisément confondre leurs rangs,
&

& mirent tout leur honneur à ne pas fuir. Ils furent tués sur la place jusqu'au dernier, & ils ne vendirent pas néanmoins cher leur vie, parce qu'ils ne se défendirent que séparément. Les Balques se réserverent pour une plus heureuse rencontre, & se glissèrent si subtilement dans un Bois voisin, que les François qui n'avoient encore que trop d'Ennemis en tête, n'y prirent pas garde.

L'Arrière-garde de Mantalone se voyant seule exposée aux vainqueurs, ne les attendit pas: Elle se dissipa, & son Corps de Reserve qui étoit de trois cent Lances, reprit ensuite le chemin d'Eboli, sans être non plus apperçu que les Balques. Precy qui venoit de vaincre à si bon marché, poursuivit sa victoire suivant son génie. Il se presenta à la vérité devant Eboli, après avoir donné aux siens le loisir de reprendre haleine; mais il sembla que ce ne fût que comme un soleil presque tout à fait couvert de nuages qui ne se montre qu'un instant, & se cache aussitôt. Les François s'étoient attendus que cette Ville qui avoit toujours été de la Faction d'Anjou, leur ouvrirait ses Portes, sans attendre qu'ils l'en prissent; & ne remarquant pas que les Bourgeois en fissent aucune démonstration, ils crurent qu'elle avoit changé de sentiment; & sur ce préjugé ils retournerent sur le Champ de Bataille pour dépouiller les morts: mais cette conjecture étoit presque entièrement fautive: Car la Bourgeoisie ne s'étoit pas encore déclarée pour les François, parce qu'elle prétendoit être auparavant certaine qu'ils eussent gagné la Bataille. Elle avoit fermé les Portes aux trois cent Lances du Corps de Reserve de Mantalone, & elle se promettoit que si les François avoient remporté la victoire, ils feroient le tour des murailles, & montreroient les dépouilles de leurs Ennemis.

1496.

Il tint à si peu de chose que les François ne demeurassent maîtres de Naples, & l'on sçut depuis que s'ils eussent fait le circuit d'Eboli, ils auroient rencontré les trois cent Lances dont on a parlé, qui se fussent rendus sans oser davantage disputer leur liberté. Les Habitans les eussent introduits dans Eboli, & les milles Balques que la faim auroit chassés du Bois, fussent encore tombez entre leurs mains. Les Fuyards de Matalone privez de ces deux ressources, ne se feroient pas ralliez, & n'eussent pas retourné dans leurs Lignes devant les Châteaux de Naples; & Ferdinand qui nonobstant leur retour, fut si près d'abandonner son entreprise, y auroit infailliblement renoncé, en levant le siege des Châteaux. Et de fait la consternation fut aussi grande dans Naples, qu'elle l'avoit été à l'arrivée de Charles Huit. Ferdinand au lieu de retenir ses Soldats, ne pensa d'abord qu'à fuir, & qu'à remonter sur ses Vaisseaux pour retourner à Messine; & il l'auroit fait, s'il ne se fût alors trouvé auprès de luy des gens plus interessez que luy-même à le retenir. Ceux qui avoient fermé la Porte de Naples à Montpensier étoient connus par leurs noms & par leurs surnoms. Ils étoient en trop grand nombre pour fuir avec Ferdinand; & quand ils l'eussent pu, ce Prince n'ayant pas le moyen de les entretenir en Sicile, ils y auroient fait une si triste figure, que la mort ne leur étoit pas plus affreuse que la nécessité de se réfugier dans cette Isle.

L'ingratitude des Colonnes étoit si noire, que ceux qui venoient d'en profiter, en avoient horreur: Ils possédoient les plus beaux Fiefs de la Couronne: Ils apprehendoient de les perdre; & rien ne les en auroit exemptez, si Ferdinand eût lâché le pied dans la conjoncture d'alors. An-
cua

cun de ses amis ne se fût plus mis en état de le rétablir, & son exil en Sicile eût été aussi long que sa vie. Son malheur auroit principalement rejally sur les derniers déclarez en sa faveur, qui étoient les Colonnes, & l'on en eût eu d'autant moins de regret, que c'étoit des pestes de la société civile que tout le monde avoit intérêt d'exterminer.

Montpensier à qui Charles Huit avoit donné la commission de les investir de tant de Seigneuries, étoit tellement animé contre eux, qu'il auroit commence par là la punition des traîtres. Charles Huit en partant luy avoit laissé un pouvoir absolu, & il eût été ravi de l'exercer dans toute son étendue sur des sujets qui l'avoient si bien mérité. Le crime étoit énorme; & il y en avoit autant de témoins que de personnes qui s'étoient trouvées sur les lieux. Leur procez auroit été court, & l'exécution eût suivi de si près la Sentence, que l'on n'auroit pas eu le loisir de dépêcher en France, pour obtenir la grace des Conféderez. Ainsi les Conjurez & les Colonnes qui ne pouvoient se sauver que par le rétablissement de la domination de Ferdinand, luy représenterent avec tant de force, que s'il quittoit la partie, il la perdrait: que s'ils n'arrêtèrent entièrement sa fuite, ils la suspendirent au moins jusqu'à ce que l'on eût appris le détail de la Bataille d'Eboly.

Ferdinand scut deux jours après que la Bourgeoisie de cette Place ayant vu partir les François si promptement & sans l'avoir sommée, avoit cru qu'ils étoient vaincus & rappelé là-dessus les trois cent Lances Italiennes qu'elle avoit d'abord refusé de recevoir, & qu'elle leur avoit ouvert ses portes: Qu'elle avoit de plus fait avertir les mille Basques réfugiés dans le bois voisin de revenir en toute sécurité; & que les uns & les autres s'étant ainsi reposés la nuit & remis en partie des

496.

fatigues de la précédente journée, avoient le lendemain au point du jour repris le chemin de Naples, & marchèrent avec tant de diligence, qu'il étoit désormais impossible aux François de les atteindre: Qu'ils arriveroient devant eux, & que l'on auroit ainsi le loisir de les distribuer dans les lieux qui courroient le plus de risque d'être insultez.

Ferdinand eut par cet avis sujet de remercier les Auteurs de la conjuration & les Colonnes, & de les avouer pour ses Libérateurs. Il leur laissa la direction du siège des Châteaux, & il se reserva le soin d'empêcher Precy de les ravitailler. On creusa par son ordre de nouvelles tranchées aux lieux par où l'on pouvoit y pénétrer sans passer par la Ville, & on les garnit de beaucoup de canons. On y fit entrer les meilleures Troupes de Ferdinand, & l'on mit en leur place les trois cent Lances, les mille Basques, & les autres Soldats sauvez de la déroute d'Eboly. Il occupa avec le reste de son Armée, & avec les plus braves Bourgeois de Naples toute l'espace qui s'étendoit de l'un des travaux à l'autre, afin que les François après en avoir forcé un, ne concertassent pas entre eux l'attaque de celui qui resteroit; enfin il détacha plusieurs partis, pour apprendre des nouvelles de Precy, afin de ne l'avoir pas sur les bras quand il s'y attendroit le moins.

Precy fut observé de cette sorte avant qu'il approchât des tranchées, & ne s'en presenta pas moins hardiment devant celles du Château de l'Oeuf. Mais il y fut salué de tant de volées de canon; & ses rangs serrez autant qu'il avoit été possible, comme il est nécessaire dans une action de cette nature, se trouverent tellement éclaircis qu'il n'osa attaquer les Assiegeans, de crainte d'exposer ses Troupes à une défaite qui leur auroit été certaine, si elles eussent entré en desordre dans les
lignes

lignes des Ennemis. Il les retint : Il les remena hors la portée de l'Artillerie des Arragonnois : Il les remit en ordonnance , & il s'avança avec elles pour commencer le combat ; mais le dommage qu'il reçut à la seconde approche fut si grand , qu'il ne crut plus avoir assez de gens pour exécuter son dessein , & il s'en retourna vers la Calabre. Le convoi qu'il menoit lui étoit désormais inutile , & l'auroit embarrassé dans sa marche. Il en gâta une partie , & il encloua par la même raison deux pièces de son Artillerie. Sa retraite au reste se fit en si bon ordre , que Ferdinand crut qu'il y alloit de son honneur de l'interrompre. Il ne laissa dans les lignes que les Troupes nécessaires pour les garder , & il se mit avec le reste aux trousses des François. L'intention de ce Roy n'étoit pas de les combattre : au contraire le résultat du Conseil de Guerre qu'il avoit tenu là-dessus avec les Colonnes & avec les autres Officiers de son Armée , avoit été d'éviter sur toutes choses de mettre en compromis , en hazardant ses Troupes , la Couronne de Naples , qu'il étoit sur le point de recouvrer. Il prétendoit seulement profiter des desordres d'une Armée obligée à se retirer devant une autre beaucoup plus puissante qu'elle ; mais il n'y a que les grands Capitaines qui sçachent tourner à leur avantage les occasions qui se présentent , & éviter les risques dont elles sont presque toujours accompagnées. Ferdinand n'étoit pas de ce nombre , & il ne tint ni à lui ni à son Armée qu'il ne perdît la Bataille qu'il se proposoit d'éviter. Il atteignit les François dans la délicieuse pleine de Villaregia , où son Bisayeul Alphonse Premier avoit bâti une maison pour la chasse de l'Automne.

Prosper Colonne qui commandoit son Avant-garde observa qu'à sa vue , les François avoient

fait un mouvement : Il l'imputa à la frayeur qu'ils avoient eue, fondée sur l'inégalité de leur nombre, par rapport à celui de leurs Ennemis, & il se rompa, le changement qu'il appercevoit, n'ayant point d'autre cause que la pensée venue à Precy fort à propos de renforcer son Arriere-garde de quelques Cavaliers détachés des deux autres Corps. La fausse présupposition de Prosper fut suivie d'un ordre à contre-temps ; & Prosper commanda à ses chevaux Legers d'escarmoucher, pendant qu'il examineroit de plus près la contenance des Ennemis. Ses chevaux Legers obeïrent d'autant plus volontiers, qu'ils étoient prévenus que les François fuïroient à la premiere charge, & laisseroient leur bagage au pouvoir de ceux qui les auroient attaquez ; mais il trouverent une résistance tout à fait éloignée de leur attente. Precy s'étoit mis à la tête de son Arriere-garde ; & l'avoit tournée avec tant d'adresse, qu'elle étoit devenue Avant-garde. Il fit plus de la moitié du chemin pour combattre la cavalerie Legere Italienne, & il la poussa si rudement, qu'il la renversa sur les Hommes d'Armes qui la soutenoient. D'Avalos frere puîné du Marquis de Pescaire, & pere du Marquis de Guast, dont on a parlé si diversément dans la vie de François Premier, s'étoit mis à la tête de ces Hommes d'Armes, & voulut en vain résister aux Fuiards qui venoient droit à luy. Ils le porterent par terre : Ils se firent voye au travers de ses Escadrons : Ils y communiquèrent leur frayeur, & ils les obligerent comme eux à tourner le dos.

Les Fuiards de la cavalerie Legere & des Hommes d'Armes heurterent ensuite leur Avant-garde qui ne tint pas plus ferme, & s'ouvrit pour les laisser passer ; & ils porterent le desordre dans le Corps

Corps de Bataille, en y cherchant un azile. Ferdinand qui le commandoit ne put ou ne crut pas devoir s'opposer au torrent. Il fut emporté par la foule, & il contribua comme les autres à la déroute de son Arrière garde. Il auroit été défait sans ressource & pris, si Precy eût sçu ou vû ce que le hazard faisoit à son avantage, mais la poudre & le vent qui la pouffoit de son côté luy en déroberent la connoissance. Il étoit extraordinairement emporté de son naturel, & il ne s'étoit jusques là modéré dans aucune rencontre; cependant il le fut dans celle-cy, qui étoit la seule où il auroit falu qu'il ne le fût pas. Il fit trop de reflexion sur le petit nombre des siens, en comparaison des Ennemis: Il considéra que leur Avant-garde dont il appercevoit seulement la confusion, n'étoit pas en cet état sans avoir beaucoup souffert la sienne; & il conclut de là que c'étoit à dessein de l'attirer insensiblement auprès d'elle, & de l'éloigner tellement de ses autres Corps, qu'ils ne pussent la joindre, ni l'exempter d'être enveloppée. Il tourna bride là-dessus, & par un excès de précaution, il s'abstint de vaincre entièrement. Ferdinand eut ainsi le loisir d'arrêter & de rallier les siens, & il n'osa pas néanmoins poursuivre les François au delà, afin de ne pas tomber dans un inconvenient semblable à celui qu'il ne venoit d'éviter, que par la faute de ses Ennemis. Il attendit que le terme accordé pour la retraite de Montpensier fût expiré: mais Montpensier qui n'avoit traité que pour recouvrer les provisions qui luy manquoient, & pour allonger la résistance, se dispensa de tenir parole sur les deux victoires, que selon lui, Precy avoit remportées, quoy que les Italiens n'en convinssent pas. Il reconnut de ses propres yeux les Quartiers les plus mal gardez de la Tranchée

2496.

qui environnoit le Château-neuf par dehors; & il prit pour en forcer un ses mesures avec les François, qui n'étoient pas absolument nécessaires pour garder les Poïtes qu'ils tenoient encore dans Naples. Il les disposa tous sur une Ligne: Il donna avec toute l'impétuosité dont on est capable, quand on est résolu de passer sur le ventre des Assiegeans, ou de mourir. Il se fit voye sans perdre plus de quinze ou vingt Soldats: Il se retira du côté de Saint Severin que les Ennemis avoient recouvré: Il le reprit sur eux: Il s'élargit aux environs, & il s'y maintint malgré les forces que Ferdinand avoit détachées pour l'accabler: Mais c'étoit-là différer son malheur, & non pas l'éviter.

Ferdinand prit la conduite de Montpensier pour une rupture incontestable de la capitulation qu'il lui avoit accordée: Il voulut s'en venger sur les cinq Orages que ce Prince lui avoit donnez, & il les fit avertir de se préparer à la mort. Il les avoit choisis entre les plus considérables de la Noblesse Française; & Montpensier s'en étoit privé avec d'autant plus de chagrin, qu'il n'avoit point d'Officiers de Guerre plus intelligens pour le Conseil, ni plus déterminez pour l'exécution que ceux là. Ils n'avoient pas moins charmé la Cour de Ferdinand par leurs civilités, depuis qu'on les avoit laissez en liberté sur leur parole, qu'ils l'avoient autrefois étonnée par leur valeur, & ce fut-là ce qui contribua le plus à leur sauver la vie. Le Conseil de Ferdinand, quoy que persuadé qu'il les pouvoit condamner à la mort, sans violer le Droit des Gens, & que ce Prince témoignât de la passion de les voir sur l'échaffaut, agit plus lentement à leur égard qu'il n'avoit accoutumé. Il fonda son délai sur ce qu'il étoit question de répandre le sang de cinq Seigneurs innocens,

innocens, les plus illustres chacun de sa Provin- : 496.
ce, qui étoient Yves d'Alegre pour la Province
d'Auvergne, la Marc pour celle de Champagne,
la Chapelle pour celle d'Anjou, Roquebertin
pour celle de Bourgogne & Genlis pour celle de
Picardie. Il exagéra leur malheur; & il montra
que d'un côté il seroit inutile de leur trancher la
tête, puisque cet exemple ne détourneroit pas
les autres François de servir d'Otages quand il
plairoit à leurs Officiers; & d'un autre côté on
établirait la mauvaise guerre entre les François
& les Italiens, puisqu'il étoit certain que Mont-
pensier n'auroit pas plutôt appris le supplice
des Otages, qu'il égorgeroit toutes les per-
sonnes de qualité qui tomberoient entre ses
mains. D'où il s'ensuivroit qu'il n'y en auroit
point dans le parti de Ferdinand dont la vie fût
assurée.

Ferdinand ne se seroit pas néanmoins laissé flé-
chir, s'il ne lui fût en même temps survenu deux
affaires domestiques dont la moindre étoit plus
que suffisante pour l'occuper tout entier, & pour
le détourner par conséquent de penser à ses Otages.
Son Ayeul paternel avoit épousé en secondes nop-
ces la sœur du Roy Catholique, & en avoit une
fille âgée seulement de douze ans: Elle étoit ainsi
tante de Ferdinand; mais le Pape & les Prin-
ces d'Italie vouloient qu'elle épousât son neveu
pour deux raisons: l'une qu'il n'y avoit point
alors d'autre parti convenable pour elle: l'autre
que le Roy Catholique en seroit d'autant plus
obligé de céder à la Branche de Naples les
prétentions qu'il avoit sur cette Couronne, &
de la maintenir contre les François. Le seul ob-
stacle qui s'y rencontroit, venoit de l'honnêteté
publique, blessée en ce que le mariage assujetti-
roit au neveu la tante qui par droit de nature de-
voit

1496

voit avoir le neveu pour sujet ; mais les Italiens voulaient bien croire que le Pape pourroit en dispenser ; & que les raisons qu'il en avoit , étoient plus que suffisantes , quoy qu'elles ne fussent fondées que sur la haine des Italiens pour les François , & sur l'importance de maintenir sur le Trône de Naples la Branche Bâtarde d'Arragon. Alphonse pere de Ferdinand en apprit la nouvelle dans le Monastere de Melino où il étoit , & demanda qu'on le laissât retourner à Naples. Son intention , autant que l'on en peut juger par les apparences , n'étoit que de jouir de l'agréable spectacle que lui fourniroit l'inconstance de ses anciens sujets , & de voir que la mauvaise conduite des François avoit fait regretter son Règne , mais on ne le crut pas sur la parole , & l'ambition l'emporta cette fois sur les inclinations de la nature , les plus fortes & les mieux cultivées.

Ferdinand qui avoit jusques-là vécu dans une soumission aveugle pour son pere , appréhenda qu'il ne lui prît envie , lorsqu'il seroit à Naples , de reprendre l'autorité souveraine qu'il n'avoit quittée que par désespoir de la conserver , ou faute de courage. Il y auroit eu en ce cas entre les Arragonnois de la division dont les François eussent profité , & il étoit plus sur de la prévenir que de se promettre de l'appaiser après qu'elle seroit formée. Ferdinand prit ce party : Il essaya de détourner son pere de venir à son mariage ; & il lui retrancha par le secret Ministère des Espagnols les moyens d'exécuter son dessein ; supposé qu'il y persistât nonobstant toutes les remontrances qui lui seroient faites au contraire. Il y avoit bien en cela quelque chose contre la piété , & même contre la Religion ; mais ils n'y avoit rien qui choquât la politique moderne que les Roys

Rois Catholiques introduisoient dans le monde Chrétien. & si Ferdinand en fût demeuré là, il n'auroit passé que pour mauvais fils & pour Prince intéressé. Mais il ajouta la moquerie à l'insulte ; & comme si ce n'eût pas été mortifier assez Alphonse que de lui interdire le retour dans la patrie, son fils lui écrivit en propres termes qu'il ne revint pas si-tôt à Naples, de crainte que les François ne le contraignissent de s'enfuir une seconde fois avec autant de précipitation & de honte que la première. On n'a pas sçu si Alphonse prit trop à cœur ce refus & la manière dont on le faisoit ou s'il avoit comme les Suisses la maladie du pays ; mais il est constant qu'il mourut peu de temps après à Messine ; & que l'éloge le moins suspect qu'on lui fit, fut que jamais Prince n'avoit donné de si belles espérances dans sa jeunesse, & n'y avoit si mal répondu dans un âge plus avancé. Ferdinand ne garda pas long temps le sceptre qu'il avoit si peur de perdre, & Dieu le punit par une autre roye que celle des François. Il ne vouloit plus de ceux-ci pour instruments de sa vengeance, & il s'en étoit assez expliqué en ne permettant pas qu'ils tirassent aucun autre fruit de la victoire de Fornoue que celui de s'en retourner impunément dans leur Pays. Il ne s'en voulurent pas néanmoins contenter ; & Charles Huit ne se souvenant plus des prédictions de Savonarolle, crut arriver dans le Piémont assez à temps pour faire lever le siège que Galeas de Saint Severin, General de L'Armée de Louis Sforce, avoit mis devant Novarre. Il y trouva même d'abord plus de facilité qu'il ne pensoit, puisque les Italiens ne s'opposèrent pas à la jonction de ses Troupes avec celles du Duc d'Orleans.

L'Armée Française devint ainsi considérable en arrivant dans Ast, & le fut bien-tôt davantage par
le

le grand renfort de Cavalerie qu'elle reçut peu de jours après. Il ne lui manquoit que de l'Infanterie pour être en état de tout entreprendre ; & Charles Huit envoya lever dix mille Suisses. L'argent qui fut donné aux Officiers de cette Nation ne suffisoit pas pour cela : cependant ils enrôllèrent vingt mille Soldats au lieu de dix ; & la raison n'en fût pas tant attribuée à leur adresse , qu'à la disposition qu'ils trouverent dans les Cantons. Les Suisses qui revenoient de Naples , étoient tous chargez de butin ; & leurs Compatriotes en étant avertis , crurent qu'il ne falloit pour s'enrichir que servir la France. Il y eut là dessus un si general concours du peuple aux logis des Commissaires , que s'ils eussent enrôllé tous ceux qui se presenterent , la Suisse auroit été déserte. Le Piedmont étoit aussi favorable aux François que s'ils en eussent été les propriétaires , parce que la mere & la tutrice du jeune Duc de Savoye , Princesse de la Maison de Montferrat , n'étoit pas moins attachée à Charles Huit, que s'il eût été son fils. Elle l'avoit reçu dans Turin ; & quand Louis Sforce s'étoit formalisé du long séjour de sa Majesté dans cette Ville , la Duchesse Douairiere s'en étoit excusée sur l'incivilité qu'il y auroit eue à l'en chasser , & sur la crainte d'irriter à contre-temps un si puissant voisin. Elle avoit ajouté que les Troupes de Louis Sforce auroient été reçues de même dans le Piedmont , si elles eussent été en la place des Françoises , & le hazard avoit rendu ces défaites plus vray semblables ; car Charles Huit passant par la Ville de Quiers , étoit devenu amoureux d'une tres-belle Dame , nommée Anne Sorclly. Le bruit s'étoit répandu dans la Lombardie que cette nouvelle inclination étoit la seule cause qui retenoit Sa Majesté dans Turin plus long-

long-temps qu'il n'eût été nécessaire pour le bien de ses affaires. Et de fait elle alloit presque tous les jours à Quiers, & elle ne témoignoit plus d'empressement de repasser les Alpes. Sa passion pour Anne Sorelly étoit véritable; mais elle ne servoit que de prétexte pour couvrir un plus important dessein. La Ville de Verceil étoit située entre celles de Turin & de Novarre, & les François en avoient besoin pour secourir la dernière de ces Places. Ils la demandoient à la Duchesse de Savoie pour cet effet, & la Duchesse vouloit bien la prêter; mais elle vouloit paroître y avoir été contrainte. Verceil avoit autrefois été du Duché de Milan; & les douze Viscontis l'avoient possédée successivement sous ce titre. Philippe Marie Visconty dernier des douze se trouvant engagé dans une très-fâcheuse Guerre contre les Républiques de Venise & de Florence, & n'osant mettre de nouvelles impositions sur les sujets, de crainte qu'ils ne se revoltassent, avoit eu recours à Amedée Huit, Duc de Savoie: Il l'avoit prié de lui prêter de l'argent; & pour l'y disposer, lui avoit exagéré le danger où le Piedmont seroit exposé, si les deux Républiques que l'on vient de nommer partageoient entre elles le Duché de Milan.

Amedée, Prince le plus adroit de son temps, n'avoit pas perdu l'occasion de profiter de l'indigence de son voisin. Il avoit feint de ne pouvoir prêter à Philippe Marie, sans irriter les Vénitiens & les Florentins, contre lesquels son argent seroit employé: Il avoit parlé de vente, & proposé la Ville de Verceil, parce que c'étoit celle du Duché de Milan qui se trouvoit le plus à sa bien-séance. Il avoit assez compris que la somme de 20000. écus seulement qu'on lui demandoit

1496. doit n'avoir point de proportion avec Verceil : Que cette Ville valloit davantage sans comparaison ; & que si le premier Duc de Milan qui voudroit rentrer dans la Place si elle étoit aliénée le pourroit aisément , puisqu'il n'auroit qu'à prouver qu'il y auroit eu lésion de plus de la moitié du juste prix. Il auroit mieux valu n'avoir pas fait l'acquisition de Verceil que d'en être évincé de cette sorte ; & pour éviter cet inconvénient , Amedée eut recours à la même subtilité de Jurisprudence qui avoit été employée dans l'achat du Comté d'Avignon. On inséra dans le Contrat d'acquisition qui en fut dressé , qu'en cas que Verceil valût plus que les vingt mille écus dont on convenoit pour sa vente , le Duc de Milan donnoit le surplus au Duc de Savoye en la meilleure forme qui fût alors en usage. Les Ducs de Milan étoient bien faiseurs de ceux de Savoye ; & la Duchesse qui reconnoissoit Louis Sforce en cette qualité , sur tout depuis qu'il avoit reçu l'investiture de l'Empereur , auroit été blâmée dans l'administration de la ruelle , si elle l'eût noircie d'une extrême ingratitude , en prêtant la Ville qu'elle tenoit de la libéralité d'un Duc de Milan pour servir de Place d'Armes contre un de ses Successeurs. Elle attendit donc que l'Armée Françoisse fût entièrement assemblée , & qu'elle eût approché de Verceil , pour faire dire à Louis Sforce qu'elle le prioit de camper avec les siens à une lieue de distance de cette Ville , afin de la secourir en cas que les François l'attaquassent , ou qu'autrement il ne trouvât pas mauvais que pour la préserver du pillage , & pour en conserver la propriété , on leur en accordât la possession pour quelques jours.

Louis Sforce fut d'autant plus surpris de ce compliment , qu'il lui sembloit honteux qu'une femme

me ulât contre lui de ses propres ruses ; mais il eut beau tourner de tous les côtez imaginables l'affaire qu'on lui proposoit, il n'en trouva point de suffisant pour empêcher la Duchesse d'accomplir son dessein ; parce que s'il ne levoit pas le siège de Novarre, il ne mettroit point assez à couvert Verceil qui courroit risque, & s'il le levoit, Novarre seroit dégagée. Il ne fit donc point de réponse positive ; & la Duchesse prenant son silence pour un consentement tacite, qu'elle fit, comme elle jugeroit à propos, introduisit Charles Huit dans Verceil. Les yeux de toute l'Europe furent alors tournez sur Novarre ; & l'on en attendit l'événement avec la même impatience où l'on avoit été fix mois auparavant, pour ce qui arriveroit au Royaume de Naples. Il y avoit à peu près dans les lignes des Assigeans autant de Soldats qu'il y en avoit eu pour les Confederez à Fornoie, c'est à dire, cinquante mille Maîtres, & les Valets étoient encore en plus grand nombre : Ils étoient avantageusement retranchez : rien ne leur manquoit ; & si les Officiers y subsistoient dans le luxe, les simples Soldats n'avoient point occasion de leur porter envie, puisqu'ils vivoient eux-mêmes dans l'abondance.

L'invention dont on s'étoit servi pour animer les Confederez à mieux combattre qu'ils n'avoient fait à Fornoie, meritoit d'être remarquée. Les Vénitiens avoient été ménagers de tout temps ; & si Louis Sforce ne les surpassoit en cette qualité, il les égaloit au moins. Cependant ils étoient devenus libéraux, dans la seule veüe d'empêcher les François de s'établir dans le Duché de Milan. Ils avoient donné des chaînes d'or au petit nombre de ceux qui avoient donné des marques de leur courage à Fornoie ; & ils avoient encore

1496.

mieux traité ceux qui étoient morts sur le Champ de Bataille , parce qu'il y avoit moins lieu de douter de leur valeur & de leur fidélité. Ils avoient eu soin de leurs obseques , & mêmes de leurs affaires domestiques. Ils avoient donné des pensions à leurs veuves & à leurs enfans ; & ils leur avoient accordé des exemptions & d'autres privileges capables de les distinguer , sans leur attirer l'envie de leurs compatriotes. Enfin la précaution des Confederez étoit allée jusqu'à faire agir le Pape beaucoup au delà de son pouvoir , sans considerer que cette tentative n'étoit permise que dans les cas où l'on étoit assuré de l'évenement ; & que hors de là on devoit en craindre plus de mal , qu'espérer de bien. Toutes les Relations de ce temps-là conviennent qu'on dénonça à Charles Huit dans Turin de la part du Saint Siege , qu'il sortît dans dix jours de l'Italie , & qu'il en retirât ses Troupes : s'il deobeïssoit , on menaçoit de l'excommunier , & par un usage tout nouveau l'on antcipoit la procedure , en citant Sa Majesté à Rome.

• Dans
les Actes
d'Alexandre
VI.

Le Conseil de Charles Huit ne s'amusa point à montrer que les Rois de France n'étoient point sujets aux foudres du Vatican. Il ne prit pas serieusement l'affaire ; & il ne répondit au Pape que par cette raillerie également fine & piquante , que Charles Huit s'étonnoit de son inconstance , & de ce qu'il l'appelloit présentement à Rome , quoy qu'il n'y eût pas deux mois que Sa Majesté ayant repassé par cette Ville pour lui rendre ses respects , il avoit mieux aimé fuir que de les recevoir : Qu'elle obeïroit pourtant ; & qu'elle se feroit un chemin pour aller à Rome ; mais qu'elle prioit le Pape de l'y attendre de pied ferme , & de ne pas lui donner la peine de le chercher de Province en Province & de Ville en Ville , comme

il avoit déjà fait. Cette repartie étoit fiere, & il faisoit la soutenir. Charles Huit ne le pouvoit sans argent, & il n'en avoit plus; celui qu'il avoit touché de France ayant été consumé dans les nouvelles levées, pour dégager Novarre. Il étoit pourtant nécessaire d'en trouver, parce que sans cela la raillerie rejalloit sur ceux qui en avoient été les auteurs; & la troisième entrée de Charles Huit dans Rome, ne seroit pas si facile que l'avoient été les deux précédentes. Il n'y avoit aucune espérance d'en tirer que des Florentins, encore n'étoit elle pas trop bien fondée. Ce Peuple le plus raffiné d'Italie s'étoit laissé des amusemens dont on usoit à son égard, & n'avoit presque plus que par bien-séance des Deputés auprès du Roy. Il avoit recommencé la Guerre à ceux de Pise, & quoy qu'il eût d'abord distingué entre les prisonniers qu'il faisoit, les Pisans qu'il prétendoit être ses sujets, d'avec les Troupes Françaises qui les défendoient en qualité d'auxiliaires, & qu'il eût accordé à six Soldats qu'il prenoit de celle-ci la vie qu'il refusoit aux autres, sa modération n'avoit pas été de longue durée.

Il avoit confondu les François avec les Pisans lorsqu'il étoit en tête l'épée à la main dans l'etra Sacco, & il les avoit tous tués. La nouvelle en étoit venue à l'Armée Française, & lui avoit donné tant de chagrin, que si elle n'eût été engagée d'honneur à secourir Novarre, elle auroit demandé qu'on la ramenât delà l'Appennin. L'injure qu'elle avoit reçue des Florentins en la personne de ses Compagnons égorgés contre le Droit des Gens, la touchoit d'autant plus, qu'elle avoit moins d'estime pour leurs Meurtriers. Mais la nécessité n'est pas moins puissante à la guerre, qu'ailleurs; & l'on eut à peine celle de quereller les Députés de Florence, que l'on changea

1496.

de langage & de maniere d'agir à leur égard. — On les cajolla : On promit de leur rendre la Ville & l'Etat de Pise ; & sur tout on n'oublia pas de leur insinuer qu'une telle grace ne leur coûteroit que cent mille écus. Les Députés des Florentins avoient pouvoir d'accorder cette somme , à condition que l'on ne différerait pas la restitution de la Citadelle de Pise, & ils rentrèrent là dessus en negociation avec le Cardinal Briçonnet & avec le Garde des Sceaux Gannay. Le Traitté fut conclu en une aprêdinée, & l'on convint que la République fournirait presentement à Charles Huit trente mille écus, & soixante dix mille à Montpensier. Qu'elle donneroit six de ses principaux Citoyens pour Orages de sa promptitude à executer ce qu'elle promettoit : Que Charles Huit de son côté feroit incessamment restituer à la République toutes les Places, excepte Serezane & Petra-santa, qui seroient rendues à la République de Gennes, supposé qu'elle reconrât dans deux ans sous la Monarchie Françoise ; & si elle n'y étoit réunie dans ce terme volontairement, ou par la force des armes, les deux Places que l'on vient de nommer seroient rendues aux Florentins, pour faire désormais partie de leur République, sans que la France eût occasion ou pretexte de les en détacher : Que la République de Florence enverroit presentement deux cent cinquante Lances entretenues à ses dépens au secours de Montpensier ; & que si elles ne pouvoient passer, on les occuperait à faire diversion dans l'Etat de Pise, afin qu'elles y retiussent les Troupes de Vitelly, & les empêchassent de renforcer l'Armée de Ferdinand : Que cette Republique donneroit aux François le passage libre sur les Terres en payant ; & qu'on donneroit des Orages de part & d'autre. Mais cet accommodement ne soulageoit point Novarre, qui

qui le trouvoit si pressée de la famine ; qu'il y a-
voit plus d'un siecle qu'aucune Ville d'Italie n'en
eût eue de si grande. On y mangeoit les Rats
& les autres choses qui ne sont pas destinées à la
nourriture des hommes , & néanmoins personne
ne s'en plaignoit , parce que d'un côté la Garnison
étoit fidele au Duc d'Orleans jusqu'à vouloir pe-
rir gayement pour lui ; & d'un autre côté la Bour-
geoisie apprehendoit avec raison le genie impla-
cable de Louis Sforce.

Le Duc d'Orleans s'étoit enfermé dans Novar-
re sur la présupposition que l'on se mettroit bien
plus en peine de secourir la Place , quand on saur-
oit que la Personne y seroit engagée , que si on
apprenoit qu'il en fût sorti. Cette raison n'étoit
pas si forte qu'elle paroïssoit ; & Comines qui en
penetroit le défaut , & ne l'osoit pourtant écrire
au Duc d'Orleans , de crainte que l'on n'inter-
ceptât ses Lettres une autre fois ; & que la se-
conde punition ne fût pire que la première, se con-
tenta de lui mander que puisque Novarre n'étoit
pas encore si serré , que les Assiegez n'eussent une
issue libre du côté de Burgaro , il ne manquât
pas de se délivrer par la de toutes les bouches inu-
tiles , & que le Duc d'Orleans vint luy même à la
Cour solliciter que l'on hâtât le secours qui lui
avoit été promis ; parce que dans cette affaire qui
demandoit un prompt expedition , la présence
auroit incomparablement plus d'effet que celle
de ses Ministres. † Le Duc d'Orleans avoit beau-
coup de déférence pour Comines , & il le tenoit
pour le plus habile de ses amis ; mais il avoit déjà
envoyé à la Cour de France Georges d'Amboise
Archevêque de Rouen , qui s'étoit si bien insinué
dans son esprit, qu'il le gouverna seul tant qu'il vé-
cut. Ce Prélat à qui rien ne manquoit de ce qu'il
faut pour les grands Ministres , qu'un peu de bon-

† Entre
les Let-
tres de
Comines

1496.

heur & de défiance pour les personnes avec lesquelles il avoit à traiter, voyant le Cardinal Briçonnet seul favory, ne s'adressa qu'à lui, & ne communiqua rien de ce qu'il négocioit à Comines, soit qu'il ne crût pas en avoir besoin, ou qu'il eût de la jalousie pour lui. Le Cardinal Briçonnet avoit des enfans à pourvoir; & l'Archevêque de Rouen avoit penetre que la plus violente passion étoit de leur procurer de riches établissemens. Charles Huit lui avoit donné pouvoir de promettre ce qu'il jugeroit à propos; & il y avoit d'autant moins de risque pour le Duc d'Orleans à promettre les plus beaux Fiefs du Duché de Milan, qu'il ne seroit obligé de tenir parole qu'après qu'il en seroit possesseur. Louis Storce les avoit donnez à trois freres de la Maison de Saint Severin, & les avoit liez de sorte à ses intérêts, que l'on étoit comme certain de les voir venir avec lui. Le plus considerable de ces Fiefs étoit de dix mil. écus de rente; & l'Archevêque de Rouen s'engagea par écrit à le faire donner à celui des jeunes Briçonnets que le Cardinal présenteroit, pourveu que Novarre fût dégagé. Le Cardinal fut d'autant plus touché de cet offre, qu'il étoit persuadé qu'il ne tiendrait qu'à lui, ou qu'on ne l'exécutât. Il promit reciproquement d'employer tout son credit pour le mouvement de l'Armée Françoisé vers les lignes des Assiégeans, & l'Archevêque de Rouen qui ne se voyoit plus trahé par aucun Favory, ne doutant pas qu'il n'obtint ce qu'il demanderoit forttement, avoit le Duc d'Orleans de ne pas suivre l'avis de Comines: de demeurer dans Novarre, afin de rassurer la Bourgeoisie & la Garnison de la Place contre le grand nombre des Assiégeans: de ne pas donner par son éloignement aux Bourgeois de cette Ville la mortification qui leur seroit la moins supportable, puisque cela n'étoit pas
absolu-

absolument nécessaire : Que l'Armée Françoisé recevrait dans peu de jours le renfort qu'elle attendoit de la Suisse, & marcheroit aussi tôt vers Navarre qu'elle devoit attaquer ; & que de la manière dont elle avoit accoustumé d'agir en cette sorte d'entreprises, il n'y auroit d'exercice pour elle que durant une heure au plus. Mais il y a peu de Favoris qui ne présument trop de leur crédit lorsqu'ils n'ont plus de Compétiteur.

Charles Huitaimoit à la vérité le Cardinal Briçonnet, & venoit de lui en donner des marques, en l'élevant à la première dignité ; mais Sa Majesté s'étoit repentie d'avoir suivy l'avis du Sénéchal de Beaucaire préterablement au reste de son Conseil, pour ce qui regardoit l'expédition de Naples, & elle ne vouloit plus commettre de semblables fautes. Si le Duc d'Orleans eût venu à la Cour, la présence & ses sollicitations eussent poussé les Conseillers d'Etat à le favoriser ; mais ce Duc n'étoit point alors assez considéré pour avoir lieu d'espérer que ses Envoyez & ses lettres suppléassent à son absence. Il n'étoit plus Successeur présomptif de la Couronne ; & le Roy avoit un Dauphin âgé de près de quatre ans : Prince de la plus belle esperance que l'on eût veu depuis long temps. Ainsi le plus grand nombre des Conseillers d'Etat ne regardant plus le Duc d'Orleans avec les mêmes yeux qu'auparavant fut contre lui, & se fonda sur des raisons qui ne pouvoient être plus apparentes. Elles consistoient en ce que la sacrée Personne du Roy ne devoit être hazardée que dans les rencontres où il s'agissoit directement de la Monarchie, & non pas dans celle cy, qui ne regardoit que les intérêts particuliers du premier Prince du sang, qui n'avoit point d'enfans, & de qui la sœur unique étant mariée dans la Maison de Navarre, y porteroit le Duché de

1496. Milan, quoy-qu'il eût été acquis aux dépens de la France. Que Charles Huit n'étoit pas d'humeur à souffrir que son Armée attaquât les Assiegeans, sans se mettre à la tête ; & qu'ainsi ce seroit peine perdue que de travailler à l'en dissuader : Que les Ennemis étoient si avantageusement retranchés, qu'il y auroit de la témérité à s'ingérer de les emporter ; & qu'à juger sainement des forces qui seroient employées contre eux, elles consistoient en Cavalerie, qui n'étoit bonne qu'en pleine Campagne, & en Infanterie dont les trois quarts étoient Suisses, qui dans les engagements qu'ils avoient pris avec la France avoient toujours excepté les Sieges, & par conséquent les attaques des Lignes : Que cette Nation vaillante à la vérité ; mais brutale, étoit devenuë la plus forte dans l'Armée Françoisse, à cause que la plupart des Sujets de Charles Huit qui l'avoient accompagné jusques là, ne s'y trouvoient plus ; & que ce vuide venoit de trois causes. La première étoit les maladies qui en avoient obligé plusieurs à se faire porter hors du Camp. La seconde le défaut d'argent ; & la dernière le desir dont les plus sensibles avoient été touchés de revoir leur familles : ce n'est pas qu'il n'en fût venu d'autres en leurs places, & que la jeune Noblesse, jalouse de la gloire que ceux de son rang avoient acquise en combattant à Fornouë, ne fût accouruë pour avoir sa part de l'honneur & du danger qu'elle concevoit dans l'attaque des Ennemis devant Novarre ; mais outre que le nombre n'en étoit pas si grand que celui des absens, il étoit arrivé aux Gentils hommes François nouvellement venus un inconvenient assez ordinaire en de semblables rencontres ; c'est à dire que l'agitation & le changement de vie & de climat leur avoit causé des maladies dont les moins robustes étoient morts ; aussi-bien que leur Chef François

çois de Bourbon, Comte de Vendôme, Prince du Sang; & les autres étoient allez incommodés pour se trouver tout à fait hors de service. Tout l'argent que l'on avoit pu recouvrer étoit dépensé; & il n'y en avoit plus dans les coffres de Charles Huit, pour le distribuer aux Soldats mercenaires en qualité de présent après la victoire, supposé qu'on la remportât, ou pour retenir sous les Enseignes de France ceux qui seroient restés, en cas que l'on eût du pire. Qu'en l'un ou l'autre de ces evenemens il étoit à craindre que les Soldats Suisses ne se saisissent de la sacrée Personne de Sa Majesté; & qu'ils ne la livrassent aux Italiens, pour la somme qu'ils prétendoient leur être due.

Cette apprehension étoit bien fondée; car encore qu'on n'eût point attaqué les lignes, & que par conséquent on ne se fût pas exposé au double hazard dont on vient de parler, les Suisses ne laisserent pas d'arrêter les Officiers François qui les avoient enrôlez, & ceux qu'on leur avoit donné, jusqu'à l'entier paiement de leurs montres. L'avis le moins conforme à l'inclination des François, l'emporta de cette sorte sur celui qui leur étoit le plus opposé, & il fut résolu qu'ils ne se mettroient point en devoir de secourir Navarre. On doit pourtant ce témoignage au Cardinal Briconnet, qu'encore qu'il se vît presque seul du sentiment d'attaquer les lignes des Confederez, il ne s'en obstina pas moins à le défendre, & il l'appuya sur des raisonnemens auxquels ceux de l'avis contraire ne purent répondre. Il soutint que la contenance de l'Armée Française, & l'empressement extraordinaire avec lequel elle demandoit qu'on la menât aux Ennemis, étoient les marques les plus certaines de vaincre qu'elle pouvoit donner. Que si les Confederez étoient les plus forts en

1496.

nombre, ils ne l'estoient ni en experience ni en courage; & que le bonheur du Roy estoit si grand, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il l'abandonnât devant Novarre après l'avoir fait triompher des mêmes Ennemis à Fornoue: Qu'il s'agissoit presently de recueillir le fruit de l'expédition de Naples en punissant Louis Sorce, qui seul avoit formé les obstacles qu'on y avoit trouvez, & que comme la plus grande faute que l'on avoit faite, étoit celle de s'avancer jusqu'au centre, & même jusqu'à l'extremite de l'Italie, & de la traverser tout entiere sans s'être auparavant assuré du Duché de Milan, qui en étoit l'entrée à l'égard des François, il s'agissoit alors de la reparer d'une maniere qui ne laissât plus lieu de revoker en doute leur prudence. Que l'occasion y étoit si propre, que s'ils manquoient de s'en prevaloir, ils seroient éternellement blâmez: Que toutes les Troupes restées à la Ligue étoient devant Novarre, & qu'après qu'elle les auroit perduës, il lui seroit impossible d'en lever d'autres. Qu'ainsi Charles Huit en sauvant Novarre recouvreroit toute l'Italie, & rétablirait les affaires presque entièrement ruinées dans le Royaume de Naples. Au lieu qu'en s'abitenant de passer une seconde fois sur le ventre de ses Ennemis, il laisseroit refroidir l'ardeur de ses Soldats, & perdrait sa reputation. Qu'enfin Montpenher & les sept mille Gentils hommes François qui se trouvoient en un extrême danger dans les Provinces du Labour & de l'Abruzze, ne pourroient désormais être sauvez par aucune autre voye que celle-là; & qu'il y alloit de l'honneur de la France de ne pas souffrir que tant de vaillans hommes qui s'étoient volontairement exposez pour saquer le, fussent abandonnez à la discretion de leurs Ennemis.

Guichardin dit que ce fut Louis de la Trimoüille
qui

qui ouvrit l'avis du Cardinal Briçonnet ; mais il n'est pas mal-aise de voir ce qui peut avoir obligé cét Historien à s'écarter de la vérité dans cette circonstance. Ce qu'il aimoit le plus de son Histoire étoit les harangues, & il en avoit composé deux excellentes : L'une pour persuader, & l'autre pour dissuader l'insulte des retranchemens devant Novarre. Il les faisoit attribuer à deux hommes qui eussent de la proportion avec les paroles qu'on leur mettroit en bouche ; & le Prince d'Orange convenoit assez à la seconde harangue ; c'étoit un vieux Capitaine, prudent & long temps exercé dans la bonne & dans la mauvaise fortune, qui s'étoit en effet déconseillé pour le sentiment de ne pas attaquer les Alliez. Mais le Cardinal Briçonnet n'étoit pas un personnage propre à inspirer l'action la plus hardie de la Guerre, qui est celle d'emporter des retranchemens défendus par un plus grand nombre de Soldats, qu'il n'y a d'agresseurs. Son génie & son éducation n'y étoient pas conformes, & Guichardin s'en aperceut si bien qu'il aima mieux feindre que la Trimoüille eût été d'avis d'attaquer les lignes, quoyqu'il lût convaincu du contraire, que de choquer la bienveillance, parce que peu de gens sçavoient qu'elle avoit été l'opinion de la Trimoüille : au lieu que si Guichardin eût attribué la première harangue au Cardinal Briçonnet, autant de gens l'auroient soupçonné de fausseté, qu'il eut eu de Lecteurs.

On cacha néanmoins la résolution de ne pas attaquer les Lignes, parce que les François accourus de toutes les Provinces, & les Suisses qui venoient d'arriver sur l'esperance de combattre, s'en fussent retournés, & la Personne de Charles Huit auroit couru plus de danger d'être enlevée par les Italiens, que si elle eût hazardé de

1496.

secourit Novarre ; & l'on fit courir le bruit dans le Camp que l'on combattroit aussi-tôt que les nouveaux venus se seroient reposez ; & que l'on auroit assez fatigué les Assiegeans par de frequentes escarmouches. La Palice & quelques autres essayerent de jeter des munitions dans la Place à la faveur des fausses & des veritables alarmes. Ils donnerent en divers lieux des retranchemens des Ennemis , mais aucune ne réussit ; & les Italiens au contraire emporterent sur le Duc d'Orleans le Convent des Cordeliers , & le Fauxbourg de Saint Nazaire. L'importance de ces deux prises consistoit en ce qu'elles rendoient aux Assiegez leurs Fauxbourgs inutiles : Et de fait le Duc d'Orleans n'en tirant plus d'avantage , & desesperant de les garder , y mit le feu. Il faisoit exactement chaque nuit , aussi bien que tous les jours , la ronde des murailles , & il ne negligeoit aucune fonction d'Officier , ni de simple Soldat. Sa constitution n'étoit point assez vigoureuse pour resister à de si penibles travaux ; & il y auroit succombé , si Dieu qui le destinoit pour régner à son tour , ne l'eût dégagé par une autre aventure que celle qu'il avoit prévenue.

La Marquise de Montferrat mourut , & laissa vacante la Tutelle & l'Administration de l'Etat du jeune Paleologue son fils. Les Etats du Pais s'assemblerent à Casal pour choisir entre deux prétendans , celui qui lui succederait. C'étoient le Marquis de Salusses & le celebre Constantin-Cominat , tous deux parents du Mineur , & tous deux capables de la Tutelle & du Gouvernement de son Etat. Il étoit à craindre que leur contestation ne dégénérât en guerre civile ; & la France n'avoit pas plus d'intérêt d'appuyer l'un que l'autre , puisqu'ils s'étoient tous deux déclarés pour elle : Que Cominat avoit levé une partie
des

des Troupes qu'elle avoit employées à l'expédition de Gennes, & que les Marquis de Salusses se trouvoit actuellement enfermé dans Novarre avec le Duc d'Orleans: Mais l'obligation singulière de Charles Huit à la defunte Marquise de Montferrat, qui lui avoit presté les pierreries pour les engager, & la reconnoissance qu'il y avoit lieu de témoigner, en preservant le Montferrat de la guerre dont il étoit menacé, furent les motifs qui déterminèrent Sa Maj. à choisir Comines pour son Ambassadeur Extraordinaire à Casal, ou il eut ordre de tenir la main, afin que les Etats procédassent dans les formes à l'élection de leur Gouverneur & du Tuteur de leur jeune Souverain. Ce n'est pas que Charles Huit en eut le droit, ou qu'il le prétendit; mais les Montferrains étoient alors si dévouez à la France, & d'ailleurs ils avoient tant besoin qu'elle les garentît de l'usurpation de Louis Sforce, qu'il y avoit lieu de juger qu'ils donneroient à Comines autant d'autorité dans leur Assemblée, que s'ils eussent été Sujets du Roy son Maître. Et de fait l'événement justifia que l'on n'avoit pas trop présumé du credit de Charles Huit; car Comines n'eut pas plutôt montré ses Lettres de Créance, qu'il fut introduit dans les Etats assemblez: Il y agit en homme d'honneur, & il n'eut d'égard que pour la justice. On avoit cru, à cause de son ancienne liaison avec le Duc d'Orleans, qu'il favoriseroit sous main le Marquis de Salusses, & que la Cour de France y trouveroit d'autant moins à redire, que ce Marquis étant Feudataire du Dauphiné, elle seroit plus assurée de retenir le Montferrat dans son parti tant qu'il en seroit Gouverneur, que si l'Administration passoit à Cominat, qui n'avoit point d'autre union avec Charles Huit que celle de l'amitié. Cependant Comines fit ré-

1496.

flexion que le Marquis de Salusses avoit des prétentions sur le Montserrat ; & que si on l'en rendoit le maître, sous prétexte de la Tutelle , il le retiendrait en effet s'il étoit méchant , ou il seroit au moins tenu de le retenir s'il étoit homme de bien. Il n'y avoit pas d'apparence de l'exposer à cela ; & il y en avoit encore moins de hazarder l'Etat du jeune Marquis de Montserrat. Ainsi Comines se déclara pour Cominat , & les Etats suivirent son avis.

Les Princes d'Italie attachés au siège de Novarre avoient en même temps député vers le jeune Marquis de Montserrat , pour lui témoigner leurs condoléances sur la mort de sa mère Comines connoissoit ceux que la Republique de Venise avoit dépêchez : Il les visita sous prétexte de bienveillance , & il leur apprit que lorsqu'il étoit parti de Venise , le Senat lui avoit témoigné d'agréer qu'il se mêlât de l'accommodement entre le Roy son Maître & les Conféderez : Il y ajouta que si la Republique de Venise persistoit dans une si louable intention , rien n'empêcherait que l'on n'en commençât la négociation. Les Députés répondirent qu'on ne les avoit point informez de cela , & que nonobstant ils étoient persuadés que leurs Maîtres ne s'éloigneroient pas de la paix , pourveu qu'on la traitât avec honneur à l'égard des Conféderez : Qu'à la vérité les Vénitiens cédent la prééminence à Charles Huit ; mais qu'en récompense le Pape & l'Empereur l'avoient incontestablement sur lui ; & qu'il s'ensuivoit de là que les François étoient obligez à faire la première démarche pour l'accommodement ; & que cette démarche devoit être si visible , que l'on ne doutât pas que ce ne fussent eux qui recherchoient la paix. Comines qui n'avoit garde de préjudicier à la dignité de la Nation Française

où

où il s'étoit transplanté, éluda la proposition des Deputez de Venise, en avouant de bonne foy la prééance du Pape & de l'Empereur sur le Roy son Maître; & en convenant qu'encore que la République de Venise & les autres Puissances d'Italie fussent beaucoup au dessous de la France, elles devoient pourtant l'emporter dans la conjoncture dont il s'agissoit, puisque à raison vouloit que l'accessoire suivit la condition du principal. Il se tira d'affaire par une distinction que les Italiens admirerent dans un homme comme lui qui n'avoit point étudié. Il avoua que la prétention des Députez de Venise seroit bien fondée, si le tel étoit égal, c'est à dire si le Pape & l'Empereur d'un côté, & le Roy de France de l'autre, négocioient en personne, ou que ces trois Princes vuidassent leurs différends par la seule voye des Ambassadeurs; mais que dans le Traité dont on parloit, Sa Sainteté & Sa Majesté Impériale étoient éoignées de tant de lieues & mêmes de tant de journées, qu'il n'étoit pas possible qu'elles agissent en personnes, & le Roy de France au contraire en étoit si proche, qu'il devoit être réputé pour présent. Outre qu'il paroïssoit ridicule d'insister sur les préliminaires, lorsqu'il étoit question d'empêcher deux Armées de Chrétiens les plus formidables & les plus nombreuses que l'on eût vues de se couper la gorge.

Le discours de Comines parut si raisonnable aux autres Députez des Conféderez, que ceux de Venise furent obligez de s'en rapporter à ce que diroient les deux Provediteurs de leur République Trevisano, & Pisani, qui étoient dans les lignes de Novarre. L'un & l'autre n'osèrent décider la question, & la renvoyerent au Sénat, qui fut d'avis de ne pas perdre l'occasion qui se présentoit, de réduire Novar-

1495.

re sans hazarder ses Troupes. Il disposa les Confederez à vouloir bien demander au Roy Charles Huit un Sauf conduit pour cinquante personnes qui negocieroient sur une plaine également éloignée des deux Armées; mais celui que le Duc de Ferrare choisit pour cette commission en étoit indigne: Il se nommoit Aibertin Boischeri; & on l'avoit préféré aux autres, parce qu'il avoit un fils malade dans l'Armée Françoisse, & il pouvoit le visiter sans donner de soupçon; mais il étoit de Ferrare, & tellement attaché au Duc Hercule d'Esté son Souverain, qu'il ne recevoit pas d'autres mouvemens que les siens.

Ce Duc avoit usé de la précaution de ceux qui gardent une exacte neutralité; & si la qualité de Feudataire du Saint Siege avoit exigé de luy qu'il envoyât son fils aîné à la tête de cent Hommes d'Armes au secours des Confederez, son second fils avoit passé dans l'Armée Françoisse avec autant de Lances; mais l'interieur ne répondoit pas à un exterieur si bien partagé. Le Duc de Ferrare pour avoir donné en mariage à Louis Sforce celle de ses filles qu'il estimoit davantage, n'en avoit pas plus de bonne volonté pour luy. Il n'avoit pas oublié qu'il luy avoit fait perdre le Poleziné di Rovigo, & le souvenir luy en étoit d'autant plus sensible, que pour peu que perdent les petits Princes, ils y trouvent fort à redire. L'occasion s'offrit de s'en venger; & il n'y avoit pas d'apparence qu'elle revint durant la vie de ce Duc, qui étoit déjà fort âgé. Il falloit donc qu'il se hazardât de tirer raison de l'injure qu'il avoit reçue, ou qu'il la laissât impunie. Et de plus il n'avoit pour se satisfaire qu'à desabuser les François d'une erreur tout à fait grossiere dont ils étoient prévenus, & qu'à leur représenter leurs propres avantages, lis croyoient que
les

les Italiens étoient revenus de la terreur dont ils avoient été saisis à Fornoué, & qu'ils vivoient en tres-parfaite intelligence dans les Lignes devant Novarre: Qu'ils n'y étoient pas plus incommodés, qu'ils l'eussent été dans les Fauxbourgs de Milan, à cause des inventions qu'ils avoient trouvées pour se garantir des injures de l'air; & qu'ils attendroient de pied ferme qu'on se jettât à corps perdu dans leurs retranchemens, afin d'égorger en la maniere qu'il leur plairoit ceux qui auroient évité leurs volées de canon & leurs cartouches. Cependant il étoit vray que la même consternation qui avoit cessé lorsque les Confederez avoient apperceu que les François ne les poursuivoient pas, avoit recommencé au premier bruit de l'arrivée des vingt mille Suisses dans le Camp de Charles Huit. Comme il n'y avoit que Louis Sforce qui dût profiter de la prise de Novarre, les Troupes des autres Confederez prétendoient que les siennes supportassent seules toutes les fatigues du siege, & que les auxiliaires ne fissent que se reposer jusqu'à l'arrivée des François, à dessein de tenir le secours.

Elles s'étoient là dessus mutinées; & elles avoient entraîné leurs Officiers dans leur sentiment, quoy qu'il fût tout à fait injuste: Elles se preparent pour se retirer chacune dans les Etats de celuy qui les avoit levées; & les François n'avoient pour vaincre, qu'à se presenter en ordonnance de bataille pour les hâter de partir, ou qu'à demeurer encore deux ou trois jours paisibles dans Verceil, pour y recevoir la nouvelle que les trois quarts de leurs Ennemis auroit deserté. Mais Boschetti s'acquitta tout à fait mal de la Commission que le Duc de Ferrare luy avoit donnée. Il exagéra dans l'Audience publique qu'il eut de Charles Huit les avantages des Confederez, & il

1496.

convainquit le Conseil de sa Majesté qu'il n'étoit pas possible de les déloger par force de devant Navarre : Mais il est vray que dans une Conference secrette qu'il eut ensuite avec Charles Huit il ruina luy-même son propre ouvrage ; & traita la cause commune , dans la seule veue de satisfaire la passion du Duc de Ferrare son Maître. Il revela le foible de son parti , & il apprit a sa Majesté le moyen de defaire ses Ennemis sans rien hazarder. Mais le bonheur des Confederez en general , l'emporta sur la malice du Duc de Ferrare en particulier ; & les François qui avoient été si credules en d'autres occasions , ceiderent de l'être pour l'avis qui leur donnoit lieu de reparer toutes les fautes qu'ils avoient j usques là commises ; & de conquerir toute l'Italie en une seule journée. Ils prirent Boscheri pour un double espion ; & ils ne s'abstinent de le punir en cette qualité , que dans la seule veue de ne pas violer en sa personne le Droit des Gens. Ils aimerent mieux deterrer à ce qu'il avoit dit en qualité d'Envoyé , quoy qu'il protestât qu'il n'y avoit rien de plus faux , qu'à ce qu'il soutenoit en secret être certain , & qu'il confirmoit par toutes les voyes introduites dans le monde pour acquies de la créance ; Et le Duc de Ferrare eut le chagrin d'avoir inutilement essayé de perdre son gendre , & de s'en être expliqué aux Conseillers d'Etat de Charles Huit , peu capables de secret , qui s'ils l'eussent découvert a Louis Storce , l'auroient obligé de prendre d'insaisissables mesures pour la perte de son beau pere. Le Sauf conduit pour l'accommodement fut envoyé aux Confederez : Leurs Députés parurent à l'heure & au nombre dont on étoit convenu ; & le Prince d'Orange , le Maréchal le Gié , le Grand Chambellan , Pienne & Comines qui étoient autant de Commissaires pour la France s'y trou-

trouverent aussi. La premiere chose que l'on examina après les pouvoirs, fut l'état des Assiegez dans Novarre. On trouva qu'il y étoit déjà mort de de faim deux mille personnes de bon comte; car outre que cette Ville avoit été fort peuplée, il y avoit encore eu de plus cinq mille hommes en Garnison, & que le Duc d'Orleans n'avoit pas seulement à craindre les incommoditez du Siege, mais encore l'air empesté qu'il respiroit. Sa personne étoit trop précieuse pour la hazarder jusqu'à la fin du Traité, qui vray semblablement seroit long; & l'on entra de part & d'autre dans une considération si raisonnable en demeurant d'accord que le Duc d'Orleans & le Marquis de Salusses sortiroient incessamment avec leurs domestiques, & rejoindroient la Cour de France à Verceil, bien entendu que si le Traité ne se concluoit pas, ils rentreroient dans la Place assiegée, avec les mêmes domestiques ou d'autres en pareil nombre, s'il en mourroit dans ce temps-là. Que l'on donneroit des Otages François pour sûreté de cette condition, & des Italiens pour assurance que le Duc d'Orleans & le Marquis de Salusses ne courroient point de risque en traversant les lignes. Mais on n'exécuta pas si facilement cet article préliminaire qu'on l'avoit conclu: Car il ne fut pas possible de tirer de Novarre le Duc d'Orleans & le Marquis de Salusses, sans que la Garnison s'en apperçût, & sans qu'elle se déhât qu'après que les deux Chefs seroient hors de danger, on ne se mettroit plus en peine de sauver le reste: Elle se mutua là dessus: Elle arrêta ces deux Chefs: Elle leur donna des Gardes; & elle déclara que puis qu'ils l'avoient engagée dans l'extrémité où elle étoit, ils y perdroient ou n'en sortiroient qu'avec elle. Il y auroit eu de la folie dans la conjoncture d'alors de
penser

1496.

penſer à la châtier & à la ranger à la raiſon ; & l'on eut plutôt fait de luy promettre de la retirer de nuit dans trois jours quoyqu'il arrivât , & de luy donner pour caution de cette parole ceux des Courtiſans qu'elle demanderoit. Elle ſe contenta du ſeul Romefort , neveu du Maréchal de Gié , & on la degagea précifément au temps dont on étoit convenu , parce que les Députez convinrent dès le lendemain que la Ville de Novarre ſeroit évacuée par les François , & qu'ils ne laiſſeroient dans la Citadelle que trente Soldats ſous un Commandant , auxquels on fourniroit pour de l'argent ce qu'il falloit précifément pour vivre chaque jour , juſqu'à la concluſion du Traité.

Il ſembloit que ceux-cy fuſſent plus à plaindre que leurs compagnons qu'on mettoit au large : cependant ils furent ſans comparaifon plus heureux , puifqu'en ne leur fournifſant que le neceſſaire , on prévint les excez qui les euſſent infailliblement emportez après une longue abſtinence : au lieu que le grand air étouffa dans le chemin pluſieurs de ceux qui ſortoient dont les eſtomacs étoient vuides , & la foibleſſe ou l'intemperance des autres les réduiſit dès le lendemain en ſi petit nombre , que de cinq mille qu'ils étoient il n'en reſta que ſix cent.

Le fond de la négociation fut entièrement conforme aux articles préliminaires , & l'on peut dire ſans vanter Louis Sforce qu'il en eut toute la gloire , quoyque la République de Veniſe luy eût donné pour Collegues les Provediteurs Treviſano & Piſani , qui étoient les plus habiles de ſes Senateurs. Il l'emporta ſur l'un & ſur l'autre en raffinement de politique ; & il leur donna ſi bien le change , qu'il tira du Traité tout le fruit ſolide qu'il en prétendoit , ſans qu'ils en remportaſſent pour eux autre choſe qu'un imaginaire ; & c'eſt-
là

là peut être ce qu'il y a eu de plus singulier dans la vie de Louis Sforce. On agit toujours mieux par soy-même que par un tiers, quand on régle en personne ses propres interêts avec des gens qui, tout-habiles qu'ils sont, ne se chargent que des interêts d'autrui ; & Louis Sforce quoyqu'il eût nommé pour Député le plus adroit de les Ministres, Bernardin Visconty, ne se fia pas tellement en luy, qu'il ne voulut être présent luy même au Traité.

Il se transporta dans les lignes des Confederez devant Novarre ; & il se soucia peu que sa dignité y receût quelque flétrissure, pourveu qu'il y trouvât d'ailleurs son compte. Sa femme l'y suivit, & ne luy fut pas inutile. On a veu que cette Princesse avoit de l'ambition & deux fils ; & ces deux circonstances ensemble l'avoient tellement transformée, pour ainsi dire, dans les mœurs de son époux, que le mariage n'avoit jamais rendu deux personnes si semblables. Aussi ne s'amusa-t'elle point à garder scrupuleusement toute la bienséance convenable à son sexe. Elle assista à toutes les Conférences ; & l'on ajoûte qu'elle ramena quelquefois au point dont il étoit question, Louis Sforce qui s'en écartoit pour trop subtiliser. Ce point consistoit uniquement à préserver le Duché de Milan de l'attaque des François, après le renfort des vingt mille Suisses qu'ils avoient receus ; & à sacrifier tout le reste, sur la présupposition que ce que l'on auroit abandonné reviendrait de soy-même, & seroit recouvré sans peine, aussi tôt que Charles Huit auroit achevé de perdre ce qui luy restoit dans le Royaume de Naples, & qu'il auroit repassé les Alpes. Et de fait les Députez de sa Majesté obtinrent généralement ce qu'ils demanderent pour rendre Novarre, qu'ils avoient de ne pouvoir garder.

* Dans les Conférences pour Novarre.

1496.

On leur accorda que les Traitez par lesquels Louis Onze avoit cédé la Ville & l'Estat de Gennes à François & a Galeas Sforce son pere & son frere aîné fussent nuls; & que les Gennesois seroient réunis à la Monarchie Française, autant que le permettroient les Privilèges qu'ils s'étoient reservez en se donnant au Roy Charles Six: Que les Galeres & les Vaisseaux que la France avoit dans leurs Ports au moment que Louis Sforce les avoit excitez à la revolte, seroient rendus en l'estat qu'on les avoit trouvez; & que pour réparation de cette injure, Louis Sforce y joindroit sa Flote, & l'augmenteroit de trois Galeasses entretenues à ses dépens, jusqu'à ce que Charles Huit eût entièrement recouvré le Royaume de Naples: Qu'il doneroit passage par le Duché de Milan aux Troupes de Cavalerie & d'Infanterie qu'il plairoit à Sa Majesté d'y envoyer par terre, avec cette précaution néanmoins qu'il n'en passeroit pas plus de deux cent à la fois, afin qu'ils ne fussent point en assez grand nombre pour insulter aucunes des Places qui se trouveroient sur leur route: Que Louis Sforce renonceroit à toutes les Liges formées en quelque temps que ce fût au préjudice de la France, & qu'il vivroit en parfaite intelligence avec elle: Que les autres Puissances d'Italie rentreroient dans la même disposition ou elles avoient été avant que les François entraissent en armes dans leur Pais, excepte la République de Florence, à l'égard de laquelle subsisteroit le Traité qu'elle venoit de conclure pour la réunion de Serefane & de Petrasancta à la République de Gennes: Que Louis Sforce tiendrait quitte Charles Huit de tout l'argent qu'il luy avoit prêté: Qu'il payeroit cinquante mille écus comptans au Duc d'Orléans pour les frais de la Guerre: Qu'il rétablirait Trivulce, & qu'il luy restitueroit exactement le revenu des biens qu'il luy avoit confisquez.

Les

Les Députez de Venise furent alors sollicitez de proposer à leur tour ce qu'ils avoient ordre de demander ; & leur réponse , pour embarrasser Louis Sforce fut qu'ils étoient anciens amis & confederez des François , & qu'ils n'avoient point d'affaire particuliere à démêler avec eux : Que leurs Armes dans le Duché de Milan étoient parement auxiliaires ; & que quand Louis Sforce témoigneroit d'être content ils le seroient aussi : Qu'ils n'exigeroient autre chose de lui pour le secours qu'ils lui avoient donné sinon deux mois de temps , pendant lesquels ils examineroient s'il leur seroit avantageux de le faire comprendre dans le présent Traité ; & que quand le même Louis Sforce ne leur seroit pas obligé de la conservation , ils ne leur pouvoient honnêtement refuser si peu de chose.

Ce qu'il y avoit de cache dans ce discours , étoit si fin qu'il falloit une pénétration merveilleuse & de longues réflexions pour le découvrir. Les Venitiens s'étoient saisis d'Otrante , d'Brindes , & de quelques autres Ports de la Pouille qu'ils prétendoient garder. Ils en étoient assurez , supposé que Ferdinand recouvrât son Royaume , parce qu'il n'auroit jamais le moyen de les rembourser de leurs frais ; mais il n'en seroit pas de même si Charles Huit conservoit la conquête , parce qu'il voudroit recouvrer ce qui en auroit été détaché durant son absence , & les Venitiens ne pourroient alors lui résister long temps. Il n'étoit pas possible de prévoir à venir sur un point si délicat ; mais à raisonner sur les apparences , les Châteaux de Naples ne pouvoient encore tenir plus de deux mois. S'ils étoient secourus dans ce terme , le Royaume dont ils étoient comme les clefs demeureroit aux François ; & par conséquent il seroit nécessaire que les Venitiens fussent compris dans le Traité de Charles Huit avec Louis Sforce , ou
qu'ils

1496. qu'ils attirassent sur eux toutes les forces des Vainqueurs à quoy le Senat n'avoit garde de se résoudre. Si les Châteaux de Naples retomboient sous la puissance de Ferdinand, les Vénitiens n'auroient plus rien à ménager avec la France, puisqu'ils n'en seroient plus voisins; & il leur seroit inutile de n'avoir pas été compris dans le Traité de Louis Sforce, puisque les Ports de la Pouille leur demeureroient sans qu'il parût qu'ils eussent eu de différend avec Charles Huit.

Cependant Comines qui s'étoit accoutumé sous le Regne de Louis Onze à examiner les choses dans tous les sens qu'elles pouvoient avoir, & qui s'en étoit bien trouvé dans sa dernière négociation à Venise; découvrit bien tôt le secret de cette République dans le delay de deux mois qu'elle demandoit: il le fit appercevoir aux autres Députés: il chercha avec eux les moyens de le rendre inutile, & tous convinrent enfin que le meilleur étoit d'ajouter au Traité de Louis Sforce un article par lequel il s'obligeoit, en cas que la République de Venise ne ratifiât point le Traité dans deux mois, & que les François luy déclaraient la Guerre, de joindre ses armes aux leurs contre elle, & de donner passage pour attaquer les Etats qu'elle possédoit en Terre ferme. Cette condition étoit plus rude que les précédentes, & Louis Sforce eut de la peine à s'y soumettre. Il y avoit une extrême ingratitude à sacrifier aux François la République de Venise, qui ne les avoit offensés que pour le sauver; mais il n'étoit pas homme à s'embarasser d'un scrupule d'honnêteté, sur tout lorsqu'il étoit question de conserver le Duché de Milan qu'il avoit acquis par tant de crimes. Il en commit un nouveau, en abandonnant les Vénitiens; & lorsque leurs Provediteurs s'en plaignirent à luy, il leur repartit que par la
même

même raison que la République de Venise ne l'a-
voit assisté, que pour éviter le voisinage des Fran-
çois, il s'engageoit à ne plus avoir de liaison avec
elle, supposé qu'elle eût la Guerre contr'eux, de
crainte qu'ils ne l'accablissent en chemin-
faisant pour aller sur les Terres de cette Républi-
que. Les articles que l'on vient d'abreger n'eus-
sent pas plutôt été dressés que Louis Storce les si-
gna, dans la seule vue de ne pas perdre un mo-
ment pour recouvrer Novarre. Il les envoya à
Charles Huit, qui les signa avec autant de précipi-
tation; mais ce ne fut pas la le plus grand mal qu'il
fit. Sa Majesté étoit accoutumée à n'expédier de
semblables affaires qu'au sortir du Conseil; & elle
s'en étoit jusques là si bien trouvée, qu'il n'y avoit
pas d'apparence qu'elle changeât de methode. Ce-
pendant elle étoit si pressée de retourner en Fran-
ce, qu'elle signa le Traité sans en rien dire à qui
que ce fût, & cette nouveauté causa le desordre
que l'on va rappoter.

Si les Amis du Duc d'Orleans eussent sçu qu'il
ne restoit plus rien à faire pour le service de ce Prin-
ce, ils auroient vray-semblablement abandonné
leur intrigue, & se fussent ajstuez à la volonté du
Roy, qui leur auroit été suffisamment connuë
par le seing de Sa Majesté; mais comme ils étoient
convaincus d'un côté par le retour & par la rela-
tion des Députés François que la Paix étoit faite,
& qu'ils ignoroient de l'autre qu'elle fût ratifiée,
ils crurent avoir trouvé l'unique moyen capable
d'empêcher qu'elle ne le fût. Ce moyen con-
sistoit selon eux, à faire soulever les Troupes
Suissees, & à les obliger de demander qu'on les
menât au combat, sur la présupposition que les
François les imiteroient; & que le Roy dont le
tempérament étoit guerrier, n'auroit pas le pou-
voir de les contredire: Mais on va le plus souvent
plus

1496.

plus loin que l'on ne pense, quand on excite des seditions à dessein de les appaiser aussitôt qu'on le jugera a propos.

Il y eut peu de peines à mutiner des Soldats mercenaires comme les Suisses, qui commençoient à sentir les incommoditez du Camp, & sur tout la chaleur qui leur sembloit d'autant plus étrange, qu'ils y étoient moins accoustumez. Ils ne pensoient d'abord qu'à l'éviter par un Combat General qui termineroit la Guerre; mais après qu'ils furent allez en tumulte demander à Sa Maj. qu'elle les menataux Ennemis & qu'Elle, pour le délivrer de leur importunité, leur eut dit que la Paix étoit lignée & ratifiée, ils se retirerent à leur Quartier. Tous leurs Officiers s'y assemblerent & delibererent sur ce qu'ils seroient pour estre recompensez aussi largement que s'ils eussent vaincu; puis qu'il ne tenoit pas a eux qu'ils ne battissent les Confederez. Comme il n'étoit pas possible que dans un si grand nombre, il n'y eût des personnes passablement informées des Traitéz intervenus entre le Roy Louis Onze & les Cantons, on rapporta l'article du dernier qui contenoit en termes exprès, que lorsque Sa Majesté auroit fait une levée extraordinaire de Gens de Guerre; & qu'elle se raviserait de les renvoyer quand ce seroit des le lendemain, elle ne laisseroit pas de leur payer deux mois de solde, afin de les consoler, & de les dédommager de leur prompt licentiment. Cet article étoit vray; mais les Cantons y avoient déroge par un Traite particulier avec Charles Huit, par lequel les deux mois avoient esté réduits. Mais n'y ayant personne dans l'Assemblée, qui ne feignit de l'ignorer, on n'y eut aucun egard, & l'on conclut que tous les Suisses de l'armée retourneroient vers le Roy, & presseroient Sa Majesté de leur faire compter trois

montres à l'heure même. Si Sa Majesté leur re- 1495.
fusoit, il y eut deux avis: le premier alloit à se
saisir de sa sacrée Personne pour gages de la som-
me: le second se contentoit que l'on arrêtât les
Courtisans François de la plus grande qualité, &
les plus riches: Qu'on les menât en Suisse; &
qu'on n'en relâchat aucun jusqu'à l'entier paye-
ment. La sedition en étoit là, & pouvoit passer à
de plus horribles extremitez, lorsque Bessay qui
avoit entendu la deliberation des Suisses sans qu'ils
l'eussent apperçu, courut vers Sa Majesté, & lui
dit tout effrayé, que si la Cour vouloit éviter la
prison, il falloit qu'elle partît à l'instant, & qu'elle
allât à toute bride s'enfermer dans la Ville de
Turin, ou elle ne courroit pas risque d'être si fa-
cilement enlevée qu'à Verceil.

Charles Huit sur l'avis de Bessay, sortit de Ver-
ceil avec une précipitation qui tenoit beaucoup
de la fuite; & par un autre manquement plus
considerable que celui de s'être abstenu de pour-
suivre la victoire de Fornoïe, il ne se souvint
pas, ou negligea de donner les ordres aux Trou-
pes Françaises de marcher en corps, jusqu'à ce
qu'elles eussent repassé les Alpes. La peine d'o-
beïr n'auroit pas été grande, puis qu'elles mar-
choient en Pays ami, & qu'elles n'avoient pas d'en-
nemis à dos. Cependant les suites de cette negli-
gence furent si fâcheuses, qu'il ne s'en trouve
point de pareilles dans l'Histoire du quinziesme sie-
cle. Les François aussi passionnez que leur Roy de
revoir leur patrie, & persuadez qu'il ne leur re-
stoit plus rien à faire dans l'Italie, puis qu'on ne
les tenoit plus en discipline, dédaignerent de suivre
les Enseignes auxquelles ils étoient attachez, & re-
prirent chacun le chemin de sa Province. Les seuls
Courtisans accompagnerent le Roy jusqu'à Lion,
& Sa Majesté fut extraordinairement surprise en

1496.

arrivant à Turin, de n'avoir plus d'armée. Les Confederez apprirent bien tôt qu'elle s'étoit aussi dissipée, & ils changerent de disposition à l'égard des François. Ils s'étoient jusques-là contentez de les hair, & ils n'avoient rien diminué de l'estime qu'ils avoient eüe pour eux. Il y a même de l'apparence que cette estime s'étoit augmentée par le succès de la Bataille de Fornouë; & que voyant qu'un petit nombre de François leur avoit passé sur le ventre, ils ne s'en étoient excusé qu'en disant que ces François étoient plus qu'hommes; mais après qu'ils se furent dissipez d'eux-mêmes; & qu'ils eurent renoué de cette sorte aux avantages qu'ils pouvoient tirer de leur dernier Traité, on ajouta à leur égard le mépris à la haine: On se repentit de les avoir appréhendez: On crut qu'ils étoient moins que femmes, & l'on n'attendit plus de nouvelle irruption de leur part. Louis Sforce après avoir recouvré Novarre, ne se mit plus en peine de leur tenir parole, & n'accomplir aucun des articles dont il étoit convenu. Il retint Genes: Il ne restitua ni les Galeres ni les Vaisseaux qu'il y avoit trouvez; & bien loin de permettre qu'ils continuassent leur route vers Naples, & qu'ils en ravitaillassent les Châteaux, il les joignit à la Flotte qui tenoit ces deux Forterelles bloquées. Le mal étoit sans remede; & tout ce que la prudence put inspirer au Conseil de France après que l'on en eut senti le contre coup, fut de renvoyer Comines à Venise, sous pretexte de faire de nouvelles propositions; mais en effet pour pressentir s'il y auroit moyen de détacher cette République d'avec les autres Contederez.

Comines ne rabattit rien de la fierté qu'il avoit toujours affectée dans sa dernière negociation, quoy qu'il s'en falût beaucoup que les affaires du Roy son Maître fussent en si bon état. Il

exigea

exigea du Senat la restitution des Villes que les Venitiens venoient d'occuper dans la Pouille, le rappel de ses armées, & le refus de comprendre dans la Ligue Ferdinand, qui se disoit Roy de Naples. Les Venitiens n'étoient alors résolus ni de laisser entièrement succomber les François, ni de permettre aussi qu'ils recouvraient tout à fait le Royaume de Naples. L'un & l'autre auroit également préjudicié au dessein qu'ils avoient de retenir les Places de la Pouille, puisqu'il n'y avoit point à douter que celui de Charles Huit ou de Ferdinand qui chasseroit entièrement son Ennemy ne les redemandât.

Il ne falloit pas non plus que les François les recouvraient. La meilleure partie ne leur eût donné que trop d'occasion de ravoit le reste; & il étoit bon pour les Venitiens que la France n'y possédât que quelques Places comme leur République, & que Ferdinand fût tellement affoibli, qu'il ne pensât à chasser entièrement du Royaume de Naples ni les François, ni les Venitiens. Ainsi le Senat, après avoir dit publiquement à Comines que les François n'avoient aucune occasion de se plaindre de luy, & qu'il n'avoit fait autre chose que secourir le plus proche de les Alliez contre un autre Allié plus éloigné: ce qui n'étoit défendu ni par le Droit des Gens, ni par aucune Loy particulière des Confederations; il luy fit entendre par une voye secrète, mais assurée, que ni la République de Venise, ni aucune autre Puissance d'Italie ne souffriront jamais que le Roy son Maître redevint propriétaire du Royaume de Naples, & qu'en ce cas la liberté commune courroit trop de risque. Mais que si la France vouloit se contenter que Ferdinand tint la Couronne en tref de la sienne, & luy payât cinquante mille écus de tribut par an, les

1496

Confederez porteroient ce Prince à consentir que les François renussent Tarente, & les deux Ports voisins, pour faciliter la conquête de Constantinople à Charles Huit, par la commodité d'y tenir la Flotte: Que la République luy fourniroit en ce cas cinquante Galeres & cinq mille Chevaux, & que les autres Puissances Chrétiennes y contribueroient chacune à proportion de ses forces.

Le Senat de Venise s'expliquoit alors plus ouvertement qu'il n'avoit accoutumé: Cependant on ne decouvroit point assez le fond de son intention dans l'accommodement, & dans la Guerre contre les Infideles qu'il proposoit. Les cinquante mille écus dont Ferdinand eût été chargé, outre les pensions qu'il payoit au Pape & a ses enfans, l'auroient mis hors d'état de rembourser les Venitiens de ce qu'il leur devoit; & par conséquent les Places qu'il leur avoit engagées, leur seroient demeurées; & les François occupez à une Guerre de longue haleine contre les Turcs, eussent été detournez de penser au recouvrement de ce qu'ils venoient de perdre. Mais le temps étoit précieux à Comines, & il luy importoit de le ménager. On luy avoit déclaré que c'étoit là la dernière résolution du Senat, & il n'y avoit pas d'apparence de la faire changer par un plus long séjour à Venise. Il en partit donc aussi tôt avec cette consolation, que s'il n'avoit entièrement reussi au gré de Charles Huit, il luy portoit au moins un moyen infailible de prévenir la flettrilure que recevroit sa réputation par l'entiere perte du Royaume de Naples. Il passa par Milan; & il y eut de longs entretiens avec Louis Sforce, qui le connoissant pour Flamand; & néanmoins pour le Ministre de France qui avoit le plus de rapport avec le genie des Italiens, s'ouvrit plus ouvertement

ment à luy. Il luy avoua sincerement d'avoir appelé les François en Italie, mouvé par passion & mouvé par intérêt, & de s'en être repenti: d'avoir travaillé à rétablir Ferdinand par un pur intérêt, & de n'avoir point eu d'autre motif que celui-là de tant d'infidélitez qu'il avoit commises à l'égard des François.

1496.

Comines ne perdit pas l'occasion de luy répondre, qu'il n'étoit pas allé jusqu'à présent à ses fins si directement qu'il prétendoit, & que la crainte de se donner un maître, l'avoit réduit à s'assujettir à deux mille Tyrans, que la République de Venise composée d'autant de Gentils-hommes étoit plus redoutable, que les François au Duc de Milan, & que sa dernière entreprise sur Ferrare avoit assez montré qu'elle aspirait à la conquête de toute l'Italie: Que Louis Sforce en avoit été luy même convaincu, lorsqu'il l'avoit obligée à lever le siege qu'elle avoit mis devant cette Place, & que nonobstant il venoit de donner à cette République une occasion plus favorable de satisfaire son ambition, que n'étoit celle qu'il luy avoit ôtée; puis qu'il luy avoit facilité les moyens de s'emparer des Ports de la Pouille, & que de là elle usurperoit insensiblement le reste du Royaume de Naples: Qu'il ne seroit pas désormais si facile à Ferdinand de se défendre d'une Puissance dont le Gouvernement étoit uniforme, & qui seroit les conquêtes pied à pied: Que des François dont l'impetuosité ressembloit à celle des Torrens, & qui se trouvoient éloignez de Naples de toute la longueur de l'Italie: Que l'inconstance des choses humaines ne manqueroit pas de fournir à la République de Venise, les occasions d'augmenter son Domaine: Qu'elle en profiteroit, & qu'après s'être étendue d'un côté jusqu'au patrimoine de Saint Pierre, elle s'agrandiroit de l'autre

1496.

aux Jépens du Duché de Milan : Qu'elle avoit en vain jufques là attaqué ce Duché, parce que les autres Princes d'Italie s'étoient trouvez affez forts pour le fecourir

Loüis Sforce convaincu des railons de Comines, luy avoua de bonne foy qu'il avoit commis une faute irreparable, en souffrant que les Venitiens s'emparaissent des Places maritimes de la Pouille, & qu'ils étendroient infailliblement de là leur domination dans le refte du Royaume de Naples, & même dans le Duché de Milan; mais il ajoûta que ce mal étoit fi éloigné que peut être aucun de ceux qui vivoient prefentement n'en feroit témoin : au lieu que s'il procuroit aux François le recouvrement de leurs conquêtes, en exécutant le Traité dont il étoit convenu avec eux devant Novarre, il les avoit tellement offenfés par fon infidélité & par fon ingratitude, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils luy pardonnaissent. Il demeura fi ferme dans ce fentiment, qu'il fut impossible de l'en défabufer, & Comines en demeura d'autant plus perfuadé de la néceffité où fe trouvoit la France d'accepter les propositions des Venitiens. Il rejoignit la Cour à Lion où elle fe divertiffoit fans penfer à Naples; & il déclara fincèrement à fon ordinaire qu'il faisoit qu'elle effuyât toute la honte qui réfulteroit de la perte de les conquêtes, ou qu'elle s'ajuftât à l'expédient que les Venitiens propofoient. Il le prouva fi fortement, qu'il convainquit tout le Confeil du Roy, excepté le Cardinal Briçonnet qui fe trouva feul de contraire avis, & eut pourtant le crédit de faire preferer le fien à celui de tous les autres Il y a des memoires qui le foupçonnent d'avoir été gagné par le Pape; mais ils font d'autant moins croyables, que Sa Sainteté n'étoit point alors en état de luy donner rien de confiderable :
Qu'il

Qu'il étoit resté seul Favory de Charles Huit: Que Sa Majesté ne luy refusoit aucune des graces qu'il luy demandoit: Qu'il pouvoit plus gagner en un jour en servant fidèlement un si bon Maître, qu'il ne feroit toute la vie en s'attachant à la Cour de Rome, & qu'un homme de bon sens comme luy n'étoit pas capable de devenir gratuitement infidele. On peut encore dire à sa decharge qu'il estima que la France pour ses affaires d'Italie, tireroit plus d'avantage de la République de Florence que de celle de Venise, & que dans le même temps que l'on rejetta les offres des Venitiens, on envoya ordre à d'Entragues de presser l'exécution du dernier Traite conclu avec les Florentins; mais d'Entragues qui commandoit en qualité de Lieutenant de Ligny dans la Ville & dans l'Etat de Pise, ne jugea pas à propos d'obéir au Roy son Maître. Il commit en cela un crime irrémissible, & l'amour en fut la cause: Il en avoit pour une Demoiselle de qualité de Pise dont il ne luy fut pas possible de s'éloigner, & la désobéissance au Roy ne luy parut pas si terrible que l'absence de sa maîtresse. Il fit pour elle la Guerre aux Florentins, & les contraignit ainsi d'augmenter le nombre des Confederez contre Charles Huit. Il empêcha qu'ils ne fissent tenir aux François, restez dans le Royaume de Naples, les Troupes & les soixante dix mille écus qu'ils avoient promis; & ce fut la seule cause qui les mit hors d'état de se deffendre. Il irrita contre la Nation le seul peuple d'Italie qui vivoit en bonne intelligence avec elle, & il l'anima jusqu'au point qu'il égorgoit tous les François qui tomboient entre ses mains; mais l'union entre les Puissances Confederées dont la plupart des intérêts sont differents, ne dure d'ordinaire qu'autant qu'elles ont en tête toutes les forces Ennemies. & se relâche au premier avis certain de leur dissipation.

1496.

Louïs Sforce s'étoit déclaré contre la France, parce qu'elle ne luy avoit pas voulu ceder les deux principales Forteresses de Pise; par le moyen desquelles il s'étoit promis d'affujettir l'este. Son ambition avoit bien été suspendue par les affaires qui luy étoient survenues, mais non pas éteintes. Et de fait il ne fut pas plutôt assuré de conserver son Duché par la dissipation de l'Armée qui prétendoit faire lever le siege de Novarre, qu'il fit passer une bonne partie des Troupes Confederées dans l'Etat de Pise, sous pretexte d'en chasser les Garnisons Françoises, mais en effet pour se l'approprier au préjudice des Florentins, qu'il ne pouvoit empêcher d'être reçus dans la Ligue. Mais le Corps qui fut détaché de l'Armée des Confederez pour cette entreprise, ne trouva pas les François dans la consternation où il supposoit qu'ils fussent. D'Entragues que l'amour avoit rendu désobéissant à Charles Huit, ne l'étoit devenu que pour ne se pas éloigner de sa Maîtresse. Cependant il y auroit été contraint, si les Confederez l'eussent chassé de l'Etat où il commandoit; & la crainte qu'il en eut, jointe à la gloire que ce luy seroit de conserver son Gouvernement après la dissipation de l'Armée de Charles Huit, luy inspira une resolution qui auroit passé pour heroïque, si d'ailleurs elle se fût trouvée dans les règles.

Comme il n'avoit point assez de Gens de Guerre pour deffendre toutes ses Places, il ne laissa de Garnison que dans Pize: Il abandonna les autres; & il se fit un Camp volant des Soldats qu'il en tira. Il tint avec eux la Campagne à dessein d'en jetter la plus-part dans la premiere de ces Places que les Confederez menaceroient de siege; & il découvrit ensuite que c'étoit Secresanelle. Il la munir si à propos de ce qu'il

falloit

falloit pour soutenir un siege, qu'elle rallentit le courage des Confederez qui l'attaquerent avec d'autant plus de vigueur, que la saison de l'hyver où l'on alloit entrer, ne leur permettoit pas d'y être long temps. Les Alliegez les repoullèrent en divers assauts; & leur courage croissant à mesure que celuy des Confederez diminueoit, ils firent sur eux des sorties: Ils leur enleverent des quartiers: Ils gâterent la meilleure partie de leurs munitions de guerre & de bouche; & ils les contraignirent ainsi de quitter le dessein de conquerir l'Etat de Pize. Loûis Sforce frustré de l'esperance d'humilier les Florentins par cette voye, s'ingera de les mortifier par une autre qu'il prevoyoit devoir être presque également avantageuse au Duché de Milan. Il proposa aux Confederez de rétablir dans Florence Pierre de Medici; & il presupposa que cet illustre banni, qui pour mériter la protection des François, s'étoit hâte de les faire entrer dans les Forterelles de Florence & de Pize tout ensemble, seroit assez reconnoissant de la grace qu'on luy feroit de le rétablir, pour consentir que son bien fauteur se saisit & retint au moins l'Etat de Pize, à condition que celuy de Florence fût conservé dans son entière liberté. Les autres Confederez n'approuverent pas d'abord la proposition de Loûis Sforce, parce qu'ils ne voyoient pas que les Troupes qu'ils employeroient à cette conquête y pussent commodement subsister, mais il leur representa si fortement qu'il étoit assuré des Places de Bologne, d'Imola & de Forly par des Traitez secrets qu'il avoit faits avec Bentivole & avec Catherine Sforce sa niece, mere & tutrice du jeune Raine, qu'enfin Virginie Ursin qui s'étoit racommodé avec les Confederez, après le retour de Ch. VIII. en France, eut ordre de ramener Medici & ses deux freres à Florence, & d'obliger

1496.

Bourgeoisie de cette Ville à les remettre dans l'estat dont ils étoient dechus il n'y avoit qu'un an. Urfin marcha, avec les Troupes qui n'avoient pas été fatiguées à l'entreprise de Pize, & il ne douta pas que s'il pouvoit surprendre Crotone, les Florentins ne se soumissent généralement à ce qu'il plairoit aux Conféderez. Il avoit intelligence dans cette Ville; & il se promettoit qu'à l'approche de son Avant garde; on luy en ouvrirait les portes. Mais les Troupes de la Ligue s'étoient dispensées d'obéir exactement à leurs Officiers, depuis que les François avoient repassé les Alpes avec leur Roy, & quoyqu'Urfin eût plus d'autorité sur elles qu'aucun autre, il ne put néanmoins les hâter autant qu'il auroit été nécessaire pour profiter de l'occasion.

Les Florentins eurent le temps de découvrir l'intelligence qu'il avoit dans Crotone, & d'en punir les auteurs & les complices: Ils en changèrent la Garnison; & la renforcèrent de sorte que les premières Troupes d'Urfin qui en approchèrent, furent enlevées. Urfin se mettoit néanmoins en devoir de vanger cet affront, lorsqu'il en reçut un autre qui luy fit quitter le service des Conféderez, & qui retarda de dix sept ans le rétablissement des Medici. On a déjà vu que les trois derniers Rois de Naples l'avoient fait leur Connétable, & qu'il avoit long temps exercé cette Charge qui étoit la première de leur Etat. Il l'avoit perdue en servant la France; & il n'avoit pas depuis exigé qu'elle luy fut rendue, parce qu'elle n'avoit point été remplie, & qu'il ne supposoit pas qu'aucun autre y prétendît à son prejudice. Il se promettoit que Ferdinand luy en enverroient les provisions en Tolcane, mais ce Prince jeta les yeux sur un autre. Il avoit reconnu la faute que ses prédécesseurs avoient
com-

commise, en attirant sous leurs Enseignes, les Colonnes & les Ursins en même temps; parce que ces deux Maisons qui étoient depuis quatre cent ans ennemies irréconciliables l'une de l'autre, n'avoient pas mêmes pû s'accorder, lorsqu'il ne s'agissoit que de procurer les intérêts du Roy de Naples, & leur avoient ainsi fait plus de mal que de bien.

Ferdinand avoit là-dessus résolu de n'en retenir qu'une à ses gages & préféré les Colonnes aux Ursins pour deux raisons. L'une qu'il étoit persuadé que Prosper sçavoit mieux la guerre que Virginie, quoyqu'il ne l'eût pas si long temps exercée: L'autre que les Colonnes renonçant au party de France pour le sien, avoient renforcé celui-cy de trente bonnes Places dont Charles Huit les avoit gratifié. Cette action selon luy meritoit recompense: Il l'offrit à Prosper & à Fabrice, en les priant d'accepter la charge de Connétable de Naples; & il n'exigea d'eux autre chose, sinon qu'ils convinssent ensemble de celui des deux qui en seroit pourveu. Les Colonnes ne délibérèrent pas long temps pour s'accorder sur un point si délicat, & à dire le vray, leurs intérêts étoient trop mêlez, pour se diviser dans une conjoncture où il s'agissoit d'agrandir leur Maison du debris de celle des Ursins. Prosper n'avoit jamais eu d'inclination pour le mariage, & regardoit par conséquent Fabrice comme son fils. Les enfans de Fabrice étoient en grand nombre, & l'on prevoit moins de difficulté à obtenir que son fils aimé luy succedât s'il mouroit Connétable, que si Prosper mouroit dans cette Charge. Ainsi la dignité de Connétable de Naples fut partagée en sorte, que chacun des deux demeura content. Prosper en laissa le titre à Fabrice, & retint le solide qui consistoit dans le commandement de l'Armée.

1496

Ursin étoit en route : avec dans la Touraine ; & à ce lui écrivait plus tard , qu'il étoit allé personnellement pour acheter de nouveau le même Ferdinand sur le poulain. Il se fit toucher avant qu'il eût eu le temps de l'être , & il regarda l'action de se faire par tous les moyens qu'elle étoit possible ; c'est à dire , par l'excitation , par l'impulsion & par le moyen de l'envie attachée. Il renvoya au Gouverneur à la commission de recruter les Méridiens : L'attacha les Troupes des autres Confédérés : Il partit avec les Pècherie blanche ; & il se conduisit à Montpensier qui les reçut avec d'autant plus de joie , qu'il en avoit un extrême besoin.

Le sort de la Guerre avoit été transporté dans la Province de la Pouille , & les deux Armées y étoient passées à même dessein : Elles manquoient d'argent , & n'en pouvoient tirer que par le moyen de la Traite-foraine du Bétail. Les Marchands des Contrées voisines qui venoient régulièrement tous les ans l'acheter à certain jour dans la Pouille , payoient quatre-vingt-mille écus pour obtenir la permission de l'enlever ; & il s'agissoit de déterminer qui de Montpensier ou de Ferdinand seroit en droit de l'accorder , & recevrait l'argent ; mais ni l'un ni l'autre n'en profita , & la faute vint du côté de Ferdinand. Il étoit convenu avec les François que l'on ne coucheroit ni aux Bergers ni à leurs Troupeaux jusqu'à l'arrivée des Marchands ; & qu'au jour de la foire , celle des deux Armées qui se trouveroit la plus forte , recevrait l'impôt sans que l'autre eût droit d'y prétendre. Il avoit aisément passé cet article , parce qu'il étoit alors le plus fort , & qu'il n'y avoit aucune apparence que son Ennemy le devint ; mais après la jonction d'Ursin avec Montpensier , il reconnut évidemment qu'il s'étoit trompé ,

&

& il ne fit point de scrupule de commettre une infidélité pour repater la faute. Il rappella de Naples toutes les Troupes qu'il en put tirer sans lever le blocus des Châteaux : Il les incorpora dans les siennes : Il choisit pour Place d'armes la Ville de Fogio , & il s'y retrancha si bien , qu'il ne pouvoit être forcé de combattre. Il commanda de là à sa Cavalerie Legere d'aller enlever le bétail de la Pouille , & il ne fut obeï qu'en partie. Les paturages étoient éloignez les uns des autres , & les Bergers des premiers que les Neapolitains enleverent , ne manquerent pas de courir au Camp de Montpensier : Ils l'informerent de leur infortune , & ils le presserent de partager au moins avec les Ennemis ce qui devoit appartenir à lui seul.

Montpensier tout paresseux qu'il étoit, agit avec une précipitation qui l'empêcha de remporter sur Ferdinand une entière victoire , & il laissa son Artillerie à Calabre. Cette précaution lui fut d'abord favorable , en ce que la précipitation de la marche fit qu'il rencontra huit cent Fantassins Allemands que les Confederez envoyoit à Ferdinand. On ne sçait pas en quelle Guerre ils avoient fait leur apprentissage ; mais il est constant qu'il n'y avoit point au monde de meilleurs Soldats ni plus expérimentez que ceux là. Ils furent surpris , & ils reconnurent d'abord l'inégalité de leurs forces avec celles de Montpensier. Ils avoient un pretexte plausible de demander quartier , & l'on y auroit trouvé d'autant moins à redire , que ce n'étoit que des mercenaires qui ne s'étoient point engagés à ne le pas recevoir dans une disposition telle que celle-ci. Cependant ils formèrent tous la résolution de se faire tuer , en vendant chèrement leurs vies : Ils se rangerent eux-mêmes en bataille avec une adresse que l'Armée

1496.

de Montpensier adoua. Comme ils se trouvoient en pleine campagne, ils ne pouvoient empêcher qu'on ne les environnât : Ils formèrent un Bataillon carré, & firent face de tous côtez. Montpensier apres les avoir inutilement sommés, fut contraint, faute de grosse Artillerie, d'essuyer plusieurs décharges de leurs Arquebutiers avant que de les entamer, & il perdit en les attaquant de vaillants hommes, entre lesquels on regretta principalement Pot & Champeroux, mais les Etrangers n'avoient pas encore trouvé le secret de s'empêcher d'être vaincus par la Noblesse Française en pleine campagne, lorsqu'ils n'avoient ni murailles, ni fossés à lui opposer.

Les Allemands furent enfin accablés sous le nombre, & tués si généralement, qu'il n'en resta pas un. Montpensier victorieux, continua sa marche, & exécuta sans obstacle ce qu'il prétendoit. Il enleva ce qui restoit de bétail dans les paturages de la Pouille, sans que personne s'y opposât, mais il n'en fut pas plus riche : Car les Marchands qui lui en auroient donné de l'argent, & lui eussent payé l'impôt, n'étoient pas encore venus, & il ne lui étoit possible ni de les attendre, ni de leur livrer la marchandise. Chaque Soldat en avoir sa part, & il auroit fallu le dédommager, pour l'obliger à s'en défaire. Il est vrai qu'il auroit donné son butin presque pour rien ; mais Montpensier n'avoit pas de quoy l'acheter. Ainsi le bétail fut dissipé, & il ne parut pas au bout de trois jours que les François en eussent profité, quoy que s'il eût été bien ménagé, il auroit suffi pour les entretenir long temps. Ils n'arriverent devant Fogio qu'après que Ferdinand eut achevé de s'y retrancher, & ils lui présenterent en vain la Bataille. Il se moqua de leur sommation, & leur reprocha qu'ils manquoient d'Artillerie, &
leur

leur demandant avec quoy ils prétendoient le contraindre de combattre malgré lui. Il ne permit qu'à la Cavalerie de sortir de son Camp pour escarmoucher, & il craignit si fort qu'elle n'engageât l'Infanterie à la Bataille, qu'il n'envoya point de Troupes pour la soutenir. Montpensier après avoir ruiné le Pais voisin, fut contraint d'aller chercher du canon; mais durant qu'il s'éloigna, Ferdinand reçut tant de nouvelles Troupes que Beccacurto, César d'Arragon, & le Marquis de Mantouë lui menerent, qu'il devint à son tour beaucoup plus fort que les François.

Montpensier eut de cette sorte également besoin de Soldats & d'argent; & il ceda par cette indispensable nécessité aux importunités du Senéchal de Beaucaire, qui le pressoit de le renvoyer à la Cour, & lui remontoit qu'il ne pouvoit jeter les yeux sur un homme plus capable que lui de solliciter du secours. Ce Favori avoit été disgracié pour des raisons que l'Histoire du temps ne dévelopent point assez. Il se promettoit de redevenir auprès de Charles Huit plus puissant qu'il n'avoit été, s'il en pouvoit rapprocher par quelque voye que ce fût; & Montpensier se plaignoit de ce que le Cardinal Briçonnet, qu'il avoit cru jusque là son ami, sembloit l'abandonner. Il espiroit, comme il est assez ordinaire en de pareilles occasions, que s'il obligeoit le Senéchal de Beaucaire, la mémoire fraîche d'un si grand bien-fait agiroit avec plus d'effet sur lui, pour le porter à la reconnaissance. Ainsi il le dépêcha pour Lion avec des Lettres au Roy & aux Principaux de son Conseil, qui lui donnoient lieu d'espérer la conservation du Royaume de Naples, moyennant un secours de Troupes & sur tout d'argent; mais qui déclaroient nettement que sans cela, cette Couronne se perdrait en moins d'un mois. Le Senéchal de
Beucaire

1496.

Beaucaire fut mieux reçu de Charles Huit qu'il ne pensoit, mais il arriva à la Cour de France une conjoncture peu favorable pour Montpensier qui l'y avoit envoyé. Les divertissemens dans lesquels elle étoit engagée n'empêchèrent à la vérité ni qu'il rentrât en grace, ni que le Roy ne reprît le soin des affaires d'Italie. Les Conseillers d'Etat qui n'avoient pas été d'avis que l'on s'engageât à l'entreprise de Naples, estimerent qu'il y alloit de l'honneur de la France qu'on la continuât, & ils offrirent dans cette vue leurs personnes & leurs biens. Les raisons qu'ils en apportèrent furent secondées par le credit de trois hommes, qui étoient presque également interessez chacun en son particulier, que les François retinsent leur Conquête. Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens. Charles Ursin & Vitelloze. Le Cardinal de Saint Pierre aux Liens s'étoit attiré la haine implacable du Pape. Charles Ursin, fils aîné de Virginie, esperoit pour son pere & par conséquent pour soy, non seulement la Charge de Connétable, mais encore les trente Villes dont les Colonnes s'étoient rendus indignes, & Vitelloze Cadet des Vellis, attendoit par la même voye le rétablissement de sa Maison, qui n'avoit point autrefois cédé aux Ursins, ni aux Colonnes.

Ils représenterent tous trois que si Charles Huit qui avoit acquis tant de gloire négligeoit de la conserver, non seulement il se rendroit méprisable à ses voisins, mais encore il les exciteroit à former le dessein de partager entr'eux la Monarchie Francoise. sous pretexte qu'elle seroit tombée entre les mains d'un Prince, qui ne scauroit pas mieux la conserver, qu'il avoit sçu garder celle de Naples: Que Sa Majesté venoit d'éprouver que la Maison d'Aragon n'étoit pas assez puissante pour se maintenir dans l'Italie, & qu'il y avoit lieu
de

de conclure qu'elle ne le seroit pas plus à l'avenir, qu'elle l'avoit été jusques là : Que ses Alliez avoient fait un extrême effort pour la sauver, & qu'il leur seroit impossible de continuer une si prodigieuse dépense. Qu'il y auroit de l'inhumanité à laisser périr Montpensier, avec tant de brave Noblesse qui l'accompagnoit; & que cependant il ne se sauveroit aucun des François restez dans le Royaume de Naples, s'il ne marchoit promptement de leur côté un renfort capable de les dégager. Que s'ils succomboient faute de cela, les enfans, les parens, les vassaux qu'ils avoient dans toutes les Provinces de la France, y exciteroient un tumulte, & peut être encore un soulèvement qu'il seroit mal-aisé d'appaier : Que la France n'étoit sujette aux Guerres Civiles, que parce que les esprits inquiets n'y trouvoient pas toujours de l'exercice, & qu'on les occuperoit en Italie par la nécessité où l'on seroit d'avoir toujours une Armée à Naples.

Le Conseil de Charles Huit extraordinairement assemblée sur cette maniere, prévint encore que comme dans la dernière Guerre entre le Duc d'Orléans & Louis Sforce, le Duc de Savoye & le Marquis de Montferrat & de Salusses s'étoient déclarez pour le Duc d'Orléans, & que néanmoins Louis Sforce avoit eu l'avantage; aussi le même Sforce ne perdoit aucune occasion de se venger de ces trois Souverains, qui tous ensemble ne l'égalotent point en puissance : Qu'ils ne l'apprehendoient que trop; & que pour le délivrer une bonne fois d'une crainte si bien fondée, ils ne verroient pas plutôt les François repasser les Alpes avec des Troupes capables de punir hautement l'infidélité de Louis Sforce, qu'ils renonceroient à la precaution qu'ils avoient jusques-là prise de paroître neutres, & se déclareroient haute-

hautement contre lui. Charles Huit ne s'étoit pas attendu que les intentions fussent si généralement approuvées, & l'opposition qu'il y avoit trouvée l'autre fois, lui donneroit lieu d'aprehender pour celle cy. Il avertit le Duc de Bourbon de se preparer pour harangner dans le premier Conseil que l'on tiendrait, & pour y rapporter toutes les raisons qui prouvoient la necessité, & même la bien-séance, du retour de Sa Majesté delà les Alpes, avec des forces plus que suffisantes pour conserver le Royaume de Naples, contre toutes celles des Contederez. Le Duc de Bourbon parla selon l'intention de Charles Huit : mais ce fut à la maniere de son temps ; c'est à dire avec beaucoup plus de confusion & de longueur, que de discernement & d'Eloquence. On reconnut assez sur le visage de Charles Huit que le Duc de Bourbon ne proposoit & n'appuyoit pas moins les sentimens de Sa Majesté, que les siens : Cependant l'Amiral de Graville eut la hardiesse de prononcer une harangue contraire, & de refuter tout ce que le Duc de Bourbon avoit avancé.

Charles Huit étoit incapable de la seule chose que son Pere avoit voulu qu'il apprît. Il ne sçavoit point dissimuler, & quoy qu'il y pût être propre, il en avoit trop d'aversion pour s'y résoudre par quelque motif que ce fût. Il eut peine à souffrir que Graville achevât, & il fut plusieurs fois sur le point de l'interrompre. Il sembla même avoir oublié qu'il étoit Roy ; & il ne voulut pas laisser parler son Chancelier, qui n'étant pas ami de Graville, n'auroit pas perdu une si belle occasion de le contredire. Sa Majesté prit la parole, & fit admirer un talent que l'on ne sçavoit pas qu'elle eût : Elle s'exprima avec beaucoup d'agrément, de promptitude, d'elegance, & de vigueur : Elle reprit le discours de Graville : Elle y repondit per-

tinent-

tiement : Elle persuada ses Auditeurs , & Graville même se fit honneur de se retracter. On se mit inutilement en peine de sçavoir pourquoy un parfait Courtisan comme Graville s'étoit hazardé de parler , sans avoir auparavant pressenti le sentiment de son Maître , à dessein d'y ajuster le sien. Les uns l'imputerent à la force de la prévention , ou à l'amour de la verité ; & les autres le soupçonnerent assez maître de ses passions , pour avoir profité de l'occasion de témoigner qu'il n'étoit point insensible au refroidissement de la bonne volonté que son Maître avoit eue pour lui.

Quoy qu'il en soit , il fut résolu que l'on leveroit trois Corps d'Armée qui passeroient les Alpes , & pénétreroient dans l'Italie les uns après les autres pour éviter l'embarras , & pour subsister avec moins d'incommodité : Que Trivulce conduiroit le premier , & feindroit de vouloir attaquer le Duché de Milan , afin d'intimider Louis Sforce , en lui montrant son plus grand ennemy , qui étoit Trivulce en posture de l'accabler , s'il ne prevenoit la ruine par un prompt repentir de ses infidélitez. Le second devoit avoir à sa tête le Duc d'Orléans , parce que l'on avoit reconnu dans l'affaire de Novarre que ce Prince avoit plus de qualitez pour la Guerre qu'on ne croyoit , & l'on avoit jugé à propos d'y ajouter l'expérience. Le Roy devoit marcher avec la dernière Armée , & mener le reste de la Noblesse : Il devoit avoir une puissante Flotte , & parce qu'elle ne pouvoit être assez-tôt prête pour le besoin de Montpensier , on équipa les Vaisseaux qu'on sçavoit être les meilleurs voiliers afin de lui porter les principales choses dont il avoit besoin. Il ne restoit plus que de sçavoir si l'on attaqueroit d'abord Louis Sforce , ou si l'on feroit une dernière tentative pour le ramener au parti des François. Ceux des Conseillers
d'Etat

1496.

d'Etat qui ne vouloient pas qu'on l'épargnât, se fonderent sur des Lettres interceptées qu'il écrivoit à l'Empereur Maximilien, pour le presser d'envoyer à Naples un si grand nombre d'Allemands, que Ferdinand en eût assez pour chasser de ce Royaume ce qu'il y avoit des François, avant qu'ils eussent été renforcez. Mais ceux qui jugeoient nécessaire l'amitié du même Sforce, au moins jusqu'à ce que la France eût recouvré ce qu'elle avoit perdu dans le Royaume de Naples, jugerent que Louis Sforce se repentoit sincèrement de ses infidelitez, puisqu'il venoit d'envoyer un Homme de Qualité au Roy pour excuser ses contraventions au dernier Traitté; pour en rejeter la faute sur la Bourgeoisie des Gennes, qui n'avoit voulu ni rendre les Vaisseaux du Roy retenus dans les Ports, ni permettre que ceux de Louis Sforce portassent des rafraichissemens à Montpensier; & pour offrir de les contraindre à reparer ces irregularitez. Cet avis prévalut enfin sur l'autre; & l'on envoya vers Louis Sforce Renaud d'Oreille Gentil-homme d'Auvergne, qui lui représenta l'orage qui se preparoit contre lui, & lui demanda s'il pouvoit le détourner.

Louis Sforce avoua de bonne foy qu'il n'avoit pour cela ni assez de puissance, ni assez de bonheur; & d'Oreille lui repliqua qu'il étoit venu pour lui proposer des moyens capables de le tirer d'affaire. Que ces moyens consistoient en ce que les François se contenteroient qu'il executât ce qui restoit du Traitté de Vercel: Qu'ils dissimuleroient ses contraventions précédentes; & qu'ils empêcheroient le Duc d'Orleans de renouveler la querelle du Duché de Milan. Louis Sforce ajouta d'autant plus de foy à ces propositions, qu'il sçavoit par le rapport de ses Espions que d'Oreille ne lui disoit rien que de véritable; & que d'ailleurs
son

son imagination blessée lui grossissoit les objets. Elle rappelloit dans sa memoire que les Confederez n'avoient remporté par leur valeur aucun avantage sur les François, & qu'au contraire ils avoient toujours été vaincus, quoy qu'ils fussent beaucoup plus forts que leur Ennemy : Qu'ils devoient tous leurs avantages à la uegligence des François, & à la trahison des Peuples d'Italie ; & que nonobstant qu'on leur eût ouvert les Portes des meilleures Villes, & que la Campagne se fût déclarée pour eux, ils n'avoient pas laissé de perdre les deux Batailles qu'ils avoient hazardées : Qu'il n'avoit manqué à Charles Huit que l'experience, & qu'il en avoit desormais assez pour connoître les fautes qu'il avoit commises ; Que dès le moment qu'il formeroit une forte resolution de s'en corriger, les Princes d'Italie qui tous ensemble lui étoient inferieurs en nombre d'hommes, en richesses, & en facilité de continuer la guerre, succomberoient sans qu'il leur fût autrement possible de s'en garentir : Qu'ils auroient en vain recours à leurs Alliez qui se trouvoient trop éloignez du danger pour accourir assez vite ; & qu'on pouvoit bien traiter sans les Confederez, puis qu'on n'étoit pas assuré de se sauver avec eux.

Il n'en falut pas d'avantage pour ébranler Louïs Sforce ; & d'Oreille auroit retourné en France avec la satisfaction qu'il desiroit, si l'Ambassadeur de Venise qui étoit demeuré auprès de lui pour l'entretenir dans des sentimens favorables à la cause commune des Confederez, n'eût découvert que d'Oreille l'avoit ébranlé & ne l'eût affermi, non pas en diminuant la bonne opinion qu'il avoit des François, mais en l'augmentant au point qu'il falloit pour le rendre capable de le jeter dans les desespoir. Il lui dit que le genie des
Fran-

1496.

François étoit d'autant moins capable de souffrir des infidelitez, qu'il étoit plus éloigné de les commettre ; & qu'à la premiere occasion qu'ils auroient de punir celle de Louis Sforce, ils s'en acquitteroient, en établissant dans le Duché de Milan un Prince qui pourroit bien le joindre un jour à la Monarchie Françoisse en y succédant : Que l'esperance qu'ils en auroient les porteroit infailiblement à la vengeance, & que l'unique moyen de l'éviter, consistoit à ne s'y point opposer, ou du moins à différer de le faire le plus long-temps qu'il seroit possible. Louis Sforce ne se fit point de violence pour concevoir ce que lui disoit l'Ambassadeur de Venise, ni même pour s'y rendre. Il se sentoît disposé à le croire, parce que s'il eût été en la place de Charles Huit, il se seroit hautement vengé ; & d'ailleurs les Officiers des Troupes Françoises en apprenant son inconstance, avoient protesté de la punir. Il étoit bien plus vraisemblable qu'ils en feroient naître l'occasion si elle ne se presentoit d'elle même ; qu'il n'y avoit lieu de croire qu'ils la negligeaient quand elle s'offroit. Ainsi le danger présent d'être dépourvu par les François, l'emporta dans l'imagination blessée de Louis Sforce, sur le peril éloigné de servir de proie aux Venitiens, après qu'ils auroient conquis le Royaume de Naples, & retint Louis Sforce dans le parti des Confederez sur le point qu'il l'alloit ruiner en l'abandonnant.

Il amusa l'Envoyé de France en lui promettant d'exécuter le Traité de Vercel, & en excusant le retardement qu'il y apportoit, tantôt sur la peine de reconvrer des Matelots, tantôt sur la malice des Genoïs qui faisoient naître à tous momens de nouvelles difficultez d'obéir lorsqu'on les pressoit d'agir contre leurs Citoyens. Il ratifia cependant les articles de la Confederation ; mais il se fit acheter

ter bien cher à la République de Venise , en la pressant d'envoyer deux Armées pour défendre le Duché de Milan , qui seroit exposé à la premiere impetuosité des François : l'une qui seroit levée & entretenüe toute entiere aux dépens des Venitiens , & ne pourroit être de moins que de vingt mille hommes : l'autre de pareil nombre , qui seroit toute composée d'Allemands que les mêmes Venitiens leveroient ; mais qui seroit entretenüe par eux & par Louïs Sforce à communs frais. Comme l'on sçavoit bien que si l'argent en étoit mis entre les mains de l'Empereur il le détourneroit à d'autres usages : & si on ne lui en donnoit une partie , il ne permettroit jamais la levée des Gens de Guerre , Louïs Sforce proposa qu'on lui fit un honête present , avec cette précaution néanmoins qu'il ne le recevroit pas tout à la fois , mais seulement à mesure que les levées avanceroient. Mais la République de Venise y trouva deux obstacles qui y parurent d'abord invincibles.

Le premier consistoit en ce que l'Empire d'Allemagne en general avoit des prétentions sur tout son Etat de Terre-ferme ; & la Maison d'Autriche en particulier avoit formé dans les Conciles & dans les autres Assemblées generales du Christianisme diverses plaintes que les Venitiens avoient usurpé sur elle ce qu'ils tenoient dans les Provinces d'Istrie & de Dalmatie. Si la République souffroit qu'une Armée d'Allemands qui auroit été levée par le credit du Chef de cette Maison entrât dans le Duché de Milan , & qu'elle en repoussât les François , rien n'empêcheroit qu'elle ne vuidât ensuite la querelle de l'Empereur & de l'Empire : Qu'elle n'entrât sur les Terres de la République : Qu'elle n'y continuât la Guerre , & qu'elle ne refusât de poser les Armes jusqu'à l'entiere satisfaction du Corps Germanique & de son Chef.

1495.

Le second obstacle étoit que quand il y auroit dans le Duché de Milan une Armée d'Allemands, il ne seroit plus possible d'empêcher que Louis Sforce n'en fût plus le maître que les Venitiens, à cause qu'il étoit Feudataire de l'Empire, & que l'Empereur avoit épousé sa mère. L'où il s'ensuivroit que dans une revolution impreveuë, les Troupes mercenaires suivroient plutôt les mouvemens de Louis Sforce que de la République de Venise; & si les François remportoient la victoire, & que Louis Sforce ne pût sauver son Etat, qu'en leur abandonnant celui de cette République; il étoit homme à le faire; & rien ne seroit capable de l'empêcher de les en mettre en possession, pourveu qu'il disposât à sa volonté de l'Armée Allemande. Cette juste défiance des Venitiens ne pouvoit cesser, qu'en leur permettant de lever des Troupes hors d'Allemagne: mais Louis Sforce avoit trop mauvaise opinion de celles qu'elles avoit jufques là levées pour s'en contenter à l'avenir; & pour fonder sur elles la sécurité de son Etat. Il déclara nettement qu'il vouloit des Allemands: Il soutint qu'il n'y avoit point d'autre Nation que celle-là que l'on pût raisonnablement opposer à l'imperuosité de la France & de la Suisse: Il menaça en cas qu'on lui refusât cette satisfaction de s'accommoder avec Charles Huit, & il contraignit les Venitiens d'acquiescer à sa proposition.

C'est ici que le Cardinal Bembe, qui a écrit l'Histoire de la République de Venise; la loue d'une action comparable à celle que l'on admire le plus dans les Anciens Romains. Un Albanois selon lui, domestique de Charles Huit, forma le dessein d'empoisonner Sa Majesté, & trouva des moyens infailibles pour l'exécuter. Il s'adressa au pere de Bembe, & lui communiqua son execrable projet:

Il exagéra l'avantage que la République en retireroit, en se délivrant d'une guerre qui lui coûteroit infiniment, outre le danger qu'elle éviteroit. Le pere de Bembe en avertit le Senat, qui n'eût pas moins d'horreur pour la proposition de l'Albanois, qu'en avoient eu autrefois ceux de Rome pour une semblable que le Medecin de Pirrus leur avoit faite. Il en détacha l'auteur; & il avertit Charles Huit de prendre garde à lui. Mais il y a deux occasions de revoquer en doute la verité de ce fait : L'une qu'il ne se trouve aucun Albanois dans les Etats de la Maison de Charles Huit *, & qu'il n'y a point d'Historien François qui en ait écrit : L'autre que le Senat de Venise étoit assez informé des affaires de France, pour croire que la mort de Charles Huit n'auroit pas avancé les siennes. Ce Royaume, autant qu'il étoit permis de penetrer dans l'avenir, se seroit alors trouvé dans une des minoritez les plus longues, puisque le fils unique de Charles Huit n'ayant pas encore trois ans, la Reine sa mere eût infailliblement obtenu la Regence. La seule difficulté qu'auroit trouvée cette Princesse seroit la même qui avoit si long-temps embarrassé la Duchesse de Bourbon; & elle seroit venue du Duc d'Orleans qui auroit voulu avoir part dans le Gouvernement, & qui auroit prétendu la Tutelle du nouveau Roy, comme il avoit déjà prétendu celle de Charles Huit. L'unique moyen de l'en détourner auroit été de l'occuper ailleurs, & de lui permettre de tourner contre le Duché de Milan les forces que la France avoit destinées pour conserver le Royaume de Naples. La condition des Venitiens seroit en ce cas devenue pire qu'elle n'étoit; puisque non seulement ils n'auroient point évité la guerre étrangere dans l'Italie, mais de plus ils eussent eu pour voisin le Successeur présomptif à la Monarchie Françoisse, qui leur

* Ils sont dans la Chambre des Comptes

1496.

eur fait querelle en redemandant les Villes de Bresce, de Bergame, de Creme, & les autres qu'ils avoient usurpées sur les Ducs de la Maison des Viscontis.

Quoy qu'il en soit la précaution des Italiens fut inutile, & les François restez dans le Royaume de Naples y succomberent, avant que les preparatifs pour les dégager fussent achevez. Montpensier & Ferdinand se mirent en Campagne dès le commencement du Printems de mil quatre cens quatre vingt-seize, & Montpensier assiegea Circelle, contre laquelle il estoit d'autant plus irrité, que les Habitans y avoient égorgé la Garnison Française, pour se remettre sous la domination de Ferdinand. Cette raison fit qu'il y trouva plus de difficulté qu'il ne pensoit, parce que la Bourgeoisie n'attendant point de quartier, se mit toute sous les armes, sans distinction d'âge, ni de sexe, & par bon-heur pour elle il se trouva des gens de son Corps capable de la bien commander: Elle leur obéit exactement: Les approches des Assiegeans furent traversées par tous les moyens de disputer le terrain qui étoient alors un usage, & Ferdinand qui estoit honteux de perdre à sa veüe une Ville si affectiouée à son parti, & qui craignoit que les autres ne perdissent courage, s'avisâ de la secourir par voye de diversion. Il avoit douze cent Lances, quinze cent Chevaux Legers, & quatre mille Fantassins. Les François n'avoient pas plus de Cavalerie & d'Infanterie, mais l'une & l'autre étoient meilleures, & par conséquent l'avantage se trouvoit du côté de Montpensier, & tous les Auteurs imprimez & les Relations manuscrites en conviennent. Il y avoit à une demy lieüe de Circelle une petite Place nommée Frangety par où les vivres venoient aux Assiegeans. Ils y avoient jeté quatre cent bons Soldats pour se la conserver, & Ferdinand l'investit à dessein de les affamer. Il se douta bien que pour peu qu'elle fut, elle seroit
secon

secouruë, & il se hâta de la prendre dans cette veuë jusqu'à negliger les formalitez ordinaires. Aussi-tôt qu'il y fut arrivé, il fit donner l'assaut, & il envoya souvent du secours durant cinq heures qu'il dura à celles de ses Troupes qui le livroient. Mais elles n'en furent pas moins repousées; & Montpensier en fut excité à les secourir. Il leva le siege de Circelle, & il s'avança du côté de Frangen; mais quand il fut sur une éminence d'où l'on voyoit cette Place, il l'aperçut toute en feu. La Garnison ne s'étoit pas si vaillamment deffenduë dans la suite du siege qu'au commencement; & comme si la consternation eût dû être réciproque, elle étoit passée du côté des Alliegeans au moment que Ferdinand avoit achevé de rassurer ses Soldats: Il les avoit remenez à l'assaut; & les François au lieu de le soutenir avec leur ordinaire fierté, avoient d'abord tourné le dos. Ils s'étoient ensuite laissez égorger jusqu'au dernier; & les vainqueurs s'étoient d'autant plus généralement appliquez au butin, qu'ils ne craignoient pas d'être interrompus.

Ferdinand avoit consenti qu'ils entraissent à ce dessein dans les maisons, soit qu'il n'eût pû les en empêcher, ou qu'il se fût imaginé de se les rendre plus affectionnez. Mais il aperçut bien tôt qu'il n'est rien de si dangereux à la Guerre, que de relâcher tant soit peu de la discipline. Il n'y avoit presque personne sous ses Enseignes quand les Coureurs l'avertirent qu'il auroit en moins d'une heure les François sur les bras. Ses Soldats qui pilloient n'eurent point d'oreilles pour lui obeïr quand il les pressa de retourner sous leurs Enseignes: Il les menaça: Il les frapa: Il tua mêmes quelques uns des plus échauffés au pillage qui se trouverent sous sa main; & tout cela ne servant de rien; il fit mettre le feu dans la Ville. Le remede étoit *extrême*: cependant il auroit été trop lent,

1496.

a cause que l'avidité du gain ne leur permettoit pas de faire assez de reflexion sur les flammes qui les environnoient, si Montpensier eût pu se prévaloir de son avantage. Il fut des premiers François qui aperçurent le feu : Il en devina la véritable cause : Il s'approcha des Ennemis assez pour les observer de ses propres yeux : Il reconnut que leurs Enseignes n'étoient point à moitié garnies, & que Ferdinand mettoit en ordonnance les Cavaliers & les Fantassins à mesure qu'ils arrivoient. Il en conclut que ce seroit les vaincre sans rien hazarder que de les attaquer en cet état, & il fit sonner la charge. Mais tous les Etrangers, & sur tout les Suisses dont son Infanterie étoit composée, se souleverent & refuserent d'aller aux Ennemis.

Pour mieux comprendre leurs motifs, il est nécessaire de redire ici ce que l'on a remarqué dans le Regne précédent, que Louis Onze étoit entré en défiance de ses Sujets depuis la Guerre du Bien public, & que n'osant lever d'autre Cavalerie que la Française, à cause qu'elle étoit en effet la meilleure de l'Europe, & qu'il eût été contre le bon sens de rebuter ce qu'il avoit de meilleur dans son Royaume, il s'étoit servi d'Infanterie Etrangere. Les François n'y avoient point trouvé à redire pour deux raisons : L'une que l'on étoit accoutumé de faire si peu de cas des Fantassins, qu'on ne les comptoit pas dans la supputation des Armées : L'autre qu'il n'y avoit gueres que la Noblesse Française qui portât les armes, & que cette Noblesse, non seulement n'avoit garde de prendre parti dans l'Infanterie, mais de plus elle se seroit offensée si l'on eût osé lui en parler.

Comme la défiance que Louis Onze avoit conçue de ses Sujets lui avoit été personnelle, elle étoit cessée avec lui, & jamais Roy ne fut mieux aimé des François que Charles Huit son fils unique, & son Successeur. On commença même à con-

noître

noître dans la Guerre de Bretagne le besoin que l'on avoit d'Infanterie Françoisé, fondé sur ce que l'on n'y combattoit qu'une fois, & par conséquent la Cavalerie n'y fut presque pas d'usage. au lieu qu'il se presentoit tous les jours nouveaux Sieges à former, & que l'on differoit souvent de les entreprendre tant de Fantassins. Cependant on continua de se servir d'Etrangers, soit qu'ils ne coutassent pas plus qu'auroient couté les François, & qu'on voalût épargner le sang de ceux-ci par principe de charité pour la Patrie, ou que l'on n'eût pas assez préveu les inconveniens qui pouvoient arriver de cette sorte de Milice qui n'avoit aucun intérêt dans les querelles qu'on lui laissoit pourtant vuider. Le premier lieu où l'experience s'en étoit faite avoit été Novarre, & le second fut Frangeti, à l'occasion que l'on va décrire.

On a veu que d'Allegre Precy n'avoit point d'autre bonne qualité que la valeur, qu'à cela près il étoit le moins estimé des Seigneurs restez à Naples avec Montpensier. Il avoit pourtant veu dans une soumission assez grande aux ordres de ce Prince depuis le depart de Charles Huit, tant qu'il avoit manqué d'occasions pour se distinguer des autres Capitaines de Cavalerie; mais après la Bataille de Seminara, qu'il croyoit devoir être attribuée à la seule vertu, il se mit au dessus de Montpensier, & il le méprisa d'une maniere insupportable, il s'imagina qu'il étoit plus digne de la Vice-Royauté de Naples & du Commandement des Armées que lui, & il essaya de le supplanter en le décreditant de sorte parmy les Troupes, qu'elles ne lui obéisissent plus. Il ne se mit point autrement en peine que le contre coup rejallît sur lui-même, pourveu qu'il portât un coup mortel à Montpensier qu'il vouloit supplanter, & il affecta de le contredire en toutes choses dans les Conseils de Guerre. Il ne se contenta pas de vouloir le faire

1496.

ser pour un homme dont l'intelligence & le bon sens étoient trop bornez pour s'acquitter dignement du Generalat. Il travailla de plus à le rendre ridicule; & il en étoit venu à bout a l'égard des Soldats qui se trouvoient alors dans l'Armée Françoisse, quand Montpensier fit sonner la charge. Cette occasion parut tout a fait favorable à Precy pour convaincre les Soldats François du credit qu'il avoit sur les Etrangers; & il representa aux Suisses, qu'ils avoient encore une montagne a passer avant que de joindre l'ennemi: Qu'ils étoient déjà fatiguez par une assez longue marche. Qu'il étoit difficile qu'ils ne se dérangeassent en mourant ou en descendant; & que si les Italiens les surprennent en cet état, ils ne pourroient éviter d'être deffaits.

L'applaudissement des Suisses au discours de Precy; l'excita à leur inspirer le moyen d'éluder l'ordre de Montpensier, en luy demandant les montres qui leur étoient deües. Ils sçavoient tous que ce Prince n'avoit point d'argent: Ils lui avoient fait credit jusques-là; & le moment qui précédoit la Bataille, n'étoit pas un temps propre à le faire payer. Cependant l'Infanterie de Montpensier refusa de passer outre si on ne lui comptoit de l'argent, & sur l'impossibilité où il avoua qu'il étoit de la satisfaire, elle tourna visage, & reprit le chemin du lieu d'où elle venoit. Montpensier surpris de sa contre-marche, courut à elle, & essaya de de la ramener à son devoir. Il lui representa qu'il ne tenoit qu'à elle de vaincre sans risquer; & de gagner plus en une heure, que ne valaient les montres dont elle demandoit a contre-temps d'être payée: Que les Neapolitains, qu'il falloit combattre, avoient porté avec eux ce qu'ils avoient de précieux, à cause qu'il n'y avoit point de plus grande seurété pour eux que celle de leur Camp; & qu'en perdant la Bataille, ils perdroient

droient aussi leurs biens : Qu'il n'y avoit qu'à s'approcher d'eux pour les obliger à fuir sans sçavoir où , & qu'ils n'étoient point en état de se deffendre : Qu'ils étoient trop chargez du butin qu'ils venoient de faire , & que leurs compagnons restez dans la Ville n'arriveroient jamais assez tôt pour les secourir : Que le feu qu'on y avoit mis en brûleroit plusieurs ; & qu'ainsi tous les Ennemis qui ne seroient pas tuez dans la mêlée , resteroient prisonniers. L'infanterie de Montpensier étoit si convaincuë de ce qu'il disoit , qu'elle n'osa en d'sconvenir , mais elle n'en continua pas moins sa route ; & Montpensier d'autant plus irrité qu'il se faisoit plus de violence pour n'en rien témoigner , fut tenté de charger les desobeissans & d'en faire un exemple.

Il ne doutoit pas que sa Cavalerie ne fust pour les tailler en pieces ; & la seule considération qui l'en détourna , fut que Ferdinand étoit trop proche : Qu'il ne manqueroit pas d'accourir au bruit , & qu'il prendroit l'un des deux partis de se joindre aux desobeissans , & de les aider à tailler en pieces les François , ou d'attendre l'événement de leur combat pour accabler les vainqueurs. Montpensier eut assez de pouvoir sur luy-même pour s'ajuster à la volonté de son Infanterie , puis qu'elle refusoit de se soumettre à la sienne , pour lui demander froidement où elle pretendoit aller : pour oûir sans se mettre en colère qu'elle vouloit continuer le siege de Circelle , & pour l'y remener. Mais le bonheur des affaires de France étoit attaché à la conjoncture que l'on venoit de perdre ; & elles pencherent depuis si universellement vers leur ruine , que la prudence humaine fut trop bornée pour les en preserver. Ceux qui deffendoient Circelle avoient resolu de se rendre le matin que l'Armée Française s'en étoit éloignée , & ils y étoient contrainis faute d'eau. Mais les

1496. Députez qu'ils envoyèrent pour capituler, n'ayant point trouvé d'Assiegeans, se doutèrent qu'ils étoient allez pour faire lever le siege de Frangety. Ils profiterent de cette occasion pour avertir eurs compagnons de courir à une fontaine qui étoit assez proche des murailles de la Ville. Aussi ceux de Circelle eurent le loisir de faire leur provision d'eaux avant le retour des François, qu'ils obligerent encore à recommencer le siege en ravant leurs travaux; & Montpensier convint, qu'on ne lui en donneroit pas le temps, ne s'amusa point à les retablir. Il supposa qu'il auroit plutôt fait de livrer un assaut. Il en parla à son Infanterie, & l'y trouva disposée, pourveu que les Cavaliers François missent pied à terre pour la soutenir. L'attaque fut vigoureuse, mais la defense le fut encore plus; & si Montpensier eut le déplaisir de ne pas emporter la Place, il eut en récompense la consolation d'être delivré des plus desobeissans de ses Fantassins qui y furent ruez.

Il n'y avoit pas d'apparence de continuer le siege, à cause que les Ennemis étoient trop proches, & Montpensier le leva pour leur presenter la Bataille. Mais Ferdinand étoit trop convaincu du bon état de ses affaires, & du mauvais état de celle des François pour la hazarder. Il avoit de bonne loy qu'il n'avoit tenu qu'à eux de l'accabler sans ressource devant Frangety: Il les blâmoit de ne l'avoir pas fait, & il mettoit son principal soin à ne leur plus fournir de pareilles occasions: Il se promettoit d'attirer à lui leur Infanterie, par la maxime que les reconciliations faites ensuite des revoltes ne sont pas sincerees, & que Montpensier se repentiroit de la bonte qu'il avoit eue pour ses Fantassins; ou les Fantassins de Montpensier s'apercevraient de la faute qu'ils avoient commise de se fier à un Général qu'ils avoient si sensiblement offensé. De quelque côté qu'arrivât ce change-

changement, Ferdinand étoit aisé d'en profiter; & l'Armée Françoisse se trouveroit également ruinée. Ainsi Ferdinand se contenta de l'amuser par de légères escarmouches, & il attendit que le défaut des vivres l'obligeât à changer de poste. Il ne se trompa pas dans la prévoyance, & Montpensier fut bientôt contraint de déloger.

Il prit la marche du côté d'Arzano; & les Cavaliers Neapolitains qui le suivoient en qualité de volontaires, & qui n'avoient reçu aucune gratification de la France depuis le commencement de la Guerre, crurent avoir du moins mérité qu'on les préférât aux autres Soldats de l'Armée Françoisse dans la distribution des quartiers, cependant Montpensier leur donna les pires; parce qu'il apprehendoit toujours une nouvelle désobéissance de ses Fantassins, & n'oublioit rien de ce qu'il jugeoit capable de la prévenir, en leur accordant les plus commodes logemens. Il en prenoit plus de soin que de sa Cavalerie, & il lui avoit abandonné les lieux les plus abondans. Les Neapolitains de son Armée, & sur tout ceux qui étoient de la Faction d'Anjou, s'en scandalisèrent, s'en plaignirent, pressèrent Montpensier de faire sortir son Infanterie des quartiers qu'ils prétendoient leur être dûs; & sur ce qu'il différoit de les satisfaire, ils désertèrent si universellement, qu'il n'en resta pas un. Leur désertion le mit hors d'état de tenir la Campagne, & le réduisit par conséquent à la nécessité de chercher un azile, ou d'un côté il pût long temps subsister, & d'un autre il ne courût pas risque d'être enlevé.

La Ville d'Atelle étoit forte de situation, & de plus elle avoit comme pour boulevard avancé le Château de Gelualdo, célèbre pour avoir autrefois soutenu quatorze mois entiers de siège. Mais il n'est rien de plus incertain que l'espoir d'une longue résistance, quand les affaires d'un parti commencent

a décliner. Ferdinand suivit de si près les François, qu'il arriva devant Gesualdo dans le temps qu'ils entroient dans Atelle. Il eut l'adresse d'intimider la Garnison de ce Château, & de la disposer à se rendre le même jour. Ce qui rompit toutes les mesures de Montpensier, & contribua plus que toute autre chose au mal-heur dont on parlera bien-tôt.

Il falloit du temps aux François pour ramasser les vivres & les fourrages qui se trouvoient aux environs d'Atelle : Ils ne le pouvoient qu'à la faveur de Gesualdo ; & Ferdinand ayant d'abord pris cette Place, les resserra de sorte, qu'ils se trouverent aussi bien assiégés, que s'ils eussent été au milieu de son Camp. Tous les lieux où ils devoient loger leur fermerent les Portes, à cause que n'ayant plus Gesualdo, ils n'étoient plus en état de les conserver. Ils les ouvrirent à Ferdinand, & lui fournirent ainsi les moyens de subsister commodement, qu'ils retraschoient aux François. Le premier mal qui en vint à l'Armée Française fut une seconde desertion. On a vu que son Infanterie étoit toute d'Etrangers, & qu'elle consistoit outre les Suisses, en huit cens Allemans que le Duc de Gueldres avoit envoyez à Charles Huit. Ces Allemans n'avoient reçu que deux montres en partant de France : Cependant ils étoient riches, parce qu'ils ne s'étoient enrollez que pour faire fortune, & comme leur inclination n'alloit pas à la dépense, ils avoient presque toujours vécu aux dépens de leur Hôtes, & épargné leur butin. Precy avoit commencé par eux le soulèvement arrivé à Frangeri ; & ils avoient lieu d'en craindre la punition, si les affaires des François prospéroient, & si elles ne réussissoient pas, ils craignoient de perdre au moins leur butin. Ils écoutèrent là dessus les Emulxaires secrets que Ferdinand leur avoit envoyez pour les disposer à la revolte ; & ils passerent tous sous ses Enseignes. Montpensier

lier affoibli si à contre temps , & d'une manière si considerable , n'eût plus qu'une ressource après les deux séditions dont on vient de parler. La maladie de d'Aubigny qui ne diminuoit pas , avoit donné occasion à Consalve de passer avec ses Troupes Espagnoles en Calabre , où il avoit pris Cosenze & quelques autres Places

D'Aubigny lui avoit opposé deux des plus braves Seigneurs de la Faction d'Anjou , le Comte de Moret & Albert de Saint Severin , qui ne s'étoient pas ainsi trouvez avec les autres lorsqu'ils avoient abandonné Montpensier , & qui par conséquent n'avoient pas trempé dans leur defection. Ils avoient levé des Troupes à peu près égales à celles des Espagnols , & ils se promettoient de les chasser de la Calabre. Ils leur avoient déjà ôté Laino ; & ils se rafraichissoient dans cette Place, lorsqu'ils y recurent le Courier de Montpensier qui leur ordonnoit de tout quitter pour le venir joindre , & pour luy mener les Gens de Guerre qu'ils avoient. Ils se preparerent pour lui obeir ; mais ils se tinrent si peu sur leurs gardes , que Consalve qui avoit des Espions dans leur Camp , résolut de les enlever. Il partit de Constevillaro sur la brune , & il trouva le lendemain au point du jour ses Ennemis couchés aussi mollement que s'ils n'eussent pas couru de risque. L'avantage de leur logement avoit été cause de leur négligence , & ils ne craignoient pas d'être attaquez dans une place qui ne pouvoit être insultée à moins que l'on n'eût auparavant pris trois poites l'un après l'autre. Le premier étoit la Ville de Laino , où la plus part des Soldats de la Faction d'Anjou étoit logée. Le second étoit le Faux-bourg séparé d'elle par la rivière de Sapry , sur laquelle ils avoient un Pont , que peu de Soldats étoient capables de garder , & le troisième le Château élevé sur une coline au delà du faux-bourg , & pourvu d'une suffisante Garnison.

Consalve qui s'étoit expérimenté dans les Guerres de Grenade , ou la surprise avoit eu plus de lieu qu'aucune autre des ruses de la Guerre . ne crut pas devoir s'emparer d'abord du Fauxbourg & du Château . Il prévint sagement qu'encore que l'un & l'autre de ces postes fussent plus forts que la Ville , ils ne tiendroient pas après elle , & qu'ils seroient par conséquent autant d'accessions à la victoire. Il divisa sa petite Armée en deux Corps , & il en confia l'un à Cordone , avec ordre de donner entre le Fauxbourg & le Pont , & de faire un extrême effort pour couper les Ennemis , en se saisissant de ce Pont. Son projet étoit régulier ; & l'événement en fut si heureux , que les Espagnols remporterent une pleine victoire : Ils entrèrent dans la Ville , sans avoir rencontré ni sentinelles , ni personne qui les découvrit.

Les plus endormis de la Faëction d'Anjou furent égorgés , & les autres ne pensèrent point à résister. Ils jugerent à propos de se retirer vers le Fauxbourg , où ils se rangerent en bataille à la faveur de leurs compagnons , mais l'autre Corps des Espagnols leur avoit ôté ce faux-uyant , en se saisissant du Pont , & ensuite du Faux-bourg de Laino où il n'avoit pas trouvé les François plus à l'erte. Ainsi ceux qui couroient demy-nus vers le Pont , se jetoient sans y penser entre les bras des Espagnols , & les mettoient au choix de les arquebuser de loin , ou de les laisser approcher pour en faire autant de prisonniers de guerre.

Consalve , après ce succès , n'ayant plus rien à faire dans la Calabre , alla joindre Ferdinand au blocus d'Atelle , & convainquit les François par une longue montre de ses prisonniers & de ses dépouilles , qu'ils n'avoient plus de secours à espérer au dedans du Royaume de Naples. Cette mortification fut suivie d'une autre moins sensible à la vérité , mais non pas moins nuisible , Ferdinand n'avoit point
éce

été compris dans la ligue pour la deffense de l'Italie contre les François ; & l'on n'en scauroit deviner d'autre raison , sinon que son pere n'y avoit pas pensé , ou qu'il n'avoit pas cru le dépouiller si tôt : puisqu'il est constant que si dans cette conjoncture Alphonse eût voulu que son fils unique entrât dans ce Traité , les autres Confederez en auroient été ravis , bien loin de s'en formaliser.

Mais ce qui n'est point important de luy-même a la Guerre , le devient quelquefois par le moindre changement. Alphonse, comme on a veu, avoit traité avec les Vénitiens à cette condition , que s'ils depensoient pour luy plus de deux cent mille écus, ils ne pourroient ni preteindre d'en être remboursez , ni retenir sous ce pretexte les Places du Royaume de Naples dont ils se seroient saisis. Cet article avoit été plus nuisible aux Vénitiens qu'ils ne s'étoient imaginez , puisqu'au lieu de deux cent mille écus, il leur en avoit coûté douze cent mille. On les vouloit de plus obliger d'entrer dans le Royaume de Naples avec une nouvelle Armée de terre ; & il étoit juste qu'ils sceussent auparavant s'ils en seroient remboursez & sur quoy. Le Pape & les Rois Catholiques virent bien que la République de Venise apprehendoit qu'on se retirât Ottavie , & les autres Villes de la Pouille qui luy tenoient lieu de rançon ; & que pour les conforter toujours ou du moins long temps , elle devoit qu'on les chargeât du turcoût de la dépense où elle se seroit engagée. Cette nouveauté étoit de peuilleuse conséquence. puisque les Vénitiens pouvoient se rendre assez puissans dans ces Places que l'on vient de nommer , pour depouiller les Rois de Naples du reste de leur Monarchie , mais ce danger étoit plus éloigné que celui où l'on se fut exposé en n'essayant pas de chasser les François du

Royaume de Naples, & en leur donnant le temps de recevoir du renfort. Ainsi l'on promit aux Vénitiens de les rembourser de leurs frais, pourveu qu'ils envoyassent devant Atelle une nouvelle Armée, sous la conduite du Marquis de Mantoue. Ce n'est pas que les Confederez ne prévissent l'avantage que la République de Venise tireroit de leur condescendance. & que comme elle avoit déjà fait monter à une somme excessive la Flote envoyée sur les côtes de la Pouille, quoy qu'elle fût d'ailleurs obligée à l'entretenir pour la sûreté de son Golphe, elle augmenteroit bien davantage les frais de l'Armée de terre, qui n'aguoit que pour les seuls intérêts de Ferdinand. Mais ils attendirent du temps le remède à cet inconvenient; & le Marquis de Mantoue eut ordre de joindre Ferdinand avec sept cent Hommes d'Armes, mille Chevaux Legers, & quinze mille Fantassins.

Consalve conduisit aussi devant Atelle son Armée victorieuse. & toutes ces forces réunies resserrent Montpensier jusqu'à luy ôter la commodité d'abreuver les Chevaux de son Armée, & à l'empêcher d'avoir pour ses Soldats autant d'eau douce qu'il leur en auroit falu pour boire durant la chaleur de la canicule. On comptoit dans la Place sept mille François entre lesquels il y avoit un grand nombre de personnes de Qualité. La disette leur étoit d'autant plus difficile à supporter, qu'elle n'étoit soulagée par aucune des autres choses nécessaires à la conservation de la vie. Cependant les Italiens enrôllez sous les Enseignes de Montpensier se laisserent plutôt de la supporter, que les François naturels, & Vitelli fut le premier qui demanda & obtint la permission d'aller chercher des vivres. Il choisit l'heure de midy parce qu'il se promettoit de trouver les ennemis à l'ombre, & il aima mieux attaquer le Quartier des Vénitiens, que celui des autres Confederez, parce qu'il les estimoit

estimoit plus voluptueux. Mais le Marquis de 1496.

Mantoue s'y étoit si bien attendu, qu'il avoit dressé une embuche a les Ennemis. Vitelli s'y précipita : Il perdit les trois quarts de les gens, & il ne se sauva que par un bon heur d'autant plus grand, que s'il eût été pris, on luy auroit fait un mauvais parti. Il y avoit hors d'Atelle des Moulins que Montpensier conservoit avec d'autant plus de soin, qu'il n'en avoit point d'autres ; & Conalve entreprit de s'en emparer, ou de les brûler. Il previt qu'en l'une & l'autre de ces manieres il les rendroit également utiles aux François, & il les attaqua avec tous les Espagnols. Il continua l'assaut durant plus de cinq heures, en envoyant souvent des gens frais renforcer les Soldats détachez qui l'avoient commencé ; & il accabla plutôt par le nombre, que par la valeur, les Gascons & les Suisses qui gardoient les Moulins. Il leur coupa la gorge : Il perça le retranchement qu'ils avoient fait ; & comme il desespéroit de garder les Moulins qu'il venoit de prendre il y mit le feu. La Noblese Françoisse au premier bruit de cette attaque étoit montée à Cheval, & fit pour deffendre son pain toutes les choses dont la valeur humaine est capable.

Elle recouvra le terrain que les Gascons & les Suisses avoient perdu : Elle battit les Espagnols. Elle les recoigna dans leur Camp : Elle eut enlevé un grand nombre de Prisonniers, entre lesquels il y avoit des personnes de qualite, & elle ramena, comme en triomphe dans Atelle, un Convoy de bêtes à cornes, qui venoit d'arriver aux Ennemis. Mais elle ne put garentir les moulins de l'embrasement ; & comme elle n'avoit pas les matériaux necessaires pour les refaire, la perte luy en fut irréparable. Montpensier, après avoir attendu l'extremité, départa vers Ferdinand, qui voulut d'abord que les François se remissent à la discre-

tion,

tion, mais on lui répondit si nettement, qu'ils prendroient plutôt le parry de sortir l'épée à la main, qu'il se radoucit dans la suite. Il convint enfin le vingt de Juillet mil quatre cent quatre vingt seize de ces Articles, qui n'auroient pas été si honteux à la Nation Française, que prétendent les Etrangers, si on les eût observez de meilleure foy. Les plus importans d'entre eux contenoient qu'il y auroit Treve pour les trente jours suivans, durant lesquels il ne seroit permis, ni aux François de se fortifier dans Atelle, ni aux Confederez de les y attaquer. Que les François recevroient chaque jour par tête autant de vivres qu'il leur en falloit pour subsister. Que Montpensier auroit la liberté d'informer le Roy son Maître du present Traité, & que s'il ne recevoit au bout des trente jours un secours capable de le degager, il remettroit à Ferdinand, non seulement Atelle, mais encore les Châteaux de Naples, & generalement toutes les Villes & les Forteresses qui dépendoient de luy dans le Royaume de Naples: Qu'il y laisseroit toute l'Artillerie qui s'y trouveroit alors, quand même il seroit vray que les François l'y eussent apportée: Qu'ils s'en pourroient retourner par mer ou par terre, comme il leur plairoit, & que s'ils choisiroient la mer Ferdinand leur fourniroit les Vaisseaux & les Provisions necessaires à leur voyage: Qu'ils emporteroient ou emmeneroient avec eux leur bagage, leurs armes & leurs chevaux: Que les Italiens, engagez avec la France, jouiroient du même Privilege, & que toutes sortes de chemins leur seroient ouverts pour s'en retourner dans leurs maisons, sans que les Princes & les Republiques, dont ils seroient Sujets, eussent occasion de les maltraiter: Que les Neapolitains de la Faction d'Amour retreroient dans tous leurs biens, & recevroient une amnistie en la meilleure forme, pourveu qu'ils

qu'ils la demandassent dans quinze jours ; & qu'au 1496.
bout de ce terme , ils en seroient exclus.

Le dernier des trente jours s'écoula , sans qu'il parût ni Vaisseaux , ni Troupes pour dégager les François ; & Montpensier exécuta li- cèrement ce qu'il avoit promis. Mais Ferdinand ne l'imita pas , & termina sa vie par la pire de ses actions. Pour mieux exprimer ce qui suit , il est nécessaire de présupposer , qu'encore que Charles Huit , en partant du Royaume de Naples , y eût laissé Montpensier en qualité de Viceroi il ne luy avoit pas donné le pouvoir d'exercer cette dignité dans toute son étendue. Les Gouvernemens particuliers de Gayete & de Tarente en avoient été exceptez par un trait de politique , qui n'étoit point ordinaire au Conseil de France , & qui fut d'un extrême préjudice dans la conjoncture dont il s'agissoit. Il y avoit alors dans les Guerres une coutume dont l'usage est presentement aboly , & qui fut la principale cause de la contestation dont on va parler. Ceux que l'on mettoit Gouverneurs dans les Fortereses , donnoient une promesse par écrit , de ne les rendre que quand on la leur représenteroit. Charles Huit avoit emporté en France ces promesses ; & il falloit plus de temps pour les faire venir , que les trente jours portez par la capitulation.

Montpensier mit au sortir d'Atelle entre les mains des Commissaires de Ferdinand , tous les engagements par écrit des Gouverneurs des Places qui dépendoient de luy sans en retenir un , & prétendit avoir ainsi satisfait à sa parole. Et de fait les termes du Traité ne contenoient rien de plus , & il n'y avoit pas d'apparence que les François se fussent engagés à l'impossible. Néanmoins soit que Ferdinand eût compris qu'ils restitueroient tout ce qu'ils tenoient du Royaume de Naples sans distinction & sans réserve , ou qu'il cher-

1496.

cherchèrent querelle dans la detestable veüe de faire perir tant de Personnes de qualité & de mérite qui pourroient revenir, & corriger les fautes qu'ils avoient commises; on exigea de Montpensier ce qui n'étoit point en sa puissance, & l'on en prit pretexte de le releguer avec les siens sur le bord de la mer, dans des quartiers qui n'étoient point habitables durant la saison de l'Automne. Les maladies y reduisirent bien tôt les François à cinq cent de sept mille qu'ils étoient; & leurs Valets qui étoient pour le moins deux fois autant, moururent de faim & de misere dans les divers pais de l'Italie par où Ferdinand leur avoit permis de se retirer en France.

Montpensier avoit épousé la sœur du Marquis de Mantoue; & il y avoit autant d'amitié entre ces deux beau-freres, qu'il en pouvoit compâtrir avec l'antipathie des partis, à la tête desquels ils se trouvoient. Le Marquis de Mantoue, qui connoissoit parfaitement la malignité du terrain où l'on releguoit Montpensier, en apprehenda l'effet, & se mit en devoir d'y remédier. Il employa tout ce qu'il avoit de credit auprès de Ferdinand: Il y joignit les recommandations des Provediteurs de Venise: Il demanda la permission de conduire Montpensier dans les Etats, & de l'y faire raffraichir; & il l'obtint à force d'importunitez. Mais Montpensier ne voulut pas profiter de la grace que l'on avoit eu tant de peine à luy procurer. Il crut qu'il y alloit de son honneur de ne pas abandonner les François dont le Roy luy avoit confié la conduite, quoy qu'il ne fût en état ni de les tirer de l'extrémité de la misere où ils étoient, ni de les y soulager; & il s'obstina à mourir avec eux, laissant aux Italiens un exemple qu'ils seignirent de ne pas approuver, parce qu'ils ne se sentoient pas capables de l'imiter. Il fut malade peu de jours apres son refus; & il negligea de mettre ordre à
les

ses affaires domestiques, soit que le peu de bien qu'il laissoit n'en valût pas la peine, ou qu'il espé-
rât que le Roy son Maître auroit soin de la Veuve & de ses Enfans. Il mourut sans se plaindre, & il fut regretté de tous ceux qui ne crurent pas profiter de sa mort. 1496.

Il est constant que son malheur & celui des François restez à Naples après le départ de Charles Huit, vint principalement de ce qu'on ne luy envoya pas les quarante mille écus que le Roy en arrivant à Lion avoit mis entre les mains du Cardinal Briçonnet pour luy faire tenir; & qui furent détournés par ce Cardinal pour faire plaisir au Pape, comme disent les Ennemis, ou pour obeïr à un ordre postérieur du Roy, comme prétendent ses Amis. Cette somme étoit petite, cependant elle auroit suffi pour empêcher les Soldats mercenaires de se revolter, pour les obliger à railler en pieces les Ennemis à Franchety, ou du moins pour subsister à forces égales dans le Royaume de Naples, jusqu'à ce que Charles Huit y eût fait passer, ou mené luy-même, de nouvelles Troupes. Les Italiens demeurez constans dans le party de Charles Huit, ne furent pas mieux traittez que les François, & Ferdinand eut plus d'une raison pour leur faire sentir le tort qu'ils avoient eu de porter les armes contre luy. Il leur reprochoit que les Etrangers n'auroient pas traversé l'Italie d'un bout à l'autre, s'ils ne les eussent introduits dans les meilleures Places. Il n'avoit que trop de panchant à la cruauté, & il y étoit encore sollicité par d'autres intérêts que les siens. On a vu que l'intention d'Alexandre Six étoit d'établir en toute maniere sa Maison dans l'Etat Ecclesiastique; & comme il ne le pouvoit qu'aux dépens de celles des Colonnes & des Ursins, il s'étoit proposé de les ruiner l'une & l'autre, en commençant par la plus foible. C'étoit incontestablement celles des Ursins qui avoient
cours

1496.

couru la fortune des François: Qui s'étoient enfermés avec eux dans Atelle, & qui par conséquent s'étoient exposez à tout ce qui leur arriveroit de fâcheux.

Alexandre pria Ferdinand de les faire arrêter non obstant la capitulation, & Ferdinand commença encore cette infidélité pour faire plaisir au Pape; mais il est constant qu'on ne se saisit pas de tous les Ursins au sortir d'Atelle. Paul Vitelly n'étoit pas moins qu'eux haï du Cardinal Borgia, & le Pape ne pensoit pas moins à le dépouiller de la Principauté de Tiferno. Mais il tomba entre les mains d'un homme qui le piqua d'honneur & de conscience, qui étoit le Marquis de Mantoue, à qui le Pape & le Cardinal son fils écrivirent en vain de remettre Vitelly entre leurs mains: Car non seulement il refusa de le leur livrer; mais encore il pourvut à sa sûreté en le menant à Mantoue, & en l'y retenant jusqu'à ce que le danger fût passé. Les Gouverneurs particuliers de Gayete & de Tarente se défendirent si mal, qu'il auroit autant valu qu'ils eussent accepté la capitulation de Montpenhier. On a vu que les Magasins de ces deux Places étoient vuides, quoy que les Garnisons Françaises qui y étoient les eussent trouvés pleins, & que le Pais d'alentour fût si abondant, qu'il auroit pu fournir le nécessaire & même le commode. Ainsi elles ne tinrent que peu de jours contre Ferdinand, qui s'étoit avancé pour les réduire après le succès d'Atelle, & elles acceptèrent les conditions qu'il luy plut de leur offrir. Le Mongargan où commandoit Julien de Lorraine succomba par un seul blocus; & Guerre qui s'étoit jeté dans Gayete avec huit cent hommes pour aider Rosset à la défendre, ne servit que pour en hâter la reddition. On avoit fait en France pour la secourir un effort extraordinaire, qui devint inutile par un coup de vent. Un des plus grands Navires qu'il

qu'il y eut sur la Mer avoit été équipé à ce dessein en Normandie : On l'avoit chargé de tout ce qu'il falloit pour ravitailler Gayete , d'excellens Matelots pour le conduire , & de vaillans Soldats pour le deffendre : Les Vaisseaux Espagnols destinez à garder le détroit de Gilbraltar , n'avoient pas suffi pour l'arrêter : Il avoit passé au milieu d'eux ; & la Flote des Confederez s'étoit mis inutilement en peine de s'en saisir à la hauteur de Port-Ercole : Il en avoit coulé bas des Vaisseaux : Il avoit écarté les autres , & poursuivi sa route ; mais lors qu'il étoit à la veüe de Gayete , la tempête y fit entrer tant d'eau par les ouvertures que le canon des Ennemis y avoit faites au précédent combat , qu'il perit , & rien ne s'en sauva. Rosler & Guerre privez de cette ressource , & bien informez qu'il n'y en avoit plus d'autre pour eux , ne s'amuserent point à meriter une fausse louange , en tenant jusqu'à l'extrémité. Ils présupposèrent sagement qu'il falloit ménager leur vies & celles de leurs Soldats dans cette conjoncture , où il seroit inutile de les hazarder , puisqu'ils ne seroient pas plus dégagés , quand ils tiendroient quelques semaines. Ils traiterent avec Fabrice Colonne , qui persuadé de leur vertu , leur accorda presque toutes les conditions qu'ils exigèrent , & les executa de bonne foy. L'Armée de Venise s'étoit offerte d'allieger Tarente , & Ferdinand l'avoit prise au mot ; mais il eut lieu de s'en repentir , quoy qu'il n'eût agi que dans la veüe de chasser plutôt les François de son Etat.

Silly Gouverneur de la Place , y mourut de peste ; & cette maladie en diminua de sorte la Garnison , que les Bourgeois devenus plus forts qu'elle , la contraignirent de se rendre. Les Confederez vouloient que les Venitiens la remissent entre les mains de Ferdinand ; & les Venitiens y étoient obligez par les Articles de la Ligue & par le Traité

par-

1496.

particulier qu'ils avoient conclu depuis un mois avec Ferdinand. Ils la retinrent néanmoins; & cette action fut si généralement blâmée, que le Cardinal Bembe leur Historien, qui n'osoit ni la décrire telle qu'elle étoit, ni la passer sous silence, inventa cette fable pour la déguiser. Il prétend que les Tarentins, ennuyez de la Guerre civile, & de changer si souvent de maître, avoient résolu de se donner à un Prince capable de les conserver, & jeté les yeux sur l'Empereur des Turcs: Qu'ils avoient envoyé de secrets Agens à Constantinople: Que le Baile de la République en fut informé: Qu'il en écrivit à ses Maîtres, qui s'étoient souvenus que toute l'Italie avoit eu beaucoup de peine à tirer des mains de Mahomet Second Otrante, quoy qu'elle ne fut pas à beaucoup près si forte que Tarente, & qu'ils avoient cru rendre à la Chrétienté un signalé service, en offrant leur protection aux Tarentins, dans la seule veüe de prévenir l'effet de leur desespoir. On n'oseroit déterminer icy si les Vénitiens se servirent de cette excuse, lorsque le Pape & les Rois d'Espagne se formaliserent de leur procédé, & leur en firent en commun un sanglant reproche, mais il est constant que s'ils l'alléguèrent, elle ne fut pas reçue, & que les Conféderez au lieu d'y avoir égard, les contraignirent de restituer Tarente à Ferdinand, en leur déclarant que s'ils ne le faisoient, ou alloit tourner contre eux toutes les forces de la Ligue.

Il ne restoit plus que d'Aubigny qui n'avoit recouvré la santé, que quand les affaires de son party se trouvoient en si mauvais état, qu'il n'y avoit plus de moyen de les rétablir. Il avoit profité de l'absence de Consalve, & recouvré tout ce que les Espagnols avoient pris dans la Calabre: Il se promettoit de se défendre dans cette Province, jusqu'à ce que le secours de France luy fût arrivé, & il se fondeoit principalement sur la valeur de Gabriel de Mon-

Monfaucon qu'il avoit mis dans Manfredonia ; 1496.
 mais il ne le connoiffoit pas allez ; & de fait Confalve ne fe fut pas plûtôt détaché des Confederez , qu'il s'aprocha de Manfredonia , & fa marche eut plus d'effet qu'il ne s'en étoit promis ; car elle ôta non feulement le courage , mais encore le jugement à Monfaucon , & elle le changea fi bien , qu'il offrit de fe rendre à difcretion aux Ennemis qui ne le fommoient point , qui fe préparoient avec d'autant plus de précaution pour l'affieger , qu'ils croyoient qu'il tiendrait une année entière.

La nouvelle qu'en reçut d'Aubigny , luy fit perdre ce qui luy reftoit d'efperance. Les Places où il avoit mis Garnifon , n'étoient que médiocrement fortes ; & il ne les pouvoit confervir long temps , puifqu'il n'étoit pas en état de tenir la Campagne. Les Armées de Ferdinand & du Marquis de Mantouë fuivoient de près celle de Confalve. Rien ne les empêchoit d'affieger chacune la Place à la fois ; & fi d'Aubigny fe trouvoit enfermé dans une , on voudroit abfolument ne le recevoir qu'en qualité de prifonnier de guerre. Il n'avoit fervi de rien à Montpensier d'attendre l'extrémité ; au contraire il avoit periluy même , & perdu l'élite de la Noblefle Françoisé. Il n'y avoit pas d'apparence de heurter contre un même écueil deux fois fi près l'uné de l'autre ; & la paffion d'Aubigny pour les armes , ceda cette fois à la raifon. Il députa vers Confalve : Il le convainquit des moyens qu'il avoit de garder la Calabre un mois entier contre les trois Armées des Confederez , en attendant que le moindre défordre qui furviendrait entre-eux , les mît hors d'action , ou qu'il paffât de nouvelles Troupes Françoises dans le Royaume de Naples : Que cependant il vouloit bien fe rendre , pourveu qu'on luy fournît les affurances neceffaires pour retourner feurement en France , & pour y ramener les Gens de Guerre & l'Artillerie que l'on avoit

1496.

confié à la conduite. Conſalve y fit réflexion, & permit à d'Aubigny de ſe retirer en équipage de guerre, mais l'infidélité de Ferdinand à l'égard de Montpenſier & de ſes Troupes, étoit trop noire pour ne demeurer pas long temps impunie, & le ſcandale en étoit trop grand, pour ne pas exciter les perſonnes de peu de vertu à murmurer contre la Providence Divine, ſi elle en eût remis la vengeance à l'autre monde. Le ſuccès d'Atelle avoit tellement ruiné les affaires des François au Royaume de Naples, que Ferdinand crut avilir ſa dignité, en achevant la Guerre: Il en donna la commiſſion à ſon Oncle Frederic & à ſes autres Lieutenans. Il alla ſe divertir à Somme: Il y trouva ſa femme, & l'on prétend que ce fut avec elle qu'il gagna la diſſenterie, dont il mourut le ſept d'Octobre mille quatre cent quatre-vingt ſeize.

Les Politiques de l'Europe ſ'imaginèrent que cet accident ſeroit favorable aux François, & ſe tromperent tous dans une conjecture qui paroifſoit ſi bien fondée. Car les Neapolitains reſtez dans la Faction d'Anjou, ne s'étoient empêchez de traiter avec Ferdinand, que parce qu'ils le croyoient un d'caſ & ſa guaire, comme avoient été ſon pere & ſon ayeul. Ils ne pouvoient avoir la même opinion de Frederic, oncle paternel de Ferdinand, parce qu'ils l'avoient connu à la Cour de France, & qu'ils étoient convaincus de la moderation par une longue experience: Ils ſe laſſerent là deſſus d'être mal heureux, & ils ſe laſſerent que les penſions qu'ils tiroient de la Cour de France n'approchoient pas du revenu qu'ils perdoient à cauſe de leur engagement avec elle. Ils ſ'imaginèrent pouvoir bien abandonner ſes intérêts, puisqu'elle même les negligeoit, & le deſir de mourir plus à leur aise qu'ils n'avoient vécu, leur ôta le doute que Frederic n'exécût de bonne foy ce qu'il leur promettoit. Ils étoient
ainſi

ainsi disposez lorsque ce Prince fit plus de la moi- 1496.
 tié du chemin pour une sincere reconciliation avec
 eux ; & il les rechercha avec autant de soin , que
 s'il n'eût point eu d'affaire plus pressée que celle-
 là. Il leur offrit les Fiefs que leurs Ancêtres
 avoient possédez ; & il ne s'excusa d'en restituer
 les revenus , que sur l'impossibilité où il se trou-
 voit de le faire : Il promit de les payer exactement
 aussi-tôt qu'il seroit paisible ; & il fit de cette sor-
 te ce que son ayeul , son pere , son frere & son ne-
 veu avoient inutilement entrepris.

Charles Huit mêmes par un renversement de
 politique dont son Conseil fut justement blâmé,
 facilita cet accord en négligeant toutes les per-
 cautions qui luy auroient été nécessaires pour le
 traverser. Il ne pensoit qu'à se vanger de l'in-
 fidelité & de l'ingratitude des Rois d'Espagne ;
 au lieu que l'importance de recouvrer Naples ne
 luy permettoit de former aucun dessein qu'après
 l'execution de celui-là. Les Espagnols avoient
 fait des courses dans le Languedoc ; & ce fut par
 droit de represailles que Charles d'Albon Saint
 André Lieutenant du Duc de Bourbon , mit le sie-
 ge devant Salces. Il la batit sans interruption jus-
 qu'à ce qu'il eut mis en poudre les Remparts : Il y
 donna l'assaut , & il le continua avec tant de vi-
 gueur , que les Assiegez , quoyqu'ils eussent été
 choisis entre les meilleurs Soldats de l'Armée Es-
 pagnolle , furent contraints de ceder. Il y eut cin-
 quante-deux Gentils hommes de tuez , & quatre
 cent autres personnes de moindre qualité ; mais le
 Roy crut avoir satisfait à son honneur par une ac-
 tion si éclatante. Il rappella d'Albon dans le temps
 qu'il étoit le plus attaché à poursuivre son avanta-
 ge ; & ce Lieutenant n'obeît pas entierement au
 premier ordre de Sa Majesté. Il demanda par for-
 me de remontrance la permission de rétablir Sal-
 ces & de le fortifier , afin que comme cette
 Place

1496. Place avoit jusques-là servi de Boulevard à la Frontiere d'Espagne, elle rendit désormais le même office à celle de France; mais le Conseil de Charles Huit apprehenda que ce travail ne perpetuât la Guerre entre les Couronnes; & comme Sa Majesté persistoit toujours dans la volonté de repasser en Italie, elle ne jugea pas à propos d'avoir en même temps la Guerre en deux lieux tres éloignez l'un de l'autre. Elle manda à d'Albon de laisser Salces dans l'état que son Artillerie l'avoit réduite, & de retourner avec ses Troupes dans le Languedoc; & les Espagnols la trouvant ainsi évacuée, y rentrèrent. Ils ne se contenterent pas d'en rétablir les fortifications, ils en ajoutèrent de nouvelles, & la rendirent la meilleure de leurs Places.

Charles Huit commit encore dans le même temps la faute la plus considerable qui soit reprochée aux Roys de France, après celle dont Louis Onze son Pere avoit flétri sa reputation en negligeant de réunir les Pais-Bas à sa Monarchie, par le Mariage de son Fils unique avec l'Heritiere de Bourgogne. L'Empereur Maximilien n'avoit eu de cette Heritiere qu'un fils nommé Philippe, & une fille nommée Marguerite & il avoit travaillé pour les marier tous deux en Espagne. Les Roys Catholiques, Ferdinand & Isabelle, avoient un fils & quatre filles. Ils avoient aisément contenté que leur fils épousât la fille de l'Empereur; mais ils n'avoient pas voulu accorder leur fille aînée à l'Archiduc Philippe son fils, parce qu'ils prétendoient la donner à Manuël Roy de Portugal, & réunir ainsi cette Monarchie à celle de Castille & d'Arragon, supposé que le Prince d'Espagne mourût sans enfans. Ils s'étoient donc contentez d'offrir l'Infante Jeanne leur seconde fille pour femme de l'Archiduc; & l'Empereur avoit différé une année entiere de l'accepter, à cause qu'il estoit plus

plus sans comparaison la Maison d'Autriche dont il étoit le Chef, que celles d'Aragon & de Castille qui ne venoient que de Bâtards; & qu'il croyoit que les Roys Catholiques luy faisoient affront en ne le traitant pas d'égal, & en ne luy donnant que leur seconde fille pour son fils unique, quoy qu'il donnât sa fille unique pour le leur. Mais enfin un secret pressentiment de l'avenir, ou le desespoir de trouver une plus haute alliance pour l'Archiduc, fit passer l'Empereur par dessus cette considération. Il signa les deux Contrats de Mariage tels qu'ils avoient été dressés à Madrid. L'Infante Jeanne y fut épousée par Procureur au nom de l'Archiduc, le même jour que le Procureur du Prince d'Espagne épousa à Gand la Princesse Marguerite; & pendant que les Flamands preparent une Flotte pour la porter en Espagne, Ferdinand & Isabelle en équipèrent une pour mener l'Archiduchesse à son mary.

Cette raison avoit été la principale qui les avoit empêchez de secourir Salces; & leurs finances se trouvoient tellement épuisées par les dix années de continuelles guerres dans le Royaume de Grenade, que non seulement ils n'avoient pû envoyer de Troupes sur la Frontiere du Roussillon, mais de plus la Flotte qu'ils avoient équipée pour le transport de l'Archiduchesse étoit beaucoup moins forte qu'il ne falloit.

On ne sçait par quelle voye l'Ambassadeur de Gravelle fut informé de la plupart des particularitez que l'on vient de rapporter; mais il est certain qu'il en parla dans le Conseil de France en presence de Charles Huit, & qu'il y representa avec toute l'éloquence dont il étoit capable, l'intérêt qu'avoit Sa Majesté d'empêcher l'alliance des Espagnols voisins du Languedoc & de la Guyenne avec les Flamands, qui confinoient à la Picardie & à la Champagne. Il ajouta qu'il y avoit deux moyens

1496.

infaillibles pour en venir à bout, sans embarrasser la France en de nouvelles affaires. Le premier étoit d'employer la Flotte qui coûtoit infiniment, & qui pourtant étoit devenuë inutile par la perte du Royaume de Naples. Comme elle se trouvoit plus forte sans comparaison que celle des Roys Catholiques, on étoit assuré qu'il ne hazarderoit pas la leur, & que par conséquent l'Archiduchesse demeureroit en Espagne; & s'ils la hazardoient, elle seroit battue, & l'Archiduchesse periroit, ou seroit prisonniere des François. Le second moyen consistoit à profiter de la mes-intelligence qu'il y avoit alors entre l'Empereur & Henry Sept Roy d'Angleterre. Pour la mieux comprendre il faut se souvenir que l'on a remarqué dans le premier Livre de cet Ouvrage que les pressantes sollicitations de l'Empereur, & les instances du Parlement d'Angleterre, avoient obligé Henry à signer un Traité par lequel il devoit passer la Mer avec toutes les forces de son Royaume, & mettre le siege devant Boulogne, à condition que l'Empereur le viendroit joindre avec trente mille Soldats Allemands ou Flamans, le troisieme jour au plus tard que les Anglois auroient mis pied a terre, & qu'il ne separeroit point ses Troupes de celles de Henry, jusqu'à ce que les Provinces de Picardie & de Normandie eussent été conquises. Henry avoit executé de bonne foy ce Traité dans tous les articles qui le regardoient. Il étoit descendu à Calais avec des Troupes plus considerables pour le nombre & pour la discipline, qu'aucun de ses Predecesseurs n'en avoit conduit en France, & il avoit forme un siege régulier devant Boulogne, après avoir dépêché à l'Empereur, qui étoit à Gand, pour l'avertir de le venir joindre au jour assigné. Mais l'Empereur avoit manqué de parole, soit qu'il eût dépensé mal à propos l'argent qui luy avoit été fourni pour cette entreprise, ou qu'il eût defere aux

prieres

prieres des Flamands , qui ne haïssoient rien tant que la guerre contre la France ; parce que d'un côté ils n'y avoient jamais rien gagné ; & d'un autre côté ils y avoient toujours doublement perdu par l'interruption de leur commerce , & par les ravages que les Provinces Valonnes avoient été contraintes de souffrir. Henry, de qui toutes les mesures étoient rompuës par la desertion de l'Empereur , avoit été réduit à lever le siege de Boulogne , & à s'accommoder avec les François ; & comme dans cette sorte d'affaires les Souverains ont accoutumé de tourner contre leurs infideles amis toute la haine qu'ils avoient eüe pour leurs ennemis , Sa Majesté Angloise s'étoit remise en bonne intelligence avec les François , dans la seule veüe de se vanger de l'Empereur. Elle en avoit longtemps cherché l'occasion , qui ne s'étoit offerte , que lorsqu'il s'étoit agi de traverser le voyage de l'Archiduchesse en Flandres. La Flotte Angloise étoit composée de trente gros Vaisseaux que l'on appelloit Ramberges ; & Henry avoit fait entendre à l'Amiral de Graville que pourveu que la France luy payât vingt mille écus , il enverroit ces Ramberges sur les côtes d'Espagne , & les y entretiendrait à ses dépens durant tout l'Eté prochain. Il avoit adjouté qu'elles y seroient aisément maîtresses de la Mer ; & que comme le tiers d'elles suffiroit pour battre la Flotte que les Roys Catholiques preparoient dans leur Port ; ou l'Archiduchesse ne sortiroit point d'Espagne pendant que les Anglois tiendroient la Mer , ou elle seroit infailliblement enlevée.

L'Amiral de Graville appuya son discours de tout le credit qu'il avoit dans le Conseil d'Etat , & auprès du Roy son Maître. Mais la Providence Divine qui vouloit élever la Maison d'Autriche au suprême degré de grandeur où la mit le fils , dont l'Archiduchesse accoucha quatre ans après , &

1496.

dit inutiles tous les efforts de Graville pour empêcher la consommation du mariage de cette Princesse. Charles Huit & son Conseil receurent de la bouche de cet Officier de la Couronne, le plus important avis qui pouvoit leur être donné sans en reconnoître les conséquences.

Le seul motif d'épargner vingt mille écus dans un temps où l'on en prodiguoit tant d'autres, fit refuser la proposition du Roy d'Angleterre. L'Espagne, les Pais-Bas, l'Empire & les Provinces Hereditaires de la Maison d'Autriche furent unies sous une seule domination; & les François n'eurent depuis d'être assujettis que par une espèce de miracle. Mais sans anticiper icy les manières que l'on a traitées dans l'Histoire de François Premier, il suffit de dire que Charles Huit & son Conseil augmentèrent encore l'extrême faute qu'ils venoient de commettre en accordant aux Roys Catholiques la Trêve qu'ils demanderent. Il est vray que pour l'obtenir ils abandonnerent Louis Sforce sous prétexte qu'il les avoit le premier abandonnez par le Traité de Vercel. Mais les Espagnols tromperent dans cette occasion Bouchage qui négocioit avec eux, comme ils avoient auparavant abusé de la bonne foy de Clery & de Grammont que Charles Huit leur avoit successivement envoyez. Ils voyoient que les Italiens n'avoient plus besoin des Etrangers pour se maintenir contre la France; & qu'ils s'étoient tous réunis pour leur commune défense, excepté les Florentins qu'ils rameneroient aisément par la persuasion ou par la force des armes; & que cependant l'Espagne, par une suspension d'armes avec les François, se maintiendrait dans la possession des Comtez de Cerdagne & de Roussillon. Que de plus elle se donneroit le temps de fortifier Salces, Perpignan, Collioure & Canete, d'où il leur étoit d'autant plus facile de pousser leurs conquêtes dans le Languedoc, que

que cette Province étoit alors tellement négligée qu'il n'y avoit que la Ville de Narbonne capable de deffense, encore n'étoit-elle revêue que de simples Remparts. & qu'il pourroit arriver une occasion de rejoindre le Languedoc à la Monarchie d'Espagne, comme il l'avoit autrefois été sous les Ro's Visigots.

Les Confederez d'Italie affoiblis par la deffection des Espagnols, y suppléerent par de nouvelles conventions avec l'Empereur Maximilien, qui promit moyennant vingt deux mille florins du Rhin par mois, de venir en personne dans l'Italie: D'y mener une puissante Armée, & de l'y entretenir, jusqu'à ce que tout fût calme. Et de fait l'obstination qui paroissoit dans Charles à renouveler la querelle pour le Royaume de Naples, les Six mille Suisses & Gascons suivis de deux mille Lances que Trivulce avoit menez dans le Piémont & dans le Montferrat; & l'ordre de Sa Maj. au Duc d'Orleans de repasser les Alpes avec un Corps d'Armée plus fort que celui de Trivulce, avoient excité les Italiens à former une seconde Ligue qui n'étoit pas à la verité si puissante que la premiere; mais qui pouvoit nonobstant résister aux François, à cause de la diversité des intérêts du Pape, des Venitiens & de Louis Sforce qui les empêcheroit vray-semblablement d'agir de tout leur pouvoir contre le Royaume de Naples.

On a vu que le Duc de Ferrare avoit été dépouillé par les Venitiens du Polesine de Rovigo; & que Louis Sforce son gendre y avoit contribué, bien loin de le luy conserver comme il luy auroit été facile. Il apprehendoit que le mal qu'il avoit souffert ne devint plus grand après que les Florentins seroient assujettis, & que les Venitiens ayant pris goût à ce qu'ils luy avoient ôté, n'achevaient de le mettre en chemise. Il fit pour l'éviter, au delà de ce que portoit la dangereuse conduction de

1496.

petit Prince où il se trouvoit réduit : Il consola les Florentins du malheur qui venoit d'arriver aux François : Il les exhorta de ne pas entrer dans le désespoir : Il exagera le nombre & la valeur des Troupes de Trivulce : Il offrit cent hommes d'Armes, & deux mille Fantassins pour sa part, & promit de procurer encore l'assistance d'un autre Prince. C'étoit le Marquis de Mantouë que les Venitiens venoient de déposer sans cause. Ce Marquis avoit trois cent bonnes Lances ; & le Duc de Ferrare qui étoit son beau-pere, luy persuada de servir les Florentins pour ce qu'il leur plairoit. Les Florentins encouragez par cette ressource inespérée, entrèrent en Ligue avec le Duc de Ferrare, & avec le Marquis de Mantouë, & se chargerent de fournir pour la desfente commune huit cent Lances, & cinq mille Fantassins.

On les reçut à ce prix dans la nouvelle confederation ; & Bentivole bien informé que le Pape cherchoit à surprendre Boulogne, afin d'en investir un de ses fils, suivit l'exemple des Florentins par la seule considération, que ce qu'il avoit plus à craindre étoit dans l'autre Ligue. Jordan Ursin & l'Alviane, qui s'étoient sauvez des prisons de Ferdinand Roy de Naples, jugerent de ce qu'ils devoient attendre par la maniere dont ils avoient appris que l'on traittoit dans le Royaume de Naples les autres prisonniers. Ils s'obligerent à fournir aux François cinq cent Chevaux Legers ; & le frere du Cardinal de la Rovere, Prefet de Rome s'engagea pour autant de Fantassins. Il ne manquoit plus que de mettre à la tête de tant de Troupes un Chef dont l'autorité fût capable d'en empêcher la dissipation, & l'on jeta en Italie, aussi bien qu'en France les yeux sur le Duc d'Orleans. Mais ce Prince qui avoit autrefois témoigné tant de passion pour le Generalat, lorsque le Roy Charles Huit son Maître se piquoit de ne le céder à personne, n'en vou-

voulut plus quand il dépendoit uniquement de luy de l'accepter. Il ne comptoit pour rien les occasions qu'il avoit perduës de reconquerir le Duché de Milan ; & il s'en prenoit uniquement à la négligence que le Cardinal Briconnet avoit eüe de luy fournir à point nommé l'argent & les Troupes dont il avoit quelquefois manqué. Il craignoit de retomber dans les mêmes inconveniens ; & de plus il avoit une raison singulière de le ménager , & de ne pas sortir du Royaume.

Le Dauphin de France , fils unique de Charles Huit , venoit de mourir ; & il y avoit peu d'apparence que Sa Majesté en eût un autre , puisqu'elle étoit excessivement adonnée à l'amour volage. Le Duc d'Orleans étoit ainsi devenu le plus proche Successeur à la Couronne ; & par conséquent il ne devoit pas s'engager dans une entreprise si éloignée , qu'il ne luy fût aisé de revenir au moment qu'il y seroit appelé ; & ce fut principalement sur ce motif qu'il s'excusa de repasser les Alpes. Trivulce à son refus , obtint le Commandement de l'Armée , & ne s'en acquitta pas si bien qu'il y avoit lieu d'espérer de son expérience & de sa haine pour Loüis Sforce. Les François avoient des intelligences dans Savonne & dans Gennes , qui devoient éclater en même temps , & ils n'at-
doient pour cela que l'approche de Trivulce. L'une avoit été formée par le jeune Fregose fâché de ce que son frere le Cardinal s'étoit déclaré contre la France ; & le Cardinal de la Rovere étoit auteur de la seconde. Trivulce qui ne pouvoit se trouver en deux lieux , s'approcha de l'un & de l'autre autant qu'il le put sans donner de soupçon. Il campa sur une éminence ; mais Loüis Sforce attentif à ses moindres mouvemens , devina son intention en partie , & se doutant qu'il en vouloit à Gennes ou à Savonne , sans présupposer que se fût aux deux ensemble , jeta dans l'une

1496. & dans l'autre une bonne partie des Troupes qu'il tenoit dans Milan.

Les amis que Trivulce avoit conservez dans cette Ville capitale du Duché, trouverent ainsi l'occasion de se revolter : Ils se distribuerent dans les principales rues : Ils y exciterent une dangereuse sédition ; & ils dépêcherent promptement un Courrier à Trivulce pour l'informer de ce qui se passoit dans Milan, & pour luy dire qu'il vint à l'heure même, & qu'on le rendroit maître de cette Ville. Ils ne luy promettoient rien en cela qu'ils ne fussent en état de tenir ; mais par malheur pour luy il n'y ajouta point allez de foy. Il craignit de perdre deux biens solides pour un troisième imaginaire qui venoit à la traverse, & il refusa d'aller à Milan. Il négligea de cette sorte l'occasion qui s'offroit de rentrer honorablement dans sa patrie, où Louis Sforce n'avoit que cinq cens chevaux & six mille hommes de pied, qui n'eussent pû résister à l'Armée Françoisse que les Séditieux auroient introduite, & qui ne recevant point de secours, furent accablez après une vigoureuse résistance. Paul Fregose s'aprocha de Genes, & n'apercevant pas le signal que ceux de son intelligence devoient luy donner, n'osa passer outre. Le Cardinal de la Rovere fut abandonné à my-chemin par les Troupes que Trivulce luy avoit données, & contraint de le rejoindre. Trivulce fut ainsi réduit à prendre les deux petites Villes de Novy & de Bolca qu'il ne pouvoit garder, à cause qu'elles étoient trop proche d'Alexandrie, où il y avoit une tres forte Garnison.

Louis Sforce fut bien-tôt en état de ne plus craindre Trivulce par l'arrivée de l'Empereur Maximilien, qui pour n'avoir mené que cinq cent Hommes d'Armes, & douze Enseignes d'Infanterie Allemande, ne laissa pas de proposer aux Confederez dans le premier Conseil de Guerre qu'ils

qu'ils avoient en la personne. On changea encore une fois la forme de Gouvernement étant à Naples. On a vu que Frédéric avoit succédé à Ferdinand son neveu paternel. Mais sans succès : & il n'y avoit en rien en cela que de continuer au Droit des Gens, & à la Coutume des Monarchies de l'Europe : Mais Maximilien avoit changé de génie en contractant une nouvelle alliance avec l'Espagne, & joint les intérêts avec ceux des Rois Catholiques. Il se proposoit de donner le Royaume de Naples au Prince d'Espagne, son fils unique, son gendre, sous prétexte qu'encore qu'Alphonse d'Aragon l'eût conquis, il n'avoit pu le donner à Ferdinand son fils légitime, mais de Frédéric, au préjudice de son frère légitime Jean & son neveu du Prince d'Espagne. Maximilien en fit la proposition aux Conféderez, qui la rejetèrent tout-d'envoix. Ils se fondèrent sur deux raisons. L'une qu'ils avoient reconnu Frédéric pour véritable Roi, en l'associant à leur Ligue. L'autre qu'il ne seroit pas possible de le dépouiller, sans fournir aux François l'occasion de retourner dans l'Italie. On parla donc en second Lieu de les chasser de la Ville d'Ast, seule qui leur restoit delà les Alpes ; & l'on envoya des Espions en reconnoître l'état ; mais ils la trouvèrent assez bien munie pour occuper si long temps les Troupes des Conféderez, que Trivulce auroit cependant le moyen de les dissiper, en les affamant. Il étoit d'extrême importance à Maximilien de ne pas échoüer à sa première entreprise, & il se contenta de mander au Duc de Savoye & aux Marquis de Monferrat & de Salusses de le venir trouver à Pavie, où il vouloit prendre la Couronne de Lombardie ; & de luy rendre dans cette Ceremonie leurs hommages en qualité de Feudataires de l'Empire. Son dessein étoit de les détacher des intérêts de la France : Mais les petits Souverains, quand ils sont habiles, ne perdent pas l'occasion de profiter de la

foiblesse que l'on témoigne en les negligant. Le Duc de Savoye & les Marquis de Monterrat & de Saluces devinerent que Maximilien n'osoit entreprendre de chasser les François de ce qui leur restoit dans l'Italie, à cause qu'il n'y avoit pas mené assez de Troupes; & ils se dispensèrent la dessus d'exécuter les ordres. Le pretexte dont ils couvrirent leur refus, fut que Sa Majesté Imperiale n'estoit pas la plus forte dans Milan. & que cependant ils avoient plusieurs occasions de se deffier de Louis Sforce.

Le Duc de Ferrarte ne fut pas plus soumis que les autres; mais il trouva une autre deffaute. Le Traité de Vercell l'avoit établi dépositaire de la Forteresse de Genes, & il en avoit donné sa foy a toutes les parties interessées, & par conséquent au Roy Charles Huit. Sa Maj. Tres-Chrétienne auroit eu raison de se plaindre de luy, s'il le eut mis entre les mains de Ennemis de la France; & cette excuse étoit si plausible, que l'Empereur n'osa témoigner de n'en être pas satisfait. Ainsi l'orage alla fondre toute entiere sur les Florentins, & cette République le voyant tomber sur elle ne perdit pas courage. On l'attaqua par l'endroit le plus dangereux, qui étoit la place de Livorne; & à dire le vray si elle eût été prise, les Florentins auroient été contraincts de succomber, puisqu'ils eussent été privez de toute sorte de communication avec la France. Ils avoient jetté dans Livorne le fameux Officier Ricasoli, qui ne s'étonna pas de se voir assiégé par trois Armées de terre, qui étoient celles de l'Empereur, des Venitiens & de Louis Sforce, & par autant de Flottes l'Espagnole, la Neapolitaine & la Venitienne. Mais il auroit pourtant été accablé malgré la prodigieuse résistance, si la Mer n'eût combattu pour ainsi dire en sa faveur, par deux manieres trop singulieres, pour ne pas entrer dans cette Histoire.

Comme on ne sçavoit pas encore en France que
Monte

Montpensier eut succombé dans Atelle, on avoit chargée Toulon quatre grans Navires de huit cent Fantassins Gascons vieux Soldats. & de plusieurs munitions de guerre & de bouche pour les envoyer au Royaume de Naples. L'intention de ceux qui conduisoient cette petite Flotte, étoit de faire canal depuis Toulon d'ou elle étoit partie, jusqu'aux Châteaux de Naples. Mais le vent qui la surprit a la hauteur de Livorne la jeta dans ce Port & l'empêcha de continuer sa route. Elle ne pouvoit mieux faire que d'assister Ricafoly, & elle s'y appliqua toute entiere. Quoy qu'elle n'en eût aucun ordre. Une seconde tempête fut pour le moins aussi favorable à Ricafoly que l'avoit été celle dont on vient de parler, puisqu'elle dissipa les trois Flottes qui bloquoient Livorne, & les mit hors d'état de se rassembler. Le navire sur lequel l'Empereur avoit passé de Trieste en Italie, se brisa contre le Chateau de Livorne, & S. M. Imperiale en prit un si mauvais augure que non seulement elle fit lever le siege, mais encore elle résolut de se retirer en Allenagne sans en avertir ses Confederez. Mais ce projet n'étoit pas facile à excuser & l'Empereur n'avoit point assez d'adresse pour surprendre les Confederez. Ils pressentirent la desertion qu'il avoit résoluë, & ils déliberèrent s'ils y remederoient en l'arrêtant prisonnier: Ils n'en voyent que trop de sujet, puisque l'Empereur n'avoit satisfait à aucun des articles de la Ligue qui le regardoient: Mais ils lui conservèrent la liberté, de crainte que la France ne profitât de cette détention, ou parce qu'on crut avoir besoin des Allemands pour les opposer aux Suisses que Charles Huit se proposoit de remmener delà les Alpes: Outre que l'on craignoit d'irriter les Princes de l'Empire en arrêtant leur Chef.

L'Armée du Pape ne s'étoit pas trouvée au siege de Livorne, parce qu'elle étoit occupée à dé-

poùiller les Ursins, dans une occasion d'autant plus favorable qu'ils ne pouvoient recevoir de secours. Le Duc d'Urbain la commandoit; & on lui avoit donné pour Lieutenant, le Duc de Gandie second fils du Pape. pour apprendre la Guerre sous lui, ou pour épier ses actions. Les Ursins trop foibles pour tenir la Campagne, partagerent entr'eux ce qu'ils avoient de forces. L'Alviane s'enferma dans Bracciano, qui étoit la meilleure de leurs Places, & la seule qu'ils avoient résolu de défendre jusqu'à l'extrémité, & les autres Ursins se mirent en des lieux secrets; & se préparoient pour le secourir lorsque la longueur du siège auroit affoibly les Ennemis.

Le Duc de Gandie les commandoit en apparence; mais en effet il devoit suivre en tout les Conseils du Duc d'Urbain. Ce Duc fut d'avis d'attaquer d'abord Bracciano, parce que les autres Places des Ursins n'auroient garde de tenir après la réduction de celle-là; & que les Ennemis du Pape n'ayant plus de retraite, ne persisteroient plus dans leur rébellion. Il mena là dessus toutes les Troupes de Sa Sainteté devant Bracciano: Il y forma un siège régulier: Il dressa cinq ou six batteries qu'il avançoit à mesure qu'il gaignoit du terrain, & la principale application fut d'introduire l'abondance dans son Armée. en procurant que ses Soldats ne ressentissent pas d'autres incommoditez que celles qu'ils souffroient des Ennemis: Mais il n'y a jamais eu de résistance plus grande que celle qu'il trouva de la part des Assiegez.

L'Alviane bien loin de preferer la conservation de sa vie, au desir de se signaler par une vigoureuse défense. disputa le terrain autant qu'il lui fut possible; & se trouvant enfermé de tous côtez dans ses Remparts. il employa le grand nombre de canons qu'il avoit à foudroyer les Quartiers des Assiegeans. Il ordonna aux milices de son parti, dispersées aux environs de Bracciano, de s'assembler, & de
venir

Venir la nuit à l'heure qu'il leur marqua attaquer un Quartier des Assiegeans, Il fit une sortie sur ce Quartier: Il s'en saisit, & il le garda jusqu'à ce qu'il y eut rasé tous les travaux des Ennemis: Il passa de là aux autres Batteries: Il les démontra toutes: Il traîna dans Bracciano une partie des canons dont elles estoient composées; & il encloua l'autre. Les Assiegeans réduits à recommencer, donnerent le loisir à Charles, à Francioto & à Vitellotio Ursins d'assembler autant de Gens de Guerre qu'il en faisoit pour faire lever le siege; & ils partirent de Cira-di Castello à ce dessein.

Leurs Troupes consistoient presque toutes en Soldats aguerris & mal affectionnez au Pape, & toute la peine des Ursins à les préparer au combat qui se donna auprès d'Anguillara entre Suriano & Bassiani, fut de leur apprendre la ruse par laquelle ils le pretenoient gagner. C'étoit de prendre des piques plus longues d'une coudée, que celles qui étoient alors en usage. Les Ducs d'Urbain & de Gandia, informez de l'approche des Ennemis crurent être perdus, s'ils les attendoient dans leurs lignes, à cause qu'il n'y avoit point de quartier séparé, qui fût capable de leur résister, supposé que l'Alviane secondât leur attaque par derrière à l'instant qu'ils donneroient par devant. Ainsi la résolution fut prise d'aller au devant des Ursins en cette ordonnance. Fabrice Colonne menoit l'Avant garde avec les Troupes auxiliaires de Frederic, nouveau Roy de Naples. Les Ducs d'Urbain & de Gandia étoient tous deux au Corps de Bataille, où ils avoient placé leur Infanterie Allemande, sur la supposition que celle des Ursins ne lui étoit pas comparable, & le Comte de Nogaro, Prince de la Maison de Gonzague, commandoit l'Arrière garde, & se tenoit sur la queue avec des Escadrons choisis pour résister à l'Alviane, en cas qu'il sortît de Bracciano, pour avoir dans le Combat sa part de l'honneur &

du danger. Les Ursins ne marchèrent qu'en deux colonnes, quoy qu'ils fussent plus foibles, & qu'ils eussent par conséquent à craindre d'être enveloppez, parce que l'inconvenient où ils se seroient exposez, s'ils se fussent divisez en trois Corps, leur avoit paru trop grand, eu egard à leur petit nombre. Fabrice Colonne commença le choc, & il ne tint qu'à lui de remporter la victoire. La Cavalerie des Ursins, au lieu de soutenir vigoureusement, tourna bride; & l'Infanterie qu'elle couvroit, se voyant abandonnée l'imita dans la fuite. Charles & Francioto Ursins, & le Capitaine Rosseti furent pris, & si Fabrice eût donné sur l'autre colonne des Ursins, il l'auroit infailiblement défaite avec la même facilité, qu'il avoit eue à rallier en pieces la premiere. Mais il s'étoit tellement en hâte d'aller aux Ennemis, que le Corps de Bataille & l'Arriere-garde du Pape ne l'avoient pu suivre. Il y avoit à craindre que la seconde colonne des Ursins le voyant trop éloigné des siens, ne le vainquît avant qu'il pût être secouru; & le Duc d'Urbain crut agir en grand Capitaine, en lui mandant de faire halte, jusqu'à ce qu'il l'eût joint. Fabrice obéit, & donna de cette sorte occasion aux fuyards de se rallier derrière leur seconde colonne. Vitelloce qui la commandoit ne fut pas si vigoureusement attaqué, qu'ils s'attendoient de l'être, & l'Infanterie des deux partis vint à la querelle, quoy que cela ne fût point encore arrivé dans les Guerres d'Italie. Car les Alemans des Ducs d'Urbain & de Gandia n'eurent pas plutôt aperçu que les Piques des Ursins étoient plus longues que les leurs, qu'ils perdirent l'esperance de leur résister. Ils lâcherent le pied, & leur exemple fut suivi par les autres Fantassins de l'Armée Ecclesiastique, tant il est dangereux à un General d'Armée de s'expliquer à contre temps sur l'opinion qu'il a de la bonté de quelques unes de ses Troupes au préjudice

préjudice des autres. Le Duc d'Urbain avoit témoigné qu'il faisoit plus d'état de ses Alemans, que du reste de l'Armée du Pape ; & ce fut là principalement la cause que leurs compagnons les voyant fuir, n'eurent point de honte de les imiter. Le Duc de Gandia & Fabrice Colonne se sauverent ; mais le Duc d'Urbain & le Comte de Nogarole demeurèrent Prisonniers ; & le Pape ne fut à couvert des suites de cette disgrâce, que par la mort de Charles Huit, qui détourna les Urbins de poursuivre leur victoire. Elle auroit apparemment déterminé ce Roy à repasser les Alpes, nonobstant que l'on fût encore au commencement du Printemps de mil quatre cent quatre-vingt huit. Son bagage étoit déjà parti, & il se disposoit à le suivre lorsqu'il fut frappé d'apoplexie.

Il avoit depuis son retour en France négligé de sorte les conquêtes d'Italie, qu'il sembloit en avoir perdu la mémoire. Et de fait il ne fut pas plutôt dans Lion, qu'il y vecut de mêmes que si tout ce qui lui étoit arrivé depuis un an n'eût été qu'un songe. Il ne fit reflexion ni sur l'ordre de purger l'Italie des Tyrans, que Savanorolle lui avoit porté de la part de Dieu, ni sur les événemens conformes à cet ordre, qui l'empêchoient de douter que la prédiction de ce Religieux ne fût véritable, ni des sept mille François dont il y avoit pour le moins le tiers de Gentilshommes qu'il avoit laissez dans le Royaume de Naples : ni des dernières calamitez où il devoit présupposer qu'ils seroient réduits : ni de la Faction d'Anjou qu'il abandonnoit mal à propos à la discretion de celle d'Aragon : ni du sujet que cette desertion donneroit aux autres Alliez de la France de se désunir d'avec elle. Il se divertit à Lion, où il ne passoit aucun jour sans joutes & sans balets, comme pour se débarrasser de cette facheuse idée

que toute l'Europe avoit les yeux tourneés sur lui, & que sa reputation étoit uniquement attachée à conserver la conquête qu'il avoit faite. Il ne se réveilla pas mêmes de son assoupissement lorsque Dieu usa à son égard du châtement le plus sensible qu'il étoit capable de recevoir en ce monde. De trois fils qu'il avoit eus de la Reine Anne de Bretagne, il ne lui en restoit qu'un qui s'appelloit Charles Rolland, mais ce jeune Prince quoy qu'il n'eût encore que trois ans & demi, étoit de si belle espérance, qu'il consoloit les bons François de la perte des deux autres. Il mourut pourtant au Château d'Amboise le seize de Decembre mil quatre cent quatre-vingt-seize, & il fut regretté de tous, à la réserve de son pere, qui n'en interrompit que pour quelques heures les divertissemens qu'il avoit accoutumés de prendre. Les Speculatifs en cherchèrent la cause, & s'arrêtèrent à celle-cy, que Charles Huit étoit tourmenté d'une jalousie semblable à celle qui avoit réduit Louis Onze son pere à s'enfermer lui-même dans une prison durant les derniers mois de sa vie, & qui avoit causé la mort à Charles Sept son ayeul; c'est à dire que se voyant encore jeune, & considerant qu'avant qu'il fût avancé en âge, le Dauphin seroit en état de régner, il avoit appréhendé que ce Dauphin ne formât le dessein de le dépouiller, que Louis Onze s'étoit mis deux fois en devoir d'exécuter; & qu'il ne l'accomplît avec d'autant plus de facilité, que sa gentillesse & sa hardiesse attiroient déjà sur lui les yeux de tous les François. Charles Huit ne partit de Lion que pour aller, selon la coutume de ses Prédecesseurs, rendre ses actions de grâces à Dieu dans l'Eglise de Saint Denis en France. Son chemin étoit de passer par Paris, & les Bourgeois de cette Ville lui avoient préparé une magnifique entrée, mais il crut les punir en les privant cette fois de sa présence. Il les avoit priez en partant pour l'Italie de lui prêter cent millo

mille livres, & il les avoit convaincus de l'extrême besoin qu'il en avoit. Cependant ils avoient eu la dureté de les lui refuser, & ils ne lui en avoient apporté que de foibles raisons. Il sembla pour lors être plus touché du desir de prendre le soin de ses affaires, & il retourna à Lyon avec plus de diligence qu'il n'en étoit venu. Il agreea mêmes que l'on publiât qu'il le faisoit dans la seule vue d'être plus prêt des lieux où l'on préparoit le secours & les rafraîchissemens necessaires aux François qu'il avoit laissez dans le Royaume de Naples. Il prit dans son Conseil une resolution qui auroit maintenu la gloire de la Monarchie Française, si elle eût été executée en tout ou du moins en partie. Trivulce eut ordre de passer incessamment les Alpes avec huit cens Lances, deux mille Suisses, & deux mille Gascons: On lui promit que le Duc d'Orleans le suivroit avec d'autres Troupes, & ensuite le Roy en personne; & qu'on équiperait en même temps une Flotte de trente Galeres & d'autant de gros Vaisseaux, desquels on enverrait à Cayete les premiers qui seroient prêts pour ravitailler cette importante Place, & pour confirmer les autres dans la resolution de se bien deffendre. Mais le Cardinal Briçonnet que l'on nommoit alors le Cardinal de Saint Malo, à cause qu'il étoit Evêque de cette Ville, & qui durant l'absence du Sénéchal de Baucaire, demeuré dans le Royaume de Naples pour les raisons que l'on a déjà rapportées, avoit seul la principale autorité dans le Conseil & dans la direction des Finances, retarda, dit on, toutes les expéditions, & retint ou détourna à d'autres usages l'argent nécessaire au paiement des Ouvriers & des Soldats. Soit qu'il agit en cela de concert avec le Pape qui l'en avoit prié, ou qu'il ne fût pas de son intérêt que la Guerre finît avant que le Sénéchal de Baucaire fût retourné à la Cour. On ajoute qu'il ne se mit pas autrement en peine de la mau-

vaïse humeur que le Roy lui en témoigna, ni des reproches que Sa Maj. lui en fit de temps en temps, parce qu'il avoit étudié le foible de son Maître, & qu'il le connoissoit comme un esprit timide dans le fond, quoy qu'il parût courageux au dehors, & facile à reprendre les premières inclinations pour le plaisir, aussi-tôt qu'il se sentoit las de l'application qu'il avoit donnée aux affaires publiques.

Et de fait quoy que la jeune Noblesse eût accouru de toutes les Provinces vers les Frontières du Dauphiné & de la Provence pour accompagner son Roy dans le second voyage d'Italie, & que tous les ordres eussent été donnez pour la marche & pour la subsistance des Troupes dans la Savoye, dans le Marquisat de Saluce, dans le Piedmont, & dans le Montferrat; Sa Majesté au lieu de s'aller mettre à la tête de son Armée, retourna vers Paris. Les Auteurs qui veulent expliquer favorablement ce contre temps, l'attribuent au désir qu'elle avoit de suivre l'exemple de la plupart de ces Predecesseurs qui n'avoient jamais entrepris aucune guerre importante, sans faire un pelerinage à l'Eglise de saint Denis; mais les autres plus malins, l'imputent à l'amour de Charles Huit pour une Demoiselle de la Reine sa femme. Quoy qu'il en soit, il parut bien tôt après que la Reine étoit grosse, & comme les Medecins promettoient qu'elle accoucheroit d'un fils, le Roy fut conseillé d'en attendre le succès. Son esperance ne fut pas tout à fait frustrée, puisque la Reine se délivra heureusement d'un Dauphin.

Mais ce jeune Prince ne vécut que peu de jours; & les puissans Ennemis que le Duc d'Orleans avoit à la Cour, se prévalurent de cette occasion, pour inspirer à Sa Majesté une secrète jalousie, qui fut la dernière cause du malheur de ses affaires dans le Royaume de Naples. On lui fit passer pour un crime la qualité de Successeur présomptif à la
Cou-

Couronne, qui ne pouvoit être contestée au Duc d'Orleans; & l'on prétendit qu'il falloit bien qu'il eût contribué directement ou indirectement à la mort des trois fils que la Reine avoit mis au monde, puisqu'aucun d'eux n'avoit vécu. Ils ajoutèrent que ce Duc avoit eu tant de joye de voir la Cour en duël, qu'il n'avoit été capable, ni de la cacher au dedans de lui-même, ni d'empêcher que ceux qui l'abordoient ne s'en apperceussent: Qu'il s'étoit enquis de Medecins si les Roy vivoit longtemps; & qu'il s'étoit réjoui d'apprendre d'eux que, ou toutes les plus fortes conjectures de leur science étoient fausses, ou Sa Maj. mourroit bientôt. Le Duc d'Orleans fut averti des mauvais offices qu'on lui rendoit à la Cour, & prit de son côté toutes les précautions nécessaires pour éviter que ses Ennemis n'achevasent de le perdre. Il se confina dans son Château de Blois, & il y vécut en simple Gentil-homme: Il ne recevoit point de visites; & pour s'en exempter, il alloit tous les jours à la chasse, & il y demouroit le plus long-temps qu'il lui étoit possible: Il témoignoît si peu d'ambition, que la Cour lui ayant offert le Generalat de l'Armée Françoisse destinée à punir Louis Sforce de sa perfidie, il le refusa, quoyqu'il eût plus d'intérêt de l'accepter qu'aucun autre, & qu'il prévît assez que sa reputation seroit flétrie, si s'il négligoit de recouvrer l'heritage de son Ayeule.*

Il parut par l'événement que la conduite du Duc d'Orleans avoit été prudente, parce que Charles Huit revint bien-tôt des mauvaises impressions qu'on lui avoit données du premier Prince de son Sang. S. M. changea de vie tout d'un coup, & se corrigea de ses principaux défauts entre lesquels l'amour volage n'étoit pas le moindre. Les Devots attribuèrent la grace que Dieu lui fit alors à l'action de continence qu'il avoit pratiquée dans la Ville d'Asi la dernière fois qu'il y avoit passé. Un soir qu'il se retiroit dans sa chambre, il y trouva

Vanlede
ne Vif-
conti.

anc

1496.

une fille d'une incomparable beauté que ceux de ses Domestiques qui prenoient le soin de ses plaisirs y avoient introduite. Cette fille étoit à genoux devant une image de la Vierge qu'elle avoit aperçue dans la ruelle du lit, & pleuroit à chaudes larmes. Le Roy la trouvant dans cette posture, lui demanda la cause de sa douleur, & elle le conjura de lui sauver l'honneur en consideration de celle qui étoit représentée dans ce tableau, & qui n'auroit point été mere de Dieu, si elle eût perduë sa virginité. Elle ajoûta que son pere & sa mere l'avoient vendue à un des Domestiques de Sa Majesté, & que leur extrême pauvreté en avoit été la cause.

Le Roy touché du discours de cette fille, & d'ailleurs persuadé par son ingénuité qu'elle disoit vray, lui demanda s'il ne s'étoit pas présenté quelque honnête homme qui l'eût recherchée en mariage. Elle nomma un Bourgeois d'Ast passablement accommodé; & le Roy le manda sur le champ avec le pere & la mere de la fille. Il traita avec eux: Il convint de la Dot: Il la paya par avance; & ce qu'il y eut de plus considerable, fut que Sa Majesté n'oublia rien de ce qui servoit pour empêcher que l'on scût rien de ce qu'elle venoit de faire. L'une des premieres marques que le Roy donna que sa conversion étoit sincere, fut le Gouvernement de son État, dont il se chargea immédiatement par luy-même. Sa Majesté fit de nouveaux Réglemens pour l'Administration de la Justice & des Finances: Elle bannit ou interdit les Officiers, qui furent convaincus de concussion: Elle donna deux fois la semaine des audiences si generales, que les plus pauvres de ses Sujets n'en étoient point exclus: Elle travailla à retablir l'Ordre Ecclesiastique dans sa pureté; & elle corrigea, autant qu'il dépendit d'elle, l'abus de la pluralité des Benefices: Elle voulut être exactement informée de l'état de son revenu; & elle se proposa de vivre à l'avenir de son Domaine, & de ne lever d'impôts extraordinaires sur ses Sujets,

que

que jusqu'à la concurrence de douze cent mille livres par an: Elle ne se servit plus que de Ministres d'une fidélité éprouvée; & comme il étoit alors assez difficile d'en avoir d'habiles, elle voulut au moins qu'ils fussent si gens de bien, que l'on n'eût trouvé jusques-là rien à redire dans leur conduite: Elle se corrigea des discours licentieux qui lui étoient échapez, & il n'en sortit plus de sa bouche, qui ne témoignassent une respectueuse crainte envers Dieu, & une tendre affection pour les peuples.

Charles Huit se disposoit ainsi pour l'autre monde avec autant d'exactitude, que s'il eût été assuré de ne pas demeurer long temps dans celui-cy: Et de fait sa conjecture ne le trouva que trop bien fondée; car la veille de Pasques Fleuries, septième jour d'Avril 1498. il prit la Reine par la main, pour la mener voir une partie de Paume, qui se devoit jouer dans les fosses du Château d'Amboise, & il entra avec elle dans une galerie qui regardoit sur le jeu. Tous les Historiens remarquent que cette galerie étoit le lieu le plus sale & le plus mal entretenu du Château; & de plus la porte en étoit si basse, que le Roy, tout petit qu'il étoit, s'y heurta la tête en y entrant. Il s'entretint là des choses spirituelles, en attendant que la partie commençât; & comme il protestoit que moyennant la grace de Dieu, il ne l'offenseroit jamais mortellement, il tomba tout d'un coup à la renverse. On le mit sur une méchantepaillasse, qui, par hazard se trouva dans la galerie, où il demeura jusqu'à onze heures du soir, sans pouvoir être soulagé, tant l'apoplexie, qui le tourmentoit, étoit forte. Il revint pourtant trois fois à lui, & il ne prononça point d'autres paroles, que celles dont il avoit accoustumé d'user, lors qu'il invoquoit le secours de Dieu & des Saints, auxquels il avoit une dévotion particulière. Dans la troisième fois qu'il revint à lui, il expira doucement, la vingt-septième année de son âge, & la quinzième de son Règne. On parla diversément de la cause de la

